



**HAL**  
open science

# Combattre au temps de la Ligue : attaques et sièges de places fortes en Bretagne, 1589-1598

Gaël Taupin

► **To cite this version:**

Gaël Taupin. Combattre au temps de la Ligue : attaques et sièges de places fortes en Bretagne, 1589-1598. Histoire. 2017. dumas-01583864

**HAL Id: dumas-01583864**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01583864v1>**

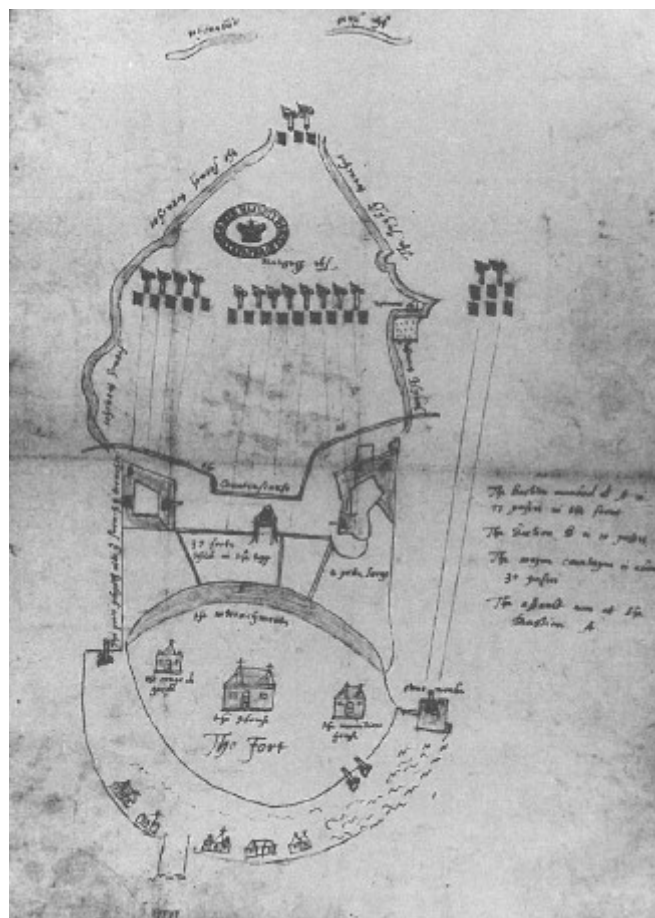
Submitted on 8 Sep 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Combattre au temps de la Ligue : attaques et sièges de places fortes en Bretagne, 1589-1598.**

Gaël TAUPIN



Gaël TAUPIN

**Combattre au temps de la Ligue : attaques et sièges  
de places fortes en Bretagne,  
1589-1598.**

Iconographie de couverture : *Le fort des Espagnols et la position de l'artillerie pendant le siège*  
( Public Record Office, Londres, MPF 151)

Sous la direction de Philippe Hamon

Mémoire de master 2

Juin 2017

### **Liste des abréviations utilisées :**

- *Ibid.* (*ibidem* : même auteur que l'ouvrage précédant)
- BMSAIV (Bulletins et mémoires de la société d'archéologie du département d'Ille-et-Vilaine)
- BMSHAB (Bulletin et Mémoire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne)
- BMSECN (Bulletin et Mémoire de la Société d'Émulation des Côtes du Nord)
- BMSECA (Bulletin et mémoires de la société d'émulation des Côtes-d'Armor)
- EHESS (Étude des Hautes Études en Sciences Sociales)
- PUF (Presses Universitaires de France)
- PUR (Presses universitaires de Rennes)

## **Remerciements :**

Je tiens tout particulièrement à remercier ici les différentes personnes qui m'ont aidé à la réalisation de ce travail. Tout d'abord Philippe Hamon, qui a dirigé ce mémoire, et dont la disponibilité, les précieux conseils et la gentillesse, m'ont beaucoup servi. Je voudrais également remercier Hervé Le Goff, pour les documents qu'il m'a transmis, pour ses remarques et son aide sur quelques soucis rencontrés. Le personnel des différentes bibliothèques, notamment Renan Donnerh de la bibliothèque du CERHIO, qui m'ont aidé dans mes recherches documentaires.

Ces remerciements s'adressent également à mes amis et ma famille qui m'ont soutenu tout au long de ces deux années de recherche. Tout particulièrement mes camarades de master, ma sœur, Sandrine, pour ses relectures, ses précieuses annotations, ainsi que tous les autres qui ont, d'une manière ou d'une autre, contribué à ce travail.

## *Introduction*

La guerre de la Ligue. Pour certains ce conflit rime avec huitième guerre de Religion, guerre des trois Henri, les Guise, Henri IV et l'Édit de Nantes, et encore bien d'autres généralités. Pour nous, la guerre de la Ligue rime davantage avec sièges et escarmouches, avec des personnages comme le duc de Mercoeur, Sourdéac ou bien encore La Fontenelle. Nos propos se rapprochent plus du siège de Crozon et de l'attaque de Kérouzéré que du siège de Paris ou celui de Rouen, et pour cause. Dans ce travail nous allons bien entendu nous intéresser à la guerre de la Ligue, mais pas dans son ensemble. En effet, la reprise des hostilités religieuses en 1585 ne sera pas au cœur de notre propos, du moins pas les aspects généraux, car ils ont déjà été étudiés. Nous nous intéresserons, dans ce mémoire, à la Bretagne dans le conflit. Nous développerons en particulier les sièges et attaques de places fortes dans cet espace, de 1589 à 1598. En 1589 le conflit ligueur arrive en Bretagne et la province voit sa relative paix être brisée. Cette dernière est touchée par le conflit pendant neuf ans et est la dernière province du royaume à se soumettre à l'autorité d'Henri IV. La guerre, qui commence dans la province au printemps 1589, se caractérise par de nombreux sièges. Ils constituent la majeure partie des opérations. L'analyse du conflit en Bretagne leur est donc inévitablement liée.

Depuis la mort d'Henri II en 1559, le royaume de France est plongé dans de nombreux problèmes, aussi bien économiques que religieux et politiques. Ses fils, François II puis Charles IX, se succèdent sur le trône de France. En raison de leur jeune âge et de leur faible pouvoir décisionnel, c'est leur mère Catherine de Médicis qui dirige le royaume. Cette dernière est fortement influencée par de nombreux princes, notamment la famille des Guise, branche cadette de la famille de Lorraine et « dirigée » par Henri, duc de Guise à partir de 1563. Les problèmes du royaume débouchent sur une guerre de Religion en 1562. Elle oppose catholiques et protestants, ces derniers sont représentés par la famille des Bourbon. Lorsqu'Henri III monte sur le trône en 1574, son frère, le duc d'Anjou et d'Alençon, cristallise autour de sa personne ceux que l'on appelle les « malcontents ». Il s'agit de catholiques et protestants modérés insatisfaits de la politique du roi. En 1576, Monsieur, frère du roi, arrive même à imposer une paix en son nom. C'est dans ce contexte

que se forme la première Ligue catholique ou Sainte Union, sous l'impulsion d'Henri de Guise. Elle se forme afin de défendre la religion catholique telle qu'elle est conçue par les Guise et par tout un courant urbain parallèle.

En 1584, Monsieur, le frère du roi et duc d'Anjou, meurt. Cette mort entraîne un sérieux problème de succession car le duc d'Anjou était le dernier fils d'Henri II. De plus, le roi Henri III n'a pas de descendance : depuis son mariage en 1575 avec Louise de Lorraine-Vaudémont, demi-sœur du duc de Mercœur et cousine des Guise, le roi n'a pas réussi à avoir d'enfant. Le plus proche parent pour succéder au roi est alors Henri de Bourbon. Il est roi de Navarre, chef des armées protestantes, cousin au huitième degré du roi et prétendant légitime à la couronne de France. Néanmoins le « béarnais » est hérétique et même relaps<sup>1</sup>. Pour la plupart des catholiques il est impossible de concevoir que cet adepte de la religion réformée puisse monter sur le trône de France.

Cette mort et cette nouvelle perspective dans la succession du roi de France relance les velléités antiprotestantes de la part des plus fervents catholiques du royaume. Le parti des Guise, famille ultra-catholique liée au roi de France, donne un second souffle à la Ligue catholique<sup>2</sup> créée en 1576 mais avec une dimension plus importante pour le conflit qui se prépare. Le 31 décembre 1584, par le traité de Joinville, l'Espagne de Philippe II répond favorablement à l'appel des Guise et de leurs alliés en accordant à la Ligue un soutien financier et militaire.

L'année suivante, en 1585, le royaume bascule dans une huitième guerre de Religion. La cause et l'enjeu de ce conflit sont aussi bien la religion que la question de la succession au trône. Face au manifeste ligueur de Péronne, daté du 30 mars, revendiquant la prise d'armes et s'élevant contre les protestants, Henri III cède. Le roi est dépassé par les événements et ne peut faire face aux ligueurs menés par Henri de Guise. Le 7 juillet, par le traité de Nemours, il accorde aux Ligueurs des places de sûreté dans les provinces. Concernant la Bretagne, le duc de Mercœur, en tant que gouverneur de la province, bénéficie de Dinan et de Concarneau. Par le même traité, Henri de Bourbon, roi de Navarre, est déchu de ses droits à la couronne de France et les protestants perdent leur liberté de culte et de conscience. Henri III veut dominer cette Ligue nouvellement reformée et la contrôler. Il en est cependant incapable et cède face aux revendications des Guise, véritables chefs de cette Union. Les événements de juillet 1585 déclenchent la huitième guerre de Religion, guerre dite « des trois Henri » qui met fin à la paix de Fleix. Les principaux chefs des partis s'affrontent, néanmoins les diverses batailles ne sont pas décisives pour décider du sort de la guerre. Toutefois, on peut citer

---

1 Henri de Navarre a été contraint d'abjurer à la Saint-Barthélemy pour ensuite revenir au protestantisme après sa fuite de la cour de France

2 La Ligue est le nom d'un parti qui a pour but premier la défense de la religion catholique, le parti s'appelle aussi bien Ligue catholique que Sainte Ligue ou Sainte Union.

quelques batailles notables comme celle de Coutras le 20 octobre 1587 qui voit la victoire d'Henri de Navarre sur les troupes royales menées par le duc de Joyeuse ou celle d'Auneau où Guise écrase les reîtres allemands venus en aide aux protestants le 24 novembre suivant.

La Ligue, devenue rapidement incontrôlable et incontrôlée par le roi Henri III est un véritable problème pour ce dernier. En mai 1588, Guise entre dans Paris. Henri III essaye de reprendre le contrôle de la ville mais ses gardes sont repoussés par les Parisiens qui érigent des barricades. Ils contraignent le roi à fuir la capitale. Henri III trouve finalement refuge à Blois. C'est dans cette même ville que le roi convoque les États Généraux en Octobre 1588 où le parti Ligueur occupe la majeure partie des débats. Face à son encombrant rival, le duc de Guise, et voulant « réparer » l'humiliation subie à Paris, Henri III fait assassiner Henri de Guise le 23 décembre puis son frère le cardinal de Guise le lendemain. Malgré ce double assassinat, la Ligue n'est pas morte et se tourne désormais vers le duc de Mayenne. Il est prêt à prendre le flambeau au nom de Charles X, reconnu comme prétendant au trône par les catholiques mais incapable de mener le combat car prisonnier du roi Henri III et d'Henri de Navarre. La Ligue compte aussi sur le duc de Mercœur, possédant une position aussi délicate que stratégique sur laquelle nous reviendrons plus tard. Henri III, se retrouvant disgracié par le pape, orphelin de sa mère la reine Catherine de Médicis et ayant une part importante du royaume à dos, se tourne alors vers Henri de Navarre au début de l'année 1589<sup>3</sup>. Le roi s'associe avec « le Béarnais », chef des protestants, ils réunissent leurs armées dans le but d'entamer le siège de Paris. Les deux hommes s'avancent donc vers la capitale où ils posent le siège en juillet 1589. C'est alors que le 1<sup>er</sup> août, un moine dominicain, Jacques Clément, tue le roi d'un coup de poignard. Henri III, avant de mourir, reconnaît Henri de Navarre comme son légitime successeur, ce dernier devient donc roi de France sous le nom d'Henri IV. Il hérite d'un royaume déchiré par les guerres civiles et majoritairement tenu par la Sainte Union.

De 1589 à 1598, Henri IV va mener la guerre contre la Ligue Catholique, guerre qui va ravager le royaume. De cette guerre on retient surtout quelques grandes batailles et quelques sièges importants, on peut citer les sièges de Paris et Rouen, qui firent respectivement 45 000 et 20 000 victimes ou bien des batailles comme celles d'Arques ou d'Ivry, qui sont toutes les deux en lien avec des sièges. A part ces événements notables la guerre de la Ligue ne compte pas beaucoup de grandes faits, il s'agit principalement d'une guerre de petites opérations, qui se déroule dans tout le royaume, opposant les troupes fidèles à Henri IV et celles pro-Ligueuses. La Sainte-Union va s'essouffler lorsqu'en 1593 le roi se convertit au catholicisme et qu'il est sacré en 1594. Ces deux événements vont affaiblir le mouvement ligueur qui voulait un roi catholique, ses revendications

---

3 Henri III et Henri de Navarre se rencontrent pendant l'entrevue de Plessis-Lès-Tours le 30 avril 1589.



perdent donc leur sens. Tour à tour les villes se rallient au roi, et la Ligue perd de l'influence. La Bretagne se caractérise par sa résistance au roi puisqu'elle ne cède qu'en 1598 et est la dernière province à rentrer dans l'obéissance.

La province de Bretagne, quant à elle, n'est pas pleinement touchée dès le début par le conflit. Elle ne connaît guère de troubles religieux. Dans les années 1570, on voit cependant plusieurs opérations se dérouler sur le territoire breton, opérations liées aux conflits entre protestants et catholiques. On peut notamment citer des surprises de villes comme Vitré en 1574 ou Concarneau en 1577. Dans les deux cas, les villes sont investies par des protestants. Néanmoins, elles ne restent pas sous leur domination et sont rapidement reprises par les populations locales. Belle-Ile est aussi investie par les protestants dans la même période. En 1572, le comte de Montgomery et sa flotte s'emparent de l'île et de son fort mais l'abandonnent lorsque le roi Charles IX monte une expédition pour reconquérir l'île. Ces quelques troubles sont des preuves des tensions qui existent dans la province avant que le conflit ligueur n'éclate en 1589. Depuis 1582, Philippe Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, en est le gouverneur. Il est beau-frère d'Henri III, cousin d'Henri de Guise, pair de France, prince du Saint-Empire et, par sa femme, duc de Penthièvre<sup>4</sup>. Au début du conflit sa position n'est pas tranchée. Cependant, il participe aux côtés de l'armée royale à des campagnes dans le Poitou et l'Anjou, tout comme certains nobles bretons qui participent au conflit dès son commencement<sup>5</sup>. De plus, en 1588, Henri de Navarre mène une campagne dans la province et la guerre atteint le sud du comté Nantais. Mercœur intervient et, avec l'aide du duc de Nevers, repousse les troupes huguenotes. De par son statut de beau-frère d'Henri III, Mercœur ne se déclare pas trop vite en faveur de la Ligue, il essaye de rester en bons termes avec le souverain. Cependant, à la suite de l'assassinat des Guise lors des États Généraux de Blois, le gouverneur de Bretagne prend, petit à petit, position contre le roi. Il ne lui reconnaît plus de légitimité et n'approuve pas son alliance avec Henri de Navarre. Cette prise de position progressive, attendue au vu de ses relations familiales et connaissant sa piété, sort la Bretagne de sa paix relative et met un terme à la paix globale que connaît la province depuis le début des troubles religieux. La guerre civile et tous ses méfaits s'implantent en Bretagne, le conflit s'y prolonge pendant neuf années et

---

4 Mercœur épouse en 1575 Marie de Luxembourg, fille de Marie de Beaucaire et de Sébastien de Luxembourg, vicomte de Martigues et duc de Penthièvre. Ce nouveau titre de duc permettrait à Mercœur de prétendre au titre de duc de Bretagne du fait de l'héritage des Blois-Penthièvre, mais l'héritage du duché ne sera jamais dans ses revendications.

5 Sur l'engagement des nobles bretons dans le conflit avant 1589 voir MAUGER Martin, *Les gentilshommes bretons entre le roi et la Ligue : approche de l'engagement nobiliaire en Bretagne au cours de la huitième guerre de Religion (vers 1585-1598)*, mémoire de master 2 dirigé par Ariane BOLTANSKI, Université Rennes 2, 2008. Voir aussi RIVAULT Antoine, *Porter les armes : institutions militaires, société civile, et affrontements religieux en Bretagne (vers 1550-1589)*, mémoire de master 2 dirigé par Philippe HAMON, ENS Lyon, 2011.

marque durablement les différents cadres de la société bretonne. Les escarmouches, guet-apens, pillages et attaques de petites places sont le lot quotidien de tous ceux qui vivent le conflit lorsqu'il s'implante en Bretagne. Les batailles ouvertes et les grands sièges sont rares, on voit des opérations à plus petite échelle comme la prise d'un village ou d'un manoir, des petits affrontements pour débloquer une place assiégée. La prise de places est l'objectif commun des belligérants, les sièges composent donc la majorité des opérations. Cette caractéristique du conflit n'est pas propre à la province de Bretagne et représente un trait assez large des guerres du temps.

Les recherches effectuées dans ce mémoire se sont concentrées sur les sièges durant cette guerre. Mais avant de parler plus en détail du sujet il convient d'en définir les bornes aussi bien spatiales que chronologiques.

Le découpage spatial effectué dans l'étude qui va suivre est celui de la province de Bretagne. Bien que la guerre fasse rage dans tout le royaume à partir de 1585, nous allons nous concentrer sur les sièges en Bretagne. Cependant nous serons amenés à étudier quelques événements ayant lieu dans d'autres provinces du royaume. C'est le cas pour plusieurs opérations militaires durant le conflit, notamment des campagnes menées par le duc de Mercœur s'étendant sur plusieurs provinces. De ce fait, le Maine et, dans une moindre mesure, l'Anjou, le Poitou et la Normandie seront mentionnés du fait de leur position de province voisine, et leurs frontières avec la Bretagne seront régulièrement évoquées. L'étude de la Bretagne nous oblige à redéfinir les limites chronologiques du conflit. En effet, comme mentionné précédemment, c'est en 1589 que Mercœur se déclare ouvertement opposé à Henri III. Par cette prise de position, il fait basculer la province dans la huitième guerre de Religion. La Bretagne, jusqu'ici relativement peu impliquée dans le conflit, est touchée de plein fouet par celui-ci à partir de 1589 et voit le conflit s'y prolonger pendant neuf ans. Le terme de ce conflit arrive en 1598, lorsque la Bretagne, dernière province à résister aux troupes royales, rentre dans l'obéissance à Henri IV et que ce dernier signe l'Édit de Nantes mettant fin au conflit.

\*\*\*

« L'histoire de la Ligue dans les provinces, quel que soit le mérite de plusieurs livres déjà vieux de date, nous paraît être resté jusqu'ici encore à demi-inexploré ». Cette citation d'Henri Drouot, déjà utilisée par Pauline Ruen dans son mémoire sur la Bretagne en 1588<sup>6</sup>, convient tout à fait à la partie que nous allons étudier à présent, à savoir l'historiographie du sujet. Les guerres de

<sup>6</sup> RUEN Pauline, *La Bretagne en 1588*, mémoire de master 2 dirigé par Philippe HAMON, université de Rennes 2, 2013.

religion, et la guerre de la Ligue qui lui est intrinsèquement liée, ont déjà été l'objet de publications mais elles sont lacunaires concernant l'étude globale du conflit hormis quelques exemples récents.

Le sujet étudié : les sièges et attaques de places fortes pendant la guerre de la Ligue, recoupe plusieurs champs de recherche. Nous serons amenés à nous intéresser à ces différents champs de recherche que sont : l'histoire de la Bretagne, celle des guerres de Religion et plus particulièrement la guerre de la Ligue. Ainsi que l'histoire militaire, du fait de l'étude d'un conflit et de la focalisation sur les sièges durant ce conflit. Nous évoquerons également d'autres aspects du conflit dans ce mémoire, mais de manière moins développée.

Les écrits sur l'histoire des guerres de la Ligue sont anciens. Concernant l'Ancien Régime les premiers travaux apparaissent au lendemain de la fin du conflit<sup>7</sup>, durant le règne d'Henri IV. Néanmoins, les productions ne sont pas très nombreuses et proposent souvent les mêmes approches. Le fait d'écrire dès la sortie du conflit, sous le règne du premier Bourbon, influence la rédaction. Les écrits exaltent donc Henri IV, premier roi de la dynastie des Bourbons, considéré comme pacificateur du royaume en mettant fin aux troubles religieux qui ébranlaient la France depuis environ quarante ans. C'est en tout cas ce qu'écrit Philippe Duplessis-Mornay<sup>8</sup> : il décrit le conflit comme étant une guerre où Henri IV sauve la France de la menace qu'elle encourt. Son approche des événements est assez globale dans l'ensemble, et même si Duplessis-Mornay parle du cas breton, il est préférable pour notre étude de citer les travaux du sieur de Montmartin.

Pour ce dernier, la Bretagne est au cœur de ses travaux, il rédige les *Mémoires de Jean du Mats, seigneur de Terchant et de Montmartin, gouverneur de Vitré, ou relation des troubles arrivés en Bretagne depuis l'an 1589 jusqu'en 1598*<sup>9</sup>. Ce Breton participe à l'ensemble du conflit que ce soit en Bretagne ou bien ailleurs aux côtés d'Henri IV. Ses *Mémoires* dressent un tableau du conflit, tableau qui se veut le plus précis possible afin qu'il soit connu par la suite. Ils ont aussi pour but, tout comme les *Mémoires* de Duplessis-Mornay, d'introduire l'exaltation monarchique d'Henri IV, avec en plus une vision régionaliste importante. La Bretagne est aussi l'élément essentiel dans les propos de Jean Moreau, un chanoine de Basse-Bretagne, ligueur et demeurant à Quimper. Il a écrit *Histoire de ce qui s'est passé en Bretagne durant les guerres de la Ligue*<sup>10</sup>. Il s'agit d'un témoignage et aussi d'un écrit à portée historique car il raconte les événements vus depuis la Cornouaille et les

7 On rappelle ici que le conflit dure de 1585 à 1598 et ne commence véritablement qu'en 1589 en Bretagne. Les études incluent donc les années 1585-1589.

8 C'est un huguenot et fidèle compagnon d'Henri IV, il se trouve souvent au cœur des événements et négocie la reddition de Mercœur et l'Édit de Nantes. DUPLESSIS-MORNAY Philippe, *Mémoires et correspondances*, Paris, Slatkine, 1969

9 Pour les mémoires de Montmartin se référer à TAILLANDIER Charles, *Supplément aux preuves de l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, pp. cclxxvii-cccxvi

10 MOREAU Jean, *Histoire de ce qui s'est passé en Bretagne durant les guerres de la Ligue et plus particulièrement dans le diocèse de Cornouaille*, éd. Henri Waquet, Quimper, archives départementales, 1960.

accompagne de nombreuses anecdotes. L'auteur dresse ainsi un portrait riche du conflit, bien qu'il soit un homme d'église et un ligueur, ses positions ne se retrouvent pas forcément dans ses propos et il dénonce les actes commis par les soldats des deux camps.

Toujours dans les écrits contemporains à la Ligue et à Henri IV, on trouve deux ouvrages se voulant une chronique historique et politique. Les deux auteurs, Théodore Agrippa d'Aubigné et Jacques-Auguste Thou, ont écrit des *Histoires universelles*<sup>11</sup>. Concernant l'ouvrage du premier, il est assez événementiel, le but est de rendre compte des grands faits. Il en est de même pour J-A. Thou. On peut dire que les deux auteurs travaillent sur des cadres géographiques et spatiaux plus élargis et, par conséquent, la Bretagne de la Ligue, qui est certes traitée, n'est pas détaillée pour autant. On retrouve dans ces écrits une position toujours élogieuse envers le pouvoir royal.

Une seconde vague d'ouvrages, toujours sous la période de l'Ancien Régime, arrive au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces nouvelles productions sont portées par l'école bénédictine de Saint-Maur et notamment les écrits de dom Charles Taillandier et dom Pierre-Hyacinthe Morice. Ils publient l'*Histoire ecclésiastique et civile de la Bretagne*<sup>12</sup>. Cette histoire régionale s'inscrit dans un net mouvement de regain pour l'histoire de l'ancien duché. Le travail est imposant du point de vue des informations collectées et des sources publiées. On peut aussi mentionner l'ouvrage de Christophe Rosnyvinen de Piré, *Histoire particulière de la Ligue en Bretagne*<sup>13</sup>. Le livre présente une histoire de la Bretagne et de la Ligue à cette époque mais l'auteur, en tant que descendant d'une famille de nobles ligueurs, essaye de justifier la prise de position de sa famille. Malgré cette prise de position, il reste surtout dans une historiographie royale. Il établit aussi une chronologie des faits pendant le conflit, ce qui demeure le principal atout du livre. Malgré les ouvrages mentionnés, les écrits de l'Ancien Régime à propos de la guerre de la Ligue sont entachés d'un biais sérieux. Les auteurs nous offrent une vision identique de la Sainte-Union qui met à mal le royaume, ce dernier est restauré et pacifié par l'œuvre des Bourbons. Ces travaux, que l'on pourrait croire nombreux, sont pour beaucoup des journaux ou mémoires qui n'avaient pas une vocation à devenir des ouvrages populaires et qui le sont devenus grâce à des publications plus tardives. Cependant on voit

---

11 AUBIGNE Agrippa d', *Histoire Universelle*, publiée et annoté par André Thierry, Genève, Droz, 1981-2000. THOU Jacques-Auguste de, *Histoire Universelle de Jacques-Auguste Thou, depuis l'an 1543 jusqu'en 1607*, Londres 1734, 16 vol., publié dans la collection Textes Littéraires Français, Genève, Droz 1981

12 MORICE Pierre-Hyacinthe et Taillandier Charles, *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne composée sur les auteurs et les titres originaux, ornée de divers monumens & enrichie d'une dissertation sur l'établissement des Bretons dans l'Armorique & de plusieurs notes critiques*, Paris, 1750. MORICE Pierre-Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, tome III, Paris, Gregg international Publishers, 1968.

13 ROSNYVINEN DE PIRE Christophe, « Histoire particulière de la Ligue en Bretagne », dans *Histoire des ducs de Bretagne* de Pierre-François Guyot-Desfontaines, tomes III et IV, Paris, Rollin, 1739.

quand même des synthèses émerger, elles sont l'œuvre d'auteurs comme J.A. de Thou ou A. d'Aubigné et restent néanmoins biaisées.

Dans le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, de nouveaux travaux s'intéressent à la guerre de la Ligue en Bretagne. Hervé Le Goff, dans l'introduction de son livre sur la Ligue<sup>14</sup> parle d'une « première floraison ». La chute de la monarchie absolue à la fin du siècle précédent n'oblige plus les auteurs à travailler dans une perspective d'éloge de la monarchie. L'approche des guerres de Religion est donc renouvelée. Parmi ces études, on trouve le livre de Jules Michelet, qui, dans son *Histoire de France*, consacre un tome aux guerres de Religion<sup>15</sup>. Cependant, le renouveau s'exerce surtout dans le cadre régional et local. On voit apparaître tout d'abord la thèse de Louis Grégoire, elle est publiée en 1856. Cette thèse, *La Ligue en Bretagne*<sup>16</sup>, évoque le sentiment séparatiste et d'indépendance comme facteur de la guerre en Bretagne et laisse l'aspect de défense du catholicisme en dehors des explications du conflit, ce qui provoque une vive réaction de la part des catholiques, notamment Arthur de La Borderie.

En parallèle à ces deux travaux, on voit apparaître différents ouvrages produits par des auteurs locaux comme Anatole de Barthélemy, Gaston de Carné, Barthélemy Pocquet, Frédéric Joüon des Longrais ou encore Alain Raison du Cleuziou. Ils publient leurs travaux dans des revues de sociétés savantes régionales ou départementales et centrent ainsi leurs propos dans un cadre restreint. Bien que le fait d'être noble ne signifie pas pour autant être réactionnaire, ces auteurs, pour la plupart nobles ou anciens nobles, publient leurs travaux dans des revues assez conservatrices et réactionnaires. Ils se placent plus du côté ligueur et essayent même de réhabiliter ce groupe. Cependant, ces mêmes auteurs se réclament aussi descendants d'une certaine tradition monarchique. De fait ils tempèrent leurs propos vis-à-vis des royaux. Cet ensemble de publications n'est pas très objectif et arbore un aspect idéologique assez marqué. Il est tout de même intéressant de l'étudier pour la grande précision des faits relatés et l'importance des sources manuscrites qui sont utilisées ou publiées.

Au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, on voit aussi apparaître des publications à des échelles très précises et assez localisées, par exemple une paroisse, un personnage historique, un château. Les auteurs sont moins imprégnés d'idées politiques, cependant elles sont tout de même présentes. Le but de ces recherches et de ces publications est la mise en valeur d'un patrimoine

---

14 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne, guerre civile et conflit international (1588-1598)*, Rennes, PUR, 2010.

15 MICHELET Jules, *Renaissance et Réforme, Histoire de France au XVI<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, 1982.

16 GREGOIRE Louis, *La Ligue en Bretagne*, Thèse de doctorat, Paris, J-B Dumoulin, 1856.

local, c'est ainsi que l'on a des travaux sur des villes comme Châteaubriant<sup>17</sup>, Fougères<sup>18</sup>, ou un personnage tel que La Fontenelle<sup>19</sup>. La guerre de la Ligue sert, ici, à éclairer un sujet d'étude, elle n'est pas le sujet à proprement parler de l'étude. Ces travaux sont inscrits dans un mouvement de regain culturel et identitaire breton, voire plus localisé pour certains. Les auteurs cherchent souvent à affirmer l'originalité de l'ancien duché par rapport au reste du pays ainsi qu'à promouvoir la Bretagne avec une vision patriotique de son histoire.

La période d'étude du conflit qui suit se met en place après un long moment presque dénué de tous travaux sur ce sujet. C'est dans les années 1980 que la question de la guerre de la Ligue revient dans les ouvrages. La reprise des études sur le sujet voit en Henri Drouot un précurseur avec sa thèse datant de 1937<sup>20</sup>. Son travail s'inscrit dans le mouvement historiographique de l'école des Annales, il aborde donc le conflit aussi dans son aspect économique et social. Puis, dans les années 1980, les études sur le conflit sont de plus en plus nombreuses. On trouve plusieurs œuvres sur la Ligue à cette époque avec notamment les travaux d'Eli Barnavi et Robert Descimon<sup>21</sup>. Ces livres, qui s'intéressent à la Ligue parisienne, diffèrent du travail que nous offre en 1990 Denis Crouzet. Ce dernier publie *Les guerriers de Dieu*<sup>22</sup>, livre dans lequel il s'intéresse à la question religieuse qui, pour lui, est l'élément principal pour interpréter le phénomène. Parmi les travaux plus récents on peut aussi citer ceux de Jean-Marie Constant. Ce dernier, qui jusqu'ici travaillait sur la noblesse essentiellement, s'intéresse à la Ligue pour en fournir une synthèse très aboutie<sup>23</sup>. C'est grâce à l'étude de la noblesse qu'il aborde cette question. En effet il rédige en 1984 un livre sur la famille des Guise, famille qui, on le sait, est intrinsèquement liée à la Ligue. Pour son ouvrage sur la Ligue, Jean-Marie Constant s'est aussi appuyé sur les recherches d'Arlette Jouanna. Cette historienne est une spécialiste du XVI<sup>ème</sup> siècle, elle a produit plusieurs ouvrages sur cette période ainsi qu'une très riche collaboration aboutissant, en 1998, à *l'Histoire et dictionnaire des guerres de Religion*<sup>24</sup>.

---

17 BELLEVÛE Marquis de, « Les guerres de la Ligue dans le pays de Chateaubriant », *Bulletin Archéologique de l'Association Bretonne*, 1905, tome XXIII, pages 131-151.

18 LE BOUTEILLER Christian, *Notes sur l'histoire de la ville et du pays de Fougères*, tome IV, Bruxelles, éditions Culture et Civilisation, 1976.

19 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur et le brigandage en Basse-Bretagne pendant la Ligue (1574-1602)*, Nantes, L.Durance, 1920.

20 DROUOT Henri, *Mayenne et la Bourgogne (1576-1596) : contribution à l'histoire des provinces françaises pendant la Ligue*, Paris, Picard, 1937, 2 vol.

21 BARNAVI Eli, *Le parti de Dieu, étude sociale et politique des chefs de la Ligue parisienne (1585-1594)* Bruxelles, Nauwelaerts, 1980. DESCIMON Robert, *Qui étaient les Seize ? Mythes et réalités de la Ligue parisienne* Paris, Klincksieck, 1984. BARNAVI Eli et DESCIMON Robert, *La Sainte Ligue, le juge et la potence, l'assassinat du président Brisson*, Paris, Hachette 1985.

22 CROUZET Denis, *Les guerriers de Dieu. La violence au temps de troubles de Religion (vers 1525-1610)*, Seyssel, Champ Vallon, 1990, 2 vol.

23 CONSTANT Jean-Marie, *La Ligue*, Paris, Fayard, 1996. Pour les autres ouvrages de cet auteur se référer à la bibliographie.

24 JOUANNA Arlette (dir.), *Histoire et dictionnaire des guerres de Religion*, Paris, Robert Laffont, 1998. Id., *La France du XVI<sup>ème</sup> siècle : 1483-1598*, Paris, PUF, 1997.

Toujours dans le cadre des travaux plus récents, on voit apparaître des ouvrages aussi bien français qu'anglophones traitant des villes à cette époque. On a ainsi des études urbaines portant sur Amiens, Rouen, Grenoble ou Marseille<sup>25</sup>. En ce qui concerne notre aire d'étude et ses environs on peut citer les travaux de Laurent Bourquin sur le cadre urbain de la ville d'Angers durant les guerres de Religion<sup>26</sup>, en s'intéressant au rôle de la ville ainsi qu'à sa relation avec l'ordre nobiliaire et l'État royal. Pour la province de Bretagne, les études urbaines portent sur les villes principales. Nantes, avec le livre de Guy Saupin sur *Nantes au temps de l'Édit*, se voit dotée d'un travail sur la ville et son rôle, les événements qui s'y passent au temps des troubles de Religion. Saint-Malo, tout comme Nantes, est l'objet de plusieurs études. On retient notamment le livre de Gilles Foucqueron *Malouin suis : une république sous la Ligue* qui traite de la République Malouine. C'est un régime politique qui dure de 1590 à 1594 ; l'auteur s'intéresse donc à la ville pendant la guerre de la Ligue. Parmi les travaux sur les villes pendant la Ligue, on peut aussi mentionner le mémoire de master de Benoît Ambroise qui a travaillé sur Saint-Brieuc pendant le conflit<sup>27</sup>. Ce n'est pas le seul cas d'études de villes pendant cette période, le mémoire de Thomas Bourges sur l'axe Redon-Carhaix et les villes du centre Bretagne<sup>28</sup> est un bon exemple d'étude urbaine dans notre secteur. De plus, il présente l'intérêt de parler de villes moins connues, moins étudiées mais tout de même importantes.

A une échelle légèrement supérieure, on voit aussi des études portant cette fois non plus sur des villes mais sur des régions un peu plus étendues, allant d'un évêché à une province. Parmi les études provinciales compte bien sûr celle déjà mentionnée d'Henri Drouot sur la Bourgogne<sup>29</sup>, on retrouve aussi une synthèse de Michel Cassan sur le Limousin pendant les troubles de Religion<sup>30</sup>. Si l'on se concentre de nouveau sur la Bretagne les études de la province, ou d'une partie de celle-ci, pendant le conflit ligueur sont diverses. On retrouve ainsi des mémoires de master, celui de Pauline Ruen qui travaille sur la Bretagne en 1588<sup>31</sup> et celui d'Éric Ledoux qui travaille sur la Haute-Bretagne pendant la guerre de la Ligue<sup>32</sup>. Ce dernier, dans sa partie historiographique, mentionne

25 Pour les travaux sur ces villes se reporter à CAPRI Olivia, BENEDICT Philip, GAL Stéphane et KAISER Wolfgang dans la bibliographie de ce mémoire.

26 BOURQUIN Laurent, *Les nobles, la ville et le roi : l'autorité nobiliaire en Anjou durant les guerres de Religion*, Paris, Belin, 2001.

27 AMBROISE Benoît. *Saint-Brieuc pendant les guerres de la Ligue (1589-1598)*, Mémoire de master 2 sous la direction de Philippe Hamon, Université Rennes 2, 2010.

28 BOURGES Thomas, *Les villes du centre Bretagne pendant les guerres de la Ligue (1589-1598) : l'axe Redon-Carhaix, un espace trop oublié dans les études du conflit*, Mémoire de master sous la direction de Philippe Hamon, Université Rennes 2, 2013.

29 DROUOT Henri, *Mayenne et la Bourgogne...*, op.cit.

30 CASSAN Michel, *Le temps de guerres de Religion : le cas du Limousin (vers 1530-vers 1630)*, Paris, Publisud, 1996.

31 RUEN Pauline, *La Bretagne en 1588*, mémoire de master 2 dirigé par Philippe HAMON, université de Rennes 2, 2013.

32 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598) : guerre civile, opérations militaires dans le pays de Dol, Rennes et Saint-Malo au temps des troubles de religion*, Mémoire de Master 2 sous la direction de Philippe Hamon,

trois auteurs d'études récentes et importantes pour l'histoire de la province sur lesquels, aussi bien dans ses travaux que dans les miens, nous nous sommes appuyés.

En effet dans les études et synthèses récentes évoquant notre sujet, en Bretagne on peut nommer Alain Croix, Joël Cornette et Hervé Le Goff. Le livre d'Alain Croix, *L'âge d'or de la Bretagne*<sup>33</sup>, dresse un tableau de la province sur une période beaucoup plus longue que la nôtre. En effet, l'auteur traite de l'histoire générale de la province de 1532 à 1675, bornes chronologiques qui englobent notre période d'étude. Cela nous permet d'avoir un bon aperçu du contexte général que connaît la Bretagne à l'époque ainsi qu'une première approche de l'épisode ligueur sur lequel nous avons travaillé. Il en est de même pour le travail de Joël Cornette. Ce dernier, dans son *Histoire de la Bretagne et des Bretons*<sup>34</sup> consacre trois chapitres à la Bretagne à l'époque de la Ligue, ce qui met en évidence l'importance que le conflit a eu dans la province. Pour terminer sur ces trois auteurs, nous parlerons d'Hervé Le Goff. Il a beaucoup travaillé sur la guerre de la Ligue en Bretagne et ses travaux fondamentaux nous ont été d'une très grande utilité. L'auteur de *La Ligue en Basse-Bretagne*<sup>35</sup> et de *La Ligue en Bretagne*<sup>36</sup>, a apporté une synthèse détaillée du conflit grâce à ses recherches, cette fine synthèse nous a fourni de nombreuses informations sur le conflit. Les dernières pages de l'ouvrage sont consacrées à la publication de sources très riches sur lesquelles nous nous sommes appuyés. Enfin, nous pouvons également mentionner quelques travaux de Philippe Hamon. Il travaille sur la guerre de la Ligue et a publié plusieurs articles parmi lesquels on peut citer ceux sur Redon pendant la Ligue<sup>37</sup>, le siège de Vitré<sup>38</sup> ou bien une petite synthèse sur le conflit dans le livre de Dominique Le Page<sup>39</sup>. Philippe Hamon a aussi dirigé plusieurs mémoires sur la Ligue en Bretagne<sup>40</sup>. L'ensemble de ses travaux, aussi bien ceux qu'il a dirigés que ceux qu'il a menés, nous ont été utiles pour nos recherches.

---

Université Rennes 2, 2007.

33 CROIX Alain, *L'âge d'or de la Bretagne : 1532-1675*, Rennes, Ouest-France 1996.

34 CORNETTE Joël, *Histoire de la Bretagne et des bretons ; 1. Des ages obscurs au règne de Louis XIV*, Paris, Seuil, 2008.

35 LE GOFF Hervé, *La ligue en Basse-Bretagne : le Trégor au temps de la Fontenelle*, Perros-Guirec, Trégor mémoire vivante, 1994.

36 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*

37 HAMON Philippe, « Redon pendant la Ligue (1589-1589). Profiter de la guerre civile ? » dans G. Provost et D. Pichot (dir.) *Histoire de Redon, de l'abbaye à la ville*, Rennes, PUR, 2015, p190-206

38 HAMON Philippe, « La chevauchée fantastique (Vitré-Rennes, 10 juin 1589) », dans I. Brian (dir.), *Le Lieu et le Moment. Mélanges en l'honneur d'Alain Cabantous*, Paris, Publications de la Sorbonne 2014, pages 291-304.

Id., « Vitray, qui s'en alloit perdu... » (Brantôme). Le siège de Vitré et les engagements militaires en Haute-Bretagne au début des guerres de la Ligue (mars-août 1589)», *BMSHAB*, tome LXXXVII, 2009, p. 111-151

39 HAMON Philippe, « La Ligue (1589-1598), entre guerre civile et guerre européenne » dans D. Le Page (dir.) *Onze questions d'Histoire qui ont fait la Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 2009, p 125-153

40 Pour les mémoires dirigés par Philippe HAMON se reporter aux travaux d'AMBROISE Benoit, LEDOUX Éric, ROLLAND Amélie et RUEN Pauline dans la bibliographie.



Notre sujet, qui traite des sièges durant la guerre de la Ligue en Bretagne, relève aussi de l'histoire militaire. Ainsi, notre travail, concernant l'aspect purement militaire du conflit, repose sur des écrits déjà mentionnés plus haut. Toutefois, il est important de mentionner ici d'autres auteurs dont les travaux sur l'histoire militaire nous ont beaucoup servi comme André Corvisier ou Nicolas Faucherre. Le premier a longuement travaillé sur l'histoire militaire dans son ensemble, il a notamment rédigé une *Histoire militaire de la France*, ainsi qu'un *Dictionnaire*<sup>41</sup> sur l'histoire militaire. En ce qui concerne Nicolas Faucherre, il s'est davantage intéressé aux fortifications et en est devenu spécialiste. Ce dernier est, entre autres, l'auteur d'un ouvrage sur les *Bastions* ainsi que sur les *Fortifications* en Bretagne<sup>42</sup>. Concernant à la fois la Bretagne et l'histoire militaire, nous nous sommes beaucoup servis de la thèse de Pol Vendeville. Ce jeune chercheur a travaillé sur la défense de la frontière maritime en Bretagne au XVI<sup>ème</sup> et XVII<sup>ème</sup> siècles<sup>43</sup>. On peut aussi parler des travaux d'Hervé Dréville. Cet historien fait partie des chercheurs qui renouvellent l'histoire bataille. Il s'intéresse aux batailles<sup>44</sup> et les lie aux campagnes. Ainsi l'étude de la bataille est vue dans un cadre dépassant le simple fait d'armes. D'ailleurs ce renouveau s'exprime grâce à des jeunes chercheurs tels que Julien Guinand<sup>45</sup> ou Benjamin Deruelle<sup>46</sup>. Parmi ces jeunes chercheurs il y a aussi Paul VO-HA, dont le récent ouvrage sur les redditions offre une approche très intéressante sur les sièges<sup>47</sup>. Néanmoins les études militaires ne sont pas une prérogative des chercheurs français. En effet nous nous sommes aussi appuyés sur les travaux de l'historien états-unien James Wood. Ce dernier a étudié l'armée royale pendant les guerres de Religion de 1562 à 1576<sup>48</sup>. Période qui, certes, ne correspond pas à la nôtre, mais qui nous fournit de riches informations sur les troupes royales en temps de guerre et particulièrement sur la guerre de siège.

C'est cette historiographie récente sur la Bretagne ainsi que les différentes études sur l'aspect purement militaire du conflit, qui nous ont ensuite amenés vers des travaux plus anciens et des sources. Sources sur lesquelles nous allons nous pencher. Mais, avant de s'y intéresser pleinement, il

---

41 CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France : Tome 1, des origines à 1715*, Paris, PUF 1997. Id., *Dictionnaire d'art et d'histoire militaires*, Paris, Presses Universitaires de France 1988

42 FAUCHERRE Nicolas, *Places fortes, bastion du pouvoir*, Paris, Rempart, 1996. Id., *La route des fortifications en Bretagne Normandie*. Paris, Les éditions du huitième jour, 2006. Id., *Les fortifications du littoral : la Bretagne sud*. Chauray-Niort, Patrimoine et médias, 1998.

43 VENDEVILLE Pol, « *S'ils te mordent, mords-les* » *Penser et organiser la défense d'une frontière maritime aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles en Bretagne (1491-1674)*, Thèse sous la direction d'Hervé Dréville, Université de Paris 1, 2014

44 DREVILLON Hervé, *Batailles: scènes de guerre de la Table Ronde aux Tranchées*, Paris, Seuil, 2007

45 GUINAND Julien, *Faire la guerre pour le roi aux portes de l'Italie (1515-1559)*, thèse en préparation à Lyon 2 sous la direction de Nicolas LE ROUX

46 DERUELLE Benjamin, *De papier, de Fer et de sang : chevaliers et chevalerie à l'épreuve du XVI<sup>e</sup> siècle (ca. 1460-1620)*, Paris I-Panthéon-Sorbonne, Thèse soutenue le 12 novembre 2011, sous la direction d'Hervé Dréville.

47 VO-HA Paul, *Rendre les armes. Le sort des vaincus XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Ceyzérieux, Champ Vallon, 2017.

48 WOOD James B., *The King's Army : Warfare, Soldiers and Society during the Wars of Religion in France, 1562-1576*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996

nous faut préciser que, depuis les années 1980 on voit un véritable renouveau des études sur la guerre de la Ligue, notamment avec l'apparition de synthèses sur le conflit, synthèses essentielles pour notre travail. Ces ouvrages récents répondent aux propos d'Henri Drouot sur le manque d'études de la guerre de la Ligue. En revanche, concernant nos recherches, il n'a pas tout à fait tort. En effet, nous n'avons pas trouvé beaucoup de travaux sur les sièges dans la province. On trouve quelques ouvrages plus généraux sur les sièges ou des passages sur la poliorcétique glanés au fur et à mesure de nos recherches, mais il n'y a pas de synthèse sur le sujet pendant la guerre de la Ligue en Bretagne. C'est cette lacune qui nous a permis de développer notre sujet de recherche. L'absence d'une synthèse sur les sièges pendant le conflit est en effet regrettable. Elle l'est d'autant plus au vu de l'importance de ces derniers pendant l'épisode ligueur en Bretagne.

\*\*\*

Pour élaborer ce travail nous ne nous sommes pas uniquement servis d'ouvrages généraux mais nous avons aussi travaillé à partir de sources. Ces sources sont de natures différentes, pour notre mémoire nous nous sommes essentiellement servis de sources manuscrites et imprimées. Cependant nous avons également exploité des sources archéologiques et monumentales, comme le château de Nantes<sup>49</sup>, ainsi que des documents iconographiques tels que des plans<sup>50</sup>. Concernant les sources manuscrites et imprimées, elles sont aussi diverses que variées, il s'agit aussi bien de registres de la chambre des comptes que de journaux de particuliers ou encore de lettres et de brevets publiés dans des ouvrages tels que ceux de dom Morice et dom Taillandier.

Leur travail nous a été d'une très grande utilité et nous y avons trouvé bon nombre des sources consultées. Dans leur *Histoire*<sup>51</sup> on trouve de nombreuses sources, elles sont d'autant plus faciles à consulter qu'elles sont retranscrites. On a donc une lecture aisée des faits racontés par des contemporains des événements. C'est dans ces ouvrages que l'on trouve les *Mémoires*<sup>52</sup> de Montmartin ainsi que le *Journal* de Jérôme d'Aradon<sup>53</sup>, un capitaine ligueur qui relate les

---

49 Se reporter aux fortifications de Mercoeur dans l'annexe 4

50 Se reporter à la carte de Saint-Malo dans l'annexe 3

51 MORICE Pierre Hyacinthe et Taillandier Charles, *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne...*, op.cit. Id., *Mémoires pour servir de preuves...*, op.cit.

52 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... », dans Morice Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile et ecclésiastique de la Bretagne : tirés des archives de cette province, de celles de France & d'Angleterre, des recueils de plusieurs sçavans antiquaires & mis en ordre*, Paris, Gregg International Publishers, 1968, tome II, pages CCLXVII-CCCXVI.

53 ARADON Jérôme d', « Journal... » dans Morice Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile et ecclésiastique de la Bretagne : tirés des archives de cette province, de celles de France & d'Angleterre, des recueils de plusieurs sçavans antiquaires & mis en ordre*, Paris, Gregg International Publishers, 1968, tome II, pages CCLVII-CCLXXV.

événements et ce qu'il vit. Les livres de dom Morice et dom Taillandier nous offrent aussi des nombreuses sources autres que des journaux. On y trouve les retranscriptions d'une multitude de documents forts utiles. Ainsi, on peut consulter des lettres des différents commandants des deux armées, des accords de reddition et de capitulation, des règlements ou encore des remontrances. Pour revenir sur les sources narratives présentes dans les livres de dom Morice et dom Taillandier, il faut savoir que ce ne sont pas les seuls journaux que nous avons consultés pendant nos recherches. Nous nous sommes aussi intéressés au travail d'Henri Waquet qui a publié les *Mémoires du chanoine Jean Moreau*<sup>54</sup>, ligueur de Quimper. De plus, nous avons bénéficié d'un travail de master pour consulter un autre journal qui est celui de Jean Pichart<sup>55</sup>, parlementaire rennais. Il relate les différents faits du conflit de son point de vue de rennais. Bien que le journal ait été en partie publié dans les *Preuves* de Dom Morice au XVIII<sup>ème</sup> siècle, le mémoire à l'avantage de recouper différentes publications du journal et d'en proposer une version plus complète.

En ce qui concerne les autres sources repérées et feuilletées ce sont surtout des documents provenant des archives départementales d'Ille-et-Vilaine. Parmi tous les documents qu'offrent ces archives nous nous sommes servis de la série C, relative au fond des États de Bretagne. Dans cet ensemble, nous avons surtout repérés les registres de délibération des États ainsi que les comptes de l'extraordinaire des guerres<sup>56</sup>. Toujours aux archives départementales d'Ille-et-Vilaine, nous avons trouvé des documents dans la série F concernant différents événements militaires pendant le conflit, ainsi que, dans la série J, des pièces appartenant au fond la Bourdonnaye-Montluc.

Indirectement, il nous a aussi été possible de consulter plusieurs documents de la Bibliothèque nationale de France et du Public Record Office. Ceci grâce aux *Documents pour servir de preuves* utilisés par Hervé Le Goff dans son ouvrage sur la Ligue en Bretagne<sup>57</sup>. Dans les pièces consultées, nous retrouvons des documents manuscrits aussi bien anglais que français, la plupart étant retranscrits.

Cette liste de sources est aussi complétée par des consultations de documents plus locaux. Cette consultation s'est uniquement faite sur Gallica et concernait des documents numérisés et mis en ligne. Faute de temps, il n'a pas été possible de consulter des archives d'autres départements et d'autres villes. Toutefois, grâce au site Gallica nous avons pu étudier des documents concernant

---

54 WAQUET Henri. *Mémoires: du chanoine Jean Moreau...*, *op.cit.*

55 ROLLAND Amélie, *Le journal de Jean Pichart, notaire royal et procureur au Parlement de Rennes (1589-1598)*, Mémoire de master 2 sous la direction de Philippe Hamon, Université Rennes 2, 2010.

56 Pour les cotes précises de la série C ainsi que des autres séries mentionnées, se référer aux sources.

57 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*

directement une ville où une région précise comme le compte des miseurs de la ville de Quimper publié par Faty<sup>58</sup>.

\*\*\*

Pour mieux cerner le sujet étudié dans ce mémoire, il nous faut enfin aborder le choix de celui-ci et la complexité de ce choix.

Mon choix de travailler sur la Ligue vient du fait que je ne connaissais pas du tout cette période. Mes connaissances des guerres de Religion se limitaient à quelques généralités et je n'avais jamais vraiment songé à m'intéresser à cette période jusqu'à présent. L'attrait pour cette période me vient d'une remarque faite en cours sur la République Malouine. N'ayant alors jamais entendu parler de cet épisode de l'histoire de Saint-Malo, je me suis penché sur le sujet. A la suite de recherches sur la période, je me suis rendu compte que plusieurs travaux avaient déjà été effectués sur cet événement. Or ces quelques recherches m'ont permis de m'intéresser à la période ligueuse qui, jusqu'ici, m'était fort peu connue, hormis quelques généralités telles que l'Édit de Nantes. Étant un passionné d'histoire de la Bretagne, affectionnant tout particulièrement l'histoire militaire et l'histoire moderne je me suis donc intéressé à cette période.

Au cours des premières recherches, et avant même de définir précisément le sujet de mon mémoire, la proximité géographique des événements et leur complexité m'ont tout de suite attiré. Les faits étudiés ont suscité mon intérêt pour la période. C'est donc suite à cette démarche qui est le fruit du hasard que j'ai décidé de travailler sur le conflit de la Ligue. Une fois le choix de l'époque établi, je me suis tourné vers M. Hamon, mon directeur de recherche. C'est alors ensemble que nous avons défini le thème d'étude. Puis, grâce aux différentes discussions que nous avons eues, il m'a été possible de peaufiner ce sujet et définir les différents axes qui ont abouti au travail présenté. C'est ainsi que nous en sommes arrivés à étudier les sièges. En effet la guerre de la Ligue est un conflit offrant peu de batailles rangées, telles que nous pouvons les imaginer pendant les guerres de l'époque moderne. Durant cette période les sièges sont plus fréquents que les batailles rangées, et on en trouve un nombre inattendu. On peut donc s'interroger sur leur nombre, leur importance et la façon dont ils étaient menés. Qu'en est-il de la réalité des sièges en Bretagne à la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle ? Dans quelle mesure y a-t-il des divergences avec les idées que l'on a des sièges, ceux du XVII<sup>ème</sup> siècle par exemple ? Quels sont les impacts réels de ces sièges ?

---

58 FATY Commandant, « Comptes des miseurs de la ville de Quimper en fonction pendant les années 1594, 1596, 1597 à l'époque de la Ligue en Bretagne », *Bulletin de la société d'archéologie du Finistère*, tome XII, 1885, pages 129-212

Voici donc le but de ce mémoire, les sièges, qui ont été jusqu'ici peu étudiés en ce qui concerne la province de Bretagne de 1589 à 1598. Étant donné que les attaques de manoirs, châteaux, villes, forts, maisons plus ou moins fortifiées, sont le quotidien de cette guerre, et ce pendant presque dix ans, il nous semblait intéressant et pertinent de consacrer une étude à ce type de guerre. L'étude des sièges se fera en prenant au sens large le terme et ce qu'il englobe. Nous nous intéresserons aux sièges posés dans les règles de l'art mais aussi aux petites opérations, aux coups de main, aux surprises, aux villes ou places qui tombent sans combat, mais aussi aux opérations infructueuses.

Avant d'étudier le déroulement des sièges à proprement parler il nous faut d'abord nous pencher sur ce qui entoure ces sièges. C'est ce que nous développerons dans la première partie. Dans cette partie, nous allons nous intéresser aux éléments généraux entourant les sièges. Aussi nous serons amenés à développer l'aspect des fortifications au début du conflit et la diversité de celles-ci. Nous étudierons aussi les acteurs des sièges, qu'ils soient membres d'une armée régulière ou non, simples sujets du roi s'armant en sa faveur ou bien contre lui ; il sera question de tous ceux qui participent aux sièges en Bretagne. Puis, nous terminerons en analysant les différents objectifs de ces sièges. Nous verrons que les attaques ciblent des objectifs différents comprenant aussi bien des villes et places fortes closes que des bourgs ouverts, plus ou moins importants, des places isolées. Cette première partie nous permettra de situer les cadres des sièges, tirer des conclusions d'ensemble sur ce qui se passe en Bretagne. On aura donc une vision sur les belligérants, savoir quels sont leurs objectifs et l'état de ces objectifs, à savoir les lieux attaqués.

Dans une deuxième partie, nous étudierons les sièges à une autre échelle. Dans cette partie, nous porterons notre attention sur les campagnes militaires, dans le but de montrer que les sièges sont une partie intégrante de la campagne et qu'ils sont conçus dans le cadre d'opérations plus vastes. Pour cela nous développerons un premier chapitre sur les contextes et pré-requis des sièges avec une étude de la temporalité de ceux-ci et de l'organisation en amont des opérations. Pour poursuivre, dans un second temps, sur la mise en route de ces sièges avec des études de l'armement des soldats et des trains de campagnes. Le but de cette deuxième partie sera de montrer que les sièges ne sont pas des opérations fortuites, en étudiant le déroulement des campagnes, nous verrons que les sièges sont intrinsèquement liés à ces campagnes.

Enfin nous terminerons notre travail en nous concentrant sur le siège en lui-même. Nous verrons, pour commencer, son déroulement du côté des assiégeants. Nous aborderons aussi bien l'arrivée des assiégeants devant l'objectif que les travaux d'approche, l'importance de l'artillerie.

Nous consacrerons aussi un point aux problèmes liés aux longs sièges. Ensuite, nous poursuivrons ce développement en changeant de point de vue. Il s'agit ici de détailler le déroulement du siège mais depuis la place des assiégés. Il sera question de la préparation du siège, puis il faudra comprendre pourquoi et comment une place résiste. Dans le dernier chapitre de cette troisième partie, nous nous pencherons sur les différentes fins d'un siège : comment elles se déroulent et les multiples issues possibles, ainsi que le devenir de la place suite au siège et en fonction des hommes qui l'occupent. Cette partie se consacre donc aux sièges et dresse une sorte de portrait de leur déroulement, en s'intéressant aux deux camps puis aux suites du siège.

## **Partie I :** **Lieux, acteurs, modèles**

### **Chapitre 1 : De l'état des fortifications au début du conflit**

En mars 1589, le conflit ligueur qui fait rage dans le royaume de France depuis près de quatre ans s'étend à la Bretagne avec plusieurs événements tels que l'emprisonnement du président du Parlement Faucon de Ris, la journée des Barricades à Rennes et le siège de Vitré. La province est frappée de plein fouet, au printemps de cette même année, par une série d'opérations militaires liées à la huitième guerre de Religion. Cependant, l'ancien duché, qui n'avait pas connu de troubles depuis près d'un siècle, et qui était resté relativement tranquille face aux guerres de Religion que connaît le royaume depuis 1562, ne s'attendait peut-être pas à ce que ce conflit s'étende dans la province.

Ce chapitre a pour objectif de voir comment sont, lorsque le conflit arrive en Bretagne, les lieux fortifiés dans la province, leurs aspects ainsi que leurs différences de nature. Ces lieux que nous allons étudier, sont plus ou moins fortifiés et seront par la suite les principaux objectifs de cette guerre de la Ligue.

#### 1- Les villes closes : leur aspect et les récents aménagements.

Lorsque le conflit ligueur arrive en Bretagne au début de l'année 1589, les villes n'ont que peu évolué depuis les derniers conflits ayant frappé l'ancien duché un siècle auparavant. Cependant nous pouvons, dans certaines villes, noter la présence d'aménagements récents qui sont les résultats de politiques de fortifications menées à l'échelle du royaume. C'est donc de cette manière que seront développés les deux paragraphes de cette première partie du chapitre, développement sur lequel nous reviendrons plus tard.

Mais au préalable il convient d'évoquer la situation d'ensemble des villes. Effectivement, il semble évident que les villes ont évolué au cours du temps, suite à différents travaux, aménagements ou événements qui ont modifié leur organisation ainsi que leur apparence. Nous

pouvons donc nous demander ce qu'il en est, en cette fin de règne d'Henri III, pour la province de Bretagne. A cette période la province avoisine les deux millions d'habitants et parmi ces habitants on compte environ 20% d'urbains<sup>59</sup>. Les principales villes de la province, Nantes et Rennes comptent respectivement 25 000 et 20 000 habitants et ce sont les plus peuplées. Pour le reste, on dénombre par exemple 5000 habitants à Quimper-Corentin, 10 000 à Saint-Malo et 1000 personnes à Hédé<sup>60</sup>. Utiliser un seuil de population pour définir la différence entre villes et bourgs serait difficile vu le peu de comparaisons qu'il est possible de faire. De plus les villes ne se caractérisent pas uniquement par leur nombre d'habitants. La présence ou l'absence de fortifications, les activités commerciales et religieuses ainsi que la présence de pouvoirs aussi bien temporels que spirituels sont à prendre en compte dans la définition des caractéristiques d'une ville. La question de la population des villes est aussi importante, néanmoins elle ne sera pas abordée ici mais dans une autre partie. Il est donc difficile de définir une ville à cette période mais l'ensemble de ces facteurs, ou tout du moins une partie non négligeable, doivent être présents dans la ville pour qu'elle puisse se définir en tant que tel. Dans les différents paragraphes de cette partie, les fortifications seront l'élément central de notre étude des villes. Ce choix s'explique par la nature du sujet du mémoire qui est la guerre de siège.

Dans un premier temps nous aborderons l'aspect des villes closes à la fin du XVI<sup>ème</sup> avec une étude de la diversité des villes fortifiées. Puis, dans un second temps, il sera question des aménagements récents qu'ont pu connaître ces différentes places fortifiées.

a) Villes closes avec remparts et présence d'un château.

L'image généralement associée aux villes du XVI<sup>ème</sup> siècle est celle d'un ensemble d'habitations dense, entouré de défenses, plus ou moins complètes certes, mais l'ensemble est clos avec des faubourgs aux alentours. Cet aspect des villes, à savoir la présence de murailles, est ce que nous allons étudier à présent.

En ce qui concerne les villes bretonnes, beaucoup comprennent des fortifications et sont closes. Ces fortifications sont pourtant obsolètes en 1589. En effet les derniers travaux pour la

---

59 COLLINS James B., *La Bretagne dans l'État royal : classes sociales, état provinciaux et ordre public : de l'Édit d'Union à la Révolte des bonnets rouges*, Rennes, PUR, 2006, p. 93.

60 RUEN Pauline, *La Bretagne en 1588...*, *Op. cit.*, p.73



défense des villes que connaît la Bretagne ont été réalisés lors de conflits précédents. Ces derniers se sont déroulés aux XIV<sup>ème</sup> et XV<sup>ème</sup> siècles. A la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, au cours de la Guerre de Bretagne qui voit les armées ducales et royales s’opposer, de nombreuses places de Bretagne subissent des assauts de la part des troupes du roi Charles VIII. C’est le cas de la ville d’Hennebont qui est située à l’ouest du Vannetais, sur les rives du Blavet. Cette ville connaît différents sièges, dont plusieurs au XIV<sup>ème</sup> siècle, puis à la fin du XV<sup>ème</sup> siècle. «Au début de l’année 1489, la ville est prise par Charles VIII dans la campagne qui aboutit au rattachement de la Bretagne à la France »<sup>61</sup>. Le conflit opposant les armées ducales et françaises, et se terminant par le rattachement du duché au royaume de France, permet à de nombreuses villes bretonnes de se fortifier lors de la préparation à celui-ci. Ces différentes campagnes de fortifications sont aussi réalisées dans un but de préserver l’autonomie du duché face au royaume de France qui cherche à le rattacher à son territoire. Cette période de fortifications n’est pas la seule que connaît la province à la fin du Moyen Âge. La guerre de Succession de Bretagne, qui se déroule de 1341 à 1364, avait déjà vu une militarisation générale de la province et donc une importante mise en défense des villes bretonnes qui, durant cette même guerre, subissent des sièges. On a déjà évoqué le cas de la ville d’Hennebont, on peut également citer l’exemple de Carhaix qui en 1341 est une « place très forte munie d’un château »<sup>62</sup>. Mais de fortifications, il ne reste que le nom à l’aube du conflit ligueur, nous y reviendrons plus tard.

Les sièges qui se sont déroulés en Bretagne avant les guerres de la Ligue ne concernent pas uniquement des petites villes. Rennes subit plusieurs sièges dans les derniers conflits que connaît le duché. Elle résiste ainsi à un siège de 8 mois en 1364<sup>63</sup>. Ainsi, lorsque la guerre de la Ligue éclate en Bretagne, les fortifications qui parsèment la province sont pour beaucoup obsolètes et en mauvais état en raison de leur âge avancé et à leur manque d’entretien. Manque d’entretien qui peut s’expliquer par le coût que représentent ces fortifications, même si elles sont de taille modeste. Néanmoins les murailles sont conservées par la ville, et, bien que ces dernières soient faibles, la ville tient à les maintenir. Ce maintien des fortifications, aussi faibles qu’elles soient, peut s’expliquer par l’aspect symbolique que représentent les murailles. Les villes comme Pontivy ou Carhaix possèdent des murailles très faibles mais qui sont conservées. Ces fortifications représentent un sentiment, réel ou non, d’autonomie et de pouvoir de la part de la ville. En effet les guerres qui font rage au XVI<sup>ème</sup> siècle ne se déroulent pas en Bretagne mais concernent plutôt à l’Est du royaume des Valois. Les fortifications bretonnes sont alors jugées inutiles car la province ne

---

61 FAUCHERRE Nicolas (dir.) *Les fortifications du littoral : la Bretagne sud*. Chauray-Niort, Patrimoine et médias, 1998. p. 182

62 BOURGES Thomas, *Les villes du centre Bretagne...*, op. cit., p.38

63 PROUTEAU Nicolas (dir.), *Artillerie et fortification, 1200-1600*, Rennes, PUR, 2011

connaît pas de troubles majeurs avant la guerre de la Ligue, excepté les menaces côtières sur lesquelles nous reviendrons plus tard.

Les opérations de siège menées au cours de la guerre de la Ligue se font donc, en partie, sur ce type de fortifications datant de l'époque médiévale. Or « le siège d'une ville close de type médiéval, [ville qui est] composée le plus souvent d'un *castrum* et d'un *castellum*»<sup>64</sup> demande plusieurs pré-requis. Ce ne sont pas ces préparatifs qui nous intéressent ici mais bien la composition des fortifications. Pour venir à bout d'une ville close, dans la majorité des cas, les assaillants devaient réduire à l'obéissance aussi bien la ville close (*castrum*) que le château (*castellum*). Ce type de construction se retrouve en Bretagne où de nombreuses villes sont entourées de fortifications et possèdent un château. C'est le cas pour beaucoup de villes comme Brest, Morlaix, Nantes ou Guingamp, villes où le château constitue le point fort des défenses. A Nantes, Guy Saupin qualifie le château d'« élément central du système militaire parce qu'intégré à l'enceinte urbaine »<sup>65</sup>. De plus, lors d'un siège, le château peut permettre aux défenseurs, une fois la ville prise, de se réfugier en attendant des secours. C'est le cas en 1594 à Morlaix. Ce type de construction qui allie ville close et château est aussi l'apanage de villes modestes comme Ploërmel, cependant cette dernière est « protégée par d'insuffisantes fortifications »<sup>66</sup>. On retrouve aussi ici le problème soulevé plus haut, à savoir le manque d'entretien des fortifications et leur faiblesse. Faiblesse qui peut être telle que, dans certains cas, on peut difficilement parler de villes fortes, tant les murailles qui sont censées clore la ville sont en mauvais état. Carhaix en est un bon exemple.

Le château, bien qu'il soit un élément de défense important, n'est pas intrinsèquement lié aux villes closes. En effet, un château peut se trouver seul, sans ville ni même bourg autour, ou au contraire, on peut aussi voir des villes se former, se développer et se fortifier en l'absence d'un château. Ce dernier n'est donc pas indispensable à une ville close. Les villes de Redon et Rennes sont deux exemples de ce type de situation. Redon est une ville construite autour d'une abbaye, elle base son développement sur cette abbaye, sur la situation de carrefour dont elle bénéficie et sur le commerce qui en découle. Bien que la ville ne soit pas assiégée pendant la guerre de la Ligue, elle possède néanmoins de bonnes murailles<sup>67</sup>. Il en est de même pour Rennes, la ville épiscopale

---

64 LE GOFF Hervé « Fougères durant la Ligue, ou l'impossible siège », *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie du pays de Fougères*, tome XLIX, 2012, pages 21-42.

65 SAUPIN Guy, *Nantes au temps de l'Édit*, La Crèche, Geste, 1998.

66 POQUET Barthélémy et LA BORDERIE Arthur, *Histoire de la Bretagne. Tome V : la Bretagne province (1515-1715)*, Rennes, imprimerie H. VATAR, 1913, p128.

67 BOURGES Thomas, *Les villes du centre Bretagne pendant les guerres de la Ligue (1589-1598)...*, *op.cit.*, p.39

possède un château, mais celui-ci est détruit au début du XV<sup>ème</sup> siècle par un mandement ducal et les pierres sont réutilisées pour l'enceinte de la ville neuve. Le fait de ne plus avoir de château influence sur la prise et, en ce qui concerne Rennes, la reprise de la ville. Au début du mois d'avril 1589 la ville se couvre de barricades et chasse les faibles troupes ligueuses laissées par le duc de Mercœur qui s'était rendu facilement maître de la ville quelques semaines auparavant. Les troupes ligueuses n'ayant pas de point fort où se réfugier, elles doivent se rendre et abandonner la ville aux Rennais qui reviennent dans le giron royal. Le château de Rennes, qui n'existe plus depuis plus d'un siècle lorsque ces événements ont lieu, a ici toute son importance. En effet, si le château avait existé, les troupes ligueuses auraient pu s'y réfugier et attendre que l'armée du duc de Mercœur, alors employée en partie aux sièges de Vitré et de Fougères, vienne secourir la ville de Rennes. Cette dernière serait peut être restée dans le camp ligueur et la guerre ne se serait sûrement pas déroulée de la même façon que celle que nous connaissons. L'idée, dans cette démonstration, n'est pas de réécrire les faits mais de montrer l'importance du château et les conséquences résultant de sa présence ou de son absence.

Un des principaux atouts pour une place forte repose sur la longueur des murailles l'entourant et donc la superficie enclose. Certaines villes disposent de plusieurs kilomètres de murailles comme Dinan qui possède « un ensemble fortifié de 2650m, englobant 30 hectares et [qui] formait la troisième place forte du duché en superficie après Nantes (40ha) et Rennes (62ha) »<sup>68</sup>. L'importance du périmètre formé par la muraille était problématique pour ceux qui voulaient investir la ville. Cependant il se révélait aussi problématique pour les défenseurs, les points de faiblesses et de surprises possibles étaient augmentés. Et ce au fur et à mesure de l'accroissement de la surface enclose. C'est dans cette perspective qu'à la fin de la période ducal de nombreuses villes connaissent des travaux pour consolider leurs murailles.

Cette période de la fin du XV<sup>ème</sup> siècle est marquée par l'essor de l'utilisation de l'artillerie. L'emploi massif qui en découle pour l'attaque des places entraîne un aménagement des murailles et plus particulièrement des tours et des portes. En outre, quand les armes à feu se développent, peu d'ouvrages peuvent accueillir des canons ou autres types d'armes à feu. C'est donc dans ce but que de nombreux travaux sont réalisés, particulièrement sous le règne du duc François II. Parmi ces aménagements, on peut parler des boulevards, ce sont des ouvrages faits en avant des murailles, dans le but de protéger un endroit stratégique comme une porte. Les boulevards sont aussi créés pour recevoir des pièces d'artillerie que la muraille ne peut supporter. Ils se composent d'un amas

---

68 LE GOFF Hervé « Fougères durant la Ligue, ou l'impossible siège »..., *op.cit.*, p.29

de terre terrassé et réparé pour certains. Ces aménagements touchent plusieurs villes bretonnes. Rennes est aménagée pour recevoir de l'artillerie, en particulier aux points de passage comme à la porte Mordelaise où l'on crée « le boulevard de Mordelaise »<sup>69</sup> en 1464. On crée aussi un boulevard à Clisson dans la même période.<sup>70</sup>

Les boulevards ne sont pas les seuls aménagements réalisés, on modifie aussi l'aspect des murailles en travaillant sur les tours. On aménage des tours à canon avec des espaces spécialement prévus pour recevoir de l'artillerie. Cet aménagement se fait dans la même période, pendant le règne des derniers ducs de Bretagne au XV<sup>ème</sup> siècle, en particulier sous le règne de François II. On trouve de nombreux exemples de villes avec ces tours à canon, on peut notamment citer des villes comme Nantes, Clisson ou Guingamp. Bien que des réaménagements puissent se faire plus tard, nous le verrons par exemple pour Nantes avec l'installation de bastions, ces tours sont construites dans le but de mettre en place un plan de feu précis. Les canons sont disposés sur plusieurs niveaux, c'est le cas pour le château de Guingamp qui est « vraisemblablement la première création d'un château de ville entièrement adapté au canon de toute l'histoire de la fortification bretonne »<sup>71</sup>. Les canons disposés en bas permettent des tirs rasants dans le fond du fossé, tirs qui ralentissent le travail des pionniers et des sapeurs, tandis que les batteries postées plus en hauteur sont destinées à battre des positions ennemies plus lointaines<sup>72</sup>. Afin de permettre l'installation de cette artillerie on développe une nouvelle forme de tour, la tour en fer à cheval. Elle forme un « U » et permet de disposer des canons pour flanquer la courtine voisine et supprimer les angles morts qu'offraient les tours rondes.

Il est aussi important de mentionner la présence de nouveaux moyens défensifs comme la fausse-braie ou le moineau. On en retrouve sur plusieurs châteaux du duché, on peut mentionner la présence de fausses-braies au château de Brest, il s'agit d'une sorte de terre plein. Cet ouvrage est placé entre le fossé et le rempart principal de la place. Il est situé contre ce dernier et est plus bas, afin de le protéger<sup>73</sup>. Le moineau, quant à lui, est un ouvrage disposé dans les fossés, au pied des courtines ou adossés à l'escarpe. C'est une sorte de casemate, avec des archères ou des canonnières, permettant aux défenseurs de battre le fond des fossés. Comme pour les ouvrages précédents, les moineaux sont présents dans beaucoup de fortifications de la province, on en retrouve notamment au château d'Hédé ou bien à Pouancé (Anjou) aux portes de la Bretagne. Ces travaux réalisés à la

---

69 PROUTEAU Nicolas (dir.), *Artillerie et fortification...*, *op.cit.*, p. 184

70 *Ibid.*, p. 203.

71 *Ibid.*, p. 198.

72 *Ibid.*, p. 211.

73 Se reporter à l'annexe 2 sur la fausse-braie du château de Brest.

fin du XV<sup>ème</sup> siècle seront toujours utiles pendant les guerres de Religion, cependant on voit rapidement des limites apparaître. En effet, l'utilisation de l'artillerie sur roue par l'armée royale pendant la guerre de Bretagne de 1487 à 1491 connaît un franc succès, succès qui entraîne le déclassement des tours à canon de la fin du XV<sup>ème</sup> siècle<sup>74</sup>.

A la veille des guerres de la Ligue, les fortifications qui parsèment la province datent majoritairement du XV<sup>ème</sup> siècle. Elles sont issues d'une politique générale de militarisation de la province sous le règne des derniers ducs de Bretagne. Depuis cette période, elles ont été délaissées et sont pour beaucoup en piteux état à l'aube des guerres de Religion. Néanmoins, au cours du XVI<sup>ème</sup> siècle, les pouvoirs en place n'ont pas totalement délaissés les fortifications bretonnes et ont engagé différents travaux.

#### b) Les aménagements récents.

Il serait faux de dire qu'après la fin du XV<sup>ème</sup> siècle il ne se passe plus rien en matière de nouvelles fortifications. La Bretagne est certes relativement plus tranquille au XVI<sup>ème</sup> siècle, mais connaît tout de même quelques attaques sur ses côtes et continue de bénéficier des progrès faits en matière de fortifications.<sup>75</sup>

De nouvelles fortifications, issues de l'utilisation de plus en plus régulière de l'artillerie lors des guerres, vont voir le jour. Ces fortifications se développent en Italie pour beaucoup et leur essor est catalysé à la toute fin du XV<sup>ème</sup> et au début du XVI<sup>ème</sup> siècle lors des Guerres d'Italie. Ces conflits permettent la diffusion de ce nouveau type de fortifications. Il se caractérise par des ouvrages bastionnés, donc plus bas et plus épais qu'auparavant. Ces ouvrages se diffusent progressivement mais de façon irrégulière dans toute l'Europe. La Bretagne, de par sa position géographique, est relativement en marge du conflit opposant les Valois et les Habsbourg. La diffusion des bastions est donc moins importante dans la province que dans d'autres régions du royaume mais on remarque néanmoins l'apparition de quelques ouvrages typiques du XVI<sup>ème</sup> dans plusieurs villes parmi lesquelles on trouve Brest, Nantes ou Saint-Malo.

Au XVI<sup>ème</sup> siècle, la Bretagne est une province relativement tranquille, les conflits de la monarchie des Valois se déroulent plutôt à l'Est du Royaume et n'ont que peu de répercussions en

74 PROUTEAU Nicolas (dir.), *Artillerie et fortification...*, op.cit., p. 211.

75 Sur la défense du littoral se reporter à la thèse de VENDEVILLE Pol, « *S'ils te mordent, mords-les* »..., op.cit.

Bretagne. Cependant, l'éloignement des principaux terrains de conflits n'est pas un gage de tranquillité absolue pour la province. En effet, on voit au milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle des descentes sur les côtes bretonnes. En 1522, les Anglais mènent un raid sur l'embouchure de la rivière de Morlaix et ravagent la ville. On dénombre la perte de 16 ou 17 vaisseaux ainsi qu'un incendie de la ville. Ils font de même en 1558 dans plusieurs villages entre le Conquet, Saint Mathieu et Brest où ils ravagent les lieux et les incendient avant de repartir. Ces descentes, bien qu'elles soient « un coup d'épingle » pour Alain Croix<sup>76</sup> sont tout de même assez préoccupantes pour le pouvoir royal. Elles s'inscrivent dans un contexte de guerre européenne. Les Anglais, alliés de l'Espagne de Charles Quint, réalisent ces descentes pour fragiliser le royaume français sur les mers, aussi bien commercialement que militairement. Les rois de France ne veulent pas voir un débarquement et la création d'une tête de pont sur le continent, semblable à celle que les Anglais possèdent à Calais jusqu'en 1558. D'autant plus que les descentes sont fréquentes, leur nombre augmente pendant le XVI<sup>ème</sup> siècle et surtout durant la guerre de la Ligue. D'ailleurs elles ne sont pas que le fait de troupes anglaises, on voit aussi des descentes espagnoles sur les côtes bretonnes ainsi que des attaques rochelaises ou malouines mais plus tardivement. L'exemple de Belle-Ile peut parfaitement illustrer cette diversité tant concernant l'origine des assaillants que la répartition de ces assauts dans le temps. L'île est victime de raids étrangers : en 1523 c'est une expédition espagnole qui est signalée, en 1548 il s'agit d'une descente anglaise, puis en 1572 l'assaut est mené par des protestants.<sup>77</sup>

Ces différentes attaques et la crainte de voir des troupes ennemies s'établir et créer une tête de pont en Bretagne amènent le pouvoir royal à fortifier certaines villes qui serviraient de point clé en cas d'attaque ennemie. Ces villes, Saint-Malo, Brest, Concarneau et Nantes, bénéficient donc d'une politique royale en matière de fortification au XVI<sup>ème</sup> siècle. Cette campagne de fortification est moins importante que celle menée par les derniers ducs puisqu'elle se contente d'une série d'interventions ponctuelles. On ne voit pas de reconstruction complète mais essentiellement des aménagements successifs aux endroits les plus faibles de ces places. Les travaux engagés permettent néanmoins, au fur et à mesure de leur avancement, l'introduction de la fortification bastionnée en Bretagne. Cependant, au début du siècle on continue à fabriquer des tours d'artillerie. Des villes comme Brest, Saint-Malo et Concarneau ont déjà été modifiées à la fin du siècle précédent, on les renforce tout de même avec des tours à canon. Certaines grosses tours de Brest

---

76 CROIX Alain, *L'âge d'or de la Bretagne : 1532-1675*, Rennes, Ouest-France 1996, p. 51.

77 FAUCHERRE Nicolas (dir.) *Les fortifications du littoral : la Bretagne sud*. Chauray-Niort, Patrimoine et médias, 1998, p. 80-81.

font 24 mètres de diamètre, à Saint-Malo la tour « Qui qu'en grogne » mesure 22 m de diamètre et possède des murs de 7 mètres d'épaisseur. Bien que ces ouvrages soient réalisés après le règne du duc François II, ils ressemblent beaucoup aux tours en fer à cheval construites sous son règne mais sont plus imposants. Les modifications, entraînées par l'essor de l'artillerie à la suite des guerres d'Italie, provoquent un aménagement spécifique de ces tours pour les armes à feu ou un réaménagement pour les tours plus anciennes. La construction de ces tours se fait dans les 30-40 premières années du XVI<sup>ème</sup> siècle, à un moment où la construction bastionnée n'est pas encore développée sur tout le territoire. On observe un financement des travaux par une levée de fonds. Ces places sont jugées d'importance royale, elles sont donc financées par la couronne de France. En 1525, 12 000 livres sont consacrées aux réparations et fortifications dans la province<sup>78</sup>. Ce fond devient par la suite permanent et engage la campagne de fortifications suivante.

Le début de cette nouvelle période de travaux commence à la jonction des années 1530-1540. Les travaux sont financés par la levée d'un fond dédié de 10 000 livres par an pour les fortifications. Cela intervient après une requête des États de Bretagne auprès du roi François I<sup>er</sup> dès le début des années 1530. Ce fond pour la construction est réparti entre les évêchés de Cornouaille, Léon, Saint-Malo et Nantes par le gouverneur pour le roi en Bretagne. Cependant la répartition n'est pas équitable et Brest récolte la majorité des fonds levés<sup>79</sup>. La décennie 1540 marque aussi l'arrivée d'ouvrages bastionnés qui font timidement leur apparition en Bretagne. Le roi envoie dans la province en 1545, Philibert Delorme, un architecte, pour mener de nouveaux travaux. Ce dernier s'affaire sur les tours à canon déjà en place, elles ne sont pas refondées totalement mais sont remplies de terre et transformées en support d'artillerie. C'est le cas à Brest ou à Saint-Malo. Dans cette ville, plusieurs tours se voient dotées d'une batterie tournée vers le large ou vers le port. Les modifications réalisées s'accompagnent de la construction de nouveaux ouvrages modernes. L'ouvrage de la Galère est un bastion construit à Saint-Malo en avant du château sur le sillon, il est visible sur plusieurs plans par la suite<sup>80</sup>. Une batterie est aussi mise en place avant 1555 sur l'île du Grand Bé. A Brest, aussi de nouveaux édifices défensifs sont réalisés, une tenaille<sup>81</sup> est construite sur une partie de l'enceinte pour renforcer la courtine, on construit aussi un ouvrage bas pour protéger les navires dans le port de la Penfeld ainsi qu'une nouvelle installation ponctuée de petits

---

78 VENDEVILLE Pol, « *S'ils te mordent, mords-les* »..., *op.cit.*, p. 131.

79 *Ibid.*, p. 129.

80 Se reporter à l'annexe 4, une carte de Saint-Malo où le bastion est visible.

81 Une tenaille est un élément de fortification bastionnée, cet élément est bas et couvre une courtine. Pour franchir la tenaille, il faut passer par les extrémités et ainsi s'exposer à des tirs plus nourris. De plus l'espace entre la tenaille et la courtine diminue plus on se dirige vers le centre de l'ouvrage. En effet la tenaille possède un angle rentrant en direction de la courtine.

bastions pour remplacer les anciens boulevards du siècle précédent. Les travaux dans ces villes ne sont pas uniquement tournés vers le large pour faire face à une attaque maritime. La crainte d'une attaque et/ou d'un blocus terrestre engendre la construction de moyens défensifs des deux côtés des places, on renforce aussi bien la façade maritime que la façade terrestre. Ce renforcement terrestre est visible avec la construction du bastion sur le sillon à Saint-Malo ou celui construit à Brest devant le donjon. Dans cette ville, Jérôme de Carné, capitaine de la place en 1561, craint plus un siège terrestre mené en bonne et due forme, c'est pour cela qu'il veut consolider la muraille avec de la terre et dresser les contrescarpes entre la ville et la forteresse. En 1560, un ingénieur d'origine italienne vient pour commencer la construction d'un bastion devant le donjon, preuve d'un essor certain de la fortification bastionnée en Bretagne. Cet essor est d'autant plus important que les nouveaux aménagements ne concernent pas que Saint-Malo et Brest. Concarneau et Nantes sont aussi bénéficiaires de la politique royale en matière de fortifications et connaissent quelques changements. En ce qui concerne Concarneau, nous possédons peu d'informations sur les dates des différents travaux réalisés après ceux des derniers ducs. On peut penser que la cité a été bénéficiaire du déplacement de Philibert Delorme en 1556, nommé par Henri II pour inspecter les côtes de Bretagne. De plus, on voit que dans la répartition des fonds levés, la ville ne bénéficie que d'une petite part de l'argent disponible, en 1560, 500 écus sur les 10 000 livres levés<sup>82</sup>. Mercœur, gouverneur de Bretagne depuis 1582, reçoit les villes de Concarneau et Dinan comme place de sûreté en 1585. Or le contexte de guerre dans lequel Mercœur les reçoit n'est pas propice aux travaux de grande envergure : la majorité des aménagements effectués à Concarneau n'ont donc pas été réalisés sous son gouvernement mais plutôt à la suite du rattachement du duché au royaume de France ainsi qu'au milieu du XVI<sup>ème</sup> siècle. Nantes, quant à elle, bénéficie des dernières avancées en matière de fortifications puisqu'à l'aube de la guerre de la Ligue la ville comprend plusieurs aménagements récents de son système défensif. Déjà au XV<sup>ème</sup> siècle les remparts avaient été renforcés aux endroits les plus exposés, et des tours d'artillerie en fer à cheval avaient été construites dans le château par le duc François II. Les murailles de la ville, bien qu'un peu obsolètes, compensent en partie ce handicap par de l'artillerie, disposée au sommet des tours sur les sept lieux stratégiques que sont les portes de la ville. En plus de ces travaux, la ville bénéficie de la politique royale en matière de nouvelles fortifications. En 1571, un projet de transformation du faubourg du Marchix en ville neuve fortifiée et disposant de cinq bastions est concrétisé par le pouvoir royal. Les Nantais contestent ce projet et s'y opposent, mais cette résistance est en partie vaine puisque le pouvoir royal entreprend les travaux avant le conflit. Ils sont continués par la suite

---

82 VENDEVILLE Pol, « *S'ils te mordent, mords-les* »..., *op.cit.*, p. 133.



et, en 1598, la ville neuve dispose d'une fortification de terre formée de bastions, fossés et contrescarpes<sup>83</sup>. Le château, qui constitue le point le plus fort de la ville, est lui aussi renforcé au cours du XVI<sup>ème</sup> siècle. Il possède de bonnes défenses à l'aube de la guerre de la Ligue. En effet, l'ancienne résidence ducale est entourée de murs épais ainsi que de plates formes d'artillerie, de bons fossés et des bastions. Ces derniers sont construits à la fin du siècle, ils sont appelés bastions Mercœur car c'est le duc qui ordonne leur construction, d'ailleurs on peut encore voir aujourd'hui sur un des bastions du château de Nantes la croix de Lorraine, symbole de la famille du gouverneur<sup>84</sup>. Le duc en construit deux sur le château de Nantes, ces bastions ont une forme caractéristique d'éperons mais ne sont pas spécifiques au château de Nantes. La ville d'Hennebont possède aussi un bastion en forme d'éperon, typique du duc de Mercœur, cependant il semble que ce bastion aujourd'hui disparu ait été construit plus tardivement durant le conflit, lorsque les ligueurs s'emparent de la place.

Avec l'exemple d'Hennebont, on voit que les dernières avancées en matière de fortification ont profité à plusieurs villes et pas uniquement celles cités plus haut (Nantes, Concarneau, Brest et Saint-Malo). Plusieurs autres places ont bénéficié de l'intervention royale pour la défense de la province. Cette mise en défense concerne par exemple Belle-Ile ou Morlaix. La protection de Belle-Ile est abordée dès 1532 par le roi de France puis reprise par ses successeurs. La place se voit dotée d'une citadelle dès 1549, le roi Henri II ordonne d'établir « un fort pour repousser les ennemys et leur empescher l'entrée de l'île afin que les habitants y fussent en sécurité de leurs personnes et leurs biens. »<sup>85</sup>. Pour cela il fait bâtir, durant la seconde moitié du siècle, un fort sur le promontoire rocheux au havre du Palais : la place est de forme carrée avec trois bastions pentagonaux et une plate forme d'artillerie ronde. Lors du raid des huguenots en 1572, le fort subit l'attaque et doit être en partie reconstruit par la suite. On l'agrandit, la première enceinte est renforcée et il est enveloppé d'une seconde enceinte possédant un fossé. Ces travaux sont réalisés par Albert de Gondi, nommé marquis de Belle-Ile par Charles IX en 1572. La ville de Morlaix est ceinturée de remparts et comprend un château. Le contexte des descentes du XVI<sup>ème</sup> siècle ainsi que celui des guerres de Religion amène la ville à renforcer ses fortifications et réparer ses portes. Des travaux sont réalisés sur les remparts des faubourgs ainsi que sur le château. Le sieur de Kergariou, gouverneur de la ville en 1587, ordonne cette même année la construction de deux bastions autour du château, en direction de la ville.<sup>86</sup> De plus, depuis 1542, les Morlaisiens peuvent compter sur le fort de l'île du

---

83 SAUPIN Guy, *Nantes au temps de l'Édit...*, op.cit., pp 126-128.

84 Se reporter à l'annexe 5 montrant la trace de Mercoeur sur le château de Nantes.

85 FAUCHERRE Nicolas (dir.) *Les fortifications du littoral : la Bretagne sud*, op.cit., p. 80.

86 LE GOFF Hervé, *La ligue en Basse-Bretagne...*, op.cit., p. 22.

Taureau qui commande l'embouchure de sa rivière. Il protège la ville contre les éventuelles descentes.<sup>87</sup>

A l'instar des places mentionnées que sont Concarneau, Brest, Saint-Malo, Nantes ainsi que Belle-Ile, Hennebont ou Morlaix, les villes bretonnes ne sont pas totalement isolées des changements qui s'opèrent en matière de fortification au XVI<sup>ème</sup> siècle. Les rois y engagent plusieurs travaux, ponctuels certes, mais qui participent au renouvellement de l'architecture militaire de la province. Ces travaux résultent d'une mise en défense de la province suite aux descentes étrangères qui s'opèrent sur les côtes bretonnes. Ils sont aussi liés aux guerres de Religion qui touchent le royaume dès 1562, la Bretagne, qui n'est pas pleinement touchée par le conflit avant 1589, se met quand même en défense face aux troubles qui ébranlent le royaume dans la seconde partie du XVI<sup>ème</sup> siècle. La présence de ces quelques ouvrages permet l'introduction de la fortification bastionnée dans la province, nouveau type d'ouvrage défensif qui résulte de l'essor de l'artillerie.

A la veille de plonger pleinement dans les guerres de Religion et plus particulièrement la guerre de la Ligue, les villes closes bretonnes arborent donc des aspects assez divers. Ces villes sont repérables par les remparts qui les ceinturent et assurent ainsi leur défense, elles peuvent aussi compter sur un château, mais pas nécessairement. Ces remparts et ces diverses fortifications ne sont pas tout récents lorsque le conflit ligueur éclate en Bretagne, ils tombent même en ruine dans certaines villes. En effet la plupart de ces fortifications datent du XV<sup>ème</sup> siècle voire des siècles précédents et sont en mauvais état lorsque la guerre frappe pleinement la Bretagne en 1589. Les derniers travaux sont réalisés en majorité de la seconde moitié du XV<sup>ème</sup> siècle, en vue du conflit opposant le duché breton aux troupes de Charles VIII à la fin des années 1480. C'est dans cette période que l'on voit le développement de la tour à canon ainsi que des boulevards d'artillerie, le but est de répondre à un premier essor de l'artillerie. Depuis, peu de modifications ont été apportées. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il n'y a eu aucun aménagement en Bretagne au XVI<sup>ème</sup> siècle. La province est relativement tranquille, néanmoins elle subit plusieurs attaques maritimes et s'inquiète des troubles religieux qui ont lieu dans le royaume. Cette tension entraîne une campagne de fortification, certes de moins grande envergure que celle de la fin du XV<sup>ème</sup> siècle, mais elle engendre tout de même l'apparition de nouveaux ouvrages typiques des fortifications de la

---

<sup>87</sup> Le fort est construit suite aux descentes que subit la ville, ce sont les Morlaisiens qui en ont le commandement. Pour plus d'informations voir DAUSMENIL Joseph, *Histoire de Morlaix*, Peronnas, éditions de la Tour Gile, 1995, pages 142-143.

période. On a ainsi l'apparition en Bretagne des fortifications bastionnées, elles sont implantées dans la province à partir des années 1530-40 grâce à une campagne royale de fortification du littoral, puis les bastions se répandent dans d'autres villes de la province qui ne profitent pas de cette politique.

Les villes closes ont donc des aspects très hétéroclites, certaines bénéficient des dernières avancées en matière de fortifications avec des bastions alors que certaines possèdent des remparts en ruine et ne sont quasiment pas protégées. D'ailleurs toutes les villes de la province ne bénéficient pas de défenses, et certaines, même d'importance notable, ne sont pas closes.

## 2- Les villes ouvertes

« La présence de murailles ne constitue jamais un élément décisif de la définition de la ville. Des localités murées sont simplement appelées lieux ou bourgs clos, d'autres dépourvues de fortifications sont qualifiées de villes »<sup>88</sup>. Cette citation convient tout à fait pour introduire notre propos. Les villes ne sont pas nécessairement ceinturées et certaines, même importantes, ne comportent pas de remparts. Elles constituent donc des cibles plus faciles pour les raids et attaques. Leur vulnérabilité est problématique dans ce conflit où l'attaque de places constitue le lot quotidien de la guerre. Les surprises sont d'autant plus faciles que les villes sont une source d'enrichissement pour les assaillants. Nous verrons donc quelques exemples de villes concernées par cette absence de remparts et nous essayerons de voir pourquoi elles ne sont pas remparées. Il sera ensuite question des réduits défensifs déjà présents et sur lesquels ces villes comptent pour se protéger lors d'une attaque, ainsi que des fortifications faites à la hâte durant le conflit.

### a) Des villes importantes qui restent ouvertes

Toutes les villes ne pouvaient pas se protéger et avoir des murailles, certaines d'entre elles sont ouvertes et vulnérables face aux différentes attaques possibles. Parmi ces villes sans défense, on retrouve des villes épiscopales comme Saint-Brieuc ou Tréguier qui n'ont pas de remparts. Nous développerons ici quelques exemples de villes ouvertes en essayant de comprendre pourquoi elles

---

<sup>88</sup> CASSAN Michel, *Le temps de guerres de Religion...*, op.cit., p. 29.

n'ont pas de murailles. Il s'agit de villes qui possèdent un statut particulier et qui seront évoquées dans la suite du travail pour les événements qui s'y sont déroulés.

Ce statut de ville ouverte n'est pas courant à l'époque des guerres de Religion et chaque ville, dès qu'elle en a la possibilité, essaye de se fortifier comme elle peut. L'absence de remparts peut en partie s'expliquer par l'entretien des murailles qui coûte cher, à cela s'ajoute le fait qu'elles servent peu dans une province aussi tranquille que la Bretagne au XVI<sup>ème</sup> siècle. Il va donc de soi que certaines petites villes n'ont pas de murailles ou alors des murailles en très mauvais état et qui ne constituent en aucun cas une fortification pour la ville. C'est le cas avec Carhaix qui, comme on l'a dit plus haut, possède de bonnes murailles en 1341<sup>89</sup>. Elle est néanmoins considérée comme une ville ouverte lorsque les guerres de Religion frappent la Bretagne. L'entretien coûteux des murailles est un souci pour plusieurs villes et peut expliquer le fait que certaines n'en aient pas. Une ville comme Nantes s'endette de 11 000 livres avant la guerre de la Ligue pour la réparation de murailles dans certains endroits de la ville<sup>90</sup>. Les fortifications de cette dernière sont certes imposantes et la surface close est importante, néanmoins cet exemple nous permet de montrer le poids des défenses dans le budget d'une ville. Cet aspect financier influe sûrement sur des petites villes comme Paimpol ou Lannion qui ne sont pas fortifiées en 1589 lorsque le conflit éclate en Bretagne. Elles vont d'ailleurs subir toutes les deux des attaques. Paimpol est victime de descentes avant de se fortifier suite à l'arrivée du contingent anglais<sup>91</sup>. Cette absence de fortifications pose d'ailleurs problème pour les troupes anglaises dans les premiers temps de leur intervention en Bretagne. Lannion, quant à elle, subit plusieurs attaques et ne peut pas compter sur des défenses, même tardives, pour se protéger, excepté son église.<sup>92</sup> Le capitaine ligueur La Fontenelle mène un premier raid sur la ville en août 1590, elle subit ensuite plusieurs autres attaques et est ravagée, notamment lors d'une descente maritime espagnole en août 1592. Ces villes sont, comme beaucoup à l'époque, établies sur un cours d'eau mais profitent surtout d'une position favorable au commerce. En effet les localités mentionnées sont des villes portuaires dont une des activités principales est le commerce. En particulier celui des toiles que la Bretagne exporte à travers l'Europe. Cette position de ville ouverte, basée sur le commerce influe sûrement sur les fortifications de la cité. Cependant ce n'est pas la seule raison, d'autres villes comme Nantes, Morlaix ou Saint-Malo sont closes, ce

---

89 BOURGES Thomas, *Les villes du centre Bretagne...*, *op.cit.*, p. 38.

90 SAUPIN Guy, *Nantes au temps de l'Édit...*, *op.cit.*, p. 114.

91 Les Anglais débarquent en mai 1591 à Paimpol avec 2700 hommes environ. Se reporter à la partie sur le contingent anglais dans ce mémoire.

92 AMBROISE Benoît. *Saint-Brieuc pendant les guerres de la Ligue (1589-1598)*, Mémoire de master sous la direction de Philippe Hamon, Université Rennes 2, 2010, p. 32.

n'est pas pour autant qu'elles ne possèdent pas d'activité commerciale, bien au contraire ce sont des villes qui développent une forte activité marchande, supérieure à celle des villes ouvertes.

Le coût des fortifications n'est sûrement pas la seule raison de l'absence de protections dans certaines villes. A Tréguier et Saint-Brieuc les seules et faibles défenses sur lesquelles elles peuvent compter sont, soit à l'extérieur de la ville comme la tour de Cesson pour Saint-Brieuc ou bien dans les villes, avec des barricades ou encore la cathédrale de Saint-Brieuc qui est fortifiée et peut servir de refuge en cas d'attaque mais elle ne protège pas toute la population de la ville. Ces villes sont donc ouvertes et vulnérables aux différentes attaques. Pourtant elles ne sont pas pauvres et pourraient assumer les frais liés à une politique de fortification. Ce sont des cités épiscopales, elles dirigent leurs évêchés et bénéficient d'une partie des revenus de ces derniers. Alors pourquoi sont-elles des villes ouvertes? Là aussi, le commerce peut avoir son influence. Saint-Brieuc et Tréguier sont tout les deux des ports d'embouchure, ils ont donc une position de carrefour d'échange entre la terre et la mer. En ce qui concerne Saint-Brieuc, la ville marque une étape importante entre la Haute et la Basse-Bretagne en tant que frontière linguistique entre le Français et le Breton au XVI<sup>ème</sup> siècle, la population y parle « mi-breton, mi-gallo »<sup>93</sup>. La ville sert surtout de débouché aux producteurs de toile présents dans l'arrière pays briochin, la production de ces dernières s'étend entre les villes de Quintin, Moncontour et Loudéac. La ville de Saint-Brieuc sert de port d'exportation pour cette production lucrative et en tire des bénéfices. Elle compte aussi sur la production agricole de son arrière pays. On voit ainsi dans la ville de nombreuses maisons bourgeoises se construire, résultant de la prospérité économique de la ville. Tréguier possède une situation similaire, néanmoins elle est moins importante que sa voisine briochine, ne serait-ce que par sa population qui se rapproche plus de celle d'un gros bourg que d'une ville. Toujours est-il que l'absence de remparts autour de la ville en fait une ville ouverte. La ville, à la tête de l'évêché du Trégor, est riche grâce à son statut et aux bénéfices qui en découlent, et pourtant il n'y a pas de fortifications présentes lorsque le conflit éclate, pas même la cathédrale<sup>94</sup>. Pourtant, cette dernière peut servir de refuge aux habitants en cas d'attaque et la fortifier permettrait de protéger les biens qui y sont entreposés, notamment les reliques qui subiront les effets des descentes maritimes<sup>95</sup>.

L'absence de fortifications d'ensemble peut s'expliquer pour des villes de petite taille car l'entretien de murailles est très coûteux. Ainsi, l'absence de fortifications dans des villes comme

---

93 AMBROISE Benoît. *Saint-Brieuc pendant les guerres de la Ligue (1589-1598)*, op.cit., p. 25.

94 *Ibid.*, p. 33.

95 Lors d'une attaque espagnole sur la ville, les reliques de Tugdual sont volées. Nous en reparlerons lorsqu'il sera question des pillages. LA HAYE Pierre de, *Histoire de Tréguier, ville épiscopale*, Rennes, Armor, 1977, p. 176.

Paimpol ou Lannion est explicable. En revanche en ce qui concerne Saint-Brieuc et Tréguier, le fait qu'elles soient des villes ouvertes est plus étonnant, car ce sont des cités épiscopales qui possèdent les moyens financiers pour se protéger. Ce sont certes des villes commerciales mais il est parfaitement possible qu'une ville soit close et fortifiée et en même temps une place marchande. L'une des explications les plus probables pour comprendre cette absence de fortifications est d'étudier les alentours. Ces villes comptent sur la présence de réduits défensifs à proximité ou dans les villes, ou encore font partie d'un espace de défense plus vaste, basé sur des villes fortes aux alentours.

b) Mais qui comptent sur la présence de réduits défensifs

Les villes, en cas d'attaques, ne sont pas totalement vulnérables. Elles peuvent compter sur quelques points forts présents à travers la ville et notamment sur les églises et cathédrales. On retrouve quasiment systématiquement la présence de lieu de culte fortifié dans ces villes à l'exception de Tréguier qui ne fortifie pas sa cathédrale avant l'arrivée de la guerre de la Ligue en Bretagne. Bien que les conciles médiévaux de Latran en 1122 et Avignon en 1209 interdisent la mise en défense des lieux de culte<sup>96</sup>, ces églises passent outre et cherchent à se protéger en cas d'attaque de la ville. C'est le cas à Lannion ainsi qu'à Dol. L'éloignement géographique de ces villes montre que la méthode est largement répandue en Bretagne au XVI<sup>ème</sup> siècle.<sup>97</sup> Les édifices offrent donc un double rôle, à la fois religieux, en tant que lieu de culte, et défensif car les habitants peuvent s'y réfugier. On peut aussi voir, dans la fortification des églises, un aspect symbolique de la protection par le sacré. L'utilisation des églises pour se défendre passe par une série de travaux. Elles sont renforcées avec la mise en place de contreforts, elles portent des mâchicoulis et on y perce des meurtrières, soit pour une petite pièce d'artillerie mais le plus souvent pour les armes de trait comme l'arc ou l'arbalète. La mise en défense de ces lieux nécessite aussi la fortification du clocher qui permet de surveiller les alentours du fait de sa hauteur. Ils sont renforcés avec des talus de terre à la base, pour mieux résister aux assauts adverses et pour se protéger face à l'utilisation de l'artillerie. Ce talus peut rappeler la mise en place de fausses-braies sur certains remparts. Dans certaines paroisses littorales, on retrouve aussi des canons de granit, ce sont des imitations d'armes à feu, taillées dans la pierre. Ils sont essentiellement présents sur le littoral mais on en retrouve aussi quelques-uns dans les terres et un seul hors de Bretagne. Ces canons de granit ornent certains

---

96 AMBROISE Benoît. *Saint-Brieuc pendant les guerres de la Ligue*, op.cit., p. 32.

97 MAUPAS Caroline et HOURLIER Thierry, *Les églises fortifiées du littoral breton*, Guingamp, La Plomée, 1998

clochers, leur rôle est dissuasif, ils sont mis en place pour montrer que la paroisse est capable de résister à une attaque.<sup>98</sup>

La fortification de ces lieux de culte est particulièrement présente à Saint-Brieuc. La ville, sans remparts, ne peut compter que sur de maigres défenses en cas d'attaque ennemie. Les portes, mises en place sur les principales routes menant à la ville, s'apparentent plus à des barrières en réalité et ne suffisent pas à arrêter les troupes la plupart du temps. Les habitants peuvent alors compter sur la cathédrale, le palais épiscopal et l'église Saint-Michel pour se protéger, ces trois édifices constituant les points forts de la ville. L'église Saint-Michel est située à l'ouest de la ville et l'absence de remparts autour de celle-ci entraîne l'augmentation des constructions défensives sur cette église. Le bâtiment se voit doté d'une tour défensive, renforcée par des contreforts et une tourelle. Elle possède peu d'ouvertures, ce qui met en avant son aspect défensif, de plus un corps de garde lui est attribué lors des guerres de la Ligue. L'édifice reste tout de même un lieu de culte important de la ville, et rivalise parfois avec la cathédrale. En ce qui concerne cette dernière, elle est rapidement vue comme un véritable point de repli pour les habitants ou une garnison. Le monument construit en 1180 sert déjà de point fort à l'époque médiévale. Lors de la guerre de Succession de Bretagne au milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle, la cathédrale subit une première fois la présence des troupes et les Anglais la rasant presque entièrement en 1346. Elle subit d'autres ravages au cours du siècle puis des travaux de réparation s'achèvent en 1375. L'édifice est de nouveau la cible de conflits puisqu'il est assiégé en 1394 par Olivier de Clisson et est gravement endommagé par les engins de siège : les travaux de reconstruction qui en résultent durent jusqu'en 1472<sup>99</sup>. La cathédrale, telle qu'elle est à la veille des guerres de Religion, est donc un édifice remanié à la suite des différentes destructions subies. Les principaux points forts du monument résident en les tours qui occupent sa face occidentale. Ces tours massives sont ornées d'ouvrages défensifs comme des mâchicoulis bretons, typiques des XIV et XV<sup>ème</sup> siècles. Tout autour de la cathédrale, d'autres travaux ont contribué à faire de l'église un lieu fortifié, on retrouve sur la façade sud une tour polygonale ainsi qu'une porte fortifiée qui permettait le passage entre le palais épiscopal et la cathédrale<sup>100</sup>. Ainsi tout autour de la cathédrale, les contreforts, les tours et les meurtrières sont autant de construction pour faire de la cathédrale, le point fort de la ville.

Cependant elle ne constitue pas l'unique point fort de la cité briochine, le palais épiscopal, qui lui est contigu, est aussi fortifié. Aujourd'hui disparu, il forme au XVI<sup>ème</sup> siècle un trapèze et les ouvrages qui le composent assurent ses fortifications. Le seul témoignage que l'on a de ce palais est

---

98 VENDEVILLE Pol, « *S'ils te mordent, mords-les* »..., *op.cit.*, p. 312.

99 NIERES Claude (dir.), *Histoire de Saint-Brieuc et du pays briochin*, Toulouse, Privat, 1991, p. 40.

100 AMBROISE Benoît. *Saint-Brieuc pendant les guerres de la Ligue*, *op.cit.*, p. 33.

celui d'Arthur du Bois de La Villerabel, il le décrit comme un lieu très fortifié semblable à un château fort<sup>101</sup>. Julien Trévédry nuance ces propos en décrivant le « fort de Saint-Brieuc », présenté par Arthur du Bois de La Villerabel, comme la cathédrale fortifiée ainsi que le palais épiscopal qui jouxte cette dernière et s'apparente plus à un manoir qu'à un véritable palais, plus les quelques barrières qui pouvaient être mises en place.<sup>102</sup> Quoi qu'il en soit, ces fortifications servent de nid de résistance lorsqu'elles sont défendues, c'est notamment le cas pendant la bataille de Cesson en août 1592.

Ces trois monuments représentent des points forts de la ville de Saint-Brieuc, ils remplissent le même rôle que certaines églises dans d'autres villes ouvertes. Cependant, les villes ne comptent pas uniquement sur leurs édifices religieux pour les protéger. A l'instar de la tour de Cesson pour Saint-Brieuc, certaines villes peuvent bénéficier d'un ouvrage fortifié à proximité de la ville.

La tour de Cesson est une tour médiévale, située dans la paroisse de même nom, au nord de Saint-Brieuc. La présence d'un point fort est attestée depuis l'antiquité, cependant en 1395, le duc Jean IV de Montfort fait édifier des constructions modernes dans plusieurs villes du duché. Ainsi, tout comme la tour Solidor à Saint-Servan ou la tour de l'Hermine à Vannes, la tour de Cesson telle qu'elle apparaît pendant les guerres de Religion date de la fin de XIV<sup>ème</sup> siècle. La tour de Cesson est construite sur une pointe surélevée et domine la mer et la ville de Saint-Brieuc. Elle est entourée d'une enceinte de 420 mètres formant un « trapèze irrégulier »<sup>103</sup> et est composée de deux bastions et trois lignes de fortification. Un autre bastion contrôle la seule voie d'accès menant à la forteresse et traverse le fossé entourant la tour. Bien que sa construction soit d'époque médiévale, la présence de meurtrières et de barbicanes permet de penser que des canons aient pu être placés dans la tour. L'édifice représente donc le point le plus fort à proximité de Saint-Brieuc. Il sert de point de contrôle de la ville et la région et a aussi un rôle défensif pour la cité briochine. Ce double aspect n'échappe pas aux différents belligérants : pendant le conflit, la tour est l'objet de convoitises, cela se caractérise notamment lors d'un combat âprement disputé entre ligueurs et troupes royales en août 1592. La tour de Cesson n'est pas le seul exemple de réduit défensif sur lequel les villes ouvertes peuvent compter.

La ville de Paimpol, avant d'être sommairement fortifiée suite au débarquement anglais, est ouverte et vulnérable aux descentes. Cette précarité de la ville sur sa façade maritime est en partie compensée par l'île de Bréhat. En effet, cette île est située face à Paimpol et elle en contrôle l'accès.

---

101 DU BOIS DE LA VILLERABEL Arthur, « A travers le vieux Saint-Brieuc », *BMSECN*, 1890/1, t. 28, p. 285-341, t. 29, p. 1-82. (rééd. 1998) .

102 TREVÉDY Julien, « La tour de Cesson et le fort de Saint-Brieuc » *BMSECN* , tome 31, 1893, p. 103-125.

103 AMBROISE Benoît. *Saint-Brieuc pendant les guerres de la Ligue, op.cit.*, p. 29.



Elle possède donc une position stratégique pour la ville et peut aussi bien représenter un danger qu'un atout, selon les forces qui la contrôlent. L'île de Bréhat est munie d'un fort et d'une garnison pendant la guerre de la Ligue. La possession du fort est donc primordiale pour contrôler l'accès à la ville par voie maritime. Au début du mois de mai 1591, les Anglais débarquent en Bretagne à Paimpol et s'y installent provisoirement. Pour pouvoir s'y maintenir la maîtrise du fort est essentielle. Les quelques Malouins qui l'occupent fuient devant la flotte anglaise<sup>104</sup> mais dès que l'essentiel des troupes part pour assiéger Guingamp, les Malouins reviennent, investissent l'île de Bréhat et s'emparent du fort. Les troupes royales, de retour du siège victorieux de Guingamp début juin doivent assiéger l'île pour assurer la position anglaise à Paimpol. Les sieurs de Kergomar et La Tremblaye<sup>105</sup> débarquent sur l'île avec des troupes, chassent les Malouins présents et récupèrent le fort le 5 juin 1591<sup>106</sup>. Les assauts successifs contre cette île montrent à quel point la place est stratégique, sa possession ne permet pas d'assurer l'implantation anglaise en Bretagne, mais ne pas la contrôler compromettrait fortement l'installation anglaise sur le continent. Pour Paimpol, l'île est donc un point fort essentiel à sa protection, cela permet à la ville de défendre plus facilement sa rade. Le cas de Bréhat n'est pas le seul cas d'île permettant la protection de villes. Le fort du Taureau, sur l'île du même nom, est situé dans l'estuaire de la rivière de Morlaix. C'est un ouvrage fortifié datant de 1542, construit et tenu par les Morlaisiens pour protéger la ville des descentes. Bien qu'elle soit elle-même fortifiée, on remarque ici aussi l'importance des îles pour prévenir des éventuelles descentes maritimes. Celle du château du Taureau pour une ville fortifiée comme Morlaix montre à plus forte raison combien une ville ouverte a besoin de compter sur la présence d'un bâtiment similaire pour sa protection.

La présence de réduits défensifs, qu'ils soient maritimes ou terrestres, est un atout pour les villes aux alentours. C'est le cas à Lannion : la ville est dépourvue de fortifications et compte sur les points forts à proximité pour assurer sa protection. Or les châteaux qui avoisinent la ville sont ceux de Tonquédec et Coatfrec, dont les garnisons peuvent protéger la ville. Cependant, pendant le conflit, ils restent fidèle au roi tandis que Lannion embrasse le parti ligueur. La ville, qui bénéficiait de la présence de ces deux forteresses, doit maintenant subir quelques attaques de leurs garnisons<sup>107</sup>. Le cas de la ville de Lannion nous permet d'aborder un autre aspect de la défense des villes ouvertes.

---

104 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne, guerre civile et conflit international (1588-1598)*, Rennes, PUR, 2010, p 166.

105 Pour les biographies de Kergomar et La Tremblaye, se reporter respectivement à KERGUEZAY Claude de et GRÉZILLE René de La dans l'annexe 1.

106 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, op. cit., p. 170.

107 CROIX Alain Moi, *Jean Martin, Recteur de Plouvellec : curés journalistes, de la Renaissance à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle*, Rennes, Apogée, 1993, p. 42.

Ces dernières comptent sur des réduits défensifs qui peuvent être dans les villes ou en dehors, mais elles fonctionnent aussi en réseau. C'est probablement le cas pour Lannion qui espère que son arrière-pays va protéger la ville. Toujours est-il que ce dispositif de défense est présent autour des villes de Saint-Brieuc et Carhaix. Les défenses de Saint-Brieuc ont déjà été abordées mais elles ne sont pas complètes si on ne parle pas des villes présentes dans l'arrière-pays briochin et sur lesquelles la cité compte. Elle est en effet entourée de villes closes et bien fortifiées pour assurer sa protection : à l'ouest, Guingamp protège la ville. L'est de la région est protégé par les forteresses de Moncontour et Lamballe, cette dernière rivalise partiellement avec Saint-Brieuc et compte sur son château, remis à neuf au XVI<sup>ème</sup> siècle, pour résister aux différents assauts qu'elle subit pendant la guerre. Corlay et Quintin sont aussi partie intégrante de cette « ceinture de fortifications » autour de Saint-Brieuc. Ces villes sont situées au sud de la cité et bien que plus effacées sur le plan stratégique elles ont tout de même une importance certaine<sup>108</sup>. C'est donc cet espace qui permet à Saint-Brieuc de compléter sa protection. On retrouve la même organisation défensive pour Carhaix. La ville est ouverte et ne compte pas sur des réduits défensifs pour assurer sa protection. Elle s'appuie donc sur le pays proche et sur les villes fortifiées présentes dans cet espace, à savoir Corlay et Rostrenen. Sans ces villes, Carhaix ne peut pas se protéger, elles sont complémentaires et forment un espace stratégique autour de cette dernière<sup>109</sup>. Dans ce cas, ce n'est pas la ville qui assure protection à son pays, mais bien l'inverse. Cependant cette protection n'est pas complète et n'empêche pas des coups de main comme celui mené en novembre 1590 contre Carhaix.

Les villes ouvertes ne sont donc pas totalement à la merci des troupes, du moins pas autant que ce que l'on pourrait croire. Malgré l'absence de remparts, elles assurent leur défense de différentes manières. Tout d'abord, on retrouve quasi systématiquement des lieux de culte ou autres bâtiments qui sont fortifiés. Ces édifices permettent aux habitants de s'abriter et jouent le rôle de nid de résistance, Tréguier est la seule exception à cela, puisque sa cathédrale n'est pas fortifiée. Les villes ouvertes comptent aussi sur des réduits défensifs hors de la ville, l'exemple le plus significatif est celui de la tour de Cesson au nord de Saint-Brieuc. La forteresse assure la protection de la ville et domine les environs. On retrouve aussi la présence d'un fort sur l'île de Bréhat, qui assure la défense de Paimpol. Ces points forts permettent le contrôle de la région et donc des villes qui en font partie. La région autour de la ville est donc également importante. Elle permet de créer un

---

108 AMBROISE Benoît. *Saint-Brieuc pendant les guerres de la Ligue*, op.cit., p. 27.

109 BOURGES Thomas, *Les villes du centre Bretagne pendant les guerres de la Ligue (1589-1598)*, op.cit., p. 106.

espace stratégique comprenant des villes fortifiées qui se complètent, et ces dernières peuvent être garantes de la défense de la ville ouverte.

### c) Fortifications faites à la hâte

Lorsque la guerre de la Ligue éclate véritablement en Bretagne au printemps 1589, les villes sont, comme dans le reste du royaume, l'enjeu principal de ce conflit. Les villes ouvertes, bien que moins avantageuses pour tenir une région, sont aussi la cible des troupes. Elles subissent différentes attaques, pillages et incendies. Les moyens de défense déjà mis en place ne suffisent pas et tombent parfois aux mains de l'ennemi. C'est le cas pour Lannion : la ville qui comptait sur les châteaux de Tonquédec et Coatfrec pour assurer sa défense se retrouve sous leur pression durant le conflit. Les garnisons présentes dans ces forteresses sont fidèles au roi tandis que la ville de Lannion se place du côté de la Ligue. Pour faire face aux menaces et pour compléter leur système de défense, les villes n'hésitent pas à bâtir des fortifications rapidement, au cours du conflit. Elles sont la plupart du temps sommaires mais tout de même utiles dans une guerre où règnent les petits coups de main et les attaques surprises.

Afin de ralentir la progression des troupes et de se défendre du mieux possible, les villes ouvertes peaufinent leur système de défense et ajoutent des fortifications à celles déjà présentes. A l'instar de Lannion, elles ne peuvent pas toujours compter sur l'ensemble de leur système défensif pour assurer leur protection. Il faut donc qu'elles agissent dans l'urgence. Pour cela, elles construisent des fortifications sommaires. Les fortifications les plus rapides et sûrement les plus courantes sont les barricades. Ces dernières sont utilisées dans tout le royaume comme à Paris en mai 1588 ou à Rennes l'année suivante. Le mot barricade « désigne une barrique parfois remplie de terre et utilisée comme défense dans les sièges des villes »<sup>110</sup>. On en retrouve dans plusieurs villes ouvertes, Saint-Brieuc, en cas d'attaque clôt les accès au centre ville avec des portes. Ces portes s'apparentent plus à des barrières et des barricades qu'à de véritables portes fortifiées<sup>111</sup>, elles ne sont pas permanentes et ne sont installées qu'en cas de menace. Cependant, au vu du contexte, on peut penser que ces barrières sont quasi permanentes. Dans certaines villes, ces fortifications réalisées à la hâte sont faites pour être durables. C'est le cas de Tréguier, la ville ne possède pas de défense au commencement de la guerre, cependant, suite aux différentes descentes subies, un régiment royal s'installe pour protéger la ville. A partir de septembre 1593, le gouverneur général en

110 JOUANNA Arlette, *La France du XVI<sup>ème</sup> siècle : 1483-1598*, Paris, PUF, 1997, p. 592.

111 AMBROISE Benoît. *Saint-Brieuc pendant les guerres de la Ligue*, op.cit., p. 30.

Bretagne pour le roi « fait dresser quelques ouvrages de terre, armés de canon, autour de la cathédrale et du manoir épiscopal »<sup>112</sup>. La ville se dote aussi de pièces d'artillerie, un inventaire de 1600 fait état sur les quais de « deux gros canons anglais et des fûts contenant 8500 kgs de poudre, entreposés dans un cellier ». Dans la cour du manoir épiscopal on trouve sept pièces dont une bretonne datant d'avant le XVI<sup>ème</sup> siècle, les autres, royales, datant des règnes de François I<sup>er</sup> et Henri II, de plus sur les 1611 boulets recensés, 2/3 sont de fabrication anglaise<sup>113</sup>. La ville, jusqu'ici totalement ouverte et sujette aux différentes agressions, se voit munie d'un point fort autour de son centre religieux. Ces fortifications correspondent au retour de l'évêque Guillaume du Halgoët dans la ville. Lors de son arrivée il ne se sent pas en sécurité et s'installe dans un manoir proche de la cathédrale, son palais épiscopal ayant été ravagé. De plus, il fait fortifier l'église Saint-Tugdual « pour mieux assurer sa protection ou faciliter sa fuite, en cas d'investissement »<sup>114</sup>. Pour cela il organise « les fortifications du haut de l'édifice, fermeture des escaliers accédant aux orgues, aux tours où deux chambres sont aménagées »<sup>115</sup>.

Les défenses des villes fleurissent tout au long du conflit. On le voit avec l'exemple de la trêve de la Bosse près de Bain-de-Bretagne qui dépense 5 livres en 1596 « pour avoir un tambour et pour avoir envoyé à Rennes pour avoir une commission [une autorisation] de se baricader »<sup>116</sup>. En plus de voir que les fortifications se développent tout au long du conflit, on se rend compte qu'elles concernent à la fois toute la province et tout type d'ensemble d'habitation, du village à la ville. Ces différents aménagements défensifs, bien que réalisés à la hâte, ne sont pas faits de façon anarchique. En ce qui concerne la trêve de la Bosse, on voit qu'il y a une demande auprès des autorités rennaises pour faire ces fortifications, pour la ville de Tréguier, les travaux sur l'église sont réalisés avec l'aval du sénéchal de Lannion.

Le fait d'installer des ouvrages de terre nous montre l'urgence dans laquelle ces aménagements sont réalisés, cependant on voit, à travers l'exemple de l'église de Tréguier, que ces travaux sont aussi réalisés avec de la pierre et sont des constructions plus durables et de plus grande envergure.

La ville de Paimpol bénéficie aussi de travaux durant la guerre, réalisés de manière à ce qu'ils soient durables. Cette dernière, lors de l'arrivée des Anglais, érige des défenses, elles sont mises en place pour que le contingent envoyé par Elisabeth I<sup>ère</sup> puisse s'installer provisoirement

---

112 LA HAYE Pierre de, *Histoire de Tréguier, ville épiscopale*, Rennes, Armor, 1977, p. 177.

113 *Ibid*, pp 177-178.

114 *Ibid*, p.180.

115 *Ibid*, p. 180.

116 RESTIF Bruno, *La Révolution des paroisses, culture paroissiale et Réforme catholique en Haute-Bretagne au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Rennes, PUR, 2006, p. 116.

dans la ville. Lors du bombardement de la ville en août 1592, les Espagnols qui l'attaquent rompent des barrières, mais la ville résiste malgré ses faibles protections. On ne compte que sur des barrières, une terrasse et de simples fossés pour la défendre<sup>117</sup>. Au printemps suivant, René de Rieux, seigneur de Sourdéac, lieutenant pour le roi en Basse-Bretagne<sup>118</sup> est mécontent du retard pris dans les fortifications de Paimpol : les 120 Suisses envoyés par le roi à Sourdéac se seraient fait attaquer et ne peuvent pas continuer les travaux dans la ville et assurer sa défense<sup>119</sup>. Ainsi en 1593, lorsque la trêve est signée à la fin du mois de juillet, les bastions qui devaient cerner la ville ne sont pas terminés<sup>120</sup>. On voit donc que la guerre n'empêche pas les villes d'engager des travaux pour se protéger, même si ces derniers sont inachevés. Les travaux engagés sont divers. Ils peuvent être assez sommaires, ou bien plus conséquents comme les bastions érigés autour de Paimpol ou les aménagements dans l'église de Tréguier. Toujours est-il que le conflit amène les villes à se protéger aussi bien qu'elles le peuvent.

Cette politique de protection faite à la hâte ne se caractérise pas uniquement par des petits travaux, on voit aussi une remobilisation d'anciennes forteresses, dont certains manoirs médiévaux et maisons fortes. A l'approche du conflit, ou pendant celui-ci, des travaux y sont faits et les bâtiments sont fortifiés. De simples manoirs de campagne peuvent ainsi se doter de fortification et revêtir un certain rôle dans le conflit. Les fortifications passent souvent par un renforcement des murs ou bien une mise en place de fossés.

Bien que les villes ouvertes soient l'élément central de notre propos dans cette partie, nous ferons ici une digression tout en restant dans l'étude de fortifications faites rapidement, au cours du conflit. Nous aborderons ici la question des aménagements défensifs réalisés dans les villes closes, afin d'améliorer du mieux que possible leurs défenses. C'est le cas dans une ville comme Brest. Les défenses de la ville reposent déjà sur une enceinte, ainsi que différents aménagements modernes pour recevoir de l'artillerie et pour y résister. Cependant au cours du conflit, la ville subit quelques modifications dans le but de faire face à un possible siège. Lorsque René de Rieux arrive à Brest au début du conflit, il reprend les travaux sur le bastion au niveau du donjon de la forteresse et entreprend d'autres travaux afin de clôturer le bourg de Brest avec des murailles bastionnées.<sup>121</sup> Des travaux similaires sont réalisés à Morlaix, les remparts des faubourgs et les barrières qui en contrôlent l'accès sont renforcés. De plus, on s'intéresse à la consolidation du château qui domine la

---

117 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne, op.cit.*, p. 217.

118 Pour la biographie de SOURDÉAC, se reporter à RIEUX René de, dans l'annexe 1.

119 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne, op.cit.*, p. 231.

120 *Ibid.*, p. 244.

121 VENDEVILLE Pol, « *S'ils te mordent, mords-les* »..., *op.cit.*, p. 317.

ville, il est entouré de cinq bastions. La rade, protégée par le château du Taureau voit ses défenses améliorées, en effet en 1592, des casemates pour le tir de sabord<sup>122</sup> sont installées sur l'édifice<sup>123</sup>. Le but est de renforcer la protection de la ville contre d'éventuelles descentes. A Saint-Malo, des travaux sont aussi engagés alors que le conflit touche déjà la région. La ville augmente ses défenses en murant la porte Saint Thomas<sup>124</sup>. Les villes maritimes ne sont pas les seules à ériger des fortifications à la hâte, alors que le conflit touche la province. Les différents aménagements réalisés à Nantes en sont la preuve. Alors que la ville est fidèle à la Ligue pendant l'ensemble du conflit, les Nantais, dans la crainte d'un siège, érigent des constructions supplémentaires aux travaux entrepris par Mercœur depuis son arrivée dans la province. Les constructions qui fleurissent le plus dans la ville sont les forts de terre. Ces derniers sont érigés aux endroits jugés les plus faibles, il s'agit de monticules de terre pour protéger les remparts des tirs ennemis. Ce type de construction se retrouve aussi dans les fortifications réalisées autour des églises et rappelle aussi les fausses-braies que l'on peut trouver à différents endroits de la province. Les trois ou quatre forts de terre installés à Nantes protègent le nord-ouest de la ville, la partie la plus exposée. Ces constructions sont suivies d'autres travaux, la préparation d'un cinquième fort en terre place Sainte Catherine en 1596 et des éperons, à la porte Saint Pierre en 1597 puis au moulin de Harnois en janvier suivant<sup>125</sup>. Ces constructions sont envisagées et en partie réalisées alors que le conflit laisse de plus en plus entrevoir une issue favorable aux royaux. Ces fortifications faites à la hâte sont réalisées en vue d'un éventuel retournement de situation favorable aux Espagnols et à la Ligue<sup>126</sup>, elles sont la preuve de l'entêtement de Mercœur, dont il sera question plus tard.

Les enceintes d'ensemble ne garnissent donc pas toutes les villes. On trouve en effet à travers la province, des villes ouvertes. Ces dernières, sans remparts pour les ceinturer, sont des cibles faciles. Elles subissent de nombreux assauts et ne peuvent se protéger complètement. Cette absence de fortifications peut s'expliquer par plusieurs faits. Tout d'abord la plupart des villes qui n'ont pas de fortifications ne sont pas protégées car elles n'en ont pas les moyens, les fortifications coûtent très cher, trop pour certaines villes. Cependant certaines villes, bien qu'elles soient des carrefours commerciaux, pourraient, semble-t-il, supporter le coût des fortifications. C'est le cas de Saint-Brieuc et Tréguier, tous les deux sièges de leur évêché.

---

122 Le sabord est une ouverture quadrangulaire que l'on trouve dans les flancs des navires ou, comme ici, dans des fortifications. Elles permettent le tir de pièces d'artillerie.

123 VENDEVILLE Pol, « *S'ils te mordent, mords-les* »..., *op.cit.*, p. 318.

124 *Ibid.*, p.317.

125 SAUPIN Guy, *Nantes au temps de l'Édit*, *op.cit.*, p. 150.

126 Depuis 1595 le roi de France et le roi d'Espagne sont en guerre, de plus le souverain espagnol est allié à la Ligue depuis 1584.

Les villes ouvertes ne sont tout de même pas totalement à la merci des soldats, malgré l'absence de remparts, elles comptent sur la présence de réduits défensifs. Ce sont des points forts présents dans la ville qui peuvent servir de refuge et nid de résistance en cas d'attaque ; dans beaucoup de cas il s'agit d'églises fortifiées. Ces réduits défensifs peuvent se situer aussi hors de la ville et assurer sa protection. Celle-ci dépend aussi de son pays : elle peut compter sur un réseau de fortifications présent dans son environnement proche et servant de soutien en cas d'attaque. Cependant ces différentes fortifications ne permettent pas une défense des villes totalement efficace, les attaques qu'elles subissent en sont la preuve. Pour parer à ces menaces, elles érigent de nouvelles fortifications rapidement alors que le conflit touche la province. Ces fortifications, construites pour beaucoup dans l'urgence, sont des réutilisations et aménagements d'anciennes fortifications inachevées ou des constructions spontanées, pour beaucoup en terre aux endroits les plus faibles des défenses, mais certaines sont également en pierre.

### 3- Les places fortes isolées

Le paysage des fortifications bretonnes n'est pas uniquement composé de villes, entourées ou non d'une muraille. L'époque médiévale, et la multitude de fortifications privées qui l'ont accompagnée, a laissé derrière elle de nombreuses places fortes, seules, quasiment isolées et facilement isolables. Cet ensemble est composé de places fortes différentes, parmi lesquelles on peut trouver des forteresses imposantes construites par un riche et puissant seigneur, mais à l'inverse on peut aussi y voir des manoirs et petites maisons fortes. Ces dernières, bien que moins imposantes que les châteaux qui parsèment la campagne bretonne, ont tout de même un rôle à jouer dans la guerre de la Ligue. Le XVI<sup>e</sup> siècle est le siècle de l'invention mais aussi et surtout de la diffusion de la fortification bastionnée. Apparue en Italie, ce type de fortification gagne toute l'Europe au cours du siècle et l'on retrouve quelques constructions de ce type en Bretagne. Ce sont toutes ces fortifications isolées, construites hors du paysage urbain breton, mais ayant un rôle essentiel dans le conflit, qui vont être étudiées ici.

#### a) Les forts, constructions et aménagements récents

Comme nous avons pu le citer précédemment, les fortifications bastionnées, nouvel élément de l'architecture militaire, apparaissent à la fin du XV<sup>e</sup> et surtout au début du XVI<sup>e</sup> siècle, puisque André Corvisier nous précise que « l'invention de la fortification bastionnée se fait vers

1515-1530 avec quelques tâtonnements antérieurs »<sup>127</sup>. Étendu à toute l'Europe par la suite notamment grâce à l'imprimerie naissante<sup>128</sup>, ce type de fortification se diffuse également en Bretagne. Sa propagation, bien que plus faible que dans certaines autres provinces du royaume de France, a tout de même été visible à travers différentes constructions et aménagements. En Bretagne, comme partout où elle se développe, la fortification bastionnée adopte une architecture caractéristique marquée par la modifications des murs. Ces derniers, auparavant hauts et fins, deviennent plus bas et bien plus épais. Cependant ce changement ne se fait pas instantanément et « au XVI<sup>e</sup> siècle on abandonne encore difficilement les commandements élevés car à cette époque encore l'escalade était fréquemment tentée par des troupes assiégeantes »<sup>129</sup>. La solution trouvée afin de consolider les murs des places fortes, était de les remparer. Viollet-Le-duc nous précise que ces remparts sont placés à différents endroits, soit au sommet de la contrescarpe, soit comme garde mur, soit en dedans. Le but est de former un revêtement de la muraille qui peut aussi servir de plate forme d'artillerie sur laquelle il est possible de placer des armes à feu, ce qui n'était pas possible avec les anciens murs plus fragiles. L'autre avantage qu'offre le rempart de terre est que, une fois le mur en pierres détruit, il permet aux défenseurs de se replier derrière celui-ci<sup>130</sup>. De ce fait, les assaillants doivent s'atteler à de nouveaux travaux de siège pour forcer la place. Cette nouvelle façon de construire les murs allie donc utilisation de la pierre pour la muraille et de la terre pour le rempart. Ainsi le « cœur du rempart était formé par une masse de terre battue renforcée par des troncs d'arbres ou des fascines tout comme l'étaient les primitives levées de la Loire. »<sup>131</sup> L'alliage du bois et de la terre permet de faire un mur solide, qui absorbe le choc crée par les boulets de canon et, par conséquent, résiste plus longtemps. L'architecte E. Viollet Leduc nous informe assez bien sur la fabrication et la composition de ces remparts. Il dit que les remparts les plus forts avaient « un revêtement extérieur composé de pièces de bois verticales reliées par des croix de Saint-André, afin d'empêcher l'ouvrage de se disloquer lorsque les boulets en brisaient quelques parties. Derrière ce parement de charpente on enlaçait des fascines de menu bois comme de la vannerie, puis on élevait un terrassement composé de clayonnage et couches de terre alternées ; [...] l'intervalle était rempli de terre grasse bien pilonnée, purgée de cailloux et mélangée de brins de menus bois. »<sup>132</sup> Cette nouvelle méthode de fortification, diffusée lentement se retrouve tout de même en Bretagne.

---

127 CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France : Tome 1...*, *Op.cit.*, p. 263.

128 *Ibid.*, p. 263.

129 VIOLLET LEDUC Eugène, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, B. Bance, 1854, p. 422.

130 *Ibid.*, p.422.

131 CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France : Tome 1...*, *Op.cit.*, p. 263.

132 VIOLLET LEDUC Eugène, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française...*, *op.cit.*, p. 422.



On trouve plusieurs exemples de forts construits dans la province ainsi que des aménagements sur des constructions déjà existantes, qu'elles soient en ville ou appliquées à des fortifications rurales. La construction de forts et de citadelles de ce type répond aussi bien à une nécessité défensive qu'offensive. En effet ces édifices permettent de maintenir une région sous son « joug », ils ont une vocation de domination territoriale <sup>133</sup>.

Cette volonté de marquer le paysage et de le dominer se retrouve notamment dans la région de Morlaix. On trouve dans la baie de Morlaix, le château du Taureau. Ce fort, construit en 1542, permet de protéger la rade contre d'éventuelles descentes marines<sup>134</sup>. Sa date de construction fait qu'il bénéficie des dernières innovations techniques en matière de fortification. En effet, les casemates construites dans le fort pour le tir rasant témoignent de cette volonté de verrouiller l'accès à la baie de Morlaix et de dominer les environs. Cette puissante fortification maîtrise efficacement l'accès à la ville de Morlaix puisqu'elle empêche les renforts Anglais de débarquer en septembre 1594. Ces derniers, alors attendus au siège de la ville sont contraints de débarquer à Paimpol et de finir le trajet à pied <sup>135</sup>. En plus des constructions récentes, on trouve, au cours du XVI<sup>e</sup> siècle de nombreux sites isolés qui sont remis en état et combinent à la fois des fortifications médiévales plus des aménagements récents. C'est le cas à Châteauneuf, la paroisse, située dans l'évêché de Saint-Malo, au Sud de cette même ville, possède « une forteresse médiévale entourée d'une muraille et de six tours, cernée de douves et d'un pont-levis »<sup>136</sup>. Mais en plus de ces défenses déjà conséquentes, la forteresse est dotée d'un bastion qui flanque le pont-levis. Cet ajout défensif est « d'édification très récente »<sup>137</sup> puisque la famille de Rieux, dont certains membres étaient seigneurs dudit lieu, fait des travaux sur l'édifice au XVI<sup>e</sup> siècle avec, entre autre, la construction d'un logis seigneurial.<sup>138</sup>

Alors que les guerres de Religion désorganisent le royaume et aient pour conséquence de diminuer les politiques de fortification, les constructions les plus notables dans ce domaine sont faites lorsque le conflit touche la Bretagne. En effet, les Espagnols, lorsqu'ils interviennent dans la province suite à la sollicitation du duc de Mercœur, construisent deux forts de ce type. Après avoir conquis en 1590 la place forte de Blavet, située sur les rives du fleuve

---

133 CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France : Tome 1...*, *Op.cit.*, p. 263.

134 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Basse-Bretagne...*, *op.cit.*, p. 22.

135 VENDEVILLE Pol, « *S'ils te mordent, mords-les* »..., *op.cit.*, p. 318.

136 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)...*, *op.cit.*, p. 228.

137 *Ibid.*, p. 228.

138 GUILLOTIN DE CORSON Abbé, *Les grandes seigneuries de Haute-Bretagne*, tome II, Le livre d'Histoire, Paris, 1999, p. 110

éponyme, ils y construisent un fort. Ce fort, réalisé par Cristobal de Rojas, un architecte militaire espagnol, sert de base au contingent espagnol déployé en Bretagne pendant le conflit. L'édifice est nommé *Fuerte del Aguila*, le Fort de l'Aigle, en référence à don Juan del Aguila qui commande le contingent espagnol en Bretagne. Sa construction commence en décembre 1590 et est considérée comme terminée en février 1591<sup>139</sup>. Le fort, construit par les Espagnols, est isolé du continent par un canal qui se remplit à marée haute. Durant ces mêmes travaux on construit aussi un pavillon d'entrée appelé *donjon*, ainsi que des retranchements aux alentours de la place<sup>140</sup>. Les Espagnols occupent la place jusqu'en 1598 et, lors de leur départ, un mémoire donne une description des lieux : « la fortification de la teste consiste en deux boulevards et une courtine et contient 2700 cubes de maçonnerie compris les fondations »<sup>141</sup>. En 1594, après avoir reconnu le terrain autour de Brest, le commandant du contingent espagnol, Don Juan d'Aguila réalise qu'il est impossible de prendre la place d'assaut. Donc, dans le but de bloquer la ville de Brest et de s'en rendre maître, ils construisent un fort sur la pointe de Roscanvel, située sur la presqu'île de Crozon. Ce fort, situé à l'entrée du goulet de Brest, doit être le premier fort construit pour prendre la ville. Le second, qui ne verra jamais le jour, doit être construit de l'autre côté du goulet, près du Conquet<sup>142</sup>. Le fort de Crozon sort de terre en 26 jours et il est mis en état en moins de quatre mois. Les Espagnols bénéficient pour sa construction des dernières avancées en matière de fortification. Ils bénéficient là aussi du savoir faire de l'architecte militaire Cristobal de Rojas. Ce spécialiste des fortifications est formé en Espagne où il acquiert toutes les techniques concernant l'architecture de l'époque. Il maîtrise aussi les mathématiques et écrit plusieurs traités sur les fortifications.

Les travaux, qui commencent mi-mars, nécessitent d'importants moyens techniques et humains, on fait donc venir d'Espagne douze grands vaisseaux qui apportent les hommes, le matériel et les outils nécessaires à la construction du fort.<sup>143</sup> Les pierres et le ciment sont aussi importés directement depuis la péninsule ibérique. Les travaux sont rapides malgré les difficultés qu'éprouvent les constructeurs. Et pour cause, le terrain sur lequel est construit le fort est si sec et rocailleux que les ouvriers ont du mal à creuser les fondements du fort. De plus les quelques paysans employés le sont uniquement pour des travaux à l'extérieur du fort, les Espagnols ne voulant pas révéler l'intérieur de la place aux habitants de la région<sup>144</sup>. Cependant les paysans ne sont pas maltraités, ils sont

---

139 BUFFET Henri-François, *La ville et la citadelle du Port-Louis*, Bahon-Rault, Rennes, 1962, p. 8.

140 *Ibid.*, p. 17 et p. 29. Se reporter à l'annexe 5 pour un plan du fort avec les fortifications espagnoles.

141 FAUCHERRE Nicolas (dir.) *Les fortifications du littoral : la Bretagne sud...*, *op.cit.*, p. 160.

142 WAQUET Henri, « Les combats pour Brest en 1594 », *MSHAB*, tome XVIII, p1-26, 1937, p. 6.

143 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne...*, *op.cit.*, p. 431.

144 *Ibid.*, p. 431.

réquisitionnés pour apporter de la terre à la construction du fort et peuvent même venir vendre leurs denrées devant le bâtiment. L'ouvrage, rapidement érigé, forme un triangle à peu près isocèle dont les plus longs côtés longent la falaise. Le plus petit côté est réalisé avec soin, il est devancé par un fossé très profond. La muraille, longue de plus de cinquante-cinq mètres et large de douze mètres au sommet, est assez haute et remparée « en très bonne terre et fascines »<sup>145</sup>. Elle est percée de douze embrasures pour le canon et est aussi flanquée de deux gros bastions, un à chaque extrémité. Bien que celui de l'Ouest soit un peu plus gros, les deux bastions possèdent des emplacements pour l'artillerie. Sur le plan du fort, on voit bien les différents aménagements défensifs tels que le glacis et la contrescarpe, qui précède un fossé profond<sup>146</sup>.

L'architecture de ces forts est donc nouvelle et conçue pour résister aux armes à feu, elle est caractéristique des fortifications bastionnées qui se développent au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. Cependant on a vu que les constructions de ces bâtiments demandaient beaucoup de moyens humains et matériels, et, par conséquent d'importants moyens financiers. Or, les dépenses nécessaires à l'édification d'un tel ouvrage ne sont pas à la portée de tout le monde et seuls les armées royales ou les très riches propriétaires privés peuvent les financer. La plupart des propriétaires particuliers sont donc obligés de faire avec leurs moyens et renforcent tout de même leurs châteaux et résidences privées du mieux qu'ils peuvent <sup>147</sup>.

#### b) Les châteaux isolés dans la campagne

Dans son *Histoire militaire de la France*, André Corvisier nous précise qu'à la « fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la France a davantage de châteaux forts que cinquante ans auparavant »<sup>148</sup>. Cette phrase convient tout à fait pour introduire notre propos, qui portera sur ces châteaux. En effet, qu'ils soient de style médiéval ou Renaissance, plus ou moins fortifiés, de nombreux châteaux parsèment le paysage breton en cette fin de siècle. Nous nous intéressons à ces places fortes isolées, qui sont des éléments essentiels dans le conflit ligueur en Bretagne.

Lorsque le conflit débute dans la province, de nombreux châteaux privés subsistent. On trouve aussi bien des anciennes constructions médiévales, toujours habitées, que des châteaux plus récents. Construits au cours du siècle, ils ont une vocation aussi bien défensive que

---

145 WAQUET Henri, «Les combats pour Brest en 1594 »..., op.cit., p. 8.

146 Se référer à l'annexe 6 pour les différents plans du fort.

147 DE CROUY-CHANEL Emmanuel, «Les armes à feu dans la défense et la prise de petits châteaux au XVI<sup>e</sup> siècle », *Fortifier sa demeure du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle : actes du 5e colloque de Bellecroix*, 16-18 octobre 2015, p. 2.

148 CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France : Tome 1...*, Op.cit., p 452.

résidentielle. Les constructions ou aménagements faits pendant la Renaissance sur ces châteaux privés ont davantage un but d'embellissement de la place plus que sa mise en défense. Les fortifications présentes ont pour but de montrer la puissance seigneuriale du châtelain mais elles ne peuvent supporter l'impact de l'artillerie longtemps<sup>149</sup>. Cependant, l'abandon des fortifications dans les demeures construites au XVI<sup>e</sup> siècle ne se fait pas du jour au lendemain et l'on trouve de nombreux logements aérés et rendus agréables à vivre<sup>150</sup> mais qui arborent toujours des constructions défensives. Emmanuel de Crouy-Chanel nous explique que: « La persistance dans les châteaux privés de certains traits de la fortification médiévale – douves, pont-levis, mâchicoulis, embrasures de tirs pour armes légères ( précisément, douves hors-mises, les éléments rendus vulnérables par les progrès de l'artillerie) – n'apparaissent dès lors que comme une survivance sans utilité effective »<sup>151</sup>. On voit que, tout comme les défenses des villes, le système de fortification de ces châteaux privés est peu utilisé au XVI<sup>e</sup> siècle et tombe rapidement en désuétude. Toutefois, lorsque le conflit ligueur éclate dans la province en 1589, les petites forteresses sont remobilisées. En effet, la guerre de la Ligue est une guerre à la fois de religion mais aussi civile et avec certains aspects médiévaux. De ce fait, beaucoup de places fortes reprennent du service après des années d'abandon,<sup>152</sup> les chantiers royaux sont stoppés ou difficilement achevés<sup>153</sup>. De plus, la guerre engendre une désorganisation militaire totale de la province : dans sa thèse, Pol Vendeville parle même de « paroxysme de la désorganisation militaire » pour qualifier le conflit<sup>154</sup>. On passe d'une politique de défense à l'échelle provinciale à une défense à une échelle paroissiale, organisée de manière quasi privée. Cette recrudescence de l'utilisation des fortifications privées est notable, cependant les techniques de guerre ont changé depuis la construction de ces châteaux. L'apparition et l'utilisation en masse de l'artillerie a modifié l'art de la guerre et de nombreuses fortifications privées ne peuvent ni accueillir de l'artillerie, ni y résister.

Néanmoins, on note un absence du système bastionné pour revenir à une défense plus rapprochée, assurée par des armes à feu portatives, les travaux effectués sont des interventions ponctuelles, surtout pour renforcer les portes<sup>155</sup>. Le but, pour les possesseurs des châteaux isolés, est de recréer un espace de sécurité où peut se réfugier la population des alentours en cas d'attaque.

---

149 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)...*, op.cit., p. 223.

150 CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France : Tome 1...*, Op.cit.,p. 262.

151 DE CROUY-CHANEL Emmanuel, «Les armes à feu dans la défense ... »..., op.cit., p. 2.

152 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Basse-Bretagne...*, op.cit., p. 383.

153 FAUCHERRE Nicolas, *Places fortes, bastion du pouvoir*; Paris, Rempart, 1996, p. 29.

154 VENDEVILLE Pol, « *S'ils te mordent, mords-les* »..., op.cit., p. 320.

155 FAUCHERRE Nicolas, *Places fortes, bastion du pouvoir..*, op.cit.,p. 29.

André Corvisier explique que : «pour bon nombre de possesseurs de châteaux, il ne s'agit pas de recourir aux « modernes inventions » pour renforcer leurs demeures mais seulement d'accommoder celles-ci au moins mal en reprenant parfois les vieilles méthodes médiévales, parfois aussi en empruntant les solutions imaginées lors des premières parades au boulet métallique.»<sup>156</sup>. Les petites forteresses privées ne sont pas conçues pour recevoir de l'artillerie de gros calibre ni y faire face lors d'un siège. Cependant, le conflit oblige les châtelains à trouver des solutions pour préserver leur demeure.

Les places fortes isolées, telles que nous les avons décrites, n'ont pas à s'inquiéter outre mesure de l'attaque d'une batterie d'artillerie lourde. En effet, ces châteaux, bien qu'ils représentent un intérêt certain pour ceux qui veulent s'en emparer, engendrent un coût d'opération plus important que l'intérêt qu'ils suscitent<sup>157</sup>. Nous nous pencherons plus tard sur les coûts de l'utilisation de l'artillerie, mais son utilisation dans la prise de ces petits châteaux est rare, excepté si la place représente un intérêt important ou si elle perturbe le quotidien d'une ville ou d'une armée. De ce fait, les châtelains font des travaux afin de se prémunir davantage contre une éventuelle surprise ou une attaque d'une bande armée, ayant avec elle une ou plusieurs petites pièces d'artillerie. Dans le cas de l'utilisation, par les assaillants, de pièces d'artillerie, la défense la plus efficace est de riposter. Il faut donc que la place ait les moyens d'installer des pièces d'artillerie. Pour ce, l'utilisation de procédés anciens est courante, par exemple au château d'Angers, bien que ce château n'ait rien à voir avec les places fortes étudiées dans cette partie, on aménage des plates formes à canon sur des vieilles tours, preuve de la mise en défense rapide qui se fait un peu partout pendant le conflit<sup>158</sup>. En Bretagne on a l'exemple du château de Coatfrec situé dans le Trégor, cette place, investie par le sieur de Kergomar pour le compte des royaux, est renforcée par ce dernier. La forteresse de type médiéval est aménagée afin que l'on puisse y mettre des pièces d'artillerie telles que : « une longue espère de fonte – désigne une petite pièce d'artillerie-, une autre de fonte verte de 8 pieds de longueur, 2 pièces de canon de Vertuel, 6 arquebuses à croc, 3 douzaines d'arquebuses façon de Metz, 120 arquebuses façon d'Angleterre »<sup>159</sup>. Dans le cas présent Kergomar stocke un véritable arsenal dans la place. Le but de cette accumulation d'armes est, certes de se défendre, mais aussi d'empêcher l'ennemi de progresser. Ce dernier devra s'atteler à des travaux d'approche qui vont l'immobiliser pour quelques temps. Les armes permettent de couvrir les abords de la place et aussi de gêner au maximum les assaillants dans l'installation de pièces d'artillerie qui, même avec

---

156 CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France : Tome 1...*, *Op.cit.*, p. 451.

157 DE CROUY-CHANEL Emmanuel, «Les armes à feu dans la défense et la prise ... », *op.cit.*, p. 6.

158 CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France : Tome 1...*, *Op.cit.*, p. 452.

159 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Basse-Bretagne...*, *op.cit.*, p. 34.

une longue portée, seront moins efficaces que si elles sont installées aux abords de la demeure. Cependant, pour couvrir les alentours de la place il faut placer l'artillerie en hauteur. On a donc recours à la construction de canonnières ainsi que de meurtrières pour le tir plongeant d'un mousquet. Le souci dans ce type de défense, est que ménager des emplacements, soit élevés, soit pour de l'artillerie pesante, se révèle être une contrainte que certains propriétaires ne peuvent assumer. Autrement, il est possible pour le châtelain de se concentrer sur la défense rapprochée du bâti en installant des canonnières de flanc, « complétées si besoin de moineaux dans le fossé »<sup>160</sup>.

La menace la plus importante pour le château reste néanmoins la surprise, elle peut être effectuée rapidement par une petite troupe et prendre tous les défenseurs au dépourvu. Dans beaucoup de situations, les assaillants ont soit recours à l'escalade, soit à des engins explosifs tel que le pétard pour fracturer une porte ou une partie du mur et pénétrer dans l'enceinte. « Le pétardage permet donc de forcer un passage en un éclair sans nécessiter de préparatifs bruyants et avec un matériel aisément transportable »<sup>161</sup>. Ces différentes possibilités pour attaquer une place sont prises au sérieux par les châtelains et constituent une menace réelle. Les moyens mis en place pour y répondre sont classiques : « de hauts murs contre l'échelade, des barreaux aux fenêtres et aux latrines, de solides vantaux cloutés »<sup>162</sup>. Un des points de défense sur lesquels les défenseurs insistent le plus est le fossé. Ce dernier, de préférence en eau, complique l'accès à la porte pour placer le pétard et pour donner l'assaut dans la place si la porte est défoncée. Sa présence induit celle d'un pont-levis qui permet de fermer le passage au travers du fossé rapidement. Ces moyens de défense sont efficaces car de nombreuses solutions sont rapidement imaginées par les assaillants pour passer outre ces moyens de fortification. En plus de ces différents moyens défensifs mis en place, la défense active de la place était aussi renforcée avec, comme cité précédemment, la mise en place d'ouvertures pour le tir sur d'éventuels assaillants en trains d'escalader ou de poser un pétard. Mais aussi la mise en place d'un flanquement vertical avec la construction de bretèches afin de protéger les portes, rendues vulnérables par l'utilisation du pétard.

Ces différents moyens mis en place dans la défense des petits châteaux isolés sont appliquées concrètement sur des fortifications de la province. Ainsi on retrouve au Sud de Rennes la forteresse d'Apigné. Ce château médiéval est décrit en 1578 : « et (sommés) arrivés sur le pont-levis de la maison ancienne d'Apigné, qu'avons trouvé estre fort ancien ; et à l'entrée du portail vers la main gauche (est) une grosse tour bastie de pierre, et au dessus et de l'autre costé (sont) des bastiments logeables eslevés en forme de pavillon, les fenêtres bien grillées et le tout accomodé en

---

160 DE CROUY-CHANEL Emmanuel, «Les armes à feu dans la défense et la prise ... » ..., op.cit., p. 6.

161 *Ibid.*, p. 8.

162 *Ibid.*, p. 9

fortification »<sup>163</sup>. La forteresse est encore en bon état en 1593 pendant le conflit puisque le gouverneur de Rennes Montbarot décide d'y placer une garnison. Cet exemple est typique des forteresses médiévales réadaptées pour le conflit au cours du XVI<sup>e</sup> siècle.

Donc, contrairement à ce que l'on peut penser, les fortifications privées, présentes un peu partout dans la campagne bretonne en cette fin de XVI<sup>e</sup> siècle, ont un rôle à jouer dans le conflit. Bien qu'elle ne soient pas aussi solides que les constructions bastionnées, les propriétaires de ces places arrivent à les adapter afin qu'elles ne soient pas totalement désuètes face aux nouvelles techniques de guerre. Malgré leur faiblesse face à de la grosse artillerie, elles peuvent néanmoins résister à des coups de main et des surprises menés par des petites troupes. Ce qui constitue une importante part des opérations militaires pendant le conflit.

### c) Les manoirs et maisons fortes

A l'instar de la forteresse d'Apigné, citée dans la sous partie précédente, nous avons vu que les possesseurs des châteaux isolés renforcent leur demeure face à la menace présente en ce temps de guerre. Il en va de même pour les « places fortes » plus petites à savoir les manoirs et maisons fortes. Leurs propriétaires sont souvent des gentilshommes ayant « maison aux champs » et qui y mettent des gens de guerre<sup>164</sup>. Les demeures, malgré leurs petites tailles, peuvent être victimes de coups de main ou de surprises.

En effet le conflit se caractérise par de nombreux sièges et attaques de places fortes en tout genre. Les manoirs et maisons fortes, en tant que lieu où l'on peut se retrancher, représentent donc un intérêt pour les assaillants. Ces lieux sont convoités par différentes troupes dans le but de s'y établir et de tenir le terrain et ce, dès le début de la guerre. En 1589 on remarque une augmentation des coups de main dans un camp ou dans l'autre<sup>165</sup>. Cette augmentation d'attaques induit forcément une augmentation de la mise en défense de ces petites demeures, elle est notamment visible à travers les ordres de Mercoeur. Ce dernier promeut la fortification castrale et répare presque tous les sites pris par ses troupes pour en faire « autant de réduits fidèles à sa cause »<sup>166</sup>. L'augmentation de ces petites fortifications est aussi visible à travers les écrits d'Agrippa d'Aubigné, dans son *Histoire Universelle* il écrit que : « Comme aussi ceux de Nantes, allant au-devant d'eux, fortifioyent Toufous, la Treille, Tifauges, la Graive, le Segunière, puis la Flocellière.

---

163 GUILLOTIN DE CORSON Abbé, *Les grandes seigneuries de Haute-Bretagne...*, *op.cit.*, p. 11.

164 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 93.

165 *Ibid.*, p. 90.

166 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)...*, *op.cit.*, p 233.

Et ainsi Poitiers et Nantes, par l'avantage de ces bicoques, unissoient leurs forces quand il leur plaisoit. »<sup>167</sup>.

Les petites fortifications, tout comme les châteaux isolés, ne font pas le poids face à de grosses pièces d'artillerie et cèdent rapidement dans la plupart des cas. Ces places n'ont pas beaucoup à craindre d'un siège avec ces armes à feu. « Dans les faits, la maison-forte est avant tout conditionnée par l'usage d'un appareil défensif qui soit suffisamment important pour offrir une résistance à une agression extérieure mais sans pour autant faire face à un véritable groupe armé »<sup>168</sup>. Ainsi, au cours du conflit, on voit une augmentation des petites fortifications. D'un point de vue morphologique beaucoup se ressemblent, ou, du moins, arborent les mêmes éléments défensifs, à savoir : « l'existence conjointe de fossés, d'un mur d'enceinte équipé d'éléments défensifs et d'un logis en forme de tour, plus ou moins « militarisé » ». Ces différentes constructions constituent « la définition la plus représentative du concept de maison forte pour les XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. »<sup>169</sup>. Bien qu'ici ces généralités concernent la période médiévale, on retrouve au XVI<sup>e</sup> siècle de moyens de fortification identiques. Dans les différentes descriptions de manoirs et maisons fortes que l'on a, on rencontre régulièrement ces éléments architecturaux. De ce fait, on peut lire en 1679 une brève description concernant le château de Saffré situé au Nord de Nantes : « le chasteau de Saffré avec ses tours, cernoyés de douves et pontlevis avec les bastiments en dehors [de l'enceinte] »<sup>170</sup>. Ces différents moyens de mise en défense de la demeure s'étendent à l'ensemble de la province, en effet, on peut le constater lorsque l'on décrit différents manoirs. Celui du Granec situé à Collorec est la résidence de Vincent de Coatnezre, sieur de Pratmaria, qui a embelli et fortifié la place au cours du siècle. Effectivement, cette dernière est : « entourée de fossés profonds, surmontés de levées de terre, était flanqué de quatre tourelles aux quatre angles de l'enclos. Au milieu de celui-ci se trouvait le principal logis, composé d'un grand bâtiment, ayant à chaque bout une sorte de tour ou pavillon rond, [...] vers le milieu du bâtiment s'élevait un superbe donjon, haut de dix étages, dominant tout le pays d'alentour. On y pénétrait par l'intérieur du logis et, sur cette tour, on avait placé cinq ou six pièces de canon de fonte verte qui en défendent les approches. »<sup>171</sup>. Même dans des témoignages plus récents, on peut avoir un aperçu de ces maisons fortifiées qui parsèment la province bretonne. Ainsi on trouve dans une description du manoir de

---

167 AUBIGNÉ Théodore Agrippa d', *Histoire Universelle. Tome VIII, 1588-1593*, Paris, Renouard, 1886-1909, p. 61.

168 LITOUX Emmanuel et CARRÉ Gaël, *Manoirs médiévaux, maisons habitées, maisons fortifiées (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Villefranche-de-Rouergue, Patrimoine vivant, 2008, p. 77.

169 *Ibid.*, p. 85.

170 GUILLOTIN DE CORSON Abbé, *Les grandes seigneuries de Haute-Bretagne*, tome III, Le livre d'Histoire, Paris, 1999, p. 362.

171 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur et le brigandage en Basse-Bretagne pendant la Ligue (1574-1602)*, Nantes, L. Durance, 1920, p. 60.



Tromanoir, situé dans le Léon que la place est dotée d'un « grand portail, flanqué à droite d'une tourelle, engagée dans le pignon du bâtiment principal, [qui] donne accès en sa cour. La façade du manoir est percée de grandes fenêtres carrées et d'étroites ouvertures ovales, dans le style du XVII<sup>e</sup> siècle. Le manoir lui-même, dont les murs d'enceinte embrassaient une étendue considérable, était entouré d'un groupe d'arbres... »<sup>172</sup>. Même si la description relate l'état du bâtiment au XVII<sup>e</sup> siècle, il est tout de même possible de s'imaginer quelle peut être sa configuration lors de la guerre de la Ligue.

Tous ces édifices arborent donc les mêmes éléments architecturaux qui caractérisent les manoirs et maisons fortes dans la Bretagne du XVI<sup>e</sup> siècle. On trouve quasi systématiquement une cour cernée d'un mur plus ou moins fortifié. Ce mur peut être flanqué de tours ou de tourelles et est souvent cerné d'un fossé, idéalement en eau. A l'intérieur de la cour se trouve le logis principal, ce dernier est souvent doté de tourelles ou d'une tour à chaque extrémité du bâtiment. Voilà à quoi peuvent ressembler les résidences fortifiées pendant le conflit.

Tout comme le reste de la province, les manoirs et maisons fortes ont été peu touchés voire pas touchés par les premières guerres de religion. Les propriétaires ou occupants de ces places fortes ont donc dû les mettre en état de défense rapidement lorsque le conflit éclate dans la province en 1589 puis, au cours de ce dernier, et durant les trêves notamment. Hervé Le Goff écrit à ce propos que : « Les capitaines et gens de guerre qui, profitant des trêves, fortifieraient des maisons particulières ne pourraient se prévaloir d'un parti, et chacun pourra leur courir sus « afin que le peuple reçoive plus de soulagement » »<sup>173</sup>. L'augmentation de ces fortifications privées pose plusieurs problèmes. D'abord les lieux mis en état de défense peuvent créer des repaires de troupes de gens de guerre et de brigands qui vivent sur le pays. Et les garnisons de ces petites places, qui ne sont souvent pas très bien payées, se mettent à piller et rançonner les alentours et notamment les villes voisines qui peuvent leur apporter beaucoup d'un coup<sup>174</sup>. Ces problèmes seront évoqués plus loin mais nous pouvons déjà entrevoir les soucis que créent ces maisons, preuve de leur importance tout au long de la guerre.

Tout comme les châteaux privés, les manoirs et maisons fortes ont un rôle à jouer dans ce conflit. Au vu de leur taille et des fortifications dont ils sont dotés, on comprend que leur rôle soit moindre dans la guerre, cependant il n'est pas à sous estimer. Ces places, qui ne sont pas

---

172 LE GOFF Jean-Yves, *Châteaux et manoirs du canton de Saint-Pol-de-Léon*, Quimper, Société Finistérienne d'Histoire et d'Archéologie, 1989, p. 39.

173 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 291.

174 VENDEVILLE Pol, « *S'ils te mordent, mords-les* »..., *op.cit.*, p. 315.

assez fortes pour résister à de l'artillerie, accueillent souvent des gens de guerre et des brigands qui perturbent les alentours, ce qui constitue un problème récurrent tout au long du conflit.

Les villes ne constituent donc pas l'unique objectif des troupes pendant la guerre de la Ligue. Nous avons vu que la province de Bretagne est aussi parsemée de places fortes isolées, allant de la fortification bastionnée, tel que le fort de Crozon, au simple manoir mis en défense à la hâte peu de temps avant le conflit. Les fortifications présentes dans ces lieux dépendent de la richesse du propriétaire. Les forts sont construits par des armées et arborent les dernières techniques pour résister à l'artillerie tandis que les châteaux et les petites fortifications sont aménagés par des propriétaires privés qui, malgré leur richesse, ne peuvent doter leur demeure des mêmes moyens défensifs que les forts. Dans l'ensemble, ces lieux, plus ou moins militarisés, constituent tout de même un point d'ancrage pour les troupes et représentent un enjeu important dans le conflit.

Dans ce premier chapitre nous avons donc étudié les différents types de fortification qui parsèment la province. Ces différentes places que sont les villes closes, les villes ouvertes ou les places fortes isolées sont les principaux objectifs des armées durant la guerre de la Ligue en Bretagne qui - rappelons le - se caractérise par de nombreux sièges. Ainsi nous avons étudié les villes bretonnes, et tout d'abord les villes closes. Ces dernières comptent sur la présence de murailles et souvent d'un château pour assurer leur défense, cependant les murailles sont souvent mal entretenues et en mauvais état. Les villes réparent ces défenses pour essayer de résister à l'artillerie mais, dans beaucoup de cas, les fortifications ne peuvent tenir face aux canons. Les villes ne sont pas nécessairement ceintes de murailles et peuvent être ouvertes. Dans ce cas là, elles comptent sur des réduits défensifs comme des petits forts à proximité ou des églises renforcées pour assurer leur défense. Les places fortes bretonnes ne se limitent pas aux villes et on trouve aussi dans la province des forts et châteaux isolés. Ils sont très différents, allant du fort nouvellement construit et possédant toute l'architecture militaire du XVI<sup>e</sup> siècle, au petit manoir mis en défense rapidement par son propriétaire avec les moyens qu'il a.

Ce sont tous ces lieux forts, aussi divers qu'ils soient, qui vont être au cœur de notre propos car la multitude de sièges menés pendant le conflit va se diriger contre ces places qui sont les principaux objectifs des deux armées.

## Chapitre 2 : Les acteurs de cette guerre de siège

Après avoir étudié les principaux lieux de la guerre de la Ligue en Bretagne, il nous faut aborder la question des acteurs de cette guerre. La guerre de la Ligue est le dernier conflit de ce que l'on appelle « les guerres de Religion » qui mettent à mal le royaume de France entre 1562 et 1598. De ce fait, tout le royaume a entendu parler de ces troubles, les Bretons ne dérogeant pas à la règle. Ces derniers sont cependant moins affectés que le reste du royaume car les opérations militaires ne s'étendent pas en Bretagne avant la fin de la décennie 1580. Cela ne veut pas dire pour autant que les Bretons ne se sentent pas concernés par les changements religieux qui s'opèrent dans le royaume. Certains nobles bretons s'engagent même dans les différents conflits avant que la guerre ne touche la province<sup>175</sup>. Cet engagement se retrouve en 1589 où l'on voit de nombreuses grandes familles prendre part au conflit. Toutefois, toute la province ne prend pas les armes et beaucoup de nobles essaient de déclarer leur neutralité. On ne sait pas combien de nobles prennent part au conflit mais on estime qu'ils représentent les deux tiers voire la moitié de ces derniers<sup>176</sup>.

Pour ceux qui s'engagent dans le conflit, il faut choisir son camp. Bien souvent ce choix ne dépend pas uniquement de convictions religieuses car la majorité des combats opposent des catholiques entre eux. La fracture entre ligueurs et royaux était bien amorcée avant le conflit donc dès le début de celui-ci les choix sont faits. Pour beaucoup de belligérants le choix de camp se base surtout sur la légitimité ou non qu'à Henri de Navarre, le futur Henri IV, à monter sur le trône de France. Cependant les nobles français ne sont pas les seuls acteurs de cette guerre, on voit aussi des contingents anglais et espagnols intervenir dans la province au cours du conflit. Les armées régulières ne sont pas les seuls belligérants dans cette guerre, on trouve de petites troupes de gens de guerre qui agissent pour leur compte ainsi que des populations locales qui sont inéluctablement mêlées au conflit. De ce fait, les habitants des villes et des campagnes se retrouvent parmi les nombreux acteurs de cette guerre.

Nous nous intéresserons donc dans ce chapitre aux différents acteurs de la guerre de la Ligue en Bretagne qui ont chacun eu un rôle important à jouer.

---

175 Pour plus d'informations sur cet engagement nobiliaire pendant la Ligue voir : MAUGER Martin, *Les gentilshommes bretons entre le roi et la Ligue. Approche de l'engagement nobiliaire en Bretagne au cours de la huitième guerre de Religion (vers 1585-1598)*, Mémoire de Master sous la direction d'Ariane Boltanski, Université de Rennes 2, 2008.

176 HAMON Philippe, « La Ligue (1589-1598), entre guerre civile et guerre européenne »..., *op.cit.*, p. 132.

## 1) L'armée royale

En 1584, la mort du duc d'Anjou, frère du roi et héritier direct à la couronne, pose un sérieux problème de succession. Le roi, Henri III, n'a pas d'enfant et l'héritier direct à sa succession n'est autre qu'Henri de Navarre, un protestant. C'est principalement sur cette légitimité au trône de France que va se fonder l'armée royale, elle est favorable à ce qu'Henri de Navarre devienne Henri IV, roi de France. Cependant la Bretagne n'est pas touchée immédiatement par la guerre de la Ligue : alors que le conflit éclate en 1585 dans le royaume, la guerre ne se déclare vraiment qu'en 1589 en Bretagne. Nous verrons donc comment l'armée royale se déploie en Bretagne et comment elle est dirigée tout au long du conflit. Nous étudierons aussi les troupes anglaises qui, à partir de 1591, sont envoyées en Bretagne pour soutenir l'armée royale.

### a) Un début de conflit difficile : l'absence d'armée

Lorsqu'en 1589 la guerre touche de plein fouet la Bretagne, des troupes sont déjà présentes. Certes la province a jusqu'ici été majoritairement épargnée par les troubles religieux qui mettent le royaume à feu et à sang depuis 1562, mais des troupes sont tout de même stationnées en Bretagne, et ce dès les années 1550. En effet durant cette décennie, alors que le royaume de France est toujours en guerre contre les Anglais, le duc d'Étampes, gouverneur de Bretagne, propose de renforcer la présence de troupes royales dans la province. Le but est d'assurer le gouvernement et la conservation des places et de protéger la frontière maritime. Pendant les guerres de Religion, cette mesure est mise en place et les troupes sont renforcées. Les places maritimes ne se défendent plus contre les éventuelles descentes anglaises mais contre les navires protestants, bien souvent Rochelais. Les capitaines se plaignent de la faiblesse des effectifs mais les institutions bretonnes, quant à elles, se plaignent du grand nombre de soldats dont il faut assurer la nourriture et le logement <sup>177</sup>. Les troupes présentes sont aussi liées à la présence de leur capitaine sur le terrain, cependant elles n'ont pas d'activité militaire sauf si elles en reçoivent l'ordre. On trouve aussi des milices dans certaines villes de la province <sup>178</sup>. Dans l'ensemble, peu d'hommes sont toujours actifs et cela pose problème quand, en 1589, Mercoeur se déclare ouvertement opposé à Henri III.

Au moment où le conflit éclate dans la province, cette dernière est dirigée par le duc de Mercoeur qui en est le gouverneur depuis 1582. Cependant il est rebelle au roi et Henri III ne veut pas que les troupes présentes en Bretagne suivent le duc dans sa sédition. Il veut mobiliser le

<sup>177</sup> VENDEVILLE Pol, « *S'ils te mordent, mords-les* »..., *op.cit.*, p. 251.

<sup>178</sup> LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)*..., *op.cit.*, p. 140.

plus de Bretons fidèles à sa cause que possible en attendant l'envoi d'une armée. Cependant, avant d'étudier davantage les détails de cette armée royale, il nous faut préciser ce que nous entendons lorsque l'on parle d'« armée ». Dans son mémoire, Éric Ledoux donne une définition qui convient tout à fait pour notre propos : « il s'agit d'un corps de troupes rassemblant plusieurs armes différents, formé spécifiquement en vue d'une campagne militaire et disposant d'un commandement propre. »<sup>179</sup>. En attendant cet envoi de troupes en Bretagne, le roi demande aux villes et aux nobles ne pas suivre le mouvement ligueur et de rester fidèles à sa cause. Montbarot, capitaine et gouverneur de Rennes, reçoit ainsi une lettre du roi donnant des informations pour la province tels que : « et donnant ordre que l'entrée de mes villes soit fermée à mondit beau-frère [le duc de Mercoeur], et qu'ils advertissent toute la noblesse et mes autres serviteurs qu'ils montent à cheval et s'assemblent pour s'opposer aux desseings de mes ennemis, leur courir sus et empêcher les entreprises qu'ils ont sur mes villes »<sup>180</sup>. Le roi espère donc mobiliser bon nombre de ses partisans dès le début du conflit. Pour cela, il peut compter sur quelques personnes importantes pour lui assurer des réseaux de fidélité à travers la province.

Effectivement les nobles bretons ne soutiennent pas tous la Ligue et une partie d'entre eux affirment ou confirment leur fidélité au roi en servant sa cause. Cette fidélité est néanmoins plus faible que dans les autres provinces. Là où les Royaux représentent 38 % des nobles appartenant à l'ordre de Saint-Michel et les Ligueurs 17 %, en Bretagne ce pourcentage tombe à 29 % pour les Royaux contre 32 % de Ligueurs<sup>181</sup>. Parmi les différents motifs de l'engagement nobiliaire, le service du roi est resté tout de même assez actif dans la province. Majoritairement « la vieille noblesse allait suivre le parti du roi [...]. Ils étaient sincèrement catholiques et ennemis naturels des huguenots, mais ils se défiaient des projets de Mercoeur. Ils pèseront de tout leur pouvoir sur Henri IV pour obtenir son abjuration. Sa conversion sera le but de tous, ils veulent le roi, mais le roi catholique. »<sup>182</sup> Les nobles bretons sont, pour beaucoup, fidèles à Henri III et, après la mort de celui-ci, plusieurs de ceux qui avaient changé de camp au profit du duc de Mercoeur reviennent dans le giron royal afin de servir Henri de Navarre devenu Henri IV. Ce changement de camp se produit tout au long de la guerre, toutefois dès 1589 la famille de Rieux-Châteauneuf après avoir soutenu quelque temps la Ligue choisit de servir Henri IV<sup>183</sup>. Le soutien des nobles au roi de France est visible aussi à travers l'engagement des deux lieutenants généraux de Mercoeur. Alors

---

179 *Ibid.*, p. 140.

180 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile et ecclésiastique de la Bretagne...*, *op.cit.*, col. 1488.

181 CORNETTE Joël, *Histoire de la Bretagne et des bretons...*, *op.cit.*, p. 492.

182 HODEBERT Marcel, « Au temps de la Ligue... Le duc de Mercoeur au pays de Fougères », *Bulletin et mémoire de la société d'archéologie du pays de Fougères*, tome LI, 2013, p. 34.

183 CORNETTE Joël, *Histoire de la Bretagne et des bretons...*, *op.cit.*, p. 492

que ce dernier choisit de soutenir la Ligue, Honorat de Bueil, comte des Fontaines, lieutenant général pour le roi en Basse-Bretagne et en charge de Saint-Malo, ainsi que le sieur de La Hunaudaye, lieutenant général pour le roi en Haute-Bretagne, choisissent de suivre Henri III <sup>184</sup>. Cet engagement est répandu chez « les serviteurs de la couronne qui vont bien vite s'opposer à Mercoeur » <sup>185</sup>.

Henri III, influencé par Henri de Navarre, ne se déplace pas personnellement en Bretagne. Il nomme « un prince de son sang »<sup>186</sup>, à savoir Charles de Bourbon, comte de Soissons, à la tête des troupes royales qu'il envoie en Bretagne. Le comte de Soissons est avec Jean de Beaumanoir, sieur de Lavardin, son maréchal de camp, et Monsieur de la Rochepot à la tête de l'armée envoyée en Bretagne. Les trois hommes quittent Angers le 30 mai 1589 pour aller en Bretagne, ils mènent avec eux trois cents chevaux, quelques compagnies à pied et un train d'artillerie qui ralentit leur marche. Pour ne pas laisser le temps à Mercoeur d'assembler ses effectifs et de venir à leur rencontre, ils jugent plus prudent d'abandonner à Segré l'infanterie avec les canons qui ralentissent la troupe. L'idée est de rejoindre Rennes avec la cavalerie où ils peuvent trouver des renforts et revenir avec ces troupes à Segré chercher l'infanterie et l'artillerie laissées préalablement. Soisson et Lavardin vont donc à Rennes et se rendent d'une traite à Châteaugiron qui tient encore pour le roi. Mercoeur sait que le comte vient en Bretagne, ses coureurs lui apprenant rapidement que le comte de Soissons et Lavardin sont en route vers Rennes, le duc fait marcher ses troupes vers ladite ville pour intercepter ces gentilshommes royaux. En chemin, il apprend, par l'intermédiaire d'un soldat de Soissons qui venait d'être fait prisonnier par les Ligueurs, que Soissons et Lavardin sont encore à Châteaugiron. Mercoeur fond sur la ville et surprend la troupe de royaux qui y était. Lavardin qui logeait dans les faubourgs arrive à se jeter dans la ville pour en renforcer la défense, mais ce n'est pas le cas de Soissons qui, totalement pris au dépourvu lors de l'arrivée des troupes de Mercoeur, est fait prisonnier et emmené par le duc à Nantes. Une fois les troupes ligueuses parties, Lavardin se retire à Rennes, néanmoins l'épisode est un véritable échec pour les Royaux. En effet le chef de l'armée envoyée en Bretagne est fait prisonnier dès le début de sa campagne, nombre de ses hommes sont tués dans les combats qui ont lieu pendant la capture de ce dernier et l'armée royale se retrouve totalement désorganisée <sup>187</sup>. Hormis le secours apporté au siège de Vitré les 9 et 10 juin, soit peu de temps après la prise du

---

184 HAMON Philippe, « La Ligue (1589-1598), entre guerre civile et guerre européenne », *op.cit.*, p. 128.

185 GUINEBAUD Simon, « Dinan : place forte de la Ligue (1585-1598) », *Pays de Dinan*, tome XXXI, 2011, pages 93-111, p. 96.

186 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile et ecclésiastique de la Bretagne...*, *op.cit.*, col. 1491

187 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 85.

comte, les troupes royales ne mènent pas d'actions de grande envergure et attendent toujours des renforts et surtout un chef.

Le comte de Soissons ne reste pas longtemps dans sa prison et, vers le début de juillet 1589, il réussit à s'échapper et gagne Angers. Entre temps, Henri III, averti de la défaite des royaux à Châteaugiron, avait nommé dès le 7 juin un autre homme pour remplacer le comte de Soissons pour le commandement de la Bretagne. Le choix du roi s'est porté sur Henri de Bourbon, prince de Dombes, ce jeune homme de dix-sept ans avait la tâche de ramener la Bretagne à l'obéissance<sup>188</sup>. Le prince quitte Blois pour Angers afin d'y rassembler ses forces avant d'aller en Bretagne. Les institutions royales bretonnes, prévenues de son arrivée, dépêchent 300 gentilshommes qui vont accueillir et escorter le prince à Angers, lors de son départ de cette ville, le 8 août. Dombes part vers la Bretagne avec, selon les sources, 1200 à 2000 hommes de pied et 120 à 200 chevaux ainsi que de l'artillerie et des munitions. Il ne prend pas la même route que Soissons et passe par Bain, où il est accueilli par La Hunaudaye, puis arrive à Rennes le 13 août 1589. Cette arrivée signifie enfin l'envoi d'une armée en Bretagne pour défendre la cause royale. Cependant, l'arrivée du prince de Dombes ne va pas pour autant résoudre les problèmes rencontrés par les Royaux dans la province. En effet, des problèmes de commandement et de manque d'homme vont rapidement apparaître.

Lorsque Dombes arrive en Bretagne en août 1589, il fait lever le siège de Vitré. Cependant voilà sa principale opération militaire jusqu'au début de l'année 1590. Les rares régiments royaux qui s'étaient mis en campagne à l'automne 1589 ne sont pas victorieux et le prince a pour ordre de tenir la ville de Rennes et de confiner Mercoeur en Bretagne, loin de la Basse-Normandie et du Maine. En effet le roi est à Alençon puis à Laval au début de l'année 1590. Dombes attend des renforts promis par le roi pour se lancer en campagne, mais il n'en reçoit guère. Les Suisses, promis par Henri IV, tardent et le régiment que les recruteurs de la Tremblaye sont allés lever en Anjou n'arrive à Rennes que le 1<sup>er</sup> mars 1590. Le prince est incapable de regrouper des forces pour s'opposer frontalement à Mercoeur, et, même s'il a l'autorisation du roi pour lever des hommes<sup>189</sup>, il n'arrive pas à faire venir à lui les bans et arrières-bans des évêchés de Basse-Bretagne. Dombes parvient difficilement à lever 3000 hommes de pied et cinq à six cents chevaux début 1590 et il se met en campagne. Cette campagne, ponctuée de prises de villes comme Derval ou Hennebont mais aussi d'échecs comme devant Ancenis ou Vannes, est finalement assez décevante. De plus cela n'empêche pas Mercoeur d'aller en personne en Normandie. A la fin de

---

188 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile et ecclésiastique de la Bretagne...*, *op.cit.*, col. 1500.

Pour plus d'informations sur le prince de Dombes se reporter à BOURBON Henri de, dans la biographie à l'annexe 1

189 *Ibid.*, col. 1500.

l'été 1590, après un an passé en Bretagne, le bilan de Dombes est assez médiocre, il organise la répartition de ses quelques troupes en Basse-Bretagne et, suite au renfort espagnol dont bénéficient les ligueurs, le prince doit adopter une attitude défensive à partir de début 1591<sup>190</sup>. Dombes ne jouit donc pas de beaucoup d'hommes et doit composer avec les troupes dont il dispose. Conjugué à cela, le prince ne fait pas l'unanimité parmi ses proches conseillers et des tensions au sein de l'armée royale apparaissent rapidement. En effet, la médiocre campagne de Dombes en 1590 ne le sert pas car il est critiqué par bon nombre de ses hommes. Un chef d'armée est jugé sur sa capacité à fédérer les énergies et à recruter des troupes, le souci pour Dombes est quelque peu son jeune âge et surtout l'influence du conseil de guerre qui l'entoure. D'une part les parlementaires qui rechignent à accorder des fonds à l'armée du prince et qui demandent au roi l'intervention de M. de La Noue ou d'un autre grand capitaine. D'autre part les conseillers qui l'entourent tel que Lavardin qui est peu enclin à rester en Bretagne. Ces derniers ont des avis qui divergent et le prince ne fait preuve ni d'initiatives ni d'audace, il attend des directives royales. Certes l'image du prince a sévèrement été jugée par la suite et dès le début, mais ses actions ne font pas l'unanimité. Pour preuve la campagne de l'été 1591 où, après avoir reçu le renfort anglais et pris la ville de Guingamp, les troupes royales sont quasiment dans l'inaction. Le prince ne sait que faire et il est tiraillé entre les différents objectifs des hommes qui l'entourent. Une campagne vers la Basse-Bretagne entraînerait la défection des capitaines de Haute-Bretagne et une campagne vers la Haute-Bretagne provoquerait la colère du contingent anglais. On voit ici que le prince est soumis à des choix difficiles pour concilier les objectifs de tout le monde et son manque d'autorité se fait cruellement ressentir.

A l'instar de l'intervention anglaise, qui sera développée plus tard, ou de l'attente des Suisses au début de l'année 1590, on peut voir que les troupes royales ne se composent pas que de Français. La composition et le recrutement de ces troupes seront étudiées, là aussi, dans un autre paragraphe, néanmoins on peut déjà entrevoir la composition de l'armée royale. En arrivant en Bretagne, le prince de Dombes amène avec lui une armée levée spécialement pour intervenir dans la province. Une fois à Rennes, il y trouve des renforts qui sont composés de Bretons, recrutés par des capitaines locaux pour le compte du roi. On note aussi la présence de troupes étrangères dans les rangs de l'armée française. On trouve des mercenaires suisses ainsi que des troupes de lansquenets et de reîtres qui sont des corps d'armée principalement composés d'Allemands.

On voit que malgré l'intervention, certes difficile, du prince de Dombes, l'armée royale est en mauvaise posture dans les premières années du conflit. Les succès espérés ne sont pas

---

190 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.* p. 152.



au rendez-vous et Dombes ne fait pas l'unanimité parmi les hommes de son camp. De ce fait, le roi va devoir congédier Dombes dès 1592 et trouver un autre chef de guerre pour le remplacer.

b) Les changements de commandement et l'intervention essentielle du maréchal d'Aumont.

Le prince de Dombes n'arrive pas à remettre la Bretagne à l'obéissance dans ce début de conflit. Pire, le phénomène ligueur n'est pas endigué et il se propage partout dans la province, Mercoeur et ses troupes arrivent à prendre de nouvelles villes comme Blain en novembre 1591. Voulant reprendre l'initiative et une place importante, le prince de Dombes et le prince de Conti, lieutenant général pour le roi en Touraine, Anjou et Maine, décident d'unir leurs forces et de se rencontrer à Laval pour savoir quelle ville assiéger. Ils s'accordent pour poser le siège devant la ville de Craon, dans le Maine. Le siège se déroule en avril-mai 1592, cependant il est mal préparé et mal organisé. L'opération se solde par un nouvel échec pour les troupes royales. Mercoeur, prévenu de l'opération, avait regroupé son armée et marché sur Craon. Une fois sur place, il fait lever le siège, posé par les royaux, et livre une bataille aux princes lors de leur retraite. Ces derniers subissent un revers cuisant, Dombes se réfugie à Rennes et Conti va jusqu'à Angers. Dans leur déroute les troupes royales permettent aux Ligueurs de s'emparer de plusieurs villes dans le Maine. Cet événement entraîne la chute de Dombes qui est démis de sa charge par Henri IV.

En effet, pour Dombes cette déroute était l'échec de trop. Le roi, apprend la nouvelle alors qu'il est en Normandie où il poursuit l'armée du duc de Parme. Le 19 juin il écrit à Montmorency : « je me résolus aussitôt de me départir de mon premier dessein, pour proche que je le visse de son exécution, pour pouvoir à ce qui était de plus pressé, et fis aussitôt partir mon cousin le maréchal d'Aumont avec ce que j'avais de cavalerie [...], je me fusse résolu d'envoyer de nouvelles forces en Bretagne, ou de les mener moi-même. »<sup>191</sup>. On voit que dans cette lettre Henri IV a déjà l'idée de remplacer le prince de Dombes par le maréchal d'Aumont<sup>192</sup>. Cependant la nomination du maréchal à la place de Dombes se fera pendant l'été. Ainsi le prince, devenu duc de Montpensier à cause de la mort de son père peu de temps après la bataille de Craon, assure pendant quelques semaines encore son commandement mais sans pour autant bénéficier de moyens supplémentaires. Par des lettres données le 20 août 1592, le roi décide officiellement de remplacer Montpensier par le maréchal d'Aumont en tant que : « lieutenant général représentant sa personne

---

191 *Ibid.*, p. 209.

192 Pour plus d'informations sur le maréchal d'Aumont, se reporter à AUMONT Jean IV d', dans la biographie à l'annexe 1.

[ désigne ici Henri IV] pour commander son armée au pays et duché de Bretagne »<sup>193</sup>. Dans les mêmes temps, Henri IV envoie d'autres lettres dans lesquelles il détaille ses nouveaux choix de commandement pour la Bretagne. Ainsi, le 22 août il nomme François d'Espinay, sieur de Saint-Luc au poste de lieutenant général au gouvernement de Bretagne. Par cette lettre Saint-Luc remplace le sieur de la Hunaudaye décédé en décembre 1591. De la même manière, le roi nomme Jean de Coëtquen, marquis dudit lieu, lieutenant général en Bretagne pour les évêchés de Vannes, Dol et Saint-Malo. René de Rieux, sieur de Sourdéac, exerce la même charge pour les évêchés de Saint-Brieuc, Tréguier, Léon et Cornouaille. Enfin la charge de lieutenant général pour l'évêché de Rennes est confié à René Marec, sieur de Montbarot <sup>194</sup>. Ces différents changements à la tête de l'armée royale en Bretagne ne sont pas tout de suite effectifs. En effet Montpensier n'est pas enclin à quitter la province et, malgré la nomination d'Aumont à son poste, y reste encore quelques temps. Son départ de Bretagne se fait dans les premiers temps de l'année 1593, toutefois ce départ tardif ne déplaît pas au maréchal d'Aumont. Ce dernier n'y accourt pas, bien au contraire il prend son temps pour se rendre en Bretagne. Son arrivée ne faisait pas l'unanimité chez les gentilshommes de la province et sa lenteur agaçait la reine anglaise. Avant de se rendre en Bretagne, le maréchal s'attarde dans le Maine et en Anjou où il veut prendre quelques places et constituer des troupes. Saint-Luc, pendant ce temps est dans son gouvernement de Brouage pour y recruter trois régiments de gens de pieds et deux ou trois compagnies de cavaliers.

C'est en mars 1593 que Saint-Luc arrive finalement en Bretagne. Il rejoint tout d'abord le commandant du contingent anglais, John Norreys, dans le Maine. Ensemble, les deux hommes vont commencer à rétablir quelque peu la situation royale en prenant La Guerche, puis Saint-Luc va commander du mieux qu'il peut en attendant l'arrivée d'Aumont qui s'attarde dans ses propriétés du Berry. En Bretagne les ardeurs belligérantes qu'avaient les différentes troupes au début du conflit sont retombées tout comme le motif religieux. Ainsi on assiste davantage à des changements de camps, engendrés par des motivations plus personnelles. Globalement la situation dans la péninsule est figée, dans l'attente de l'arrivée du maréchal d'Aumont.

Enfin, en août 1593, après avoir récupéré quelques places dans le Maine, d'Aumont arrive en Bretagne. Son arrivée est pressée par Saint-Luc qui demande au maréchal de venir pour faire lever le siège de Moncontour entamé par Mercoeur et faire respecter la trêve de trois mois qui venait d'être signée. Près d'un an après sa nomination pour remplacer le duc de Montpensier,

---

193 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile et ecclésiastique de la Bretagne...*, *op.cit.*, col. 1546.

194 Pour les biographies des lieutenant généraux se reporter respectivement à ESPINAY François d', COËTQUEN Jean de, RIEUX René de, et MAREC René dans l'annexe 1.

d'Aumont arrive enfin dans la province. Il amène avec lui 1060 cavaliers, 410 arquebusiers à cheval et 3800 hommes de pied, soit environ 5200 hommes, outre les Anglais réduits à 1600 soldats. De plus dans les garnisons royales de la province on comptait environ 3000 hommes<sup>195</sup>. Une fois en Bretagne, d'Aumont prend pleinement son commandement, il envoie rapidement Saint-Luc et Norreys en Basse-Bretagne afin de placer les régiments de Saint-Luc en garnison. De plus il organise ses opérations pour la fin de la trêve qui dure jusqu'à la fin de l'année 1593 et qui est même prolongée jusqu'en 1594. Une fois la trêve terminée, le maréchal assemble ses forces et part en campagne vers la Basse-Bretagne. Cette opération militaire est un véritable succès pour les troupes royales et marque un tournant dans le conflit. En effet les partisans d'Henri IV réussissent à prendre les villes de Morlaix et Quimper ainsi que le fort des Espagnols à Roscanvel, construit quelques mois plus tôt par les hommes de Philippe II dans le but d'attaquer Brest<sup>196</sup>. De plus lors de cette même campagne, Sourdéac obtient la reddition de l'évêché du Léon qui reconnaît l'autorité du roi. Ainsi les principales places du Léon et de Cornouaille rentrent dans le giron royal. Dans le même temps, d'autres villes importantes se rallient au roi. C'est le cas de Redon, commandée par Talhouët qui fait sa soumission au roi en 1595, ainsi que de Laval qui reconnaît aussi l'autorité du roi. Cette campagne et ces soumissions de villes suivent le contexte général du royaume. En effet, le roi s'est converti au catholicisme en 1593 et a été sacré à Chartres en février 1594. Ces deux événements nuisent à la propagande ligueuse et jouent un rôle non négligeable dans le ralliement de certains capitaines et de certaines villes. La campagne d'Aumont se termine en août 1595 de la plus funeste des manières. A cette date, le maréchal est affairé au siège du château de Comper lorsqu'il reçoit un tir d'arquebuse, blessé au bras, le maréchal est transféré à Rennes et :« Le samedi dix neuf dudit mois, environ les six ou sept heures du matin, messire Jean d'Aumont, mareschal de France, décéda au manoir de Rennes, de la maladie lui causée par sa blessure devant Comper. »<sup>197</sup>. La mort du maréchal tombe au moment-même où les Royaux reprennent l'avantage sur les Ligueurs. La campagne victorieuse d'Aumont avait inversé la tendance générale dans la province et les Ligueurs étaient maintenant sur le déclin. Cependant ce funeste événement diminue les ardeurs de reconquête des Royaux, privés de leur chef.

Le maréchal d'Aumont mort, c'est à Saint-Luc que revient la charge de lieutenant général pour le roi en Bretagne. Malgré une tournée d'inspection dans la province fin 1595, on note un laisser-aller général, où les troupes souffrent d'un manque de commandement et de moyens. Le conflit est régulièrement entrecoupé de trêves pendant lesquelles les soldats se débandent et vivent

---

195 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 230.

196 Se reporter à l'annexe 7 pour voir les principaux déplacements des Royaux lors de cette campagne.

197 ROLLAND Amélie, *Le journal de Jean Pichart...*, *op.cit.*, p 110.

de rapines et de pillages. C'est à la fin de cette même année que Saint-Luc reçoit son nouveau commandement : lui qui assurait la succession depuis la mort d'Aumont est nommé par Henri IV à la charge de grand Maître de l'artillerie et au gouvernement de Picardie. Ses pensées sont dorénavant tournées vers cette région et, en attendant son départ, il va à Rennes. Pendant ce temps une nouvelle trêve est conclue : elle commence au 1<sup>er</sup> janvier 1596 et dure pendant quatre mois, puis est prolongée de deux mois à son terme. Saint-Luc attend de partir de Bretagne pour prendre en charge ses nouvelles fonctions, cependant il ne quitte définitivement la province qu'en septembre 1596. Entre temps son successeur est nommé par le roi dans des lettres patentes du 2 juillet 1596, le souverain précise qu'il : « crée, ordonne et établit ledit sieur Comte de Brissac son lieutenant general en sondit pays et duché de Bretagne pour sous son autorité et en son absence et du gouvernement d'icelle y avoir telle puissance, pouvoir et autorité que y a eu ci-devant le sieur de Saint-Luc »<sup>198</sup>. Saint-Luc qui quitte la Bretagne en septembre est donc remplacé par Charles II de Cossé, comte de Brissac<sup>199</sup>. Il s'agit de l'ancien gouverneur ligueur de Paris qui, en 1594, livre la ville à Henri IV. Son entrée dans Rennes ne se fait que le 25 octobre 1596, cette arrivée tardive peut s'expliquer par les officiers royaux de Bretagne qui s'opposent à ce choix et craignent de voir un ancien ligueur arriver en Bretagne. Cependant dès son arrivée le maréchal va agir contre les ligueurs et particulièrement contre La Fontenelle. Il s'agit d'un brigand attaché à la Ligue qui, quand le comte arrive en Bretagne, s'est retranché dans Douarnenez et sur l'île Tristan et met les alentours à feu et à sang<sup>200</sup>. Le comte décide de surveiller ses faits et gestes et charge Sourdéac de mettre le siège devant le repaire de ce brigand. Lorsque le comte arrive en Bretagne, la situation des Ligueurs est déjà compromise, les négociations pour la paix continuent à se dérouler à Ancenis et des trêves régulières entrecoupent le conflit. Toutefois, en 1597, les hostilités reprennent quand les Ligueurs surprennent Châteaubriant. L'année est donc marquée par une succession de petites opérations et aussi par la mort du capitaine royaliste La Tremblaye devant le château du Plessis-Bertrand. Au début de l'année 1598 le comte de Brissac prend la ville de Dinan puis les châteaux du Plessis-Bertrand et du Guildo ainsi que la tour de Cesson. Pendant ce temps là, le duc de Mercoeur se résout à reconnaître sa défaite et se rend au roi de France qui fait son entrée à Nantes le 13 avril 1598.

---

198 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile et ecclésiastique de la Bretagne...*, *op.cit.*, col. 1644.

199 Pour la biographie de Brissac, se reporter à COSSÉ Charles II de, dans l'annexe 1.

200 Le cas de La Fontenelle et plus généralement des brigands sera évoqué dans la troisième partie de ce chapitre.

Après un début de conflit difficile pour les troupes royales en Bretagne, l'intervention du maréchal d'Aumont, conjugué à la situation générale du royaume, a permis le rétablissement des défenseurs de la cause royale dans la province. Toutefois, la mort du maréchal, remplacé par le comte de Brissac en 1596, les nombreuses trêves, ainsi que la ténacité du duc de Mercoeur, ont pour conséquence de prolonger le conflit. Il se termine en 1598 par la reddition du duc. Cependant, comme nous l'avons évoqué plus haut, les troupes royales ont pu compter sur le soutien d'un contingent anglais à partir de 1591.

### c) L'apport du contingent anglais

Les troupes royales, malmenées pendant le début du conflit, ont bénéficié d'appuis dans leurs rangs afin de soutenir Henri IV et de contrer les ambitions espagnoles. Cet appui s'est concrétisé en mai 1591 par le débarquement d'un contingent anglais, envoyé en aide aux troupes du prince de Dombes. Nous allons donc voir pourquoi et comment cette armée anglaise est intervenue en Bretagne.

En 1590, des troupes espagnoles, envoyées par Philippe II d'Espagne débarquent en Bretagne afin d'épauler Mercoeur. Cette opération militaire est une véritable menace pour l'Angleterre élisabéthaine en guerre contre l'Espagne catholique de Philippe II et qui, deux ans auparavant, avait dû s'employer pour défaire l'Invincible Armada. L'arrivée d'une armée espagnole est donc prise très au sérieux par les autorités anglaises et la reine décide de préparer un débarquement en Bretagne afin d'au moins contrer les ambitions espagnoles. Elle décide donc d'apporter son aide au roi de France qui « était étranger à l'univers de la mer » et « n'attribuait à la Bretagne qu'un intérêt stratégique secondaire »<sup>201</sup>. Malgré la menace importante que constituent les Espagnols et le caractère urgent de l'intervention anglaise, les discussions sont tendues entre les souverains français et anglais et l'intervention est longuement et âprement négociée. En décembre 1590, les États de Bretagne pressent Henri IV de trouver un accord avec la reine anglaise et, en février 1591, c'est le prince de Dombes qui écrit à l'ambassadeur de France en Angleterre et le prie d'accélérer les discussions pour les secours. Un accord de principe est trouvé au début de l'année 1591 pour l'envoi d'un contingent, mais il ne satisfait pas Henri IV qui veut l'envoi de ces troupes dans les Flandres alors que la reine anglaise trouve qu'un envoi en Bretagne est plus judicieux. On voit ici une divergence complète dans les choix stratégiques entre les deux souverains et surtout entre deux cultures militaires différentes qui, comme nous le verrons, sera la cause de nombreuses

<sup>201</sup> LE GOFF Hervé, « Transactions diplomatiques et opérations militaires dans la région de Saint-Brieuc durant l'été 1591 à partir de documents anglais inédits », *BMSECA*, tome CXXXVIII, 2010, pages 52-113, p. 52.

tensions. Pour le moment la reine d'Angleterre et son homologue français essayent de s'accorder sur les conditions de l'envoi d'une armée anglaise. Élisabeth I négocie les conditions de son engagement et notamment une participation au moins équivalente en hommes de la part d'Henri IV ainsi qu'un port solidement fortifié pour ses escadres, Saint-Malo étant hors de portée, la reine aimerait bien disposer de Brest ou Morlaix. Une forme de traité est entériné le 4 avril 1591 par les États de Bretagne qui assument les frais de l'envoi du contingent anglais. L'envoi de 3000 hommes par la reine était acté depuis longtemps et, depuis la deuxième quinzaine d'avril, les troupes étaient regroupées, prêtes à l'embarquement. Le contingent déployé en Bretagne devait initialement se composer de 7000 recrues des Flandres pour attaquer Blavet, mais finalement il se réduisit à 3000 âmes, « mal ou peu formées et nécessairement ramenées au rangs de troupes auxiliaires »<sup>202</sup>. Ainsi le 25 avril 1591 une flotte de vingt-trois navires et quelques autres embarcations quittent Portsmouth pour Jersey. Le site de débarquement pose problème et plusieurs agents anglais vont en Bretagne pour s'informer des lieux de débarquement les plus favorables. Leur choix se porte sur la zone côtière du Trégor et du Goëlo, la seule encore aux mains des Royaux et contrôlée par des seigneurs puissants comme le sieur de Kergomar ou le sieur de Keralec<sup>203</sup> qui tiennent des villes ou des places fortes comme Tonquédec, Coatfrec, Lannion et Tréguier. Bien que les rivages de cette région soient difficiles et qu'il y ait une garnison ligueuse sur l'île de Bréhat, le contingent anglais débarque finalement à Paimpol du 13 au 15 mai 1591<sup>204</sup>. La garnison ligueuse préfère fuir devant les navires anglais et l'armée du prince de Dombes accueille à Paimpol les 2400 à 2700 hommes dépêchés par la reine anglaise et commandés par John Norreys<sup>205</sup>. Lors de l'arrivée des Anglais, la ville est faiblement fortifiée et son port est trop petit pour accueillir des navires de gros tonnage. De plus, la ville est petite et les troupes anglaises ne peuvent pas toutes s'y établir. Elles s'installent dans les pays des alentours et jusqu'à l'abbaye de Beauport et Lanvollon.

Les troupes anglaises, fraîchement débarquées, sont aussitôt mises à contribution par le prince de Dombes. Ce dernier profite du fait que Mercoeur soit encore à Nantes pour assiéger la ville de Guingamp. Cette place forte, bien munitionnée et bien remparée, est défendue par une forte garnison de plusieurs centaines d'hommes. Le rendez-vous entre les hommes de Dombes et ceux de Norreys est tout de même fixé le 22 mai pour aller poser le siège devant la ville. Une fois les faubourgs rapidement pris, les troupes royales bloquent la ville et en entament le siège. La ville est

---

202 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 160.

203 Olivier PAVIC, sieur de Keralec : Capitaine royaliste, il reçoit un brevet de capitaine de 100 arquebusiers à cheval le 30 décembre 1589. En 1593 il est nommé gouverneur de Tréguier et de l'île de Bréhat. Il reste fidèle au roi pendant tout le conflit et s'éteint en 1633.

204 LE GOFF Hervé, « Transactions diplomatiques et opérations militaires... »..., *op.cit.*, p. 56.

205 Pour la biographie de John Norreys se reporter à NORREYS John, dans l'annexe 1.

canonnée par les quatre canons apportés par les Anglais, qui commencent à battre les murs de la ville le 31 mai. Le lendemain, après avoir fait une brèche jugée raisonnable un premier assaut est donné par les troupes anglaises mais il est repoussé par les Guingampais, Noreys y perd douze hommes et trente autres sont blessés mais selon ce dernier ces pertes « ne pouvaient être considérées comme importantes dans le cadre d'une telle action et au vu de l'importance des défenses de la place »<sup>206</sup>. S'en suit un second assaut mené par Molac, capitaine de l'infanterie française<sup>207</sup>, mais sans plus de succès puis un troisième, toujours aussi infructueux. Il est décidé d'attendre le lendemain que la brèche soit plus large pour tenter d'autres assauts. Cependant pendant la nuit suivante des Guingampais viennent négocier leur capitulation que le prince de Dombes accepte. Ainsi la ville tombe aux mains des Royaux qui l'investissent le lendemain, 2 juin 1591. Suite à cette opération les Anglais vont rester avec les troupes d'Henri IV pendant une bonne partie de leur intervention dans la province. Ils suivent tout d'abord le prince de Dombes pendant l'été 1591. Après le siège de Guingamp, ils l'accompagnent lors de la « bataille »<sup>208</sup> du Marchallac'h, puis on voit rapidement des tensions apparaître entre les deux camps. En juillet 1591, Norreys obtient les renforts qu'il attend, il conclut un accord pour ne pas engager d'opération importante avant l'arrivée de ces derniers. Cependant l'armée ne peut rester inoccupée, on se concerte donc sur une action à mener. Alors que Norreys souhaiterait se rapprocher de Saint-Malo qui était toujours parmi les objectifs anglais, Dombes pensait aller à Morlaix. Mais les gentilshommes de Haute-Bretagne refusent de s'engager en Basse-Bretagne, de plus ils aimeraient se rapprocher de leurs domaines car les moissons approchent. On propose donc d'assiéger Lamballe une fois le renfort anglais arrivé, mais le siège de la ville en juillet est un échec pour les Royaux qui sont contraints de lever le camp et de retourner à Saint-Brieuc. Ils y restent près d'un mois puis se dirigent vers Saint-Méen et la Haute-Bretagne contre l'avis de Norreys. Cette inaction de l'été 1591 et cette marche vers la Haute-Bretagne révèlent des tensions entre les commandements français et anglais. Norreys veut aller en Basse-Bretagne afin de préserver Brest et peut-être s'y installer. Il espère aussi contrôler Morlaix et la côte Nord pour ainsi confiner les Espagnols sur le littoral Sud de la province et dans Blavet. Ces objectifs différents augmentent le sentiment de la reine d'avoir été bernée par Henri IV qui n'a respecté aucune de ses promesses. Néanmoins, malgré de vives tensions, Norreys, dont beaucoup d'hommes ont déserté ou sont blessés, accompagne Dombes en Haute-Bretagne puis dans le Maine en 1592.

---

206LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 168.

207 Pour la biographie de Molac se reporter à ROSMADEC Sébastien de, dans l'annexe 1

208 Pour parler de cet événement, le mot bataille est entre guillemets car l'affrontement initialement prévu en juin 1591 n'a pas lieu. Les deux armées restent quelques jours face à face mais ne s'affrontent pas et les combats se limitent à quelques escarmouches.

Le début des opérations est difficile pour les Anglais dont les stratégies diffèrent de celles des Français. Il est d'autant plus difficile que les troupes anglaises sont malmenées par les désertions et les épidémies récurrentes. Dès le début des opérations le contingent anglais est soumis à ces différents problèmes, et il faut rapidement envoyer des hommes supplémentaires. Tout au long du conflit, Norreys ne cesse de réclamer davantage de troupes. Ainsi, à travers la correspondance entre ce dernier et la reine anglaise, on voit que dès juin 1591, soit quelques semaines après son arrivée en Bretagne, il réclame davantage d'hommes <sup>209</sup>. Cette demande de renfort s'explique en partie par le nombre insuffisant d'hommes envoyés en Bretagne. En effet sur les 3000 hommes prévus dans les plans de la reine, le contingent n'en compte qu'à peine 2700. De plus ces hommes sont souvent mal équipés et forcés à rejoindre l'armée. Le recrutement des soldats s'effectue entre autre par le système de la presse, ainsi la justice en profite pour envoyer des vauriens et des marginaux dans l'armée afin d'en débarrasser la société. Ces derniers, réticents à toute discipline, désertent dès que possible une fois en France. C'est aussi le cas des Irlandais, John Norreys écrit à leur propos : « Nos Irlandais continuent à passer à l'ennemi, il serait donc nécessaire que sa Majesté réfléchisse bien avant d'enrôler les natifs de cette nation »<sup>210</sup>. Ces derniers, catholiques, préfèrent, une fois enrôlés, désertir pour rejoindre les troupes ennemies. En plus des désertions, Norreys est aussi confronté au problème des hommes invalides. Dès le début des opérations militaires de nombreux Anglais sont inaptes au combat. Parmi ceux là, quelques uns sont blessés lors des combats mais beaucoup d'entre eux tombent malades. Pendant tout leur séjour en Bretagne les troupes anglaises vont être victimes de nombreuses épidémies. En juillet 1591 Montmartin note dans son journal que Norreys veut aller à Saint-Brieuc après le siège de Lamballe afin d'y soigner les Anglais malades <sup>211</sup>. Aussi, que ce soit par le fer ou par la maladie, beaucoup d'Anglais meurent. Les hommes de Norreys, comme toutes les troupes étrangères présentes dans le conflit quel que soit leur camp, sont systématiquement tués ou gardées prisonnières lors des sièges et des combats. De ce fait la reine est en permanence sollicitée pour envoyer de nouvelles troupes en Bretagne. Malgré la menace de rembarquement, exprimée dès 1592, les Anglais restent en Bretagne jusqu'en 1595 et bénéficient de l'envoi régulier de nouvelles troupes. Bien souvent ces renforts débarquent à Paimpol : la ville devient le port des Anglais qui s'y établissent et fortifient quelque peu la place. Ainsi sur les 2400 à 2700 hommes débarqués en mai 1591, on arrive à presque 3000 en juillet de la même année. Cependant les troupes sont rapidement décimées et, après la bataille d'Ambrières dans

---

209 LE GOFF Hervé, « Transactions diplomatiques et opérations militaires... », *op.cit.*, p. 94.

210 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 155.

211 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... », *op.cit.*, p. CCXCI.



le Maine en octobre 1592, il ne reste que 300 soldats<sup>212</sup>. Norreys arrive début 1593 avec un renfort de 2000 hommes. L'envoi régulier de troupes permet d'établir une estimation du nombre d'Anglais présents en Bretagne. Ainsi, en octobre 1593 selon Michael Jones, Norreys peut maintenir stationnés en Bretagne environ 3350 hommes, l'hiver suivant il a 2250 hommes sous son commandement et en novembre 1594, lors du siège de Crozon on estime que 4603 Anglais y sont rassemblés<sup>213</sup>. Ces chiffres ne sont que des estimations mais ils permettent d'apprécier l'effectif anglais présent sur le sol breton.

On voit que pendant la campagne de 1594 les Anglais sont plus nombreux qu'auparavant dans le conflit. Cet engagement est dû aux ambitions espagnoles près de Brest. En effet ces derniers construisent un fort sur la presqu'île de Crozon au début de l'année 1594. Le but des Anglais étant de contrer les offensives espagnoles, ils participent activement à la campagne menée par le maréchal d'Aumont en 1594. Ainsi on voit en septembre 1594 l'arrivée de renforts anglais auxquels s'ajoute l'envoi d'une flotte commandée par Sir Martin Frobisher<sup>214</sup>. Ce dernier est envoyé par Élisabeth I avec six vaisseaux et deux croiseurs pour protéger les côtes de Bretagne et surtout commander les bateaux dans la rade de Brest pendant le siège du fort de Crozon. Lors de ce même siège, il est blessé à la hanche. Il arrive tout de même à ramener ses navires en Angleterre où il meurt des suites de sa blessure. Malgré la réussite du siège, l'entente entre Français et Anglais est consommée. En effet, durant cette campagne, la prise de Morlaix relance le débat entre Anglais et Français pour l'obtention d'un port et Morlaix faisait partie des ports prisés par la reine. Cependant le maréchal d'Aumont refuse de céder le port de Morlaix à Norreys. L'animosité entre les deux chefs et l'échec des Espagnols à s'emparer de Brest sonnent l'heure du départ pour les Anglais. En février 1595, la reine fait rassembler ses troupes à Lanvollon et Paimpol. Saint-Luc essaye de retenir les troupes de Norreys mais en vain. Ce dernier est envoyé en Irlande par la reine, il quitte la Bretagne avec sept compagnies le 28 février. Son frère Henry le suit quelques jours plus tard avec quelques blessés et 1304 hommes valides.

L'intervention anglaise en Bretagne est donc une opération en demi-teinte. Au moment de leur embarquement, les Anglais ont réussi à contrer les ambitions espagnoles sur Brest mais ces derniers possèdent toujours Blavet. De plus, les opérations ont été très coûteuses matériellement et humainement. La reine ordonne le retrait de ses troupes avec le sentiment d'avoir été bernée par Henri IV qui n'a répondu à quasiment aucune de ses attentes. Elle a pallié le plus

---

212 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)...*, *op.cit.*, p. 194

213 JONES Michel «Les Anglais à Crozon à la fin du XVIe siècle », *BMSHAB*, tome LXXV, p 11-56, 1997, pp. 14-15 et 19.

214 Pour la biographie de Frobisher se reporter à FROBISHER Martin, dans l'annexe 1.

urgent en essayant de contrer les ambitions espagnoles mais les opérations en Haute-Bretagne et dans le Maine ne lui ont pas permis d'assurer le contrôle des côtes.

Les forces royales en Bretagne ont donc connu un parcours chaotique. Tout d'abord en ce qui concerne l'arrivée de l'armée puis à propos du commandement. L'armée est dirigée par cinq chefs qui se succèdent à sa tête tout au long du conflit. Néanmoins, malgré des débuts difficiles, les Royaux profitent du contexte global pour reprendre l'avantage dans le conflit pendant les années 1594 et 1595. Cette même année 1595 marque l'essoufflement du conflit, le maréchal d'Aumont mort et le contingent anglais parti, les trêves et les petites opérations se succèdent jusqu'à la fin de la guerre en 1598. Durant quatre années, de 1591 à 1595 les troupes royales ont pu compter sur l'aide de troupes anglaises, envoyées par leur reine. Cependant, cette aide ne s'est pas faite dans une entente cordiale et les hommes d'Élisabeth I<sup>ère</sup> embarquent en 1595 après une campagne en demi-teinte sur le plan humain, et matériellement coûteuse .

## 2) L'armée ligueuse

Après avoir étudié les forces royales en Bretagne pendant le conflit, il nous faut nous intéresser aux autres belligérants présents à savoir les Ligueurs. En 1584, la mort du frère du roi entraîne la réactivation de la Ligue catholique, ou Sainte-Union, et déclenche la huitième guerre de Religion l'année suivante. Le duc de Mercoeur, gouverneur de Bretagne depuis 1582, est partisan de cette Ligue. Mais, lorsque le roi décide de tuer Guise à Blois en 1588 et de s'allier à Henri de Navarre au printemps suivant, le duc de Mercoeur ne soutient plus son souverain et se rebelle ouvertement contre lui. C'est le début de la guerre de la Ligue en Bretagne.

On a déjà vu la composition des troupes royales en Bretagne et la difficulté avec laquelle l'armée est arrivée dans la province. Il s'agit maintenant de voir si l'armée ligueuse connaît aussi ces difficultés de commandement et qui sont les hommes qui la composent. Nous aborderons également l'intervention espagnole, qui vient en aide aux hommes de Mercoeur au cours du conflit. .

### a) Le commandement de cette armée

Lorsque l'on parle de la Ligue en Bretagne, le nom de Mercoeur vient tout de suite à l'esprit. Et pour cause ! Pendant toute la durée du conflit en Bretagne, le duc de Mercoeur est le chef incontesté de la Ligue dans la province. Cependant, avant de parler du commandement de la

Ligue en Bretagne, il convient de s'intéresser au duc de Mercoeur lui-même ainsi qu'aux relations qu'il entretient dans la province à l'aube du conflit.

Philippe Emmanuel de Lorraine, duc de Mercoeur, est nommé gouverneur de Bretagne par le roi Henri III en 1582<sup>215</sup>. Néanmoins le duc est lié à la province depuis 1576, date à laquelle il se marie avec Marie de Luxembourg, duchesse de Penthièvre. Cette union fait de Mercoeur le duc de Penthièvre et lui ouvre tout un réseau de relations avec les grands de la province. En effet la duchesse est la fille de Sébastien de Luxembourg, duc de Penthièvre et gouverneur de Bretagne. Elle naît le 15 février 1562 au château de Lamballe et son baptême est célébré avec faste dans la cathédrale de Nantes le 16 juillet de la même année. Ses parrains et marraines ne sont autres que Antoine de Bourbon, roi de Navarre et père d'Henri de Navarre, futur Henri IV, et la reine Marie Stuart. On note aussi la présence des grands seigneurs de la province, parmi lesquels on retrouve des familles importantes comme celles de Goulaine, de Carné, d'Asserac... qui entretiennent d'étroites relations avec la famille de la duchesse de Penthièvre. L'union de Marie de Luxembourg avec le duc de Mercoeur est donc, pour ce dernier, une première façon de s'implanter en Bretagne et de créer des contacts dans la province.

Aussi, par ce mariage, et par son poste de gouverneur de Bretagne à partir de 1582, le duc de Mercoeur peut se créer un réseau de fidèles. Dès son arrivée aux affaires, il bénéficie d'un jeu d'alliances qui lui permettent d'avoir quelques familles importantes qui gravitent autour de sa personne. De ce fait, il s'allie rapidement aux familles de Goulaine, de Carné, d'Espinay et d'Arradon. Ces maisons forment un réseau serré de parentés et détiennent des places fortes dont Mercoeur ne peut se passer pour assurer la cohésion de son parti<sup>216</sup>. Néanmoins, ce réseau ne s'est pas formé tout seul, il est le fruit d'un travail de sensibilisation de plusieurs décennies opéré vers 1550-1560 dans lequel les familles citées faisaient partie de la clientèle des gouverneurs de province. Ces grandes familles de fidèles se rapprochent du duc en 1585 lors de la constitution de la Ligue. Toutefois Mercoeur ne compte pas uniquement sur les liens familiaux et affectueux pour s'assurer un réseau dans la province. Il use de plusieurs atouts pour attirer ces maisons et les unir à sa cause. Parmi les possibilités qui s'offrent au duc pour fidéliser des hommes, il y a les gratifications. Ces dons peuvent être de différentes natures, ainsi, on a l'exemple d'un don de terre et d'une charge pour Martin Allard : c'est un proche de Mercoeur, qui, en échange de ses services au duc, devient capitaine du château de Fougères et reçoit des terres dans les environs<sup>217</sup>. Mercoeur peut, par sa fonction, représenter la possibilité d'obtenir des charges permettant d'exercer un

---

215 Pour la biographie de Mercoeur se reporter à LORRAINE Philippe Emmanuel de, dans l'annexe 1.

216 BURON Emmanuel (dir.). *Le Duc de Mercoeur (1558-1602) : les armes et les lettres*, Rennes, PUR, 2009, p. 100.

217 LE GOFF Hervé « Fougères durant la Ligue, ou l'impossible siège »..., *op.cit.*, p. 25.

pouvoir public. On a aussi des dons d'argent comme Mercoeur à Rosampoul<sup>218</sup> : après lui avoir fait don de la vicomté du Fou, le duc accorde à Rosampoul le bail à ferme des revenus de la vicomté pour 300 écus. Ces gratifications contribuent au rituel relationnel. Ces liens entre familles peuvent être aussi maintenus et raffermis par des échanges de services, ainsi Jérôme d'Aradon<sup>219</sup> reconnaît sa dette envers Carné qui l'a aidé au siège d'Hennebont et lui assure de sa disposition à lui rendre service en retour<sup>220</sup>. Ces réseaux de clientèle et ces processus de fidélité ne sont pas effectifs qu'en Bretagne et le duc de Mercoeur tente d'augmenter la couverture géographique de son réseau. Pour ce faire il compte sur les familles d'Espinay et de Goulaine qui possèdent des terres en Anjou et divers contacts dans la province ainsi que dans le Maine. De ce fait, à l'aube du conflit, Mercoeur peut compter sur un réseau de maisons fidèles à sa cause.

Lorsque la guerre arrive en Bretagne, le ralliement de ses fidèles à Mercoeur permet au duc de se constituer une armée conséquente et de faire en sorte que sa rébellion soit plus importante. La date de constitution de l'armée ligueuse en Bretagne est plus difficile à connaître que celle des Royaux. Cette armée est toutefois opérationnelle dès le début du conflit et possède un schéma de commandement identique à celui de l'armée royale. On retrouve donc à sa tête le duc de Mercoeur, chef incontesté de l'armée ligueuse pendant toute la durée du conflit. Puis on a son lieutenant général, Jean d'Avaugour sieur de Saint-Laurent<sup>221</sup>, ainsi qu'un état major constitué de maréchaux de camp et des principaux capitaines. Certaines grandes familles de nobles rejoignent Mercoeur en ce début de conflit pour des raisons diverses. En effet les différents membres de la Ligue ont des motivations variées, c'est le cas de Jérôme d'Aradon pour qui la conviction religieuse est le moteur de son comportement. Pour Lezonnet, gouverneur de Concarneau, le chanoine Moreau nous dit que : « plus qu'une conviction bien assise, des raisons d'intérêt et de famille attachaient Lezonnet au parti Ligueur »<sup>222</sup>. En ce qui concerne la famille des Goulaine, leur engagement est motivé par quelques raisons économiques. Il tient compte de l'avis de leurs vassaux et de la localisation de leurs terres<sup>223</sup>. Leur adhésion au parti ligueur est due au fait que celui-ci est : « plutôt une bannière qui couvre des approches variées, mais fédérées par quelques refus nets (le roi tyran ou hérétique) et quelques aspirations plus confuses (un désir de réforme, l'adhésion à un ordre socio-politique hérité...) »<sup>224</sup>. De ce fait, la figure de Mercoeur « exerce donc dès le départ une

---

218 Pour la biographie de Rosampoul se reporter à CARNÉ François de, dans l'annexe 1.

219 Pour la biographie de Aradon, se reporter à ARADON Jérôme d', dans l'annexe 1.

220 BURON Emmanuel (dir.). *Le Duc de Mercoeur (1558-1602)...*, op.cit., p. 108.

221 Pour la biographie de Saint-Laurent se reporter à AVAUGOUR Jean d', dans l'annexe 1.

222 WAQUET Henri, *Mémoires: du chanoine Jean Moreau...*, op.cit., pp. 39-40.

223 BURON Emmanuel (dir.). *Le Duc de Mercoeur (1558-1602)...*, op.cit., p. 112.

224 HAMON Philippe, « Chronique d'une mort annoncée. Le destin de Jean Meneust et la Ligue en Haute-Bretagne (août 1589) », à paraître dans *Les Ligues provinciales*, sous la dir. de S. Brunet et J.J. Ruiz Ibanez, p. 8.

autorité qui sert de point de ralliement. »<sup>225</sup>. Ce ralliement des grandes maisons entraîne dans leur sillage beaucoup de leurs vassaux qui suivent leurs seigneurs. Mais ce n'est pas le cas de tous les nobles, on a déjà vu qu'un bon nombre des grandes familles nobles de Bretagne restent fidèles au roi. Néanmoins, l'armée de Mercoeur peut compter sur le soutien d'un part importante de la bourgeoisie et sur le ralliement d'un bon nombre de villes. La vieille bourgeoisie fidèle au duc « avait rempli de charges civiles importantes, avait mérité la confiance de ses concitoyens [...] ». Cette classe là était nombreuse, ceux là avaient vécu loin de la cour... C'était parmi cette classe que se recrutaient les magistrats de nos villes, les sénéchaux, les lieutenants, les procureurs des communautés, les députés aux États » Ils étaient « riches, considérés, possesseurs de belles et bonnes terres »<sup>226</sup>. Le duc peut ainsi compter sur l'appui de beaucoup de villes qui, au début du conflit, choisissent de se joindre à lui. Le duc possède dès 1585 des places de sûreté et cette même année il est assuré de l'alliance de Nantes, Morlaix, Brest, Redon, Concarneau et Fougères<sup>227</sup>. Au début du conflit, c'est au tour de villes telles que Quimper, Vannes, Dol et Dinan de rejoindre la Ligue, la plupart, influencées par le choix de leur évêque. Fort de tous ces ralliements à sa cause, Mercoeur peut compter sur une armée puissante, bien souvent supérieure en nombre aux troupes royales, surtout au début du conflit. En effet, lors de la « bataille » du Marchallac'h, l'armée ligueuse aligne 7600 hommes dont 3900 Espagnols, les troupes françaises menées par le duc comptent quant à elles environ 1700 chevaux répartis en 790 arquebusiers à cheval et 930 cuirasses ainsi que 2000 fantassins <sup>228</sup>. Un an plus tard, lors de la bataille de Craon, le duc de Mercoeur arrive devant la ville avec 4800 hommes et est rejoint par Boisdauphin<sup>229</sup> avec 1500 hommes <sup>230</sup>.

Cette armée, mobilisée autour du duc de Mercoeur ,va pourtant aller de mal en pis au fur et à mesure du conflit. Malgré la réussite de Mercoeur dans les premières années du conflit, le duc et son armée se heurtent à quelques point de résistance royaux. Ainsi, malgré les différentes tentatives, les Ligueurs n'arrivent pas à prendre Vitré, ni lors d'un siège posé, ni lors de surprises. Il en est de même pour Rennes : la ville se rallie à la Ligue pendant quelques semaines au début du conflit mais, dès avril 1589, elle revient dans le giron royal. Les différentes stratégies élaborées tout au long du conflit pour la faire passer du côté ligueur ne fonctionneront pas. Cependant ces échecs n'entachent que peu l'expansion de la Ligue qui est à son apogée en mai 1592, après la bataille de

<sup>225</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>226</sup> HODEBERT Marcel, « Au temps de la Ligue... Le duc de Mercoeur au pays de Fougères »..., *op.cit.*, p. 35.

<sup>227</sup> RIVAULT Antoine, « Du soldat du roi au soldat de la Ligue : défendre Nantes au temps des guerres de Religion (vers 1550 – vers 1590) », *MSHAB*, tome XCII, 2014, pages 53-72, p. 68.

<sup>228</sup> LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 170.

<sup>229</sup> LAVAL Urbain de, seigneur de Boisdauphin. Il naît en 1557 et est gouverneur d'Anjou et du Maine pour la Ligue. Il est lieutenant général de Mercoeur à la « bataille » du Marchallac'h et accompagne aussi le duc lors de la victoire à Craon. Sa soumission à Henri IV à lieu en 1594 et il est nommé maréchal de France par le roi. Il meurt en 1629.

<sup>230</sup> LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 200.

Craon. Cette bataille est une lourde défaite pour les Royaux qui, en plus d'avoir perdu sur le champ de bataille devant Craon, perdent les villes de Laval, Château-Gontier, Sablé-sur-Sarthe, Châteaugiron et Mayenne et Domfront. On peut croire que la puissance ligueuse atteint son paroxysme, cependant l'onde de choc dans le camps des royaux est telle que Mercoeur aurait pu exploiter davantage cette victoire. Victoire qui, pour reprendre les termes d'Hervé Le Goff, est « en trompe l'œil »<sup>231</sup>. On remarque en effet, au même moment, des débuts de tensions et des objectifs différents entre Mercoeur et le contingent espagnol qui lui prête main forte depuis 1590. De plus, les ardeurs ligueuses du début du conflit s'estompent et laissent place à une guerre plus personnelle, où les acteurs de ce conflit se battent pour diverses raisons. Ainsi on voit des changements de camp réguliers, motivés par différentes raisons. On peut voir là les prémices de l'affaiblissement des ligueurs qui a lieu en 1594-1595. La trêve de fin 1593 est reconduite jusqu'en janvier 1594 et, pendant le début de cette même année, le roi est sacré. Il obtient la soumission de la Normandie, puis celle du maréchal de Brissac qui lui remet Paris en mars 1594. Ces événements s'ajoutent à la conversion du roi en juillet 1593 et portent un coup presque létal à la Ligue. La principale revendication des ligueurs était la religion du roi, or, Henri IV devenu catholique, ces derniers ne peuvent plus contester la légitimité du roi. Ainsi, à l'instar de Brissac pour Paris, on voit en Bretagne plusieurs capitaines ligueurs se rallier à leur souverain qui mène une politique de clémence à leur égard. C'est notamment le cas d'Urbain de Laval, sieur de Boisdauphin qui se rallie à Henri IV pendant cette période, tout comme le sieur de Lezonnet<sup>232</sup>, capitaine et gouverneur de Concarneau, qui bénéficie de 4000 écus suite à son ralliement. D'importantes villes comme Saint-Malo ou Redon décident de passer du côté royal pendant cette période<sup>233</sup>. Le contexte général du royaume et la conversion d'Henri IV ainsi que son sacre n'épargnent pas la cause ligueuse en Bretagne, de ce fait Mercoeur voit les défections se multiplier dans son camp mais n'abdique pas pour autant.

Durant les dernières années du conflit, de nombreuses trêves sont signées et entrecoupent les hostilités. La situation générale dans le royaume s'est améliorée pour Henri IV et, en mars 1594, il charge la reine douairière Louise de rencontrer le duc de Mercoeur, son frère, pour ouvrir des négociations. C'est ce qu'elle fait à Ancenis, lieu de neutralité. Enclin à des négociations, Mercoeur n'est cependant pas près de s'avouer vaincu. Ainsi, malgré les défections dans son propre camp, le duc adopte une attitude étrange. Pendant les États généraux ligueurs qui se tiennent à

---

231 LE GOFF Hervé, « « Je parais en effet ce que je ne suis pas ». La bataille de Craon (23 mai 1592) : Apogée de la ligue bretonne et victoire en trompe-l'œil », dans Le Page Dominique (dir.), *11 batailles qui ont fait la Bretagne*, Morlaix, Skol Vreiz, 2015.

232 Pour une biographie de Lezonnet, voir LE PRESTRE Louis, dans l'annexe 1.

233 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, pp. 246 et 247.

Vannes en avril 1594, les délégués aux États « prient le duc d'embrasser les occasions et occurrences qui pourront se présenter d'assurer le repos et la tranquillité de cette province, et de ce fait de poursuivre les pourparlers engagés à Ancenis »<sup>234</sup>. Pressé par ses hommes de conclure une paix, Mercoeur refuse. Il veut rester ferme et ne rien signer sans l'ordre du pape ou de Philippe II. Or, d'une part, le souverain pontife se rapproche d'Henri IV, l'absout de ses pêchés et lève l'excommunication en septembre 1595. D'autre part, le roi d'Espagne, pendant les discussions de paix à Ancenis, propose à Mercoeur de rompre avec les Ligueurs et de reconnaître l'Infante d'Espagne comme duchesse de Bretagne. De plus, il lui propose une armée supplémentaire ainsi que des charges comme le gouvernement de Bretagne si leur projet se concrétise et fonctionne. Cependant, le duc réclame l'assentiment du pape à ce projet et négocie des augmentations avec Philippe II qui, au bord de la banque-route, ne peut accepter. En cette fin de conflit, alors qu'une majorité de la Bretagne est acquise à la cause royale, et que Mercoeur est de plus en plus esseulé, son orgueil le pousse à continuer la guerre. Henri IV, qui est occupé dans le Nord de la France et particulièrement à Amiens, reprise et tenue par les Espagnols jusqu'en septembre 1597, décide de marcher sur la Bretagne au début de l'année 1598, la seule province qui lui résiste encore. Alors que le duc vient de renforcer les défenses de Nantes et se prépare à un siège, il décide finalement de se soumettre au roi et le rencontre à Angers avant que ce dernier ne fasse son entrée dans Nantes le 13 avril 1598. Cette persévérance du duc dans le conflit, que certains qualifieraient d'entêtement, peut trouver plusieurs explications. Le fait qu'il soit le seul dernier grand chef de la Ligue en France après la soumission du duc de Mayenne en septembre 1595 et qu'il possède ainsi une véritable autorité morale sur les dernières zones de résistance ligueuse. Une autre raison est que le roi de France est toujours en guerre avec l'Espagne dans les dernières années du conflit. De ce fait, en parallèle de la surprise d'Amiens par les hommes de Philippe II, Mercoeur essaye vainement de s'emparer de Chinon et Châtellerauld. Ces opérations, auxquelles il faut ajouter la présence de fidèles du duc qui font des prisonniers jusqu'aux portes de Paris, illustrent sa responsabilité politique. Responsabilité que Mercoeur espère grandissante, et qui pourrait s'avérer payante en cas d'assassinat du roi. En effet, au cours des années 1596 et 1597, ce dernier est la cible de nombreuses rumeurs d'attentats fondées ou non. Ainsi, le duc espère un revirement de situation qui lui serait favorable. On comprend mieux les raisons qui poussent Mercoeur à continuer de résister à Henri IV à la fin du conflit.

---

234 *Ibid.*, p. 249.

L'armée de la Ligue en Bretagne s'est formée autour du duc de Mercoeur, figure incontestée du mouvement dans la province. Sa charge de gouverneur ainsi que les fidélités qu'il a tissées et entretenues lui permettent de se créer une armée dès le début des hostilités. Cette armée se désagrège durant le conflit et, à partir des années 1594-1595, les changements de camp au profit des royaux sont de plus en plus nombreux. Mercoeur tente alors de résister jusqu'au bout à Henri IV mais en vain.

#### b) L'appui de Philippe II

Au printemps 1591, les troupes royales bénéficient de l'aide d'un contingent anglais envoyé par Élisabeth I en Bretagne dans le but de contrer les ambitions espagnoles et l'installation des hommes de Philippe II. En effet, en octobre 1590, les Ligueurs reçoivent l'aide d'une armée espagnole qui débarque en Bretagne. Il est donc intéressant d'étudier plus en détail l'envoi de ces troupes, les raisons qui motivent cet envoi, ainsi que leur action dans la province.

Pour le roi d'Espagne Philippe II, la Bretagne représente un double intérêt, aussi bien stratégique que géographique. En effet la province est idéalement située pour le roi car elle se trouve à mi-chemin entre l'Espagne et les Flandres, elle peut donc servir de base pour les navires transitant entre ces deux territoires. La Bretagne est un territoire important pour les Espagnols qui, avant le début des hostilités dans la province, négocient avec le duc de Mayenne l'utilisation de la Bretagne pour le ravitaillement de ses escadres. Toutefois ce n'est pas la raison principale de l'engagement de Philippe II en Bretagne. L'intervention espagnole s'inscrit également dans le conflit avec l'Angleterre, et la Bretagne peut donc servir de base avancée pour le roi dans la guerre qu'il mène contre Élisabeth I. L'échec de l'Invincible Armada en 1588 ne l'a pas pour autant découragé et il espère bien faire de l'Angleterre un pays catholique en menant une expédition contre le pays et contre le protestantisme. Pour cela la position de la Bretagne est avantageuse car elle sert d'éventuelle tête de pont<sup>235</sup>. En outre, en tant que roi très catholique, Philippe II soutient la Ligue dès sa création<sup>236</sup> et, pendant tout le conflit, est favorable à l'affaiblissement du roi de France. Son implantation en Bretagne pour soutenir Mercoeur est d'autant plus stratégique que le roi veut faire reconnaître sa fille l'Infante Isabelle-Claire-Eugénie comme duchesse de Bretagne. En effet elle est la fille d'Élisabeth de Valois, elle-même fille d'Henri II et descendante d'Anne de Bretagne. Ainsi la réclamation du duché pour la fille de Philippe II n'est qu'un moyen de s'implanter en Bretagne et d'attirer les faveurs de Mercoeur. L'intervention dont bénéficient les Ligueurs bretons n'est

235 LE GOFF Hervé, « Transactions diplomatiques et opérations militaires... », *op.cit.*, p. 52.

236 Par le traité de Joinville Philippe II accorde à la Ligue un soutien matériel et financier.



cependant pas une initiative espagnole et des émissaires ont été envoyés en Espagne pour réclamer cette intervention. Dès la fin août 1589, le duc adresse le capitaine Lobier au roi d'Espagne pour solliciter une aide financière et obtenir des renforts. Avant de s'engager avec Mercoeur, Philippe II envoie don Diego Maldonado en Bretagne afin de sonder les intentions réelles du duc et de ressentir l'état d'esprit de la province. Un accord est rapidement trouvé et, au printemps 1590, les deux chefs s'accordent pour l'envoi d'une armée espagnole en Bretagne.

Dans une lettre du 10 juin 1590, on connaît un peu plus en détail les forces espagnoles qui iront en Bretagne puisque Philippe II dit qu'il envoie à Nantes 10 grands navires, 3000 fantassins et 500 chevaux <sup>237</sup>. Ainsi, le 18 septembre suivant, la flotte espagnole commandée par don Diego Brochero quitte le port d'El Ferrol pour la Bretagne. La traversée n'est pas de tout repos : la flotte espagnole est chassée par les corsaires anglais et essuie une tempête qui la contraint à se réfugier quelques temps sur les côtes de Biscaye. Finalement les trois mille hommes du corps expéditionnaire commandés par don Juan del Aguila <sup>238</sup> débarquent au Nord de l'embouchure de la Loire le 12 octobre. Leur débarquement se fait à Saint-Nazaire puis ils remontent le long de la côte pour aller à Blavet, leur objectif. Les hommes de Philippe II ne sont pas accueillis par Mercoeur en personne mais le duc doit les rejoindre à Vannes, toutefois ils sont guidés lors de leur arrivée dans la province et « le mardy XXIII dudit mois [d'octobre] mon frere d'Aradon [René d'Aradon] partit avec sa compagnie de gens d'armes de Vennes, et alla joindre les Espagnols au passage de la Roche-bernard »<sup>239</sup>. Ils arrivent le 27 octobre à Vannes où don Juan del Aguila rencontre Mercoeur quelques jours plus tard. Parmi les clauses de l'intervention espagnole dans la province, Philippe II avait obtenu qu'on lui accorde un port qui servirait de base au contingent envoyé ainsi que de tête de pont. A cet effet, le duc de Mercoeur, qui avait prit dans un assaut sanglant la ville de Blavet quelques temps auparavant, l'accorde aux Espagnols. Ces derniers s'y installent et don Juan d'Aguila entame la construction d'une forteresse baptisée de son nom *Fuerte del Aguila*. Les travaux du fort sont confiés à l'architecte Cristobas de Rojas qui dresse les plans et supervise les travaux qui commencent en décembre. Les troupes espagnoles bénéficient ainsi d'un point fort qui leur sert de tête de pont. Malgré leur débarquement sans encombre les rangs de l'armée de Philippe II se sont éclaircis. En effet le contingent comporte dix huit compagnies d'infanterie : seize espagnoles et deux italiennes. Néanmoins, en un mois, on compte déjà 300 hommes de morts ou ayant déserté, la revue faite à Hennebont un mois après le débarquement fait état de 2697 hommes parmi lesquels sont compris 948 gens de guerre et de mer embarqués sur les navires. Le 17 janvier

---

237 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 148.

238 Pour la biographie d'Aguila se reporter à AGUILA Juan del, dans l'annexe 1.

239 ARADON Jérôme d', « Journal... », *op.cit.*, p. CCLVII.

suivant, on dénombre 1000 hommes manquant à l'appel sur les 3000 initialement présents. Suite à cela 2000 fantassins viennent renforcer les troupes de don Juan del Aguila en avril faisant monter l'effectif total à 4715 hommes<sup>240</sup>. Le corps expéditionnaire se compose uniquement de fantassins, pour une grande majorité Espagnols mais on note aussi la présence d'Italiens ainsi que d'Irlandais, la présence de ces derniers augmente à partir de 1591 car ils sont enrôlés de force dans l'armée anglaise mais, une fois en Bretagne, désertent et rejoignent les rangs espagnols. Les troupes de Philippe II, sans cavalerie, sont contraintes de stationner près des bordures côtières et ne peuvent s'aventurer. Concernant les hommes, la plupart sont de jeunes recrues, on trouve peu de vétérans des Flandres ou ayant combattu ailleurs<sup>241</sup>.

Malgré cette absence de cavalerie le contingent espagnol est discipliné et formé aux tactiques militaires. C'est un véritable atout pour Mercoeur qui emploie les Espagnols dès leur arrivée. Alors que la ville d'Hennebont est aux mains des Royaux depuis mai 1590, le duc de Mercoeur profite de l'arrivée des Espagnols dans la région pour assiéger la ville le 16 novembre 1590 et ainsi sécuriser les alentours de Blavet. Les Espagnols aident Mercoeur dans le blocus de la place qui se rend le 31 décembre. Leur soutien militaire permet aux Ligueurs de reprendre le château de Blain l'année suivante et de faire lever des sièges comme celui de la cathédrale de Saint-Brieuc en août 1592 ou celui de Craon quelques mois plus tôt. Pendant ce siège, les hommes de don Juan del Aguila se joignent à ceux de Mercoeur pour faire lever le siège de Craon entrepris par les Royaux et, au cours de la bataille de déblocage, le tercio espagnol est au centre du dispositif de Mercoeur. Néanmoins cette aide précieuse pour les Ligueurs qu'envoie Philippe II et les victoires qui s'en suivent ne durent pas ainsi pendant la totalité du conflit et de rapides tensions et divergences apparaissent entre les troupes françaises et les troupes espagnoles. Paradoxalement c'est lors du plus grand succès du duc que la tension entre ce dernier et Juan del Aguila apparaît. Tout comme les Anglais, les Espagnols ne sont pas partisans des opérations à l'intérieur des terres : ils préfèrent rester le long des côtes afin d'isoler les places fortes situées dans l'intérieur des terres sans même les assiéger<sup>242</sup>. Les stratégies différentes entre les deux chefs sont un des motifs pour lesquels l'entente entre Espagnols et Ligueurs marque le pas puis se brise à la fin du conflit. Outre cette mésentente, la présence des soldats hispaniques est mal perçue par la population. Les soldats, quelles que soient leurs nationalités, ne sont généralement pas vus d'un bon œil par le peuple. Mais, suite à la conversion et au sacre d'Henri IV, la présence espagnole est de moins en moins tolérée par le peuple qui subit le passage des troupes « ce que fait augmenter le murmure du peuple contre

---

240 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 150 et 151.

241 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)...*, *op.cit.*, p. 192.

242 LE GOFF Hervé « Fougères durant la Ligue, ou l'impossible siège »..., *op.cit.*, p. 33.

mondict seigneur [le duc de Mercoeur] et contre l'armée espagnolle »<sup>243</sup>. Cette animosité entre le peuple et l'armée de don Juan del Aguila est d'autant plus forte que les Espagnols ne respectent pas les trêves. Ainsi quand la trêve est signée à l'été 1593, elle ne concerne que les troupes placées sous le commandement de Mercoeur et celles placées sous le commandement des lieutenants royaux. De ce fait, les Espagnols continuent leurs opérations et profitent de cette cessation des hostilités pour renforcer leurs positions et recevoir des renforts pour construire le fort sur la pointe de Roscanvel, au début de l'année 1594, afin d'isoler Brest. Le non respect de la trêve publiée révèle la fracture entre Philippe II et Mercoeur.

Alors que le duc pense avoir la confiance du roi d'Espagne et l'autorité sur don Juan del Aguila, l'épisode de la construction du fort de Crozon montre que ce n'est pas tout à fait le cas et que le souverain espagnol opère en solitaire dans la province. L'arrivée de fantassins, de chevaux, d'artillerie et d'hommes pour la construction d'un fort est faite sans prévenir Mercoeur. Ce dernier y est opposé mais les Espagnols ne tiennent pas compte de son avis et érigent le fort au printemps 1594. Le désaccord entre les alliés Ligueurs et Espagnols est consommé lors de l'entrevue du Relecq. En septembre 1594, Mercoeur fait hâtivement lever une armée pour aller secourir le château de Morlaix, assiégé par les troupes du maréchal d'Aumont. Or pour faire lever le siège de la place, le duc a besoin de l'appui des troupes espagnoles. Il part de Nantes et leur donne rendez-vous à l'abbaye du Relecq, non loin de Morlaix. Néanmoins, une fois à l'abbaye, les deux chefs n'arrivent pas à s'entendre. Le maréchal d'Aumont avait attisé les tensions entre Mercoeur et don Juan del Aguila en faisant croire à ce dernier que le duc se servait des troupes espagnoles pour servir ses desseins avant de se défaire d'eux, à quoi il faut ajouter une guerre d'ego entre les deux hommes. Cela suffit pour que les hommes de Philippe II fassent demi-tour et se replient sur Crozon, laissant Mercoeur seul. Ne pouvant faire lever le siège sans les Espagnols, le duc retourne à Nantes. Voulant servir leurs intérêts, les Espagnols n'obéissent plus au duc et opèrent en toute autonomie dans la province. Ils ne tiennent plus compte de l'avis de la Ligue ni des trêves et s'arrogent le droit d'employer des hommes pour les aider dans leurs objectifs. C'est notamment le cas en 1596 lorsque don Juan del Aguila traite avec le brigand La Fontenelle pour prendre le fort de Primel. C'est une place bien fortifiée, située à l'embouchure de la rivière de Morlaix. L'expédition sur Primel est menée en avril 1596 par des hommes de La Fontenelle ainsi que des Irlandais au service des Espagnols.<sup>244</sup> Ils s'emparent de la place et finalement les hommes de don Juan arrivent à se rendre

---

243 CARNÉ Gaston de, *Correspondance du Duc de Mercoeur et des ligueurs bretons avec l'Espagne. Tome 2. Publiée avec une préface historique et des notes par Gaston de Carné...* Collections numérisées - Université de Rennes 2, consulté le 12 novembre 2015, <http://bibnum.univ-rennes2.fr/items/show/683>, doc. 202., p. 24-27.

244 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Basse-Bretagne...*, *op.cit.*, p. 166.

maîtres du fort. Dans cette fin de conflit, les Espagnols ne jouent plus le jeu de la Ligue et servent leurs propres intérêts, ils essayent de tenir leur objectif, à savoir posséder des ports. Cette implantation en Bretagne n'est cependant pas durable et le 2 mai 1598 le roi de France signe le traité de Vervins qui met fin au conflit avec l'Espagne. Ce traité stipule que Philippe II doit rendre les places de Bretagne tenues par ses hommes. Ainsi ils sont contraints de quitter Blavet dans les trois mois, le fort de Primel ayant été évacué quelques temps auparavant. Les premières compagnies rembarquent en juillet et, à cause de la situation financière et politique du royaume de Philippe II, les derniers Espagnols ne quittent Blavet que le 9 septembre 1598. Ce départ met fin à l'intervention espagnole en Bretagne.

Malgré l'aide apportée à Mercoeur par le corps expéditionnaire, leur intervention est chargée d'ambiguïté et rapidement des tensions entre les troupes ligueuses et les troupes espagnoles apparaissent. La fin de conflit est marquée par la mésentente entre Mercoeur et don Juan d'Aguila. Ce dernier n'obéit plus aux ordres du chef de la Ligue et ne sert que ses intérêts alors que le duc réclame le soutien des espagnols.

Pendant tout le conflit, les forces ligueuses en Bretagne sont incarnées par la figure de Mercoeur. Il est le chef incontesté du mouvement dans la province puis dans tout le royaume à la fin du conflit. De nombreuses familles gravitent autour de sa personne ainsi, lorsque le conflit éclate en Bretagne, son armée est composée d'hommes fidèles à sa cause. Cependant leur fidélité ne dure pas et à partir de 1594 le duc voit nombre de ses alliés le laisser et rejoindre le roi. Le contingent espagnol envoyé par Philippe II pour soutenir la Ligue et débarqué en Bretagne en octobre 1590 ne soutient pas Mercoeur tout le long du conflit. Après avoir collaboré avec le duc, des tensions affectent l'entente entre don Juan del Aguila et Mercoeur. Ce dernier se retrouve laissé par les Espagnols qui ne l'appuient plus et opèrent pour leur propre intérêt. La fin du conflit, marquée par de nombreuses trêves, voit la victoire d'Henri IV sur les Ligueurs et leurs alliés Espagnols, qui se soumettent au roi de France en 1598, avant que ce dernier n'arrive en Bretagne.

### 3) Les petits capitaines

En Bretagne, comme dans beaucoup de provinces du royaume, on ne trouve pas seulement deux armées qui s'opposent au cours du conflit. Parmi les belligérants on compte un nombre important de petits capitaines. Ces hommes, rassemblant avec eux quelques dizaines ou centaines d'hommes, participent au conflit mais pour défendre leur propre intérêt. Bien qu'ils soient

officiellement rattachés à tel ou tel camp, ils agissent pour leur propre compte et n'obéissent pas ou peu à leurs supérieurs. On peut donc se demander qui sont ces capitaines ? Pourquoi agissent-ils de la sorte et que font-ils pour qu'on les compare à des brigands ?

a) La volonté de mener une guerre privée

Parmi les troupes présentes en Bretagne, qu'elles soient favorables à la cause royale ou bien à Mercoeur, on retrouve dans les deux cas des bandes de pillards. L'engagement de ces hommes dans les rangs de leur armée est périodique. Ainsi on trouve, tout au long du conflit, des capitaines qui agissent de manière autonome pour défendre leur propre intérêt. Ce mouvement de guerre privée s'opère assez nettement à partir des années 1590, l'engagement est moins ardent qu'au début et les causes mobilisatrices des troupes se diversifient. Les différentes causes de l'engagement évoluent et l'on passe d'une adhésion primitive basée sur une idéologie à, dans un second temps, un engagement pour des raisons plus personnelles. Ces motivations sont de différentes natures, elles peuvent être sociales, économiques, religieuses... Toujours est-il que, quelles que soient ces raisons, on voit de nombreux changements de camp et parfois plusieurs fois au cours du conflit. Ainsi pour atteindre ses objectifs ou se sortir d'une situation délicate, un capitaine peut s'engager pour telle ou telle cause. Néanmoins cet engagement est bien souvent théorique et dans les faits, une fois l'objectif atteint, le capitaine abandonne ses promesses et sert de nouveau ses intérêts qu'il n'avait pas perdu de vue. Parmi les nombreux capitaines qui agissent de la sorte quelques uns sont restés célèbres, c'est le cas de Guy Eder, sieur de La Fontenelle qui trahit plusieurs fois les hommes de son propre camp afin de servir ses intérêts personnels. Ce changement dans l'engagement des capitaines est aussi favorisé par la situation globale de la province. En effet plusieurs facteurs engendrent une augmentation de ces petits capitaines parmi lesquels la faiblesse du commandement. Cette faiblesse se retrouve particulièrement chez les royaux au début du conflit, où la figure du prince de Dombes ne fait pas l'unanimité et où des motivations personnelles viennent perturber les hautes sphères du commandement royal en Bretagne. Ainsi il est aisé d'imaginer que cette faiblesse, voire absence de commandement, conjointe aux difficultés de communications et à l'audace de certains capitaines engendre une augmentation de cette guerre privée. C'est le cas au château de Blain où le sieur du Goust, loin de son état major, profite de sa situation pour s'enrichir en pillant le pays avec sa garnison et en faisant des prisonniers à rançon <sup>245</sup>. L'argent est bien souvent un motif lors des pillages des petits capitaines, cependant ces pillages ne

---

245 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, op.cit., p. 91.

sont pas toujours effectués dans un but d'enrichissement. Les garnisons rencontrent souvent des problèmes pour recevoir leur solde donc, pour survivre, certaines sont contraintes de prélever des denrées sur la population locale. Or ces garnisons profitent souvent de cette situation pour s'enrichir et piller les alentours outre mesure. Ainsi, ces différentes motivations remplacent l'aspect idéologique du conflit et sont à l'origine de la guerre privée menée par certains petits capitaines.

Les petits capitaines, aussi qualifiés de brigands, pillards, bandes de gens de guerre... sont issus d'horizons différents. L'origine de La Fontenelle est un bon exemple pour illustrer un des horizons d'où viennent ces petits capitaines. Guy Eder sieur de La Fontenelle est le fils cadet de René Eder, écuyer de Basse-Bretagne qui habite au château de Beaumanoir, près de Quintin<sup>246</sup>. Cette information nous apprend beaucoup de choses sur La Fontenelle, en effet on voit que c'est un homme issu de la petite noblesse puisque son père est écuyer, de plus il n'est pas l'aîné mais le cadet. Cette situation n'est pas enviable car la structure juridique de l'héritage fait que l'aîné est privilégié par rapport aux autres enfants, ce qui entraîne la paupérisation de beaucoup de gentilshommes. Ainsi parmi les nombreux brigands qui parcourent la province pendant le conflit, on trouve une multitude de ces petits nobles, qui s'enrichissent plus en pillant le pays qu'en vivant de leurs rentes. D'autres brigands et pillards viennent d'un horizon différent puisque ce sont des gentilshommes relativement célèbres du fait qu'ils descendent d'une grande famille ou ont fait parler d'eux dans de hauts faits d'armes. C'est le cas de Christophe d'Aradon, baron de Camors. Bien qu'il soit moins connu que certains de ses frères comme Jérôme ou René d'Aradon<sup>247</sup>, il reste néanmoins membre d'une grande famille et possède une charge importante. Cependant ses origines ne le dissuadent pas de s'adonner au pillage notamment en avril 1596 lorsqu'il ravage les ports d'Audierne et de Pont-Croix<sup>248</sup>. C'est aussi le cas d'Yves du Liscoët qui, malgré son engagement fidèle au roi, est vu comme un pilleur par ses contemporains<sup>249</sup>. Il faut dire que la Bretagne est une province riche, en plein essor avant et après le conflit, ce qui lui vaut le surnom de *petit Pérou* et peut expliquer l'intérêt des capitaines pour le pillage. Cette richesse attire aussi des gentilshommes étrangers à la province comme le sieur de la Tremblaye ou le comte de La Magnanne<sup>250</sup>, tous deux originaires du Poitou. Ce dernier, converti à la Ligue par raison familiale en 1592, ravage un an plus

---

246 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur et le brigandage en Basse-Bretagne pendant la Ligue (1574-1602)*, Nantes, L. Durance, 1920, p. 2.

247 Pour la biographie du baron de Camors, se reporter à ARADON Christophe d', et pour celle du sieur d'Aradon se reporter à ARADON René d', dans l'annexe 1.

248 BERNARD Daniel, « Documents pour servir à l'histoire des guerres de la Ligue en Basse-Cornouaille : Exploits du baron de Camors (1596) », *Bulletin de la société d'archéologie du Finistère*, tome XXXVIII, 1911, pages 281-291, p. 283.

249 JOUAULT Philippe, *L'armée royale en Bretagne (1593-1595), une armée provinciale au temps des guerres de la Ligue*, annexes seules disponibles mémoire inachevé dirigé par Philippe Hamon, Université de Rennes 2, p. 118.

250 Pour la biographie de La Magnanne se reporter à SANZAY Anne de, dans l'annexe 1.

tard la Cornouaille<sup>251</sup>. Les pillages et rapines ne sont pas le fait d'hommes isolés puisqu'ils agissent en bande et bien souvent il s'agit de garnisons. On a déjà vu que les garnisons pouvaient avoir recours au pillage à cause de leur problème de solde. Cependant beaucoup de garnisons profitent de ce statut et cherchent à piller dans l'unique but de s'enrichir. Ces pillages sont accompagnés de violences sur les populations locales, c'est le cas de la garnison du château de Tonquédec qui est redoutée des Morlaisiens, c'est aussi le cas des garnisons de Québriac et Hédé. Ces places sont dirigées par Pierre de Fontlebon et les garnisons qui y sont vivent sur la population, leurs méfaits sont tels qu'en 1595 les États Royaux demandent au roi de licencier ces garnisons <sup>252</sup>. Ces petits capitaines, chefs de bandes de pillards, sont pour certains à la tête de petites armées. Les effectifs les mieux connus sont ceux de La Fontenelle tant ce brigand a fait parler de lui. On sait donc que lors du début des hostilités, il s'entoure de quelques hommes parmi lesquels quelques domestiques de son frère aîné, qui reste neutre pendant le conflit, ainsi que des jeunes de la commune. Ses pillages font de lui un homme redouté dès 1590 et, quelques années plus tard, une foule d'homme cherchant à s'enrichir s'est jointe à lui. De ce fait il se retrouve à la tête d'une véritable armée de quelques centaines d'hommes, il possède un commandement ainsi que de l'artillerie. Dans les rangs de son armée on trouve des gens de toutes origines : des Bretons, des Français, des Espagnols, des Napolitains, des Suisses, des Irlandais...<sup>253</sup> ces hommes d'horizons divers se sont joints à lui tout au long du conflit. Cette troupe n'est cependant pas totalement représentative des effectifs de la plupart des petits capitaines. Les troupes qu'ils entraînent avec eux sont les hommes qu'ils ont à leur charge lorsqu'ils sont au service de la Ligue ou des Royaux, l'effectif se compose donc de plusieurs dizaines, voire centaines d'hommes mais rarement plus. Ces troupes qui pillent et vivent sur le pays se font la guerre continuellement. Ainsi, ils ravagent des villes appartenant au même camp. Montmartin dit à ce propos : « la trêve se maintenait mieux entre les ennemis qu'elle ne se faisait entre les serviteurs du Roi, lesquels étant sans chef entreprenaient les uns sur les autres » <sup>254</sup>.

Pour mener leurs petits raids et piller le pays sans être inquiétés, les petits capitaines ont besoin d'un endroit où se réfugier. « Tout chef d'une compagnie de guerre ne cherchait que l'occasion d'acquérir, par tous les moyens, une forteresse ou un château où il pût loger sa troupe. Chaque place forte devenait un repaire d'où l'on exploitait les environs, qu'on ruinait sous prétexte de contribution à l'entretien de la garnison. »<sup>255</sup>. Par conséquent, de nombreux bâtiments, manoirs,

---

251 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur...*, *op.cit.*, p. 52.

252 DUVAL Michel, « Démilitarisation des forteresses au lendemain de la guerre de la Ligue (1593-1628) », *BMSHAB*, tome LXIX, p 283-307, 1992, p. 285.

253 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur...*, *op.cit.*, p. 224.

254 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 292.

255 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur...*, *op.cit.*, p. 38.

châteaux ou forteresses sont occupées par des bandes de pillards. On a ainsi l'exemple du sieur de La Plante, fidèle de La Fontenelle, qui se réfugie dans un moulin près de Carhaix avant d'en être délogé par Kergomar en 1594<sup>256</sup>. Son cas n'est pas isolé puisqu'en 1592 une véritable armée malouine attaque le moulin à marée de Quiniart, situé sur le bord de la Rance, où s'est installé le capitaine Champcourt afin de ravager la région<sup>257</sup>. Ainsi on voit de véritables zones de guerres privées se développer autour de ces places. La menace de ces petits capitaines est permanente pour le pays aux alentours d'autant plus que ces troupes privées ne respectent pas les trêves. Elles s'attaquent aussi bien à leurs adversaires qu'aux membres du même camp ou aux personnes neutres qui ne prennent pas parti dans le conflit mais le subissent. Ces bandes de soldats, qui sont autonomes et obéissent peu aux ordres, agissent donc pendant les trêves mais aussi après le conflit. Ces troupes privées qui subsistent martyrisent le pays et restent actif, au motif d'être prêts pour une nouvelle prise d'arme. De ce fait après le conflit on voit toujours en Bretagne bon nombre de « bicoques » qui abritent encore des brigands. Afin de les éradiquer, les États de la province demandent au roi de diminuer les garnisons, dont beaucoup sont en réalité des bandes de pillards, ainsi que de faire raser les fortifications particulières pour qu'ils n'aient plus d'endroits où s'abriter.

Ces bandes privées, menées par des capitaines plus ou moins renommés sont donc de véritables petites armées qui servent leur propre intérêt, qu'il soit social, économique ou politique. Cependant, pour les qualifier de pillards, brigands, voleurs, il faut s'intéresser à leurs méfaits.

#### b) Les différentes exactions commises

Tout passage de troupe régulière est redouté par la population. Les soldats vivent sur le pays, ils se servent allègrement dans les paroisses qu'ils traversent et abusent régulièrement des habitants. Cependant ces violences atteignent leur paroxysme lorsque les paroisses sont attaquées par des bandes privées de gens de guerre. Lors de leurs passages, ces brigands volent, pillent, emportent tout avec eux. Un bon nombre de femmes et de filles sont systématiquement violées, certains habitants sont tués et parfois c'est un véritable massacre. Les maisons et divers bâtiments sont brûlés. Puis la troupe repart, soit pour retourner dans son quartier général, ou bien pour attaquer un autre village et commettre les même exactions. Ce déchaînement de violence est régulier et touche toute la Bretagne. Cependant notre propos va se focaliser ici sur les faits et gestes de La Fontenelle. Ce brigand est le plus célèbre de la province, ainsi on possède de nombreux récits

---

256 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... », *op.cit.*, p. CCCI.

257 FOUCQUERON Gilles, *Malouin suis : une république sous la Ligue*, Combourg, Actimo, 1989, p. 167.



de ses exactions qui se déroulent majoritairement en Basse-Bretagne<sup>258</sup>. En étudiant tout ce qu'il a commis pendant le conflit, on peut avoir un bon aperçu des violences exercées par les bandes de brigands qui parcourent la province pendant la guerre de la Ligue.

Originaire de Beaumanoir, près de Quintin. La Fontenelle commence ses sévices dans cette région. Dès 1590 il établit plusieurs postes dans la région de Saint-Brieuc et notamment au manoir de Kersaliou, situé dans la paroisse de Pomerit-Jaudy<sup>259</sup>. Depuis ce manoir, il ravage les alentours avec sa garnison. Ces méfaits sont rapidement connus à travers la province et ils sont tels que, dès cette même année 1590, le parlement de Rennes prononce un arrêt contre lui à cause de ses « volleries et pilleries »<sup>260</sup>. C'est le cas de beaucoup de garnisons autres que celles de La Fontenelle, parmi lesquelles celles de Tonquédec et Coatfrec. Ces deux forteresses situées à proximité de la ville de Lannion martyrisent les alentours. Les 3 et 7 juillet la paroisse de Plestin est ravagée et brûlée et le 21 juillet c'est au tour des paroisses de Plouaret, Ploubezre et Lannion de subir le même sort<sup>261</sup>. Toutes ces paroisses sont situées autour des deux forteresses et subissent les agissements de la garnison. On trouve le même souci dans toute la Bretagne. Ainsi à Blain, la garnison commandée par le sieur du Goust ruine le pays alentour et fait beaucoup de prisonniers, ces derniers viennent d'horizons sociaux différents, on trouve « des gens d'église, gentilshommes, gens de guerre, marchands, gens de justice, et laboureurs et paysans en grand nombre »<sup>262</sup>. Ces prisonniers sont gardés dans d'horribles conditions et sont rançonnés afin qu'ils puissent retrouver leur liberté.

Après avoir ravagé la région de Saint-Brieuc et de Tréguier, La Fontenelle va en Cornouaille. Arrivé dans l'évêché il continue de sévir et pille la ville de Châteauneuf-du-Faou qui est pourtant ligueuse tout comme La Fontenelle<sup>263</sup>. On voit ici que le choix politique d'appartenir à tel ou tel camp n'importe pas dans les agissements des brigands. La Fontenelle n'a cure de l'appartenance de la ville de Châteauneuf-du-Faou à la Ligue et s'intéresse uniquement à ses richesses qu'il compte bien s'approprier. Il en va de même pour la Magnanne quelques temps plus tard. Ce dernier, après avoir pillé le Faou en 1593, parvient à s'introduire en Cornouaille avec sa troupe et ravage Châteaulin et les paroisses traversées. Ainsi « la Cornouaille fut en proie à tous les partis amis ou ennemis, qui vinrent successivement la piller »<sup>264</sup>. Appelé par Mercoeur pour la

258 Se reporter à l'annexe 8 qui répertorie les principaux déplacements de La Fontenelle

259 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur...*, *op.cit.*, p. 17.

260 CHARTIER Erwan, « Le folâtre Guyon. Guy Eder de la Fontenelle, un *condotierre* breton », *ArMen*, n°133, mars/avril 2003, pages 16-23, p. 20.

261 CROIX Alain, *Moi, Jean Martin, Recteur de Plouvellec...*, *op.cit.*, p. 42.

262 DE LA NICOLIERE-TEIJEIRO M., « Actes extraits des titres de Rohan, fonds Bizeul » Déposition de maître Guillaume Baillergeau, *Bulletin de la société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure*, t. 33, 1894, p. 154-187, p. 180.

263 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur...*, *op.cit.*, p. 21.

264 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne...*, *op.cit.*, p. 428.

bataille de Craon, la Fontenelle quitte un temps la Basse-Bretagne. Il y revient à la fin du printemps 1592 et, pour le compte de Mercoeur, se saisit par la ruse de la forteresse de Coatfrec. Ce château, est dirigé par Goesbriand<sup>265</sup>, cependant La Fontenelle parvient à introduire quelques-uns de ses fidèles dans la place qui lui permettent d'y pénétrer et d'en prendre le contrôle. Il continue de ravager les villes des alentours comme Lannion ou Paimpol. Ces places subissent donc plusieurs fois les méfaits des bandes de pillards durant le conflit. On retrouve le même scénario à Carhaix en 1593. La Fontenelle ayant été chassé par Sourdéac de Coatfrec retourne en Cornouaille, il va à Carhaix et prend l'église St Tremeur où il se retranche. L'église offrait à La Fontenelle un bon poste d'observation depuis sa grande tour carrée. L'ayant investie, le brigand en augmente les défenses et la transforme en forteresse. De ce fait, la ville de Carhaix subit pour la seconde fois le passage d'une troupe de brigands et la mise à sac. Le premier pillage a lieu en 1590, il est le fait d'une troupe de royaux commandée par la Tremblaye et du Liscoët. Ce dernier avait une réputation de « pillard émérite, comme le comte de la Maignanne ou La Fontenelle »<sup>266</sup>. Profitant d'un mariage entre bourgeois dans la ville et des richesses accumulées pour l'occasion, la troupe de royaux s'introduit dans la ville et la met à feu et à sang. Un bon nombre de maisons sont brûlées et de nombreuses personnes sont violées et tuées. Les paysans des alentours voulant chasser ce détachement de soldats royaux se font massacrer par les gens de guerre avant que ces derniers ne repartent laissant derrière eux des ruines encore fumantes. La même troupe revient effectuer une razzia en 1592 dans la même région, les quelques compagnies présentes avec eux « se jettent sur le plat pays prétendument du parti contraire »<sup>267</sup>. Ce n'est pas un cas isolé, beaucoup de villes ou villages subissent, comme Carhaix, plusieurs pillages au cours du conflit. Ils sont souvent accompagnés d'incendies. Ainsi, à la même époque mais à l'autre bout de la province on a l'exemple de la grange du presbytère Saint-Martin au Cellier qui est brûlée par des soudards<sup>268</sup>. Concernant l'église de Carhaix, son utilisation par La Fontenelle n'est pas anecdotique. En effet ces bâtiments servent souvent de lieu de refuge pour des populations attaquées ou, dans le cas présent, pour une bande de gens de guerre. De plus ce sont des cibles privilégiées en tant que lieux où beaucoup de richesses sont accumulées. On compte donc de nombreux vols d'objets religieux comme des calices, souvent richement décorés.

Établi dans l'église Saint-Trémeur de Carhaix, La Fontenelle n'en était pas pour autant enchanté. En effet il convoite le château du Granec, situé dans la paroisse de Collorec. La

---

265 Pour la biographie de Goesbriand, se reporter à GOESBRIAND François de, dans l'annexe 1.

266 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur...*, *op.cit.*, p. 41.

267 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 292.

268 CROIX Alain, *Moi, Jean Martin, Recteur de Plouvellec...*, *op.cit.*, p. 44.

place appartient à Vincent de Coatnezere, sieur de Pratmaria, ligueur comme La Fontenelle. Néanmoins ce n'est pas la similitude de camp entre les deux hommes qui empêche le brigand de s'emparer de la place. Au contraire, cela lui sert à élaborer un plan pour se saisir du Granec. Le sieur de Pratmaria sait que sa demeure est une des cibles de plusieurs capitaines royaux, de plus il est ami avec le sieur de Rosampoul, gouverneur de Morlaix pour la Ligue. Sachant cela, La Fontenelle envoie quelques uns de ses hommes munis d'un faux message de Rosampoul, les soldats se font passer pour hommes de Morlaix et pénètrent dans la place. Abaisant leur garde devant cette arrivée d'hommes supplémentaires, les défenseurs de la place tombent dans le piège tendu par La Fontenelle. Ainsi, les hommes du brigand peuvent s'emparer de la place avant d'ouvrir les portes afin que leur chef prenne possession de la place. Devenu maître du Granec par la ruse, La Fontenelle en renforce les fortifications et, peu de temps après son arrivée, massacre les paysans qui viennent l'assiéger. Il laisse près de 800 hommes sur place et interdit aux parents des victimes de porter secours aux blessés et d'enlever les morts<sup>269</sup>. Bien retranché dans son château, La Fontenelle n'en délaisse pas pour autant ses raids. Il continue de piller les alentours, met le pays à feu et à sang. C'est dans cette période qu'il prend et pille l'abbaye de Langonnet que les moines doivent abandonner face aux hommes de Guy Eder<sup>270</sup>. Ainsi il multiplie les expéditions et possède de nombreuses places où il installe ses fidèles comme au moulin près de Carhaix d'où le sieur La Plante ravage les alentours, il en est de même pour l'abbaye de Langonnet qui est non seulement pillée par les hommes de La Fontenelle mais aussi investie par ces derniers. Depuis sa forteresse du Granec, La Fontenelle s'aventure de plus en plus loin. Cependant ces méfaits s'arrêtent pour un temps. En effet Mercoeur appelle La Fontenelle en 1594 pour aller secourir la ville de Morlaix, assiégée par les Royaux, mais, ne pouvant faire lever le siège, le duc se replie sur Quimper. En chemin, il passe au château du Granec et peu après avoir quitté la place apprend les méfaits exercés par La Fontenelle depuis ce repaire. Aussitôt Mercoeur ordonne à ses hommes de brûler le château<sup>271</sup>, contraignant Guy Eder à se trouver un nouveau repaire. Ce qu'il fait rapidement puisqu'on le signale peu de temps après au château de Corlay. Il recommence ses vices mais ne reste pas longtemps dans la région car il est assiégé par les sieurs de Saint-Luc et Montmartin<sup>272</sup> au

---

269 WAQUET Henri, *Mémoires: du chanoine Jean Moreau...*, *op.cit.*, p. 118.

270 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur...*, *op.cit.*, p. 65.

271 *Ibid.*, p. 91.

272 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... », *op.cit.*, p. CCCV.  
Pour la biographie de Montmartin se reporter à MATZ Jean du, dans l'annexe 1.

début de l'année 1595. Il se rend « vie et bague sauves »<sup>273</sup> puis s'empare de Crémenc, mais n'y reste que peu de temps là aussi.

En juin 1595, La Fontenelle s'empare par surprise de Douarnenez et de l'île Tristan. Il a depuis longtemps étudié la configuration de la place et a apprécié les avantages qu'elle offre. L'île est située à deux pas de la ville de Douarnenez mais, à marée haute, il est impossible d'y accéder à pied et on peut facilement s'y retrancher. Ainsi, lors de la prise de la ville, La Fontenelle attaque directement l'île par surprise, de sorte que la ville ne donne pas l'alarme, on voit ici encore une fois la malice de La Fontenelle afin d'arriver à ses fins<sup>274</sup>. Les lieux sont pillés et les prisonniers sont emmenés dans la prison du manoir de Crémenc en attendant que l'on paye leur rançon. Cette attaque permet au folâtre Guyon de s'emparer de la place dans laquelle il restera le plus longtemps. En effet, après avoir fortifié Douarnenez et surtout l'île Tristan, La Fontenelle ne bouge plus de ce repaire et, grâce à sa flotte, il mène des raids dans bon nombre de places bretonnes. Parmi les nombreuses attaques opérées par Guy Eder, on peut citer celles de Penmarc'h et Pont-Croix. On ne sait pas exactement quand l'attaque de Penmarc'h a lieu, certains comme le chanoine Moreau ou J. Baudry la placent en août ou septembre 1595, d'autres comme H. Le Goff disent qu'elle a lieu en mai 1596. Toujours est-il que La Fontenelle attaque la ville avec ses hommes. Il force l'église et le fort de Kérity et massacre tous les habitants qui s'y sont réfugiés, il pille et brûle la ville, fait quelques prisonniers qu'il emmène sur l'île Tristan et complète sa flotte en volant celle présente à Penmarc'h. Le chanoine Moreau dit à propos de cet épisode qu'« après La Fontenelle, demeure telle ruine que Penmarc'h ne pourra de cinquante ans se relever, ni possible jamais ». Le chanoine voit juste car la cité ne se relèvera jamais de cette razzia<sup>275</sup>. L'attaque de Pont-Croix intervient environ dans les mêmes temps selon Moreau. Cette fois-ci La Fontenelle n'attaque pas la ville par surprise, les habitants, prévenus au son du tocsin, se barricadent à la hâte et prennent les armes. Ils se réfugient autour et dans l'église et se défendent farouchement. La Fontenelle, irrité, décide de les faire sortir de l'église en enfumant le clocher afin qu'ils suffoquent ou se rendent. Cette méthode ne s'avère pas payante, La Fontenelle décide alors de parlementer et convaincre les habitants réfugiés dans le clocher de se rendre vie et bagues sauves, ceux-ci acceptent. Néanmoins le brigand ne tient pas sa parole, ses hommes pillent l'église où se trouvent les richesses des gens de la ville mais aussi celle des campagnes des alentours. De plus, il fait pendre tous ceux de la tour qui ont participé à la

---

273 Expression de l'époque précisant le sort réservé aux défenseurs d'une place prise : ils ne seront pas tués, peuvent sortir de la place et emporter leurs bagages. Pour plus d'informations sur ces conditions de redditions consulter la partie consacrée aux différentes capitulations dans ce mémoire.

274 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne...*, op.cit., p. 445.

275 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, op.cit., p. 309.

défense de la ville, il fait violer la femme du gentilhomme présent lors de la défense de l'édifice par ses soldats puis fait pendre ce dernier ainsi que le recteur de Pouldreuzic. Il ne garde que quelques prisonniers qu'il espère mettre à rançon et fait massacrer le reste des habitants. Pendant tout le reste de la guerre La Fontenelle continue ses raids meurtriers, ses pillages et ses massacres, il résiste à plusieurs sièges et négocie sa reddition avec Henri IV en 1598. De nombreuses villes sont attaquées plusieurs fois et le passage régulier des soldats, ou pire, des bandes de brigands, contraint la population à fuir les bourgs afin de se réfugier dans la campagne ou dans les bois.

Nous avons développé ici le cas de La Fontenelle car c'est le plus célèbre et ses méfaits sont connus. Mais beaucoup des autres petits capitaines et des bandes privées agissent de la sorte pendant le conflit. Mettant le pays à feu et à sang lors de « véritables razzias [...] sans aucun objectif militaire, hors de toute stratégie, ponctuées par des exécutions de masse »<sup>276</sup>.

#### c) L'intérêt de se rattacher à une cause plus grande

Ce qu'il faut savoir à propos des pillages et nombreux crimes perpétrés par ces brigands tels que La Fontenelle ou La Magnanne c'est, d'une part : ce ne sont pas des faits isolés et de nombreux capitaines font de même dans toute la province et pendant tout le conflit. D'autre part : les troupes dirigées sont souvent désignées par le terme de bande de gens de guerre ou bandes privées, or ces bandes ne sont pas totalement privées et dépendent de leur chef. En effet, La Fontenelle, ainsi que tous les autres capitaines brigands que l'on peut rencontrer dans le conflit, ne font officiellement pas la guerre pour leur compte. Bien que leurs agissements révèlent une grande autonomie par rapport à leur état major et à leurs supérieurs, ces brigands appartiennent bien à un des deux camps qui s'opposent pendant le conflit, à savoir Ligueur ou Royaux. Des hommes comme La Magnanne ou du Liscoët sont connus pour leurs dégâts sur les campagnes de Basse-Bretagne, néanmoins, on les retrouve respectivement aux sièges de la ville de Morlaix et à celui du fort de Crozon. Leur participation à ces opérations ne répond pas à un intérêt personnel mais plutôt à une sollicitation de leurs supérieurs.

Ainsi ces brigands ne sont pas totalement autonomes et ont même intérêt à se rattacher à un camp et à dépendre de celui-ci. Cette appartenance à un camp permet de justifier certains agissements au nom de tel ou tel camp. C'est le cas de La Fontenelle qui est rattaché à la Ligue et agit officiellement au nom de Mercoeur. De ce fait lorsqu'il prend la place du Granec, il la renforce et garde la place pour la Ligue. Il combat les paysans venus l'assiéger et empêche les

---

<sup>276</sup> Ibid., p. 292.

Royaux de s'en emparer. Donc, malgré ses pillages et raids meurtriers dans la région, il participe au conflit en conservant une place pour la Ligue et en occupant le terrain. Le cas est similaire et plus significatif quand, en 1592, Guy Eder s'empare du château de Coatfrec. La forteresse est aux mains des Royaux et Mercoeur, qui veut s'en emparer, confie la tâche à La Fontenelle à travers une lettre où il demande : « que incontinent et en la meilleure diligence qu'il vous sera possible avec les troupes des gens de guerre tant de cheval que de pied que conduisez et commandez sous nostre auctorité et autres dudit parti de l'union que pourrez rassembler, s'il en est besoin audit pays, vous ayez par tous les moyens et voyes d'hostilité dont vous vous pourrez adviser, à prendre et réduire ladite place et chasteau de Coetfret en l'obéissance dudit parti de l'union. »<sup>277</sup>. Ce que fait La Fontenelle. De ce fait, ses pillages et crimes en tous genres qui suivent sont justifiés par le fait de garder la place de Coatfrec ainsi que la garnison qui y est sous l'autorité du duc de Mercoeur.

Le rattachement à tel ou tel camp permet aussi pour le brigand de négocier certaines situations et l'aide à améliorer son sort et à continuer ses méfaits. L'exemple de Pierre de Fontlebon, sieur de Treverac, est en cela significatif. Au début du conflit, ce gentilhomme originaire de Poitou, soutient le roi et, grâce à ses relations avec la famille de Guémadeuc, est nommé à la défense du château de Québriac par le prince de Dombes en 1591. Il profite de cette situation pour rançonner les environs et, en 1592, les États ordonnent de licencier la garnison et de démolir la forteresse. Cette décision ne réjouit pas Fontlebon qui livre la place à Mercoeur. Ce changement d'allégeance sert les intérêts du sieur de Treverac car son logement demeure intact, il peut en garder le contrôle et continue ainsi à exercer ses méfaits. Il retourne une nouvelle fois sa veste après l'entrée d'Henri IV à Paris. En 1594, il est libéré par d'Aumont et participe cette même année avec les Royaux à la campagne en Basse-Bretagne. Au début de l'année 1595 il change à nouveau de camp et s'empare du château de Hédé où il met son fils en garnison. Tous deux sont de la même trempe et ainsi ils continuent de piller les environs jusqu'à la fin du conflit, officiellement sous le compte de la Ligue, mais ces nombreux changements de camp montrent clairement que les ambitions personnelles et la soif de fortune ont pris le dessus sur l'engagement idéologique qui, finalement, ne sert que les intérêts propres à Pierre de Fontlebon. L'association du sieur de Trevecar avec son fils lui permet d'agir avec plus d'hommes car les deux garnisons collaborent pour mener des raids sur les campagnes environnantes. L'attachement à un camp permet au brigand de bénéficier d'un soutien de la part des garnisons alliées. C'est le cas pour La Fontenelle qui bénéficie de l'aide de garnisons alliées comme la garnison espagnole présente à Pontivy. Lorsqu'en 1595 le folâtre Guyon est assiégé par l'armée royale dans le château de Corlay, il demande à parlementer.

---

277 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves...*, *op.cit.*, col. 1545.

En effet, Montmartin, qui prend part au siège, raconte dans ses *Mémoires* qu'« il se deffendoit, que les Espagnols le viendroient secourir »<sup>278</sup>. Et à juste titre car la route de Pontivy est surveillée par Montmartin « qui estoit bien adverty que les Espagnols faisoient leur compte de marcher à Pontivy, distant de quatre lieues dudit Corlais pour en faire lever le siège »<sup>279</sup>. Bien que les Espagnols ne fassent pas lever le siège de Corlay, La Fontenelle sait que, malgré son statut de bandit pilleur, il peut compter sur le soutien de garnisons ligueuses qui lui viennent en aide.

L'aide de la garnison de Pontivy à Guy Eder peut aussi être vue comme révélatrice de l'intérêt qu'ont, ici les Espagnols, à aider des petits capitaines brigands et ce malgré les méfaits de ces derniers. A plus grande échelle, on peut dire que Mercoeur, tout comme l'armée royale, au mépris des nombreuses plaintes qui leurs parviennent, trouvent un intérêt à garder ces petits capitaines. Les brigands sont avant tout des capitaines servant un camp ou un autre, ainsi la place qui leur sert de repaire est une place de plus pour le parti. C'est le cas à Coatfrec, quand La Fontenelle s'en empare en 1592 c'est sur ordre de Mercoeur et le brigand garde la place pour la Ligue. De même au Granec, lorsque Mercoeur rebrousse chemin devant Morlaix il s'arrête dans le château pour dîner<sup>280</sup> car la place appartient avant tout à la Ligue. De plus, les petits capitaines sont à la tête d'une garnison et dirigent des soldats, ainsi les Ligueurs ou les Royaux leur font régulièrement appel lors de grandes opérations. Le sieur du Liscöet, dont nous avons parlé lors du sac de Carhaix, participe à la campagne de 1594 et meurt devant le fort des Espagnols à Roscanvel, lors du siège<sup>281</sup>. C'est aussi le cas pour La Fontenelle. Ce dernier, emprisonné à Vannes par la Ligue à cause de ses méfaits, est libéré par Mercoeur « à la condition que, réunissant en toute hâte sa compagnie, il vint, sans retard, lui aussi, se joindre à l'armée de la Ligue »<sup>282</sup> qui partait faire lever le siège de Craon. Pendant la bataille qui s'en suit, La Fontenelle se montre adroit et acquiert la considération du duc de Mercoeur qui le charge quelques mois plus tard de prendre le château de Coatfrec. Ainsi, à l'image du duc, les grand chefs mobilisent aussi bien les petits capitaines que les hommes qui leur sont fidèles. Le but étant de rassembler le plus de troupes possibles.

Suite à la prise de Douarnenez par La Fontenelle en juin 1595, on voit bien que les agissements de ce dernier sont dans l'intérêt du duc. En effet, Mercoeur envoie une lettre au sieur de la Noë-Bernard afin que : « incontinent et le plus diligemment qu'il sera possible vous ayez à lever et mettre sus une compagnie de deux cens arquebusiers à pied des plus vaillans que pourrez trouver et c. [cent] dont nous vous avons créé capitaine, laquelle vous ferez aussi-tôt entrer et tenir

---

278 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... »..., *op.cit.*, p. CCCVI.

279 *Ibid.*, p. CCCVI.

280 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur...*, *op.cit.*, p. 91.

281 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... »..., *op.cit.*, p. CCCIV.

282 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur...*, *op.cit.*, p. 27.

garnison à Douarnenez pour la conservation de ladite place »<sup>283</sup>. Cette lettre, datée du 2 juillet 1595 montre que Mercoeur se satisfait de la prise de la ville et fait en sorte de la conserver pour la Ligue. Les agissements du brigand satisfont aussi les Espagnols qui, depuis peu, opèrent un rapprochement mutuel avec La Fontenelle. Ce dernier dit pourtant n'avoir prit Douarnenez et l'île Tristan que pour la conserver à la France et au roi. Néanmoins les hommes de don Juan del Aguila l'aident à s'établir à Douarnenez, ce qui satisfait La Fontenelle, puis l'utilisent de nouveau pour s'emparer de la pointe de Primel. S'assurant ainsi de nouveaux sites côtiers, conformément à leur stratégie<sup>284</sup>. Un autre intérêt que peut trouver Mercoeur dans les agissements de La Fontenelle, ainsi que tous les chefs de guerre, par rapport aux agissements de leurs petits capitaines brigands, réside dans le pillage. Ce n'est pas l'opération militaire la plus remarquable mais pourtant elle se révèle assez stratégique. En effet, malgré l'interdiction de « prendre ou gehenner les villageois »<sup>285</sup> énoncée dans le règlement de la Ligue, Mercoeur est favorable au pillage ou à la picorée, selon le terme de l'époque. Le duc consent à ce que les capitaines mènent la petite guerre : dans une lettre adressée au capitaine de la Chaize en avril 1589, il autorise ce dernier à : « courir, ravager, prendre et enlever de leurs [désigne les Royaux] maisons et retraites leurs vivres, victuailles et munitions »<sup>286</sup>. Ces opérations ont un double impact sur l'ennemi : d'une part elles le privent de ses biens et l'affaiblissent économiquement et, d'autre part, elles mobilisent les forces et ressources de l'ennemi. En effet, suite aux pillages, ce dernier est obligé de prendre des mesures pour arrêter les agissements des bandes de pillards. Ainsi il mobilise son temps, son énergie et ses forces qui ne peuvent être déployés sur d'autres fronts. La petite guerre et la picorée menées par les petits capitaines sont donc bénéfiques pour leurs chefs, c'est en cela que Mercoeur approuve, dans une certaine mesure, les agissements de La Fontenelle car ce dernier mobilise les forces royales qui viennent l'assiéger plusieurs fois suite à ses méfaits sur le plat pays.

On voit donc que l'intérêt pour les petits capitaines de se rattacher à une cause plus grande est réciproque. Les chefs de guerre que sont Mercoeur ou les différents lieutenants généraux pour le roi en Bretagne, trouvent un intérêt dans les agissements des bandes de brigands qui se réclament de leur parti. Les bandes privées, quant à elles, se servent de leur allégeance pour satisfaire des ambitions et objectifs plus personnels.

---

283 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves...*, *op.cit.*, col. 1636.

284 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 291-292.

285 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves...*, *op.cit.*, col. 1535.

286 *Ibid.*, col. 1496.



Comme dans beaucoup d'autres provinces du royaume, des bandes de gens de guerre, menées par un petit capitaine parcourent le pays durant le conflit. Ces groupes armés agissent dans le but de satisfaire des ambitions personnelles. Bien que les raisons de leur engagement soient différentes, les opérations menées par ces brigands sont de véritables razzias. Leurs raids sur des villes ou des villages n'ont aucun but militaire immédiat mais s'accompagnent systématiquement de pillages, viols, massacres et incendies. Ces capitaines, qui font la guerre pour leur compte, trouvent tout de même un intérêt à se rattacher officiellement à un camp. Les raisons sont diverses mais elles leur permettent d'assouvir un projet personnel. De leur côté, les chefs des armées ligueuses et royales trouvent aussi un intérêt dans les opérations de ces petits capitaines, ils représentent tout de même une force armée capable d'effectuer des opérations militaires autres que des pillages et ainsi contrecarrer les opérations de l'ennemi.

#### 4) Les protagonistes urbains et ruraux

Forteresses et petits châteaux mis à part, le paysage breton du XVI<sup>e</sup> siècle est composé d'une alternance de villes, plus ou moins grandes, disséminées à travers la campagne. C'est là, le théâtre des principaux affrontements. Les différentes places sont attaquées ou défendues tout au long du conflit tandis que la campagne subit le passage des troupes et les violences des bandes de gens de guerre. Or, ces lieux ne sont pas vides. De nombreux Bretons et Bretonnes restent dans leur habitat, en campagne ou en ville, et voient leur province sombrer dans la guerre en 1589. Néanmoins, il serait faux de penser que pendant l'intégralité des troubles ces hommes et ces femmes sont inactifs. Au contraire, un bon nombre d'entre eux prend part au conflit, de gré ou de force, directement ou indirectement, mais toujours est-il que leurs faits et gestes font d'eux des protagonistes à part entière de cette guerre de la Ligue en Bretagne. Ainsi il est intéressant de voir de quelle manière les habitants des villes et des campagnes prennent part aux opérations et quelle est leur place dans ce conflit.

##### a) Acteurs urbains : l'influence des hauts personnages des villes

La guerre de la Ligue se caractérisant par des sièges, il est donc intéressant d'étudier les habitants des villes. Assiégés ou non ces habitants se préoccupent des événements et y prennent part. A la tête des villes on trouve des officiers, ils permettent l'intégration de la place dans le système royal. Elles sont administrées par un procureur des bourgeois ainsi qu'un ou des miseurs

élu(s) le 1<sup>er</sup> janvier pour un an. En dessous de ces charges municipales on trouve une foule de gardes, de contrôleurs ou de greffiers. Il y a aussi les procureurs du syndic qui sont nommés parmi les plus riches bourgeois car leur fonction de trésorerie nécessite de gros moyens financiers<sup>287</sup>. A la tête des villes on trouve également des gens ayant la charge de capitaine et/ou de gouverneur de la ville et château. Cette charge revient systématiquement aux gentilshommes du fait de son caractère militaire, ainsi ils doivent protéger les villes et assurer leur conservation<sup>288</sup>. Malgré la présence de nombreux corps administratifs, on ne possède pas ou peu d'informations sur les petites gens. Ben qu'ils soient sollicités pendant les troubles, leur opinion est difficile à déceler. En effet on demande aux populations, souvent plusieurs fois pendant le conflit, de prêter serment solennellement et en public, pour montrer leur soutien à la Ligue ou au roi<sup>289</sup>. Lors de ces cérémonies, différents corps particulièrement influents de la ville sont davantage sollicités. Ces corps de personnages influents, outre les militaires, sont majoritairement composés d'hommes d'église et de bourgeois. Ainsi il est intéressant d'étudier leur investissement dans le conflit afin de voir quels moyens ils utilisent pour prendre part à celui-ci.

Parmi les hauts personnages ayant de l'influence dans les villes au XVI<sup>e</sup> siècle, on retrouve les hommes d'église. Leur influence et leur rôle important dans les villes depuis longtemps font qu'ils se retrouvent au premier plan, du fait de la nature du conflit. Par conséquent, qu'il s'agisse d'évêques, de chanoines, de chapitres cathédraux ou de prêtres, ces hommes prennent part au conflit de différentes manières. A l'exemple du tableau de la *Procession de la Ligue* illustrant notamment l'investissement armé des clercs à Paris, nous trouvons en Bretagne certains hommes d'église qui prennent activement part au conflit en se battant et en prenant les armes. C'est le cas de certains prêtres dépravés parmi lesquels le curé de Trémeloir qui devient un brigand et un des compères de La Fontenelle, ou encore le dominicain Delaunay. Ce dernier prend part au conflit en participant au siège du château de Kérouzéré. Aussi, pendant l'intégralité du conflit de nombreux bretons peuvent s'exclamer : « avoir vu les ecclésiastiques s'habiller de diverses couleurs, avec des chapeaux panachez de couleur, portant harquebuzes, corselets et autres sortes d'armes, faisant la garde aux tranchées, de voir à présent les capucins et feuillants porter la cuirasse a nud sur leur habit, avec des armes offensives en main ? Quiconque jugera les choses sans passion, cognoistra que c'est desbauche générale qui est parmy eux, et non pas une dévotion »<sup>290</sup>. Néanmoins, la participation au conflit des prêtres, dominicains et autres hommes d'église ne se limite pas à des

---

287 RUEN Pauline, *La Bretagne en 1588...*, op.cit., p. 74.

288 *Ibid.*, p. 76.

289 HAMON Philippe, « La Ligue (1589-1598), entre guerre civile et guerre européenne »..., op.cit., p. 129.

290 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, op.cit., p. 368.

prises d'armes et des participation aux opérations. Ces derniers jouent aussi de leur pouvoir pour mobiliser les foules et les influencer. Cette participation indirecte au conflit se retrouve surtout au début des hostilités.

En effet, durant les premières années du conflit, son aspect religieux est pleinement exploité. De plus, le double assassinat de Blois en 1588 et le rapprochement avec Henri de Navarre par la suite desservent Henri III qui est vu comme un tyran par les Ligueurs. Ainsi il hérite du surnom de *Vilain Hérodes* qui est un anagramme peu flatteur d'Henri de Valois. De ce fait, la Ligue récupère ces événements et les utilise pour mobiliser les foules afin qu'elles adhèrent à la Sainte-Union. C'est dans ce contexte là que l'on voit des religieux prendre la parole et exhorter la foule lors de prêches plus ou moins enflammés. Cette influence des hommes d'église ne se retrouve pas beaucoup chez les évêques. Ces derniers sont assez partagés et ont des avis divergents : parmi les évêques en charge en 1588-1589, seuls ceux de Dol, Rennes et Saint-Brieuc expriment clairement leur fidélité à Mercoeur. A l'inverse, ceux de Nantes et Tréguier se rangent du côté du roi. L'évêque de Quimper n'exprime pas clairement sa position au début du conflit mais se range du côté du roi après la conversion de ce dernier. Celui de Léon reste discret et ne s'exprime pas clairement sur ses positions pendant l'intégralité du conflit. En ce qui concerne les évêchés de Vannes et Saint-Malo, le premier est vacant au début du conflit, ce qui permet à Mercoeur d'y installer un de ses fidèles, quant à l'évêque de Saint-Malo, son absence pendant une partie du conflit et son manque d'influence ne sont pas un poids pour la ville. Bien que la plupart de ces évêques ne jouent pas un rôle majeur pendant le conflit, on peut tout de même citer le cas de la ville de Dol. Cette cité est tenue fermement par Charles d'Espinay qui en est l'évêque, ainsi, la garnison de la ville impose sa loi aux alentours<sup>291</sup>. Toutefois ce cas est anecdotique et l'influence des évêques est faible pendant le conflit. Pour agiter les villes, des discours survoltés sont faits par des hommes d'église ayant un rôle plus faible mais une aura suffisante pour obtenir l'adhésion de la foule. De ce fait, on retrouve à Nantes des prédicateurs qui cherchent à « obtenir l'adhésion d'une population travaillée par des prêches enflammés. Le bénédictin Jacques Le Bossu est le plus renommé de ces manieurs de foule qui n'hésitent pas à utiliser un ton extrêmement violent faisant fructifier son plus grand fanatisme »<sup>292</sup>. Ce cas n'est pas isolé puisqu'on retrouve un exemple similaire à Vannes, où, le 7 mai 1589, un témoin raconte que le théologal Cornet : « dès le commencement de sad. predication il se mit à parler du Roy et Princes de son party, lesquelz il blasma fort, comme il feist les sieurs de la Hunaudaye et Monbarot, appellant led. sieur de la Hunaudaye *teste grasse* et led. sieur de Monbarot

---

291 *Ibid.*, p 81.

292 SAUPIN Guy, *Nantes au temps de l'Édit...*, *op.cit.*, p. 143.

*ma marotte et ma barotte* [cruche à vin] »<sup>293</sup>. Ainsi les nombreux discours virulents de ces hommes participent à la mobilisation des habitants en ce début de conflit. Le contexte permet une mobilisation des foules car l'aspect religieux et idéologique est encore présent. Cette propagande ligueuse permet donc à Mercoeur d'obtenir l'adhésion de nombreuses places.

Au cœur des villes au XVI<sup>e</sup> siècle, la bourgeoisie s'est trouvée une place considérable. Elle constitue l'élite financière de la ville mais aussi l'élite politique de par son rôle dans les affaires de la ville. Par le cumul des fonctions économiques et politiques, les bourgeois sont des gens influents qui utilisent ces atouts pour participer au conflit. Tout comme les hommes d'églises, leur participation se fait de manière directe ou indirecte. De ce fait, on retrouve aussi des bourgeois qui influencent et agitent les villes tout comme les prédicateurs religieux. Ainsi, on a l'exemple de Pierre Odion, notaire royal à Rennes qui est un des meneurs lors de la journée des barricades à Rennes en mars 1589 et qui agite la ville afin que les Ligueurs s'en emparent<sup>294</sup>. Bien qu'elle n'appartienne ni au clergé ni à la bourgeoisie, la duchesse de Mercoeur prend aussi part à ces discours publics. Au début du conflit, cette dernière « assembla les habitants [de Nantes ], et n'oublia rien pour les porter à la révolte : elle leur remontra qu'il étoit tems de mettre la Religion à couvert dans la Province ; qu'elle étoit menacée d'un côté par les troupes du Roi de Navarre, et qu'elle avoit tout à craindre de l'autre du Roi [de France] »<sup>295</sup>. Ainsi, à l'image des prédicateurs urbains, les bourgeois et autres personnes influentes de la province prêchent publiquement afin de mobiliser les habitants des villes, toutefois, leur intervention dans cette guerre ne se limite pas à des prêches. En tant qu'élite financière de la ville, les bourgeois usent de ce pouvoir monétaire tout au long du conflit. Aussi, à Saint-Brieuc, ville marquée par la faiblesse de son pouvoir épiscopal et par le rôle grandissant des bourgeois au XVI<sup>e</sup> siècle, on trouve de nombreuses interventions financières des bourgeois. Ces derniers règlent différentes opérations tels que les réceptions de gentilshommes comme Bastenaye ou Guémadeuc à qui on offre des pots de vin et de la nourriture lors de leur venue<sup>296</sup> ; ils assument aussi les frais liés aux passages de troupes ou aux travaux entrepris dans la cité. Leurs interventions pendant le conflit ne sont pas seulement financières ou oratoires. Ils sont régulièrement impliqués dans ces actions et sont au cœur de la défense de la ville.

---

293 JOÛON DES LONGRAIS Frédéric, « Informations du sénéchal de Rennes en 1589 contre les ligueurs », *BMSAIV*, tome XLI, 1911, 1<sup>ère</sup> partie, p. 5-190, tome XLI, 1912, 2<sup>ème</sup> partie, p. 190-318, témoin LXIV (Jeanne Mercadé, femme de François Gastechair), p. 121.

294 RUEN Pauline, *La Bretagne en 1588...*, *op.cit.*, p. 8.

295 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.* p. 365.

296 DU BOIS DE LA VILLERABEL Arthur, « Études pour servir à l'histoire de la Ligue en Bretagne Henry Compadre, syndic des bourgeois de la ville de Saint-Brieuc (1591-1592) », *Revue de Bretagne et de Vendée*, tome IX, 1866, pages 179-198, p. 182 et 184.

A l'instar des Vitréens qui prennent les armes pour aider la garnison présente dans la ville lors du siège de 1589, on retrouve de nombreux cas de bourgeois qui se mobilisent pour participer directement au conflit. L'investissement le plus direct dans la guerre de la Ligue est la prise d'armes et l'action militaire. Bien que cette prise d'armes soit souvent le cas de la milice urbaine, on trouve à Vitré, en 1589, le cas d'une prise d'arme spontanée par la population. Une partie de la ville favorable à Henri III, aidée par la garnison, se soulève contre le reste de la population plutôt ligueuse et la chasse de la ville. Les Vitréens chassés érigent alors spontanément des barricades avec l'aide des habitants des faubourgs et font le siège de leur propre ville d'où ils viennent d'être chassés<sup>297</sup>. Les événements de Vitré restent exceptionnels car, dans le conflit, beaucoup de prises d'armes se font à travers la milice urbaine. Elle constitue un corps armé dirigé par des bourgeois et dans lequel les habitants participent à la défense de leur ville. Toutes les villes n'en bénéficient pas et les « bonnes villes » ont ce privilège de gérer elles-mêmes leur défense en créant une milice. Ainsi, la ville est découpée par quartiers ou rues et les miliciens sont regroupés en petits groupes appelés « cinquantaines » ou « dizaines » selon l'effectif qui n'est pas toujours défini. Ces groupes sont dirigés par des bourgeois de la ville et ont, entre autres, la responsabilité de la garde des murailles et du guet, ils opèrent en général sur les remparts qui jouxtent leur quartier<sup>298</sup>. Les miliciens participent à la défense de la ville et sont armés, le droit de papegaut<sup>299</sup> est un privilège qui leur permet de s'exercer au maniement des armes. Ainsi ils sont « responsables de la défense des remparts et du maintien de l'ordre dans la ville »<sup>300</sup>. Toutefois la milice n'empêche pas les villes d'avoir des garnisons pendant le conflit, ces dernières sont régulièrement affectées à la défense du château de la ville et collaborent avec les miliciens. On le voit à Nantes ou à Quimper où l'effectif des garnisons installées par Mercoeur n'est pas très important par rapport à l'importance des villes. En effet le duc sait qu'il peut compter sur la présence d'une population armée dévouée pour aider les soldats si besoin<sup>301</sup>. Néanmoins, cette entente n'est pas cordiale partout et de nombreuses tensions entre miliciens et soldats de la garnison apparaissent, des tensions entre la ville et le château se font ressentir. Ces tensions entraînent parfois des conflits comme à Saint-Malo ou à Morlaix. Dans les deux cas ce sont des conseils d'habitants qui dirigent la ville et qui sont

---

297 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... »(Brantôme). Le siège de Vitré et les engagements militaires en Haute-Bretagne au début des guerres de la Ligue (mars-août 1589)», *BMSHAB*, tome LXXXVII, 2009, p. 111-151, p. 118.

298 BOURGES Thomas, *Les villes du centre Bretagne pendant les guerres de la Ligue (1589-1598)...*, *op.cit.*, p. 40.

299 Le papegaut est un jeu dans lequel une cible (représentant souvent un oiseau) est hissé en haut d'un mât, le but de ce jeu est de toucher la cible avec son arme, à savoir l'arc, l'arbalète et plus tard à l'arquebuse. A travers ce jeu les participants s'entraînent au tir.

300 SAUPIN Guy, *Nantes au temps de l'Édit...*, *op.cit.*, p. 143.

301 AUDREN DE KERDREL Vincent, « Documents inédits relatifs à l'histoire de la Ligue en Bretagne », *BMSAIV*, 1862, pages 235-260, p. 244.

entièrement responsables de sa défense. Cette dernière est assurée par une mobilisation totale de la population. A Saint-Malo, les habitants, dirigés par un conseil permanent, sont en conflit avec le capitaine du château, le sieur des Fontaines qui est Royal alors que les bourgeois de la ville se rangent plutôt du côté de Mercoeur<sup>302</sup>. Ces tensions débouchent sur la prise du château par un groupe de Malouins en mars 1590 suivi d'une expulsion des habitants et soldats favorables à Henri IV. Ainsi la ville s'affranchit du pouvoir royal et ligueur et s'érige en République Malouine de 1590 à 1594. Elle est dirigée d'une main de fer par les bourgeois de la ville. Ces villes sont souvent présentées comme des dictatures, or, cette prise de pouvoir par les bourgeois est certes un acte fort mais elle est à replacer dans le contexte. Ces derniers prennent le contrôle de la ville alors que la Bretagne est déchirée par la guerre civile, ainsi le degré de violence est faible dans une période extraordinaire où les pratiques usuelles sont changées par le conflit<sup>303</sup>.

A l'image de Saint-Malo ou Morlaix, les habitants des villes jouent un rôle important dans ce conflit, qu'il s'agisse de clercs ou de bourgeois. Cette participation peut être indirecte et prendre la forme de prêches de religieux ou laïcs, ou de financements d'armées. Mais les habitants des villes peuvent intervenir aussi directement dans le conflit. Soit en prenant les armes aux côtés de soldats ou en formant des groupes armés comme les milices urbaines.

#### b) Les ruraux : de l'implication des communes de paroisses rurales dans le conflit

La guerre de siège n'impacte pas que les villes. En effet, lorsqu'une place est assiégée, tout le pays aux alentours souffre de la présence des troupes et subit ce siège. De ce fait, les nombreux sièges qui ont lieu tout au long de la guerre impactent les campagnes bretonnes. Les habitants de ces campagnes sont donc, de gré ou de force, impliqués dans le conflit ligueur. Néanmoins, les ruraux ne sont pas uniquement victimes de la présence des soldats, ils sont aussi acteurs de ce conflit et prennent part aux opérations.

Ces actions des paroissiens ruraux résultent de soulèvements de masses. Elles sont limitées géographiquement, et ne concernent que le Léon, la Cornouaille intérieure, le Trégor et la baronnie de Vitré. Ces insurrections rurales rassemblent une foule considérable car des dizaines de paroisses sont mobilisées au son du tocsin ou du tambour. De plus, ces paroisses sont psychologiquement prêtes à l'affrontement car travaillées par des prêches. Les prédicateurs de la Ligue, appartenant le plus souvent aux ordres mendiants, présents en ville se retrouvent aussi en campagne. Ainsi tout comme dans la ville de Vannes, les paroisses du diocèse peuvent entendre les

302 FOUCQUERON Gilles, *Malouin suis...*, *op.cit.*, p. 100.

303 HAMON Philippe, « Chronique d'une mort annoncée. Le destin de Jean Meneust... »..., *op.cit.*, p. 10.

discours enflammés du cordelier Cornet ou ceux du dominicain Launay en Léon. Ce dernier travaille les foules et « fait plus de mal à la Bretagne que Mercoeur avec ses hommes et ses canons »<sup>304</sup>. De ce fait, lors des mobilisations de communes rurales de nombreuses personnes prennent part aux opérations, elles ont à leur tête un capitaine de milices paroissiales, bien souvent un petit gentilhomme local. Ces mobilisations des communes rurales se retrouvent dans de nombreux sièges du début de conflit, c'est le cas à Vitré où, « les paroisses environnantes, jusqu'à quatre lieues, rassemblent leurs milices au son du tocsin, prennent les armes et, conduits par leurs capitaines, viennent participer au siège »<sup>305</sup>. Presque toutes les paroisses de la baronnie se mobilisent contre la ville de Vitré, on en compte 53 présentes lors du siège<sup>306</sup>. Cette mobilisation de grande ampleur se retrouve ailleurs en Bretagne, notamment à Josselin. La ville est assiégée pendant la même période que celle de Vitré et là aussi on retrouve des ruraux venant de paroisses proches comme la Trinité-Porhoët et Gaël<sup>307</sup>. Ainsi, on trouve plusieurs autres cas de soulèvements de communes de paroisses à travers la province. C'est le cas à Châteaugiron où, après l'arrestation du comte de Soissons par Mercoeur, les milices de plusieurs paroisses situées autour de Vitré viennent attaquer la ville, au total ils sont trois à quatre mille commandés par le sieur de la Raimbaudière. C'est aussi le cas au manoir de Roscanou situé dans la paroisse de Gouézec qui est investi par une troupe de paysans menés par quelques gentilshommes locaux. Toutefois cet engagement ne semble pas continu. En effet l'intervention des ruraux dans les sièges correspondrait plutôt à des apports ponctuels aux troupes en place. Cette présence périodique peut s'expliquer par les travaux des champs qui mobilisent les habitants des paroisses rurales. Leur engagement, bien qu'épisodique, pose cependant problème aux soldats, même après le conflit. C'est le cas à Vitré où les paysans des paroisses des alentours continuent d'importuner les Vitréens et ce malgré l'échec des ligueurs devant la place. En effet on a toujours de véritables affrontements autour de Vitré après le siège, les paroisses voisines de la ville font la grève de son approvisionnement. Elles tendent des embuscades aux habitants de la ville dans les chemins creux et les haies, et des expéditions sont faites dans ces paroisses afin de rouvrir et contrôler les voies d'accès à la ville.

Ces opérations des communes des paroisses rassemblent une foule considérable de personnes. Cette foule est mobilisée grâce au tocsin : lorsqu'une paroisse est en danger elle sonne le tocsin. Ainsi les paroisses des alentours qui entendent les cloches font sonner les leurs à leur tour, de sorte que, de proche en proche, les paysans avertis du danger prennent les armes et accourent en

---

304 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 74.

305 *Ibid.*, p. 80.

306 CORNETTE Joël, *Histoire de la Bretagne et des bretons...*, *op.cit.*, p. 479.

307 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... »..., *op.cit.*, p. 142.

foule pour se battre<sup>308</sup>. Cette masse n'est cependant pas formée à manipuler des armes et c'est le nombre de personnes mobilisées qui fait la force du groupe. De plus, les soulèvements paysans sont imprévisibles et le phénomène de foule peut parfois l'emporter sur la raison. Aussi, lorsque les communes des paroisses léonardes attaquent le château de Kérouzéré en 1590, les paysans manquent de tuer leur chef, ce dernier voulait protéger un des défenseurs du château qui avait accepté de se rendre. Cette attaque de leur chef peut être vue comme révélatrice des engagements paysans. Bien que ces derniers soient travaillés par des prêches religieux les incitant à combattre, leur engagement n'est pas uniquement idéologique. Alain Croix nous rapporte que des paysans à Lanvellec tuent des soldats de la garnison de Tonquédec<sup>309</sup>, on voit donc que les habitants des campagnes n'en peuvent plus des traitements qu'ils subissent, exaspération qui augmente avec le conflit, et finissent par tuer des soldats. Ce phénomène peut aussi s'appliquer aux nobles car le château de Kérouzéré est en partie assiégé à cause de l'exaspération paysanne. Malgré les difficultés de commandement, des troupes de paysans sont régulièrement mobilisées au cours du conflit. Cette mobilisation est de plus en plus sollicitée par les chefs de guerre et, à partir du siège de Brest, elles paraissent moins spontanées. Pendant ce siège, Mercoeur active dans les paroisses du Léon ses réseaux d'agitateurs afin que les paysans léonards se soulèvent et aillent assiéger Brest. Le siège a lieu de février à août 1591 et la ville résiste. Toutefois, cette présence paysanne est calculée et désirée, leur action est préparée et répond moins à une mobilisation paysanne qu'à une sollicitation Ligueuse.

Ainsi, les communes de paroisses rurales s'assemblent au début du conflit afin de participer aux hostilités. Néanmoins, on vient de constater que ce soulèvement est moins spontané à partir du siège de Brest. Comme vu précédemment, les paysans passent rapidement d'acteurs du conflit à victimes de celui-ci. Les nombreuses opérations militaires partout dans la province engendrent une forte présence militaire. De ce fait, les soldats déployés dans la province vivent sur le pays. Le manque de solde contraint les troupes à piller les paysans. Ainsi les soldats se servent allègrement chez les gens du plat pays. Les bandes de gens de guerre font de ces rapines leur principale occupation. Ils sont un fléau pour la province et surtout pour les paysans qui subissent directement leurs agissements. Ces derniers sont victimes de pillages, de viols, beaucoup d'entre eux sont tués et leurs maisons brûlées. De plus les agissement des soldats peuvent aussi être des représailles par rapport aux mouvements paysans du début du conflit. Aussi, après le siège de Vitré, la garnison de la ville attaque de nombreux villages voisins pour se venger de la prise d'arme de ces paroisses. Bien qu'ils essayent de résister face à ces troupes, les paysans sont régulièrement

308 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur...*, *op.cit.*, p. 10.

309 CROIX Alain, *Moi Jean Martin...*, *op.cit.*, p. 55.



massacrés et la plupart des récits parlent de centaines d'hommes tombés lors de ces opérations. Ces massacres peuvent s'expliquer par le fait que les paysans n'ont aucune expérience militaire, ce qui explique la présence d'un gentilhomme à leur tête lors des soulèvements car ils ont foi en ses connaissances du combat. Or, une fois seuls, les paysans ne savent comment agir et se retrouvent rapidement débordés par des troupes professionnelles. Les attaques de leurs villages s'expliquent aussi par les richesses que l'on peut y trouver. La Bretagne est en pleine croissance économique au XVI<sup>e</sup> siècle et on lui attribue le surnom de *petit Pérou*, tant la province regorge de richesses. Cet appât du gain, déjà développé dans la partie sur les petits capitaines, peut expliquer pourquoi les paysans sont régulièrement attaqués et pillés pendant le conflit.

Régulièrement et durement mis à contribution pendant le conflit, la situation des paysans est bien résumée par les États de Rennes en 1595 lorsqu'ils disent qu' : « il n'y a espoir que le povere peuple du plat pays puisse supporter tel désordre. Il paie, il nourrist, il fortifiet, il est battu, volé, bruslé »<sup>310</sup>. Bien que le peuple souffre face aux troupes et ait parfois du mal à survivre pendant la guerre, on trouve de nombreuses exagérations dans les régions durement éprouvées par la guerre. L'importance des destructions est exagérée par des témoins survivants qui ont intérêt à noircir le tableau pour essayer d'échapper à l'impôt.

Ainsi, les mobilisations des communes paroissiales rurales font des paysans de vrais acteurs du conflit au début de celui-ci. Leur participation, bien que ponctuelle, est néanmoins importante. Cette importance, essentiellement due au nombre de personnes mobilisées, est de courte durée puisqu'à partir de 1591 les soulèvements sont moins nombreux. Les paysans deviennent des victimes de ce conflit et subissent la présence des soldats au quotidien lors de vols, pillages, attaques et méfaits en tous genres.

Les acteurs de cette guerre ne se limitent pas aux soldats et autres professionnels des armes. A travers l'étude des protagonistes urbains et ruraux du conflit on a vu que les paysans aussi bien que les évêques, les chanoines ou les bourgeois jouent un rôle dans ce conflit. Cet investissement se fait de diverses manières. Il peut être direct, à travers des prises d'armes afin d'attaquer ou de défendre une ville. Et peut aussi être indirect, soit par des prêches pour mobiliser la population, soit dans les financements de troupes et d'opérations.

---

310 DUVAL Michel, « Démilitarisation des forteresses... »..., *op.cit.*, p. 285.

Aussi divers qu'ils soient, tous ces acteurs étudiés dans ce chapitre participent au conflit. Ainsi la Bretagne voit s'affronter deux armées, l'une royale, dont la mise en place est difficile mais qui est épaulée par un contingent d'Anglais pendant quelques années. L'autre est ligueuse avec à sa tête le duc de Mercoeur. Ce dernier mobilise ses hommes pendant les neuf années du conflit et, malgré les défections dans son camp, il tient tête à Henri IV jusqu'en 1598, notamment grâce à l'appui militaire et financier de l'Espagne. Ces deux armées comptent parmi leurs soldats de nombreux petits capitaines, appartenant officiellement à l'un des deux camps mais faisant parallèlement la guerre pour leur compte. Aussi, il est possible de voir dans le conflit des protagonistes auxquels on ne s'attend pas mais qui pourtant jouent un rôle important pendant la guerre. Il s'agit des habitants de la province, tantôt acteurs de la guerre, tantôt victimes, ils interviennent dans le conflit à travers des prises d'armes ou en essayant de mobiliser les foules. Après avoir étudié les différentes places fortes de la province ainsi que les nombreuses personnes y participant, il nous faut maintenant nous intéresser aux opérations à savoir les sièges.

### **Chapitre 3 : Des sièges variés : quelques exemples significatifs**

Dans son *Histoire militaire de la France*, André Corvisier développe sur les guerres de Religion, les sièges, attaques et autres opérations menées au cours de ces conflits. Aussi, notre étude sur les différentes fortifications présentes en Bretagne à l'aube du conflit permet de voir toute leur diversité. En effet, elles vont du fort bastionné à la simple église hâtivement renforcée en passant par le château médiéval ou le manoir isolé dans la campagne. Cette diversité des objectifs se retrouve dans les diverses manières que l'on a de les attaquer. Ainsi, pendant les guerres de Religion on trouve régulièrement les verbes « attaquer, défendre, secourir, assaillir, résister, repousser, assiéger... » ainsi que des mentions d' « églises ruinées » et de « brûlements de maisons »<sup>311</sup>. Il est donc intéressant de se pencher sur ces différentes attaques, voir quels sont les différents types de sièges que l'on peut rencontrer dans la province au cours de la guerre de la Ligue et les étudier à travers des exemples significatifs et bien renseignés.

#### **1) Attaque d'une ville**

Les villes, au XVI<sup>e</sup> siècle, concentrent de nombreux pouvoirs aussi bien administratifs, politiques, judiciaires que religieux, économiques, etc. ... De plus, leur maîtrise permet de contrôler

---

311 CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France...*, op.cit., p. 451.

et/ou de renforcer son pouvoir sur les alentours de la place conquise car elles sont souvent situées dans des lieux stratégiques. Ces places sont donc une des principales cibles de la guerre et subissent de nombreux sièges. Tenir une ville permet de verrouiller une région grâce à la position avantageuse qu'elle offre. De plus, les richesses de la ville sont exploitées pour financer la guerre. Ainsi, tout au long du conflit, les deux armées n'auront de cesse d'attaquer et de défendre ces places qui sont ô combien importantes dans une guerre où la maîtrise du territoire et l'épuisement progressif de l'ennemi est l'objectif à atteindre pour parvenir à ses fins. Ces différents enjeux expliquent pourquoi « la prise des villes fut l'acte militaire majeur pendant les guerres de la Ligue »<sup>312</sup>.

Cependant, les villes ne se ressemblent pas toutes. Certaines sont closes et possèdent des murailles qui protègent la ville ; elles comptent aussi sur la présence, ou non, d'un château qui peut servir de point de repli en cas de prise de la place. D'autres villes, en revanche, sont ouvertes, elles n'ont pas de rempart et leurs fortifications sont légères. De ce fait, les différents systèmes défensifs rencontrés dans toutes ces villes engendrent diverses manières de les attaquer.

#### a) Vitré, ville médiévale.

Parmi les villes bretonnes de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, beaucoup arborent une architecture héritée de l'époque médiévale. Elles possèdent encore des défenses du XV<sup>e</sup> siècle et les derniers travaux faits sur ces villes remontent à la guerre entre la France et le duché de Bretagne à la fin du siècle précédent. Vitré fait partie de ces villes médiévales qui sont remobilisées lors des derniers soubresauts du duché breton. Pendant la guerre de la Ligue, elles constituent toujours un objectif important malgré la relative vétusté de leur appareil défensif. Ainsi, à travers l'exemple de la ville de Vitré nous allons évoquer les nombreux sièges de villes médiévales qui ont lieu pendant le conflit.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, Vitré est une ville marchande et prospère. Forte de 10 000 habitants, elle compte la première communauté calviniste de Bretagne<sup>313</sup>. Celle-ci demeure minoritaire et, depuis l'édit de Nemours et l'interdiction complète du protestantisme, la situation est délicate pour les réformés. La ville a pour seigneurs les comtes de Laval, une famille importante du duché, elle-même protestante. Quelques années avant la Ligue, elle est déjà divisée entre protestants et catholiques et subit une attaque. Les huguenots présents dans la ville en février 1574 chassent les Vitréens catholiques et s'emparent de la ville. Cependant cette prise est de courte durée puisque les communes des

---

312 SOURIAU Pierre-Jean, *Une guerre civile : affrontements religieux et militaires dans le Midi toulousain, 1562-1596*, Seyssel, Champ-Vallon, 2008, p. 257

313 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... », *op.cit.*, p. 116.

paroisses des alentours, commandées par leurs seigneurs et leurs capitaines, viennent sous les murs de Vitré, forcent l'entrée de la place et en expulsent les occupants. Son positionnement géographique en fait une ville stratégique, la place est en effet située sur les marches de Bretagne. Elle est proche de Rennes et assure le lien entre cette dernière et Paris.

Au printemps 1589, les divisions dans la ville de Vitré sont à nouveau à leur comble et la situation s'embrase le 21 mars. Ce jour-là, la garnison du château et une partie des habitants prennent le contrôle de la ville, sûrement avec l'aide de René de Montbourcher, sieur du Bordage<sup>314</sup>, qui se jette dans la ville pour en assurer la défense. Ainsi, une partie des Vitréens intramuros, dont plusieurs membres de la municipalité, sont chassés de la ville. Ils se retranchent alors dans les faubourgs et, aidés par la population de ces quartiers, ils érigent des barricades dans la nuit du 21 au 22 mars dans les faubourgs du Rachat et de Saint-Martin<sup>315</sup> puis entament le siège. Vitré est donc divisée en deux et certains habitants, expulsés, sont contraints de faire le siège de leur propre ville. Les assaillants appellent Mercoeur à l'aide, ce dernier, positionné à Fougères dont il vient de prendre le contrôle, envoie le sieur de Talhouët<sup>316</sup> et quelques soldats pour bloquer la place. Ces troupes, qui se joignent aux Vitréens et aux habitants des faubourgs, sont rapidement rejointes par les communes des paroisses des alentours. Elles viennent occuper les alentours de la place, investissent et occupent les chemins creux. Rapidement le siège se met en place, des corps de garde viennent renforcer les barricades et des tranchées sont ouvertes devant la place sur une partie du périmètre. Ces tranchées sont avérées par la mort de pionniers qui s'affairent aux travaux d'approche et dont le décès est mentionné dans les registres des sépultures de Saint-Martin<sup>317</sup>. Des travaux sont aussi faits pour bloquer l'arrivée éventuelle de secours, ainsi les assaillants se servent des portes des faubourgs pour barrer l'accès à la ville. Néanmoins ces travaux qui bloquent la ville ne suffisent pas et les Vitréens résistent. Les renforts qui parviennent à entrer dans la place juste avant qu'elle ne soit bloquée permettent de monter le nombre de défenseurs à 120 « tant gentilshommes, habitans que soldats »<sup>318</sup>. L'implication des habitants est alors importante, elle ne se limite pas aux actions défensives et aux sorties opérées par les assiégés, mais elle se retrouve aussi dans les travaux de fortification, de surveillance et l'entretien de l'armement. Cette défense, solide,

---

314 MONTBOURCHER René I de, sieur du Bordage et capitaine de 50 hommes d'armes pour le roi. Il réussit à entrer dans Vitré avant que la ville ne soit assiégée. Il remplace le gouverneur César du Lac et devient gouverneur de la ville de Vitré jusqu'à sa mort en 1593.

315 Pour les différents faubourgs de Vitré et les lieux du siège se reporter à l'annexe 9.

316 TALHOUËT François de, sieur dudit lieu. Il est désigné par Mercoeur pour prendre Vitré au début du siège. En 1590 il devient capitaine et gouverneur de Redon. Présent à la bataille de Craon en 1592 il se détache néanmoins de Mercoeur à partir de 1594. Il finit par faire sa soumission en juin 1595 au maréchal d'Aumont et est conservé dans son gouvernement de Redon jusqu'à la fin du conflit.

317 CROIX Alain, *Moi, Jean Martin...*, *op.cit.*, p. 37.

318 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... »..., *op.cit.*, p. 122.

contraint Mercoeur à intervenir. Ce dernier arrive à Vitré avec toute sa cavalerie au début du mois d'avril et, face au ralliement de Rennes au roi, est obligé de faire venir de l'artillerie de Fougères. Celle-ci est positionnée au niveau du faubourg Sainte-Croix, face au château, mais ne fait pas grand effet. En juin, le duc apprend l'arrivée du comte de Soissons, aussitôt il part à sa recherche et le capture à Châteaugiron. Le comte, prisonnier, est emmené à Nantes par le duc début juin mais quelques-uns des hommes de Soissons, dont Lavardin, parviennent à échapper à Mercoeur et se retirent à Rennes. Profitant de cette absence de Mercoeur, les Vitréens dépêchent vers Rennes deux capitaines pour aller chercher du secours. Une fois arrivés, les messagers préviennent les chefs royaux présents à Rennes de la situation de Vitré et de la difficulté de tenir plus longtemps. Les gentilshommes fidèles au roi tiennent aussitôt conseil et décident de rassembler le plus de troupes possible et de secourir Vitré. Le « sieur de Laverdin fut choisi pour conduire le secours en ladite ville, et fut accompagné des sieurs de Montbarot, de la Conelaye, de la Bouteillerie, de Sarouette, de la Tremblaye, de Quernian, et plusieurs autres tous à cheval »<sup>319</sup>. Au total six à sept cent cavaliers quittent Rennes le soir-même pour aller sur Vitré, ils y arrivent le lendemain, 9 juin, par surprise. Toutefois, l'effet escompté n'est pas totalement au rendez-vous puisque les faubourgs offrent une résistance acharnée aux troupes rennaises qui doivent se réfugier dans la ville. Assiégés à leur tour, les secours royaux craignent pour Rennes et décident de forcer le passage pour y retourner. Dans la nuit du 9 au 10 juin, on consolide le petit pont de la porte du Gatesel et, à l'aube, Lavardin et ses hommes forcent les barricades des faubourgs et sortent de Vitré. Montbarot, qui devait suivre, ne peut sortir de la ville car le petit pont cède et la résistance des faubourgs est acharnée. Lavardin de son côté est attaqué par les paysans mais réussit tout de même à regagner Rennes. Cette opération, qui s'avère être un déblocage du siège si elle réussit ou un envoi de secours si elle échoue, n'est ni un succès ni un échec. Les secours apportés élèvent l'effectif des défenseurs à 200 hommes et qui plus est des soldats aguerris et donc plus efficaces que des habitants : l'opération du 9 juin est donc, de ce point de vue là, une réussite. Cependant le repli dans la ville et la sortie du lendemain sont un échec car Montbarot, capitaine de Rennes, ne peut rejoindre la ville. Toujours est-il que les Vitréens accueillent avec enthousiasme ce contingent rennais, d'autant plus que Mercoeur revient de Nantes le 13 juin avec de l'artillerie afin de faire évoluer la situation. Le duc, après avoir emmené Soissons à Nantes, « a arrivé à Vitré pour battre la ville avecq 3 pièces de canon »<sup>320</sup>. Ces pièces sont plus fortes que celles de Fougères et permettent au duc de battre la muraille. Le 23 juin la brèche est faite. Elle est élargie le lendemain et des assauts sont donnés, tous repoussés. Les défenseurs

---

319 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... », *op.cit.*, p. CCLXXXI

320 PARIS-JALLOBERT Paul, *Journal historique de Vitré ou Documents et notes pour servir à l'histoire de cette ville*, Mayenne, Éditions régionales de l'Ouest, 1995 (première édition 1880), p. 43.

résistent farouchement aux troupes du duc et, malgré la vétusté des murailles médiévales, empêchent les Ligueurs de pénétrer dans la ville. Leur défense est aussi assurée par un second retranchement en terre établi derrière la muraille écroulée et faisant office de second mur<sup>321</sup>. Cette résistance des Vitréens se manifeste également par des sorties des défenseurs : ces assauts meurtriers ont pour but de ralentir l'ennemi dans sa progression vers l'objectif. Ainsi on a mention de plusieurs sorties, dont une le 15 avril où plusieurs hommes sont tués et deux maisons sont brûlées au faubourg Sainte-Croix<sup>322</sup> afin de freiner les travaux d'approche.

La résistance de la ville dure encore jusqu'au mois d'août, date à laquelle le prince de Dombes arrive à Rennes avec l'armée d'Henri IV pour la Bretagne. Ce renfort important inquiète Mercoeur qui ne veut pas être pris en étau entre Vitré et l'armée du prince qui arrive à Rennes le 13 août. Ainsi Mercoeur décide de lever le siège le lendemain et de se replier sur Fougères qu'il compte protéger face à l'armée de Dombes. L'arrivée de ce dernier engendre la fin d'un très long siège de cinq mois. Malgré les murailles vieilles d'au moins un siècle, la ville de Vitré résiste aux troupes ligueuses. Il faut dire que l'objectif est important et les moyens limités. Vitré, tout comme Blain et Josselin, représente une cible conséquente, nécessitant de gros moyens financiers, humains et matériels. Ainsi on retrouve beaucoup de cas similaires en Bretagne tout au long du conflit, le siège de Josselin, précédemment cité, a lieu en même temps que celui de Vitré ; un an plus tard c'est au tour de la ville d'Hennebont d'être assiégée puis Guingamp, Brest... A l'instar de Vitré et de toutes ces villes mentionnées, les cités médiévales, malgré le temps écoulé depuis les derniers travaux qui y sont faits, représentent toujours un objectif important pendant le conflit. Elles nécessitent l'emploi de l'artillerie, bien souvent faible, et demandent à l'assiégeant un important effort pour s'en emparer. Le fait de résister à un siège posé et à une canonnade montrent aussi les capacités de résistance de la ville et de ses défenseurs.

#### b) Le siège d'un château dans une ville déjà conquise : le cas de Morlaix

La ville de Vitré, comme de nombreuses autres, a résisté au siège des Ligueurs et a même réussi à repousser plusieurs assauts le 24 juin. Certes, l'ouverture d'une brèche et l'assaut ne sont pas toujours couronnés de succès, néanmoins en cas de victoire, qu'auraient fait les Vitréens ? L'idée ici n'est pas de réécrire les faits mais de montrer l'importance du château dans la ville. En cas de prise de la ville par les Ligueurs, les défenseurs auraient pu se replier dans la forteresse et

---

321 OGÉE Jean Baptiste, *Nouveau dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne*, Rennes, Molliex, 1845, tome II, p. 973.

322 PARIS-JALLOBERT Paul, *Journal historique...*, op.cit., p. 42.

résister en attendant l'arrivée de secours afin de reprendre la ville. Ainsi, le château aurait servi de lieu de base pour une reconquête de la cité. Cette hypothèse est en partie applicable pour la ville de Morlaix, investie en 1594 par les Royaux. Lorsque les troupes du maréchal d'Aumont pénètrent dans la ville, certains décident de défendre la place et se réfugient dans le château. Ce dernier, non seulement pour le cas de Morlaix mais aussi pour d'autres villes, constitue le point le plus fort de la ville, il permet de la surveiller et en cas d'attaque de la ville constitue un point de repli.

En août 1594, le maréchal d'Aumont, lieutenant général pour le roi en Bretagne, marche sur la ville de Morlaix. La prise de la ville est un des principaux objectifs de cette campagne, menée par les troupes royales en Basse-Bretagne. Son armée, forte de 3000 hommes de pied français, 700 Anglais et 300 chevaux est à Trégastel au début du mois puis à Lanmeur peu de temps après. La situation pour attaquer Morlaix est favorable. En effet, les campagnes léonardes sont excédées par les passages de troupes, les pillages et méfaits en tout genres. De plus, elles sont démobilisées, surtout après la conversion d'Henri IV, et font leur soumission au sieur de Sourdéac le 9 août à Lesneven. Le pays est lassé du conflit et la soumission générale au roi entraîne avec elle le ralliement de nombreux nobles du Léon à la cause royale<sup>323</sup>. Ce changement de camp et ce ralliement ne font qu'augmenter l'agitation déjà présente dans Morlaix. De plus, au même moment, le gouverneur de la ville, le sieur de Rosampoul, annonce l'arrivée imminente du comte de la Magnanne pour aider à la défense de Morlaix. Les bourgeois, en désaccord avec le gouverneur et favorables à la reddition de la ville, s'assemblent secrètement et dépêchent quatre des leurs vers le camp du maréchal établi à Lanmeur. Les bourgeois et Aumont établissent un accord. Le lendemain, progressant hors de la vue du château, les troupes du maréchal, aidées par les conjurés traversent le faubourg des Vignes et pénètrent dans la ville close par la porte Notre-Dame. Toutefois, l'ensemble de la ville ne se soumet pas à Aumont et, malgré la surprise, certains habitants toujours fidèles à la Ligue, ainsi que le gouverneur et la garnison se retirent dans le château. Toujours dans les environs, « le Comte de la Magnane trouva le moyen d'entrer dans le Château avec quatre ou cinq cens hommes, qui étoient plus que suffisans pour défendre la Place »<sup>324</sup>

Ainsi, après avoir pris le contrôle de la ville le 25 août, le maréchal est contraint d'entamer le siège du château qui refuse de se rendre. Le château est défendu par une forte garnison de plus de 500 hommes au total selon Montmartin<sup>325</sup>. A cette garnison, il faut ajouter la puissance défensive du château en lui-même. L'édifice est renforcé et ses fortifications sont remises en état

---

323 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves...*, *op.cit.*, col. 1598-1601, détail de l'accord entre les nobles du Léon et Sourdéac.

324 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 433.

325 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... », *op.cit.*, p. CCCI.

depuis peu. Ainsi, le château médiéval est cerné par cinq bastions reliés entre eux par des courtines. Ce pentagone, établi en contrebas de la forteresse primitive, sert de terrasse de tir ou de casemate dans sa partie la plus basse. Le but de cette construction est d'offrir une défense en profondeur du château <sup>326</sup>. Cependant le château, qui domine la ville de plus d'une vingtaine de mètres, n'est pas situé sur le point le plus haut du promontoire et l'imposante forteresse n'effraie pas le maréchal. Ce dernier présente son artillerie rapidement afin de décourager les défenseurs, avant d'ouvrir le feu le 28 août. Les assiégés répliquent en tirant sur la tour Notre-Dame du Mur, là où le maréchal avait installé une compagnie de mousquetaires. La tour surplombe d'une centaine de mètres le château de la ville. La place est dominée par les batteries d'Aumont, installées sur le Mont-Relais et surplombant la forteresse. Cet échange de tirs d'artillerie tourne en faveur des Royaux qui finissent par faire une brèche entre les bastions des Fossés et de Montrelaix. Les assauts y sont donnés permettant d'y « faire de belles armes »<sup>327</sup>, mais ils ne s'avèrent pas payants et sont repoussés par les défenseurs du château. Les assiégés, malgré leur nombre et les bonnes défenses du château, souffrent. En effet, l'arrivée par surprise de l'armée royale et le retrait rapide dans le château n'a pas permis aux Morlaisiens de préparer leur défense. « Rosampoul sachant que les troupes du roi étoient déjà dans les fauxbourgs, fit à la hâte transporter quelques provisions de la ville au château, et rouler quelques tonneaux de vin. Mais nos soldats ne lui en donnèrent pas le temps, ils se jetèrent sur la garnison, qui fit obligée de faire des barricades des tonneaux qu'elle vouloit faire entrer au château. Ces tonneaux furent bientôt criblés à coup d'arquebuse et le vin répandu. »<sup>328</sup>. Ainsi la surprise et l'introduction rapide des soldats royaux dans la ville de Morlaix ne laissent pas le temps à la garnison d'amasser des vivres. Les défenseurs sont bientôt contraints de manger des chiens, des chats, des rats et des chevaux. Leur défense est néanmoins acharnée car ils attendent l'arrivée d'une armée de secours pour faire lever le siège. Cette armée de secours ligueuse est composée des troupes du duc de Mercoeur et de celles de don Juan del Aguila. L'armée de la Ligue et les troupes espagnoles font leur jonction à l'abbaye du Relecq afin d'unir leurs forces et de marcher sur la ville de Morlaix. Les Royaux, au courant de l'arrivée de cette armée, sont obligés d'établir une circonvallation. Toutefois, malgré quelques escarmouches entre Royaux et Ligueurs, la bataille de déblocage, attendue par les Morlaisiens, n'a pas lieu. En effet Mercoeur et don Juan del Aguila, qui « avoient des vues bien différentes »<sup>329</sup>, n'arrivent pas à s'accorder lors de leur entrevue à l'abbaye du Relecq le 19 septembre. De plus les renforts anglais que Norreys était parti chercher en

---

326 KERNEVEZ Patrick, « Morlaix, bourg castral : du *Mont Relaxus* à la citadelle », *BMSHAB*, tome LXXX, 2002, pages 5-53, p. 39.

327 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 269.

328 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 433.

329 *Ibid.*, p. 434.



Angleterre arrivent en même temps devant Morlaix. Face à ce désaccord et à ce renforcement de l'armée royale, Mercoeur, tout comme les Espagnols, est contraint de faire demi-tour, abandonnant la ville à son sort. Les défenseurs voient l'armée de secours faire demi-tour. Soumis à la famine et au siège depuis près d'un mois, les Morlaisiens capitulent le 21 septembre.

Ainsi, le château, malgré son manque de vivres, résiste pendant un mois à l'armée du maréchal d'Aumont. Cette défense permet l'arrivée d'une armée de secours qui, malheureusement pour les Morlaisiens, fait demi-tour par la suite sans combattre les assiégeants. Toutefois le siège de ce château est révélateur de ce que l'on attend d'un tel édifice. Il permet de se réfugier en cas de prise de la ville, de se défendre et contraint l'armée ennemie à un siège. Cette même armée est donc obligée de s'arrêter puis réduire cet îlot de résistance. L'installation des Royaux et les travaux de siège laissent le temps à une armée de secours d'arriver et, hypothétiquement, de délivrer la ville. Ce rôle de château comme point fort permettant la reconquête de la ville aux mains de l'ennemi se retrouve dans le journal de Pichart où ce dernier écrit : « En ce temps vint nouvelles, comme la ville de Sablé avoit esté surprise et gagnée par ceux de la ligue, mesme par assault. Ils ne sceurent avoir le chateau qui fut cause qu'ils perdirent laditte ville comme sera dit incontinent le seize septembre prochain. ». Certes la ville en question est située dans le Maine mais on voit que le fait de tenir le château permet la reprise de la ville en septembre 1590.

Le siège de Morlaix est en fait le siège du château, cet édifice bloque l'armée du maréchal d'Aumont pendant près d'un mois et contraint les Royaux à poser un siège. On retrouve des situations identiques dans la province où une ville est acquise à une cause et le château non. C'est le cas à Dinan en 1598, lorsque les Royaux s'emparent de la ville et assiègent la garnison ligueuse du château. On retrouve aussi, dans une certaine mesure, un exemple similaire à Saint-Malo où, en 1590, la ville acquise à la Ligue escalade le château et s'en empare, là où se trouve le gouverneur royaliste. Bien qu'il n'y ait pas de siège du château de la cité malouine, on retrouve tout de même les mêmes caractéristiques qu'à Morlaix : à savoir un château acquis à une cause, la ville acquise à la cause ennemie et l'attaque de la forteresse par cette dernière.

c) L'attaque d'une ville ouverte à travers les exemples de Saint-Brieuc et Tréguier.

Parmi les neuf évêchés que compte la Bretagne pendant la guerre de la Ligue, les villes de Saint-Brieuc et Tréguier abritent une cathédrale, un évêque, un palais épiscopal ainsi que bon nombre d'autres édifices religieux. Ces villes, malgré leur taille modeste, sont donc des cités riches et politiquement puissantes. Les impôts récoltés par l'évêque participent à l'enrichissement

de la ville. Ces richesses font donc des cités briochines et trégoroises deux objectifs de choix. En effet, outre leurs richesses, les deux villes sont dénuées de remparts.

A la fin du mois d'octobre 1589, la ville de Tréguier, alors acquise à la cause royale, reçoit la visite de conseillers du parlement royal. Ces deux hommes, dépêchés par la ville de Rennes, sont accompagnés du sieur de Châteauneuf<sup>330</sup> et du sire de Chemillé. Ils viennent dans la cité afin de s'assurer de la fidélité de celle-ci au roi Henri IV et essayent de ramener les paroisses rebelles sous l'autorité du roi. C'est le cas de Morlaix, que les conseillers parlementaires ne peuvent empêcher de se déclarer à la Ligue, après quelques négociations qui durent jusqu'au début du mois de novembre. Pendant que les conseillers et la ville de Morlaix parlementent, la situation des Royaux se dégrade aussi bien en Trégor qu'en Léon. En effet, en plus des paroisses autour de Tréguier majoritairement acquises à la Ligue, la ville de Saint-Brieuc se rallie à la Sainte-Union et Mercoeur arrive à Quintin. Il entame le siège de la ville et de son château et envoie quelques régiments en Trégor. Les conseillers et gentilshommes royaux sont contraints de fuir de Tréguier qui est encerclée et peut être attaquée à tout moment. Ainsi c'est par la mer que les quatre Royaux et quelques hommes de leur suite fuient le 14 novembre 1589. Le lendemain, à l'aube, une foule de paysans et de soldats forte de douze mille hommes, se lance à l'assaut de la ville. Les habitants des paroisses rassemblés au son du tocsin sont commandés par François de Kérouzy. Ils détruisent le moulin de l'évêque et tirent les bateaux à terre pour empêcher la fuite des Trégorrois. La ville, dégarnie de soldats, ne compte que sur le capitaine Sarouette<sup>331</sup> pour assurer sa défense et tombe bien vite. Les maigres barrières et barricades érigées dans la ville ne suffisent pas et les défenseurs, « n'ayant moyen de combattre ni sur les barricades, ni sur les avenues, furent contraints de se retirer dans la grande église qu'ils avaient barricadés »<sup>332</sup>. La cathédrale est forcée et tous les biens précieux entreposés sont volés. La ville est pillée de fond en comble, les assaillants saisissant « tous les meubles, vaisselles, draperies qu'ils trouvèrent « tans aux églises, maisons ecclésiastiques qu'aux maisons des habitants » vidé les caves et les greniers de tous blés et victuailles, au total pour trois cent mille écus de biens »<sup>333</sup>. Une trentaine de gentilshommes et cent cinquante soldats périssent dans les combats, sans compter les paysans. Toutefois, l'évêque et le sieur de Châteauneuf, arrivent à s'échapper de la ville sur un navire. Les Ligueurs laissent ainsi partir deux

---

330 RIEUX Guy de, sieur et comte de Châteauneuf. Il naît en 1548. Frère de René de Rieux, il manque d'être fait prisonnier lors de l'attaque de Tréguier. Il s'échappe et peu de temps après et s'empare dans des conditions mal connues de la ville et du château de Brest dont il est gouverneur. Il meurt en février 1591.

331 Pour la biographie de SAROUILLE se reporter à SAROUILLE Jean de, dans l'annexe 1.

332 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, op.cit., p. 103.

333 *Ibid.*, p. 103.

proies de taille qui auraient rendu la prise de la ville encore plus intéressante s'ils avaient été capturés.

Hélas, les ravages de la guerre ne s'arrêtent pas là pour la ville de Tréguier, durant tout le conflit, elle subit plusieurs attaques. Elles ne sont pas seulement terrestres mais aussi, et surtout, maritimes. Les différentes flottes ravagent la côte trégoroise et la ville de Tréguier est une de leurs cibles. En 1591 Lannion est attaquée, des navires surprennent la ville et la ravagent. On compte alors deux cent maisons brûlées soit environ un tiers de la ville<sup>334</sup>. Tréguier subit le même genre d'attaque l'année suivante. En août 1592, deux galères et dix-huit grands vaisseaux espagnols, remplis de soldats de Philippe II et de quelques Français, attaquent la cité Trégoroise. Les assaillants ne rencontrent pas de résistance, ils prennent aisément la ville et la pillent. Ils violent les femmes et les filles, volent et saccagent tout ce qu'ils rencontrent, rançonnent et tuent plusieurs habitants, ils vont même jusqu'à voler les reliques de la cathédrale. Après être restés trois jours dans la ville, ils y mettent le feu, ainsi qu'à une partie des maisons de Plouguiel et Plougrescant, et brûlent ainsi cent quarante maisons. Ils finissent leur raid sur la côte en bombardant Paimpol et en essayant de s'y introduire mais la ville résiste. Les raids menés sur la ville de Tréguier sont aisés car la ville ne possède aucun moyen de défense au début du conflit, aucun bâtiment où se réfugier, hormis la cathédrale faiblement renforcée. Ainsi les soldats pénètrent facilement de la ville qui est à leur merci. La violence de leurs raids dans la cité contraint les habitants à fuir Tréguier. A partir de 1592 la ville devient déserte et le reste jusqu'en 1594.

En août 1592, Saint-Brieuc, cité épiscopale voisine de Tréguier subit elle aussi une attaque. Toutefois ce n'est pas la ville qui est la cible première de l'attaque mais la tour de Cesson, puissante forteresse située au Nord de la ville. Les troupes ligueuses commandées par Saint-Laurent en font le siège et la prise de la tour permettrait aux ligueurs de maintenir la cité briochine sous leur contrôle. Les troupes de la Ligue arrivent le 31 juillet 1592 dans Saint-Brieuc, elles investissent la ville sans combat et s'attellent immédiatement au siège de la tour de Cesson. Les habitants de la ville ainsi que ceux des paroisses aux alentours sont mis à contribution. Sourdéac est au siège de Coatfrec quand il apprend la nouvelle. Aussitôt il lève le siège et ordonne aux garnisons royales de se rassembler à Quintin pour le 5 août afin de marcher sur Saint-Brieuc. Le 7 août, une première attaque brise le siège de la tour de Cesson et Saint-Laurent, résolu à affronter Sourdéac, dispose ses troupes en ordre de bataille. Le chef des Royaux fait de même et les deux hommes s'affrontent le 8 août sur une plaine entre Cesson et Saint-Brieuc, la ville est transformée en arrière-base et en hôpital pour l'occasion. Le combat tourne à l'avantage des hommes de Sourdéac et les Ligueurs

---

334 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Basse-Bretagne...*, op.cit., p. 119.

rebroussement chemin, ils se replient dans la ville et la bataille rangée se transforme en combat urbain. Les Briochins, leurs maisons et tous leurs biens sont directement mis en péril. Les soldats de la Ligue se retranchent dans le fort de Saint-Brieuc qui est « la grande esglize et l'évêché fortifiés d'esperon et autre flanqué, et qu'ils s'estoient aussi barricadez par tous les endroitz de la ville »<sup>335</sup>. Sourdéac décide d'investir la ville et de poursuivre les Ligueurs restants. Avec ses hommes, ils forcent les barricades et encerclent le fort. Décidés à saper la cathédrale briochine, les troupes Royales n'en ont cependant pas le temps. En effet, au même moment, un renfort composé de 2500 Espagnols, du sieur de Goulaine<sup>336</sup> et de Lorrains de Lamballe menace de s'assembler et de marcher sur les villes du Penthièvre, fidèles au roi, dont les garnisons sont en partie utilisées à Saint-Brieuc. Sourdéac décide alors de stopper son action dans la cité briochine le 11 août et renvoie chaque garnison à son poste afin de regarnir les villes menacées. Finalement le secours ligueur va directement à Saint-Brieuc. Ainsi ce n'est pas la ville qui est directement visée dans cette bataille de déblocage du siège de la tour de Cesson. Néanmoins, les troupes ligueuses qui se réfugient dans la ville délocalisent le combat et les Briochins se retrouvent au cœur du conflit. Alors que la ville de Tréguier n'a pas de défense, hormis quelques barricades rapidement érigées mais tout aussi rapidement prises, Saint-Brieuc compte sur la cathédrale et le palais épiscopal pour assurer sa défense. Ces maigres fortifications n'empêchent pas à la ville de subir des attaques et d'être à la merci du passage de bandes de gens de guerre.

Ainsi les attaques des villes ouvertes ne sont pas des sièges mais plutôt des raids. Il s'agit d'attaques rapides, dont le but est d'endommager l'objectif, sans chercher à s'y établir. Les maigres défenses que ces villes arborent sont rapidement dépassées et la ville subit de plein fouet le passage des troupes. Ces attaques sont néanmoins organisées, ce sont des assauts rapides où la surprise joue un rôle important. Les troupes viennent en nombre et les habitants sont rapidement débordés, ils subissent alors les méfaits des soldats qui pillent, volent, violent, et brûlent quasi systématiquement. Ce ne sont pas là les massacres des bandes de gens de guerre mais certaines opérations y ressemblent. Ainsi, l'attaque de Carhaix en 1590 par une troupe de Royaux emmenés par du Liscoët peut à la fois être vue comme le passage d'une bande de gens de guerre, notamment à cause du massacre de paysans qui s'en suit, ou comme l'attaque surprise d'une ville.

Les sièges et attaques des villes sont tous différents. A travers les exemples de Vitré, Morlaix, Tréguier et Saint-Brieuc, nous avons pu voir les différentes formes que prennent ces

---

335 LE GOFF Hervé, « La bataille de Cesson et de Saint-Brieuc (7-9 août 1592) », *Bulletin de la Société d'Emulation des Côtes d'Armor*, tome CXXXVII, 2009, pages 250-265, p. 260.

336 Pour la biographie du sieur de Goulaine se reporter à GOULAINÉ Gabriel de, dans l'annexe 1.

attaques en fonctions des objectifs. De ce fait, pour réduire une ville médiévale comme Vitré on peut l'assiéger, mais pour cela il faut poser le siège et se servir de l'artillerie pour espérer forcer la place. C'est aussi le cas à Morlaix où la ville tombe facilement mais le château résiste, il faut alors assiéger la forteresse depuis la ville et les alentours, tout en se gardant de l'arrivée d'une armée de secours. Les attaques des villes ouvertes sont plus rapides, ce sont des raids où les villes ne tiennent pas face à l'assaut des ennemis. Ces derniers saccagent la ville et, la plupart du temps, repartent aussitôt.

## 2) L'attaque d'une place forte isolée.

En cette fin de XVI<sup>e</sup> les paysages bretons ne sont pas uniquement une alternance de villes et de campagnes. De nombreuses fortifications parsèment la province. Héritées du Moyen-Age ou constructions plus récentes, elles constituent des objectifs récurrents dans la guerre de la Ligue. En effet, ces forteresses sont moins difficiles à prendre qu'une ville, qui, même de taille moyenne, reste un gros objectif. Toutefois, leurs puissantes défenses permettent tout de même de dominer une région et de la mettre sous son joug. Ainsi les nombreuses attaques de châteaux et citadelles isolées vont être étudiées à travers deux exemples, à savoir le cas du château médiéval de Kérouzéré, et l'étude du fort de Crozon, fort bastionné typique du XVI<sup>e</sup> siècle.

### a) Un château fort dans la campagne : Kérouzéré.

Parmi les nombreux châteaux médiévaux qui couvrent les campagnes bretonnes, on trouve, en la paroisse de Sibiril, dans le Léon, le château de Kérouzéré. L'édifice qui domine les campagnes léonardes, tel qu'on peut le voir au début de la guerre de la Ligue, date du milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Un premier château existait déjà à cet endroit mais en 1462 le sieur de Kérouzéré obtient l'autorisation d'augmenter les fortifications de la place <sup>337</sup>. Ainsi il fait ériger une forteresse haute, austère et puissante, elle est composée de quatre grosses tours à créneaux et mâchicoulis, reliées entre elles par des courtines, bâties en belles pierres de taille d'environ quatre mètres d'épaisseur. De plus le sieur de Coetnisan<sup>338</sup> qui possède le château au début du conflit sait qu'il risque de se faire assiéger. C'est pourquoi il fortifie davantage la place en faisant des travaux en dehors de l'enceinte, sûrement sur les fossés avec la création de levées de terre pour se protéger de l'artillerie. En novembre 1590, le sieur de Coetnisan, escorté par Goesbriand, se rend dans son

<sup>337</sup> OGÉE Jean Baptiste, *Nouveau dictionnaire historique ...*, op.cit., tome II, p. 896.

<sup>338</sup> Pour la biographie de Coetnisan se reporter à BOISÉON Nicolas de, dans l'annexe 1.

château de Kérouzéré gardé par son frère, le sieur de Kerandraon. Celui-ci dirige depuis peu la forteresse, reprise sur les Ligueurs qui s'en étaient emparés au début du mois de juillet précédent. Néanmoins cette première attaque par les Ligueurs, accompagnés d'une foule de paysans, ne sert pas d'avertissement au sieur de Kerandraon qui, aussitôt retourné dans la forteresse, recommence ses mauvais traitements sur les paroisses voisines. Excédées par ces « ruines, ravages et pilleries »<sup>339</sup>, les populations des alentours réclament aux gentilshommes ligueurs qu'ils fassent le siège de la place. Aussitôt que les sieurs de Coetnisan et de Goesbriand pénètrent dans la place, les paysans léonards attaquent le château. Ils ont à leur tête des capitaines des paroisses ainsi que quelques gentilshommes ligueurs dont les sieurs de Goulaine, de Carné et de Rosampoul. La place est rapidement bloquée, mais les travaux n'avancent guère et, au bout de quelques jours, le sieur de Goulaine décide d'aller chercher le canon pour forcer le château plus rapidement. Il envoie le sieur de Kerhir chercher des pièces d'artillerie au Brignou, manoir ligueur situé à quelques lieues du château. Or « la garnison de Brest qui fut informée de la marche, lui dressa une embuscade », l'affrontement entre les Brestoises et les hommes chargés de chercher le canon est fatale pour le sieur du Kerhir qui est tué pendant l'embuscade. Néanmoins la garnison de Brest est repoussée et, malgré la mort de leur chef, le détachement ligueur parvient à apporter le canon à Kérouzéré. Rapidement la batterie est installée et fait une brèche, on signale que la forteresse est « tellement battue de canon que tout un côté d'icelle devers le couchant fut ruyné, les machicoulis et parappaulx et la plus grande part de ses défenses abattues »<sup>340</sup>.

Les assiégés, malgré la préparation d'un secours dans le Trégor mené par du Liscoët, sont contraints de capituler le 19 novembre 1590 car ils veulent éviter l'assaut de la foule qui assiège la place. Ainsi les gentilshommes Royaux et Ligueurs s'accordent pour la reddition du château. Il est convenu que les défenseurs sortiraient de la place bagues et vies sauvées et seraient emmenés hors de l'évêché de Léon. Avant de signer cet accord, les chefs Ligueurs décident de prendre les sieurs de Kerandraon et Goesbriand comme otages afin de garantir l'accord de reddition. Cependant les paysans, excédés par les comportements des royaux lorsqu'ils étaient en garnisons dans Kérouzéré, n'approuvent pas cette capitulation. Ils se jettent sur les otages et menacent de les tuer, le sieur de Coattredrez à beau les protéger, il ne peut pas empêcher la foule de tuer le sieur de Kerandraon. Les capitaines ligueurs doivent même se mettre entre les paysans et les Royaux afin de protéger la vie de ces derniers. Lors des échauffourées le sieur de Rosampoul reçoit même un coup de fourche dans la gorge par un paysan qui veut massacrer les Royaux<sup>341</sup>. Cette

---

339 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 132.

340 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Basse-Bretagne...*, *op.cit.*, p. 59.

341 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 398.

protection s'explique par le fait que les défenseurs sont plus intéressants vivants que morts car les Ligueurs peuvent en tirer une rançon. C'est pourquoi le sieur de Coetnisan ainsi que treize autres gentilshommes royaux sont finalement emmenés prisonniers à Morlaix puis à Nantes où les Ligueurs en tirent rançon avant de les libérer.

On recense une multitude de sièges et attaques de ce genre en Bretagne pendant le conflit. De nombreux autres exemples peuvent être cités, comme Corlay. Ce château, dans lequel se retranche le brigand La Fontenelle, est assiégé par les Royaux en février 1595. Les défenseurs se rendent sous la menace du canon. On peut aussi aborder le siège du Plessis-Bertrand. Cette forteresse médiévale dans laquelle se retranchent des Ligueurs en août 1597 est assiégée par des Malouins et des Royaux commandés par le sieur de La Tremblaye. Les assaillants apportent avec eux deux pièces d'artillerie depuis Saint-Malo, pensant que : « ces forces paraissoient suffisantes pour l'exécution de ce dessin ; mais lorsqu'on fut devant le château, on s'aperçut qu'il étoit plus difficile à prendre qu'on ne l'avoit cru d'abord »<sup>342</sup>. La Tremblaye, voulant hâter les travaux d'approche, est tué d'un tir d'arquebuse et le siège est levé. Dans ce siège du Plessis-Bertrand, le parallèle est intéressant à faire avec celui de Kérouzéré car, dans les deux cas, les assaillants ont besoin du canon<sup>343</sup>. Il est possible de voir que les châteaux, même médiévaux et renforcés hâtivement à la veille du conflit, résistent à un siège et les assaillants sont obligés d'avoir recours à l'artillerie afin de forcer la place. De plus, l'exemple du Plessis-Bertrand nous montre que les châteaux sont d'autant plus forts qu'ils sont capables de résister à un certain type d'artillerie, dans le cas présent « deux petites pièces »<sup>344</sup>.

Les châteaux et forteresses médiévales isolées comme l'est celle de Kérouzéré jouent donc un rôle important dans le conflit. En effet, posséder un édifice du genre revêt un intérêt financier car il permet d'être maître des possessions des paysans autour. On peut aussi piller et revendre les possessions du château ce qui est intéressant notamment pour une garnison dont les soldes arrivent souvent en retard. De plus, la place est stratégique : elle permet d'affaiblir, ou de renforcer, certaines villes dont le premier échelon de défense sont les châteaux isolés présents autour. Les attaques et sièges de châteaux sont aussi motivés par des volontés de représailles<sup>345</sup>. Pour Kérouzéré comme pour le Plessis-Bertrand, les paroisses et villes des alentours se plaignent des méfaits des garnisons présentes dans ces forteresses. Elles en appellent respectivement aux gentilshommes Ligueurs et Royaux pour stopper les agissements des garnisons et s'emparer des

---

342 *Ibid.*, p. 468.

343 L'utilisation et l'importance de l'artillerie sera abordée dans une autre partie de ce mémoire.

344 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... »..., *op.cit.*, p. CCCXI.

345 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)*..., *op.cit.*, p. 214.

châteaux. Ainsi, dans ce conflit, les châteaux-forts médiévaux retrouvent une nouvelle jeunesse et deviennent des places à la fois stratégiques et financières pour ceux qui en sont maîtres.

b) Le fort Espagnol sur la presqu'île de Crozon, place forte du XVI<sup>e</sup> siècle.

La Bretagne, province éloignée des principaux conflits du XVI<sup>e</sup> siècle, n'a pourtant pas échappé aux changements militaires apportés pendant cette période. La diffusion de la fortification bastionnée a touché toute l'Europe et, bien que la Bretagne ne soit pas la province la plus marquée par ces changements, on y voit tout de même de nouvelles fortifications bastionnées, spécialement conçues pour résister à de l'artillerie. Parmi les différentes constructions arborant cette architecture militaire, on trouve le fort des Espagnols sur la presqu'île de Crozon. Cette citadelle, construite à la fin de l'année 1593 et au début de l'année 1594, est l'œuvre de l'architecte Cristobal de Rojas <sup>346</sup>. Commandé par le chef du contingent espagnol en Bretagne don Juan del Aguila, le fort est nommé *Castillo de León*. Il est dirigé par le capitaine Tomas Paredes et est défendu par quatre cent soldats espagnols. De forme triangulaire, deux de ses côtés épousent parfaitement les bordures rocheuses de la pointe sur laquelle il est construit, ainsi seule une de ses faces est accessible aux troupes terrestres. Cette dernière est protégée par une épaisse muraille bien remparée et flanquée de deux bastions, un à chaque extrémité du mur. La construction du fort s'inscrit dans une logique offensive des Espagnols qui veulent bloquer la ville de Brest afin de s'en emparer. L'édifice a donc pour but de mettre la région, et plus particulièrement le goulet de Brest, sous son joug. Cette offensive des hommes de Philippe II, qui jusque là se contentaient de Blavet comme tête de pont, trouble les Anglais. La mission de ces derniers, outre l'aide apportée aux Royaux, est de repousser ou au moins contenir l'appétit territorial des Espagnols en Bretagne. De ce fait, la présence de ces derniers à Crozon contrarie les plans anglais et la menace de s'emparer de Brest les inquiète. Le port est en effet « un des plus seurs et meilleurs de toute la France »<sup>347</sup> et attire aussi bien les Espagnols que les Anglais.

En 1594, le maréchal d'Aumont se lance dans une campagne en Basse-Bretagne. En août il rejoint le Trégor, prend la ville de Morlaix puis le château le 22 septembre et décide ensuite d'aller à Quimper. En effet il est averti par plusieurs courriers des bourgeois et de l'évêque que la cité est prête à se soumettre au roi. Norreys n'est pas de cet avis et veut aller sur la presqu'île dès que possible. Il rappelle au maréchal que la volonté de la reine est de voir ses hommes employés au siège du fort des Espagnols et à nulle autre opération. Le maréchal refuse de se porter directement

346 Pour plus de détails sur la construction du fort se reporter aux pages 52 et 53 de ce mémoire.

347 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... », ..., *op.cit.*, p. CCCIII.



sur Crozon et décide d'aller à Quimper qu'il juge nécessaire de contrôler pour assiéger le fort ensuite. Toutefois il répond en partie aux exigences de Norreys puisqu'il envoie le sieur du Liscoët et le baron de Molac afin de bloquer la presqu'île le 2 octobre. Cependant il refuse que les troupes de Norreys fassent directement route vers Crozon et tient à ce que les Anglais participent à la prise de Quimper. Norreys refuse d'obtempérer et dès les faubourgs de la ville va sur Crozon rejoindre les troupes déjà présentes. Le maréchal ne s'attarde pas à Quimper, la ville se soumet le 11 octobre au bout de deux jours puis il se rend directement à Crozon ensuite.

Le maréchal prend ses quartiers au village de Crozon le 18 octobre 1594 alors que le blocus du fort est commencé depuis dix jours environ par les troupes des sieurs du Liscoët et de Molac. Norreys les a rejoint le 10 octobre et la place est aussi bloquée par la mer. Élisabeth I envoie une flotte anglaise, renforcée par des marins flamands, et composée de huit navires afin de s'assurer la maîtrise de la rade et du goulet de Brest. L'escadre est commandée par sir Martin Frobisher qui débarque quatre cents Anglais sur la presqu'île avant de s'assurer le contrôle de la rade. Toute l'armée royale étant réunie, les Espagnols se réfugient dans le fort et ne disputent pas les alentours de la place « car c'estoit une plaine rase où l'on se voyoit depuis la teste jusqu'aux pieds »<sup>348</sup>. Le fort, bien défendu avec de l'artillerie, est difficile à approcher. L'accès y est d'autant plus difficile que le terrain est nu et le sol rocailleux. Les tranchées sont difficilement creusées dans une plaine où « il n'y avoit pas plus d'un pied et demy ou deux pieds de terre », l'approche est délicate pour les soldats et les pionniers. Ils utilisent des gabions<sup>349</sup> et barriques pour se protéger, mais c'est insuffisant pour les couvrir totalement et beaucoup sont touchés. En plus du terrain difficile, les assiégeants attaquent sous une pluie quasi continue. Les soldats sont trempés et pataugent dans la boue, ils doivent faire un long trajet pour aller à l'arrière, dans des abris, trouver un peu de repos<sup>350</sup>. L'approche est d'autant plus difficile que la place est forte et conçue pour résister à une telle attaque. Ces nouveaux bastions induisent une approche lointaine car ils possèdent des feux croisés, capable d'effectuer un tir en enfilade dans la tranchée. Ce tir permet de faire feu dans toute la tranchée quel que soit l'angle d'attaque de celle-ci. De ce fait les travaux d'approche doivent être commencés loin afin que les premières batteries des assaillants soient suffisamment éloignées pour renverser les parapets des bastions de la place, dont les tirs peuvent facilement toucher les pionniers. Ces derniers, pour approcher de la place, doivent creuser des tranchées en zigzag et établir des plates-formes d'artillerie à intervalles réguliers afin de couvrir leurs approches. La

---

348 *Ibid.*, p. CCCIII.

349 Les gabions sont des paniers cylindriques, sans fond, faits de branchages entrecroisés et rempli de terre et de cailloux. Ils servent de protection sur les plates-formes d'artillerie ou lors des travaux d'approche.

350 WAQUET Henri, «Les combats pour Brest en 1594 »..., *op.cit.*, p. 13.

progression des Royaux devant la place est tout de même notable puisqu'ils parviennent à dresser quatorze pièces d'artilleries qui se mettent à tirer le 2 novembre sur le fort. Toutefois l'accès au fort cause de nombreuses pertes humaines, les Espagnols défendent les abords du fort et en profitent pour faire de « fréquentes sorties, harceler nos gens et combler les tranchées »<sup>351</sup>. Parmi les victimes de ces sorties on trouve le capitaine du Liscoët, alors qu'il « commandoit à la tranchée »<sup>352</sup>, il est surpris par l'attaque des Espagnols et est tué. Lors d'une autre attaque, les Espagnols tuent 12 Anglais, 30 Français, et en blessent plusieurs autres.

La canonnade du 2 novembre envoie plus de 700 boulets sur le fort, mais celui-ci résiste bien et les effets sont en dessous des espérances. Toutefois, le parapet du fort est démoli et on aperçoit une brèche, on décide de donner l'assaut « plus pour reconnoistre que pour espérance de l'emporter »<sup>353</sup>. Les Anglais parviennent tout de même à pénétrer dans le fort mais sont repoussés par les défenseurs et subissent quelques pertes. Les canons ne sont pas aussi efficaces qu'espéré par d'Aumont, de plus, ce dernier sait que les Espagnols vont recevoir des secours. En effet don Juan del Aguila, après avoir longtemps hésité et espéré une aide de Mercoeur, se résout finalement à marcher seul sur Crozon afin de secourir la place. Il part donc à la tête de cinq mille hommes de pied et deux compagnies de cavalerie. Il s'achemine lentement et le 8 novembre est à Quimperlé. La nouvelle de ce secours inquiète le maréchal qui craint d'être pris au piège sur la presqu'île. Il fait hâter l'attaque du fort, la canonnade redouble d'intensité et, en même temps, on commence à creuser une mine. Les troupes royales, soumises à la pluie et aux canonnades des Espagnols depuis le début du siège, et décimées par la maladie, ne comptent plus que 1200 hommes en état de combattre et « encore bien fatiguez »<sup>354</sup>. Le 17 novembre, la mine, difficilement creusée, était prête à jouer alors que la canonnade continue. Les Espagnols continuent de défendre et vers midi le jour même la mine explose et crée une brèche suffisante. Les troupes, disposées en petits groupes qui doivent agir les uns après les autres sont prêtes à attaquer le fort et donnent aussitôt l'assaut. Les troupes anglaises et françaises chargent en même temps mais le premier assaut est repoussé par les Espagnols. La seconde troupe qui suit le premier assaut est aussi repoussée par les défenseurs qui « faisoient merveilles de ce bien défendre, tant à la brèche des François que des Anglois »<sup>355</sup>. Pendant le troisième assaut, mené par Sourdéac, le commandant du fort Tomas Paredes est tué. Cette mort n'empêche pas les Espagnols de repousser cette nouvelle offensive des assaillants qui perdent dans la bataille la plupart des hommes de leur régiment. Le quatrième assaut est décisif, mené par une

---

351 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 439.

352 *Ibid.*, p. 439.

353 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... »..., *op.cit.*, p. CCCIV.

354 *Ibid.*, p. CCCIV.

355 *Ibid.*, p. CCCIV.

bande de Gascons et de Poitevins, les Français parviennent à entrer dans le fort. En même temps les troupes de Norreys pénètrent aussi dans l'enceinte par une autre brèche. La mêlée est furieuse et « tout ce qui se trouva dans le fort fut passé au fil de l'épée »<sup>356</sup>. Sur les quatre cents défenseurs que comptait le fort, seuls treize survivent. Ils sont retrouvés parmi les morts ou cachés dans les rochers pour échapper au massacre. Les pertes chez les assaillants sont aussi nombreuses puisque dans son journal, Montmartin estime à plus de quatre cents hommes morts, Anglais comme Français. Don Juan, qui n'était pas loin, n'arrive pas à temps et, apprenant la chute du fort, décide de faire demi-tour et de se replier sur Blavet.

L'attaque du fort est donc coûteuse, autant pour les assaillants que pour les défenseurs, ces derniers sont quasiment tous tués et dès le lendemain 18 novembre les travaux pour raser le fort commencent. De nombreux gentilshommes meurent, parmi lesquels du Liscoët, Paredes ainsi que Frobisher. Ce dernier est blessé à la fin du siège et meurt de ses blessures peu de temps après avoir ramené ses navires à Plymouth. Toutefois ces sacrifices sont nécessaires pour les troupes royales, car la prise du fort est obligatoire afin de contenir les Espagnols dans Blavet. De plus, la position stratégique de la place était problématique et pour Brest, et pour l'Angleterre. Cet enjeu stratégique se retrouve aussi dans la défense des Espagnols, la place est bien défendue et d'Aumont dit même qu'« il n'a jamais entendu parler de place si bien défendue et si bien attaquée. »<sup>357</sup>.

Le siège du fort espagnol est donc un « siège en règle »<sup>358</sup>, tel qu'on peut l'imaginer. La place est encerclée et coupée de l'extérieur, on en approche avec des tranchées sinueuses afin de limiter les dégâts de l'artillerie présente sur le fort. Les travaux d'approche sont difficiles et ils sont aidés par l'artillerie dont disposent les assiégeants. Néanmoins elle ne suffit pas à détruire le fort et les assaillants ont recours à la mine pour forcer les défenses de la place. L'ouvrage possède deux bastions et est bien remparé, il est conçu pour résister à l'artillerie. Il faut donc tout l'acharnement et l'énergie des troupes du maréchal d'Aumont pour en venir à bout.

Les places isolées, aussi bien châteaux médiévaux que forts plus récents, sont donc des objectifs importants du conflit. Ils offrent un point d'appui intéressant, parfois difficilement prenable, permettent de dominer une région et d'en tirer des richesses. Les fortifications dont ils disposent sont suffisamment solides pour résister à des petites pièces d'artillerie et, lors d'un siège posé, il faut donc utiliser des gros canons pour venir à bout de ces édifices. Leur possession peut

---

356 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, op.cit., p. 440.

357 WAQUET Henri, *Mémoires: du chanoine Jean Moreau...*, op.cit., p. 206.

358 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)...*, op.cit., p. 254.

aussi servir à renforcer ou affaiblir les défenses d'une ville proche, qui fonde une partie de sa défense sur ces places isolées.

### 3) Attaque d'une place plus petite

A l'instar de l'ensemble de la population bretonne, qui subit la guerre durant toute sa durée, les sièges touchent également l'ensemble des places, plus ou moins fortifiées. On a déjà vu que les villes et les places fortes sont victimes des sièges, il en va de même pour les petits châteaux, manoirs et maisons fortes. Ils sont attaqués et subissent aussi des dégâts importants. Les opérations contre tous ces lieux poussent parfois jusque dans de simples villages ou sur de quelconques bâtiments, comme une église ou un moulin. Étant donné qu'ils peuvent servir de refuge à des troupes, ces édifices souffrent aussi du conflit.

#### a) De petites opérations : l'attaque de manoirs et de maisons fortes.

Qu'il s'agisse de Mercoeur, Dombes ou d'Aumont, ces trois chefs d'armées ont le même objectif pendant le conflit : occuper et tenir le terrain. Ainsi ils s'attaquent à tous les bâtiments pouvant les aider dans leur objectif et pouvant leur permettre d'asseoir un peu plus leur domination territoriale. Parmi les multiples édifices qui couvrent l'espace breton à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, on trouve de nombreux manoirs et maisons fortes. Malgré leur petite taille, ces bâtiments fortifiés représentent un intérêt. Aussi, de nombreuses opérations sont menées contre ces fortifications au fur et à mesure du conflit. Les armées se battent dans un premier temps autour de grands centres urbains et sont menées par de grands chefs fédérateurs. Mais bien vite cet aspect laisse place à une guerre plus personnelle. La raison idéologique qui pousse les troupes à se battre au début du conflit se mue en objectifs et intérêts personnels. La guerre se transforme en « guerre de bicoques »<sup>359</sup> et de nombreux manoirs et maisons fortes sont assiégés par des troupes plus ou moins régulières. Bien que ces opérations ne relèvent pas toujours d'un intérêt purement stratégique, on en compte de plus en plus à mesure que la petite guerre se développe. Les objectifs de ces opérations, à savoir les manoirs et maisons fortes, sont de mettre la main sur des résidences privées, plus ou moins fortifiées. Les châteaux de moindre importance sont souvent mentionnés comme tel. De plus, les qualificatifs diffèrent selon les auteurs : par exemple Pichart parle d'Apigné comme d'une maison forte, alors que certains qualifient la place de forteresse. Toujours est-il que dans cette partie

---

359 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, op.cit., p. 145.

nous allons parler des attaques sur ces petites places à travers deux exemples que sont le manoir de Roscanou et les petites places bordant la Rance.

Le manoir de Roscanou est une petite place forte situé en la paroisse de Gouézec, non loin de Quimper. Il appartient à la dame de Lesmaes, veuve d'un conseiller du présidial de Quimper et du parti des Royaux. En septembre 1590, Claude du Chastel, sieur de Kerlec'h décide de mettre sa jeune épouse à l'abri et part de Rennes afin de l'installer dans sa maison en Léon. Il prend la route avec sa femme vers la Basse-Bretagne. Ils sont accompagnés de soixante à quatre-vingts gentilshommes à cheval, de deux hommes d'église, et ont avec eux des laissez-passer afin de traverser la province sans encombre. Le 18 septembre, la troupe fait étape au manoir du Roscanou où ils sont accueillis par la dame des lieux. Cette dernière est « haïe et fort suspecte à la commune »<sup>360</sup>. Les paysans des alentours, en voyant le sieur de Kerlec'h arriver dans la paroisse, craignent qu'il s'agisse d'une nouvelle garnison pour rançonner le pays voisin, d'autres pensent qu'il mène avec lui des prisonniers saisis à Châteaulin. Des rumeurs courent à propos de l'arrivée de cette troupe. Face à cela, les paysans s'assemblent au son du tocsin et plusieurs hommes des paroisses voisines viennent grossir les rangs. Ils sont environ six à sept cents, armés d'arquebuses et de « longs bois », prêts à en découdre. Cette foule entoure le manoir peu de temps après l'arrivée de la troupe royale. Ils sont bientôt rejoints par le sieur de Rosampoul et quelques gentilshommes ligueurs. L'ensemble des défenseurs se réfugie dans la maison et un des prêtres tente de parlementer. Bien qu'il soit Ligueur, ce dernier est tué par les paysans. Pour éviter d'être attaqué par la cavalerie la foule fait des retranchements et se prépare à attaquer la place. Les paysans investissent facilement la place, prennent le dessus sur les défenseurs, et ne font pas de quartier. La dame de Roscanou est tuée, tout comme le sieur de Kerlec'h, bien que celui-ci veut bien payer rançon. Quasiment tous les gens du manoir sont tués excepté la jeune épouse du sieur de Kerlec'h et la fille de Mme de Lesmaes. Selon le chanoine Moreau « il y mourut en tout, compris ceux de la maison, plus de quatre-vingt-dix personnes, dont il y avait soixante gentilshommes et nombre de chefs de maison »<sup>361</sup>. Le manoir est pillé et partiellement brûlé avant que les assaillants ne lèvent le camp. Cette attaque révèle donc la faiblesse de certaines maisons fortes. Dans le cas présent, la troupe royale ne s'inquiète pas dans un premier temps de cette foule, puis se retrouve débordée, malgré les défenses du manoir. Les paysans comptent sur leur nombre pour prendre la place d'assaut et, sans aucune stratégie guerrière et motivés par des intérêts confus, massacrent les défenseurs. On peut toutefois voir que cette attaque est motivée par la vengeance envers la dame de Roscanou qui ne bénéficie pas d'une opinion favorable dans les alentours. Les assaillants, qui ne

<sup>360</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>361</sup> WAQUET Henri, *Mémoires: du chanoine Jean Moreau...*, *op.cit.*, p. 83.

constituent pas une troupe régulière, brûlent le manoir. Cet acte exprime la volonté d'en finir avec la place. C'est aussi le cas lorsqu'une troupe régulière, envoyée par une armée, attaque une place où il y a une garnison qui pose problème aux environs. Le fait de brûler le manoir assure qu'aucune autre troupe ne s'y installera et ne ravagera les environs.

Les manoirs et maisons fortes peuvent aussi être attaqués par des troupes régulières qui mènent des opérations dans un intérêt stratégique. C'est le cas autour de Saint-Malo. Dans cette région, le long de la Rance, beaucoup de manoirs sont attaqués pour des raisons davantage stratégiques que vengeresses. En 1589, le duc de Mercoeur, après la levée du siège de Vitré, ne reste pas pour autant passif. Il profite de l'inaction du prince de Dombes à la fin de l'été pour se mettre en campagne. Il part de Dinan avec trois cents chevaux et deux mille arquebusiers et de l'artillerie. Il attaque et prend les places de Miniac et de Rouvré, il s'affaire ensuite à des plus grosses places comme Châteauneuf, le Plessis-Bertrand, la tour Solidor. Mais on compte plusieurs prises de manoirs et petits châteaux comme la Hardouinaye, Coasquen, Guémadeuc et la Rivière, la plupart se rendent à la vue du canon. La prise de ces différentes places, situées près de la Rance et à proximité de Saint-Malo a pour but d'isoler la ville. Cette dernière ne s'est pas encore nettement prononcée pour un des deux camps. On voit donc que les manoirs attaqués dans cette campagne sont, tout comme les châteaux, investis dans une logique stratégique. Il s'agit ici d'isoler la ville de Saint-Malo qui, au moment de la campagne du duc, tarde à se soumettre à son autorité.

En juin 1590 une autre attaque de manoir a lieu, toujours dans la même région. Le manoir de Pontbriand, situé dans la paroisse de Pleurtuit est bloqué par des soldats de Saint-Malo, de Dinan et de Dol. Cette place appartient au sieur de Pontbriand qui la fait fortifier et obtient en août 1589 l'autorisation du prince de Dombes d'y placer trente arquebusiers<sup>362</sup>. Cette troupe pose problème à la ville de Saint-Malo qui craint pour son commerce. Elle décide de s'y rendre avec quatre canons le 18 juin. La place résiste mais ne peut tenir longtemps face aux troupes ligueuses et, le 21 juin, les défenseurs se rendent. La place est pillée le 3 juillet et démolie par la suite. Le canon permet de prendre le manoir rapidement car la place n'est pas conçue pour tenir un siège. Les maisons fortes ou manoirs ne peuvent résister à de l'artillerie. De ce fait, si les places ne sont pas investies par surprise et les défenseurs pris au dépourvu face aux assaillants, les manoirs et maisons fortes peuvent résister aux petites opérations. Les différents recours pour réussir à investir une telle place sont l'utilisation du canon, ou du pétard. Cet engin est en général appliqué sur une porte et son explosion permet de fracturer l'entrée. Ainsi les assaillants pénètrent plus facilement dans la place. A l'instar de Pontbriand, qui est une sorte d' « épine » dans le pays de Saint-Malo<sup>363</sup>, on remarque

362 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves...*, *op.cit.*, col. 1503.

363 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)...*, *op.cit.*, p. 214.

que les manoirs posant problème à une ville sont investis avec le canon, dans le but de les détruire rapidement.

Les manoirs et maisons fortes ne subissent donc pas des sièges mais plutôt des attaques. Ils peuvent être pris par surprise ou grâce à de l'artillerie contre laquelle ils ne peuvent pas résister. Toutefois, on voit que leur rôle augmente avec la privatisation du conflit puisqu'ils sont régulièrement occupés par des bandes de gens de guerre ou des garnisons posant des problèmes. Or, ce n'est pas là leur seul intérêt. Ils peuvent également se révéler stratégiques dans le but d'isoler une ville, comme en témoignent les opérations de Mercoeur près de la Rance en 1589.

b) De l'assaut d'un village à celui d'un bâtiment ordinaire.

Parmi les nombreuses attaques perpétrées dans ce conflit, les villages et petits bâtiments ne sont pas en reste. Qu'il s'agisse de passages de troupes ou d'attaques volontaires : motivées par la vengeance, la soif de butin ou une stratégie quelconque, ces petites cibles sont aussi touchées par le conflit. Ce sont ces simples hameaux ou bourgs, ainsi que ces édifices tels que les églises et moulins qui vont être étudiés ici. L'assaut d'un village peut être motivé par différentes raisons. Bien que ces lieux subissent les méfaits des soldats lors des passages de troupes, on retrouve quelques raids meurtriers et volontaires sur des villages pendant le conflit. C'est le cas à Étrelles : cette paroisse au sud de Vitré est attaquée en novembre 1589. L'attaque, menée par des Royaux, est rapportée dans les registres des sépultures de la paroisse de Saint-Martin de Vitré<sup>364</sup>. On y mentionne que « le gouverneur de la ville de Vitré nommé Lacourtdanon a fait sortie avec ses soudards pour aller prendre Estrelles avec ceux de la ville ». L'attaque est menée par des soldats de Vitré ainsi que des hommes de la garnison de Rennes, ils arrivent sur la ville le 21 novembre à neuf heures et aussitôt s'en prennent aux habitants d'Étrelles. Rapidement le registre parle de « cent-dix [tués] et plusieurs blessés ». Malgré sa résistance, le village ne peut tenir longtemps, il finit par être prit et brûlé. Des bâtiments sont incendiés alors que des personnes s'y trouvent encore, le prêtre de la paroisse est tué. L'église est pillée et, parmi les personnes qui s'y trouvent, certaines sont pendues. Plusieurs habitants sont faits prisonniers et pris à rançon<sup>365</sup>. Ce massacre et cet excès de violence est motivé par la soif de vengeance. En effet, quelques mois plus tôt, alors que la ville de Vitré est assiégée, le capitaine d'Étrelles participe au siège parmi les assaillants. Il vient bloquer la ville en même temps que les communes des paroisses. Après le siège, le blocus des paysans continue et des villages se barricadent et coupent des routes. L'attaque du village par les Vitréens et

<sup>364</sup> Le document original et la transcription se trouvent en annexe 10.

<sup>365</sup> CROIX Alain, *Moi, Jean Martin...*, *op.cit.*, p. 39

quelques Rennais intervient dans cette opérations de déblocage et de soumission des environs à la fin du siège<sup>366</sup>. Ces opérations ne sont pas connues et, pour le cas d'Étrelles, on peut penser à une opération motivée par la vengeance. La paroisse ainsi que son capitaine ont en effet participé au siège de Vitré. Ainsi sous prétexte de débloquer les villages et axes de communication autour de la ville, les Royaux se vengent et châtient des habitants d'Étrelles de leur participation au siège.

Cette attaque intervient aussi pour couper les barricades et barrages réalisés par les paysans autour de la ville. Ce moyen de protection est en effet un des seuls recours pour les villages en cas d'attaque. La mise en place de barricades est rapide, elles ne stoppent pas toujours un groupe de soldats mais elles peuvent néanmoins ralentir leur progression. Toutefois, lorsqu'un village se barricade, une demande doit être adressée et le droit de se barricader doit être fait par une autorité compétente. Ainsi, en 1588 le village de Bazouge-la-Pérouse envoie deux députés pour aller voir Mercoeur et obtenir l'autorisation de ce dernier de se fortifier<sup>367</sup>. De même en 1589 c'est le sieur de Saint-Laurent qui prévient le village de la Trinité en Porhouët d'un passage de troupes afin qu'ils se barricadent<sup>368</sup>.

Néanmoins ces attaques relevant d'un but stratégique ne sont pas courantes et beaucoup de villages sont tout simplement victimes de pillages. C'est le cas à Betton : le village subit trois fois dans le conflit le passage de troupes, en 1591, 1592 puis en 1597. Lors de ce dernier passage, les exactions commises sont l'œuvre de soldats ligueurs commandés par Saint-Laurent. Dans son *Dictionnaire*, Ogée raconte cet épisode où : « non contents d'avoir pillé les biens et violé les femmes des habitants, ces guerriers inhumains leurs firent subir à tous les plus cruels supplices, sans distinction d'âge, de sexe et de condition »<sup>369</sup>, après cela les soldats Ligueurs brûlent bon nombre de maisons. Ces passages de troupes sont réguliers et les villages subissent tout au long du conflit ces mêmes scènes. L'attaque de Saint-Laurent à Betton est opérée dans le cadre d'un raid autour de Rennes en 1597. En effet on retrouve mention de plusieurs villages attaqués par cette même troupe à la même période. C'est le cas de Mordelles où les troupes de Saint-Laurent passent et, une nouvelle fois, signalent « leur cruauté par le viol, le carnage et le pillage le plus affreux ». Ces opérations que l'on peut penser dénuées de sens, ont pourtant un intérêt militaire. Les paroisses attaquées sont situées aux alentours de Rennes. Ainsi, Saint-Laurent, en s'attaquant à ces cibles faciles, gêne le ravitaillement de Rennes qui compte sur les campagnes des alentours pour lui fournir des vivres. Ainsi, le but est en partie d'affaiblir la ville mais pas de préparer un siège posé. L'attaque d'Étrelles

---

366 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... »..., *op.cit.*, p. 138.

367 OGÉE Jean Baptiste, *Nouveau dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne*, Rennes, Molliex, 1845, tome I, p. 74.

368 JOÛON DES LONGRAIS Frédéric, « Informations du sénéchal de Rennes... »..., *op.cit.*, p. 57.

369 OGÉE Jean Baptiste, *Nouveau dictionnaire historique...*, *op.cit.*, tome I, p. 83.



peut aussi être perçue comme telle puisqu'en novembre 1589, plusieurs paroisses proches de Vitré sont toujours décidées à bloquer la ville. Ce blocage est organisé entre toutes les paroisses et il passe par la mise en place de barricades et l'encombrement de chemins. Les Vitréens, dans leur attaque du village, participent donc à l'opération de déblocage des axes de communication menant à la ville. De ce fait ils améliorent les communications et par conséquent le ravitaillement.

Dans l'attaque d'Étrelles, les Royaux forcent l'église où se sont réfugiés quelques habitants du village. Ce type de situation est très fréquent, on trouve de nombreux récits où des habitants ou bien des soldats se réfugient dans un bâtiment quelconque, souvent des moulins ou des églises. Ces bâtiments, appelés *bicoques*, sont parfois sommairement fortifiés. De plus, au vu du contexte, beaucoup de Bretons, soldats ou non, cherchent à se mettre à l'abri. Ainsi ce type de mise en défense augmente et de nombreux édifices du genre sont occupés. Cette augmentation des fortifications s'explique par la nature des bâtiments : ce sont des constructions solides, qui peuvent résister à des attaques. Elles bénéficient donc d'un investissement humain car il y a un intérêt à les conserver étant donné qu'on peut s'y réfugier. En 1597, les Malouins, exaspérés des déprédations des soldats postés à Saint-Suliac, en réfèrent aux Royaux. Ils demandent au sieur de La Tremblaye de les délivrer de cette bande de soudards qui ravage les environs. Les soldats présents à Saint-Suliac sont installés par Saint-Laurent. Provenant de Dinan et des garnisons voisines, ils ravagent les alentours et coupent les blés des paroisses voisines afin d'approvisionner la ville de Dinan<sup>370</sup>. Sollicité par les Malouins, La Tremblaye, accompagné des sieurs de Montgommery, de la Cigognière et du Bremanfauville, vient attaquer la paroisse en août 1597. Il se concerte avec les Malouins et il est décidé que « tandis qu'il attaquerait par la terre le bourg de Saint-Suliac, les Malouins feroient remonter la rivière à deux galères armées pour l'attaquer par l'eau. »<sup>371</sup>. Sur les deux galères les habitants de Saint-Malo mettent des canons, ils bombardent le village et la Tremblaye, avec huit cents hommes, force les barricades et tue les soldats de Saint-Laurent. Parmi ces derniers, quelques uns se réfugient dans l'église qu'ils avaient renforcée. Cependant le bâtiment ne résiste pas et est rapidement forcé par les Royaux qui le brûlent pour faire sortir les défenseurs. Des deux cent cinquante Ligueurs présents, beaucoup sont tués soit dans l'assaut, soit dans l'incendie ou bien pendus, de sorte qu'il « ne s'en sauva que bien peu »<sup>372</sup>. Tout comme à Étrelles, l'église de Saint-Suliac sert de lieu de retranchement pendant l'attaque du village. Les soldats Ligueurs l'ont renforcée en prévision d'un affrontement, toutefois le bâtiment cède rapidement.

---

370 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, op.cit., p. 467.

371 *Ibid.*, p. 468.

372 ROLLAND Amélie, *Le journal de Jean Pichart...*, op.cit., p. 131.

Ces bâtiments religieux ou autres sont régulièrement investis dans le conflit, pas seulement lorsqu'il s'agit d'attaquer un village. Ils servent aussi de lieu de retranchement pour des petites compagnies de gens de guerre comme celle de La Fontenelle. Ce dernier se réfugie dans l'église Saint-Tremeur de Carhaix et fortifie l'édifice afin de s'y établir quelques temps. Un de ses capitaines, le sieur de la Plante se retranche dans un moulin d'où il ravage les environs, il y est attaqué par des royaux en 1594. Ces différentes constructions servent d'abri pour certaines troupes.

Le cas du couvent Sainte-Catherine près de Blavet est un cas différent car l'attaque de ce bâtiment sert uniquement à préparer un siège plus important. L'édifice sert aux Blavétains d'avant poste afin de protéger leur petite ville de la garnison d'Hennebont. En 1589, la ville de Blavet est acquise aux Royaux alors que sa voisine, Hennebont, est aux mains des Ligueurs et commandée par Jérôme d'Aradon. Au mois d'octobre, le couvent, situé entre les deux villes et où les Blavétains ont placé quelques hommes en avant poste, est attaqué par René d'Aradon, frère de Jérôme. Le sieur d'Aradon part d'Hennebont le 10 octobre au soir avec « quarante-cinq cuirasses et soixante-dix harquebusiers »<sup>373</sup>. Il surprend la place et s'en empare. Beaucoup de défenseurs se sauvent, quelques uns sont tués, et huit sont faits prisonniers. Le lendemain, le sieur d'Aradon revient à Hennebont au point du jour et retourne au couvent le même jour afin de renforcer la défense du lieu. Il part avec le sieur de Camors, des cuirasses et des arquebusiers et Jérôme d'Aradon lui envoie une pièce de canon et quatre mousquets. Toutefois, les Ligueurs n'y restent pas et doivent aller à Dinan voir Mercoeur qui rassemble ses troupes. Ils quittent le couvent le 12 octobre et rasant les murs afin que le lieu ne serve plus aux Blavétains. Ainsi, par cette attaque, les Ligueurs réduisent le couvent qui sert d'avant poste aux Royaux basés à Blavet, l'opération prépare le siège de Blavet qui a lieu en juin 1590. On voit que de simples bâtiments n'ont plus leur rôle d'origine, comme le couvent Sainte-Catherine qui sert d'avant poste pour les habitants de Blavet. De nombreuses églises et moulins sont occupés par des troupes, et servent aussi pour autre chose. A Saint-Brieuc, l'église Saint-Michel est utilisée comme caserne et comme magasin<sup>374</sup>, on signale aussi le même type d'utilisation pour l'église Saint-Patern à Vannes. En mai 1589, les troupes de Mercoeur sont à Janzé, elles « avoient leurs chevaulx ès églises jusques auprès du précieux corps de Nostre Seigneur et mangeoient les chevaulx l'avoyne sur les autels »<sup>375</sup>. Les églises sont en permanence pillées et dégradées si ce n'est incendiées.

---

373 ARADON Jérôme d', « Journal... »..., *op.cit.*, p. CCLXI.

374 DU BOIS DE LA VILLERABEL Arthur, « Études pour servir à l'histoire de la Ligue en Bretagne Henry Compadre... »..., *op.cit.*, p. 179.

375 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 364.

Ainsi, lors du conflit, les villages, tout comme les églises, les moulins et autres bâtiments, essayent tant bien que mal de se défendre. Cette mise en défense avec des barricades est bien souvent inutile et ces divers lieux subissent le passage de troupes et les exactions des soldats. Beaucoup de villages sont attaqués sans motif particulier, parfois des raids sont menés par vengeance ou pour priver l'ennemi de ressources. Dans tous les cas de nombreux habitants sont tués et le village est incendié. Parmi les différents bâtiments que compte le village l'église sert souvent de lieu de retranchement. L'édifice est solide mais généralement ne tient pas face aux assaillants. Ces derniers s'en servent à leur tour comme lieu de retranchement, de caserne, de magasin ou même d'écurie. Les attaques contre les églises et les moulins peuvent aussi servir à préparer le siège d'une place plus importante. Toujours est-il que bon nombre de ces bâtiments perdent leur rôle d'origine et sont utilisés à d'autres fins.

Malgré leur taille modeste, les manoirs et petits châteaux, ainsi que les villages sont des objectifs du conflit. Ce ne sont pas des cibles privilégiées mais leur prise a tout de même un intérêt. Les petites troupes qui ne peuvent pas s'attaquer à des gros châteaux ou à des villes se rabattent sur ces objectifs plus abordables. Ainsi, ils subissent de nombreuses attaques au fur et à mesure que de petites bandes de soldats se créent. Il en est de même pour les villages qui subissent le passage des troupes et ne peuvent résister aux gens de guerre. La prise de ces différents objectifs peut aussi se révéler stratégique, les villages ou manoirs peuvent isoler une ville plus grosse et leur prise constitue donc une première étape dans la soumission de la ville.

Dans le conflit, les objectifs sont donc aussi divers que les manières de s'en emparer. Les attaques peuvent aussi bien se porter sur une ville que contre un petit château ou une église. Ainsi on a une alternance de sièges posés, nécessitant d'importants moyens financiers et humains. Ou l'approche de l'objectif se fait à couvert grâce à des tranchées et ou l'artillerie joue un rôle primordial dans la prise de l'objectif. L'opération vise à se rendre maître d'une place forte, qui peut être une ville close ou une citadelle récemment construite. En parallèle de ces gros sièges on retrouve des opérations plus modestes, contre des châteaux plus ou moins forts. Dans la plupart des cas, ces attaques nécessitent la présence d'artillerie. Elle permet de forcer rapidement la place qui n'est pas conçue pour résister longtemps face au canon. Les sites moins renforcés tels que les villages et maisons fortes sont aussi victimes du conflit, la plupart du temps les troupes ne font pas le siège car les défenses de ces places ne tiennent pas longtemps. De ce fait les opérations contre ces cibles sont des attaques où les soldats prennent rapidement la place et, dans beaucoup de cas, la pillent et la brûlent.

Au terme de cette première partie nous avons dressé un portrait d'ensemble de la province durant la guerre de la Ligue à travers l'étude et la présentation des lieux, des acteurs et des modèles de siège. L'étude des lieux s'est dans un premier temps penchée sur les villes de Bretagne. De nombreuses villes parsèment la province, beaucoup peuvent être closes et gardent leurs murailles héritées de l'époque médiévale. Néanmoins, des aménagements récents, conjoints à ceux réalisés à la fin du XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle permettent aux villes, malgré la vétusté de leurs murs, de résister à l'artillerie. Toutefois toutes les villes de Bretagne ne sont pas closes et certaines n'ont pas de mur pour les protéger. Ces villes ouvertes, comme Saint-Brieuc, sont alors plus vulnérables face aux troupes armées. C'est pourquoi elles réalisent des aménagements défensifs au cœur même de la ville, de façon à s'abriter en cas d'attaque. Ces réduits défensifs sont bien souvent réalisés autour de la cathédrale ou des églises. On trouve aussi des barricades pour contenir ou ralentir la progression des assaillants. Suite à l'étude des villes nous sommes intéressés aux places fortes isolées qui parsèment les campagnes bretonnes. Ces places peuvent être des forts, récemment construits et aptes à résister face à de l'artillerie, des châteaux médiévaux avec parfois quelques aménagements récents, ou des manoirs et maisons fortes mis en défense par des petits propriétaires et arborant de petites fortifications.

Le second chapitre de cette partie a été consacré aux acteurs du conflit. Ainsi nous avons étudié l'armée royale. Les troupes du roi connaissent un début de conflit difficile, mais les changements de commandement et l'aide d'un contingent anglais envoyé en Bretagne permettent aux troupes d'Henri IV d'être finalement victorieuses face à l'armée de la Ligue. Cette dernière est incarnée en Bretagne par le duc de Mercoeur, chef incontesté du mouvement dans la province, grâce à l'appui des Espagnols, le duc connaît plusieurs victoires au début du conflit. Mais, à partir de la conversion du roi, des défections se multiplient dans son camp et le duc est contraint de se soumettre à Henri IV en 1598. En plus de ces deux armées, d'autres belligérants sont présents dans la province. Ainsi on trouve des petits capitaines : ce sont des bandes de soldats qui font la guerre dans un but privé et commettent de nombreuses exactions sur des villages et petits châteaux. En plus de ces troupes armées, les habitants de la province prennent aussi part au conflit. Qu'ils habitent en ville ou en campagne, ces protagonistes interviennent directement à travers des prises d'armes pour défendre ou attaquer une place. Ils opèrent aussi indirectement, en motivant les troupes à prendre part au conflit, en fournissant de l'argent, des vivres et des munitions aux troupes. Ou alors ils peuvent être victimes du conflit et subir le passage des troupes et les méfaits du conflit.

Le dernier chapitre de cette partie a eu pour but de s'intéresser à différents modèles de sièges. De ce fait nous avons étudié le cas de Vitré, ville close dont le siège en 1589 est un siège posé, où la

progression se fait à couvert et est aidée par l'artillerie. Ce n'est pas le cas de villes comme Tréguier ou Saint-Brieuc, dont les attaques sont des opérations généralement rapides car les villes n'ont pas ou peu de défense. Les lieux isolés sont aussi des objectifs du conflit. Ainsi les forts, comme celui de Crozon, sont conçus pour résister à l'artillerie et sont difficilement attaqués. Les sièges de châteaux sont aussi difficiles, néanmoins l'utilisation de l'artillerie permet souvent d'en venir à bout rapidement. Les cibles plus petites que sont les manoirs, villages ou simples bâtiments sont rarement attaquées par le canon, en général leurs défenses sont faibles et ne tiennent pas ; de ce fait les attaques dont elles sont victimes sont rapides.

Ainsi cette partie a permis d'étudier le cadre dans lequel le conflit se déroule, il convient maintenant de s'intéresser davantage aux opérations en elles-mêmes. A savoir les campagnes militaires et le déroulement des sièges.

## Partie II : Des sièges pleinement intégrés aux campagnes

### Chapitre 1 : De nombreuses campagnes : détails et pré-requis

Une campagne, au sens militaire du mot, est une expédition militaire, comportant plusieurs opérations menées sur un théâtre déterminé. Ainsi, les différentes opérations militaires qui se déroulent en Bretagne pendant la guerre de la Ligue sont parfaitement intégrées dans des campagnes. Elles sont déterminées à l'avance, préparées et financées ; le matériel et le nombre d'hommes nécessaires sont calculés. Les objectifs sont connus, ils ont été observés et étudiés afin que les troupes soient dans les meilleures dispositions pour s'en emparer.

Ce chapitre va donc se pencher sur ces campagnes, leur chronologie et leur périodicité. Il va aussi s'intéresser aux connaissances des objectifs, ainsi qu'aux différentes stratégies utilisées pour attaquer l'ennemi et conquérir ses places fortes.

#### 1) De nombreuses campagnes

Bien que les effectifs des différentes armées engagées en Bretagne ne soient pas extraordinaires, ces armées coûtent cher. De plus, elles sont employées pour des objectifs précis, il faut donc qu'elles y arrivent et qu'elles les tiennent. Il faut aussi que les troupes présentes dans la province soient efficaces et servent rapidement les intérêts des Royaux ou des Ligueurs. De ce fait, de nombreuses campagnes sont mises en places. Les troupes sont mobilisées durant l'intégralité du conflit et sont réquisitionnées pour être en garnison et pour des opérations militaires. Ainsi, tout au long du conflit, de nombreuses campagnes s'enchaînent, parfois sur plusieurs mois. L'objectif de ces campagnes peut être variable mais le but est de tout faire pour remplir l'objectif fixé et vaincre l'ennemi. C'est pourquoi on observe de nombreuses campagnes pendant toute la guerre, il est donc intéressant ici d'étudier la chronologie de ces campagnes ainsi que leur périodicité.

a) Chronologie des campagnes pendant le conflit.

Dans la nuit du 21 au 22 mars 1589, les habitants de Vitré chassent une partie de la population présente dans la ville. Cette dernière, aidée des habitants des faubourgs entame le siège de la ville. Bien que ce fait soit un des plus marquants du début de conflit, il ne représente pas la première opération militaire dans la province pendant la guerre de la Ligue. En 1589, le conflit entre Ligueurs et protestants touche la France depuis quatre ans. La Bretagne, bien qu'isolée et relativement tranquille, est tout de même victime de quelques opérations militaires qui ont lieu en bordure de la province. Ainsi, en 1585 et 1586, le duc de Mercoeur s'engage pour la Ligue et participe à des opérations militaires hors de la province. On note tout de même quelques combats en Bretagne pendant cette période, notamment près de la frontière avec le Poitou ainsi que sur la rive gauche de la Loire. Les combats tournent à la défaveur des protestants qui se réfugient à la Rochelle. Au printemps 1586, le duc s'empare du château de Blain et pille la ville, la forteresse appartient à la famille des Rohan, grande famille protestante de Bretagne<sup>376</sup>. Cependant c'est en 1588 que le conflit Ligueur s'introduit une première fois en Bretagne. Les troupes d'Henri de Navarre combattent en Bas-Poitou et en juin 1588 s'étendent en Bretagne, si bien que la ville de Nantes s'inquiète rapidement de la situation. Des villes proches de Nantes sont attaquées par les troupes du roi de Navarre et, le 4 juillet, Clisson et Machecoul sont menacées. Dans l'été, les huguenots installés à Montaigu lancent des expéditions sur Nantes et Clisson. Lassé de les poursuivre, Mercoeur décide d'assiéger Montaigu peu de temps après mais échoue. Pendant ce temps, Henri de Navarre mène des expéditions sur Bouin, Beauvoir-sur-Mer, Saint-Nazaire et parvient même à rattraper un régiment de Mercoeur dans le faubourg nantais de Pirmil et le défait. Bien que les opérations militaires restent sur la rive gauche de la Loire, le conflit se rapproche dangereusement de Nantes. A l'automne, le duc de Mercoeur décide d'aller lever le siège de Beauvoir-sur-Mer entrepris depuis peu par les troupes protestantes qui décampent le 4 octobre. En septembre et début octobre d'autres combats font rage mais Henri de Navarre s'éloigne. Ainsi le duc de Mercoeur, rejoint par le duc de Nevers, fait le siège de Montaigu qui se rend début décembre<sup>377</sup>. Cette campagne, répartie entre le Poitou et la Bretagne marque le début des troubles dans la province puisque quelques mois après la guerre éclate en Bretagne.

A l'instar des opérations menées aux portes de la province en 1588, l'ensemble du conflit sera une succession de campagnes militaires, elles-mêmes composées d'une succession

376 CORNETTE Joël, *Histoire de la Bretagne et des bretons...*, op.cit., p. 473

377 RUEN Pauline, *La Bretagne en 1588...*, op.cit., p. 232.

d'opérations contre différents lieux. Toutefois toutes les campagnes ne se ressemblent pas, qu'il s'agisse de la durée ou des objectifs, les engagements militaires au cours du conflit sont tous différents. Lorsqu'une armée lève des troupes pour partir en campagne, elle s'organise pour plusieurs mois. En effet, les troupes ne se déplacent pas rapidement et la soumission des objectifs peut parfois prendre du temps. Les moyens et les axes de communication ne sont pas excellents en temps de guerre et chaque déplacement est ralenti. Toutefois, lorsqu'une armée part en campagne c'est pour plusieurs mois, elle essaye de se rendre maître d'un lieu afin de tenir le terrain, mais parfois, les objectifs changent au cours de la campagne. Aussi, alors que le duc de Mercoeur est en route pour Fougères en mars 1589, il est averti de l'insurrection à Vitré et du siège de la ville. De ce fait, son objectif initial change et, au lieu de faire le siège de Fougères, il envoie ses troupes à Vitré soutenir les assaillants. Les troupes étant déjà levées il redéploie plus facilement ses forces, d'autant plus que Fougères se rallie à Mercoeur sans endurer d'attaque. La durée des campagnes dépend aussi des places à soumettre et de la résistance de ces dernières face aux assiégeants. Alors que la ville de Fougères se range derrière Mercoeur, celle de Vitré résiste pendant cinq mois. Aussi, on peut comprendre que la campagne du maréchal d'Aumont en 1594 dure longtemps. Il part de Rennes en juillet afin de rejoindre ses troupes à Guingamp à la fin du mois. Il soumet Morlaix en août et septembre, Quimper en octobre et le fort de Crozon le 17 novembre. Le maréchal se rend facilement maître des villes de Quimper et de Morlaix, cependant il doit assiéger le château de cette dernière qui lui résiste pendant près d'un mois, tout comme le fort de Crozon qu'il met un mois à investir. Les places prises sont néanmoins importantes et expliquent la durée des opérations. La longueur des campagnes, qui durent le plus souvent quelques mois, dépend aussi de la saison, plus ou moins favorable aux opérations militaires, c'est pourquoi on trouve moins de sièges en hiver<sup>378</sup>. Malgré toutes ces différences dans la chronologie des campagnes, on trouve des grandes tendances dans le conflit. Au début de la guerre, les opérations se situent majoritairement en Haute-Bretagne. Malgré un engagement des Bas-Bretons dans le conflit, leur région de la province reste à l'écart des troubles dans les premiers mois de la guerre<sup>379</sup>. Cette relative tranquillité est de courte durée puisque de grandes campagnes s'engagent rapidement par la suite. De 1590 à 1594 plusieurs campagnes militaires s'enchaînent et dépassent parfois les frontières de la province. Comme en 1588, où la campagne d'Henri de Navarre s'étend sur le Poitou et la Bretagne, celle du prince de Dombes en 1592 a lieu dans le Maine. Toutefois, à partir de 1594, les grandes campagnes s'estompent et les opérations sont plus courtes. De nombreuses trêves, liées aux pourparlers de paix, sont

---

378 La périodicité des campagnes sera davantage développée dans la sous partie suivante.

379 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... », *op.cit.*, p. 144.



régulièrement renouvelées et entrecourent le conflit. De ce fait, les campagnes militaires se font plus rares et sont écourtées.

L'armée partant en campagne est levée afin de tenir le terrain et de maîtriser certaines places. C'est avec cette volonté-là que le sieur de Saint-Laurent fait campagne en 1592. Après être parti pour s'emparer de la ville de Malestroit devant laquelle il échoue au printemps, il ne termine pas sa campagne et traverse la province en direction de la tour de Cesson. Cette grande marche, ou « voyage »<sup>380</sup>, n'est pas dénuée de sens puisqu'elle sert à montrer la présence des troupes à travers toute la province. Saint-Laurent cherche à tenir le pays afin que des foyers de révolte et de rébellion envers la Ligue ne se développent pas. Ainsi, tout en allant vers Saint-Brieuc, il s'assure de la fidélité du pays et cherche à asseoir son autorité et celle de la Ligue. Les campagnes ne servent que l'intérêt d'un parti ou d'une personne, aussi les différents chefs des armées engagées agissent les uns en fonction des autres, soit pour collaborer ou se porter assistance ou bien pour contrecarrer les plans de l'ennemi. C'est dans l'optique d'aider les Anglais que Dombes se met en campagne au printemps 1591 : le prince part de Rennes pour aller vers la zone côtière du Trégor et du Goëlo afin d'accueillir le contingent envoyé par Élisabeth I. Il arrive peu de temps avant les Anglais et sécurise la côte. Il cherche à se débarrasser de la garnison ligueuse présente sur l'île de Bréhat mais celle-ci fuit devant l'arrivée des navires anglais<sup>381</sup>. Le prince profite de l'arrivée du contingent pour prendre la ville de Guingamp qui, bien que commandée par des Français, sert aussi aux Anglais. L'année précédente, le prince de Dombes s'était déjà mis en campagne non pas pour aider les Royaux mais plutôt dans l'optique de gêner les plans de l'ennemi. La mission du prince est de maintenir Mercoeur en Bretagne, afin qu'il ne fasse pas la jonction avec les Ligueurs de Normandie et ne rejoigne pas le front principal. Pour ce, le prince décide de partir en campagne à la fin de l'hiver. Il va dans l'évêché de Nantes, afin de maintenir son adversaire dans le Sud de la province et de perturber le commerce sur la Loire, d'où Mercoeur tire une bonne partie de ses richesses<sup>382</sup>. Le prince s'empare de Derval, Saffré et La Saulaie près de Candé, mais il est repoussé devant Ancenis. Cette campagne, comme beaucoup d'autres, se fait en fonction de l'ennemi, le but est de gêner le plus possible le camp adverse afin qu'il ne parvienne pas à ses fins. Le cas le plus concret qui allie à la fois aide à un allié ainsi qu'opération pour contrecarrer l'ennemi est le cas d'une armée partant en campagne pour lever un siège. Aussi, lorsque Mercoeur est informé du siège de Craon, il lève une armée et convoque plusieurs garnisons, afin de partir en campagne à la fois pour contrecarrer les plans des Royaux et pour sauver la ville de Craon qui est

---

380 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 197.

381 LE GOFF Hervé, « Transactions diplomatiques et opérations militaires... », *op.cit.*, p. 53

382 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 123.

assiégée. On voit donc que de nombreuses campagnes se font en fonction des déplacements des autres belligérants, soit pour leur venir en aide car ils sont assiégés, soit pour les accueillir. Ou alors, pour empêcher un ennemi de mettre son plan à exécution.

Le conflit est donc une suite de nombreuses campagnes où les troupes sont mobilisées pour un certain temps et pour différentes opérations. Longues de quelques mois pour la plupart, ces campagnes militaires varient souvent en longueur et par leurs objectifs. Le but étant de vaincre l'ennemi, il faut s'adapter à lui. De ce fait, beaucoup d'opérations ont lieu en fonction du comportement des troupes adverses.

#### b) Examen de la périodicité des campagnes.

Durant les neuf années que dure la guerre de la Ligue en Bretagne, une multitude de campagnes militaires s'enchaînent. Toutefois leurs durées et le rythme auquel elles se succèdent varient constamment. Ainsi, on peut avoir à certaines périodes, plusieurs campagnes en même temps sur des fronts différents, ou bien, pendant plusieurs mois, l'absence d'engagements militaires dans la province. Bien que la durée des campagnes varie constamment, on remarque toutefois que les chefs des armées essayent de faire en sorte qu'elles soient les plus courtes possible, pour des raisons économiques et afin de ménager les forces dont le camp dispose. De plus les forces dont dispose le camp ne sont pas constantes, on compte de nombreux départs temporaires alors que l'armée est en campagne. Les capitaines présents dans l'armée sont réticents aux longues campagnes. En effet, une partie d'entre eux sont des nobles avec beaucoup de possessions foncières. Aussi, ils ont une activité agricole en parallèle de leur engagement militaire. De ce fait, pour mener à bien les travaux des champs certains capitaines viennent un temps dans l'armée avec leur compagnie, puis repartent lorsque la saison de la moisson arrive. Cette volatilité des effectifs se retrouve aussi bien dans l'armée de Mercoeur que dans celle de Dombes. En 1591, lorsque ce dernier veut aller en Basse-Bretagne, certains gentilshommes de son armée refusent et préfèrent aller assiéger Lamballe car ils ont des terres autour et le temps de la moisson approche. Cette attitude étonne tout autant qu'elle agace Norreys<sup>383</sup>. Ce problème est récurrent puisque l'année suivante, Dombes a des difficultés pour réunir des forces suffisantes en vue d'attaquer Craon. Beaucoup de ses hommes sont en Normandie ou en Basse-Bretagne, dans leurs garnisons et

---

383 LE GOFF Hervé, « Transactions diplomatiques et opérations militaires... », *op.cit.*, p. 67.

domaines respectifs<sup>384</sup>. Cette absence régulière permet d'expliquer la longueur de la mise en place d'une armée car les troupes ne sont pas présentes en permanence.

Les campagnes militaires, bien que différentes les unes des autres, peuvent toutefois être différenciées selon leur durée, ainsi on distingue les grandes campagnes où une importante armée est levée pendant longtemps, des opérations quotidiennes, nécessitant des moyens humains et matériels plus faibles. Ces deux échelles d'opérations se retrouvent tout au long du conflit. Les grands engagements armés ont lieu lors des sièges de villes fortes, bien disposées à se défendre. Ces attaques de villes fortes fixent une armée, celle-ci reste souvent longtemps devant la place qui, si elle ne tombe pas par surprise, met du temps à être prise. Toutefois la présence de l'armée devant la place n'empêche pas les assaillants de mener des actions en parallèle. A la fin de l'année 1592 et au début 1593, alors que le sieur de Saint-Luc et Norreys mènent plusieurs opérations contre les Ligueurs dans le Maine pour préparer l'arrivée du maréchal d'Aumont, les combats en Bretagne ne cessent pas. Certes la péninsule est globalement figée au début de l'année 1593, les opérations qui s'y déroulent sont de moindre importance et d'un intérêt stratégique plus faible<sup>385</sup>. Toutefois, dans la même période, on note la prise du château de Corlay, jusqu'ici tenu par une garnison espagnole, par plusieurs capitaines royaux le 8 mars 1593. Quelques jours plus tard du Liscoët surprend la ville de Châteauneuf-du-Faou et la pille. Don Juan d'Aguila, quant à lui, se rend maître de Rostrenen en mai puis de Callac dans les mêmes temps. Ces prises et attaques sont de petites opérations, sans intérêt probant. Cependant, malgré l'effectif limité des armées présentes en Bretagne, il est possible de mener plusieurs campagnes en même temps sur deux fronts différents. En mars 1589, Vitré est assiégée par des Vitréens qui sont rapidement rejoints par des Ligueurs. En parallèle de ce siège imprévu, le duc de Mercoeur décide de mener à bien ses objectifs. Ainsi, il charge Saint-Laurent d'attaquer et de prendre Josselin, ville appartenant aux Rohan. Ce dernier s'exécute et attaque la ville le 31 mars, il s'en empare mais doit assiéger le château où le baron de Molac s'est réfugié. La place résiste et les sieurs de Guémadeuc et de Châteauneuf sont envoyés pour secourir la place et tirer Molac et la dame de Rohan de Josselin<sup>386</sup>. Malgré cette intervention, le château se rend le 26 juillet. L'armée ligueuse mène donc deux sièges importants en même temps sur deux fronts différents. Au mois de juin un troisième front éphémère s'ouvre quand Mercoeur apprend l'arrivée du comte de Soissons. Bien que la capture de ce dernier relève d'une surprise, on note que le duc est tout de même apte à mener plusieurs opérations notables dans des lieux différents et, par conséquent, plusieurs campagnes en parallèle.

---

384 LE GOFF Hervé, « « Je parais en effet ce que je ne suis pas »... », *op.cit.*, p. 174.

385 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 226.

386 BOURGES Thomas, *Les villes du centre Bretagne pendant les guerres de la Ligue...*, *op.cit.*, p. 81-82.

Ces multiples campagnes combinent bien souvent des attaques d'envergure, où l'objectif est imposant, et des opérations plus quotidiennes où l'on s'assure de tenir un territoire en se fixant des objectifs de moindre importance. Cet aspect plus quotidien du conflit est comparable à la petite guerre. Il est majoritairement composé d'escarmouches et de petits sièges<sup>387</sup>. Ainsi, lorsque le maréchal d'Aumont attaque le sieur La Croix à Trégastel en 1594, il mène cette opération en attendant que son armée soit au complet car ce n'est pas son premier objectif<sup>388</sup>. Ces petites opérations se retrouvent à n'importe quelle saison, même en hiver ; à l'instar du marquis de Belle-île et don Juan del Aguila qui s'emparent de la Possonière et la Roche de Serrant, des petites places autour d'Angers, après le 20 décembre 1592<sup>389</sup>. Ces opérations aussi tardives s'expliquent par le fait que les armées n'ont pas de quartier d'hiver. En effet beaucoup d'opérations ont lieu à une saison avancée<sup>390</sup>. Le fait que les attaques et sièges aient lieu aussi bien en hiver qu'aux autres saisons, plus propices à la guerre, s'explique par la nature même du conflit. La guerre de la Ligue est une guerre de sièges, ainsi les villes peuvent être attaquées à toutes saisons car la plupart du temps les armées sont proches les unes des autres. Le temps n'est pas une limite aux déplacements de troupes car elles ne s'éloignent pas outre mesure de leur lieu de stationnement.

Les différentes campagnes sont cependant écourtées après l'été 1593. En effet, suite à l'abjuration et au sacre d'Henri IV, des pourparlers de paix sont engagés à Ancenis. Les Ligueurs et Royaux s'entendent régulièrement pour cesser momentanément les hostilités. Par conséquent, le conflit se retrouve entrecoupé de nombreuses trêves dans les dernières années. Toutefois ces trêves n'empêchent pas les soldats de se battre et de nombreux petits capitaines continuent la lutte armée malgré la cessation des hostilités pour quelques temps, ils opèrent en dehors de cette trêve.

Ainsi, les nombreuses campagnes militaires qui ont lieu pendant la guerre sont très différentes. Elles se font en fonction de l'effectif des armées et leur durée est aléatoire. Une multitude de petites opérations sont menées en parallèle de sièges plus importants et les armées peuvent également se déployer sur plusieurs fronts. Ces actions n'ont pas de période particulière, et l'on voit des sièges aussi bien en hiver que pendant le reste de l'année.

---

387 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)...*, *op.cit.*, p. 253.

388 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 267.

389 *Ibid.*, p. 221.

390 Se référer à l'annexe 11 pour le détail des opérations en hiver.

c) La place du siège dans la campagne.

Les nombreuses opérations militaires qui ont lieu en Bretagne pendant le conflit sont essentiellement liées à des sièges. La guerre de la Ligue est indéniablement une guerre de sièges. Ainsi les campagnes militaires menées de 1589 à 1598 ont lieu afin de s'emparer ou de secourir une ou plusieurs places. Ces opérations sont donc parfaitement intégrées aux campagnes. Les rares batailles rangées comme celles de Craon ou de Loudéac ont lieu suite à des sièges, elles sont liées à un déblocage ou au retrait d'une armée. Lors de la guerre de la Ligue, les deux armées, aussi bien celle de la Ligue que l'armée royale, héritent de la stratégie française qui consiste à tenir le terrain grâce à la maîtrise des places fortes<sup>391</sup>. Ce n'est pas le cas des contingents anglais et espagnols qui préfèrent contrôler les côtes. Ainsi, les nombreux sièges qui ont lieu tout au long du conflit s'expliquent en partie par cette méthode militaire et cette volonté de tenir le pays. Le contrôle du territoire répond aussi à un enjeu stratégique : en occupant une place, on maîtrise certaines routes, et certains cours d'eau. Le but est de couper une voie, un axe routier ou fluvial et ainsi, empêcher ou ralentir la progression de l'ennemi. Cette guerre et ces nombreux sièges ont pour objectif : « le grignotage, non de l'adversaire, mais en réalité des ressources d'une province »<sup>392</sup>. Ainsi ce dessein sert non seulement à tenir les routes et autres voies de communication, mais aussi à puiser dans les ressources du pays afin d'épuiser l'adversaire.

Le contrôle du terrain passe donc par les prises de villes. Ces opérations s'expliquent par le fait que les villes soient au cœur d'un réseau d'axes de communication. L'armée qui les possède peut ainsi contrôler un vaste espace autour de la ville et bénéficier de ses ressources. Les nombreuses villes attaquées pendant le conflit sont souvent victimes d'armées postées à proximité. Les troupes assiégeantes ne viennent pas souvent de très loin et cherchent à grignoter le terrain que l'ennemi occupe en prenant différentes places<sup>393</sup>. Cette proximité est d'autant plus réelle que le théâtre des opérations se limite à la province et à quelques places limitrophes. Ainsi, il n'est pas rare de voir des villes voisines s'attaquer les unes aux autres. De plus cette proximité permet à l'armée assiégeante d'avoir un endroit où se replier non loin des affrontements. En effet, la prise d'une ville est une opération importante, elle nécessite beaucoup d'hommes de ressources et de matériel. Le siège de villes comme Vitré, Josselin ou Blain est un objectif conséquent pour les troupes pendant la guerre de la Ligue, elles représentent des places très fortes et difficilement prenables. Il est donc facile d'imaginer que Rennes et Nantes ne soient pas assiégées, même si elles représentent des

---

391 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)...*, op.cit., p. 184.

392 *Ibid.*, p. 198.

393 CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France...*, op.cit., p. 322.

cibles de premier choix<sup>394</sup>. Néanmoins, l'intérêt de contrôler des villes passe avant tout et bon nombre de villes subissent plusieurs assauts, soit de camps différents, soit d'un même camp cherchant à s'emparer de la place. C'est le cas à Malestroit : la ville subit une première attaque des Ligueurs en 1589 et résiste, s'ensuivent deux sièges en 1591 et 1592 où la ville tient toujours face aux mêmes troupes, et, en juillet 1592, Saint-Laurent s'en empare après quinze jours de siège. Les habitants subissent de nouveau une attaque puisque la ville est reprise par le sieur de Trevecar qui s'en empare par escalade peu de temps après pour les Royaux<sup>395</sup>. L'intérêt stratégique de la ville est aussi visible à Châteaubriant. La ville est prise par les hommes de Dombes en 1589 puis reprise dès le début de l'année 1590 par la Ligue qui tient la ville jusqu'en 1597 avant qu'elle ne soit reprise par les Royaux<sup>396</sup>. Les villes représentent un intérêt stratégique certain aux yeux des armées, donc ces dernières cherchent à s'en emparer, souvent par escalade, trahison, surprise... Le siège de ces places demande des moyens importants, tant au niveau humain que financier et matériel.

Toutefois, les différentes campagnes n'ont pas pour but de prendre une ville dans tout les cas, on peut aussi chercher à s'emparer en affaiblissant les alentours. Ainsi Mercoeur, pour s'emparer de Saint-Malo, s'en prend aux places des alentours plutôt que d'attaquer la ville, solidement remparée. En septembre et octobre 1589, le duc se lance dans une campagne où il conquiert les châteaux de la Latte, de Châteauneuf, du Plessis-Bertrand, le but est de resserrer le blocus autour de la cité Malouine<sup>397</sup>. Don Juan del Aguila agit aussi de la sorte pour s'emparer de la ville de Brest. Il décide de s'installer sur plusieurs places côtières pour progresser vers Brest. De ce fait, il érige le fort de Crozon en 1594 et aide l'année suivante La Fontenelle à s'emparer de Douarnenez et de l'île Tristan. Ces campagnes menées contre ces petites places permettent d'affaiblir les défenses des villes qui voient en ces sites un premier rideau défensif face à l'ennemi et un meilleur moyen de tenir le terrain et de maîtriser les alentours. Les opérations contre ces petites places peuvent aussi avoir un objectif inverse, à savoir, asseoir la puissance d'une ville sur un espace en s'emparant de petites places autour qui permettent à la ville d'accroître son aire d'influence. De ce fait, en 1595, Saint-Luc s'engage dans une campagne au Sud de Rennes. Cette série d'opérations militaires se caractérise par des prises de petites places afin de protéger le sud de la ville des garnisons ligueuses présentes dans plusieurs petits châteaux. Les Royaux s'emparent rapidement du château de la Melastière<sup>398</sup> et de celui du Grand-Fougeray<sup>399</sup> qui se rendent à la vue du canon, ils prennent aussi

---

394 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... »..., *op.cit.*, p. 149.

395 BOURGES Thomas, *Les villes du centre Bretagne pendant les guerres de la Ligue...*, *op.cit.*, p. 89.

396 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... »..., *op.cit.*, p. CCCX.

397 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)...*, *op.cit.*, p. 211.

398 ROLLAND Amélie, *Le journal de Jean Pichart...*, *op.cit.*, p. 106-107.

399 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... »..., *op.cit.*, p. CCCVII.

possession d'autres petites places comme la Roche-Montbourchet et la Prevostiere. Cette campagne dans le Sud de la cité rennais permet de repousser la présence ligueuse dans la région et de protéger la ville. Les sièges des villes ou des places aux alentours ont donc pour but d'affaiblir, voire de prendre la ville, ou bien de la protéger.

Les sièges peuvent aussi être demandés et les armées forcées à se diriger vers une place. Dans ce cas, la troupe part en campagne dans l'objectif d'assiéger une place afin d'aider des alliés. Ces aides surviennent après qu'une population, souvent des habitants d'une ville, se plaint des agissements d'une garnison voisine. C'est le cas lorsque La Tremblaye va, en 1597, attaquer Saint-Suliac puis le château du Plessis-Bertrand. Les Malouins, « forts incommodés de ce voisinage »<sup>400</sup> dépêchent des émissaires pour trouver la Tremblaye et lui demander son aide. Cette pratique est courante puisqu'on retrouve plusieurs exemples similaires comme en 1592 lorsque les Angevins demandent au maréchal d'Aumont d'assiéger la ville de Rochefort<sup>401</sup>. Ces sièges, quelque peu imprévus ou forcés, se décident aussi en fonction du contexte qui oblige les chefs de guerre à revoir leurs plans. C'est le cas au printemps 1589 lorsque Mercoeur part pour assiéger Fougères et se retrouve à aider les Vitréens chassés de la ville qui en entament le siège. Les armées dépêchées pour secourir une ville sont aussi levées précipitamment et doivent agir rapidement pour que la ville ne passe pas aux mains de l'ennemi. Le siège du fort de Crozon en 1594 peut être interprété comme une opération de secours rapidement décidée. En effet, l'édifice menace Brest et risque de bloquer rapidement l'accès maritime à la ville. Bien que Brest ne soit pas assiégée, le fort gêne l'accès à la ville et au port. Le siège de l'automne 1594 peut être vu comme un secours de la ville face aux ambitions espagnoles. Parmi ces nombreuses campagnes, cette multitude de sièges et d'attaques de places, il est question de priorités concernant les places à attaquer ou non. Les villes permettent toutes de tenir des axes de communication et de contrôler un espace, mais certaines sont plus stratégiques que d'autres, ainsi certains sièges sont privilégiés par rapport à l'emplacement de l'objectif. Pour les deux camps la question des priorités militaires se pose dès le début du conflit, alors que Mercoeur cherche à maîtriser les frontières terrestres de la province, Fougères et Vitré notamment, afin de priver les forces royales de secours. Il s'en prend aussi à des villes symbolisant son engagement contre les protestants comme Josselin, propriété des Rohan<sup>402</sup>. L'armée royale ne fait pas de choix tranché dans les premiers mois du conflit et envoie du secours aussi bien à Vitré qu'à Josselin. Mais l'aspect stratégique prend le dessus lorsque les princes de Dombes et de Conti s'accordent pour assiéger Craon. Le contrôle de la ville permet d'assurer le lien entre l'Anjou et la Bretagne et de rejoindre

---

400 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 467- 468.

401 *Ibid.*, p. 420.

402 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... »..., *op.cit.*, p. 143.

plus facilement Angers. La cité angevine sert de plaque tournante pour les Royaux et leur permet d'envoyer plus facilement du secours en Bretagne. Les villes situées à l'intérieur de la province sont tout aussi stratégiques, ainsi la ville de Josselin, outre l'aspect symbolique qu'elle représente, permet de regrouper et répartir plus facilement des troupes entre la Haute et la Basse-Bretagne<sup>403</sup>.

Les sièges constituent donc l'immense majorité des opérations pendant la guerre de la Ligue. Les campagnes militaires ont pour but d'occuper le territoire et de le contrôler, la prise de villes et de places fortes favorisant cette maîtrise du territoire, de nombreux sièges sont intégrés aux campagnes et sont au cœur de ces dernières.

En Bretagne, comme partout ailleurs dans le royaume, le conflit est constitué d'une série de campagnes militaires. Ces campagnes, allant de quelques semaines à plusieurs mois et d'importance variable ont lieu durant tout le conflit. Bien qu'à la fin de la guerre de nombreuses trêves entrecoupent les opérations, les campagnes ont lieu tout au long de l'année, même en hiver. Les sièges sont au cœur des campagnes militaires car ils servent à prendre des villes et d'autres places fortes qui permettent de mieux tenir le territoire et d'affaiblir l'ennemi en grignotant ses ressources.

## 2) La connaissance de l'objectif.

Bien que beaucoup de places fortes de la province ne soient pas dotées de fortifications récentes et des dernières techniques de parade face à l'artillerie moderne, les attaques de ces différents sites ne se font pas à l'improviste et ne sont pas décidées sur un coup de tête. Pour réussir à s'emparer d'un objectif il faut le connaître. Savoir s'il est bien défendu et par combien d'hommes. S'il est apte à résister et s'il peut recevoir du secours, ou, au contraire, céder rapidement et se rendre facilement. Toutes ces informations servent à élaborer une attaque de la place afin qu'elle ait le plus de chance de réussir. Pour cela, les différentes armées affectionnent les attaques rapides par surprise.

---

403 BOURGES Thomas, *Les villes du centre Bretagne pendant les guerres de la Ligue...*, op.cit., p. 84.



a) Les informations à prendre en compte avant d'aborder l'objectif.

Exceptés les cas « imprévus » comme le siège de Vitré ou les opérations de secours, aucun siège n'est improvisé. Toutes les attaques menées contre une place sont préparées, cette préparation est plus ou moins minutieuse et dépend de beaucoup de facteurs, notamment du temps dont bénéficie l'armée pour s'emparer de la place. Toujours est-il que ces opérations ne sont pas prises à la légère malgré la faiblesse de certains systèmes défensifs. Les sièges sont si coûteux en homme, matériel et argent que les objectifs sont attentivement étudiés au préalable et de nombreuses informations sont prises en compte avant de se lancer dans l'opération. Parmi les informations relevées au préalable de l'attaque, la garnison de la place est particulièrement étudiée. En effet, la défense du site est principalement assurée par ces hommes qui savent manier les armes et défendent mieux que de simples habitants. De ce fait, on se renseigne sur la garnison de la place et surtout sur son évolution. En décembre 1589, Jérôme d'Aradon, posté à Hennebont avec peu d'hommes craint une attaque de la ville par la place voisine de Blavet. De plus, il craint un débarquement d'Anglais et/ou de Rochelais pour renforcer la garnison de Blavet. Ainsi, avant que ces nouvelles troupes n'arrivent, il rappelle ses frères partis à Ploërmel. Ces derniers, les sieurs de Camors et d'Aradon, retournent à Hennebont puis vont aussitôt attaquer Blavet avec quatre cents hommes mais sont repoussés<sup>404</sup>. L'information par laquelle la garnison de Blavet risque d'augmenter pousse donc les Ligueurs à attaquer la ville car elle est moins apte à résister avec une faible garnison. Les informations sur les défenseurs sont importantes. Aussi, à la fin de l'année 1590, alors que J. d'Aradon est à Vannes et que la ville d'Hennebont est sous le contrôle des Royaux depuis quelques mois, ce dernier apprend par des soldats qu'il « n'y avoit audit Hennebont que six vingts soldats »<sup>405</sup>. Au vu de la faible garnison présente dans la ville les Ligueurs décident de l'assiéger. Ces éléments, donnés par des soldats, montrent l'importance des informations à prendre en compte avant de tenter une quelconque opération. De plus on voit que ces hommes agissent comme des espions révélant des informations aux Ligueurs alors qu'ils viennent d'une ville Royaliste. Les renseignements rapportés concernant ici la garnison mais elles peuvent aussi concerner le bâti, l'ambiance globale, le comportement de certains... Avant d'attaquer une place il est important de savoir si elle est solidement défendue et si l'édifice est capable de résister longtemps ou non. Pour Hervé Le Goff c'est un des paramètres essentiels à prendre en compte dans l'assaut d'une cité, à savoir : la connaissance de « la nature » et de « la force de ses éléments et de

---

404 ARADON Jérôme d', « Journal... », ..., *op.cit.*, p. CCLXII-CCLXIII.

405 *Ibid*, p. CCLXVII

son personnel de défense »<sup>406</sup>. De ce fait, pour avoir des informations sur les éléments défensifs de la place, de nombreuses reconnaissances sont faites : les fortifications de la place sont étudiées et on juge si elles sont bonnes et où sont les points faibles. Ces informations sont fournies grâce à des contacts dans la place ou grâce à des espions qui sont envoyés au devant des armées afin d'étudier la place avant le déclenchement des hostilités. C'est le cas en 1597 lorsque la ville de Quimper envoie trois hommes pour surveiller Douarnenez et l'île Tristan<sup>407</sup>. Certains détachement des armées servent aussi d'éclaireurs et vont devant la place pour l'examiner., tout comme les Espagnols qui, en 1594, reconnaissent la ville de Brest et voient qu'ils ne peuvent pas l'attaquer. Ils se résolvent à construire un fort à Crozon<sup>408</sup>. De même pour René d'Aradon qui, en 1589, va sur Blavet pour « recognoistre la place pour l'attaquer, ce que il fit, et y approcha fort près, jusqu'à portée d'harquebuze »<sup>409</sup>. Pendant tout le conflit, des reconnaissances de ce genre sont effectuées et même pour de grosses places. Lorsque Henri IV marche sur la Bretagne en 1598, la ville et le château de Nantes ont été observés pour savoir où se situent les endroits les plus faibles.

Toutefois les éléments à prendre en compte lorsqu'une armée décide d'attaquer une place ne sont pas uniquement présents dans la place. Il faut aussi s'intéresser aux forces capables de contrecarrer les opérations contre l'objectif en question et particulièrement savoir où se situent les troupes ennemies et si elles sont capables de se mobiliser rapidement : il faut aussi savoir si certaines places des alentours peuvent gêner les hommes lors de l'attaque de la place. Ainsi, à l'automne 1589, le marquis d'Assérac cherche à s'emparer de Châteaubriant. Or il ne peut mettre son projet à exécution car le duc de Mercoeur sort de Dinan avec trois cent chevaux et deux mille arquebusiers : face à cette mobilisation de Ligueurs, d'Assérac se replie sur Rennes<sup>410</sup>. Ce repli a lieu car le marquis sait où se trouvent Mercoeur et ses troupes et il sait qu'ils sont mobilisés et prêts à aider Châteaubriant. On retrouve là aussi la présence d'espions et d'éclaireurs afin d'examiner les déplacements de l'ennemi. Leur bon travail permet aux Royaux de se replier à temps et de ne pas être surpris par l'arrivée d'une armée de secours. Toutefois ces espions ne sont pas toujours efficaces. En 1592, lorsque les Royaux assiègent la ville de Craon, les secours Ligueurs approchent alors que les informateurs de l'armée royale imaginent encore le duc à Nantes<sup>411</sup>. La connaissance des forces ennemies, mobilisables et mobilisées, ainsi que de leur déplacement est essentielle à la bonne réussite du siège. Le choix d'assiéger une place se fait aussi en fonction du contexte : s'il est

---

406 LE GOFF Hervé « Fougères durant la Ligue, ou l'impossible siège »..., *op.cit.*, p. 28.

407 FATY Commandant, « Comptes des miseurs de la ville de Quimper ... »..., *op.cit.*, p. 200.

408 JOUAULT Philippe, *L'armée royale en Bretagne (1593-1595)*..., *op.cit.*, p. 14.

409 ARADON Jérôme d', « Journal... »..., *op.cit.*, p. CCLX.

410 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne*..., *op.cit.*, p. 96.

411 LE GOFF Hervé, « « Je parais en effet ce que je ne suis pas »... »..., *op.cit.*, p. 178.

favorable à un moment donné, les préparatifs sont accélérés afin de profiter de l'occasion. Ainsi la faiblesse momentanée de la ville ou la présence de quelqu'un d'important rend la prise de la ville intéressante. C'est une opportunité pour les assaillants de s'en emparer. En 1590, les Royaux attaquent Carhaix car ils savent que la ville a peu de défenses, de plus ils profitent d'un mariage et l'amas de richesses pour l'occasion pour attaquer et piller la ville.

Toutes ces informations, nécessaires pour préparer un siège, servent lors de l'attaque. Les opérations militaires sont préparées en amont et, lors d'entrevues, les principaux chefs des armées décident des choix à adopter pour mener l'attaque. Par exemple, le siège de Blavet, mené en juin 1590 par les troupes du duc de Mercoeur, est préparé à Vannes depuis quelques temps par plusieurs gentilshommes ligueurs<sup>412</sup>. Il en est de même lorsqu'au début de l'année 1592, les princes de Dombes et de Conti, tenant tous les deux pour le roi, se rencontrent à Laval afin de préparer le siège d'une ville en unissant leurs forces. Le choix se porte sur Craon et les pré-requis du siège sont étudiés lors de cette entrevue. Bien que le siège soit un échec pour les princes, autant dans sa préparation que dans son déroulement et dans la retraite qui s'en suit, on voit tout de même la volonté de mener correctement le siège par l'entrevue des deux princes. La place ayant été mal reconnue le siège n'est pas bien mené. Cependant, ces rencontres préalables permettent de prévoir le matériel et le nombre d'hommes adéquat pour assiéger la place ainsi que de savoir où concentrer ses forces et les actions à mener pour s'emparer du site. Lors de l'entrevue entre Conti et Dombes à Laval, les princes s'accordent pour assiéger la ville de Craon car les alentours sont plus favorables à la présence d'une armée royale. Ainsi on voit que les seules informations sur la place et sur l'armée ennemie ne suffisent pas, pour attaquer un site il faut prendre en compte l'importance du pays autour de l'objectif.

Ainsi de nombreuses informations sont à étudier avant de mener une quelconque opération contre une place. Ces informations concernent la place, son architecture défensive et qui la défend. Elles concernent aussi l'armée ennemie, afin de savoir où se situe cette dernière et si elle peut rapidement contrecarrer les plans des assaillants. Toutefois, on remarque avec le siège de Craon que les alentours de la place comptent aussi dans le choix d'un objectif.

---

412 ARADON Jérôme d', « Journal... », ..., *op.cit.*, p. CCLXV.

b) Les alentours de la place : l'importance du pays dans l'attaque d'un site.

En octobre 1589, deux conseillers du parlement de Rennes entament une tournée en Basse-Bretagne. Cette mission a pour but de s'informer de la situation de la cause royale dans cette partie de la province, et de ramener par la voie diplomatique les rebelles sous l'autorité du roi<sup>413</sup>. Cette opération tourne mal lorsque ces derniers sont attaqués à Tréguier par une foule de paysans et de Ligueurs. Malgré cet échec, on voit que leur mission permet de sonder les alentours de quelques villes de Basse-Bretagne comme Tréguier. On voit donc qu'avant de tenter une quelconque mission dans le Trégor ou autre évêché bas-Breton, les Royaux s'informent de la situation générale du pays. Le choix d'un objectif pour y mener une attaque se fait bien sûr en fonction de l'objectif, de sa capacité de résistance... Mais aussi en fonction des alentours de la place. C'est pourquoi, en 1592, la ville de Craon est préférée à celle de Fougères. Les Royaux décident d'attaquer dans le Maine car ils estiment que les alentours de la ville leurs sont plus favorables par rapport aux alentours de Fougères<sup>414</sup>.

Les alentours de la place, lors de l'attaque de cette dernière, peuvent influencer le déroulement des opérations. Les paroisses voisines du site doivent donc être contrôlées par les assaillants afin de se concentrer sur l'objectif principal. Ainsi, avant d'aller sur Fougères à l'automne 1591, et étant dans un pays majoritairement Ligueur, le prince de Dombes en profite pour prendre quelques petites places dans les alentours de la ville. Il s'attaque notamment à Châtillon-en-Vendelais qu'il prend lors d'un assaut et y tue presque l'intégralité des défenseurs<sup>415</sup>. Dombes assure ainsi la maîtrise des alentours de Fougères avant de s'aventurer contre la ville. Cette importance du pays compte aussi pour les défenseurs de la ville car les alentours assurent un premier rideau défensif. C'est pourquoi la ville tient à contrôler le pays et pour cela elle y place des fidèles. C'est le cas des petites fortifications autour de Rennes où sont placés des garnisons loyales à Montbarot, capitaine de la ville<sup>416</sup>.

Lorsqu'une armée assiège une place, elle doit contrôler les alentours de la place en coupant les routes, les ponts et en surveillant les châteaux voisins<sup>417</sup>. Le pays proche d'une place peut jouer un rôle important dans les opérations menées par les assaillants contre la place. Il peut servir d'appui ou bien, au contraire, contrecarrer les plans des troupes qui attaquent. Tout au long du

---

413 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 99.

414 LE GOFF Hervé, « Je parais en effet ce que je ne suis pas »... », *op.cit.*, p. 172.

415 *Ibid.*, p. 192.

416 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)...*, *op.cit.*, p. 219.

417 SANDBERG Bryan, *Warrior pursuits, noble culture and civil conflict in early modern France*, Baltimore, The John Hopkins university press, 2010, p. 261.

conflit, on trouve de nombreux cas de sièges où les alentours de la place épaulent les assiégeants dans leur tâche. Ainsi dès le début du siège de Vitré, le pays, majoritairement acquis à la cause ligueuse, vient prêter main forte aux Vitréens et aux Ligueurs qui bloquent la ville. Cette forte présence des paroisses des alentours permet de bloquer rapidement la ville avant l'arrivée des soldats de Mercoeur<sup>418</sup>. De plus, les ruraux tiennent le pays autour de Vitré et font tout pour empêcher l'arrivée de secours. Cette implication des alentours durant l'opération se retrouve même après la levée du siège puisque les alentours de Vitré sont toujours majoritairement Ligueurs et opposés à la ville. Ainsi, pendant plusieurs mois, ils perturbent les communications vers la ville et coupent certaines routes et certains chemins afin de gêner les Vitréens dans leur approvisionnement<sup>419</sup>. Les alentours de la ville aident donc les assiégeants dans leur entreprise sur Vitré et leur assurent un soutien. L'appui du pays se retrouve aussi lors du siège de Craon. Les troupes royales s'aventurent dans le Maine pour assiéger la ville car ils savent que le pays leur est plus favorable. Néanmoins, lors de la défaite de cette même armée contre les Ligueurs, les paysans profitent de la fuite des soldats pour en tuer quelques uns car ils sont excédés des pillages des troupes royales.

A travers cet exemple, on voit donc que les alentours d'une place peuvent aussi empêcher les assiégeants de mettre leurs plans à exécution et les gêner dans l'assaut d'une place. Ainsi, en juin 1591, sans doute grisé par l'arrivée du renfort anglais et par la prise de Guingamp, le prince de Dombes souhaite aller sur Morlaix pour assiéger la ville. Toutefois, informé de la situation du pays autour de la ville, il juge plus prudent de ne pas s'engager dans un pays « hostile où l'ennemi pouvait recevoir l'assistance d'une multitude de paysans armés depuis longtemps »<sup>420</sup>. La présence d'ennemis à proximité, conjuguée aux forces que représentent les alentours de Morlaix, suffisent à décourager le prince et l'obligent à revoir ses plans. La présence d'un pays hostile à une armée peut être fatal pour cette dernière. Les troupes anglaises en font les frais dans le Maine en 1592. Peu de temps après la défaite des princes à Craon, les troupes royales se dispersent. A la fin de l'été, les Anglais restent dans le nord du Maine, en attendant un nouveau contingent anglais qui doit débarquer à Granville. Ils stationnent dans le village d'Ambrières mais sont rapidement attaqués par plusieurs garnisons ligueuses commandées par Boisdauphin. Les Ligueurs sont prévenus par des hommes du voisinage d'Ambrières de la localisation précise des Anglais, ils les attaquent et en tuent trois-cents<sup>421</sup>.

---

418 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... »..., *op.cit.*, p. 119.

419 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 97.

420 LE GOFF Hervé, « Transactions diplomatiques et opérations militaires... »..., *op.cit.*, p. 62.

421 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 212-213.

Les alentours de la place attaquée sont donc importants et, de ce fait, les informations les concernant sont essentielles pour les troupes assiégeantes. Les abords de la place peuvent être favorable à l'action des assiégeants, ainsi ils vont les épauler dans leur opération. Ou bien, au contraire, le pays peut contrecarrer les plans des assaillants et les gêner dans leurs opérations. Pour ne pas risquer un affrontement et avec la place attaquée, et avec les alentours de cette place, les informations concernant les alentours sont en cela très importantes.

c) Penser l'attaque : importance et rapidité de la surprise.

Pour toute opération militaire, quel que soit le site attaqué, les défenses qu'il arbore et les hommes capables de le sauvegarder, le plus important pour les assaillants est d'emporter la place rapidement. Ces derniers ont tout intérêt à privilégier la surprise lors de leurs attaques afin de ménager les hommes et le matériel, et de ne pas s'exposer à un siège trop long, qui risque de déboucher sur une bataille de déblocage. Pour que la surprise fonctionne il faut que la place soit prise au dépourvu et que les défenseurs n'aient pas le temps de se préparer à subir une attaque. Ainsi la place est en quelque sorte affaiblie à cause de la rapidité des événements.

Cet « affaiblissement » de la place est parfois exploité lorsque le site vient de changer de camp. Ainsi, on voit de nombreuses places reprises rapidement après que des assaillants s'en sont emparés. Les nouveaux occupants de la place n'ont pas le temps de remettre les défenses en état qu'ils sont déjà attaqués. C'est le cas à Auray en 1589, la ville est prise au début du conflit par le marquis d'Assérac. Ce dernier y laisse une garnison qui s'installe dans les ruines du château et commence à s'y retrancher. Toutefois ils sont rapidement bloqués pas les frères d'Aradon qui, peu de jours après l'arrivée des Royaux, investissent la ville. Bien que les hommes laissés par Assérac se retranchent dans le château, ils cèdent peu de temps après et rendent la place à René d'Aradon<sup>422</sup>. Ainsi, n'ayant pu se préparer au siège, ils sont rapidement défaits. De plus, la défaite n'est pas uniquement due aux mauvaises défenses mais aussi au manque de provisions. Dans le cas de la ville d'Auray, les Royaux qui viennent d'investir la ville se retrouvent bloqués peu de temps après leur arrivée. De ce fait, il est possible qu'ils n'aient pas eu le temps de renouveler ou de compléter le stock de vivres présent dans la place. C'est pourquoi ils sont rapidement obligés de manger du « blé bouilli »<sup>423</sup>, avant de céder peu de temps après. La surprise d'une place permet donc de prendre les

---

422 FONSSAGRIVES Eugène, *Notice historique sur la ville d'Auray*, Hennebont, Société d'histoire et d'archéologie du pays d'Auray, 1991, p. 37.

423 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 96.

défenseurs au dépourvu et les empêche d'amasser des stocks de vivres et des munitions. Sans nourriture et ne pouvant se battre, ils ne résistent pas longtemps. Par ailleurs, une place peut aussi être surprise alors que les défenseurs y sont depuis longtemps. Pour cela, il faut que la place soit rapidement attaquée, les assaillants bénéficient alors de l'effet de surprise qui déstabilise les défenseurs. Ces derniers, ignorant l'imminence de l'attaque, ne peuvent pas augmenter leurs effectifs. Ils sont dans l'incapacité d'amasser des vivres et de s'armer rapidement et correctement afin d'assurer une bonne défense de la place. Ils ne s'attendent pas à l'attaque qui vient rompre l'ordre établi et bouleverse leur quotidien. Dans l'incapacité de s'adapter et de réagir rapidement et de manière adéquate, les défenseurs sont rapidement débordés par les assaillants.

Ainsi, les assaillants arrivent à gagner la place par surprise, sans trop de combats et en dominant rapidement les occupants de la place. Cependant, une arrivée rapide devant la place ne suffit pas toujours à surprendre les défenseurs. La plupart d'entre eux bénéficient d'un réseau de messagers et d'espions ou bien de l'aide des paysans aux alentours qui les avertissent des mouvements de troupes. De ce fait, la troupe voulant s'emparer d'une place utilise différents moyens afin de se jouer de ses occupants et de pénétrer dans la place rapidement. Pour entrer dans la place sans se faire remarquer, les assaillants ont recours à plusieurs techniques. Une des plus utilisées consiste à tromper les défenseurs en se déguisant. Cette technique, utilisée depuis longtemps, est encore appliquée pendant le conflit. Ainsi, en 1591, alors que La Tremblaye, gouverneur de Montcontour pour le roi part vers Concarneau, Saint-Laurent surprend la ville. François Grignart retranscrit l'évènement dans son journal où il précise que : « La Ligue [qui] soubz ombre de chartiers se randent maistres de la ville et assiègent le chasteau »<sup>424</sup>. De ce fait, les Ligueurs trompent la vigilance des Royaux présents et arrivent à s'emparer de la ville. La même opération se déroule à Saint-Mars-la-Jaille en 1595. Alors que la place est aux mains des Ligueurs et défendue par une importante garnison, quelques soldats royaux, menés par le capitaine Malaguet, surprennent la ville. L'action a lieu un dimanche, alors qu'une bonne partie des défenseurs sont à la messe. Les assaillants se cachent aux abords de la place et le capitaine, déguisé en fille, suivi de deux autres soldats, déguisés en paysans, s'approchent de la place. Les trois hommes s'avancent jusqu'à l'entrée de la place et la sentinelle, pris au piège, abaisse le pont-levis et laisse les trois hommes entrer dans la place. Ces derniers s'emparent aussitôt de l'entrée et les assaillants restés en embuscade se ruent dans le château qu'ils emportent rapidement<sup>425</sup>. Ces subterfuges permettent de s'introduire discrètement dans la place et de ne révéler ses intentions qu'au moment le plus opportun. Les défenses de la place ne sont pas forcées, puisque dans les défenseurs laissent entrer

424 RAISON DU CLÉZIOU Alain, « Journal de François Grignart... »..., *op.cit.*, p. 74.

425 OGÉE Jean Baptiste, *Nouveau dictionnaire historique et géographique...*, *op.cit.*, tome II, p. 833.

les assaillants, ce qui contribue à l'effet de surprise. L'assaut surprise d'une place peut aussi être aidé par des défenseurs qui trahissent leur camp et collaborent avec les assaillants. Ainsi, de nombreuses villes sont emportées alors que les assaillants possèdent des alliés dans la ville. Selon Hervé Le Goff, le siège d'une ville nécessite : « un réseau d'informateurs intra et extra-muros »<sup>426</sup>. Cette nécessité peut aussi s'appliquer aux surprises et notamment aux trahisons, car l'essence même de ces opérations requiert la présence d'alliés dans la place. C'est par ce moyen que les Ligueurs s'emparent de la ville de Châteaubriant en 1590. Le capitaine de la place, le sieur Goderet, livre la place aux hommes de Mereour, mais il est tué par ces derniers<sup>427</sup>. A l'instar de Châteaubriant, la trahison permet de faire tomber des villes importantes. En effet Morlaix est livrée aux Royaux en 1594. Ils prennent la ville par surprise avec l'aide d'habitants complices et les défenseurs sont contraints de se réfugier dans le château. La ville de Dinan est aussi ouverte aux Royaux en janvier 1598. Les habitants de la ville arrivent à provoquer le départ de Saint-Laurent et en profitent pour livrer la ville aux Malouins et aux Royaux<sup>428</sup>. L'aide des habitants permet donc de s'emparer de la place sans alerter les défenseurs. Pénétrant discrètement dans la place, les assaillants surprennent totalement les défenseurs qui ne peuvent résister.

Toutefois, les défenses de la ville ne s'ouvrent pas toujours et les assaillants n'entrent pas toujours subtilement dans la place. Ainsi, pour la surprendre il faut donc forcer ses défenses ou passer outre. Dans ces cas là, le recours à l'escalade est courant : de nombreuses places sont prises d'assaut et surprises à l'aide d'échelles, bien souvent à la faveur de la nuit. C'est le cas de Malestroit, la ville est aux mains des Ligueurs en août 1592 lorsqu'elle est surprise par deux capitaines Royaux, les sieurs de Trevecar et de Cahideuc. Ces derniers pénètrent dans la place de nuit, par escalade, et s'en rendent maîtres<sup>429</sup>. Les Ligueurs s'en étant emparés depuis peu, il est possible que les assaillants aient été aidés par quelques conjurés dans la place. C'est ce qui arrive lors de l'escalade du château de Saint-Malo, événement sur lequel on est un peu plus renseigné. En mars 1590, les habitants de Saint-Malo sont en conflit avec le gouverneur de la ville et capitaine du château, le sieur des Fontaines. En effet ce dernier est acquis à la cause royale alors que les habitants défendent davantage la Ligue. Un coup de force est organisé et cinquante-cinq jeunes malouins, réunis autour de quelques chefs décident de s'emparer du château par escalade. Il est décidé d'escalader la tour Générale avec une échelle de corde afin de s'emparer de la place. L'opération est menée le 11 mars 1590. Alors que certains conjurés sont de garde sur les remparts

---

426 LE GOFF Hervé « Fougères durant la Ligue... » ..., *op.cit.*, p. 29.

427 BELLEVUE Marquis de, « Les guerres de la Ligue dans le pays de Chateaubriant »..., *op.cit.*, p. 137-138.

428 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 473-474.

429 ROLLAND Amélie, *Le journal de Jean Pichart...*, *op.cit.*, p. 73.



de la ville non loin de la tour, deux autres sont déjà en haut de la tour où ils attachent l'échelle de corde. Les jeunes volontaires escaladent la tour sans que l'alerte ne soit donnée. La surprise du château est totale, les soldats sont dépassés et, après quelques affrontements, les conjurés s'emparent de la place<sup>430</sup>. Cette escalade requiert donc la présence d'alliés à l'intérieur de la place afin que les assaillants puissent y pénétrer. Sans contact intra-muros, il est plus difficile de s'emparer par surprise d'une place. Dans ce cas là, les troupes forcent le passage le plus brièvement possible. Ne se préoccupant pas du bruit, elles essaient de prendre de vitesse les défenseurs afin qu'ils n'aient pas le temps d'organiser la résistance. Pour forcer une place forte, les assaillants ont régulièrement recours au pétard, ou à tout autre engin permettant de forcer le passage. Ainsi, certains châtelains se prémunissent contre l'attaque surprise de leur place en faisant installer des barreaux de fer aux portes et aux fenêtres. Cette mise en défense est la preuve d'utilisation de barres de fer ou de pieds-de-biche pour forcer la porte. Des endroits faibles du mur peuvent aussi être forcés par les assaillants afin de pénétrer rapidement dans la place. Ainsi, l'utilisation de la poudre accroît les possibilités de s'emparer d'une place. Outre l'utilisation d'artillerie, les assaillants usent d'engins explosifs en tout genre. Par exemple la poudre peut être « tassée dans des sortes de « saucisses » explosives » utilisées pour faire sauter les parties faibles du mur et notamment les canonnières<sup>431</sup>. Toutefois les récits ne mentionnent pas ce procédé dans la guerre de la Ligue. Néanmoins, une technique similaire est utilisée plusieurs fois, le pétard. Cet engin est un petit mortier facilement transportable que l'on fixe discrètement à une porte. Au préalable le mortier est rempli de poudre, puis, une fois fixé, on fait exploser la poudre, ce qui brise la porte et permet d'entrer dans la place. L'utilisation d'un tel engin est mentionné à Quimperlé en 1590 où un détachement de l'armée royale arrive devant la ville de nuit « attache des pétards aux portes et les fait sauter à la pointe du jour »<sup>432</sup>. Les soldats forcent ainsi le passage, surprennent la ville et s'en emparent. Ainsi, les soldats disposent de nombreux moyens pour s'emparer d'une ville par surprise, cependant il est important de remarquer que ces attaques rapides sont souvent menées de nuit ou à l'aube. Cette précaution permet de dissimuler les assaillants difficilement reconnaissables ainsi que les troupes présentes en renfort et prêtes à pénétrer dans la place. En plus de la nuit, les assaillants se servent du terrain pour se dissimuler, ils profitent de la présence de haies ou de fossés pour ne pas être remarqués de l'ennemi.

Malgré toutes ces techniques et toutes les possibilités qu'ont les assaillants pour s'emparer de la place, beaucoup de surprises échouent. Ainsi, malgré de nombreuses tentatives pour

---

430 FOUCQUERON Gilles, *Malouin suis...*, *op.cit.*, p. 113-118

431 DE CROUY-CHANEL Emmanuel, «Les armes à feu dans la défense...»..., *op.cit.*, p. 8.

432 OGÉE Jean Baptiste, *Nouveau dictionnaire historique et géographique...*, *op.cit.*, tome II, p. 429.

s'emparer par surprise de Vitré, les Ligueurs n'y parviennent pas et sont constamment repoussés par les défenseurs. De même à Ploërmel en 1594, les Ligueurs tentent de s'introduire dans la ville déguisés en paysans, mais ils sont démasqués. L'alarme est donnée et la garnison parvient à les repousser<sup>433</sup>. Tout comme les surprises, les trahisons ne sont pas toutes couronnées de succès et certaines sont éventées. C'est le cas en 1593 à Rennes où le baron de Crapado projette de livrer la ville à Mercoeur. Le duc, prêt à s'en emparer fait avancer ses troupes à Derval, mais le complot est découvert. Le baron de Crapado est exécuté sur ordre du prince de Dombes et Mercoeur retourne sur Nantes<sup>434</sup>. Cette affaire n'est pas la première tentative du duc pour s'emparer de Rennes. En juillet 1589, Mercoeur fait marcher un détachement de son armée vers la ville car il sait qu'une partie des Royaux est retenue à Vitré depuis la mi-juin. Profitant de cet affaiblissement de Rennes, il pille et incendie le faubourg Saint-Hélier, sous les yeux des Rennais qui restent retranchés à l'intérieur de la ville. Le duc espère une sortie des défenseurs afin de profiter du tumulte pour gagner la ville, mais il n'en est rien. Les défenseurs ne bougent pas et Mercoeur rebrousse chemin à la fin de la journée<sup>435</sup>.

Les surprises sont donc redoutées car elles sont imprévisibles et prennent les défenseurs au dépourvu. Pour s'en prémunir, une défense active est toujours recommandée. Les capitaines font en sorte que les soldats restent constamment en alerte, prêts à défendre la place à n'importe quel moment. En ce qui concerne les assaillants, les surprises sont prisées et régulièrement utilisées, elles permettent de prendre une place sans trop d'efforts. Différents moyens permettent de prendre rapidement la place, ils sont utilisés en fonction de l'objectif et en fonction de la présence ou non d'alliés dans la ville. Toutefois, pour qu'elles réussissent, les surprises doivent être totales, et beaucoup de tentatives échouent ou sont éventées avant même qu'elles aient lieu. Pour que l'entreprise soit un succès, il faut que les assaillants soient rapides et coordonnés. Ces deux principes s'appliquent aussi lors de sièges importants où la surprise de l'ennemi permet d'écourter l'opération en prenant les défenseurs à l'improviste.

Lorsqu'une armée s'apprête à attaquer une place, il faut qu'elle essaye d'amasser le maximum d'informations sur l'objectif. Les assaillants doivent donc s'intéresser à la place en elle-même et à son architecture défensive : si elle est bien défendue ou non et si elle peut être secourue rapidement. Ces informations servent à planifier l'attaque et à décider du matériel et du nombre

---

433 *Ibid.*, p. 309.

434 RAISON DU CLÉZIOU Alain, « Journal de François Grignart... »..., *op.cit.*, p. 78.

435 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 89.

d'hommes adéquat pour l'opération. Toutefois les informations sur la place ne suffisent pas et il faut aussi s'intéresser aux alentours de la place. Le pays bordant le site visé a son importance et peut compromettre la réussite de l'opération. Ainsi il est nécessaire de préparer un siège en ayant toutes ces informations afin que l'opération ait le plus de chance de réussir. Pour augmenter les chances de réussite et économiser des forces, beaucoup de troupes privilégient la surprise. En effet, si elle est bien menée, elle permet de s'emparer de la place rapidement. Malgré tous les moyens dont disposent les assaillants il faut toutefois que la surprise soit totale et que l'action soit rapidement menée, sinon elle risque d'échouer.

### 3) Les différentes visions de l'objectif

Le choix d'assiéger une place se fait en fonction des informations que l'on a sur cette place. Mais les motivations poussant à l'attaque du site peuvent être de natures différentes. Ainsi, alors que certaines villes ou certains châteaux sont attaqués en fonction de leur emplacement géographique avantageux, d'autres places sont attaquées en fonction de leur statut. Le choix n'est plus stratégique mais relève alors d'un aspect symbolique.

#### a) Quand la place revêt un aspect stratégique...

Chaque ville, chaque bâtiment fortifié, chaque château, quel que soit le système défensif qu'il arbore contrôle une région plus ou moins importante. Cette mainmise sur un espace donné rend la place plus ou moins intéressante d'un point de vue stratégique. En effet, certains sites contrôlent des axes routiers et/ou fluviaux importants, d'autres sont situés près des bordures terrestres ou maritimes de la province, ce qui leur assure une situation géographique intéressante. Ainsi, la prise de ces places permet aux assaillants de faire main basse sur un territoire dont on peut tirer profit.

Parmi les lieux stratégiques qui parsèment la Bretagne, les villes et places fortes frontalières sont prisées des différentes troupes. De ce fait, les villes appartenant à la ceinture frontalière de la Bretagne comme Châteaubriant, Fougères ou Vitré sont des places stratégiques de premier choix. Ces villes sont très convoitées dans les premiers temps du conflit et de nombreuses tentatives de prises et de reprises ont lieu tout au long de la guerre. La ville de Fougères se range du côté de la Ligue dès le début du conflit et est fidèle à Mercoeur jusqu'en 1598. Sa situation permet de dominer une partie du Nord-Est de la province et de faire le lien avec la Normandie. C'est aussi

le cas de Châteaubriant qui est idéalement placé pour rejoindre le Maine ou l'Anjou. La ville ne subit pas de siège posé mais est surprise de nombreuses fois<sup>436</sup>. Toutes ces tentatives témoignent de l'importance de ces places qui permettent de faire le lien entre la péninsule et le reste du royaume. Vitré, outre l'aspect symbolique de la ville, est, selon Montmartin : « la seule entrée de la Bretagne par voie terrestre »<sup>437</sup>. Cette dernière est d'autant plus stratégique qu'elle est directement placée sur la route qui mène à Paris et son rayonnement est tel qu'elle peut couvrir ou menacer Rennes. Toutefois, les belligérants ne se limitent pas aux villes bretonnes et s'en prennent aussi aux villes frontalières situées dans le Maine ou l'Anjou. Aussi, avant d'aller en Bretagne, le maréchal d'Aumont s'assure de « nettoyer la frontière de Bretagne, et de s'emparer de toutes les places du Maine et de l'Anjou »<sup>438</sup>. Ces places, assurant le lien entre la Bretagne et les autres provinces, ont donc un aspect stratégique primordial dans le conflit. Les cours d'eau agissent aussi comme des liens entre deux espaces, mais peuvent aussi servir de frontières. Ainsi, les places bordant les cours d'eau sont attaquées à des fins utiles. En effet la possession de ces points forts permet de tenir le cours d'eau adjacent et tout ce qu'il implique. Les rivières et les fleuves sont fréquemment utilisés pour déplacer du matériel, des vivres afin de ravitailler une région. De plus le contrôle du commerce fluvial permet de tirer bon nombre de ressources. C'est pourquoi, en 1590, le prince de Dombes se lance en campagne dans l'évêché de Nantes afin de perturber la mainmise de Mercoeur sur le commerce de la Loire. Pour cela il s'attaque à plusieurs petites forteresses puis tente de s'en prendre à Ancenis mais y est rapidement mis en échec<sup>439</sup>. Cette importance du commerce se retrouve dans bon nombre d'opérations militaires et donc beaucoup d'attaques de places sont en partie motivées par l'aspect financier. C'est le cas des Malouins, qui attaquent le manoir de Pontbriand en juin 1590 car ils craignent pour leur commerce avec Dinan. La place, située non loin de la Rance, peut perturber les activités commerciales de Saint-Malo. Les fleuves ne sont pas uniquement des axes commerciaux, ce sont aussi de véritables routes pour transporter du matériel comme le canon<sup>440</sup>. De ce fait, la ville de Malestroit subit de nombreuses attaques car elle est située sur l'Oust. La rivière traverse la ville et permet de relier la Haute et la Basse-Bretagne plus aisément. De plus la ville est au carrefour de quatre grandes routes, ce qui en fait un point stratégique non négligeable. Tout comme Malestroit, de nombreuses villes, situées à l'intérieur des terres sont des carrefours stratégiques car plusieurs axes de communication s'y entrecroisent. Ainsi, certaines villes situées

---

436 BELLEVÛE Marquis de, « Les guerres de la Ligue dans le pays de Chateaubriant », *Bulletin Archéologique de l'Association Bretonne*, 1905, tome XXIII, pages 131-151. L'article détaille les différentes attaques que subit la ville.

437 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... », *op.cit.*, p. 141.

438 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 420.

439 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 123.

440 L'importance du transport de l'artillerie par voie fluviale et maritime sera étudié dans une autre sous partie.

dans les terres sont tout aussi importantes et stratégiques que des places frontalières ou fluviales. C'est le cas de villes comme Quintin, ou Pontivy qui sont implantées sur des routes importantes et subissent de nombreuses attaques, preuve de leur importance stratégique. La ville de Carhaix est aussi située sur un carrefour routier important, bien que démunie de murailles, sa position fait de la ville une place stratégique. Tout au long de la guerre on voit de nombreux passages de troupes et c'est de cette ville que part Saint-Luc en 1595 pour attaquer Douarnenez<sup>441</sup>. Ces villes, situées sur la frontière, bordant un cours d'eau ou bien positionnées sur un carrefour routier important, sont des places prisées pour leur position stratégique. Ainsi, en janvier 1593, on voit les États royalistes donner une liste des places stratégiques à conserver<sup>442</sup>. Parmi les différents sites mentionnés, bon nombre sont situés à l'intérieur des terres. Cette localisation met en avant la stratégie française de la guerre, à savoir des opérations très continentales basées sur l'occupation du terrain et sans intérêt pour le domaine maritime.

Toutefois les Français ne sont pas les seuls belligérants dans la province. A partir de 1590, le conflit s'internationalise avec, dans un premier temps, l'arrivée des Espagnols, puis celle des Anglais. Leurs objectifs diffèrent de ceux des Français, et donc les places fortes et villes stratégiques ne sont pas exactement les mêmes. Ainsi, alors que les Français cherchent à s'emparer des places frontalières du duché pour faire le lien avec le reste du royaume, les Anglais et Espagnols cherchent à contrôler les côtes. Cette stratégie a pour but d'isoler les places intérieures sans même les assiéger<sup>443</sup>. Ainsi, des sites comme Crozon ou Primel sont investis par les hommes de Philippe II car ils permettent de perturber les activités d'un port plus grand pour ensuite tenter de s'en emparer. Les Espagnols et les Anglais rechignent aux grandes opérations à l'intérieur des terres et se concentrent sur les places côtières qui sont, pour eux, les plus intéressantes. Aussi, des raids côtiers sont menés par les Espagnols et particulièrement en Trégor, zone d'implantation anglaise. Ces raids ne s'apparentent pas à des débarquements pour s'installer durablement mais sont plutôt des actions visant à défaire l'ennemi et à l'affaiblir, notamment lors de l'opération sur Paimpol en 1592.

L'aspect stratégique d'une place peut aussi être vu en fonction des opérations à venir. En effet la prise d'une place ne sert pas tout le temps l'armée dans un premier temps, mais peut se montrer utile dans un second temps. C'est le cas de la ville de Guingamp qui est prise en juin 1591 par les troupes du prince de Dombes et le contingent anglais fraîchement débarqué. Cette opération est réalisée dans un premier temps, pour assurer l'implantation sans encombre des Anglais dans le Trégor. Néanmoins, la place, solidement réparée, leur assure un point d'appui pour de futures

---

441 BOURGES Thomas, *Les villes du centre Bretagne pendant les guerres de la Ligue...*, *op.cit.*, p. 101.

442 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves...*, *op.cit.*, col. 1557-1558.

443 LE GOFF Hervé « Fougères durant la Ligue... », *op.cit.*, p. 33.

campagnes. En effet, lors de la campagne du maréchal d'Aumont en 1594, les troupes royales se regroupent à Guingamp avant d'aller vers Morlaix. Tout comme Guingamp, bon nombre de places sont réutilisées afin de servir de point de départ pour de futures expéditions et deviennent stratégiques. La ville de Quimper est utilisée à ces fins à partir de 1594 par les Royaux et particulièrement lors des différentes expéditions menées contre La Fontenelle à la fin du conflit.

Aussi, bon nombre de places revêtent des aspects stratégiques, ce qui en fait des cibles de choix pour les différentes armées. Les villes et places fortes frontalières sont régulièrement victimes d'attaques de par leur position géographique. Il en est de même pour les villes-pont, postées le long d'un cours d'eau et pour celles situées au cœur d'un carrefour routier. Les ports et places côtières bénéficient aussi d'un intérêt de la part des armées, et plus particulièrement des armées étrangères. Ainsi, à travers ces différents exemples, on voit que l'aspect stratégique d'un site dépend des intentions globales de l'armée qui attaque. Bien que certaines places soient davantage prisées, chacune possède un intérêt stratégique qui attire les acteurs et les motive pour s'en emparer.

b) ... Ou bien un aspect symbolique.

La guerre de la Ligue en Bretagne s'apparente autant à une guerre civile qu'à un conflit religieux, tant l'aspect religieux des combats est rapidement mis de côté pour laisser place à une guerre davantage axée sur les conflits personnels. Affrontements où différents intérêts se rejoignent autour de la Ligue ou des partisans d'Henri IV. Toutefois, au début du conflit, alors que le motif religieux est encore présent et que la Ligue est encore vivace dans l'esprit de ses partisans, certaines places sont prises pour cible en fonction de la symbolique qu'elles dégagent, plutôt que par rapport à leur aspect stratégique.

En 1589, Mercoeur assiège la ville de Vitré. Bien que la place revête un aspect stratégique essentiel pour les deux armées, Mercoeur s'attaque aussi à une ville essentielle pour les huguenots en Bretagne. En effet, Vitré appartient à la famille de Laval, famille protestante, et en abrite une importante communauté. De plus, un synode protestant s'y est tenu en 1583<sup>444</sup>. Ainsi le siège de Vitré est tout aussi symbolique que stratégique puisqu'il s'inscrit dans la lutte anti protestante commencée dès 1585<sup>445</sup>. Le but, pour le duc, est de s'emparer de la place pour asseoir sa position sur la frontière bretonne, mais aussi de défaire les protestants dans leur propre ville. Cette lutte contre les huguenots s'illustre, au début du conflit, en s'attaquant à des lieux appartenant à des

444 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 80.

445 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... »..., *op.cit.*, p. 138.

familles protestantes. De ce fait, en parallèle des actions que le duc mène à Vitré, il envoie le sieur de Saint-Laurent faire le siège de Josselin. La ville est assiégée en mars 1589 et se rend en juillet. Comme Vitré, l'attaque de la place est autant symbolique que stratégique. Elle appartient à la famille des Rohan, grande famille protestante bretonne, qui voit bon nombre de ses biens fonciers être attaqués. Ainsi, les hommes de Mercoeur s'attaquent aussi à la ville de Pontivy qui, comme Josselin, est une ville aussi symbolique que stratégique<sup>446</sup>. Les Ligueurs s'en prennent aussi au château de Blain. Cette place, appartenant à la famille des Rohan, est prise pour les Royaux par le sieur du Goust en 1589, qui en assure la garde. Néanmoins, il est assiégé par Mercoeur et les Espagnols, qui s'en emparent en 1591<sup>447</sup>. Mais le duc ne se contente pas d'attaquer uniquement les biens de la famille des Rohan. Il s'en prend aussi aux biens de la famille des Laval. En parallèle des sièges de Josselin et de Vitré, les Ligueurs s'en prennent à des places de moindre importance stratégique mais appartenant à des protestants. Le château de Comper passe ainsi aux mains de la Ligue au mois d'avril 1589. Puis, en octobre 1591 c'est le château de la Bretèche qui cède au bout de quelques coup de canon. La place, possession de la famille de Laval, tenait pour le parti Royal<sup>448</sup>.

Bien qu'attaquer une place appartenant aux protestants relève d'une symbolique forte et s'inscrive parfaitement dans le cadre d'un conflit religieux, d'autres places, tenues par des catholiques, sont aussi prises pour cibles. Elles ne sont pas uniquement attaquées pour le côté stratégique de l'opération et pour ce qu'elles peuvent apporter aux assaillants, mais aussi pour ce qu'elles représentent. Ainsi, certaines villes sont attaquées en fonction de leur situation géographique. C'est le cas de Lamballe qui est une des principales places du duché de Penthièvre. Or, le duc de Mercoeur est aussi duc de Penthièvre depuis son mariage avec Marie de Luxembourg, duchesse de Penthièvre, en 1576. Ainsi, peu de temps après la levée du siège de Vitré, le prince de Dombes se dirige vers Montcontour qu'il attaque et prend. Il y place le sieur de la Tremblaye puis, il « pilla la ville de Lamballe qui estoit la principale demeure des comtes de Pinthièvre, le chasteau qui n'estoit point fort fut aussi gagné, et fut proposé de le fortifier, mais tout considéré, l'on s'advisa de le laisser en l'état auquel il estoit. »<sup>449</sup>. Aussi, l'opération menée contre cette place est une attaque directe contre le duc, d'autant plus que la ville n'est pas encore fortifiée comme elle le sera quelques années plus tard. C'est donc une attaque symbolique d'une ville qui est liée à Mercoeur, duc de Penthièvre, ainsi qu'à la duchesse qui y est née. En 1591, c'est au tour de la ville de Guingamp, autre place forte du Penthièvre, de passer aux mains des Royalistes. Bien que ce

---

446 BOURGES Thomas, *Les villes du centre Bretagne pendant les guerres de la Ligue...*, *op.cit.*, p. 84.

447 WAQUET Henri, *Mémoires: du chanoine Jean Moreau...*, *op.cit.*, p. 98.

448 OGÉE Jean Baptiste, *Nouveau dictionnaire historique et géographique...*, *op.cit.*, tome II, p. 35.

449 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... »..., *op.cit.*, p. CCLXXXIII.

siège n'ait rien d'une opération symbolique, il est tout de même possible d'établir un parallèle entre les différentes opérations menées par les Ligueurs et les Royaux. En effet, au début de la guerre, les attaques ligueuses se font sur des places appartenant aux protestants. Face à cela, il est possible que la réaction des Royaux soit d'attaquer des places chères aux Ligueurs comme Lamballe. Toutefois ce semblant de réaction des Royaux reste faible par rapport aux opérations Ligueuses.

Les sièges et attaques de lieux symboliques ne se caractérisent pas uniquement lors d'opérations menées contre des possessions de grandes familles protestantes ou catholiques. Certaines places représentent beaucoup pour un parti car elles abritent des gentilshommes emblématiques aux yeux des défenseurs, tout comme aux yeux des assiégeants. Ces derniers espèrent marquer les esprits autant par la prise de la place que par la capture de hauts personnages s'y trouvant. De ce fait, la prise de Châteaugiron par les Ligueurs en juin 1589 est une attaque retentissante pour les deux camps. Non pas à cause de l'importance de la ville et de sa proximité avec Rennes mais bien à cause de la capture du comte de Soissons qui s'y trouve. Cette prise est un coup d'éclat pour Mercoeur qui s'empare du chef de l'armée royale. L'attaque vise davantage à s'emparer du comte, figure symbolique de l'armée d'Henri III, qu'à s'en prendre à Châteaugiron. En effet La Tremblaye récupère aisément la place peu de temps après, preuve que, malgré sa position stratégique, ce n'est pas le site qui est visé par l'attaque du duc<sup>450</sup>. Tout comme à Châteaugiron, les Ligueurs attaquent la ville de Tréguier en ayant connaissance des hommes qui s'y trouvent. En effet, la ville abrite depuis peu deux conseillers du parlement royal ainsi que les sieurs de Chemillé et de Châteauneuf. La prise de ces gentilshommes est intéressante pour les Ligueurs car, comme le comte de Soissons, ce sont des chefs importants de l'armée royale. Toutefois, avertis de l'attaque imminente de la ville, les Royaux arrivent à embarquer et les Ligueurs laissent ainsi filer « une proie de taille »<sup>451</sup>. Le caractère emblématique de certains personnages s'exprime aussi à travers l'aide dont ils bénéficient. Ainsi, alors que le château de Josselin est assiégé par les Ligueurs en 1589, les Royaux organisent le secours de la place. Ce secours vise davantage à sortir le sieur de Molac et la dame de Rohan de la place plutôt qu'à essayer de déloger les Ligueurs et protéger la place<sup>452</sup>. Toutefois la capture de ces différents protagonistes ne relève pas seulement de l'aspect symbolique. Bien que ces personnages soient importants et que leur prise puisse marquer les esprits, leur capture permet aussi et surtout d'en faire des prisonniers et d'en tirer une somme importante en les libérant contre rançon.

---

450 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 87.

451 *Ibid.*, p. 103.

452 RAISON DU CLÉZIOU Alain, « Journal de François Grignart, escuier du sieur de Champsavoy (1551-1607) », *BMSECN*, vol. 37, 1899, pages 37-110, p. 68.



On voit donc que certaines attaques ont pour but de marquer les esprits. Dans une guerre où le motif religieux est encore fortement présent, les sièges de places protestantes ou abritant des protestants sont tout aussi symboliques que stratégiques. Ainsi, certaines actions visent davantage à s'en prendre à des lieux ou des personnes emblématiques de chaque camp afin de déstabiliser l'adversaire. L'aspect symbolique des cibles rend la prise plus intéressante pour les assaillants, toutefois elle peut aussi exalter les défenseurs qui redoubleront d'effort pour protéger la place.

Parmi les différentes villes ou places fortes attaquées tout au long du conflit, certaines sont plus importantes que d'autres. Ainsi, certains objectifs sont davantage stratégiques du fait de leur situation géographique, intéressante pour les protagonistes. Toutefois, tous les protagonistes n'ont pas les mêmes intérêts. L'aspect stratégique d'une place dépend donc des troupes qui l'attaquent ou la défendent. En revanche, il existe d'autres places qui arborent davantage une apparence symbolique. Aussi, certaines places sont tout aussi stratégiques que symboliques. Leur attaque permet de marquer les esprits car la place appartient à une famille importante ou bien est défendue par quelqu'un d'emblématique. Là aussi, l'aspect symbolique de la chose dépend des protagonistes.

Ce premier chapitre s'est donc penché sur les pré-requis nécessaires à l'attaque d'une place. Nous avons ainsi étudié les nombreuses campagnes militaires qui ont lieu pendant la guerre de la Ligue, la périodicité de ces campagnes qui s'enchaînent tout au long de l'année, ainsi que les sièges. Ces opérations militaires constituent la majorité des actions durant le conflit. Aussi les campagnes servent les sièges et ces derniers y sont pleinement intégrés. Nous nous sommes également penché sur l'objectif visé et notamment les informations à prendre en compte pour aborder l'objectif. En effet, une armée partant attaquer une place doit être correctement informée sur le site visé, sur ses défenseurs, son architecture. Mais aussi sur les alentours, à savoir l'armée ennemie et les environs de la place. Ces données permettent d'aborder l'attaque dans les meilleures conditions possibles. Les armées ont régulièrement recours aux surprises. Ces opérations permettent de s'emparer d'une place rapidement. C'est donc une économie humaine, matérielle et financière intéressante. Ensuite, il a été question du symbole que peuvent représenter certaines places. Qu'il s'agisse d'un site stratégique, ou d'une place symbolique, certaines villes et places fortes suscitent davantage l'intérêt des armées et sont des cibles prioritaires.

## **Chapitre 2 : La mise en route de la campagne**

Alors que la campagne militaire est lancée et que les objectifs sont décidés, il est intéressant de voir concrètement comment se met en marche l'armée. En effet, les troupes ne se mobilisent pas instantanément. De plus, une fois mobilisés, les soldats doivent être commandés, armés, et mis en état de marche. Ainsi, le cortège que forme l'armée, une fois tous les hommes présents et tout le matériel nécessaire acheminé, peut partir en campagne.

Ce chapitre a pour but d'étudier les systèmes de mise en route de la campagne, du recrutement du soldat à son ravitaillement, nous verrons comment s'organise le départ en campagne d'une armée.

### **1) Levée de troupes et commandements**

A la veille de la guerre, les effectifs armés présents en Bretagne sont faibles. Malgré l'augmentation de ces derniers dans des places stratégiques comme les villes côtières, on ne compte que peu de soldats. Les troupes présentes relèvent du commandement privé de certains capitaines et, ainsi, lorsque le conflit éclate en 1589, l'augmentation des effectifs est inéluctable. De ce fait de nombreuses mobilisations ont lieu. Dans la province comme ailleurs, des soldats sont recrutés. Ces derniers sont sous le commandement d'un gentilhomme ayant le droit de diriger des troupes. Cependant, les différents chefs, forts de leur ego aristocratique, ne s'entendent pas toujours et des tensions dans le commandement apparaissent. Ce sont ces modalités de recrutement, ces différents commandements et les problèmes qui y sont liés qui vont être au cœur de notre propos dans cette partie.

#### **a) Les troupes : origines et modes de recrutement.**

En 1589, la Bretagne est une province jusqu'ici relativement épargnée par les troubles religieux. Ainsi, lorsque le conflit éclate, peu de soldats sont déjà présents et actifs. Les faibles effectifs que l'on rencontre se concentrent surtout dans les places fortes côtières comme Brest, Concarneau, Nantes et Saint-Malo où les mortes-payes assurent la défense. Cependant on en compte que 260 en 1589<sup>453</sup>. Ce ne sont pas les seuls effectifs présents en Bretagne, mais ce faible nombre est révélateur de l'insuffisance des troupes lorsque la guerre éclate. De ce fait, les

---

453 VENDEVILLE Pol, « *S'ils te mordent, mords-les* »..., *op.cit.*, p. 252.

principaux chefs des armées sont obligés de recruter des hommes hâtivement alors que la province sombre dans la guerre de la Ligue. Avant d'étudier les modes de recrutement de ces soldats, nous allons nous intéresser aux hommes, à leurs âges et à leurs origines.

Les soldats sont, par définition, des hommes capables de porter les armes et de se battre. Ce qui nécessite donc que les hommes recrutés soient aptes à porter les armes et aient une condition physique qui le permette. Ainsi, des hommes trop jeunes ou trop âgés ne peuvent incorporer l'armée. Le recrutement des soldats se fait donc sur cette caractéristique physique. C'est pourquoi beaucoup de jeunes hommes forts et en âge de se battre incorporent les troupes. Les plus jeunes des soldats sont recrutés entre 18 et 25 ans, ils représentent la majorité des hommes présents dans l'armée. Ainsi, les compagnies de Brissac et de Montluc sont, dans les années 1560 et 1570, composées d'une écrasante majorité d'hommes de 20 à 30 ans<sup>454</sup>. Toutefois il est possible de trouver des hommes plus jeunes puisque le recrutement se fait à partir de caractéristiques physiques, aussi on a la mention d'un soldat de 14 ans<sup>455</sup>. Cependant, ce jeune âge et cette « fraîcheur » physique ne sont pas tout le temps des atouts. Certains capitaines préfèrent recruter des vétérans. Ces derniers, bien que plus âgés, ont l'expérience du terrain et ne sont pas las de la guerre, ce qui fait, selon John Norreys, l'avantage des vétérans, par rapport aux autres troupes<sup>456</sup>. Le capitaine anglais n'est pas le seul à privilégier l'utilisation de vétérans, le duc de Mercoeur en incorpore aussi dans ses troupes. En 1589, le duc mobilise de nouveau ses troupes qui ont participé à ses campagnes en Poitou. L'âge des soldats varie donc selon les chefs et leur préférence de recrutement. Toutefois, ce recrutement ne se fait pas en fonction de l'âge mais plutôt en fonction de l'aptitude physique du soldat. Tous les hommes présents dans l'armée en temps de guerre ne sont pas des soldats de métier, et peu le sont. Les autres sont des hommes d'origines sociales différentes. Alors que les commandants sont nécessairement issus de la noblesse, les soldats ont en général une origine humble. La plupart sont des paysans et artisans, on trouve aussi quelques étudiants et domestiques<sup>457</sup>. Ces troupes sont levées à cause du conflit car les soldats permanents ne suffisent pas. De ce fait, le roi ordonne des levées d'hommes pour augmenter les effectifs. Le recrutement de ces sujets se fait donc parmi la population du royaume. Les hommes possédant des armes ou ayant quelques connaissances en rapport avec l'armée sont recrutés en premier. L'origine des soldats, majoritairement issus du peuple et du milieu rural, se retrouve lorsque ces derniers quittent l'armée pour retourner aux travaux des

---

454 WOOD James B., *The King's Army: Warfare, Soldiers and Society during the Wars of Religion in France, 1562-1576*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 91.

455 CORVISIER André, « La société militaire et l'enfant », *Annales de démographies historiques*, 1973, volume 1, pages 327-343, p. 330.

456 WOOD James B., *The King's Army...*, *op. cit.*, p. 97.

457 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne...*, *op.cit.*, p. 148.

champs<sup>458</sup>. Toutefois, une partie des soldats ne peut pas retourner aisément chez soi pour les travaux des champs car ils ne sont pas tous originaire de Bretagne. Cependant, la majorité des soldats présents dans la province sont recrutés localement par leur capitaine. Ainsi les hommes viennent de la même région que leur chef, c'est pourquoi on trouve tout de même beaucoup de soldats originaires de Bretagne. Le baron du Pont convoque ainsi trois cents hommes des évêchés de Tréguier, Léon et Cornouaille afin rejoindre l'armée de Dombes<sup>459</sup>. La levée des hommes se fait aussi par la convocation du ban et de l'arrière-ban, les hommes sont convoqués par diocèse dans la province. Toutefois cette institution décadente n'assure pas un recrutement efficace. Aussi, le roi envoie aussi des brevets de capitaines à des chevaliers fidèles<sup>460</sup>. Ces actes permettent au capitaine de recruter des hommes dans la zone dans laquelle il est présent. De ce fait, les capitaines bretons recrutent des soldats du pays. Ces derniers se battent dans des zones qu'ils connaissent bien. Mercoeur, utilise les mêmes modes de recrutement, même s'il n'a pas l'aval du roi pour le faire<sup>461</sup>. L'origine des troupes dépendant pour beaucoup de l'origine de leur capitaine, on voit des troupes étrangères à la province venir en Bretagne, bien que minoritaires, ces troupes représentent tout de même un effectif important. Ainsi, dès 1589, de nombreux soldats étrangers à la Bretagne sont présents dans la province, notamment des hommes de Lorraine. Mercoeur appartenant à la famille de Lorraine, il fait venir plusieurs fois au cours du conflit des soldats de cette province, et en installe une compagnie en garnison à Fougères<sup>462</sup>. L'armée royale est aussi composée de troupes venant d'autres provinces. Ainsi, lorsque Dombes arrive en Bretagne avec des troupes, ses hommes sont originaires de plusieurs provinces. On trouve des soldats venant de Basse-Normandie, de Poitou, de la Marche... qui se rassemblent à Angers avant de venir à Rennes<sup>463</sup>. En plus de ces troupes, Dombes reçoit des renforts d'Henri IV venant de Normandie. En 1593, lorsque le nouveau commandement de l'armée royale débarque en Bretagne avec des troupes, on retrouve là aussi des soldats d'origine étrangère à la province. Ainsi d'Aumont, avant d'aller en Bretagne, va « en son gouvernement de Brouage pour y faire trois régimens de gens de pied, et deux ou trois compagnies de gens de cheval pour emmener en ladite province de Bretagne »<sup>464</sup>. De nombreux soldats venant d'autres provinces sont donc présents en Bretagne pendant le conflit. Ces soldats sont assimilés à des étrangers car ils ne sont pas Bretons. Le terme de Français est peu utilisé, la plupart des gens non-originares de la

---

458 LE GOFF Hervé, « Transactions diplomatiques et opérations militaires... », *op.cit.*, p. 67.

459 ROLLAND Amélie, *Le journal de Jean Pichart...*, *op.cit.*, p. 27.

460 Exemple de brevet de capitaine donné par Henri III au début du conflit, annexe 12.

461 Lettre de Mercoeur au sieur de la Noë-Bernard pour lever 200 arquebusier à pied. MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves...*, *op.cit.*, col. 1636.

462 LE GOFF Hervé « Fougères durant la Ligue... », *op.cit.*, p. 27.

463 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... », *op.cit.*, p. 147.

464 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... », *op.cit.*, p. CCXCVI.

province sont nommés selon leur province d'origine tels que les Poitevins, les Normands..., sauf quand il s'agit de les distinguer des soldats venant d'autres royaumes<sup>465</sup>. En effet, en plus des contingents anglais et espagnols, des soldats d'autres royaumes, servant en tant que mercenaires, sont présents en Bretagne. L'armée du roi compte dans ses rangs des Suisses et des Allemands que l'on retrouve en Bretagne pendant le conflit. En 1593, on mentionne la présence de Suisses à Châteaugiron, ainsi qu'à Bazouges-la-Pérouse en 1596. Les Allemands sont mentionnés par la présence de lansquenets, terme renvoyant à des gens de pied allemands, parmi les troupes du prince de Dombes<sup>466</sup>. Le roi de France compte aussi sur des reîtres venant d'Allemagne, ainsi que des estradiots originaires d'Italie, de Grèce et d'Albanie. Toutefois on ne trouve pas mention de ces troupes en Bretagne.

Ce sont ces hommes, venant de différents horizons, qui composent les troupes opérant en Bretagne. Pour tous ces soldats, d'origines diverses, le recrutement s'effectue de la même manière. On a déjà évoqué plus haut le ban et l'arrière-ban. Ce sont des institutions traditionnelles qui permettent de lever des troupes par diocèse. Toutefois, cette levée est mal perçue par les nobles bretons qui s'en acquittent en payant un impôt. Aussi, cette convocation est conservée par le roi mais davantage dans un but financier qu'en espérant le recrutement de troupes<sup>467</sup>. Ce problème de recrutement est compensé par de nouvelles méthodes. Pour lever des troupes, le roi crée des offices de capitaines. Cette fonction est davantage une tâche qu'un grade. Le capitaine, souvent un gentilhomme, doit recruter une compagnie. Pour cela il reçoit du roi ou du commandant en chef de l'armée un brevet de capitaine ou une commission pour lever des troupes. La nature de ces troupes et le nombre de soldats sont précisés dans la lettre de commission<sup>468</sup>. Ainsi, le sieur de Saugé reçoit d'Henri IV une lettre lui ordonnant de « lever et mettre sus incontinent et le plus diligemment que faire se pourra, deux cens hommes de guerre a pied françois »<sup>469</sup>. Le capitaine qui lève cette troupe en devient le chef et doit en répondre auprès des autorités militaires. Le recrutement, régional, se fait parmi les proches du capitaine. De ce fait, on a des membres de la famille, des amis, des fidèles et des clients qui composent en priorité les compagnies levées. Les principaux officiers de l'armée se trouvent avoir une compagnie d'ordonnance. La levée de troupes peut être longue et l'on ne connaît pas exactement le temps nécessaire pour les recruter. Toutefois, en mars 1593, le roi envoie trois brevets de capitaine d'infanterie pour lever des compagnies de « 100 hommes de guerre à pied francoys » afin qu'elles forment un nouveau régiment. Sept mois

---

465 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne...*, *op.cit.*, p. 186.

466 *Ibid.*, p. 187-188.

467 CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France...*, *op.cit.*, p. 308-309.

468 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne...*, *op.cit.*, p. 166.

469 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves...*, *op.cit.*, col. 1504.

plus tard, il envoie les provisions pour le maître de camp de ce régiment. Ainsi on a une idée du temps nécessaire pour la levée de ces troupes. En plus de ces recrutements, certains hommes s'incorporent dans l'armée de manière volontaire. On retrouve au siège de Vitré des élites rennaises, des valets, de même que certains jeunes hommes célibataires qui s'enrôlent à Saint-Malo<sup>470</sup>.

Les compagnies se distinguent selon leur armement, on retrouve les mentions de « salades », « cuirasses » ou « arquebusiers à cheval » pour désigner le type de soldat et donc l'appartenance à certaines unités de l'armée. Ces unités n'ont pas le même prestige, aussi, une compagnie de cavalerie est plus notable en terme de prestige qu'une compagnie d'infanterie. De plus, au sein même des unités à cheval on retrouve différents échelons avec des cavaliers qui sont lourdement armés et constituent une unité de prestige. On trouve aussi des gendarmes et des cavaliers légers, ces derniers sont inspirés des reîtres allemands et se battent avec un pistolet. Puis on trouve des arquebusiers à cheval, c'est une troupe d'infanterie montée qui possède moins de prestige que les autres compagnies à cheval. Toutefois, ces différentes compagnies disposent des mêmes échelons hiérarchiques. Ainsi, une compagnie est commandée par un capitaine, il est secondé par un lieutenant qui le remplace en cas d'absence. Sous le lieutenant on trouve un cornette ainsi qu'un guidon ou enseigne, ce dernier a pour rôle de porter l'étendard de la compagnie. Puis viennent le maréchal des logis ou sergent, le fourrier et le simple soldat<sup>471</sup>. Ces titres correspondent à des fonctions identiques mais ne sont pas équivalents d'un corps à l'autre. Ainsi, un capitaine d'infanterie ne peut pas être comparé à un capitaine de gendarmes. La compagnie constitue donc l'unité de base de l'armée, pourtant le nombre d'hommes présents n'est pas fixé. Bien que beaucoup de compagnies soient composées de cinquante ou cent hommes, on peut en trouver certaines de vingt ou trente hommes, utilisées la plupart du temps en garnison. Ou alors des effectifs montant à plusieurs centaines d'hommes. Ces variations sont aussi dues aux réorganisations des troupes qui ont lieu pendant le conflit. En effet, les troupes ne sont pas stables et les effectifs changent en permanence à cause de la capacité de recrutement, des morts mais aussi des désertions et des regroupements de compagnies. Aussi, si un capitaine d'une compagnie meurt, trois solutions sont envisagées. Soit le lieutenant prend le rôle du capitaine et dirige la compagnie, soit un nouveau capitaine se retrouve à la tête de la compagnie, ou bien, cette dernière peut être divisée et répartie dans des compagnies voisines.

Livrés à eux même, les capitaines et leurs compagnies sont très autonomes. Ils sont dispersés dans le pays pour le tenir. La chaîne de commandement, sans être absente, n'est pas très développée. Aussi, le commandement effectif est réalisé par les capitaines dont le titre connaît une

470 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... », *op.cit.*, p. 126

471 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne...*, *op.cit.*, p. 170.

véritable inflation pendant le conflit. La régionalisation du conflit fait du capitaine un des principaux chefs de la guerre car il dispose d'une importante autonomie. Le souci est que, nombre de ces compagnies, mal payées et peu commandées, sont contraintes de vivre sur le pays et en profitent pour s'adonner au brigandage<sup>472</sup>.

Ainsi, les troupes présentes en Bretagne sont très diverses. Les soldats, dont l'âge varie sensiblement, sont d'horizons sociaux et géographiques divers. Ils sont recrutés pour incorporer l'armée levée spécialement pour la guerre. Beaucoup d'entre eux incorporent l'infanterie, dont l'importance augmente au XVI<sup>e</sup> siècle. Ces soldats, à pied ou à cheval, sont établis en compagnies, sous le commandement d'un capitaine chargé de les recruter et de les diriger. Ces derniers, souvent très autonomes, voient leur rôle augmenter pendant les guerres de Religion.

#### b) Les différents commandements et les problèmes liés.

Lors de la guerre de la Ligue, le roi doit faire face à un ennemi disséminé à travers le royaume. Ainsi, on trouve de nombreux théâtres d'opérations partout en France. Le roi, face à ces multiples fronts, doit déléguer son pouvoir et compte sur des chefs fidèles qu'il envoie dans les provinces rebelles afin de les ramener sous son autorité. Ces chefs dirigent des armées et sont représentants du roi dans la province. En Bretagne, le représentant officiel du roi jusqu'en 1589 est le duc de Mercoeur, gouverneur de la province. Toutefois, lorsque ce dernier se déclare rebelle au roi au début de l'année 1589, Henri III le démet de ses fonctions. En parallèle, il envoie une armée en Bretagne afin de mettre fin aux agissements du duc. Le roi, en attendant l'envoi de son armée en Bretagne, nomme Soissons lieutenant général pour le roi dans la province. Ce titre désigne le commandant en chef de l'armée en Bretagne. En attendant son arrivée, La Hunaudaye assure l'intérim. Puis, après sa capture, Dombes lui succède rapidement. En 1592, le prince de Dombes, devenu duc de Montpensier et nommé gouverneur de Normandie, est remplacé par le maréchal d'Aumont et le sieur de Saint-Luc. Le premier comme lieutenant général de l'armée, le second comme lieutenant général au gouvernement. En plus de ces nominations, sont créées trois lieutenances du roi sur la province, avec une partition géographique et ont également des prérogatives militaires. Elles sont affectées aux sieurs de Montbarot, Coëtquen et Sourdéac qui commandent donc sous les lieutenants généraux. En 1595, lors de la mort d'Aumont, Saint-Luc a les pleins pouvoirs jusqu'à l'arrivée de Brissac. Il remplace d'Aumont et assure la charge de

---

472 *Ibid.*, p. 171

lieutenant général de l'armée et du pays jusqu'en 1598. L'armée ligueuse avait le même fonctionnement avec à sa tête Mercoeur qui commande l'armée. Le duc dispose d'un lieutenant général qui le seconde et commande en son absence, Jean d'Avaugour, sieur de Saint-Laurent. Ces commandants de l'armée sont à la fois des chefs de guerre et des administrateurs. Sous eux, et pour chaque corps de l'armée, se trouvent des officiers qui en assurent la direction. Ainsi on retrouve des intendants des finances et de justice, des prévôts de maréchaux, des colonels généraux de l'infanterie et de la cavalerie et des lieutenants de l'artillerie. Tous ces chefs commandent des régiments de combattants, de ce fait, une pyramide hiérarchique permet de lier le chef au simple soldat<sup>473</sup>. Malgré cette hiérarchie, le conflit arbore tout de même un aspect très local, où l'autonomie est très présente. Cette autonomie et ce manque de commandement peuvent entraîner le développement d'un fort ego. Aussi, on retrouve tout au long du conflit des tensions entre les différents chefs et responsables des armées. Ces tensions sont la cause de problèmes plus ou moins graves, allant du petit conflit d'intérêt personnel au désaccord majeur entre deux armées. L'ego des différents chefs de guerre se retrouve notamment lors de la bataille de Craon. Lors de cette bataille où les troupes de Mercoeur et de Juan del Aguila défont les Royaux, on retrouve aussi bien des tensions chez les vaincus que chez les vainqueurs. En effet, les différents chefs ligueurs, victorieux, profitent de cette bataille pour mettre en avant leur valeur au combat et s'arroger le plus grand rôle dans cette victoire. Ainsi, selon ses propres dires, Mercoeur est le seul initiateur et réalisateur de cette opération. Don Juan, lui aussi, s'attribue tous les mérites de la victoire. On a donc, selon les sources, des récits différents où les chefs s'accordent une place essentielle dans le déroulement des opérations, preuve de l'importance de leur ego<sup>474</sup>. Les Royaux, quant à eux, sont commandés par les princes de Conti et de Dombes et souffrent de l'inexpérience de ces deux chefs, à quoi il faut ajouter l'ego de certains chefs de l'armée d'Henri IV<sup>475</sup>. Le prince de Dombes était déjà critiqué par ses proches pour son manque d'expérience et pour la faiblesse de son commandement. Aussi, certains capitaines de son armée se querellent entre eux pour des questions de vanité personnelle. En 1591, le comte de La Magnanne, alors au service de Dombes, reçoit de ce dernier les fonctions de capitaine de la noblesse de Tréguier, des ports, havres et côtes de cet évêché. Toutefois, Olivier Pavic, nommé par le même prince dans des fonctions presque similaires en 1590, n'approuve pas cette nouvelle nomination et une querelle éclate entre La Magnanne et Olivier Pavic. Ce conflit provoque la discorde dans le camp des royalistes en Trégor<sup>476</sup>. Ainsi, par la susceptibilité et l'ego

---

473 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne...*, *op.cit.*, p. 170.

474 LE GOFF Hervé, « « Je parais en effet ce que je ne suis pas »... »..., *op.cit.*, p 163.

475 *Ibid.*, p. 179.

476 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Basse-Bretagne...*, *op.cit.*, p. 100.



facilement irritable de certains gentilshommes, de nombreux conflits de ce genre éclatent dans la province pendant la guerre, ce qui n'améliore pas les relations entre personnes du même parti.

Ces tensions, présentes à l'intérieur de chaque camp, sont aussi et surtout visibles dans les relations entre alliés. Ainsi, malgré les différents lieutenants à la tête des troupes royales en Bretagne, John Norreys, chef du contingent anglais, ne s'entend pas avec ces différentes personnes. Malgré une première appréciation plutôt positive du prince de Dombes qui l'accueille lors de son débarquement en 1591<sup>477</sup>, la relation entre les deux hommes se dégrade rapidement. Le chef anglais suit à contrecœur le prince qui préfère faire campagne en Haute-Bretagne plutôt que de mener des opérations le long des côtes. Les Anglais et les Français se dirigent vers Fougères et passent l'hiver dans les alentours. La situation ne s'améliore pas en 1592 : les Anglais, dirigés par Wingfield pendant l'absence de Norreys, parti en Angleterre chercher des renforts, subissent de lourdes pertes et sont délaissés par les Français. Norreys, de retour en Bretagne, doit collaborer avec de nouveaux homologues, remplaçant du prince de Dombes. Ainsi, il travaille à partir de 1593 avec le maréchal d'Aumont et le sieur de Saint Luc. Ses relations avec d'Aumont ne sont pas excellentes, cependant, le capitaine anglais s'entend plutôt bien avec Saint Luc. Cela n'empêche pas la dégradation des relations entre d'Aumont et Norreys. Le maréchal se plaint du comportement des Anglais pendant la campagne de 1594 et va même jusqu'à écrire que Norreys n'a rien d'un grand capitaine dans une de ses lettres<sup>478</sup>. Malgré les efforts de Saint-Luc pour arranger les relations entre les deux hommes, leur entente va de mal en pis. Cette collaboration prend fin en février 1595 avec le départ des Anglais. Cette animosité entre Français et Anglais se retrouve aussi entre les deux souverains. Alors que la reine Élisabeth accorde à Henri IV une aide humaine, le souverain ne répond pas aux exigences de la reine. Cette dernière exige un port pour débarquer ses troupes, elle ne reçoit que Paimpol, et se voit refuser Morlaix en 1594. De plus, le roi n'envoie pas les hommes qu'il promet pour épauler les effectifs de la reine qui se retrouvent souvent esseulés. Les tensions sont telles qu'Élisabeth menace plusieurs fois de rembarquer ses troupes avant de le faire en février 1595, après avoir eu l'impression d'être bernée par Henri IV. Ces tensions entre alliés n'affectent pas uniquement les rangs de l'armée royale. Aussi, que ce soit entre eux ou dans leur relation avec les Espagnols, les chefs ligueurs ne s'entendent pas toujours. Mercoeur, au sein même de son camp, cristallise des tensions. C'est le cas de plusieurs grands capitaines fidèles à Mercoeur comme le sieur de Boisdauphin. Ce dernier est en désaccord avec le duc dès janvier 1593 et quitte l'armée de Mercoeur pour rejoindre celle du duc du Maine<sup>479</sup>. La même année une mésentente apparaît aussi

---

477 LE GOFF Hervé, « Transactions diplomatiques et opérations militaires... », *op.cit.*, p. 58.

478 WAQUET Henri, « Les combats pour Brest... », *op.cit.*, p. 21.

479 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 222.

entre Mercoeur et le duc de Mayenne<sup>480</sup>. Les relations avec les Espagnols ne vont pas mieux, les hommes de don Juan del Aguila jouent un double jeu et des tensions entre les deux chefs apparaissent vite. Ainsi, les Espagnols refusent d'aider Mercoeur plusieurs fois dans le conflit, notamment lors du secours de Morlaix. Ces tensions commencent dès la « bataille » du Marchalac'h où les Espagnols se plaignent de Mercoeur<sup>481</sup>. Puis, à partir de la fin de l'année 1593, les hommes de Philippe II opèrent en solitaire, sans tenir compte de l'avis du duc et mènent des opérations servant leur propre intérêt en Bretagne.

Car c'est bien à cause d'intérêts divergents que les relations entre Ligueurs et Espagnols et entre Royaux et Anglais sont tendues. Les Français, quel que soit leur parti, sont formés aux opérations militaires continentales. Aussi, leurs objectifs sont davantage terrestres, ce qui les oppose nécessairement aux Anglais et Espagnols. Ces derniers axent principalement leur opérations sur les sites côtiers, les îles et presqu'îles. Par conséquent, les déplacements à l'intérieur de la péninsule sont inintéressants et desservent leur objectif, à savoir tenir la côte pour isoler le reste de la province. De ce fait, on comprend mieux qu'avec des conceptions aussi opposées de la guerre, de nombreuses tensions aient émaillé les relations entre Français et contingents étrangers.

Malgré une hiérarchie assez développée dans l'armée, la régionalisation du conflit et l'ego de certains chefs entraîne des tensions entre les commandants et des troubles de commandement. Ainsi, de nombreux capitaines profitent de l'autonomie et du faible commandement pour accroître leur pouvoir et leur vanité personnelle, au point de créer des querelles dans l'armée. Cette mésentente se retrouve aussi dans les plus hauts rangs des armées, aussi bien ligueuses que royales. Les différents chefs, dont les stratégies et objectifs sont opposés, n'arrivent pas à s'entendre et de nombreuses tensions entachent la collaboration entre ces différentes troupes.

## 2) L'armement de la troupe partant en campagne

Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'utilisation massive de la poudre à canon entraîne un essor de l'artillerie. Ce nouvel atout dont disposent les armées se répand à travers l'Europe et engendre un changement massif de l'armement des troupes. Aussi, pendant la période moderne, on passe de l'utilisation massive d'armes blanches à une diversification des armes due à l'essor des armes à feu.

---

480 *Ibid.*, p. 234.

481 LE GOFF Hervé, « Transactions diplomatiques et opérations militaires... », *op.cit.*, p. 66.

Le développement de ces armes à feu est également remarquable dans l'artillerie : l'utilisation des canons se diversifie et de nombreux modèles sont créés.

#### a) L'armement du soldat

Tout comme pour le recrutement des troupes, l'armement du soldat au XVI<sup>e</sup> siècle est une juxtaposition d'éléments récents et de modèles anciens. Aussi, il est possible de voir des cavaliers lourdement protégés, comme le sont les chevaliers médiévaux, mais utilisant des pistolets au combat. Cet ensemble d'armes diverses, mêlant certaines traditions médiévales aux nouvelles techniques, compose l'armement des soldats pendant les guerres de religion. Les cavaliers représentent une part importante des troupes engagées lors du conflit. Les différentes compagnies qui composent la cavalerie sont, comme bon nombre de troupes pendant la guerre de la Ligue, équipées d'armes traditionnelles et d'armes plus récentes. C'est le cas des cuirassiers et gendarmes qui forment la cavalerie lourde. Les premiers sont les seuls combattants à tirer leur nom de leur protection. Cette dernière est large, elle va de la tête aux genoux et couvre aussi les bras et les mains. Le bas des jambes est protégée par des bottes de cuir avec des éperons. La pièce maîtresse de son armure, couvrant le torse et l'abdomen, doit protéger contre les coups de pistolets ou de mousquet<sup>482</sup>. En ce qui concerne son armement, le cuirassier porte une lance, sur sa gauche il a une pèdarmer. C'est une épée « courte et tranchante, avec la pointe forte et propre tant au tranchant qu'à l'estoc »<sup>483</sup>. En plus de cette épée, il a avec lui deux pistolets chargés ainsi qu'une flasque contenant de la poudre attachée à sa droite<sup>484</sup>. Concernant les gendarmes, leur équipement diffère peu des cuirassiers. Ils portent aussi une armure quasiment intégrale, et sont équipés d'épées et de pistolets. Ce lourd équipement s'est toutefois allégé pendant les dernières décennies avant le conflit. Jusqu'à la fin des guerres d'Italie, le cavalier ressemblait davantage au chevalier médiéval. Il était lourdement armé et son cheval était caparaçonné. Toutefois, le développement de l'artillerie modifie la cavalerie, les armures s'allègent jusqu'à disparaître de la monture<sup>485</sup>. Les troupes, lourdement armées, sont régulièrement appelées « salades ». Ce surnom vient du casque porté par les cuirassiers et les gendarmes, il s'agit d'un casque léger avec une visière courte et un couvre-nuque. L'armement des gendarmes s'apparente quelquesfois à celui des chevaux légers. Ces derniers ont généralement une armure plus légère que les gendarmes. Leur protection est une brigandine ou un

---

482 Se reporter à l'annexe 13 pour le détail de l'armure.

483 CHALINE Olivier, *La bataille de la Montagne Blanche ( 8 novembre 1620), un mystique chez les guerriers*, Paris, Noesis, 1999, p. 150.

484 Se reporter à l'annexe 14 pour un détail de toutes les armes et leurs dimensions.

485 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)...*, op.cit., p. 153

corselet, elle est composée de lames de métal se chevauchant et rivetées entre deux épaisseurs de cuir. Toutefois cette protection ne couvre pas la totalité du corps et protège uniquement le torse<sup>486</sup>. Le détail de leur protection et de leur armement est donné en 1552, lors d'un voyage en Allemagne. Aussi, on y apprend que les chevaux-légers sont équipés de « corselets, brassards et bourguignottes, et pourvus de demi-lances, de pistolets et de coutelas, d'épieux « gueuledrois », montés sur des chevaux « doubles courtauds » ou sur des chevaux de « légère-taille » et vite »<sup>487</sup>. Ces chevaux légers constituent la troupe la moins nombreuse des armées, mais on les trouve tout de même en Bretagne. Leur rôle est souvent secondaire puisqu'ils soutiennent les charges de cavalerie. Puis, à la limite entre infanterie et cavalerie, on trouve des arquebusiers à cheval. Ces compagnies sont les successeurs des argoulets médiévaux. Ils sont protégés par un jacques à manches de mailles ou une cuirassine ainsi qu'une bourguignotte ou un morion en guise de casque. Leur armement est composé d'une arquebuse à mèche de trois pieds de long, attachée à la selle ou en bandoulière, et d'une épée. Toutefois, à cause du poids de l'arquebuse, ces cavaliers mettent nécessairement le pied à terre pour tirer. Ainsi ils posent leur arme sur leur monture ou bien utilisent une fourche pour l'appuyer. Malgré cette contrainte, l'arquebuse est l'arme à feu la plus utilisée de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, elle pèse cinq à sept kilos pour une longueur variant de 80 cm à 1,30m et possède une puissance de tir inférieure au mousquet, qui la supprime à partir du siècle suivant. Ces troupes de cavalerie comptent essentiellement des nobles dans leur rang . En effet la monture et les armes appartiennent au soldat. Aussi, le prix du cheval et des équipements restreignent la cavalerie aux plus fortunés des hommes.

L'arquebuse est aussi utilisée par l'infanterie, dont les effectifs augmentent considérablement au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. Ces derniers sont répartis en deux troupes principales : les arquebusiers et les piquiers. Les arquebusiers tirent leur nom de l'arme qu'ils utilisent. Ils possèdent aussi une épée pour les combats rapprochés. En effet, l'arquebuse, en plus de son encombrement et de son poids, est longue à manier<sup>488</sup>. Il faut du temps et plusieurs opérations pour la recharger, ce qui permet à l'arquebusier d'avoir une cadence de tir d'une balle toutes les deux minutes. De plus, son canon s'échauffe rapidement et de nombreux débris de poudre et de papier servant de bourre ne sont pas brûlés. Ils encrassent le canon, ce qui rend le rechargement difficile<sup>489</sup>. A cette difficulté de maniement il faut ajouter les effets sur le soldat, à savoir la fumée dégagée, la flamme et les projections qui sortent du canon. Il y a aussi le recul de l'arme qui peut déboîter

---

486 *Ibid.*, p. 154.

487 CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France...*, *op.cit.*, p. 242.

488 Se reporter à l'annexe 15 illustrant le rechargement de l'arme et le tir avec une fourche ou un cheval.

489 CHALINE Olivier, *La bataille de la Montagne Blanche...*, *op.cit.*, p. 165.

l'épaule du tireur. Les arquebusiers sont protégés sur le torse par un corselet et possèdent un morion, ce qui leur permet d'avoir un champ de vision plus large mais aussi le visage plus exposé. Les piquiers, en revanche, sont mieux protégés. En plus du morion, ils ont une cuirasse qui leur protège le dos et le torse et des basques articulées couvrant le haut des cuisses. Leur armement est composé d'une pique, longue de 4,50 mètres et d'une épée. Les faibles protections qu'arborent les arquebusiers et les piquiers font de ces hommes des troupes conçues pour le harcèlement de l'ennemi mais pas pour le choc entre les deux armées. Ces différents armements se retrouvent aussi parmi les troupes étrangères présentes en Bretagne. Aussi, on a des troupes suisses, dont l'armement ressemble fort à celui des piquiers français car ils s'en inspirent. De même pour les lansquenets ou le tercio espagnol qui utilisent la pique comme arme principale.

Toutefois, ces différents armements sont théoriques et l'on rencontre peu de soldats complètement équipés. Pour J.B. Wood, XVI<sup>e</sup> siècle est une période de transition entre la hallebarde et l'arquebuse<sup>490</sup>. De fait, malgré le développement des armes à feu et l'armement théorique des soldats, peu d'hommes ont ces armes. Ce sont des possessions individuelles, dont la procuration est difficile. Les armes sont coûteuses et, si un soldat n'en possède pas, le capitaine doit y pourvoir<sup>491</sup>. Ainsi, de nombreux soldats sont mal équipés ou sous équipés. Certains vont à la guerre avec seulement une épée, et il est probable qu'il y ait eu des archers ou arbalétriers dans le conflit. A l'inverse, certains soldats, héritent parfois d'une arme « supérieure » à leur rang car les soldats, dépouillés, trouvent ce qu'ils peuvent en arme de remplacement. Ces soucis d'armement concernent toutes les troupes. Aussi, sur les 1895 hommes que dirige John Norreys au printemps 1594, 355 sont décrits comme « non équipés »<sup>492</sup>. Les différentes troupes, Ligueurs comme Royaux, ont donc les mêmes armes et sensiblement les même troupes. Aussi, n'ayant pas d'uniforme, les soldats sont difficiles à distinguer. Il était préférable de laisser les combattants libres de s'habiller à leur gré. Ainsi, les lansquenets adoptent le pantalon bouffant de soie de couleur vive et, selon Brantôme, les français rivalisent d'élégance<sup>493</sup>. Ces différents habits ne permettent pas pour autant de distinguer les Ligueurs des Royaux. Aussi, les hommes portent des écharpes de couleurs différentes en fonction de leur parti. Les Ligueurs arboraient une écharpe noire et, parfois, une croix de Lorraine blanche<sup>494</sup>, les Royaux se reconnaissent avec l'écharpe blanche et les Espagnols avec une rouge<sup>495</sup>.

---

490 WOOD James B., *The King's Army...*, *op.cit.*, p. 102.

491 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)...*, *op.cit.*, p. 148.

492 JONES Michel «Les Anglais à Crozon à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle », *BMSHAB*, tome LXXV, p 11-56, 1997, p. 15.

493 CHAGNIOT Jean, *Guerre et société à l'époque moderne*, Paris, PUF, 2001, p. 64.

494 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur...*, *op.cit.*, p. 61.

495 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 48.

Les armées présentes lors du conflit en Bretagne sont donc très hétéroclites. Leur armement théorique est composé de nouvelles armes à feu, comme l'arquebuse ou le pistolet, et d'armes davantage médiévales comme la pique ou l'épée. Cependant les manques de moyens entraînent un problème d'équipement. Beaucoup de soldats ne sont pas suffisamment équipés ou l'arme dont ils disposent ne correspond pas à leur rang. En réalité l'équipement des troupes est très hétéroclite, avec de nombreuses armes de piètre qualité. Ces troupes n'ont pas d'uniforme non plus, aussi, pour se reconnaître, elles arborent des signes distinctifs comme des écharpes de couleur différentes.

#### b) La question de l'artillerie dans les déplacements

Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'essor de l'artillerie est considérable. Face à cette nouvelle force de frappe dont se dotent les armées, les différentes places fortes arborent de nouveaux systèmes défensifs, capables de résister au canon. Bien vite, toutes les armées se dotent d'artillerie et il devient difficile, voire impossible, d'assiéger une place sans le canon. L'artillerie devient donc indispensable aux armées, même lors de petits affrontements. Toutefois, cet essor de l'artillerie ne se fait pas « sauvagement » et, au cours du siècle, la production de canons est réglementée et standardisée. La réglementation des canons la plus notable est celle imposée par Charles IX en 1572 : le roi met fin à la multiplication des modèles locaux et impose « six calibres de France »<sup>496</sup>. Ce « système Charles IX » standardise la production d'artillerie en six pièces de calibres différents : deux pièces de siège, le canon et la grande couleuvrine, deux pièces de campagne, la couleuvrine bâtarde et la couleuvrine moyenne, et deux pièces plus petites, le faucon et le fauconneau. Le canon est la plus massive des pièces d'artillerie, il tire des boulets pesant de quinze à trente livres et permet de faire des brèches. La grande couleuvrine est aussi utilisée lors des sièges, elle permet de détruire les parapets et gabions. Dans certains textes, on parle de l'utilisation des demi-canons, ils ont le même rôle que les canons et permettent de fracturer les défenses adverses. Les pièces de siège sont les couleuvrines bâtardes et moyennes, plus petites. Ces pièces tirent des projectiles allant de deux à dix kilos, elles servent aussi pour les parties les plus faibles des défenses et pour renverser les pièces d'artillerie ennemies. Les faucons et fauconneaux sont des petites pièces d'artillerie antipersonnelles, tirant des boulets de un à deux kilos. Elles sont utilisées contre les assaillants ou les défenseurs exposés. On trouve ces modèles de canons en Bretagne pendant la Ligue, avec une utilisation plus régulière des pièces de campagne et d'artillerie, toutefois les modèles utilisés ne sont

---

496 FAUCHERRE Nicolas, *Places fortes, bastion du pouvoir...*, op.cit., p. 21.

pas décrits et l'on a souvent mention « d'artillerie »<sup>497</sup>. Parallèlement à cette standardisation de la production, la réglementation touche aussi les services liés à l'artillerie. Ainsi, dans l'armée, l'artillerie possède un service à part, avec sa propre administration. A sa tête on trouve le grand maître, ayant sous ses ordres un lieutenant général pour le commandement et un contrôleur général pour le matériel. Sous le lieutenant général, on trouve plusieurs autres charges et deux-cents canoniers ordinaires, ces derniers faisant office de chefs de pièce et de pointeurs. Pour les épauler dans leur tâche, les troupes ont recours à l'emploi de pionniers pour l'installation et le maniement de l'arme. Les Suisses aident aussi à l'artillerie en assurant la garde des différentes pièces et en aidant dans leur transport. L'artillerie demande donc une logistique importante pour son transport comme pour son utilisation. En plus des canons, il faut aussi prévoir la poudre et les boulets. Ces derniers sont en fer, les boulets en pierre sont délaissés car ils ne font pas assez de dégâts sur les fortifications bastionnées. La poudre est précieuse, sa fabrication, qui est une prérogative royale, est faite à partir de salpêtre dont l'exportation est interdite. Elle est stockée dans un grenier spécifique dans une des quatorze villes du royaume pouvant en fabriquer<sup>498</sup>.

Ce service important autour de l'artillerie se retrouve aussi en campagne où le transport des canons nécessite beaucoup de main d'œuvre. En effet les canons, lourds et encombrants, sont néanmoins indispensables à la campagne militaire. Aussi, pour les transporter on utilise des charrettes tirées par de nombreux animaux ou l'on transporte les pièces directement sur leur affût.<sup>499</sup> Les pièces pesant plusieurs tonnes, il fallait de nombreux animaux de trait pour le transport. Ainsi, le transport d'un canon de 5200 kgs requiert vingt-trois chevaux, une couleuvrine moyenne, pesant 600 à 700 kgs seule et près d'une tonne avec son affût, nécessite seulement quatre chevaux pour son charroi<sup>500</sup>. Ces pièces, difficilement maniables, le sont d'autant plus que les routes sont en mauvais état et difficilement carrossables, de nombreuses charrettes et affûts cèdent dans les chemins. Aussi, pour rendre la route la plus praticable possible, de nombreux pionniers sont réquisitionnés pour mettre la route en état mais aussi pour consolider les ponts traversés. Des charpentiers et des forgerons sont aussi employés pour réparer et consolider les affûts qui cèdent sous le poids des pièces. Ainsi, l'artillerie est difficilement transportable, son charroi nécessite beaucoup de main d'œuvre, ce qui ralentit inéluctablement la vitesse de marche du train de campagne. Les armées, obligées de composer avec cette lenteur des pièces d'artillerie, ont deux choix lors de leurs déplacements. Certaines troupes, comptant sur l'artillerie, sa puissance et son

---

497 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)...*, *op.cit.*, p. 160.

498 CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France...*, *op.cit.*, p. 247.

499 Cf annexe 16 sur le transport des pièces d'artillerie.

500 DE CROUY-CHANEL Emmanuel, «Les armes à feu dans la défense... »..., *op.cit.*, p. 4.

intérêt, se déplacent en même temps qu'elle. C'est le cas du prince de Dombes qui, lorsqu'il arrive en Bretagne en 1589, reste aux côtés de son artillerie. Il ne veut pas reproduire l'erreur de Soissons et se détacher de ses troupes pour se risquer, sans ses canons, en Bretagne. Ainsi, marchant de concert avec son infanterie et son artillerie, le prince protège aussi ses canons qui représentent beaucoup pour les troupes. Outre l'aspect symbolique qu'elle peut avoir<sup>501</sup>, l'artillerie est précieuse par son prix. Le canon et son utilisation coûtent cher, ainsi une armée fait tout pour protéger cette artillerie. En 1592, lors de la bataille de Craon, les Royaux, voulant protéger leur artillerie, ralentissent le rythme de la retraite, quitte à sacrifier des troupes pour permettre de conserver le canon. Aux yeux des contemporains, ce dernier représente plus que les vies humaines<sup>502</sup>. Le prince de Dombes n'est pas le seul à marcher de concert avec son artillerie, en 1594, à Quimper, le maréchal d'Aumont agit de même. Voulant assiéger la ville, il décide d'arriver doucement autour de la cité cornouaillaise afin de porter le canon devant lui<sup>503</sup>. Cependant, la majorité des troupes n'agissent pas de la sorte et se déplacent sans artillerie. La lenteur des canons diminue l'effet de surprise lors de l'arrivée des assiégeants devant la place car ils bloquent le site moins vite. De ce fait, beaucoup d'armées privilégient l'effet de surprise. La place est bloquée rapidement par les assaillants, qui, au bout de quelques temps, amènent le canon. Ce dernier peut suivre la troupe plus lentement, mais dans la plupart des cas il provient d'une place proche. Ainsi, le déplacement est moins long, donc moins coûteux et moins risqué. On trouve de nombreux cas de sièges où l'artillerie est amenée depuis une place voisine, alliée des assaillants. C'est le cas à Hennebont en novembre 1590, le duc de Mercoeur fait venir des canons de Josselin afin de battre la ville<sup>504</sup>. On retrouve aussi le cas à Vitré en 1589, où des canons venant de Fougères sont utilisés, et en 1594, lors du siège de Crozon, des canons venant de Brest servent à investir le fort. Ces déplacements d'artillerie, depuis des places voisines, se font aussi en fonction des routes utilisées. Les chemins terrestres n'étant pas très praticables et le déplacement de l'artillerie lent, on utilise souvent la voie maritime et fluviale pour amener le canon. Un des exemples les plus significatifs se déroule en janvier 1595, lors du siège de Corlay. Les Royaux, assiégeant la place, font venir de l'artillerie de Douarnenez à Pontrioux par bateau, via Brest et Paimpol, pour ensuite la charrier jusqu'à Corlay<sup>505</sup>. Ainsi, les armées privilégient les déplacements par voie d'eau, plus rapides. Ceci nous permet également de mesurer l'importance des villes côtières et fluviales, qui peuvent contrôler le transport

---

501 Le recours à l'utilisation de l'artillerie et la symbolique qui en découle sera étudiée dans une sous partie portant sur l'emploi du canon pendant le siège.

502 LE GOFF Hervé, « « Je parais en effet ce que je ne suis pas »... »..., *op.cit.*, p. 177.

503 WAQUET Henri, *Mémoires: du chanoine Jean Moreau...*, *op.cit.*, p. 169.

504 OGÉE Jean Baptiste, *Nouveau dictionnaire historique et géographique...*, *op.cit.*, tome I, p. 368.

505 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 181.



de l'artillerie. Afin de ne pas ralentir le siège et de coordonner le plus possible l'arrivée de l'artillerie et l'arrivée des troupes, le déplacement du canon est anticipé. En 1591, le prince de Dombes, prévoyant d'assiéger Châtillon, dépêche Montmartin « pour faire préparer l'artillerie, tant de Vitré que de Rennes, et en peu de jours mit en ordre six canons et deux couleuvrines »<sup>506</sup>. Ainsi préparée, l'artillerie est prête à l'emploi et arrive en même temps que l'armée, afin que la surprise de la place soit totale. Cependant, il arrive que quelquesfois les troupes se séparent de leur canon afin de se hâter et de prendre l'ennemi de vitesse. C'est le cas lors de la prise de Saint-Méen par les Royaux en 1591. Les troupes de Dombes, laissant leur canon sous la garde de quelques soldats, vont vers la ville à brides abattue afin d'y pénétrer avant les troupes de Mercoeur. Ainsi séparées de leur artillerie, elles peuvent arriver plus vite sur place.

Bien que les différents modèles de canons soient encombrants et difficiles à déplacer, leur présence est importante pour les armées. Sans artillerie, les troupes sont réduites à faire de la petite guerre et ne peuvent engager des opérations de grande envergure. Aussi, les armées comptent sur leur artillerie, elles se déplacent avec ou la font venir de places voisines afin de ne pas trop ralentir la troupe.

Les troupes présentes en Bretagne arborent donc un armement hétéroclite. Il mêle l'utilisation d'armes modernes comme le pistolet avec des armes et des protections davantage médiévales comme la lance ou la cuirasse. Cet armement est souvent théorique et les soldats ne disposent bien souvent que d'armes de mauvaise qualité et d'un équipement incomplet. Toutefois, ils comptent sur l'utilisation de l'artillerie, précieuse. Elle est standardisée et réglementée au cours du siècle et les armées disposent de différents modèles de canons pour aller en campagne. Néanmoins, ces modèles sont encombrants, aussi les troupes ne se déplacent pas toujours avec et réquisitionnent de l'artillerie des villes voisines de opérations.

Pendant la guerre de la Ligue, on rencontre des troupes très hétérogènes en Bretagne. Ces troupes, dirigées par un capitaine proviennent de la province ou bien d'autres régions du royaume ou même de l'étranger. Elles sont levées sans distinction d'âge et doivent uniquement être physiquement aptes à porter les armes. Le recrutement des soldats se fait sous mandat royal, par le capitaine qui les dirige. Il lève les troupes pour une durée déterminée et en a la responsabilité. Cependant, il abuse parfois de cette responsabilité pour mener des opérations en toute autonomie et

---

506 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... », *op.cit.*, p. CCXCII.

dans un but privé. Cette autonomie joue sur l'ego des capitaines et peut, de temps en temps, créer des tensions et des querelles entre deux capitaines. Ces tensions et les soucis de commandement se retrouvent aussi à un échelon supérieur. Les chefs des armées, ayant de forts caractères et des objectifs différents, ne s'accordent pas tout le temps. Ainsi des tensions apparaissent au sein même des deux partis, entre Français ou dans la relation avec les contingents étrangers. En ce qui concerne l'armée, l'équipement des soldats est très hétéroclite et les armes des soldats sont bien différentes de ce à quoi ils prétendent. Leur équipement est souvent incomplet et de mauvaise qualité. Cette hétérogénéité des armées, se retrouve aussi dans l'artillerie dont elles disposent. Bien que standardisés et réglementés au cours du siècle, les canons restent lents et encombrants. Aussi, les troupes se déplacent avec leur artillerie ou la font venir de villes voisines afin d'opérer avec, sans quoi elles sont réduites à faire de la petite guerre.

### 3) Le train de campagne

Déjà évoquée dans la partie précédente lors des développements sur le recrutement des troupes ainsi que l'artillerie, les déplacements des soldats et de tout leur nécessaire va être au cœur de ce chapitre. Le train de campagne est l'arme qui a pour but d'assurer le soutien des forces terrestres en vivres, équipement, matériel et munitions. Bien que créée par Napoléon I<sup>er</sup>, les convois militaires sont présents depuis toujours et notamment lors de la guerre de la Ligue. Le train représente donc l'ensemble des hommes et du matériel partant en campagne. Les soldats ne sont pas les seuls hommes présents, on y trouve aussi beaucoup d'autres hommes dont le métier n'est pas de manier des armes. On trouve également des femmes et des enfants. Ce convoi est aussi composé de charrettes, d'artillerie et de chariots servant aussi bien à transporter les munitions que les vivres, les tentes ou les blessés... Cet ensemble de combattants, de non-combattants et de matériel en tout genre parcourt la Bretagne tout au long du conflit. Cette partie va s'intéresser en détail à tout les composants de ce train d'artillerie, son organisation, le matériel nécessaire pour partir en campagne et la question du ravitaillement des troupes.

#### a) L'organisation du train de campagne

Dans de nombreux récits sur la Ligue, on trouve mention « d'assembler » et « disposer » les troupes. Termes qui renvoient à une certaine organisation, à la mise en place d'un dispositif pour le train de campagne. Les troupes qui se déplacent ne suivent pas dans le désordre ou

en simple file ceux qui dirigent la troupe et ouvrent la route. Au contraire, les trajets sont planifiés, les soldats suivent un ordre de marche avec un emplacement précis nécessitant une certaine organisation. Les armées suivent des trajets calculés, en effet, dès 1544, les « routes » ou ordres de marche déterminent les effectifs en mouvement. Ils déterminent aussi l'itinéraire emprunté et les étapes sur le trajet. Il s'agit bien souvent de villes, elles permettent aux troupes de s'y installer pour une courte durée, le temps de se reposer et se restaurer avant de repartir. Ce passage dans la ville est court, mais suffisamment long pour les habitants, victimes des méfaits des soldats. Ainsi, certains lieux sont privilégiés et échappent au passage et au séjour des troupes en campagne. Le tracé des routes militaires dépend aussi du contexte, de la position des ennemis et de la topographie. Pour s'aider, les généraux espagnols, puis français, ont à leur disposition dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle des cartes précises. On y trouve les forêts, cours d'eau et reliefs mais surtout les ponts, les gués et bacs ainsi que les distances entre les lieux d'étapes et parfois le nombre de logements pour la troupe<sup>507</sup>. Toutes ces données permettent d'organiser le trajet de l'armée pour qu'il se passe au mieux. L'itinéraire donné ne suffit pas, il faut aussi organiser les troupes afin qu'elles marchent en ordre, qu'elles soient en formation et prêtes à faire face à toute éventualité. L'ordre de marche est long à mettre en place et peut s'avérer dangereux dans certains cas. Passer d'une armée en ordre de combat à une armée en ordre de marche n'est pas aisée. Pour cela, la chaîne de commandement reprend son cours avec la présence de grands chefs de l'armée. Il faut organiser un état major afin de répercuter les ordres et de faire en sorte que ceux-ci soient exécutés du mieux possible. Ces manœuvres permettent d'effectuer ou d'éviter un combat, toutefois elles prennent du temps et échappent rarement à la cavalerie adverse qui exploite la faiblesse d'un ennemi découvert, se focalisant sur le bon déroulement de ses manœuvres. Aussi, en mai 1592, lors de la bataille de Craon, les Royaux se retirent. Malgré l'avertissement qu'il « étoit infiniment dangereux de faire retraite en plein jour, avec des troupes étonnées, en présence d'un ennemi supérieur »<sup>508</sup>, ils entament leur manœuvre pour se mettre en ordre de marche, sont attaqués et défaits. Ainsi, la disposition et l'organisation des troupes sont essentielles pour le bon fonctionnement de l'armée et pour que cette dernière puisse faire face aux situations imprévues. Les troupes, partant le plus souvent de villes, ont la possibilité de se regrouper avant de se mettre en ordre de marche. En effet, les villes servent de lieux de départ pour les campagnes, elles permettent aux différentes troupes de se rejoindre afin de former l'armée partant en opération. De ce fait, à l'été 1592, le sieur de Sourdéac donne rendez-vous à ses troupes à Saint-Brieuc où « il assemble ses forces pour aller à

---

507 CHAGNIOT Jean, *Guerre et société à l'époque moderne*, Paris, PUF, 2001, p. 38.

508 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 417.

Malestroit »<sup>509</sup>. On retrouve le même fonctionnement en 1595, lorsque les Royaux, commandés par Saint-Luc, se rassemblent à Carhaix pour ensuite aller assiéger Douarnenez. On a quelques détails de ce rassemblement, notamment sur l'effectif, soit 1723 soldats<sup>510</sup>, mais pas sur l'ordre de marche pour aller à Douarnenez ensuite. Toujours est-il que les trains de campagnes étaient précédés et suivis par des hommes armés, composant l'avant et l'arrière-garde. L'avant-garde servait à ouvrir le chemin et à déjouer les éventuelles embuscades. L'arrière-garde possède un rôle similaire puisqu'elle protège l'arrière du train de campagne, le plus souvent composé des bagages, c'est à dire des équipements, des vivres, des tentes... Lors du rassemblement des troupes à Carhaix en 1595, on a aussi une indication sur la troupe présente puisqu'il est fait mention de la mise à l'eau de quatre barques avec vingt hommes chacune, tant soldats que mariniers.

Cette mention de la présence de mariniers indique la présence d'autres hommes que les soldats dans le train de campagne. De nombreuses autres personnes, n'exerçant pas le métier des armes font partie de l'ensemble de la population partant en campagne. Ainsi, on trouve des hommes exerçant divers métiers. La présence d'artillerie requiert des pionniers, qui ne se battent pas mais travaillent au déplacement et à l'installation de l'artillerie. L'emploi du canon requiert aussi la présence de charpentiers pour consolider les ponts, de charrons et de forgerons pour travailler sur les affûts si ces derniers sont endommagés<sup>511</sup>. Il faut aussi des hommes pour guider le bétail servant à tracter les canons et les charrettes. Partageant la vie des soldats, on trouve aussi tout le personnel servant les officiers et la troupe, notamment les valets. Le maréchal d'Aumont fait aussi référence dans une lettre à la blessure d'un chirurgien et en demande un nouveau<sup>512</sup>. Dans une autre lettre, il mentionne que les boulangers ont été rossés et leurs chevaux volés lorsqu'ils apportent le pain aux assiégeants, preuve de leur présence parmi la troupe<sup>513</sup>. Ce cortège de non combattants suivant les soldats ne se compose pas uniquement d'hommes. Ainsi, on trouve des femmes, dans toutes les armées à l'époque moderne. Ces femmes sont rarement des épouses légitimes des soldats. Les soldats mariés sont peu nombreux, donc il y a peu d'épouses parmi les troupes. Parmi celles présentes, beaucoup sont des femmes de bas-officiers, elles servent de blanchisseuses, raccommodeuses, vivandières... Leur présence se retrouve davantage parmi les troupes étrangères et surtout venant d'Europe centrale que parmi les troupes françaises. Une des rares mentions de femmes au sein de l'armée est lors de la prise du fort de Crozon en 1594, l'ensemble de la garnison

---

509 LE GOFF Hervé, « La bataille de Cesson et de Saint-Brieuc... »..., *op.cit.*, p. 255.

510 Pour plus de détail sur les différentes compagnies voir, BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur et le brigandage...*, *op.cit.*, p. 187-190

511 DE CROUY-CHANEL Emmanuel, « Les armes à feu dans la défense... » ..., *op.cit.*, p 5.

512 WAQUET Henri, « Les combats pour Brest... »..., *op.cit.*, p. 25

513 *Ibid.*, p. 20.

espagnole, femmes comprises, est passée au fil de l'épée<sup>514</sup>. Sur les femmes qui côtoient les soldats, on trouve parfois des concubines et bien souvent des prostituées. L'activité, pourtant illicite depuis 1560, n'est pas contrôlée par le pouvoir et la répression est plutôt rare. Au contraire, les prostituées sont tolérées dans la troupe et les soldats ont recours à elles pour recruter, elles servent d'appât et mettent en confiance la nouvelle recrue<sup>515</sup>. Ces « filles de mauvaise vie » n'hésitent pas à suivre la troupe au lieu de rester dans les lieux de passage. Elles n'attendent pas que les soldats viennent les voir mais vont directement dans le camp. Ces rapports débouchent parfois sur une relation plus honnête, où le soldat et la prostituée se marient. Tout en continuant son activité, elle participe aussi à la vie du camp en remplissant les mêmes tâches que les femmes de soldats. En plus des femmes, on trouve aussi des enfants intégrés au sein de la troupe. Certains de ces enfants sont ceux des soldats, l'enfant accompagne son père à la guerre, aux côtés de sa mère. La famille est considérée comme appartenant à l'armée. Cette présence tolérée est rare et les soldats vont la plupart du temps seuls à la guerre. Toutefois, on trouve tout de même des enfants parmi la troupe. L'idée est d'élever des enfants pour l'armée, ils sont élevés par les femmes. Les garçons ne sont pas les seuls enfants élevés dans l'armée dans le but d'en faire des soldats : on y trouve aussi des petites filles qui remplaceront leurs mères dans les travaux que les femmes effectuent pour les soldats<sup>516</sup>. Toutefois on en trouve peu et la mortalité des enfants au sein de la troupe paraît considérable. Les enfants sont formés au métier des armes, cependant leur présence alourdit l'effectif et l'on ne peut pas lui confier toutes les tâches. Aussi, ils sont souvent employés comme tambour ou fifres<sup>517</sup>. Cet ensemble d'hommes et de femmes, de combattants et non-combattants forment une sorte de société presque autonome<sup>518</sup>. Les soldats et les personnes qui gravitent autour sont interdépendants, ils ont besoin l'un de l'autre pour que l'ensemble fonctionne.

Ainsi, le train de campagne comprend évidemment des combattants. Ces derniers suivent des ordres de route, souvent depuis des villes où ils s'assemblent, et se déplacent de manière organisée. Parmi les gens formant l'ensemble du train de campagne, on trouve aussi des non-combattants. On y recense des hommes travaillant directement avec les soldats et officiers ou s'occupant de leur matériel. On y trouve aussi des femmes, épouses ou prostituées, et des enfants.

---

514 *Ibid.*, p. 17.

515 ROGER Nadine, « Soldats et prostituées : un couple indissociable dans la société de Louis XIV », *Revue Historique des Armées*, volume I, 1995, pages 19-23, p. 21.

516 CORVISIER André, « La société militaire et l'enfant »..., *op.cit.*, p. 338.

517 *Ibid.*, p. 339.

518 CHAGNIOT Jean, *Guerre et société à l'époque moderne...*, *op.cit.*, p. 66.

Tous ont un rôle et ces différentes personnes composent un tout, suivant les soldats et participant à la vie du train de campagne dont ils font partie.

#### b) Le matériel nécessaire : logistique et financement

L'armée partant en campagne représente un long cortège d'hommes et de femmes, combattants et non-combattants. Tous ont un rôle dans l'armée et, alors que certains sont présents pour se battre, d'autres restent plus en arrière. Ils assurent le ravitaillement, l'entretien du matériel et gèrent les nécessités de la vie quotidienne de l'armée en campagne. Cette foule de non combattants est intégrée à ce que l'on appelle le bagage dans le train de campagne. Le bagage désigne l'ensemble des charrettes suivant les soldats et transportant tout ce qui est nécessaire à la guerre. On y trouve les équipages, les vivres mais aussi les non-combattants, les femmes et les enfants. Ce convoi, suivant les soldats, peut être immense. En 1568, en Frise, Ludovic de Nassau est accompagné de mille cinq cent véhicules<sup>519</sup>. Cette longueur démesurée ne se retrouve pas en Bretagne, or les convois peuvent atteindre rapidement une longueur conséquente. On trouve notamment quelques détails sur le nombre de charrettes utilisées lors de certaines opérations. Ainsi, Jérôme d'Aradon, en février 1592, attaque le château de Pontcallec avec sa compagnie de gens d'armes et soixante-dix arquebusiers. Pour cette opération, il mène avec lui « huit charettes qui portoient le pain d'amonition, les poudres, les piques, et outre avois un canon qui pesoit mille livres »<sup>520</sup>. De même lors de l'attaque de Douarnenez par le sieur Du Pré : ce dernier part de la ville de Quimper avec 100 hommes, et est suivi par douze charrettes utilisées pour « mener le canon et aultres munitions de guerre dudict capitaine Du Pré ». L'artillerie qu'il emporte ne se compose que d'une seule pièce de canon, mais d'autres charrettes sont utilisées pour transporter les engins de destruction préparés pour brûler le grand vaisseau et le manoir de La Fontenelle. Ainsi on y trouve un baril de goudron, cinquante livres de braies de Flandres, vingt cinq livres d'étoupes et une certaine quantité de souffre et de fascines<sup>521</sup>. Ces quelques détails sur la contenance des bagages permet de voir la diversité des objets transportés pour des petites opérations. Ce convoi transporte aussi bien des armes ou des engins servant directement à la guerre, comme du salpêtre ou des boulets de canons, mais on y trouve aussi des objets divers, utilisés dans la vie quotidienne. Le métier des armes n'est pas le seul représenté dans le train de campagne. De ce fait, il faut compter sur la présence de femmes et d'hommes exerçant divers métiers. Ils ont tous besoin d'un matériel

---

519 *Ibid.*, p. 66.

520 ARADON Jérôme d', « Journal... »..., *op.cit.*, p. CCLXXII

521 FATY Commandant, « Comptes des miseurs de la ville de Quimper... »..., *op.cit.*, p. 194.

spécifique, parfois encombrant mais nécessaire parmi le bagage afin qu'ils puissent exercer leur activité. Cet amas de matériel en tout genre est transporté sur des charrettes. De nombreux charretiers composent donc la foule de non combattants et transportent tout le bagage. En plus des charrettes et de la multitude de bagages, le train de campagne est aussi composé de l'artillerie. Cette dernière est difficilement maniable et encombrante. Par ailleurs, plusieurs canons sont nécessaires pour venir à bout de petites places fortes et plus d'une dizaines sont utilisés lors de sièges plus importants<sup>522</sup>. Le transport de l'artillerie, déjà évoqué plus haut, et celui du bagage requièrent l'utilisation d'animaux de traits. Aussi, on trouve plusieurs fois mentions de chevaux et de bœufs, tirant le canon ou les bagages. En 1591, l'armée du prince de Dombes lève le siège de Lamballe, et traîne avec elle dans sa retraite deux pièces d'artillerie, menées par des bœufs. Quelque temps plus tard, la même armée, prévoyant le siège de Châtillon envoie le sieur de Montmartin à Rennes et Vitré pour qu'il prépare l'artillerie. En parallèle, le sieur de Montbarot « fait diligence de faire recouvrer des bœufs ès environs dudit Rennes pour mener lesdites pièces audit siège de Châtillon »<sup>523</sup>. L'emploi d'animaux de trait est nécessaire pour le bon déroulement des opérations et leur absence entraîne de graves problèmes. Ainsi, en 1592, lors du siège de Craon, on raconte que « les soldats, dans les courses qu'ils faisoient à la campagne, avoient enlevé tous les bœufs et les chevaux, de sorte qu'il ne fut pas possible d'en trouver assez pour transporter le canon »<sup>524</sup>. Les animaux de traits sont donc importants dans le quotidien des armées. Mais ce sont des éléments onéreux, à l'image du cheval qui coûte 5 sous tournois par jour<sup>525</sup>.

Cette logistique et tous les éléments nécessaires au bagage sont gérés par un commissaire général. Partant souvent d'une ville, le train militaire peut aussi s'y ravitailler et s'y reposer. Ces villes fournissent beaucoup à l'armée et servent de base, ainsi, Norreys met ses biens et ses malades dans la ville de Guingamp avant de repartir en campagne<sup>526</sup>. Les villes aident aussi à la mise en route de l'expédition, elles fournissent du matériel, des hommes et bien souvent financent les campagnes. Tout comme les villes, l'administration provinciale est très importante dans les financements des opérations. La Bretagne est un pays d'état, ce qui lui confère une certaine autonomie de décision et notamment en matière financière, c'est au cours des séances des États que les questions du financement des troupes et des campagnes sont décidées. Ces financements sont en majorité assurés par des impôts et des emprunts. Les impôts ordinaires atteignent 800 000 livres, auxquels des taxes exceptionnelles, levées pour le conflit, sont ajoutées. Elles concernent le vin, le

---

522 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 182.

523 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... »..., *op.cit.*, p. CCXCIII.

524 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 417.

525 DE CROUY-CHANEL Emmanuel, « Les armes à feu dans la défense... » ..., *op.cit.*, p 6.

526 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 179.

sel, la surtaxe du fouage, des taxes urbaines directes et indirectes et des devoirs sur les importations et exportations. Au total, environ 1,3 millions de livres sont levées sur la Bretagne mais cette somme est insuffisante pour payer l'armée Royale et l'armée Ligueuse, toutes les deux en campagne dans la province<sup>527</sup>. Les taxes, levées à travers la province pour financer les armées, proviennent de l'activité commerciale de certaines villes. Ainsi des places comme Saint-Malo ou Brest maintiennent des échanges commerciaux tout au long du conflit, même avec des places ennemies. La ville de Brest, au plus fort du blocus de Crozon n'a cessé de recevoir des marchandises et notamment du sel. Il vient des régions productrices par barque, dont le port d'attache n'est pas souvent Brest. On trouve des barques venant du Conquet, du Croisic ou de Crozon, ce qui montre l'importance du cabotage et donc du commerce alors que la guerre fait rage en Bretagne<sup>528</sup>. Cette importance du commerce se retrouve aussi à Saint-Malo où la liberté de commerce avec les Anglais est conservée<sup>529</sup>. Ce commerce permet aussi de faire la richesse de la ville qui peut aider une armée ou financer des expéditions. C'est le cas de Quimper qui, à partir de 1595, finance plusieurs expéditions et sièges contre Douarnenez et l'île Tristan. Ce financement privé d'opérations se retrouve aussi à Nantes : en 1588, la ville fournit 10 000 livres pour la logistique militaire et les habitants acceptent de fournir aux soldats « lesdites munitions de vivre, de pain et de vin seulement »<sup>530</sup>. Cette richesse de certaines villes, capables d'assurer le financement de l'armée, sont remarquées des différents chefs. Aussi, en 1591, le marquis de Belle-île rejoint Mercoeur. Ce ralliement bénéficie au duc qui s'assure ainsi des revenus du pays de Retz, des places de Machecoul, Pornichet et Belle-île et des profits de cette région productrice de sel<sup>531</sup>. Malgré toutes ces levées d'argent des villes et de la province, les armées n'arrivent pas à se financer, pourtant, à partir de 1593, les États sont autorisés par le roi à emprunter de l'argent dans des provinces voisines. Aussi, le financement de la guerre en Bretagne ne dépend pas uniquement de la province. L'Angleterre participe aussi à l'entretien de l'armée en finançant ses troupes et, face à la demande des États, la reine fournit de la poudre et des balles. Toutefois, malgré ces différents financements, les armées n'ont pas les moyens de s'armer et de vivre correctement, beaucoup de soldats sont donc contraints de vivre sur le pays.

Le train de campagne, composé à la fois de combattants et non-combattants, transporte avec lui le bagage. Ce terme désigne tout le matériel nécessaire au bon déroulement des

---

527 COLLINS James B., *La Bretagne dans l'État royal...*, *op.cit.*, p. 151.

528 PLAISSE André, « Le commerce du port de Brest à la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle », *Revue d'Histoire Économique et Sociale*, tome 42, 1964, pages 499-545, p 507-509.

529 FOUCQUERON Gilles, *Malouin suis : une république sous la Ligue...*, *op.cit.*, p. 128.

530 RIVAULT Antoine, « Du soldat du roi au soldat de la Ligue... »..., *op.cit.*, p. 70.

531 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 196.



opérations, on y trouve des outils pour les forgerons et charrons, des balles et de la poudre ou bien des tentes et des effets personnels. Cet amas d'objets est transporté par une multitude de charrettes, tirées par des animaux de trait. Ce convoi, requiert un financement important et, pour subvenir aux besoins des armées, les États provinciaux comptent sur des levées d'impôts ordinaires et extraordinaires. Toutefois l'administration provinciale n'assure pas le financement complet des armées et les troupes comptent aussi sur les villes pour payer l'armée. Malgré tout, les soldes ne sont pas régulières et les soldats sont obligés de vivre sur le pays.

### c) Le ravitaillement, élément essentiel de la campagne

Les soldats sont des personnes exerçant un métier, leur activité demande donc rémunération. Peu de gens sont volontaires et s'engagent uniquement pour le prestige et l'honneur. De plus, les soldats exercent leur métier souvent loin de leur lieu de vie, aussi, il leur faut se nourrir. Pour un bon siège, l'armée a besoin d'assez d'hommes, d'artillerie et de nourriture, si un des trois éléments manque, le siège est compromis<sup>532</sup>. Le ravitaillement de la troupe est donc primordial pour le bon déroulement des opérations. Pour y parvenir, l'armée met en place un service de ravitaillement et de vivres. Depuis Charles IX, ce service de vivres est géré par deux surintendants et commissaires généraux des vivres permanents et, en 1573, cette charge devient un office. De ce fait, le service des vivres s'étoffe dans les années suivantes avec la présence de contrôleurs généraux et gardes généraux des vivres. On y trouve aussi douze commis principaux et dix-huit clercs. En Bretagne les officiers des vivres des armées royales et ligueuses ont le même mode de fonctionnement, ils travaillent en collaboration avec les États. Ainsi, on retrouve le baron de Villars qui est commissaire général des vivres dans l'armée d'Aumont en 1594 et, dans l'armée de Mercoeur, le même poste est occupé par le sieur Daubourg en 1591. Tout ce personnel est employé dans le but de pourvoir les troupes en nourriture à l'échelle de la Bretagne. Pour nourrir toutes ces troupes, il y a deux manières de se procurer des vivres : « soit par réquisition sur les populations, qui se multiplient au cours des guerres civiles, soit par des marchés passés avec des munitionnaires, c'est à dire des marchands liés par contrat pour fournir la nourriture d'une troupe en garnison ou en campagne »<sup>533</sup>.

Le ravitaillement et la distribution des vivres sont souvent organisés avec des marchands qui fournissent des denrées aux troupes. Ces commerçants qui passent contrat avec

---

532 WOOD James B., *The King's Army...*, *op.cit.*, p. 153.

533 JOUANNA Arlette (dir.), *Histoire et dictionnaire des guerres de Religion*, Paris, Robert Laffont, 1998, « armée », p. 672.

l'armée sont des munitionnaires, à l'instar de maître Geoffroy Languedoc, marchand à Rennes et munitionnaire de l'armée du maréchal d'Aumont<sup>534</sup>. Ils appartiennent bien souvent à un corps de ville. Ainsi, l'armée passe un accord avec la ville pour la fourniture et surtout le stockage des vivres. Elle sert de point de ravitaillement pour les troupes car c'est un lieu sécurisé où l'armée a l'habitude de passer et qui peut stocker des denrées. De plus, les villes disposent de ressources suffisantes pour l'entretien des soldats. De ce fait, les différentes villes forment des points de ravitaillement pour les armées et constituent une véritable chaîne d'approvisionnement. C'est le cas pour des villes comme Laval ou Angers qui, par l'intermédiaire de Vitré puis Rennes, assurent une partie du ravitaillement des troupes royales en Bretagne. Cette chaîne d'approvisionnement depuis des villes éloignées se retrouve tout au long des guerres de Religion. En effet, lors du siège de La Rochelle en 1573, Paris fournit encore beaucoup de munitions à l'armée royale malgré l'éloignement du conflit. Ainsi, deux tiers des balles utilisées au siège proviennent de Paris et d'Orléans<sup>535</sup>. Cette entente entre villes et armées pour subvenir aux besoins des troupes se retrouve dans de nombreuses villes de Bretagne. Située à l'extrémité Ouest de la péninsule, Brest fait figure de centre de redistribution de marchandise car c'est un port actif tout au long du conflit. La ville exporte des produits alimentaires tels que du beurre, du vin, du porc salé et surtout des céréales, nécessaires à la fabrication du pain ou des galettes<sup>536</sup>. La ville de Quimper fait de même et fournit l'armée royale lors du siège de Douarnenez, pour cela, elle doit installer une boulangerie afin de faire cuire du pain de munition pour les troupes<sup>537</sup>. Ces denrées, vendues aux troupes par les munitionnaires sont contrôlées : la pâte de chaque pain de munition cuit à Quimper doit peser quatre livres et demi avant d'être mise au four. De plus, il est recommandé aux boulangers et autres marchands de faire des justes prix sur leur marchandise et de ne pas profiter de l'occasion pour s'enrichir, faute de quoi leur matériel sera confisqué<sup>538</sup>. Ces contrats, passés entre les villes et les armées, afin de ravitailler les troupes ne concerne pas uniquement la nourriture. De ce fait, lors du siège de Châtillon en 1591, la ville de Vitré fournit à l'armée de Dombes « les poudres et balles dont ils avoient fait bon magasin »<sup>539</sup>. Tout comme Vitré, bon nombre de villes assurent le ravitaillement en munitions aux troupes.

Toutefois, malgré cette organisation et la présence de munitionnaires pour subvenir aux besoins des troupes en Bretagne, les armées ne peuvent être totalement fournies. De ce fait, les

---

534 LE GOFF Hervé, « Le WHO'S WHO BRETON DU TEMPS DE LA LIGUE » *Dictionnaire prosopographique de la Ligue en Bretagne*, Document non imprimé, disponible à la consultation auprès de Philippe HAMON : [philippe.hamon@univ-rennes2.fr](mailto:philippe.hamon@univ-rennes2.fr), p. 950-951.

535 WOOD James B., *The King's Army...*, *op.cit.*, p. 177.

536 PLAISSE André, « Le commerce du port de Brest... »..., *op.cit.*, p. 534-535

537 FATY Commandant, « Comptes des miseurs de la ville de Quimper... »..., *op.cit.*, p. 206.

538 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur...*, *op.cit.*, p. 110.

539 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... »..., *op.cit.*, p. CCXCIII.

soldats ont recours à des « réquisitions sur la population ». Cette taxe en nature des habitants est racontée plusieurs fois au cours du conflit et se retrouve dans des journaux ou des mémoires des contemporains. Néanmoins ces prélèvements ne sont pas illégaux et, faute de ravitaillement, sont autorisés par les armées. Ainsi, en 1591, à La Bouexière, des soldats de Lavardin prennent une arqebuse et des chevaux dans une métairie, avec selles et brides. En avril 1592, c'est la garnison de Vitré qui vient se ravitailler à La Bouexière, ils enlèvent deux génisses que le propriétaire des bêtes peut racheter pour deux écus<sup>540</sup>. Ces rapines sont quotidiennes, mais le pays est davantage mis à contribution si des opérations militaires ont lieu à proximité. Ainsi, pendant le siège de Vitré, la Ligue organise rapidement le ravitaillement des assiégés et met en place la levée de taxes sur les paroisses des alentours. Ces taxes se caractérisent par des prélèvements en nature sur les habitants des alentours de la ville et en particulier dans les maisons de notables rennais. Ces prélèvements en nature sont différents du pillage, les textes font la différence entre ce type de saisies et les pillages exercés par des bandes de soudards. Toutefois, ce type de ravitaillement peut parfois entraîner des actions violentes, soit de la part de paysans, excédés du comportement des troupes ou, bien souvent, entre différentes troupes. Elles veulent assurer leur approvisionnement et gêner celui de l'adversaire. En 1591, plusieurs garnisons ligueuses s'assemblent pour attaquer un convoi de 200 pipes de vin qui se dirige vers Rennes. Ils s'emparent du vin et se dirigent vers Châtillon, encore aux mains des Ligueurs. Sachant cela, Montmartin part à leur poursuite avec quelques uns de ses hommes pour leur tendre une embuscade. Les Ligueurs, attaqués par les hommes de Vitré, sont défaits et Montmartin peut ainsi récupérer le vin et les chevaux<sup>541</sup>. Dans le journal de Jérôme d'Aradon on trouve aussi un événement similaire. Ce dernier raconte que le mardi 11 septembre 1590, il part de Vannes avec de la cavalerie afin de charger les troupes royales qui se sont approchées de la ville, en plus de quoi, ces dernières ont pris environ trois-cents vaches pour les mener à Hennebont<sup>542</sup>.

Le quotidien alimentaire des soldats pendant le conflit est essentiellement composé de pain et, plus faiblement, de viande et de vin. Le coût de l'armée est tel que le ravitaillement est composé de pain de munition, c'est un pain constitué de deux tiers de froment et d'un tiers de seigle. Il est distribué aux armées en campagne contre une retenue sur la solde car les soldats doivent payer la nourriture. Ainsi, vers 1590, les soldats de l'infanterie ont chaque jour deux pains de douze once soit 375g environ, les pionniers en ont deux ou trois et la cavalerie, mieux payée n'en

---

540 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)...*, *op.cit.*, p. 175.

541 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... »..., *op.cit.*, p. CCLXXXVI.

542 ARADON Jérôme d', « Journal... »..., *op.cit.*, p. CCLXVI

a pas<sup>543</sup>. En 1593, l'armée d'Aumont distribue environ 12 000 miches de dix onces ce qui coûte 324 000 livres pour six mois<sup>544</sup>. En 1595, la même armée distribue 20 000 pains par jour. Toutefois, au vu des retards de paies, les pains étaient distribués aux troupes à un prix modique. Selon la région où elles se trouvent, les troupes s'adaptent. Ainsi, en Bretagne, les soldats ont parfois du cidre pour remplacer le vin et des galettes à la place du pain. Quant aux troupes en garnison dans une ville ou en quartier, elles achètent plus souvent leur pain sur le marché. La viande fait aussi partie de l'alimentation du soldat et, dans le Léon, tient une part aussi importante que le pain.

Aussi, la nourriture est un élément essentiel de la campagne militaire. Son absence entraîne des comportements différents, et oblige les soldats à se nourrir sur le pays, ce qui multiplie les excès. De plus, sans nourriture, les hommes ne peuvent tenir un siège. Le problème du ravitaillement tient aussi pour les places assiégées pour qui le manque de nourriture est un problème majeur<sup>545</sup>. En ce qui concerne les troupes en campagne, le ravitaillement est organisé et réglementé, des munitionnaires fournissent des vivres à l'armée et, en cas de besoin, cette dernière est autorisée à prélever sur le pays. Les soldats, contre une retenue sur leur solde, bénéficient d'un ravitaillement qui essaye d'être le plus efficace possible afin que la campagne militaire se déroule parfaitement.

Le train de campagne compose donc l'ensemble des troupes partant en guerre. Son parcours est réglementé et organisé, avec des villes étapes et un itinéraire précis. Parmi les personnes présentes dans ce train de campagne on trouve des soldats et des aides de camp, mais on note aussi la présence d'hommes et de femmes ne combattant pas ; ils ont tout de même un rôle parmi la troupe et aident dans les tâches de la vie quotidienne. Cette troupe mixte nécessite l'emploi de matériel divers, aussi bien pour faire la guerre que pour se loger et se nourrir. Aussi, tout ce matériel est transporté avec la troupe partant en campagne, dans ce que l'on appelle le bagage. Le train de campagne requiert donc l'utilisation de charrettes et d'animaux de traits pour le transport de tout ce matériel. Il requiert aussi des finances importantes afin que les soldats puissent être payés. Pour cela, les États provinciaux comptent sur les impôts, ordinaires et extraordinaires, afin de financer le conflit. Les villes aussi participent et des armées s'assurent le soutien financier de places importantes pour continuer à mener la guerre. Le financement permet aussi d'assurer le ravitaillement des soldats. Il est organisé par un service des vivres et est assuré soit par des marchands munitionnaires, soit par un prélèvement en nature directement sur le pays. Ce

---

543 JOUANNA Arlette (dir.), *Histoire et dictionnaire des guerres de Religion...*, *op.cit.*, p. 672.

544 COLLINS James B., *La Bretagne dans l'État royal...*, *op.cit.*, p. 152.

545 Le ravitaillement d'une place assiégée sera abordé dans une autre sous partie portant sur les défenseurs de la place.

ravitaillement est rationné mais il est essentiel au bon déroulement des opérations, sans quoi les soldats ne peuvent mener efficacement des opérations.

Cette seconde partie a donc été consacrée à la préparation des sièges et aux campagnes. Aussi, à travers deux chapitres, nous nous sommes intéressés aux préparatifs des opérations et aux pré-requis nécessaires avant de partir en campagne, afin que celle-ci ait le plus de chance de réussir. Dans un premier temps, notre étude s'est penchée sur les campagnes militaires. Ces dernières ont une durée variable, allant de quelques semaines à plusieurs mois. Les opérations, qui se succèdent tout au long de l'année et tout au long du conflit, sont majoritairement des sièges. La guerre de la Ligue étant une guerre essentiellement composée d'attaques, de sièges et de surprises, on trouve peu de batailles rangées excepté dans le cas d'une bataille de déblocage. Aussi, les opérations contre ces différentes places sont au cœur du conflit. De ce fait, les campagnes militaires sont accordées aux sièges, car ils composent l'essentiel des opérations qui s'y déroulent. Dans ce même chapitre, nous avons aussi abordé les pré-requis nécessaires avant d'attaquer la place. Les villes et les places fortes ciblées par les attaques ne sont pas toutes abordées de la même manière. Les assaillants tiennent compte du système défensif de la ville, de la garnison présente et des habitants afin de savoir si ils sont aptes à se défendre, ou s'ils peuvent trahir les défenseurs. Ces informations ne valent pas que pour la ville et il faut aussi s'intéresser aux alentours de la place pour savoir si les paroisses voisines peuvent aider les assaillants ou bien les gêner dans leur opération. Toutes ces connaissances sur l'objectif servent à préparer au mieux l'attaque. De ce fait, les assaillants ont plusieurs moyens pour s'emparer la place, ils essayent de privilégier une prise rapide de l'objectif, par surprise. Ces attaques peuvent se faire grâce à la trahison d'un des défenseurs ou en forçant la place rapidement. Elles prennent les défenseurs au dépourvu et la place peut être rapidement emportée et sans trop d'efforts. Malgré tous ces sièges, quelques places sont davantage visées par les opérations. En effet, certaines d'entre elles sont ciblées car elles possèdent un aspect stratégique non négligeable qui leur permet de contrôler un territoire plus vaste. Tout comme les places stratégiques, certaines sont ciblées pour leur aspect symbolique. Ainsi, les places appartenant à des protestants, ou à des grandes familles du parti ennemi, sont plus souvent attaquées car outre l'aspect stratégique, elles sont aussi emblématiques.

Le second chapitre de cette partie a été consacré aux troupes partant en campagne. Ainsi, nous avons étudié l'ensemble du cheminement des soldats. A savoir, leurs recrutements et leurs origines, à la fois sociales et géographiques, ainsi que leurs commandements et les soucis rencontrés. Dans

un second point, nous avons abordé l'équipement du soldat. Ce dernier possède un armement réglementé mais bien souvent insuffisant et incomplet, mêlant à la fois des armes modernes telles que les pistolets et d'autres issues du Moyen Âge comme la lance ou l'épée. Armement auquel il faut ajouter de l'artillerie, qui s'est développée au XVI<sup>e</sup> siècle. Cette artillerie est composée de différents modèles dont beaucoup sont difficilement manœuvrables. Coûteuse et encombrante, l'artillerie est toutefois indispensable aux troupes qui, sans elle, se limitent à de petites opérations. Aussi, pour la déplacer on utilise souvent des pièces provenant de villes proches des opérations qui sont transportées par voies d'eau. Dans un dernier point, il a été question du train de campagne, dont les déplacements sont encadrés et anticipés. Il est composé de combattants et non-combattants, d'hommes et de femmes, ayant tous un rôle au sein de la troupe. Toutefois, cet ensemble nécessite un matériel important, transporté sur des charrettes, et financé grâce aux impôts de la province ou à de riches villes. L'armée doit aussi pourvoir au ravitaillement de la troupe, pour ce faire, elle passe contrat avec des munitionnaires. Cependant c'est bien souvent insuffisant et les soldats sont contraints de vivre sur le pays et se servir en nature, malgré le ravitaillement mis en place lors des campagnes.

Ainsi, avant d'aborder l'étude du siège d'une place, il est intéressant de voir que les opérations sont parfaitement préparées. L'attaque ne survient qu'à la fin, c'est l'aboutissement d'un long travail en amont. Ce travail se fait à la fois sur la campagne qui va se dérouler, les trajets empruntés, les sièges envisagés et les informations sur ces places et aussi sur les troupes. Il faut les recruter, les équiper et les ravitailler. Le but de toute cette préparation est d'organiser du mieux possible la campagne militaire et les sièges afin qu'ils aient le plus de chance de réussir.

### **Partie III :** **Le siège**

Durant la guerre de la Ligue, les nombreux affrontements entre Royaux et Ligueurs ont lieu autour de sièges. On trouve peu de batailles rangées, et celles de Craon, de Cesson, de Loudéac ainsi que la « bataille » du Marchallac'h sont les affrontements les plus importants de ce conflit. Toutefois, en se penchant sur ces combats, on remarque qu'il ne s'agit pas de batailles rangées, entre deux armées venues pour s'affronter, mais qu'elles ont lieu à la suite de sièges. Ces batailles de déblocage représentant les affrontements rangés les plus marqués du conflit, laissent entrevoir l'omniprésence des sièges lors du conflit. Ces opérations, menées contre tous types de bâtiments, constituent l'essentiel des combats pendant le conflit. Aussi, il est important d'étudier ces sièges plus en détail, tant du point de vue des assiégeants que de celui des défenseurs.

#### **Chapitre 1 : Le déroulement du siège, côté assiégeants.**

Malgré toute la préparation que demande le siège en amont, l'élément le plus important des opérations est bien le siège en lui-même. Les assaillants, en arrivant devant la place, essaient de mettre leur plan à exécution et de prendre la place. Toutefois, celle-ci peut résister plus de temps que prévu et les informations concernant la place ne sont peut-être pas toujours correctes, de ce fait, plusieurs déroulements sont possibles. Dans ce chapitre nous allons étudier les différentes phases d'un siège du point de vue des assaillants. Nous aborderons leur arrivée, l'installation du canon si nécessaire et les moyens utilisés pour tenir face à une place qui résiste.

##### **1) Poser le siège : arrivée des assaillants et travaux d'approche.**

###### **a) Arrivée et installation de l'armée assiégeante**

On a déjà vu l'intérêt qu'ont les assaillants à attaquer une place par surprise. Le but est de prendre les défenseurs au dépourvu afin qu'ils n'aient pas le temps d'organiser la défense de la place. Les assaillants, quant à eux, peuvent espérer prendre la place rapidement afin de faire des économies au niveau humain, matériel et financier. Même si les villes closes et places fortes bien

reparées sont davantage aptes à résister longtemps, les attaquants privilégient tout de même l'effet de surprise lors des attaques de gros objectifs. Ils espèrent que ce dernier, stupéfait, se rende rapidement. En 1594, pressé par quelques Quimpérois d'attaquer leur ville, le maréchal d'Aumont s'y rend<sup>546</sup>. Toutefois, sachant la ville travaillée par quelques Royalistes influents, le maréchal préfère prendre ses précautions. Menant avec lui le canon, il part du camp de Locronan le 8 octobre au soir avec huit cent à mille hommes et arrive devant Quimper durant la nuit, à quatre heures du matin selon Dom Morice<sup>547</sup>. Les attaques de nuit sont courantes car elles permettent d'approcher sans se faire remarquer, ainsi lors de la prise de Quimperlé par les Royaux en 1590, la sentinelle de la ville entend bien un soldat approcher mais, du fait de la nuit, elle ne peut distinguer de silhouette. Aussi, elle ne donne pas l'alarme, ce qui laisse tout le temps au soldat royal d'appliquer un pétard sur la porte<sup>548</sup>. La porte fracturée, les Royaux pénètrent dans la ville et s'en emparent. Aussi l'approche est primordiale et la nuit permet d'accéder au plus près de la place sans être nécessairement remarqué. Un des principaux objectifs lorsque les assaillants arrivent est de cerner la place rapidement. Dans le cas d'une ville, il faut d'abord investir les faubourgs afin de cerner la ville et la bloquer par la suite. Les faubourgs ne résistent généralement pas et sont emportés rapidement par les assaillants. Aussi, lors du siège de Quimper par d'Aumont, les faubourgs sont emportés directement lors de l'arrivée de l'armée royale. Le cas est similaire pour le siège de Guingamp en 1591. Lorsque l'armée de Dombes et de Norreys arrive devant la ville, les faubourgs de Saint-Sauveur et de Montbareil sont occupés aussitôt et sans peine. Ainsi l'armée royale peut y installer ses postes d'observation et son artillerie<sup>549</sup>. Le but est de cerner la place pour y bloquer l'ennemi. Un des objectifs de cette arrivée est aussi de travailler psychologiquement les défenseurs. Ainsi, une arrivée d'assaillants de toute part, rapide, qui bloque la place en peu de temps peut déstabiliser les assiégés et les contraindre à se rendre plus facilement. Il faut donc suffisamment d'hommes pour entourer correctement l'objectif. Aussi, lorsque le prince de Dombes arrive à Craon, il ne possède pas assez d'hommes pour cerner parfaitement la place qui est bien meilleure qu'il ne l'avait estimé<sup>550</sup>.

Cette première approche de la place est un blocage. L'armée des assaillants investit les alentours de la place, et la cerne le plus hermétiquement possible. Le but est de forcer les défenseurs à se rendre le plus rapidement possible. Ainsi, dès de l'arrivée de l'armée assiégeante, les défenseurs sont sommés de se rendre. Cette procédure est commune et apparaît dans beaucoup

---

546 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 274.

547 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 437

548 *Ibid.*, p. 390

549 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Basse-Bretagne...*, *op.cit.*, p. 76.

550 LE GOFF Hervé, « « Je parais en effet ce que je ne suis pas »... »..., *op.cit.*, p. 176.



de récits de sièges. Dans le journal qu'il tient, Jérôme d'Aradon y fait référence plusieurs fois, une première fois comme défenseur de la place lorsqu'il est assiégé par le prince de Dombes. En avril 1590 il précise que : « je fus sommé par la trompette du prince environ six heures du soir pour me rendre »<sup>551</sup>. Puis, une autre fois en 1592, mais cette fois-ci en tant qu'assaillant au château de Pontcallec où il « fait sommer ledit sieur de la Tininiere par ma trompette »<sup>552</sup>. Ainsi, on voit à travers ces deux exemples que, quel que soit le parti des assaillants, ces derniers somment les défenseurs de se rendre. Toutefois, dans beaucoup de cas, la place résiste et accepte d'endurer un siège. Les assaillants ne se contentent plus seulement de cerner la place mais il la bloquent complètement et entament des travaux pour l'isoler et poser le siège. Même si il n'y a pas encore de tranchées pour approcher de la place, les attaquants se retranchent et posent le siège. Ce phénomène est parfaitement visible à Hennebont et à Vitré. Dans cette dernière, les Vitréens expulsés de la ville et les habitants des faubourgs font des barricades dans les faubourgs pour bloquer la place. Mais la ville refusant de céder, les assaillants établissent un corps de garde et commencent à ouvrir des tranchées devant la place<sup>553</sup>. Cette installation de l'armée se fait aussi à Hennebont où, dans un premier temps, la place est bloquée par les sieurs d'Aradon et de Saint-Laurent. Puis, la place refusant de se rendre, les capitaines Ligueurs attendent l'arrivée de Mercoeur et des Espagnols pour installer le siège<sup>554</sup>. Étant donné que la place attaquée est apte à résister et à faire feu pour se défendre, les assaillants sont contraints de poser un siège. Ces derniers se positionnent en fonction de la place attaquée et de son système défensif. Aussi, ne voulant pas trop s'exposer aux armes à feu souvent mortelles, les assaillants se positionnent suffisamment loin de la place. Au XVI<sup>e</sup> siècle, et jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'artillerie a une portée maximale de 600 mètres avec un tir en parabole, pas toujours très efficace. Pour un tir direct, plus destructeur une distance de 50 à 200 mètres offre des conditions optimales pour le tir de destruction. Les armes à feu, de puissances différentes, ont une portée d'environ 100 mètres pendant la guerre de la Ligue mais les projectiles ne sont plus très efficaces au bout de leur trajet. Toujours est-il que ces références servent à construire les bastions des places fortes. Ils servent aussi pour les assaillants qui, sachant cela, restent suffisamment loin de la place avant de commencer la progression à couvert. De ce fait, les blocus de batteries se font à quelques centaines de mètres de la place<sup>555</sup>. Le chanoine Moreau confirme ces distances car il précise que, pour le siège d'Hennebont par les Ligueurs à la fin de l'année 1590, une des batteries

---

551 ARADON Jérôme d', « Journal... »..., *op.cit.*, p. CCLXIV.

552 *Ibid.*, p. CCLXXII.

553 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... »..., *op.cit.*, p. 129.

554 JÉGOU François, « Le port de Blavet et Jérôme d'Aradon, seigneur de Quinipily », *Bulletin de la société polymathique du Morbihan*, 1865, p. 18.

555 FAUCHERRE Nicolas, *Places fortes, bastion du pouvoir...*, *op.cit.*, p. 21.

des Ligueurs est installée à 400 pas de la muraille<sup>556</sup>. Un pas correspondant environ à 0,6-0,7 mètres, le canon des Ligueurs est donc installé à plus ou moins 260 mètres de la muraille. Ainsi, les assiégeants s'installent et commencent les travaux à quelques centaines de mètres de la place. Toutefois, ces travaux ne concernent pas uniquement le blocus de la place et l'installation du siège. Les assaillants cherchent aussi à se protéger s'ils prévoient un long siège, pour cela ils installent parfois une circonvallation et établissent des défenses autour de leur blocus. Ainsi, on retrouve ce dispositif dans plusieurs sièges tout au long du conflit. A Vitré en 1589, les assaillants se retranchent dans les faubourgs d'où ils bloquent la ville. Ils en profitent aussi pour mettre en place des défenses externes contre une éventuelle tentative de déblocage en s'appuyant sur des structures des faubourgs comme les portes<sup>557</sup>. En 1592, lors du siège de la tour de Cesson, le capitaine ligueur Saint-Laurent fait de même. Alors que certaines de ces troupes sont en train d'aménager le terrain pour le siège de la tour, il envoie quelques un des ses hommes dans Saint-Brieuc afin de garantir le contrôle de la ville et de couvrir ses arrières<sup>558</sup>. Ces travaux s'effectuent alors que les armées prévoient des sièges longs, contre des places capables de résister. Les exemples ci-dessus vont aussi dans ce sens puisque Vitré et la tour de Cesson sont des objectifs importants.

On voit donc que le siège est très organisé et rien n'est laissé au hasard. Ainsi, l'arrivée d'une armée, en tant que premier acte de l'opération militaire en cours, est importante. Dès le début, les assaillants veulent prendre l'ascendant sur les défenseurs et essayent de les surprendre en arrivant de nuit notamment. Les alentours de la place sont rapidement investis afin que celle-ci soit vite cernée. Toutefois, si cette dernière tient à endurer un siège, les assaillants bloquent complètement la ville et posent le siège.

#### b) Mise en place d'un blocus plus ou moins hermétique

Le principe même d'un siège est de bloquer une place afin qu'elle finisse par se rendre. La place peut tomber à cause de la faim, au cours d'un assaut ou tout simplement ouvrir ses portes à l'ennemi. Ce dernier aura donc réussi son opération car la place, manquant de secours et de vivres, est contrainte de se rendre. Aussi, on voit combien il est important pour les assaillants de

---

556 WAQUET Henri, *Mémoires: du chanoine Jean Moreau...*, *op.cit.*, p. 86.

557 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... », *op.cit.*, p. 129.

558 AMBROISE Benoît, « Une bataille pendant les guerres de la Ligue : la bataille de Saint-Brieuc (31 juillet-11 août 1592) », *BMSECA*, tome CXLII, 2014, pages 237-261, p. 249.

bloquer la place et de couper totalement ses communications avec l'extérieur. Pour y parvenir, il faut donc poser un blocus de la place qui doit être le plus hermétique possible.

On a vu que, lors de l'arrivée des troupes devant la place, si cette dernière ne veut pas se rendre, les assaillants bloquent la place et installent un siège. Afin de couper les communications de la place, il faut l'encercler. Ainsi, elle aura bien plus de mal à aller chercher du secours ou à se ravitailler avant le début du siège. Pour qu'elle soit cernée efficacement et rapidement, les assaillants arrivent devant la place par plusieurs côtés. Aussi à Hennebont, en novembre 1590, les Ligueurs attaquent la ville de deux côtés. Jérôme d'Aradon raconte l'opération menée par son frère : « Le lundy V dudit mois mon frère d'Aradon partit de Vennes avec sa compagnie de gens d'armes, et s'en alloit bloquer la ville de Hennebont devers la vieille ville avec trois cent harquebusiers, et le sieur de Saint-Laurent devers la rue neufve avec autant »<sup>559</sup>. Ainsi, la place est rapidement ceinturée et ses communications avec l'extérieur sont fortement réduites. De nombreuses troupes agissent de même et arrivent de plusieurs côtés pour bloquer la place. Toutefois, cela demande de la coordination. En 1592, les Royaux, emmenés par les princes de Conti et de Dombes, assiègent la ville de Craon. Dombes venant de Rennes et Conti venant d'Angers, les deux princes s'accordent pour arriver devant la ville en même temps depuis deux accès différents afin de bloquer la ville. Cependant l'opération est un échec et le 14 avril le prince de Dombes arrive devant la ville. Il est seul car Conti est encore à Angers, d'où il part le 21. De plus, Dombes ne peut bloquer efficacement Craon car il ne possède pas assez d'hommes. Manquant de coordination, les Royaux laissent tout le temps aux Craonnais de peaufiner leur défense et surtout de prévenir des secours ligueurs. L'arrivée devant la place par plusieurs côtés se fait aussi sur des places maritimes. Pour que le blocus soit total, les places situées le long de la côte sont attaquées à la fois par la mer et par la terre. Aussi, lors de l'attaque de ports, d'îles et de presqu'îles, les assaillants font en sorte de venir devant la place par la mer afin qu'elle soit totalement cernée et le plus hermétiquement possible. Dom Morice ajoute à ce propos en parlant du siège de Douarnenez et de l'île Tristan : « Ce n'étoit point assez de resserrer cette place par terre, il falloit encore la bloquer par mer pour ôter aux assiégés toute espérance de secours »<sup>560</sup>. Cette combinaison d'attaques terrestres et maritimes se retrouve dans beaucoup de sièges plus ou moins importants. En 1590, les Blavetains soutiennent un siège imposé par Mercoeur. Ces derniers, sont assiégés par le duc du côté terrestre et soutiennent aussi une attaque maritime d'une flottille qui appuie les troupes à terre. Les Royaux font de même en 1594 lors du siège de Crozon. Une flotte anglaise, renforcée par des marins flamands, composée de huit navires prend le contrôle de la rade de Brest, ils sont commandés par l'amiral anglais sir Martin Frobisher et

559 ARADON Jérôme d', « Journal... », op.cit., p. CCLXVIII.

560 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, op.cit., p. 466.

participent aux opérations contre le fort des Espagnols. De ce fait, pendant plus d'un mois ils bloquent le fort par la mer et participent aux opérations en canonnant la place<sup>561</sup>. Ces blocus terrestres et maritimes se retrouvent aussi lors d'opérations plus petites comme l'attaque de Saint-Suliac en 1597. Sollicité par les Malouins, le capitaine royal La Tremblaye convient que : « tandis qu'il attaqueroit par la terre le bourg de Saint-Suliac, les Malouins feroient remonter la rivière à deux galères armées pour l'attaquer par l'eau »<sup>562</sup>. Aussi, malgré la petite taille de la place, on voit que les assaillants cherchent à bloquer tous les accès à la place afin que les défenseurs ne puissent s'échapper. Les opérations maritimes sont donc importantes et la présence d'une flotte de guerre est nécessaire, surtout pour les Anglais et les Espagnols pour qui, la guerre en Bretagne est centrée sur les îles et les places côtières.

Cependant, il arrive que le siège ne soit pas totalement hermétique et le blocus imposé par les assaillants est incomplet. Pour preuve, certains assiégés arrivent à le franchir. Cette perméabilité du blocus est visible dans différents cas. Lors du siège d'Hennebont en avril 1590 par les Royaux, Jérôme d'Aradon, bloqué dans la place parvient tout de même à faire passer un message le lendemain du blocage de la place par Dombes<sup>563</sup>. Puis, quelques jours plus tard, une troupe de secours arrive dans la ville pour aider Jérôme d'Aradon à résister. Aussi, on peut penser que cette arrivée dans la place et cet échange de messages réussissent car ils se font seulement cinq jours après le début des hostilités. De ce fait, le blocus n'est peut-être pas totalement mis en place et pas encore hermétique. Néanmoins, ce blocus, parfois friable, ne se renforce pas toujours avec le temps et, au contraire, peut même diminuer d'intensité. Aussi, à Vitré, lors du siège de la place, deux défenseurs arrivent à sortir de la place et à gagner Rennes afin que la ville vienne secourir les Vitréens assiégés. Or, cette sortie se fait le 8 juin et l'arrivée de secours le lendemain, soit près de trois mois après le début du siège<sup>564</sup>. Ici, on ne peut donc pas parler de mise en place du blocus car les assaillants essaient de forcer la place depuis la fin du mois de mars, ils sont donc bien installés. Toutefois, les défenseurs et la troupe de secours profitent tout de même d'une opportunité pour sortir de la place et y revenir. Ces différentes sorties confirment le fait que le blocus d'une place ne soit pas totalement hermétique. Il est donc intéressant de se pencher sur les différentes causes de cette perméabilité. Lors du siège d'Hennebont, les secours arrivent au début du siège, alors que le blocus est peut être encore en train d'être installé. Toutefois, le passage peut aussi être dû à un siège moins dense, causé par une certaine mobilité des assaillants. En effet, durant le siège d'Hennebont,

---

561 WAQUET Henri, «Les combats pour Brest en 1594 »..., *op.cit.*, p. 11.

562 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 468.

563 Le message de J. d'Aradon part le 16 avril et la place est bloquée depuis le 14. ARADON Jérôme d',

« Journal... »..., *op.cit.*, p. CCLXIV.

564 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... »..., *op.cit.*, p. 130.

les effectifs royaux ne sont pas stables et réalisent quelques opérations autour d'Hennebont. Ainsi, une nuit, le capitaine La Tremblaye part d'Hennebont avec un détachement de l'armée et va surprendre la ville de Quimperlé, ils s'en emparent et, après l'avoir ravagée, ils retournent à Hennebont<sup>565</sup>. Cette mobilité des troupes explique le secours dont bénéficie Vitré. Au mois de juin 1589, le comte de Soissons est capturé par Mercoeur qui part de Vitré pour prendre le comte et le mener à Nantes. Cette opération fragilise le blocus qui devient moins dense. Aussi les défenseurs profitent de cette faiblesse pour se faufiler à travers les lignes ligueuses et gagner Rennes. Le lendemain, l'arrivée de secours se fait moins discrètement et les troupes Royales forcent les défenses ligueuses dégarnies et pénètrent dans la ville<sup>566</sup>. Cette mobilité des troupes est donc due à des opérations extérieures : les assaillants doivent contrôler les axes de communication et les alentours de la place. Mais ils sont aussi amenés à quitter le siège momentanément. Cependant, cette instabilité des effectifs ne se retrouve pas uniquement lors d'opérations militaires extérieures. En arrivant en Bretagne, l'une des premières choses qui agace Norreys est la volatilité des troupes, notamment lors de la moisson<sup>567</sup>. Aussi, dans de nombreux sièges, les troupes sont instables à cause des travaux des champs. A Vitré, une partie des assiégeants est composée de paysans. Les populations locales prennent donc part au siège mais s'en vont de temps en temps afin de s'adonner à leur activité paysanne. Cette friabilité du blocus ne vaut pas uniquement pour les opérations terrestres. Lors du siège de l'île Tristan par les Royaux de mai à août 1597, on trouve une trace de la présence de La Fontenelle à Nantes le 24 juin<sup>568</sup>. Si ne nous savons pas comment le brigand parvient à s'échapper de son repaire, il est toutefois possible de constater la perméabilité du siège, établi depuis un mois devant l'île. Même s'il est plus difficile de se dissimuler sur mer, le blocus maritime imposé par les Royaux possède des faiblesses. Lors du siège de Crozon, on retrouve aussi des failles dans le blocus maritime des Anglais, toutefois les navires qui passent outre le blocus sont autorisés. En effet, l'aspect commercial du port de Brest prime sur l'activité militaire et, au plus fort du siège de Crozon, ce dernier « n'a cessé de recevoir des marchandises »<sup>569</sup>.

Malgré la volonté des assaillants de bloquer la place rapidement, en l'investissant de plusieurs côtés et en mêlant attaque terrestre et attaque maritime lors de certains sièges, le blocus imposé n'est pas toujours hermétique. En effet les troupes assaillantes sont mouvantes, réalisant de petites opérations autour du lieu assiégé ou partant momentanément, pour les travaux des champs.

---

565 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 390.

566 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 88.

567 LE GOFF Hervé, « Transactions diplomatiques et opérations militaires... »..., *op.cit.*, p. 67.

568 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur...*, *op.cit.*, p. 286.

569 PLAISSE André, « Le commerce du port de Brest à la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle »..., *op.cit.*, p. 507.

Cette mobilité permet aux défenseurs de franchir le barrage que forment les assaillants, le plus souvent pour aller chercher du renfort.

### c) La préparation à l'assaut : le rôle des pionniers et les travaux d'approche

Lorsqu'une armée décide d'attaquer une place, elle y installe un blocus à quelques centaines de mètres et somme cette dernière de se rendre. Toutefois, la place peut décider de résister, aussi les assaillants en doivent forcer les défenses. Pour cela, ils sont obligés de faire des travaux d'approche, qui leur permettent, à terme, de pénétrer dans la place de force, si cette dernière résiste toujours. Postés assez loin de la place, les assaillants ne s'exposent pas et établissent leur blocus au-delà de la puissance de feu des défenseurs. Cependant, pour détruire les fortifications de la place et s'y introduire de force, ils sont obligés de s'en approcher. Aussi, lors d'un siège en règle, des travaux sont nécessaires afin d'approcher au plus près de la place et de rester à couvert. Voulant anéantir la puissance de feu des défenseurs, les assaillants sont obligés d'avoir recours au canon. Ils établissent des batteries d'artillerie qui ont un rôle multiple. Elles permettent à la fois de tirer sur les défenseurs et d'endommager l'artillerie présente dans la place. Et permettent aussi de tirer sur la place afin d'en détruire les fortifications. De plus, grâce à l'artillerie les assaillants peuvent couvrir les travaux d'approche. Pour s'avancer au plus près de l'objectif, ils ont besoin d'opérer à couvert afin de se protéger des tirs d'armes à feu. De ce fait, ils utilisent la terre pour se protéger car elle amortit le choc des boulets. Les soldats progressent donc vers la place dans des tranchées, creusées en zigzag. Cette sinuosité permet de limiter les effets d'un boulet de canon lorsqu'il pénètre dans la tranchée, ainsi, les assaillants se couvent contre les tirs en enfilade<sup>570</sup>. La terre est aussi utilisée à travers l'emploi de gabions. Ces paniers faits de bois et remplis de terre servent à se protéger contre les tirs des défenseurs. Parfois on utilise des tonneaux dans le même but : en 1592, Saint-Laurent fait porter 33 pipes devant la tour de Cesson « pour gabionner devant icelle »<sup>571</sup>. Cette progression peut aussi se faire en se servant du terrain et des éléments présents autour de la place. Les assaillants, pour progresser, se servent au maximum de ce qui peut les abriter. Ainsi, lorsque Saint-Laurent s'approche de la tour de Cesson, il se sert d'un chemin creux reliant la plaine Saint-Michel, où il installe son artillerie, à la tour<sup>572</sup>. Les assaillants peuvent aussi se servir du dénivelé autour du terrain, de la présence de forêts ou de haies et, dans le cas d'attaque d'une ville, des faubourgs qui peuvent les abriter. Ainsi, à Vitré, les défenseurs brûlent les faubourgs lors d'une sortie pour que les

---

570 FAUCHERRE Nicolas, *Places fortes, bastion du pouvoir...*, *op.cit.*, p. 21.

571 DU BOIS DE LA VILLERABEL Arthur, « Études pour servir à l'histoire de la Ligue... »..., *op.cit.*, p. 187.

572 AMBROISE Benoît, « Une bataille pendant les guerres de la Ligue... »..., *op.cit.*, p. 249.

assaillants soient contraints de progresser à découvert. Pour ces derniers, le but est d'arriver le plus près possible de la place. Dans le cas du siège d'une place bien remparée avec un fossé, les assaillants font en sorte d'arriver jusqu'à la contrescarpe. Les tranchées se font aussi en parallèle de la défense afin de canonner au plus près la contrescarpe et les défenses de la ville. Cependant, lors de certains sièges, la progression jusqu'à la place est plus difficile. A Vitré, la première approche de la place se fait depuis le champ Sainte-Croix. Toutefois l'idée est vite abandonnée car depuis cet endroit : « il n'y avait point de contre-escarpe, le fossé étoit peu profond, et il n'y avait nul moyen de faire des retranchemens »<sup>573</sup>. Le souci venant du terrain, les assaillants préfèrent poster la batterie à un endroit différent. Lors du siège de Crozon, les travaux d'approche sont aussi difficiles. Le fort est construit sur une pointe rocheuse, de ce fait, les assaillants ont de la peine à creuser des tranchées dans un sol rocailleux. Il est difficile d'y réaliser une approche car « il n'y avait pas plus d'un pied et demy ou deux pieds de terre : l'on eust recours aux gabions et barriques »<sup>574</sup>. Les travaux d'approches sont donc des opérations périlleuses, aussi, les armées comptent sur des hommes spécialisés pour réaliser ces travaux d'approche, les pionniers.

Dans de nombreux sièges, les récits font mention de pionniers. Ce sont des hommes présents parmi les troupes qui travaillent autour de l'artillerie et réalisent les travaux d'approche. Ils sont souvent recrutés dans la population locale, autour du lieu assiégé. De ce fait, les habitants des paroisses voisines du lieu assiégé sont demandées pour venir aux travaux du siège. Ainsi, lorsque Saint-Laurent assiège la tour de Cesson, il ordonne au syndic des bourgeois de Saint-Brieuc de porter des billets dans les paroisses voisines afin de recruter des pionniers pour qu'ils aident au siège de la tour de Cesson<sup>575</sup>. Malgré ce recrutement local, on trouve souvent mention des Lamballais. Ces derniers prennent régulièrement part aux travaux d'approche et en deviennent même des « spécialistes ». Les pionniers sont bien souvent aidés des Suisses. Ces derniers sont vus comme « propres à l'artillerie » par Montmartin<sup>576</sup>. Bien qu'ils ne puissent pas garder l'artillerie du fait de leur légère armure ni les tranchées à cause de l'absence d'arme à feu, ils aident volontiers les pionniers lors des travaux d'approche. Indispensables lors des sièges, les pionniers œuvrent lors des travaux d'approche et du maniement de l'artillerie. Ils travaillent autour des lieux de stationnement de l'armée, ainsi, lors des sièges, ils s'affairent à creuser les tranchées. Ils sont aussi utilisés pour mettre l'artillerie en place afin que l'armée puisse s'en servir lors du siège. Héritant d'un travail difficile, les pionniers sont particulièrement exposés lors des sièges et, paradoxalement, ne sont pas

---

573 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 371.

574 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... »..., *op.cit.*, p. CCCIII.

575 DU BOIS DE LA VILLERABEL Arthur, « Études pour servir à l'histoire de la Ligue... »..., *op.cit.*, p. 186.

576 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... »..., *op.cit.*, p. CCCXIV.

beaucoup protégés. Aussi, lors des sièges, on a régulièrement mention des pionniers ou travailleurs morts. Le registre des sépultures de la paroisse Saint-Martin de Vitré signale ainsi la mort de Jean Martin, un pionnier tué en bêchant aux tranchées<sup>577</sup>. De nombreuses sorties des défenseurs sont aussi fatales aux pionniers. En effet, ces derniers investissent la tranchée et tuent ceux qui s'y trouvent, lors du siège de Crozon les Espagnols font plusieurs sorties dont une le 9 novembre où « ils donnèrent sur les travailleurs »<sup>578</sup>. Alors que les pionniers sont étroitement liés aux travaux d'approche et à l'artillerie de siège, leur salaire est de trois à quatre sous tournois par jour<sup>579</sup>. Même s'il peut monter jusqu'à dix sous par jour pour des travaux de fortification, il reste le salaire le plus faible de l'armée. Cette troupe, particulièrement exposée est aussi soumise à des conditions de travail difficiles lors de certains sièges. Ainsi, à Crozon, les pionniers creusent des tranchées et installent l'artillerie sur un terrain rocailleux, battue par une pluie quasiment constante pendant tout le siège, les tranchées sont inondées. A Douarnenez les pionniers ne peuvent travailler efficacement car La Fontenelle se retranche dans l'île Tristan qui n'est accessible qu'à marée basse, ce qui rend les travaux d'approche quasiment impossibles. Malgré ces difficultés, les pionniers sont indispensables aux travaux d'approche et à l'artillerie et lors de certains siège, leur absence se fait ressentir. Aussi, quand les Ligueurs assiègent Hennebont en 1590, Mercoeur, manque de main d'œuvre. Il demande alors à Jérôme d'Aradon de lui envoyer des pionniers pour continuer le siège de la ville<sup>580</sup>. Indispensables lors des travaux d'approche et des sièges, les pionniers sont aussi réquisitionnés pour les travaux de terrassement et de mise en défense d'une place. Ils sont notamment désignés sous le terme de « Lamballays » lorsqu'ils sont employés aux travaux de fortification du château de Rostrenen<sup>581</sup>.

Tout comme l'arrivée des assiégeants, les travaux d'approche de la place sont bien organisés. Devant opérer à couvert, les soldats se servent de tranchées, gabion ou d'éléments déjà présents comme des fossés ou des constructions afin de venir au plus près de la place. Cette progression à couvert se fait grâce aux pionniers qui travaillent aux tranchées et à l'installation de l'artillerie. Bien qu'ayant un travail très exposé, ils sont néanmoins indispensables à l'armée et permettent aux soldats d'approcher de la place pour la forcer.

---

577 CROIX Alain, *Moi, Jean Martin, Recteur de Plouvellec...*, *op.cit.*, p. 37.

578 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 439.

579 DE CROUY-CHANEL Emmanuel, « Les armes à feu dans la défense et la prise... »..., *op.cit.*, p. 6.

580 ARADON Jérôme d', « Journal... »..., *op.cit.*, p. CCLXVIII.

581 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile...*, *op.cit.*, col. 1562.



On a donc vu que lorsqu'une armée essaye d'investir une place, le déroulement des opérations est méthodique. L'approche de la place se fait le plus rapidement possible afin de surprendre les défenseurs. Si ces derniers ne veulent pas se rendre, les assaillants installent un siège. Pour cela ils bloquent la place le plus hermétiquement possible. Les villes maritimes sont aussi bloquées en combinant troupes terrestres et troupes maritimes afin que, dans tous les cas, les défenseurs ne puissent pas communiquer avec l'extérieur. Voulant forcer la place, les défenseurs s'attellent à des travaux d'approche. Ces travaux sont réalisés par des pionniers qui creusent des tranchées, installent des gabions et de l'artillerie pour que les assaillants puissent s'approcher de la place à couvert.

## 2) L'importance de l'artillerie

Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'essor de l'artillerie est considérable. Il est tel que son absence entraîne les troupes à faire la petite guerre. Décrite comme une « épouvantable et incroyable tempeste »<sup>582</sup>, l'utilisation de l'artillerie est donc vue comme quelque chose de fort aussi bien pour les assiégés que pour les assaillants.

### a) La possibilité de reddition à la vue du canon.

Dans son article sur les armes à feu et la défense des petits châteaux, E. De Crouy-Chanel nuance l'idée selon laquelle le développement de l'artillerie va de pair avec la fin de la fortification privée<sup>583</sup>. Bien que le coût du canon soit énorme et son utilisation contre les petites places peu courante, on voit tout de même que ces manoirs et petits châteaux craignent le canon et ne peuvent pas se défendre contre lui. Tout comme certaines constructions médiévales, non conçues pour résister à l'artillerie, beaucoup de châteaux, de villes ou de maisons fortes se rendent à la simple vue du canon. Toutefois, avant de tirer ce constat, il est intéressant de se pencher sur les causes de cette reddition rapide, à la simple vue de l'artillerie ennemie

Bien qu'utilisée régulièrement depuis plus d'un siècle, l'artillerie reste tout de même une arme qui impressionne, notamment du fait des dégâts qu'elle occasionne. Aussi, certaines troupes, se sachant menacées du canon, préfèrent se retirer dans un endroit plus abrité. En 1597, le sieur de Tremereuc, capitaine Ligueur, frère de Saint-Laurent, se retranche dans le village de Bédée, qu'il commence à fortifier. Mais, apprenant que les Royaux projettent de sortir de Rennes avec le

582 PROUTEAU Nicolas (dir.), *Artillerie et fortification...*, *op.cit.*, p. 150.

583 DE CROUY-CHANEL Emmanuel, «Les armes à feu dans la défense et la prise... »..., *op.cit.*, p. 3.

canon, il préfère se retirer<sup>584</sup>. Cet épisode montre l'impact que peut avoir l'artillerie, non pas sur les fortifications et le bâti mais davantage sur l'humain et l'impact psychologique que le canon dégage. Aussi, avant d'être utilisé pour canonner une place, l'artillerie est un moyen de négociation. Avant de capituler, les assiégés demandent à ce qu'on leur présente le canon. En voyant l'artillerie devant les murs de la place, le commandant soupèse les risques et l'intérêt de continuer à résister et, quelques fois, il attend qu'un premier coup soit tiré. Pour l'assaillant, ce moment sert à montrer sa puissance de feu et ce que l'on peut infliger à l'ennemi. Aussi, il est important de venir avec une artillerie puissante, qui a plus de chance de déstabiliser l'ennemi, qu'avec de petites pièces. C'est dans cette optique que Norreys demande une pièce d'artillerie supplémentaire en 1591, lors du siège de Guingamp, dans le but de hâter la décision de la ville<sup>585</sup>. En 1595, pour s'emparer du château de Corlay tenu par La Fontenelle, les Royaux proposent de montrer les canons dont ils disposent. La Fontenelle accepte et envoie un des ses hommes avec Montmartin pour que ce dernier lui montre l'artillerie dont il dispose. Faisant boire l'homme de la Fontenelle, les Royaux lui montrent plusieurs fois trois pièces d'artillerie. Ce dernier, enivré, croit en voir une dizaine et de retour à Corlay, convainc La Fontenelle de se rendre<sup>586</sup>. Cet épisode, bien qu'anecdotique, montre cependant l'importance de posséder plusieurs pièces de canon. Afin de presser la reddition de la place, les assaillants peuvent aussi marcher de concert avec leur artillerie. Ainsi, lorsqu'ils arrivent devant la place, les défenseurs sont soumis en même temps au blocage des troupes, à la sommation de reddition qui s'en suit, et ils sont aussi exposés à l'artillerie qui arrive en même temps. Ce coup de force peut permettre d'accélérer le processus mis en marche pour que la place cède. L'objectif principal étant de faire céder la place rapidement, les assaillants n'utilisent pas souvent de subterfuges comme à Corlay. Ils se contentent d'arriver devant la place avec beaucoup d'artillerie, afin d'afficher une grande puissance de feu. Lors de plusieurs sièges, les assaillants font donc venir des canons de différents lieux, afin que l'impact psychologique de l'ensemble de ces pièces d'artillerie soit davantage important et que la place cède plus rapidement. Aussi, lors du siège de Blavet par le duc de Mercoeur en 1590, les troupes terrestres bénéficient du canon amené depuis Josselin et les troupes maritimes sont, quant à elles, armées à Vannes. Les Royaux agissent de même lorsqu'ils assiègent Douarnenez et l'île Tristan. Alors que les canons utilisés viennent de la ville de Quimper qui assume quasiment toute seule les frais du siège, ils sont en réalité originaires de lieux divers. Ils sont loués par la ville de Quimper qui les redistribue ensuite aux Royaux à Douarnenez. Aussi, lorsque assaillants se présentent devant le repaire de La Fontenelle, quatre des

---

584 OGÉE Jean Baptiste, *Nouveau dictionnaire historique et géographique...*, *op.cit.*, tome I, p. 78.

585 LE GOFF Hervé, « Transactions diplomatiques et opérations militaires... »..., *op.cit.*, p. 58.

586 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur et le brigandage...*, *op.cit.*, p. 108.

canons qu'ils ont avec eux proviennent de Saint-Malo ou d'Angleterre et arrivent à Quimper par le biais d'un marchand nommé la Mothe Poupardière<sup>587</sup>.

Ces différentes démonstrations de force de la part des assaillants, qui essayent de venir avec beaucoup d'artillerie, font quelquefois mouche et certains défenseurs qui rendent la place à la vue du canon. Des petites places, ne pouvant se défendre longtemps, préfèrent entrer en composition dès la vue du canon. De ce fait, les assaillants apportent l'artillerie à la vue des défenseurs, pour leur montrer ce qu'ils ont comme canon et ce qu'ils sont capables de leur infliger comme dégâts, ils somment les défenseurs de se rendre. Jérôme d'Aradon retrace cet épisode dans son journal où il écrit : « Le mardy XXIV dudit mois je fus salué par le canon environ les trois heures après midy, et puis fus sommé de me rendre, à quoy ne voulus consentir. »<sup>588</sup>. Ainsi, lors du siège du château du Grand-Fougeray en 1595, Saint-Luc fait venir le canon de Rennes car la place résiste un peu mais à la vue du canon, les défenseurs se rendent<sup>589</sup>. Ces redditions ne concernent pas que les petits châteaux mais elles permettent de prendre tout type de place. Aussi, le château de Plessis-Bertrand se rend de la même manière en février 1598, toutefois, le capitaine de la place ne cède pas à la vue du canon mais une fois celui-ci en batterie<sup>590</sup>. Les villes de Quintin en 1589<sup>591</sup> et La Guerche en 1593<sup>592</sup> se rendent face à l'artillerie des assaillants. Face à cette puissance de feu, les défenseurs n'ont que peu de recours et bien souvent la simple vue du canon suffit à faire céder une place. Ainsi, lorsque les assaillants arrivent avec de l'artillerie, les défenseurs choisissent souvent la reddition sous conditions.

L'essor de l'artillerie et la puissance que ces armes à feu dégagent suffisent parfois à faire céder des places. Les assaillants, essayant d'arriver avec le plus d'artillerie possible, veulent impressionner les défenseurs et faire en sorte qu'ils se rendent. Aussi, certaines troupes y parviennent et les assiégés se rendent à la simple vue de l'artillerie.

b) Le recours à la canonnade, aspect symbolique de la chose.

Malgré l'arrivée des assaillant, de leur artillerie, et malgré les différentes sommations que les défenseurs reçoivent, certaines places décident de résister tout de même. Aussi, lorsque Jérôme d'Aradon écrit dans son journal qu'on le somme de se rendre et qu'il « ne voulus

---

587 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 466.

588 ARADON Jérôme d', « Journal... »..., *op.cit.*, p. CCXIV-CCXV

589 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... »..., *op.cit.*, p. CCCVII.

590 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 336.

591 *Ibid.*, p. 103.

592 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 425.

consentir », il est conscient qu'il va être canonné par les Royaux. Grâce aux témoignages et aux récits de ces canonnades, régulièrement mentionnées dans les écrits, on constate que le recours au canon, n'est pas un fait anodin tant pour les défenseurs que pour les assaillants. Cela ne se limite pas à un simple tir de boulets de canon et, à travers cet acte, les comportements des assiégés comme celui des assiégeants permettent de faire passer des messages. Dans certains cas, le recours à la canonnade est dû à la détermination des assiégés et des assiégeants. Ceux présents dans la place, en résistant et en s'exposant à l'artillerie ennemie, montrent leur détermination et leur volonté de résistance face aux assaillants. Pour les assaillants, l'idée est de réduire la place, de s'en emparer par la force puisque cette dernière tient à résister. Aussi, dans ces canonnades, les assaillants font en sorte de montrer leur puissance et les dégâts qu'ils peuvent infliger aux défenseurs. Cette volonté d'en finir avec la place se retrouve notamment lors de sièges de places symboliques. Ainsi, lors du siège de Vitré, les canons sortis de Fougères et de Nantes canonent intensément la place et, selon Mellet du Louvre, la ville subit 2000 coups de canon<sup>593</sup>. On voit bien que les Ligueurs s'obstinent à s'en emparer. Lors du siège de Penmarch par les Royaux en 1597, l'aspect symbolique de la canonnade est aussi présent. Les assaillants, menés par Sourdéac, veulent à travers le pilonnage de la place, châtier les occupants de Penmarch. Les défenseurs sont des hommes de La Fontenelle ayant investi la place quelques temps auparavant<sup>594</sup>. Toutefois, la canonnade de ces deux places n'est pas seulement due aux aspects symboliques qu'elles dégagent. Les assaillants, en faisant feu, veulent aussi et surtout faire taire une place qui leur tient tête. Aussi, la canonnade est d'autant plus violente que la résistance est acharnée et, à travers le tir, les assaillants sanctionnent graduellement les défenseurs. Lors du siège de Blain en novembre 1590, la dame de Rohan, propriétaire du château, envoie un émissaire au sieur du Goust, capitaine du lieu. Cet émissaire a pour but de conclure un accord entre le capitaine du Goust et Mercoeur, qui veut assiéger la place. Or, le chef des défenseurs refuse de céder et, face à son obstination, les Ligueurs mettent en place seize pièces d'artillerie et tirent 600 coups contre la tour du moulin le premier jour et 400 le deuxième<sup>595</sup>. La tour de Cesson suit aussi une violente canonnade, n'ayant pu s'en emparer en août 1592, les Ligueurs retentent de la prendre au mois de novembre. Ils tirent 450 coups de canon sur la tour avant que celle-ci ne cède<sup>596</sup>. Ainsi, le pilonnage de la place montre la volonté d'en finir avec la tour qui résiste aux Ligueurs. Cette volonté de rapidement en découdre avec les défenseurs peut aussi être conjuguée à des représailles. Aussi, en 1591, les Royaux décident d'assiéger le château de

---

593 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... », *op.cit.*, p. 130.

594 *Ibid.*, p. 465.

595 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 194.

596 OGÉE Jean Baptiste, *Nouveau dictionnaire historique et géographique...*, *op.cit.*, tome I, p. 159.

Châtillon. Pour cela ils dressent huit pièces d'artillerie et canonent violemment la place qui subit sept à huit cent coups de canon<sup>597</sup>. Les assaillants, lorsqu'ils dressent la batterie et canonent la place, veulent s'en rendre maîtres rapidement. Aussi de nombreux coups sont tirés, ils servent à détruire les défenses de la place. Toutefois cette puissance de feu, affichée dans les premiers instants de la canonnade, permet aussi de montrer ce dont ils sont capables sur les jours suivants si les défenseurs ne se rendent pas. De ce fait les nombreux coups de canon, souvent comptabilisés, ont aussi un effet psychologique sur les défenseurs et le fait de les noter permet de témoigner de ce qu'ils endurent.

Au delà de l'aspect purement militaire et du simple tir, la canonnade revêt aussi un aspect psychologique qu'endurent les défenseurs. Les blessures des armes à feu et surtout des petits canons sont souvent mortelles. C'est le cas du capitaine du Lac, qui meurt touché par une petite pièce d'artillerie alors qu'il défend Vitry en 1589. Le boulet de canon, quand il touche la place, fait voler la pierre et la terre, ainsi certains hommes meurent ensevelis sous les ruines. Son bruit est assourdissant. Il peut aussi ricocher et être dévié de son point d'impact, de ce fait, il peut continuer librement sa course si rien ne vient l'entraver. Les défenseurs sont exposés aux boulets des assaillants qui, lorsqu'ils passent près d'eux, créent le « vent du boulet » : une surpression dangereuse capable d'entraîner la perte de connaissance et/ou une hémorragie. Lorsqu'il touche quelqu'un, le boulet décapite, éventre, défonce la cage thoracique. Il rompt les os qu'il frappe et ceux d'à côté aussi, de ce fait, beaucoup de personnes ont des membres arrachés<sup>598</sup>. Moins exposés lors des canonnades contre l'enceinte de la place, les personnes s'y trouvant sont davantage exposées lors d'un bombardement. A la différence de la canonnade qui vise essentiellement les défenses, le bombardement est une série de tirs indiscriminés à l'intérieur de la place assiégée<sup>599</sup>. Aussi, les personnes s'y trouvant sont soumises aux dégâts des boulets, les lourds boulets détruisent ce qu'ils rencontrent. De plus, certains de ces boulets peuvent être rougis et l'on peut également bombarder la place avec des objets incendiaires dans le but de la brûler. Tous ces projectiles touchent indifféremment biens et personnes. Cette violence aveugle, se résumant pour les assiégés à des boulets qui chutent dans une place, à des cris et des incendies, a pour but de saper le moral des défenseurs. Ces derniers n'ont pas de parade contre le bombardement et sont contraints de s'abriter pour se protéger. Les défenseurs subissent aussi la destruction de lieux symboliques, qui leurs sont chers, à commencer par l'enceinte qui représente une certaine puissance et autonomie pour la place.

---

597 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... », *op.cit.*, p. CCXCII-CCXCIII.

598 CHALINE Olivier, *La bataille de la Montagne Blanche...*, *op.cit.*, p. 185.

599 TRÉVISI Marion et VISSIÈRE Laurent, *Le feu et la folie : l'irrationnel et la guerre (fin du Moyen-âge-1920)*, Rennes, PUR, 2016, p. 69.

Des destructions de lieux comme les églises, les palais épiscopaux ou autres lieux symboliques peuvent aussi miner le moral des assiégés et les pousser à se rendre. Aussi, l'acharnement des assaillants vise à détruire le moral des défenseurs afin qu'ils cèdent et rendent la place. Outre les différents aspects symboliques et psychologiques, la canonnade revêt aussi un aspect financier important. Le recours au canon est très coûteux pour les assaillants. Un tir de canon nécessite forcément la dépense d'un boulet et de poudre, auxquels il faut ajouter la main d'œuvre travaillant autour de la pièce d'artillerie. Lors de chaque tir de canon, les assaillants dépensent 7,5 sols pour le boulet et 30 à 40 sols pour la poudre soit environ 2 livres tournois par tir. A quoi il faut ajouter la dépense concernant le charroi de la pièce : il s'élève à plus de 5 livres tournois par jour, sans compter le charroi des boulets et de la poudre. Il faut aussi ajouter la dépense pour les pionniers, qui œuvrent essentiellement autour de la pièce et à sa mise en place<sup>600</sup>. Ce coût important pour les assaillants permet aussi de comprendre l'intensité des bombardements dans les premiers temps. Ne voulant pas payer de main d'œuvre pendant trop longtemps, ils font en sorte de canonner violemment la place au début pour qu'elle se rende rapidement. Ainsi, les assaillants ont une plus grande dépense en boulets et en poudre les premiers temps mais ils essaient de la compenser à travers l'utilisation plus courte du canon.

On voit ici que le recours à la canonnade ne se limite pas à de simples salves de tirs d'artillerie et que l'on peut voir de nombreux aspects derrière cet acte. Aussi les assaillants montrent la volonté de faire rapidement taire la place qui leur résiste, et pour cela ils n'hésitent pas à aligner une importante batterie d'artillerie et à tirer de nombreux coups de canon. La canonnade, en plus d'être un tir violent, peut aussi faire beaucoup de dégâts psychologiques chez les défenseurs. Ils sont soumis à un bombardement et voient leurs sens durement éprouvés. Enfin, le recours du canon est aussi symbolique car son utilisation est coûteuse, aussi les assaillants sont prêts à dépenser beaucoup pour se lancer dans une canonnade contre une place qui tient.

c) Créer une brèche : de l'installation de l'artillerie à l'assaut.

Alors que les assaillants bloquent la place et affichent leur artillerie, afin de montrer ce dont ils sont capables, certaines places décident de résister tout de même. Aussi, les assaillants

---

600 DE CROUY-CHANEL Emmanuel, «Les armes à feu dans la défense... »..., *op.cit.*, p. 6.

ont recours à la canonnade. Après avoir vu les différents aspects symboliques et psychologiques, il nous faut maintenant nous intéresser aux faits concrets engendrés par la canonnade, en s'intéressant à la mise en place du canon, à la création d'une brèche ainsi qu'à l'assaut. L'artillerie, malgré son poids et les difficultés pour la transporter, est néanmoins indispensable aux armées. De ce fait, la mise en place des différents canons lors d'un siège est importante car les pièces sont peu mobiles et il faut bien réfléchir aux lieux dans lesquels elles seront disposées. L'installation des canons se fait sur des plates-formes d'artillerie, bien souvent disposées à plusieurs endroits autour de la place. Ainsi, le chanoine Moreau rapporte que lors du siège d'Hennebont par le duc de Mercoeur, ce dernier installe deux batteries distinctes pour canonner la ville<sup>601</sup>. Les Anglais et les Français font de même lorsqu'ils attaquent le fort de Crozon sur les plans de Norreys on voit clairement plusieurs batteries d'artillerie. Pour installer les canons devant la place, il faut que ces derniers soient horizontaux et stables, de ce fait on installe des plates-formes d'artillerie. Ce travail nécessite l'intervention de canonniers et surtout de pionniers qui œuvrent à la mise en place de la pièce. Cette dernière est disposée sur une esplanade généralement faite en bois. La confection de la plate-forme doit répondre à certains critères. Aussi, cette dernière doit être plane, pour ne pas que l'affût d'une roue soit plus haut que l'autre. Les roues de l'affût doivent aussi être « basses devant et hautes derrières afin que les pièces, se reculent en tirant, reviennent d'elles-mêmes au lieu où il faut remettre pour recommencer à tirer »<sup>602</sup>. De ce fait, la plate-forme doit prendre en compte le recul du canon, il faut aussi ménager une légère pente pour faciliter le travail de ceux qui sont autour de la pièce. Cette esplanade de tir est donc bien étudiée, de façon à ce que le canon fasse un maximum de dégâts et que son utilisation soit la plus simple possible. Les plates-formes d'artillerie sont protégées par des gabions et les ouvertures de tir, lorsqu'elles ne servent pas, sont recouvertes de mantelets<sup>603</sup>. Toute cette mise en place expose les assaillants, aussi, les travaux d'approche se font à l'abri des regards, la nuit. De plus, pour faire diversion et couvrir le bruit causé, les assaillants utilisent des tambours<sup>604</sup>. Une fois ces plates-formes de tir installées, la pièce peut entrer en action. Or, tous les canons ne sont pas utilisés lors des sièges. Les différentes pièces de campagnes régulièrement utilisées pour les sièges sont les canons mais aussi les demi-canons et grosses couleuvrines qui tirent les projectiles les plus imposants. Les assaillants ont aussi recours à de l'artillerie de campagne pour détruire des défenses un peu moins solides. Aussi, ils utilisent des couleuvrines bâtarde et moyennes. Donc pour des places moins bien remparées et plus faibles,

---

601 WAQUET Henri, *Mémoires: du chanoine Jean Moreau...*, *op.cit.*, p. 85.

602 PROUTEAU Nicolas (dir.), *Artillerie et fortification...*, *op.cit.*, p. 145.

603 Se reporter à l'annexe 17 illustrant une plate-forme d'artillerie.

604 WOOD James B., *The King's Army...*, *op.cit.*, p. 256.

l'utilisation de petites pièces suffit parfois. Dans tous les cas, les assaillants doivent employer du personnel autour des pièces d'artillerie qui nécessitent de la main d'œuvre. Autour du canon on trouve les projectiles, les barils ou les caques pour contenir de la poudre ainsi que le « jeu d'armes », qui désigne tous les outils dont on se sert pour charger la pièce. On y trouve des chargeoirs ou des cuillers pour charger la poudre, un refouloir pour compresser la poudre et la bourre avant de mettre le boulet, ainsi qu'un écouvillon qui sert à nettoyer la chambre après le tir<sup>605</sup>. Les boulets sont en métal, la plupart du temps en fonte. Les canonniers doivent aussi connaître les différentes poudres utilisées. Cette poudre est stockée dans des barils de 10 à 30 livres et, pour ne pas qu'elle s'enflamme, elle est souvent enterrée afin d'éviter les incendies. Les canonniers utilisent aussi régulièrement des gargousses. Ces sont des sortes de sachets en toile ou en papier, contenant une dose de poudre prête à l'emploi pour le canon. Ils sont découpés au couteau et chargés directement dans le canon, ce qui fait office à la fois de dose de poudre et de bourre pour le boulet. Autour du canon on trouve aussi des tonneaux d'eau, des éponges et des chiffons humides pour refroidir la pièce. Elle doit être rafraîchie tous les quarante coups et laissée au repos au moins une heure<sup>606</sup>. La mise en place du canon et son utilisation nécessitent donc tout un préparatif, aussi, il est important de bien réfléchir à l'installation du canon. Lors du siège de Vitré, les premières pièces d'artillerie sont installées au champ Sainte-Croix, or la présence du château et la difficulté pour les assaillants de faire des retranchements, les oblige à changer de lieux. Ils s'installent au Nord-Est de la place, face au faubourg Saint-Martin car malgré une muraille plus forte, les assaillants peuvent faire des retranchements.

L'installation du canon n'est donc pas laissée au hasard et elle est bien étudiée car le but de la canonnade est de tirer sur la zone qui va être attaquée. Les batteries sont donc disposées sur les zones assaillies par la suite, à savoir des points forts comme des tours ou des bastions ou sur un point plus faible comme la courtine. Le fait de canonner un bastion permet d'anéantir la capacité de riposte des défenseurs. Cependant le bastion ou la tour sont par nature plus forts que la courtine donc il faudra plus de temps pour les abattre. La courtine quant à elle est moins difficile à abattre, or si la brèche est faite à cet endroit, les bastions et tours sont toujours en place et leurs tirs flancant sont capables de toucher bon nombre d'assaillants<sup>607</sup>. Aussi, lors du siège de Vitré, le duc de Mercoeur décide de canonner la courtine où il fait une brèche, et il décide aussi de « battre trois tours qui flanquoient la brèche »<sup>608</sup>. Cependant, avant de faire brèche, il faut de nombreux tirs. Les

---

605 PROUTEAU Nicolas (dir.), *Artillerie et fortification...*, *op.cit.*, p. 146.

606 *Ibid.*, p. 147.

607 *Ibid.*, p. 148.

608 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 374.



assaillants, pour abattre le mur au plus vite, battent la place avec des tirs croisés, le plus possible en angle droit afin d'augmenter l'accroche du boulet sur le mur. A ces tirs, il faut ajouter de la précision et de la coordination. Les traités militaires recommandent de viser la partie basse du mur afin que la partie haute s'écroule et comble éventuellement le fossé. De plus, les tirs doivent se faire en même temps ce qui ébranle davantage le mur. Cette accumulation de tir permet aux assaillants de faire une brèche,. Le but principal est de détruire le mur de pierre précédant le rempart car il constitue la partie la plus forte du mur. Le rempart, quant à lui, est plus fragile. Ainsi, la destruction des défenses de la place entraîne l'ouverture d'une brèche que les assaillants peuvent exploiter. Cependant, le canon n'est pas le seul moyen utilisé pour mettre à bas les murs des places attaquées. Des alternatives comme la sape ou la mine existent. La sape consiste à creuser sous la place pour fragiliser, voire renverser les défenses, bien que plus sûre que la mine elle est plus lente. La mine consiste à creuser sous la place et à y déposer de la poudre que l'on fait exploser afin d'emporter une partie du mur dans l'explosion. Le problème est que les mines tuent aussi les assaillants, lors du siège de La Rochelle en 1573, les assiégeants font exploser une mine qui détruit un bastion et les défenseurs présents, mais l'explosion touche aussi les assaillants. Par conséquent, les tonnes de pierre et de terre retournés retombent sur les pionniers et les soldats présents dans les tranchées, ce qui en mutile certains, d'autres sont tués ou enterrés vivants<sup>609</sup>. De nombreuses mines sont utilisées lors du conflit en Bretagne, mais elles ne réussissent pas toujours. Ainsi les Royaux arrivent à pénétrer dans le fort de Crozon grâce à une mine qui explose en faisant moins de dégâts que prévu mais permettant tout de même d'assaillir la place<sup>610</sup>. En revanche, lors du siège de Vitré, les ligueurs font une brèche au canon car la mine installée quelques temps plus tôt ne fait pas assez de dégâts.

Aussi, grâce à ces différents moyens, les assaillants parviennent à faire une brèche dans la défense. Certaines places, voyant leurs murs éventrés ne préfèrent pas endurer un assaut et préfèrent se rendre. C'est le cas de la tour de Cesson qui, en mars 1598, est aux mains des Ligueurs. Les Royaux l'assiègent et après trois cents coups de canon et brèche faite, les défenseurs se rendent. Toutefois, la plupart des places soutenant une canonnade et une brèche décident aussi de résister à un assaut. L'assaut est le second temps du rythme d'un siège, caractérisé dans un premier temps par un duel d'artillerie dont le but est de préparer les conditions pour l'assaut qui vient ensuite. L'assaut est une opération délicate : les assaillants doivent pénétrer dans la place par la brèche. Ils sont alors à découvert et totalement exposés aux tirs des défenseurs qui essaient de repousser l'assaut. Mené par l'infanterie, l'assaut est constitué de vagues successives de troupes. A Crozon, les Royaux rangent l'infanterie en petits pelotons qui doivent agir les uns après les autres pour harceler

609 WOOD James B., *The King's Army...*, *op.cit.*, p. 261.

610 WAQUET Henri, «Les combats pour Brest en 1594 »..., *op.cit.*, p. 16.

l'ennemi et ne lui laisser aucun repos. Ainsi quatre assauts français sont nécessaires pour emporter le fort<sup>611</sup>. Toutefois, avant de donner l'assaut pour emporter la place, il faut que les assaillants reconnaissent la brèche, pour savoir si elle est suffisamment grande ou non. Certains assauts sont donc lancés « plus pour recognoistre, que pour espérance de les emporter »<sup>612</sup>. Malgré tous les efforts déployés par les assaillants, l'ouverture de la brèche et l'assaut ne sont pas toujours couronnés de succès, et beaucoup d'attaques sont repoussées. Aussi, à Guingamp, les habitants repoussent trois assauts successifs. A Vitré, les défenseurs parvient à repousser un assaut malgré la brèche grâce à un retranchement fait en arrière de la partie abattue<sup>613</sup>. Ce retranchement est un des nombreux moyens de défendre la brèche, les défenseurs ont aussi recours à des engins explosifs tels que des grenades à lancer sur les assaillants et, bien souvent, sur la brèche, la défense se fait au corps à corps. La brèche étant un lieu très exposé et difficile d'accès, les assauts sont souvent coûteux en vies humaines. Les défenseurs font tout pour protéger la brèche et la combler, alors que les assaillants essayent tant bien que mal de l'emporter, aussi les combats sont sanglants. Lors du siège de Crozon, les quatre assauts de la dernière journée font quatre cents victimes parmi les assaillants. Les soldats qui s'amassent sur la brèche pour l'escalader sont faciles à tuer et sont exposés aux tirs de flanquements venant d'éventuelles casemates présentes dans le fond du fossé. Parmi les nombreux soldats qui meurent sur la brèche lors de l'assaut, quelques uns sont mentionnés dans les registres paroissiaux, ainsi à Malestroit plusieurs inconnus sont enterrés dans une fosse après un assaut<sup>614</sup>.

Au vu de tout ce que nécessitent et coûtent la canonnade et l'assaut, on comprend la volonté des assaillants d'emporter une place par surprise. La canonnade requiert en effet la mise en place d'une plate-forme d'artillerie, ainsi que beaucoup de personnel et de matériel pour manipuler les pièces d'artillerie. De nombreux coups sont nécessaires pour créer une brèche, qui peut aussi être faite grâce à une mine ou à la sape de la place forte. Une fois la brèche faite, la place peut toujours se rendre, toutefois si elle résiste, les assaillants lancent un assaut. Il a pour but de déborder l'ennemi et de pénétrer dans la place par la partie du mur écroulé. Néanmoins, la place se défend farouchement et beaucoup d'assauts sont repoussés, faisant de nombreuses victimes.

---

611 *Ibid.*, p. 16.

612 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... »..., *op.cit.*, p. CCCIV.

613 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... »..., *op.cit.*, p. 132.

614 CROIX Alain, *Moi, Jean Martin, Recteur de Plouvellec ...*, *op.cit.*, p. 44.

D'une importance primordiale pour les différents belligérants, l'artillerie devient indispensable au XVI<sup>e</sup> siècle. En effet, elle ne sert pas qu'à canonner et, lors des sièges, les canons sont avant tout un moyen de négociation. Les défenseurs, voyant l'artillerie ennemie sous leurs murs peuvent se rendre avant d'endurer une canonnade. Cette dernière, lorsqu'elle a lieu, représente bien plus qu'un simple échange de tirs. Elle a aussi pour but de montrer la puissance de l'assaillant et sa détermination pour emporter la place. Les dégâts infligés par le canon sont aussi matériels et psychologiques puisqu'en plus de tuer, le canon peut détruire des lieux symboliques pour les défenseurs. Servant à renverser les défenses de la place, la canonnade, tout comme la mine ou la sape, permet de faire une brèche. Une fois la brèche faite, l'assaut est lancé. Toutefois il se conclut régulièrement par un échec, les défenseurs arrivent à repousser les assaillants en faisant de nombreuses victimes.

### 3) Motiver ses troupes et résister à l'ennui

Lors d'une journée d'étude sur le thème « Étudier la guerre », Hervé Drevillon avait apporté une remarque intéressante lors d'une des conférences, à savoir : « la guerre c'est 90 % d'ennui, 10 % de terreur »<sup>615</sup>. Bien que les différentes conférences n'abordaient pas précisément la guerre de la Ligue, cette remarque s'applique aussi pour notre étude. Ainsi, pendant le conflit, malgré les nombreuses opérations, les soldats ne sont pas toujours en action et il faut donc s'occuper en dehors des combats.

#### a) Les recours utilisés pour maintenir ses troupes en place.

A l'instar de sièges comme celui de Crozon, Vitré ou Rochefort-sur-Loire, certaines opérations peuvent être longues et s'étirer sur plusieurs mois. Nécessaires pour assurer le blocus, les troupes présentes ne sont pas en action en permanence. Les travaux d'approche, parfois longs, ne nécessitent pas beaucoup de troupes, ils sont réservés aux pionniers et aux canonniers qui creusent les tranchées et mettent en place l'artillerie pour battre la place. Quelques soldats sont nécessaires pour protéger les pionniers lorsqu'ils travaillent aux tranchées mais la plupart ne sont pas mobilisés. Aussi, en attendant que la situation évolue et que la place cède, les soldats s'ennuient. Durant les sièges, les soldats ne se battent pas tous les jours, au contraire, avant la brèche, beaucoup de journées se passent sans combat. Les journées sans combat ne sont pas pour autant des journées

<sup>615</sup> DRÉVILLON Hervé et LAGADEC Yann, Conférence : « Histoire bataille, histoire campagne » dispensé lors du séminaire Cerhio : Étudier la guerre, Université de Rennes 2, 21 janvier 2016.

sans danger. Beaucoup d'hommes meurent hors des combats et un processus d'affaiblissement et de détérioration de l'ennemi, assiégé ou assiégeant, se met en place au fur et à mesure que la place tient. Aussi apparaissent des problèmes comme la fatigue physique et morale. Cette fatigue est liée aux maladies, aux morts quotidiennes, aux questions que se posent les assaillants sur l'issue du siège. De plus, des sièges comme ceux de Rochefort ou Crozon ont lieu dans une saison avancée, aussi de nombreuses intempéries jouent sur le moral des soldats. A Crozon, le siège se fait sous une pluie quasiment continue et les assaillants pataugent dans l'eau et dans la boue quand ils sont dans les tranchées. La résistance des défenseurs, parfois combinée au mauvais temps, engendre de longs travaux d'approche. Ces derniers affectent le moral mais aussi la discipline des soldats<sup>616</sup>. Les troupes souffrent d'un problème de discipline, elles vivent sur le pays et se débandent. Ainsi, on voit de petites bandes de soldats se former plus ou moins momentanément et ravager les alentours des lieux assiégés. Dès le 24 juin 1589, soit quelques mois après le début du conflit, la population se plaint déjà du comportement des soldats qui vivent sur le pays<sup>617</sup>. Ces différents excès se retrouvent davantage chez certaines troupes, plus sujettes aux débordements que d'autres. Ainsi, les Lansquenets sont, selon Brantôme, « forts sujets aux mutineries, malaisés à entretenir, grands ravageurs et dissipateurs »<sup>618</sup>. Les Anglais aussi ne bénéficient pas d'une bonne réputation. Ils sont régulièrement accusés de saccager les églises et les lieux de culte, et on dit d'eux qu'ils en volent les ornements pour les rapporter chez eux. Toutefois, les hommes d'Élisabeth I ne tiennent pas le monopole du pillage et du saccage. Dans les registres paroissiaux il est régulièrement fait mention des Espagnols « faisant le mal et volant tout ce qu'ils pouvaient »<sup>619</sup>. Ces méfaits concernent tous les soldats quelle que soit leur nationalité et, en 1593, les États de Bretagne se plaignent du comportement des soldats étrangers au roi<sup>620</sup>. Cependant, ces plaintes ne concernent pas les Suisses qui sont bien vus par l'ensemble des Bretons et ne souffrent d'aucune accusation. Dans son *Journal*, Pichart y fait mention : « Quand auxdits souisses qui estoient a Saint Hellier, ils estoient bonnes gens qui ne prennoient rien sans payer »<sup>621</sup>. Parfois les soldats désertent et quittent véritablement la troupe. Si cette désertion est remarquée ils sont déclarés rebelles et capturés à rançon. Cet acte est quasiment un crime de lèse majesté car le soldat refuse de servir son roi.

Face à ces méfaits perpétrés par des soldats qui s'ennuient, les capitaines ont recours à différents moyens pour tenir les troupes. Le but est d'occuper ces dernières afin qu'elles restent

---

616 WOOD James B., *The King's Army...*, *op.cit.*, p. 258.

617 CROIX Alain, *Moi, Jean Martin, Recteur de Plouvellec ...*, *op.cit.*, p. 38.

618 CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France...*, *op.cit.*, p. 313.

619 CROIX Alain, *Moi, Jean Martin, Recteur de Plouvellec ...*, *op.cit.*, p. 47.

620 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile...*, *op.cit.*, col. 1557.

621 ROLLAND Amélie, *Le journal de Jean Pichart...*, *op.cit.*, p. 120.

stables et ne commettent plus de méfaits. Parmi les différents moyens utilisés, la peur est un remède contre les débordements des soldats, les capitaines utilisent aussi les menaces et la violence. Aussi, les peines sont exemplaires face à la désobéissance, pour que les autres soldats restent dans le rang<sup>622</sup>. L'argent permet aussi de tenir les soldats lors d'opérations militaires. La mention d'une prochaine solde attire l'attention des soldats qui restent afin de toucher ce salaire, distribué par le capitaine. Toutefois, ce dernier ne reçoit pas régulièrement l'argent pour rémunérer ses troupes : aussi les paiements ont du retard et il est parfois obligé d'avancer de sa poche pour que les troupes restent auprès de lui. Il promet aussi une solde importante à ses hommes pour qu'ils ne se débandent pas. La solde permet à la troupe de subvenir à ses besoins, elle est vitale, ne serait-ce que pour le moral. Un autre remède, régulièrement utilisé par les capitaines pour maintenir leurs troupes en place, est l'utilisation des soldats inactifs pour des petites opérations extérieures. On a déjà vu que le blocus d'une place est « instable ». Cette « mouvance » des troupes est due aux petites opérations réalisées par les assaillants en parallèle du siège. Ainsi, les soldats s'assurent de contrôler les principaux axes de communication que sont les routes, carrefours et cours d'eau présents autour de la place. De plus, les troupes circulent d'un point à un autre pendant le siège, aussi certaines troupes peuvent être déplacées dans un autre secteur. Cette guérilla, faite en parallèle d'une plus grosse opération, se caractérise aussi par des petites actions menées à l'encontre de places de moindre importance et permettent ainsi de maintenir les troupes en activité. Ces attaques rapides se rencontrent aussi bien lorsqu'une troupe est en campagne, que lorsqu'elle assiège une place importante. Aussi, la prise de Quimperlé par les Royaux en 1590 vient illustrer ces petites opérations. Alors que le gros de l'armée du prince de Dombes assiège Hennebont, le capitaine royal La Tremblaye part une nuit avec un détachement de cette armée. Grâce à un pétard, ils surprennent la ville, la pillent, tuent ceux qui veulent résister, puis ils retournent au siège d'Hennebont<sup>623</sup>. Ces petites opérations se retrouvent aussi lorsque l'armée est en campagne. Pour éviter que les soldats ne s'ennuient et ne se dispersent, les capitaines occupent l'armée avec des petites opérations en attendant un siège plus important. De ce fait, ne voulant pas laisser ses troupes dans l'inaction après la levée du siège de Lamballe en 1591, le prince de Dombes décide d'assiéger Châtillon. Cette petite place était tout de même défendue par deux cents hommes et d'une importance certaine car située entre Vitré et Fougères<sup>624</sup>. Ces différentes actions et la petite guerre que mènent les troupes en parallèle des opérations plus importantes permet de diminuer l'ennui des soldats, donc de les tenir et d'éviter les débordements. Les recours utilisés ci-dessus concernent des troupes en campagne mais

---

622 TRÉVISI Marion et VISSIÈRE Laurent, *Le feu et la folie...*, *op.cit.*, p. 128.

623 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 390

624 *Ibid.*, p. 412.

il faut aussi savoir que les capitaines de garnisons utilisent les mêmes méthodes pour tenir leurs troupes en place. Afin que ces dernières restent dans le rang, les capitaines de garnisons font des petites opérations et tiennent leurs hommes grâce aux soldes. De plus, la présence d'un ennemi non loin permet aux troupes de rester en alerte. Ainsi, les chefs de la garnison de Quimper en 1595, laissent La Fontenelle aller et venir non loin de la ville et s'installer sur l'île Tristan. Ils avancent que la proximité de l'ennemi maintient la garnison en éveil afin qu'elle puisse réagir rapidement.

Hormis les moments de combats, les sièges peuvent s'avérer longs et ennuyeux pour les assaillants. Les nombreux jours sans combats, la permanence de la mort et la lenteur des travaux provoquent la lassitude chez bon nombre de combattants et affectent leur moral. Aussi face à cela les capitaines ont plusieurs recours pour maintenir leurs troupes en alerte. La promesse d'une solde importante fixe les troupes autour de leurs capitaines, ces dernières sont moins sujettes aux débordements et aux pillages. De plus, les capitaines ont recours à des petites opérations en parallèle du siège pour maintenir les troupes actives. Ces opérations concernent la sécurisation d'axes de communication, mais aussi des attaques de places plus petites. Valables aussi bien pour les troupes en campagnes, bloquées au siège d'une place, que pour celles présentes en garnison, ces petites opérations permettent de diminuer l'ennui chez le soldat et d'éviter qu'il se débande.

#### b) La question du ravitaillement pendant le siège.

Parmi les différentes opérations menées en parallèle des sièges par quelques troupes, le ravitaillement de l'armée occupe une place importante. Aussi, des actions de petite envergure ont tout de même lieu. Le but est assurer aux hommes présents devant la place un ravitaillement régulier et si possible de qualité, car celui-ci pose parfois problème. Le ravitaillement des troupes en campagne est principalement assuré par les villes. Elles sous-traitent avec des marchands munitionnaires qui fournissent des vivres et des munitions à l'armée. La troupe partant en campagne peut alors définir un itinéraire en fonction de son ravitaillement et des villes qu'elle doit traverser pour assurer le renouvellement de son stock de vivres. De ce fait c'est l'armée qui, lors de ses déplacements, prévoit les différentes étapes sur son chemin pour se fournir en vivres. Toutefois, les marchands employés par les villes ne sont pas capables d'assurer un ravitaillement complet, aussi, les troupes sont autorisées à prélever en nature sur le pays, pour subvenir à leurs besoins. Le siège étant intrinsèquement lié à la campagne pendant la guerre de la Ligue, le ravitaillement ne

diffère que peu durant les différents sièges. Toutefois, l'armée étant fixe, elle ne peut plus se déplacer pour assurer son approvisionnement.

Pendant les sièges, comme pendant les campagnes, les villes fournissent beaucoup de vivres et de munitions aux armées en opération. Cependant le ravitaillement diffère et se fait à proximité du siège. Ainsi, on comprend mieux les opérations des soldats pour tenir les différents axes de communication menant à la place. Cela leur permet d'assurer un ravitaillement le plus régulier possible. De ce fait, on trouve régulièrement mention dans les comptes des villes de fourniture de vivres aux armées proches. Dès 1588, la ville de Nantes est sollicitée, l'armée royale, où combattent les ducs de Mercoeur et de Nevers, met le siège devant Montaigu à la fin de l'année. Pour fournir des vivres aux assaillants, les Nantais sont également réquisitionnés et le 21 novembre, 50 000 pains sont réclamés par le roi pour l'armée royale. Puis le 23, 10 000 pains sont fournis à Mercoeur, ainsi que des confitures et vins exquis<sup>625</sup>. Le même cas de figure se retrouve à Saint-Brieuc en 1592. Saint-Laurent qui assiège la tour de Cesson réquisitionne des pionniers dans les paroisses voisines de Saint-Brieuc. Ces pionniers sont une charge pour la ville qui les rémunère et paye leur nourriture alors qu'ils travaillent pour l'armée ligueuse<sup>626</sup>. Lors des sièges de Douarnenez et de l'île Tristan en 1595 et 1597, l'armée royale compte sur la ville de Quimper qui fournit une grande partie, voire la totalité des vivres et munitions des assaillants. Aussi dans le compte des miseurs de la ville, on voit que les Quimpérois sont obligés de fabriquer du pain de munition pour les Royaux. Chaque pain doit peser quatre livres et demi avant d'être mis au four. Pour fournir toutes les troupes présentes à Douarnenez, la ville installe une boulangerie. Elle fournit aussi cent cinquante-trois rases de froment pour aider à l'entretien de l'armée<sup>627</sup>. Ces fournitures ne sont pas seulement matérielles, aussi, on a déjà vu que le canon des assaillants provenait souvent de villes situées à proximité de la place assiégée. Cet approvisionnement est aussi valable pour les munitions. Ainsi, la ville de Quimper ne fournit pas seulement du pain aux Royaux lors du siège de 1597, on trouve également une dépense de 1137 écus et 48 sous de munition, 2260 livres de poudre égrainée, 174 balles de batterie (boulets de siège), 136 balles de couleuvrine, 370 balles de différents calibres, 6 mousquets à 4 écus chacun, 200 livres de mèches et 84 piques<sup>628</sup>. Ce ravitaillement est essentiel pour les soldats. Tout d'abord il leur permet de se nourrir et s'équiper le plus correctement possible, afin qu'ils restent en bonne santé et évitent les maladies. Un bon ravitaillement augmente le moral et diminue le vagabondage des soldats qui vont parfois chercher de la nourriture et quittent leur

---

625 RUEN Pauline, *La Bretagne en 1588...*, *op.cit.*, p. 237.

626 DU BOIS DE LA VILLERABEL Arthur, « Études pour servir à l'histoire de la Ligue en Bretagne... »..., *op.cit.*, p. 187.

627 FATY Commandant, « Comptes des miseurs de la ville de Quimper... », *op.cit.*, p. 206.

628 *Ibid.*, p. 203-204.

poste. La nourriture est essentielle pour les canonniers : en effet il faut que ce dernier ait en permanence à boire et à manger avec lui car les vapeurs de soufre endommagent le cerveau si il est à jeun<sup>629</sup>. Tout comme pour les campagnes, le ravitaillement mis en place pendant le siège est assuré par quelques personnes, désignées à cet effet. Le sénéchal de Rennes nous donne quelques informations sur les mécanismes du ravitaillement des Ligueurs lors du siège de Vitré. Ainsi, on voit que ces alloués sont le procureur et le greffier de la ville. Ils négocient toutes les affaires pour le duc de Mercoeur et « s'entremet des munitions de guerre des tranchées ». Ils sont assistés de plusieurs hommes dont Jacques Faulcheux et ses fils qui travaillent aux vivres<sup>630</sup>. Or, dans le même document, on apprend que ces alloués vont dans les paroisses autour de Vitré pour taxer les habitants, afin qu'ils fournissent des vivres pour les assaillants. En effet, à l'instar des campagnes, les assaillants n'arrivent pas à se ravitailler correctement avec les munitionnaires et sont contraints de vivre sur le pays, aux alentours de la place assiégée.

Ce problème de ravitaillement touche régulièrement les soldats et concerne aussi bien les vivres que les munitions. Ainsi, il arrive que la poudre ou les balles manquent. C'est le cas lors du siège de Craon en 1592. Les soldats royaux, manquant de balles lors de la bataille sont contraints de faire fondre comme ils peuvent leurs balles pendant la bataille. On rapporte que certains utilisent leurs boutons. Il est donc important de calculer le bon nombre d'hommes pour un siège car un trop grand nombre de soldats entraîne des problèmes d'approvisionnement par la suite. Parfois, les vivres manquent aussi aux assaillants. Ils sont donc obligés de manger ce qu'ils ont à proximité, et il arrive que les soldats se servent directement dans les animaux de traits employés dans l'armée. Les bœufs sont tués et mangés, pas les chevaux car leur viande est jugée immonde. Toutefois, cette pratique, mentionnée lors du siège de Craon, pose problème dans la retraite des Royaux qui sont obligés de laisser le canon derrière eux car ils ne peuvent le charrier. Contraints de parer au plus urgent et de se nourrir en prélevant directement sur la population, certains soldats ont recours au pillage. De ce fait, de nombreuses paroisses des alentours des places assiégées souffrent de la présence de soldats. En 1591, le débarquement anglais dans le Trégor affole les paroissiens autour de Paimpol, et pour cause. Dès leur arrivée, les Anglais se livrent au larcin et à de nombreuses violences dans ces paroisses. Aussi, pendant toute la période où ils débarquent et assiègent Guingamp, les soldats d'Élisabeth I<sup>er</sup> pillent de nombreuses maisons et églises du Trégor. Ces méfaits de la soldatesque sur le pays bordant les places assiégées se retrouve tout au long du conflit.

---

629 PROUTEAU Nicolas (dir.), *Artillerie et fortification...*, *op.cit.*, p. 147.

630 JOÛON DES LONGRAIS Frédéric, « Informations du sénéchal de Rennes en 1589 contre les ligueurs », *BMSAIV*, tome XLI, 1912, 2<sup>ème</sup> partie, p. 190-318, p. 206 et 247.



Aussi, en 1598, les registres paroissiaux de Saint-Méloir mentionnent que le château du Plessis-Bertrand est assiégé pour la seconde fois par l'armée du maréchal de Brissac. Ces mêmes registres notent aussi que le siège cause la ruine de tout le Clos-Poulet et les gens y vivant sont contraints d'abandonner leur maison à la cause des soldats<sup>631</sup>. Face à cette violence des soldats envers la population, certaines villes essaient d'aider comme elles le peuvent les victimes de saccages. En 1592, lors du siège de la tour de Cesson, les Briochins fournissent du vin à l'armée de Saint-Laurent, afin d'« éviter la grande foule et oppression de pauvre peuple de la dicte ville, que les soldats outrageoient journellement »<sup>632</sup>.

Le ravitaillement lors des sièges est donc, comme lors des campagnes, assuré de différentes manières. Les assaillants se ravitaillent grâce aux villes voisines des places assiégées, ces dernières leur fournissant à la fois vivres et munitions, notamment grâce à des marchands munitionnaires. Ces vivres sont ensuite portés devant la place assiégée par des personnes allouées pour cela et redistribués aux soldats. Toutefois, la fourniture des munitionnaires est insuffisante et les soldats, manquant de vivres, sont contraints de se fournir en nature sur la population. De ce fait, beaucoup de paroisses voisines des lieux assiégés sont pillées et la population souffre des saccages perpétrés par la soldatesque tout au long du siège.

En voyant l'ennui des soldats et les soucis de ravitaillement qu'ils peuvent rencontrer, on comprend mieux pourquoi les assaillants préfèrent prendre une place rapidement par surprise. Les longs sièges affectent le moral des troupes qui ont peu de choses à faire. Pour éviter qu'elles se débandent, les capitaines ont différents recours pour tenir ces troupes. La promesse d'une solde prochaine et, bien souvent, des petites opérations en parallèle de l'opération principale aident à tenir les hommes. Ces petites opérations permettent d'occuper les soldats et de les conserver dans les rangs. Parfois elles concernent le ravitaillement : la fourniture de vivres et de munitions se fait auprès de villes proches des lieux assiégés. Toutefois cela ne suffit pas en général et les soldats doivent donc prélever sur les populations locales pour assurer leur ravitaillement. Ces prélèvements donnent lieu à des saccages qui terrorisent les populations victimes des assaillants.

Ce chapitre s'est donc penché sur le siège, vu depuis le côté des assaillants. Aussi, nous avons étudié l'arrivée de l'armée assaillante. Cette arrivée est organisée et se fait le plus

---

631 CROIX Alain, *Moi, Jean Martin...*, *op.cit.*, p. 61.

632 DU BOIS DE LA VILLERABEL Arthur, « Études pour servir à l'histoire de la Ligue en Bretagne... »..., *op.cit.*, p. 187.

rapidement possible afin de cerner la place. Si cette dernière refuse, les assaillants mettent alors en place un blocus, le plus hermétique possible, afin de couper la place de l'extérieur. Puis, pour forcer la place, les assaillants entament des travaux d'approche qui, à terme, permettront de canonner la place et d'y pénétrer. Nous nous sommes aussi penché sur l'artillerie et son importance dans les sièges. Se développant au XVI<sup>e</sup> siècle, l'artillerie est tout d'abord un outil de négociation, qui permet à des assaillants de prendre une place rien qu'en présentant leur artillerie. Si cette dernière refuse de céder, les assiégeants ont recours à la canonnade qui est plus qu'un simple échange de tirs. Les salves d'artillerie ont tout une symbolique, à la fois pour les assaillants et pour les assiégés. Le recours à la canonnade arbore donc à la fois un aspect psychologique, financier et symbolique. Toutefois le canon sert avant tout à faire une brèche pour forcer la place. Mise en place grâce à des canonniers et des pionniers, l'artillerie canonne les murs jusqu'à les fracturer. Les assaillants ont aussi recours à la sape et à la mine pour, au final, assaillir la place si cette dernière résiste toujours. Cependant, les travaux d'approche sont parfois longs et la place résiste. En attendant qu'elle cède, les assaillants s'ennuient parfois, ce qui provoque des débordements et des désertions plus ou moins longues. Afin de tenir leurs troupes, les capitaines ont donc différents recours comme la promesse d'une solde ou des petites opérations pour occuper les soldats : elles concernent des places voisines ou bien permettent le ravitaillement des assaillants. Cette fourniture de vivres et de munitions est assurée par des villes voisines, mais aussi en prélevant sur les populations locales, victimes de pillages.

## **Chapitre 2 : Le point de vue des assiégés**

### 1) Comment se préparer à un siège ?

Dès les premières guerres de Religion, les villes bretonnes ont vu des événements qui se déroulent à travers le royaume. Aussi, la peur de la guerre et donc d'un siège s'immisce vite dans le quotidien des villes. A Nantes, la peur d'une surprise ou d'un siège de la ville s'installe rapidement, du fait de la guerre dans le Poitou. Dans de nombreuses places, un climat d'insécurité va donc s'installer et des mesures vont être prises et mises en place face à la menace d'une attaque.

#### a) La peur du siège : ressenti général et mesures prises.

Alors que la surprise est privilégiée pour les assaillants, les défenseurs de la place, au contraire, la redoutent. Ils craignent une arrivée subite d'une troupe devant la place. Cette menace permanente crée un climat de tension et d'insécurité dans la place. Les habitants se suspectent les uns les autres car ils craignent une trahison de l'un d'entre eux. Ce climat d'insécurité est présent tout au long du conflit. A Rennes, les habitants savent que la ville est un trop gros objectif pour l'armée Ligueuse. Or, si cette dernière ne peut pas s'en emparer au terme d'un siège posé, une surprise, une trahison, ou un soulèvement interne de la ville est possible. De ce fait, une crainte permanente s'installe dans la ville pendant le conflit<sup>633</sup>. Cette crainte s'exprime aussi dans d'autres villes comme Saint-Malo où la ville est divisée entre Royaux et Ligueurs. La cité baigne dans un climat de méfiance générale et, dès 1589, une épuration de la ville commence. Les suspects sont arrêtés et on leur demande de prêter serment pour s'engager dans la religion catholique, faute de quoi, ils sont chassés de la ville<sup>634</sup>. Quelques mois avant, à Nantes, quatre-vingts notables sont arrêtés et jetés en prison car suspects. Toutefois, les villes de la province ne souffrent d'aucun massacre. Dans ce climat d'insécurité règne néanmoins une violence certaine, aussi, beaucoup de suspects sont rapidement jugés et aussitôt exécutés. A Vitré, alors que la ville est assiégée, deux soldats sont pendus car ils sont « ataints et convaincus de traison »<sup>635</sup>. Jérôme d'Aradon rapporte dans son *Journal* à plusieurs reprises qu'il fait pendre des hommes. Une première fois, il pend un soldat chargé par plusieurs capitaines ennemis d'aller le tuer. Puis, dans un second temps, il fait pendre un espion envoyé par le sieur du Liscoët<sup>636</sup>. A Rennes, des exécutions similaires ont lieu pendant le conflit, dont deux particulièrement célèbres. La première est celle de Jean Meneust : il est jugé et exécuté entre le 10 et le 12 août. Sénéchal de Fougères, il arrive à Rennes pour des affaires personnelles, il apporte aussi une lettre de Mercoeur apprenant la mort d'Henri III. Or les élites rennaises le jugent suspect. De plus, elles craignent qu'il soit là pour agiter la population et faire en sorte que la ville revienne dans le giron ligueur. Jean Meneust est arrêté le 10 août et pendu le surlendemain<sup>637</sup>. En 1592, le prince de Dombes agit de même après la défaite de Craon. Soupçonnant des Rennais séditieux de vouloir faire basculer la ville dans le camp Ligueur, il les châtie. Quelques mois plus tard, c'est le baron Anger de Crapado, alias Crapado, qui est impliqué dans une affaire de trahison de la ville. Voulant livrer la ville aux Ligueurs, son projet est découvert par les Royaux. Malgré son âge avancé, le baron est jugé par un conseil de guerre. Condamné, il est

---

633 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... »..., *op.cit.*, p. 149.

634 FOUCQUERON Gilles, *Malouin suis...*, *op.cit.*, p. 106.

635 CROIX Alain, *Moi, Jean Martin...*, *op.cit.*, p. 37.

636 ARADON Jérôme d', « Journal... »..., *op.cit.*, p. CCLXIII et p. CCLXXIII.

637 HAMON Philippe, « Chronique d'une mort annoncée. Le destin de Jean Meneust et la Ligue en Haute-Bretagne (août 1589) », à paraître dans *Les Ligues provinciales*, sous la dir. de S. Brunet et J.J. Ruiz Ibanez.

sans délai décapité<sup>638</sup>. Cette suspicion permanente va même jusqu'à la déclaration et l'énumération de tous les rebelles de la ville de Vitré et des paroisses autour, dans une liste affichée aux portes des églises des principales paroisses concernées<sup>639</sup>. Ainsi, le contexte de guerre civile et les divisions qui s'ensuivent, créent un climat d'insécurité permanent pendant tout le conflit. Les trahisons et surprises étant nombreuses, on note une augmentation générale de la méfiance.

Cette peur de l'attaque se ressent aussi dans les places par une préparation à un éventuel siège. Cela se caractérise par divers préparatifs : des travaux sur les défenses de la place, une augmentation et une mobilisation de toutes les personnes pouvant la défendre, ainsi qu'un amas de vivres et de munitions en prévisions d'un blocage. Concernant les défenses, on note pendant les guerres de Religion un abandon des grands chantiers royaux qui sont stoppés ou difficilement achevés. Les travaux engagés sont surtout des interventions ponctuelles, sur des lieux plus faibles comme les portes. On voit peu d'érection ex nihilo et les plus gros chantiers concernent surtout les enceintes qui sont raccommodées. Entre 1586 et les premiers mois du conflit, des travaux sont faits à Ancenis pour en améliorer la défense. De nombreuses villes font de même tout au long du conflit. Notamment Quimper, où l'on possède de nombreux renseignements. Dans cette ville, les travaux concernent des tours et la courtine de la ville. Les murs sont élevés et l'on y perce des canonnières. La tour des moulins est réédifiée et, à son sommet, on installe une plate-forme d'artillerie. Les travaux concernent aussi les portes : l'on y met en place des herses et elles sont également protégées par des boulevards et des éperons<sup>640</sup>. Bien que ces travaux soient tout de même importants, dans certains cas, ils se limitent au creusement d'un fossé. Toujours est-il que les travaux engendrés par cette réfection des défenses sont dirigés par les villes qui en assument le coût. Ces chantiers sont effectués par des ouvriers spécialisés. On trouve notamment un couvreur à Brest qui s'occupe de la toiture du château toute l'année<sup>641</sup>. A Quimper, les travaux réalisés sont effectués par les « terrassiers de Lamballe, robustes ouvriers, qui rendirent d'excellents services en venant en aide à la population et en se chargeant des travaux les plus pénibles », on a aussi mention de charpentiers, couvreurs, forgerons et maçons payés 10 à 12 sous par jour<sup>642</sup>. La mise en défense des places concerne aussi les villes ouvertes comme Saint-Brieuc qui, pendant le conflit, paye « XXXI livres à Pierre marquet et alutres maczons, tant pour eux que pour leurs servants, et avoir founny la pierre et ardille, pour deux murailles »<sup>643</sup>. Ces travaux, tout de même importants, sont complétés par des interventions

---

638 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 223.

639 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile...*, *op.cit.*, col. 1506-1510.

640 FATY Commandant, « Comptes des miseurs de la ville de Quimper... »..., *op.cit.*, p. 139-141.

641 PLAISSE André, « Le commerce du port de Brest... »..., *op.cit.*, p. 502.

642 FATY Commandant, « Comptes des miseurs de la ville de Quimper... »..., *op.cit.*, p. 141.

643 DU BOIS DE LA VILLERABEL Arthur, « Études pour servir à l'histoire de la Ligue... »..., *op.cit.*, p. 181.

ponctuelles afin de renforcer la défense de la place. Toutefois ces interventions ne concernent pas directement la place et, pour une ville, une première barrière défensive peut être établie aux faubourgs. Des places comme Nantes et Brest assurent une première barrière défensive en mettant des navires auprès des villes. A Nantes, des galères royales servent à protéger la ville, même avant que la guerre n'éclate en Bretagne, et, en 1597, Mercoeur place trois galères espagnoles supplémentaires sur la Loire<sup>644</sup>. Pour éviter les surprises, les places fortes renforcent les portes et les fenêtres. A Quimper, pour voir au-delà des remparts durant la nuit, les défenseurs fabriquent des bouchons d'étope, de souffre et de goudron qu'ils enflamment et jettent dans les douves<sup>645</sup>. Les comptes des miseurs de la ville rapportent aussi la mise en place d'un rideau de toile sur les remparts, afin de cacher le palais épiscopal. Cependant, ce voile ne protège pas la ville et des tirs d'artillerie peuvent aisément le renverser. Aussi, il faut y voir non pas un moyen de protection mais un simple cache, conçu pour que les défenseurs puissent progresser hors de la vue de l'ennemi, et que ce dernier ne puisse viser précisément certains bâtiments<sup>646</sup>.

Un des autres recours utilisé par les places fortes pour se défendre est d'augmenter la garnison présente. La garnison est, selon Furetière, « un corps de soldats que l'on met dans une place forte ou frontalière pour la défendre contre les ennemis, ou tenir les peuples en sujétion, ou pour subsister pendant l'hiver »<sup>647</sup>. Elle peut être composée de soldats et/ou de paysans en armes, dans les plus petites propriétés. Ce recours est si courant que l'on trouve souvent mention d'augmentation de garnisons. Ainsi à Hennebont, alors qu'il pense attaquer Blavet, Jérôme d'Aradon reçoit cent soldats supplémentaires qui lui sont finalement utiles car il est assiégé peu de temps après<sup>648</sup>. La ville de Vitré reçoit aussi des renforts au début du siège qui parviennent à s'introduire dans la place. Les garnisons ne sont pas uniquement renforcées au moment du siège et, au moindre signe de menace, l'effectif est augmenté. Cependant ces augmentations ne se font pas en fonction de la « taille » des villes mais davantage en fonction de leur importance stratégique. Par conséquent des villes comme Nantes et Quimper ont peu de garnison par rapport à leur importance, car elles peuvent compter sur une population dévouée. La ville de Redon, en revanche, possède une grosse garnison pour une ville de son importance car elle représente un passage clé entre la Haute et la Basse-Bretagne. De plus, la ville est directement menacée par trois villes voisines Royales : Blain, Malestroit et Ploërmel<sup>649</sup>. De ce fait, beaucoup de garnisons de la province voient leurs

---

644 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 321.

645 FATY Commandant, « Comptes des miseurs de la ville de Quimper... »..., *op.cit.*, p. 144.

646 *Ibid.*, p. 144.

647 FURETIERE Antoine, *Le dictionnaire universel d'Antoine Furetière*, Paris, Le Robert 1984, vol. II.

648 ARADON Jérôme d', « Journal... »..., *op.cit.*, p. CCLXIV.

649 AUDREN DE KERDREL Vincent, « Documents inédits relatifs à l'histoire de la Ligue... »..., *op.cit.*, p. 245.

effectifs croître avant même le début du conflit. Les garnisons sont augmentées depuis le début des guerres de Religion, le but est de maintenir le calme et prévenir toute agitation de la part des protestants. Les effectifs des compagnies d'ordonnance sont renforcés, on passe de quatre compagnies dans le début des années 1580 à six en 1587<sup>650</sup>. Néanmoins, ces effectifs sont contrôlés et les soldats venant en garnison dépendent du capitaine présent dans la place. Auquel on ajoute si besoin d'autres unités, notamment des arquebusiers qui sont généralisés afin que toutes les places aient une puissance de feu minimale. Même s'il est courant, l'accueil d'une garnison n'est pas anodin, les troupes arrivant posent problème à la place. En effet ces dernières sont parfois difficiles à contrôler. Elles rançonnent la population car elles vivent chez l'habitant et, dans le cadre de la défense d'une ville, des tensions peuvent apparaître avec la milice urbaine<sup>651</sup>. Pour se défendre, la ville de Quimper entretient en plus un canonier, qui s'occupe de l'artillerie présente dans la place et que la ville rémunère 7 livres par mois. Les soldats arrivant en garnison coûtent cher à l'armée, aussi la mise en place de nouvelles garnisons va de pair avec une augmentation des taxes et/ou la création de nouvelles taxes pour rémunérer ces soldats. Ainsi, lors de l'arrivée de la garnison au château de la Musse, envoyée pour deux mois, le châtelain impose les paroisses des alentours afin de lever les 200 écus correspondant à la solde de la garnison<sup>652</sup>.

En plus des garnisons et de la défense de la place, cette dernière doit aussi s'assurer d'un bon ravitaillement, afin de soutenir un éventuel siège. Dans cette éventualité, beaucoup de villes entassent des munitions. C'est le cas de Brest qui amasse des stocks dans le château tout au long du conflit. On trouve la mention en 1592 et 1593 de plusieurs tonneaux et barriques de vin déchargés dans les magasins du château. On y entrepose aussi du fer, du cuivre, de l'étain, du cuir, de la mercerie et du poisson. Et, en 1596, le sieur de Sourdéac demande aux Brestois d'acheter du lard, du vin et des biscuits pour renouveler le magasin du château<sup>653</sup>. La ville de Nantes amasse aussi des vivres, et ce dès 1588, quand la guerre se déroule dans le Poitou voisin. En 1590, la communauté de la ville qui craint d'être attaquée décide de fabriquer des moulins en bois afin de ne pas manquer de farine<sup>654</sup>. Cependant, ce ravitaillement ne concerne pas que la nourriture. Pour se défendre le mieux possible, la ville de Saint-Malo réquisitionne six des plus gros canons embarqués sur les navires allant à Terre-Neuve, ainsi que les boulets allant avec. Toutefois, les mises en défense des places dépendent avant tout du propriétaire et certains n'ont pas les moyens d'équiper

---

650 RUEN Pauline, *La Bretagne en 1588...*, *op.cit.*, p. 217.

651 RIVAULT Antoine, « Du soldat du roi au soldat de la Ligue... »..., *op.cit.*, p. 53 et p. 63.

652 GUILLOTIN DE CORSON Abbé, « La seigneurie de la musse en Baulon », *Revue de Bretagne et de Vendée*, tome III, 1890, pages 5-13 et 91-98, p. 6.

653 PLAISSE André, « Le commerce du port de Brest à la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle »..., *op.cit.*, p. 518 et 534-535.

654 OGÉE Jean Baptiste, *Nouveau dictionnaire historique et géographique...*, *op.cit.*, tome II, p. 182.

correctement leur propriété en vue du conflit. Cette mise en défense résulte avant tout d'une autorisation royale, comme celle qu'envoie, en 1589, le prince de Dombes au sieur de Pontbriant, pour qu'il fortifie son château<sup>655</sup>. La place, situé sur la paroisse de Pleurtuit, est menacée par les Ligueurs, notamment par Dinan, fidèle à Mercoeur.

Le siège et les différentes opérations possibles contre les places fortes provoquent la crainte chez les défenseurs qui vivent dans un climat de peur et d'insécurité permanente. Beaucoup de personnes sont suspectées et arrêtées, voire exécutées. Les habitants des places fortes, pour se prémunir contre les attaques renforcent plusieurs aspects de leur défense. Ils font des travaux sur la structure défensive de la place, notamment sur la défense rapprochée, et augmentent la garnison. De plus, pour faire face en cas de siège, les habitants de la place amassent des vivres pour pouvoir tenir. Cette mise en défense des places ne se fait pas sauvagement et, dans une majorité des cas, elle est autorisée par une lettre du roi ou de ses représentants en Bretagne.

#### b) La mise à contribution de la population locale

La crainte d'un siège, éprouvée par la place, se manifeste donc par une mise en défense de celle-ci. Or, les différents aménagements réalisés ne résultent pas uniquement de l'œuvre des soldats et la défense de la place passe aussi par une mise à contribution de la population. Cette dernière, qu'elle habite dans la place ou aux alentours, apporte son aide pour les fortifications de la place, sa défense et sa préparation à une attaque.

Aussi, la place menacée s'appuie sur sa population pour réaliser des travaux de fortification. Ces derniers sont menés par des habitants de la place qui œuvrent à la réfection du système défensif. A Nantes on emploie des hommes des paroisses voisines pour creuser des fossés et travailler aux fortifications de la Villeneuve<sup>656</sup>. A Saint-Malo, ce sont les mendiants et les gueux qui sont employés pour l'entretien des remparts. Or, ces travaux se font bien souvent de force et la population locale est réquisitionnée pour travailler sur ces chantiers. Les mendiants malouins sont en réalité employés de force, et beaucoup de places agissent de la sorte. Le recours à la contrainte et à la corvée féodale se retrouve à peu près partout en Bretagne. Aussi, pour fortifier Rostrenen, le sieur de Sourdéac autorise du Liscoët à « contraindre les paroisses voisines »<sup>657</sup> afin qu'elles y travaillent. La Fontenelle utilise aussi de la main d'œuvre locale pour fortifier Douarnenez et l'île

---

655 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile...*, *op.cit.*, col. 1502-1503.

656 *Ibid.*, col. 1636.

657 *Ibid.*, col. 1562.

Tristan. Ces réquisitions de travailleurs sont quelquefois excessives. A l'instar de la garnison de Fougères qui, voulant fortifier la place, contraint les habitants des paroisses de Fougères d'abattre les bois autour de Fougères et de les conduire dans la ville. Ces travaux sont reconduits quotidiennement et certains habitants en meurent d'épuisement<sup>658</sup>. Les défenseurs comptent aussi sur la population locale pour payer ces fortifications, aux moyens de différentes taxes. A Brest, pour l'entretien et la réparation des fortifications, on se sert des 40 écus que doivent payer les habitants pour se dire bourgeois de la ville<sup>659</sup>. A Nantes, les habitants qui veulent échapper aux travaux de fortification doivent verser d'une taxe de 5 sous par semaine<sup>660</sup>. Cette taxe peut se transformer en amende : à Fougères, une absence aux corvées entraîne une amende de 5 livres. La mise en défense ne concerne pas uniquement la place mais tout le pays autour, à commencer par les faubourgs. Dans la ville de Morlaix, les habitants des faubourgs sont sommés de clore leurs jardins, creuser des fossés, occulter les portes et les fenêtres et élever des barrières de bois afin de mettre en état de défense les faubourgs<sup>661</sup>.

Pour défendre une place, la réfection des systèmes défensifs n'est pas suffisante. Aussi, les défenseurs comptent sur les habitants pour en assurer la protection. Les villes bretonnes comptent notamment sur leurs habitants pour assurer le guet. Chaque ménage est demandé une fois par mois et quelques personnes en sont exemptées. Ce guet doit fournir 1300 hommes à Saint-Malo, 1456 à Rennes et 2310 à Nantes. Or, les villes n'arrivent pas toujours à mobiliser leurs habitants et le guet devient un simple impôt. Néanmoins, pendant le conflit, on trouve le guet dans beaucoup de villes où les habitants sont voués à la défense. A Saint-Malo, la ville réorganise le guet en même temps que l'entrée de la Bretagne dans le conflit. Les marins partant en campagne de pêche sont débarqués et la ville de Saint-Malo les enrôle comme soldats. Ils sont nourris et payés aux frais des bourgeois<sup>662</sup>. A Morlaix, on note aussi un renforcement du pouvoir militaire, les habitants sont obligés de se présenter en armes à tous les « advertissements et alarmes qui se donneront en ceste ville »<sup>663</sup>. Les habitants des différentes places sont mobilisés, et dans beaucoup de cas, ils sont directement investis dans la défense. A Vitré, les habitants prennent directement part au siège, car certains font partie des défenseurs ayant expulsés les assaillants, ils aident la garnison présente dans la ville. Moreau rapporte que les Guingampais, lors du siège en 1591, aident aussi les soldats dans la défense de la ville. Cette implication des habitants s'étend même aux femmes, qui, lors du siège

---

658 HODEBERT Marcel, « Au temps de la Ligue... Le duc de Mercoeur au pays de Fougères »..., *op.cit.*, p. 42-43

659 OGÉE Jean Baptiste, *Nouveau dictionnaire historique et géographique...*, *op.cit.*, tome I, p. 115.

660 *Ibid...*, tome II, p. 182.

661 KERNEVEZ Patrick, « Morlaix, bourg castral... »..., *op.cit.*, p. 32.

662 FOUCQUERON Gilles, *Malouin suis...*, *op.cit.*, p. 97.

663 VENDEVILLE Pol, « *S'ils te mordent, mords-les* »..., *op.cit.*, p. 295.



de Blavet, défendent la place arme au poing pour repousser les Ligueurs. On retrouve aussi des clercs qui n'hésitent pas à prendre les armes pour défendre une place. Cette vocation à défendre la place se retrouve notamment avec la milice urbaine, qui est composée d'habitants de la ville chargés de la surveillance et la défense de la place. Cette force militaire se retrouve notamment à Ancenis, où les habitants s'accordent avec le duc d'Elboeuf pour la garde du château, ce qui permet d'éviter la charge d'une garnison<sup>664</sup>. L'engagement des habitants de la place ne se retrouve pas uniquement lors des sièges, car les habitants servent aussi de messagers et d'espions. La ville de Quimper en envoie pour épier les agissements des Royaux en 1594, puis ceux de La Fontenelle à partir de 1595. Les plus petites places comptent aussi sur les défenseurs et les habitants des alentours, à l'instar du château de la Musse qui demande aux habitants des paroisses voisines de prévenir la place en cas de menace et de venir en arme pour aider la garnison à défendre le château<sup>665</sup>. Cependant, cette entente avec la garnison et l'aide apportée par les habitants à la défense de la place ne se fait pas toujours de bon gré. Ces derniers subissent souvent la présence de soldats. Cette présence peut créer des tensions avec la milice urbaine qui prend de plus en plus de place dans la défense de la ville. La garnison peut aussi commettre des exactions, ainsi, on retrouve bon nombre de plaintes des habitants qui sont contraints de loger et nourrir la garnison. De plus, ils sont taxés pour payer les soldats qui commettent de nombreux méfaits envers les habitants, à commencer par les viols et les mariages forcés. De nombreuses femmes tombent enceintes de soldats présents dans la ville<sup>666</sup>. Ces exactions concernent aussi le ravitaillement : la place compte sur les alentours pour la ravitailler, comme à Brest où les paroisses du Léon apportent différentes denrées pour le réapprovisionnement du château. Ces mêmes paroisses sont bien souvent victimes de pillages de la garnison. Les soldats profitent de l'autorisation qu'ils ont de prélever en nature chez les habitants pour se servir plus que de raison dans certains endroits. Ainsi, en 1596, la garnison de Châteaubriant attaque le bourg de Moisdon-la-Rivière et emmène du bétail<sup>667</sup>. Les habitants, contre leur gré, fournissent donc des vivres à la place.

La population locale est très concernée par la défense de la place. Cette implication se retrouve à plusieurs niveaux, notamment lors des travaux réalisés sur les fortifications. Mais, bien souvent, ces tâches sont davantage des corvées où les habitants sont réquisitionnés, faute de quoi ils

---

664 BOQUIEN Bertrand, « « La place d'Ancenis, plaque tournante de la Ligue dans le pays nantais » Nantes et le pays nantais au moment de l'Édit », *Société archéologique et historique de Nantes et de la Loire-Atlantique*, bulletin hors-série, Nantes, 1999, p. 55-69, p. 61.

665 GUILLOTIN DE CORSON Abbé, « La seigneurie de la musse en Baulon »..., *op.cit.*, p. 94.

666 VO-HA Paul, *Rendre les armes. Le sort des vaincus...*, *op.cit.*, p. 314.

667 CROIX Alain, *Moi, Jean Martin...*, *op.cit.*, p. 56.

doivent payer un impôt. On retrouve les habitants de la place lors de sa défense lorsqu'elle est menacée. Ils aident à la défense et y participent notamment avec la milice urbaine. Cependant des tensions apparaissent souvent avec les garnisons et les habitants sont victimes des exactions des soldats. L'implication la plus forte reste tout de même la contribution financière, car les habitants de la place et ceux des paroisses voisines nourrissent cette place et payent des impôts qui, utilisés à bon escient, permettent d'en assurer la défense.

### c) Dégager les alentours et faire que l'ennemi soit à découvert

Privilégiant la surprise, les assaillants cherchent avant tout à progresser à couvert pour ne pas s'exposer à la riposte des défenseurs. Aussi, ils fabriquent des gabions et creusent des tranchées pour s'avancer au plus près de la place. Les assaillants cherchent aussi à profiter des alentours de la place et des protections naturelles qui s'y trouvent. Aussi, ils exploitent les dénivelés du terrain, la présence de haies et d'arbres pour se cacher. Lorsqu'ils attaquent une ville, ils essaient de se faufiler à travers les faubourgs pour s'approcher de la place tout en étant protégés par les différentes constructions. En ce qui concerne les défenseurs, il est important pour eux de voir les ennemis arriver. On comprend pourquoi certains assiégés se retranchent dans des édifices hauts, qui leur permettent de voir loin et d'étudier plus facilement l'arrivée et la progression de l'ennemi. Ainsi, La Fontenelle, lorsqu'il va à Carhaix, se retranche dans l'église Saint-Tremeur car le clocher de l'édifice fait office de mirador. Malgré ce point de vue, il est important pour les défenseurs de voir les assaillants et que ces derniers progressent à découvert. Le problème se pose lors du siège de Vitré car les premiers assaillants sont des Vitréens et des habitants des faubourgs. Ainsi ces derniers peuvent progresser à couvert, dans les faubourgs où ils font dans un premier temps des barricades puis entament des travaux d'approche<sup>668</sup>. Face à cela, les Vitréens font des sorties, qui ralentissent la progression des assaillants. Ces sorties permettent aussi aux défenseurs de brûler et détruire une partie des faubourgs, afin que les assaillants soient à découvert. Ainsi, le 15 avril une sortie est faite depuis la poterne du château, les défenseurs mettent deux maisons en feu et font huit morts<sup>669</sup>. Le souci pour les Vitréens se trouve dans la dangerosité de ces sorties, les défenseurs agissent dans l'urgence et les faubourgs ne sont pas totalement dégagés.

Aussi, pour ne pas être pris au dépourvu et laisser les ennemis progresser à découvert vers la place, beaucoup de villes et châteaux dégagent les alentours afin de voir les ennemis et que ceux ci soient exposés aux tirs des assiégés. Cela se caractérise par des destructions des faubourgs et

668 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... »..., *op.cit.*, p. 131.

669 CROIX Alain, *Moi, Jean Martin...*, *op.cit.*, p. 37.

des abbayes extra-muros<sup>670</sup>, comme le couvent des carmes à Ploërmel, détruit par les habitants de la ville en 1591. Beaucoup de places agissent de la sorte et détruisent les édifices proches des murs. A Fougères, les défenseurs, « si effrayés par l'attaque de Chastillon, que dans la crainte de voir l'armée [royale] marcher sur eux, ils commencèrent le jour même à brûler leurs faubourgs »<sup>671</sup>. A Quimper, la ville effectue ces mêmes travaux en prévision du siège. Les approches de la ville sont déblayées, les murs des jardins sont détruits et on brûle même la maladrerie. Même la ville de Nantes, pourtant bien fortifiée, craint un siège et agit de la sorte. Le duc de Mercoeur ordonne, à la fin de l'année 1597, d'abattre une grande partie des faubourgs. Dans certains cas, ces destructions sont réutilisées. Les édifices abattus dans les faubourgs sont réemployés pour renforcer la défense de la place. Ainsi, La Fontenelle ordonne aux habitants de Douarnenez de détruire les maisons du bourg afin de dégager les accès à l'île Tristan. Il profite des matériaux disponibles pour renforcer les fortifications de l'île Tristan où il se retranche. A Blain, le sieur du Goust ruine « vingt belles maisons qui formoient la rue du pavé, ruina le moulin avec sa chaussée, et fit élever de leurs ruines un éperon au bout du pavé, à la descente du moulin. »<sup>672</sup>. Ainsi, les défenseurs améliorent leur protection et empêchent les éventuels assaillants de progresser vers la place à découvert. Ces travaux se font en fonction de la ligne de défense de la place. Aussi, les travaux d'abattage des faubourgs et bâtiments extra-muros sont réalisés en fonction de la portée des armes à feu dont disposent les assaillants. Ces destructions peuvent être importantes car le but est que l'assaillant soit totalement à découvert et le plus tôt possible, avec le moins de protection à sa disposition. L'idée de priver l'ennemi de tout se retrouve aussi dans l'approvisionnement. Les théoriciens des sièges préconisent aux habitants des différentes places de s'approvisionner abondamment et ensuite d'empêcher les ennemis d'avoir ces productions, ce qui passe par une destruction des biens du pays. Toutefois cet aspect est à nuancer puisque cette technique, qui s'apparente à la terre brûlée, n'est pas mentionnée en Bretagne pendant le conflit.

Pour améliorer du mieux possible leur défense et rendre la tâche des assaillants plus ardue, les défenseurs dégagent les alentours de la place qu'ils gardent. Ainsi, on a mention dans bon nombre de villes bretonnes de faubourgs brûlés et d'abbayes extra-muros rasées. Le but étant de dégager les alentours afin que les assaillants progressent à découvert aux abords de la place.

---

670 CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France...*, op.cit., p. 327.

671 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, op.cit., p. 192.

672 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, op.cit., p. 412.

Tout comme pour les assaillants, la préparation en vue d'un siège est primordiale pour les défenseurs. Ces derniers, ayant une peur, fondée ou non, d'être assiégés se concentrent sur plusieurs points pour assurer la défense de la ville. Les fortifications, qui sont remises en état, la garnison et les personnes capables de défendre la place, ainsi que les vivres, qui sont amassées au cas où la place doit soutenir un siège. Toutes ces préparations se font dans un contexte d'insécurité et de suspicion générale, de peur d'une éventuelle trahison. Pour assurer sa défense, la place compte aussi sur la population locale. Cette dernière travaille à la remise en état de la place, aide la garnison et fournit des vivres. Toutefois ces appuis de la population sont bien souvent forcés et cette dernière est réquisitionnée et taxée pour aider à la défense de la place. Afin de peaufiner sa défense et pour faire en sorte que les assaillants progressent à découvert, les défenseurs abattent les bâtiments qui peuvent servir de protection. Aussi, de nombreux faubourgs sont détruits pour dégager les alentours de la place.

## 2) Pourquoi une place tient ?

Lors des attaques et des sièges des places fortes, certaines cèdent rapidement : soit dès la vue des assaillants, soit lors de la présentation du canon. En revanche, certaines places résistent, elles endurent la canonnade et parfois repoussent plusieurs assauts. Il est donc intéressant de voir les raisons qui font qu'une place résiste à un siège.

### a) Car elle est bien défendue.

Lorsqu'une place est assiégée, il se peut qu'elle résiste et tienne tête aux assaillants. Résistant au siège, à la canonnade et à un ou plusieurs assauts, elle ne cède pas et repousse les assaillants. De ce fait, nous allons nous pencher sur les facteurs qui font que la place tient.

Un des atouts pour une place peut-être son assiette, c'est à dire, la superficie de sa surface enclose. Ainsi, lorsque la ville de Brest est assiégée en 1591, elle profite de son assiette exceptionnelle pour résister aux assaillants pendant plusieurs mois<sup>673</sup>. L'importance de la surface de la place se retrouve à Craon où, en 1592, les Royaux se retrouvent trop peu nombreux pour cerner correctement la place. De plus, ils ne peuvent s'en approcher efficacement car la place possède des fossés pleins d'eau. A Lamballe, Montmartin note que la place est forte car derrière la muraille il y a un rempart de terre et de fagots<sup>674</sup>. Ces moyens de défense « passifs » reposent sur les fortifications qu'arbore la

673 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 135.

674 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... »..., *op.cit.*, p. CCXC.

place. Ainsi, si le système défensif est efficace et si la place est bien remparée, sa défense sera plus facile. Emmanuel de Crouy-Chanel établit une distinction entre les moyens mis en place pour qu'un édifice tienne : comme un fossé, un pont levis ou des renforcements aux portes et aux fenêtres, ce qu'il appelle la défense passive. Et une défense active : concentrée sur les efforts des assiégés contre les assaillants lors des attaques<sup>675</sup>. Cette défense énergique est le principal facteur qui fait qu'une place résiste à une attaque. Elle passe notamment par une utilisation efficace des canons qui se manifeste dans un premier temps par l'aménagement de canonnières ou de bretèches afin de défendre activement la place. Cette utilisation efficace des canons se retrouve par exemple à Blavet qui reçoit de Brest huit canons de siège et quatre couleuvrines afin de se défendre du mieux possible<sup>676</sup>. A Crozon, où les Espagnols utilisent efficacement leur artillerie pour ralentir les avancements des travaux d'approche, ainsi qu'en 1592, à Craon, où les Ligueurs font déjà de même. Les défenseurs cassent l'élan des assaillants en leur envoyant quelques volées de couleuvrines et quelques arquebusades. Dans la majorité des garnisons, les soldats présents sont des arquebusiers. Ainsi, la place possède une puissance de feu minimale, afin de défendre activement la place contre les assaillants.

La défense de la place est aussi assurée par les sorties des défenseurs. Ces derniers, une fois la place encerclée, mènent des attaques rapides sur les assaillants. Elles se caractérisent par des combats au corps à corps pour casser le travail d'approche et la progression vers la place. Les défenseurs essaient aussi de franchir le blocus des assaillants et de retourner dans la place avec des vivres<sup>677</sup>. Ces sorties se retrouvent dans de nombreux sièges : ainsi J.B. Wood, dans son livre *The king's army*, recense plus de soixante sorties des défenseurs lors du siège de La Rochelle en 1573. Lors du siège de Vitré, les défenseurs font aussi des sorties, et ce dès le début du siège. Une première opération est mentionnée le 28 mars soit une semaine après le blocus de la place, puis une seconde le 15 avril. Lors des sièges de Douarnenez et de l'île Tristan par les Royaux, La Fontenelle opère aussi des sorties pour casser les travaux des assaillants. Ces derniers, ne pouvant progresser davantage, sont contraints de lever le siège. Ainsi une place peut se défendre efficacement et tenir face aux assaillants uniquement par les sorties qu'elle réalise. Aussi, le prince de Dombes, qui cherche à poser le siège devant Dol, est contraint de rebrousser chemin car la place est bien défendue par Mercoeur. Ce dernier réalise de « vives et fréquentes sorties »<sup>678</sup>, empêchant Dombes d'installer correctement un siège. Toutefois, les sorties des défenseurs sont dangereuses et peuvent

---

675 DE CROUY-CHANEL Emmanuel, «Les armes à feu dans la défense et la prise de petits châteaux...», *op.cit.*, p. 9.

676 WAQUET Henri, *Mémoires: du chanoine Jean Moreau...*, *op.cit.*, note 2, p. 87-88.

677 SANDBERG Bryan, *Warrior pursuits...*, *op.cit.*, p. 260.

678 OGÉE Jean Baptiste, *Nouveau dictionnaire historique et géographique...*, tome I, p. 236.

se révéler très coûteuses humainement. Aussi, certaines places se concentrent davantage sur une défense rapprochée de la place. A l'instar de l'utilisation de l'artillerie, les défenseurs peuvent, tout en restant dans la place, riposter efficacement contre les assaillants. Or, il se peut aussi que ces derniers parviennent à canonner la place et à créer une brèche. De ce fait, la défense de la place se concentre sur ce point faible. Cette défense est tellement acharnée que l'ouverture de la brèche et l'attaque des assiégeants ne sont pas toujours couronnés de succès. De nombreuses places résistent malgré des fortifications éventrées. De plus, il faut ajouter l'effet exaltant que peuvent provoquer la canonnade et le bombardement d'une place. Cherchant à saper le moral des défenseurs et à détruire la place, les assaillants provoquent l'effet inverse. Certains assiégés, qui survivent au bombardement, voient en cela une protection divine et redoublent d'efforts pour sauvegarder la place<sup>679</sup>. Dans un premier temps les brèches sont colmatées et réparées afin de diminuer l'effet des tirs des assaillants. Lors du siège de Crozon, Montmartin rapporte que : « l'artillerie ne faisait pas grand effet dans cette terre, et les Espagnols racommodoient toujours leur baricade a mesure qu'on la rompoit ». Ces réparations se font avec des sacs de terre, des branchages et du fumier. Une gwerz évoque même que, lors du siège de Guingamp, les filles et les femmes aident à colmater la brèche. Des vers mentionnent :

« Et en voyant les filles et les femmes  
Portant les garnitures de leur lit  
Portant les garnitures et du linge  
Pour se cacher de la rage  
Pour fermer fenêtres et chambres  
Et se sauver du canon »

Ainsi, ce chant, malgré ses incohérences et le fait qu'il mélange deux sièges que subit Guingamp, rapporte néanmoins la présence de tissus pour colmater la brèche lors du siège de la ville. Ce qui est confirmé dans un rapport anglais sur le siège. Cette méthode est déjà utilisée lors du siège de Nantes en 1487 : les défenseurs se protègent et diminuent le choc du boulet avec des balles de laines<sup>680</sup>. La défense de la brèche se fait aussi activement, l'arme au poing, pour repousser les assaillants. De nombreux théoriciens des sièges recommandent de défendre les brèches avec différentes armes. Jean Appier recommande l'utilisation de : « feux artificiels : comme sont pots à feux, grenades de diverses sortes, balles sautantes et non sautantes, saucisses, perdreaux, cercles doubles et simples, lances à feu, picques à feu, masses à feu, asperges, estoupades, barils, tonneaux,

---

679 TRÉVISI Marion et VISSIÈRE Laurent, *Le feu et la folie...*, op.cit., p. 76.

680 LAURENT Donatien, « Le siège de Guingamp », *Ar Men*, n°143, novembre-décembre 2004, pages 18-23, p. 22.

le Gentilhomme, sacs, roües, fascines, gerbades, et autres instrumens à feu »<sup>681</sup>. Toutes ces armes sont des armes à feu permettant de repousser les assaillants. La défense de la brèche se fait aussi à l'épée et à la pique. De plus, les défenseurs jettent toutes sortes d'objets contondants sur les assaillants, tels que des pierres ou des morceaux de bois. Cette défense peut être complétée par des tirs de flanquement à l'arme légère, partant souvent de casemates placées en fond de fossé.

Dans certains cas, les défenseurs tiennent la place car elle représente beaucoup pour eux. Cet aspect symbolique déjà évoqué se retrouve par exemple lors du siège de Vitré. Les défenseurs, conscients de l'aspect symbolique et stratégique de leur place, se mobilisent pour repousser les assaillants. Or, pour certains sièges, cette résistance est ordonnée et quelque peu contrainte. Ainsi, la garnison de Pontbriand reçoit l'ordre du prince de Dombes de tenir face aux Ligueurs. De même que les Espagnols présents dans le fort de Crozon : ils ont ordre de tenir et savent qu'ils n'ont pas d'autre choix que de résister car les troupes royales, et surtout les Anglais, ne leur feront pas de quartier.

Ainsi, il est possible que la place assiégée ne se rende pas et que les défenseurs résistent aux assaillants. Cette défense est liée à plusieurs facteurs, qui font que la place peut tenir ou non, tel que l'assiette de la place et la qualité de son système défensif. Mais pour tenir, la place compte surtout sur la défense des assiégés. Cette défense se fait dans un premier temps par l'utilisation de l'artillerie et par les sorties qui ralentissent les travaux d'approche. De plus, les assiégés défendent aussi la brèche. Pour cela ils utilisent toutes sortes d'engins explosifs ainsi que toutes les armes qu'ils peuvent trouver. Cette défense, acharnée, peut être exaltée par des ordres ou par l'aspect symbolique de la place à défendre.

#### b) Et peut recevoir un soutien extérieur

Lorsque l'on étudie la défense d'une place, depuis le point de vue des assiégés, on se rend compte que plusieurs facteurs rentrent en jeu. La résistance des assiégés dépend en partie de la fiabilité du système défensif de la place, de la garnison présente et de sa motivation à résister, ainsi que de la symbolique de la place aux yeux des défenseurs. Toutefois, ces derniers ne tentent pas de résister vainement et la ténacité et l'acharnement défensif qu'ils offrent n'est pas sans intérêt. Bien que quelques défenseurs tiennent à résister jusqu'à la fin, et à défendre la place comme un baroud d'honneur, la plupart ne le font que s'ils savent qu'il y a un espoir de victoire à terme. Aussi, les

<sup>681</sup> HANZELET (Jean Appiert dit), THYBOUREL (François), Recueil de plusieurs machines militaires et feux artificiels pour la guerre... Pont-à-Mousson, impr. de C. Marchand, 1620, livre 2, p. 14.

assiégés ajustent leur défense en fonction de plusieurs facteurs comme la nourriture et l'espoir de l'arrivée d'une armée de secours dans un délai raisonnable<sup>682</sup>. Ainsi, beaucoup de places, espérant l'aide d'une armée alliée résistent. C'est le cas du château de Morlaix, qui tient pendant un mois environ. Cette résistance se fait difficilement car les Royaux prennent par surprise la ville de Morlaix. Ainsi, les défenseurs sont obligés de se réfugier à la hâte dans le château, sans que ce dernier ne soit correctement approvisionné. Au bout de quelques semaines, la famine sévit et les assiégés sont réduits à manger des chats et des rats pour survivre. Ces privations et cette défense tenace sont motivées par l'arrivée d'une armée de secours. Elle est composée des hommes de Don Juan del Aguila et de ceux de Mercoeur. Or, la mésentente entre les deux chefs sur l'organisation du secours fait échouer le projet, et contraint les Morlaisiens à se rendre car l'armée Ligueuse rebrousse chemin. On voit donc que le château de Morlaix fonde son espoir dans une armée de secours car il ne possède que peu de vivres. Pour les défenseurs, la connaissance d'un appui extérieur les motive et les aide à tenir. Ainsi, de nombreux défenseurs demandent le soutien d'une armée de secours. En 1590, Jérôme d'Aradon, assiégé dans Hennebont, demande à son frère René d'Aradon de solliciter Mercoeur pour aller le secourir<sup>683</sup>. Pour les secours, l'objectif est de réunir des troupes au plus vite et de venir en aide à la place avant que celle-ci ne cède. Ces armées sont levées pour une campagne militaire où l'objectif est de faire lever le siège des ennemis : les troupes mobilisées sont recrutées dans les différentes garnisons tenant pour le parti. Le duc de Mercoeur, lorsqu'il va lever le siège de Rochefort, demande ainsi à Jérôme d'Aradon de lui envoyer sa « compagnie de gens d'armes en son armée, laquelle il alloit acheminer pour lever le siège de Rochefort »<sup>684</sup>. Ces troupes se rassemblent à un endroit puis marchent ensemble vers la place à délivrer. Sourdéac fait de même en 1592 lorsqu'il apprend le siège de la tour de Cesson. Il abandonne son opération contre Coatfrec et ordonne à ses garnisons de s'assembler au château de Quintin pour marcher ensuite sur Saint-Brieuc. Ces secours, apportés aux différentes places, sont donc composés d'un ensemble de garnisons s'unissant pour former une armée. Or d'autres aides extérieures peuvent venir aider la place et lui permettent de résister plus longtemps. Bien souvent, au début d'un siège, on a mention de capitaines qui se jettent dans la place quasiment au dernier moment afin d'augmenter le nombre de défenseurs et de faire en sorte qu'elle se défende mieux. De plus, une fois le siège posé, des troupes peuvent forcer le blocus et pénétrer dans la place pour apporter de l'aide. Lors du siège de Vitré, les défenseurs reçoivent toutes ces aides. Dans un premier

---

682 LE GOFF Hervé, « Droit de la guerre et droits des prisonniers de guerre au XVI<sup>e</sup> siècle : le cas de la Ligue en Bretagne (1589-1598) », à paraître dans *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, p. 3.

683 ARADON Jérôme d', « Journal... », ..., *op.cit.*, p. CCLXIV.

684 *Ibid.*, p. CCLXXIV.



temps, quelques capitaines Royaux et leurs hommes pénètrent dans la place et résistent jusqu'à l'arrivée d'une armée de secours. Cet espoir repose sur l'intervention du comte de Soissons en Bretagne<sup>685</sup>, or ce dernier est capturé. Suite à cet événement, la ville reçoit en juin l'aide d'un fort contingent rennais dirigé par Lavardin. La petite armée de secours n'arrive pas à faire lever le siège mais renforce la garnison de la ville<sup>686</sup>. Cette opération permet aux Vitréens de tenir face aux Ligueurs jusqu'à l'arrivée du prince de Dombes et de l'armée Royale en août<sup>687</sup>.

Ainsi, la place assiégée ne se défend pas vainement. En effet, sa résistance dépend beaucoup des fortifications de la place, de la combativité des assaillants et des défenseurs, mais aussi de l'éventuelle arrivée d'une armée de secours. Cette armée est mobilisée pour aller sur une place assiégée afin d'en faire lever le siège, et la connaissance d'un secours proche motive les défenseurs qui résistent farouchement.

Cette étude du siège, depuis le point de vue des assiégés, nous a donc permis de voir comment la place se prépare à une attaque, comment elle se défend et ce qui motive la place à résister aussi longtemps. La préparation au siège se fait dans un climat de tension, les habitants sont méfiants les uns envers les autres, de peur d'une trahison. Les systèmes de défense sont améliorés, la garnison est renforcée et la place amasse des vivres pour tenir en cas de long siège. La population locale joue un rôle important puisqu'elle aide à la défense de la place en intervenant sur tous les niveaux de la préparation. Toutefois cette contribution est souvent forcée : la population est réquisitionnée et taxée pour assurer la défense de la place. Cette défense est bien souvent améliorée en abattant les faubourgs, ce qui contraint les assaillants à progresser découvert. En ce qui concerne la défense de la place, elle repose sur le système défensif arboré par cette dernière et aussi sur sa défense active. Cette défense s'effectue aussi bien lorsque les assaillants sont au loin que lors de l'approche ou durant la défense de la brèche. Elle est assurée par la garnison et la population de la place qui peut aider à repousser les assaillants. Cette défense peut même se révéler tenace si les assaillants savent qu'ils vont recevoir un soutien extérieur. Ainsi, des armées de secours viennent souvent à la rescousse des places assiégées afin de faire lever le siège.

---

685 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... », *op.cit.*, p. 119

686 *Ibid.*, p. 133.

687 *Ibid.*, p. 134.

### **Chapitre 3 : La fin du siège**

Ayant forcément une issue victorieuse pour certains et un goût de défaite pour d'autres, les fins de sièges sont des moments importants. Pour comprendre et expliquer le déroulement de la fin de l'opération, il convient d'étudier l'attaque finale puis les conditions de cette fin et les accords qui peuvent en aboutir.

#### **1) Le siège est levé**

##### **a) L'arrivée d'une armée de secours**

Tout au long du conflit, il arrive fréquemment que des sièges soient écourtés du fait de la présence d'une armée de secours. Cette armée, venue délivrer la place, contraint les assaillants à lever le siège. En effet, dans beaucoup de cas, ces derniers ne risquent pas de s'exposer à une bataille. Ils préfèrent se retirer en ordre et mener d'autres opérations plutôt que de risquer de très grosses pertes sur un combat qui peut plus ou moins décider du sort du conflit. Parfois, cette peur du combat est telle que la simple rumeur d'une armée de secours engendre le retrait des plus frileux des capitaines de guerre. En 1589, le sieur du Goust s'empare du château de Blain, aussitôt, le sieur de Guébriant, soutenu par le conseil ligueur de Nantes, vient poser le siège devant la place. Alors qu'il entame les travaux d'approche, la fausse nouvelle d'une armée ennemie s'avancant pour secourir la place l'oblige à lever le siège hâtivement<sup>688</sup>. Dans le conflit, aussi bien chez les assiégés que chez les assaillants, la rumeur et la peur tiennent une part importante. Le but est de tenir en permanence l'ennemi dans le doute et la tension pour l'user moralement et physiquement. Ainsi, craignant d'être attaqués et pris à revers, les assaillants préfèrent décamper. Ce retrait dépend aussi du capitaine : de son courage et de son obstination à vouloir emporter la place. Dans certains cas, les capitaines de l'armée assaillante attendent quasiment le dernier moment pour lever le siège. Pour cela ils doivent avoir de bonnes informations sur l'armée de secours. Ainsi que sur les forces mobilisées, l'endroit où elles risquent d'arriver, leur vitesse de progression et surtout où elle se situent. Les assaillants ont donc tout intérêt à contrôler efficacement les alentours de la place assiégée et à développer un réseau d'espions et de messagers capables de les alerter à la vue de l'armée de secours. Aussi, pendant le siège de l'île Tristan, la ville de Quimper entretient un réseau

---

688 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, op.cit., p. 91.

de messagers faisant également office d'espions qui vont dans les localités suspectes<sup>689</sup>. Cette alerte suffit bien souvent à démobiliser la plupart des assaillants qui préfèrent se retirer en ordre avant qu'il ne soit trop tard. Ainsi, lors du siège de Vitré, les Ligueurs préfèrent se retirer car la place leur résiste depuis cinq mois et l'armée du prince de Dombes arrive à Rennes. Craignant pour son armée, le duc de Mercoeur renvoie son canon à Fougères et retire son armée<sup>690</sup>. L'arrivée d'une armée déjà mobilisée et pouvant intervenir rapidement effraie beaucoup d'assaillants et les contraint à se retirer. Lors du siège de Montcontour en 1593, les Ligueurs apprennent l'arrivée du maréchal d'Aumont à Montfort-sur-Meu et décident de lever le camp. Ces deux sièges sont abrégés par l'arrivée d'une grosse troupe, de plusieurs milliers de soldats. Or, il arrive que les assaillants ne veulent en aucun cas courir de danger et une troupe plus faible peut aussi faire lever le siège. C'est le cas à Cesson où les Ligueurs sont délogés par une armée commandée par Sourdéac et regroupant environ mille hommes<sup>691</sup>. Ou lors du siège de l'île Tristan en 1597 où les Royaux lèvent le camp car un secours Ligueur est en marche. Toutefois, ces petites troupes ont l'inconvénient de ne pas être assez puissantes dans certains cas pour impressionner les assaillants et les obliger à quitter la place rien qu'à la connaissance de cette armée.

Voyant les troupes arriver, certains assaillants, obstinés par la prise de la place tentent de résister et se préparent au combat. Ces affrontements, couramment appelés batailles de déblocages, sont assez rare. Ils constituent les plus gros chocs armés du conflit du fait de la quasi absence d'autres batailles rangées pendant l'ensemble des guerres de Religion. Ainsi, lorsque Sourdéac marche sur la tour de Cesson avec ses hommes pour déloger le sieur de Saint-Laurent qui en fait le siège, ce dernier résiste et les deux armées s'affrontent. Saint-Laurent livre bataille aux Royaux sur la plaine de Saint Michel mais il est défait et emmené prisonnier à Guingamp. L'attaque des Royaux brise le siège mais elle se transforme rapidement en combat de urbain puisque les Ligueurs se réfugient dans Saint-Brieuc<sup>692</sup>. Sourdéac assiège le fort de Saint-Brieuc, mais, face à la menace d'une armée Ligueuse forte de plus de 2500 hommes, il préfère décamper à son tour et regarnir les différentes places fortes du Penthievre. En 1591, les Ligueurs surprennent Montcontour et en assiègent le château. Sachant cela, quelques capitaines royaux commandés par le marquis de Coëtquen s'assemblent et vont à Loudéac dans le but de faire lever le siège. Ayant connaissance du rassemblement des Royaux, Saint-Laurent, qui dirige le siège, décide de prendre l'initiative. Il laisse quelques hommes à Montcontour et, avec le reste de ses soldats, marche sur Loudéac. Le

---

689 FATY Commandant, « Comptes des miseurs de la ville de Quimper... »..., *op.cit.*, p. 208.

690 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 376.

691 LE GOFF Hervé, « La bataille de Cesson et de Saint-Brieuc... »..., *op.cit.*, p. 256.

692 AMBROISE Benoît, « Une bataille pendant les guerres de la Ligue... »..., *op.cit.*, p. 256.

marquis de Coëtquen averti par ses espions de l'arrivée des Ligueurs se prépare à leur livrer bataille. Les deux troupes s'affrontent et Saint-Laurent, défait, est contraint de fuir. Apprenant la défaite de leur chef, les hommes laissés à Montcontour, lèvent le siège et se retirent aussi<sup>693</sup>. La bataille la plus importante du conflit est également une bataille de déblocage, toutefois elle n'a pas lieu en Bretagne puisqu'il s'agit de la bataille qui suit le siège de Craon. Le siège se déroule en mai 1592 : les Royaux, mal organisés, essayent d'assiéger la ville de Craon. Cependant une armée Ligueuse se met en marche pour aller délivrer la ville, ce que les Royaux ignorent. Ils pensent que Mercoeur va assiéger Montcontour, puis, ils l'imaginent à Nantes alors que ce dernier est à trois lieues de Craon<sup>694</sup>. Le 22 mai, les princes de Dombes et de Conti décident de se retirer après avoir vu l'armée Ligueuse. Le duc de Mercoeur profite pour engager son armée vers la ville et le lendemain les deux camps se livrent bataille. La bataille est une défaite pour les Royaux qui cumulent les fautes : leur retraite n'est pas organisée, ils livrent bataille dans une plaine entrecoupée de haies, ce qui gêne la cavalerie, et se trouvent à portée de tir de la ville. De plus, ils manquent de bœufs pour tirer les canons et abandonnent une pièce d'artillerie. Ce retard pour mettre à l'abri leur artillerie les expose, les Royaux sont alors sévèrement attaqués par les Ligueurs. Manquant de balles, les hommes de Dombes et de Conti préfèrent fuir<sup>695</sup>. En effet, la bataille met à rude épreuve les soldats et ceux qui perdent leur sang froid et cèdent face à la peur se débandent. Les combats sont composés d'un ensemble « d'agressions inouïes contre le corps, sa capacité sensorielle comme son intégrité »<sup>696</sup>. La bataille est assourdissante, les soldats perçoivent aussi bien les cris, les hennissements, le bruit de l'artillerie que celui de la trompette. La musique stimule les soldats et leur empêche de quitter les rangs. Lors de la mêlée il faut crier car même le bruit de la trompette est inaudible, les tirs répétitifs provoquent un nuage de fumée qui plonge rapidement les premiers rangs dans l'obscurité. Les salves d'arquebuses créent de véritables murs de plomb capables de renverser un rang de soldats, puis, après les tirs d'armes à feu, les combats dans la mêlée se font à l'arme blanche. Les épées et les piques ne tuent pas sur le coup, le but est de blesser le soldat adverse, le plus souvent au défaut de l'armure, entre les jambes et l'abdomen, le condamnant ainsi à une mort lente et douloureuse<sup>697</sup>. En ce qui concerne les blessés, ils ne sont pas pris en charge pendant le combat, et ne sont pas évacués du champ de bataille. On se préoccupe seulement à la fin des soldats qui bougent. Ainsi, la bataille de Craon, qui est une des seules véritables batailles rangées du conflit, intervient lors d'un déblocage.

---

693 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 404.

694 LE GOFF Hervé, « « Je parais en effet ce que je ne suis pas »... »..., *op.cit.*, p. 178.

695 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 417.

696 CHALINE Olivier, *La bataille de la Montagne Blanche...*, *op.cit.*, p. 181.

697 *Ibid.*, p. 189.

Dans certains cas, le siège est levé sans bataille de déblocage, toutefois la retraite n'est pas sereine et il arrive régulièrement que l'armée de secours poursuive les assaillants. En 1588, le duc de Mercoeur assiège Montaignu, or Henri de Navarre oblige le duc à lever le siège. Le roi de Navarre poursuit même son adversaire lors de sa retraite sur Nantes, il rattrape l'arrière garde du duc dans le faubourg nantais de Pirmil et défait les hommes de Mercoeur<sup>698</sup>. En 1597, c'est l'inverse qui se produit. Les Royaux, dirigés par le baron de Molac, quittent le siège de Douarnenez car ils apprennent qu'un secours est en route. Or ils ne fuient pas ce secours mais vont à sa rencontre et surprennent les Ligueurs près du château de Quimerc'h, sur la paroisse de Bannalec. Les hommes de Molac chargent les Ligueurs, et, lors de la bataille qui s'ensuit, ils tuent le sieur de Grandville et défont l'armée de secours<sup>699</sup>. En 1590, des escarmouches ont aussi lieu à la suite d'un siège : l'armée de secours, menée par le prince de Dombes, arrive trop tard pour délivrer Blavet assiégée par les Ligueurs. Or, le prince se trouve proche de l'armée de Mercoeur, il livre donc quelques combats au duc. Les affrontements ayant lieu entre Auray et Vannes sont tous à l'avantage du duc qui fait fuir le prince. Ce scénario se reproduit l'année suivante, alors que les Royaux viennent de s'emparer de Guingamp, l'armée de secours Ligueuse se présente à proximité. Le duc de Mercoeur et le prince de Dombes se défient par lettres interposées et finalement, les deux armées se rencontrent. Or, l'affrontement prévu entre les assaillants et l'armée de secours n'a pas lieu. Ainsi la « bataille » du Marchallac'h se résume à quelques escarmouches avant que les deux armées ne se retirent. Outre les batailles de déblocage et l'arrivée d'une armée de secours, certains sièges sont levés pour diverses raisons. En 1591, la ville de Brest est assiégée et parvient à se libérer du siège à la suite de secrètes négociations, dont certaines assez floues concernant la relation de Sourdéac et des Espagnols<sup>700</sup>. L'année suivante, le sieur de Sourdéac assiège Coatfrec. Or, au même moment, le sieur de Saint-Laurent arrive à Saint-Brieuc et assiège la tour de Cesson. Face à cette menace, Sourdéac préfère lever le siège de Coatfrec pour assembler rapidement une armée de secours et marcher sur Saint-Brieuc. Ainsi, le siège de Coatfrec est levé non pas sous la menace directe de l'armée Ligueuse, mais Sourdéac craint que Saint-Laurent s'empare de la tour et menace directement les positions Royales dans le Penthièvre par la suite.

De gré ou de force, il arrive qu'un siège soit levé et que la place ne passe pas aux assaillants. Ces retraites se font soit suite à l'information d'une armée de secours en marche vers la place, soit à la suite d'un combat si les assaillants s'obstinent à attaquer la place. Des combats

---

698 RUEN Pauline, *La Bretagne en 1588...*, *op.cit.*, p. 227.

699 WAQUET Henri, *Mémoires: du chanoine Jean Moreau...*, *op.cit.*, p. 267.

700 LE GOFF Hervé *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p 135.

peuvent aussi avoir lieu à la suite du retrait des assaillants, ces derniers attaquent l'armée de secours ou sont poursuivis dans leur retraite.

#### b) Des assaillants moralement et physiquement éprouvés

Dans certains cas, il arrive que les sièges soient levés à la simple mention d'une armée de secours. Les assaillants, en plus de l'arrivée de ce secours, sont alors soumis à de rudes conditions de siège. Les défenseurs s'obstinent à tenir la place, rendant la prise difficile car ils savent que le siège peut être levé. A quoi il faut ajouter des pertes humaines et des conditions de siège difficile dues à la météo et à la résistance des assiégés. Tous ces facteurs entraînent de la fatigue, à la fois physique et morale, pouvant diminuer la résistance des assaillants face à une armée de secours, aussi préfèrent-ils lever le siège.

L'épuisement moral des assaillants peut être causé par la perte d'un grand capitaine. Ce dernier est connu de l'ensemble des soldats, et bien souvent renommé. Il a la capacité de rassembler, de montrer l'exemple et surtout de fédérer les hommes autour de sa personne. Sa perte peut affecter le moral des troupes qui n'ont plus le même entrain pour se battre. Par conséquent, les assaillants cèdent plus facilement face à une armée de secours car ils sont déjà perturbés par la disparition d'un capitaine. Ainsi, lors de l'attaque du prince de Dombes contre Ancenis au début de l'année 1590, le baron du Pont, commandant de l'infanterie royale est grièvement blessé à un bras et transporté à Rennes. Bien que rapidement remplacé par le sieur de la Giffardière, le prince de Dombes n'insiste pas devant Ancenis et va sur Hennebont<sup>701</sup>. La mort du baron du Pont quelques jours plus tard, est, selon Pichart, « une très grande perte et dommage pour le pays de Bretagne »<sup>702</sup>. A l'instar du baron du Pont devant Ancenis, d'autres grands capitaines meurent lors d'opérations. Ainsi, en juillet 1595, le maréchal d'Aumont, alors qu'il assiège Comper, reçoit un tir de mousquet dans le bras, ce qui lui rompt les os. Blessé, il est transféré à Montfort-sur-Meu puis à Rennes où il s'éteint le 19 août 1595. Saint-Luc ayant prit la relève au commandement des opérations fait lever le siège à cause de la blessure d'Aumont mais surtout à cause de la bonne défense de la place et du risque de l'arrivée d'une armée de secours<sup>703</sup>. Quelquefois, ces morts sont tellement importantes qu'elles suffisent à stopper l'attaque. Aussi, en 1595, le sieur Du Pré, pour se racheter d'avoir laissé La Fontenelle s'installer dans Douarnenez et l'île Tristan, décide d'attaquer le repaire du brigand. Il

---

701 RAISON DU CLÉZIOU Jacques « Un capitaine protestant pendant les guerres de la Ligue, Abel Gouicquet sieur de Vaupatry », *BMSECN*, tome LXXIX, 1949, pages 23-29, p. 25.

702 ROLLAND Amélie, *Le journal de Jean Pichart...*, *op.cit.*, p. 30.

703 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... »..., *op.cit.*, p. CCCVII-CCCVIII.

assemble mille hommes, marche sur l'île Tristan et, espérant provoquer une escarmouche, se présente au devant de la place. Les défenseurs ne sortent pas et répliquent par des tirs d'arquebuse dont un qui est fatal au sieur Du Pré. Ce dernier meurt aussitôt et ses hommes retournent à Quimper sans essayer davantage de s'emparer de la place<sup>704</sup>. Atteintes psychologiquement et n'ayant plus de chef pour les guider, certaines troupes se démobilisent plus rapidement.

L'épuisement des assaillants n'est pas seulement moral. Le siège est aussi éprouvant physiquement et de longues opérations fatiguent les troupes. Aussi, lors du siège de La Rochelle en 1573, les soldats s'ennuient. La longueur des opérations affecte leur moral et entraîne un manque de combativité à la fin du siège. Pendant la guerre de la Ligue, de nombreux facteurs affaiblissent les troupes assaillantes. Ainsi, en vue du siège de Rochefort-sur-Loire, les Royaux rassemblent bon nombre de grands capitaines parmi lesquels le prince de Conti, le maréchal d'Aumont, les sieurs de Saint-Luc et de Lavardin. Le siège est établi devant la place, cependant les conditions météorologiques ne sont pas favorables aux assaillants : les nombreuses intempéries font monter les eaux et inondent les tranchées. A quoi il faut ajouter l'hiver qui arrive, ainsi que l'approche d'une armée de secours qui se met en marche vers la place. Aussi, les capitaines Royaux décident de se retirer et lèvent le siège au début du mois de décembre<sup>705</sup>. Tout comme à Rochefort, les Royaux subissent aussi une météo difficile lors du siège de Crozon. Une pluie quasiment continue pendant plusieurs semaines rend les travaux d'approche difficiles. Les assaillants marchent dans la boue et une majorité est affaiblie. En effet, au mauvais temps, il faut ajouter la fatigue des soldats, en campagne depuis le mois d'août. Bon nombre d'entre eux tombent malades et notamment le maréchal d'Aumont<sup>706</sup>. Bien que la place soit gagnée par un assaut, les Royaux sont diminués et, après le siège, une épidémie se développe dans les rangs de l'armée, au repos à Quimper<sup>707</sup>. Tout au long du conflit, les soldats meurent plus de maladies et des suites de leur blessures que lors des sièges ou des batailles. Les soldats anglais sont particulièrement touchés par les différentes épidémies et, dès 1591, Norreys demande de mettre ses hommes malades et blessés au repos. Cet épuisement physique diminue nettement les troupes. Elles ne sont plus totalement aptes au combat et préfèrent se retirer. En 1590, le prince de Dombes, voyant ses troupes fatiguées, est contraint de les laisser au repos<sup>708</sup>. Outre l'affaiblissement des soldats, un siège peut être levé pour cause d'épuisement du matériel. Aussi, dans son journal, François Grignart rapporte que Châteaubriant est

---

704 BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur et le brigandage...*, *op.cit.*, p. 262-263.

705 ROLLAND Amélie, *Le journal de Jean Pichart...*, *op.cit.*, p. 77.

706 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 439.

707 *Ibid.*, p. 440.

708 *Ibid.*, p. 392.

assiégée et battue par le prince de Dombes qui « aussitost lève le siège faute de munition »<sup>709</sup>. Quelques pages plus tard il fait mention d'une entreprise sur Lamballe en 1590 mais les assaillants sont obligés de lever le siège « faute de munitions et d'hommes s'estant toute son armée débandée »<sup>710</sup>. On remarque que les sièges sont levés pour plusieurs raisons, bien souvent les moyens militaires sont limités : l'artillerie n'est pas d'un excellent niveau et sa logistique pose problème, à l'instar du siège du Plessis-Bertrand, entrepris en 1597 par les Royaux. Cependant, les canons amenés depuis Saint-Malo se révèlent insuffisant et les assaillants sont contraints de lever le siège.

Les assaillants, sous la menace d'une armée de secours, sont régulièrement contraints de lever les sièges. Leur résistance et leur obstination à s'emparer de la place peuvent être entamées par de rudes conditions de sièges. De ce fait, la mort d'un capitaine peut jouer sur le moral des troupes qui n'auront plus la même capacité de résistance face aux défenseurs. De plus, la fatigue physique peut affecter les troupes. Les intempéries et les longs sièges diminuent la combativité des soldats. A quoi il faut ajouter un matériel quelque fois défaillant et insuffisant. Cette fatigue, à la fois physique et morale, diminue la résistance des assaillants qui battent plus facilement en retraite.

## 2) La place passe à l'ennemi.

### a) Prise de l'objectif : assaut, surprise et trahison.

Bien que les défenseurs aient de quoi se défendre, dans de nombreux cas la place ne résiste pas jusqu'à la défaite des assaillants. Le manque de munitions, de vivres ou l'intelligence avec les assaillants peuvent entraîner la défaite des défenseurs. De plus, l'absence d'une armée de secours ou sa lenteur peut également contraindre la place à capituler, comme à Malestroit en 1592 : la place est assiégée par les Ligueurs, elle capitule au bout de quinze jours de résistance alors qu'une armée de secours se rassemble à Saint-Brieuc. Mais avant tout, la place peut céder face à l'obstination et au travail des assaillants. Ces derniers déploient une force de frappe considérable devant la place, réalisent des approches suffisantes pour en détruire les fortifications et s'en emparer par la force. Ainsi, de nombreuses places sont prises par assaut. Bien que bon nombre soient repoussés, qu'il s'agisse d'opérations dangereuses, difficiles et souvent meurtrières, certains assauts réussissent et permettent aux assaillants d'emporter la place. Richement documenté, le siège de Crozon à l'automne 1594 est un exemple typique de la prise d'une place par assaut puisqu'il faut

709 RAISON DU CLÉZIOU Alain, « Journal de François Grignart... »..., *op.cit.*, p. 69.

710 *Ibid.*, p. 72.



quatre assauts successifs aux Royaux pour s'emparer de la place. Les hommes du maréchal d'Aumont sont repoussés trois fois mais parviennent finalement à emporter la place. Pour cela ils forment des petits groupes d'infanterie, agissant successivement dans le but de ne pas laisser de répit aux Espagnols. Toutefois, face à une défense aussi acharnée, les Royaux subissent de lourdes pertes et au moins quatre cents hommes, tant Anglais que Français, périssent dans la journée. Le maréchal d'Aumont, dans sa lettre aux députés des États y fait mention : « Ce n'est pas sans y avoir perdu d'honneste gens de nostre costé, comme il ne pouvoit autrement »<sup>711</sup>. Tout comme Crozon, la place de Blavet, assiégée par les Ligueurs en 1590, se défend âprement. Moreau rapporte que les défenseurs « soutinrent l'assaut quelques heures avec grande pertes des assaillants, parce que la situation est en lieu plain où il n'y a moyen de se garantir ni se couvrir »<sup>712</sup>. Malgré cette défense, les hommes de Mercoeur, combinant un assaut terrestre et maritime, arrivent à s'emparer de la place. Outre ces deux places, aux défenses farouches, de nombreux objectifs sont assaillis sans grande résistance de la part des défenseurs, débordés par la puissance de feu des assaillants et ne pouvant répliquer. Ainsi, en décembre 1591, le duc de Mercoeur assiège la ville de Saint-Florent-le-Vieil. L'affaire est rondement menée puisqu'en quelques heures, l'artillerie parvient à détruire les fortifications, les Ligueurs entrent de toute part dans la place et s'en emparent sans grande résistance de la part des défenseurs<sup>713</sup>. L'année précédente, les hommes de Mercoeur, pressés par les Nantais, s'attaquent à Blain. Aidés des Espagnols ils installent l'artillerie et, alors que les défenseurs et les assaillants ne s'entendent pas sur les clauses de l'éventuelle capitulation, Mercoeur décide de rompre les pourparlers et de canonner la place. Au bout de deux jours une tour, nommée Tour du Moulin, s'effondre, les Espagnols viennent se loger dans la ruine avant d'investir la place. Ils prennent d'assaut le château sans grande résistance. Les défenseurs ayant brûlé une partie des logis entrent finalement en composition, achevant ainsi un siège peu meurtrier<sup>714</sup>. Les assaillants, résolus à mener un assaut, s'exposent beaucoup. La plupart des attaques de places sont violentes et très meurtrières. Les assaillants, voulant s'introduire dans la place, doivent franchir une zone découverte, exposée aux tirs. Les assauts se révèlent aussi violents pour les assiégés, ils doivent défendre âprement la place s'ils veulent la conserver. Face à cette résistance, les assaillants sont régulièrement sans pitié et tuent bon nombre de défenseurs. Parmi les assauts développés précédemment, il n'y a que celui de Blain qui n'est pas suivi d'un massacre. Ainsi, lorsque les Ligueurs assiègent Blavet, la défense est si tenace que l'assaut victorieux est tout aussi violent.

---

711 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile ...*, op.cit., col. 1624.

712 WAQUET Henri, *Mémoires: du chanoine Jean Moreau...*, op.cit., p. 88.

713 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, op.cit., p. 197.

714 *Ibid...*, p. 445.

Dom Morice rapporte dans son *Histoire* que les Ligueurs : « ne respectèrent ni le sexe, ni l'âge. Hommes, femmes enceintes, vieillards, enfans à la mamelle, tout fut passé au fil de l'épée »<sup>715</sup>. L'assaut coûta la vie à trois cents quinze défenseurs. A l'image de la prise de Blavet, les assauts furieux avec massacre des défenseurs se répètent tout au long du conflit. Ainsi, lorsqu'il prend Saint-Florent-le-Vieil, Mercoeur fait pendre les trente-six défenseurs de la place et leur capitaine. Les Royaux agissent de même lors du siège de Châtillon en 1591. Alors que les défenseurs sont prêt à se rendre, une fois la brèche faite dans la muraille de la place, mais qu'ils tardent à faire connaître leur réponse quant aux conditions de la reddition, les lansquenets se lancent à l'assaut de la place faisant fi des ordres de Dombes. Ils ne rencontrent pas ou peu de résistance et massacrent les défenseurs, en laissant vingt saufs sur les deux cent soixante présents<sup>716</sup>. Les sorts de ces trois places sont similaires, elles sont toutes les trois assiégées par le chef de chaque parti en personne, ce dernier doit être respecté et craint. Aussi, par ces exécutions, ils veulent montrer toute leur puissance. Dans le cas de Châtillon, Dombes profite de l'événement pour faire quelque peu taire les critiques quant à son inefficacité<sup>717</sup>. L'assaut lui permet de montrer aussi bien aux Ligueurs qu'aux personnes le critiquant dans son propre camp ce dont il est capable. Mercoeur agit de même avec Blavet car il veut montrer aux Espagnols qu'ils peuvent compter sur lui et sur son efficacité militaire. De plus le duc veut sûrement se défaire de son surnom de « duc de recule », dont il hérite suite à ses retraites lors de plusieurs batailles. En 1592, quelques troupes ligueuses attaquent les Anglais à Ambrières. Ces derniers résistent efficacement et les Ligueurs les font sortir sous promesse de vie sauve et de bon traitements. Cependant ils ne respectent pas leur parole et les Anglais, se rendant, sont tous massacrés à l'exception des chefs qui sont faits prisonniers. Ce massacre des étrangers n'est pas rare, les Anglais sont pris pour cible lors de la bataille de Craon. En réponse à cela, les Espagnols défendant le fort de Crozon sont presque tous tués lors de l'assaut. Ces massacres résultent donc aussi d'un processus de vengeance<sup>718</sup>.

Ces places, qui veulent résister et tenir face aux assaillants ne tombent pas toutes lors d'assauts. Les assaillants essayent aussi de s'emparer de ces diverses places par surprise, dont l'intérêt a déjà été mentionné précédemment. Ainsi, l'escalade et la prise du château de Saint-Malo par les habitants de la ville est une surprise mais, dans un contexte d'opposition entre la ville et le château, elle peut s'apparenter à un siège. Dès l'été 1589 des tensions apparaissent dans la ville et des barricades sont érigées entre la ville et le château, tant la méfiance et l'animosité des habitants

---

715 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile... op.cit.*, p. 391.

716 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne..., op.cit.*, p. 192.

717 LE GOFF Hervé, « Droit de la guerre et droits des prisonniers de guerre au XVI<sup>e</sup> siècle... »..., *op.cit.*, p. 5.

718 *Ibid.*, p. 8.

envers leur gouverneur est grande. Elle est si grande qu'en mars 1590, des conjurés s'emparent du château : ils escaladent la tour Générale et surprennent les soldats du château. Aussitôt, le tocsin sonne, les habitants de la ville se précipitent devant le château et parviennent à abaisser le pont-levis afin d'aider les conjurés à s'emparer de la place qui se rend rapidement<sup>719</sup>. L'escalade est couramment utilisée pour s'emparer d'une place. Ainsi, pendant le siège de La Rochelle en 1573, les assaillants lancent un assaut et, en parallèle, une escalade de la ville, le but de l'assaut étant de détourner l'attention des défenseurs. Ces tentatives sont toutes les deux repoussées<sup>720</sup>, mais cela prouve tout de même l'importance de la surprise même dans les grandes opérations. Les places attaquées peuvent aussi être emportées du fait de la trahison d'un des défenseurs. Les assaillants profitent des intelligences qu'ils ont dans la place pour l'attaquer et s'en emparer plus facilement. Par ce biais, les Ligueurs reprennent Châteaubriant dans la nuit du 7 au 8 mars 1590. Ils s'emparent de la ville par surprise et sans doute du fait de la trahison du sieur de Goderet, capitaine de la ville, qui est cependant tué par les vainqueurs<sup>721</sup>. Les assaillants sont bien souvent aidés par des renseignements intra-muros avant d'attaquer la ville. Ces contacts peuvent agiter la ville afin de la faire basculer plus facilement. N'ayant pas les meilleurs ingénieurs du temps ni le meilleur matériel, les assaillants misent beaucoup sur les trahisons et les surprises, essayant d'accentuer les différents qu'il peut y avoir dans la ville. Ainsi, les assaillants peuvent profiter de la mésentente des dirigeants de la place, dans le cas d'une ville : le gouverneur qui dirige la ville et le capitaine qui dirige le château, bien souvent un lieutenant du gouverneur. C'est par la complicité du lieutenant du capitaine de Fougères que les Ligueurs parviennent à s'emparer de Fougères en mars 1589, la ville ouvrant ses portes à l'armée de Mercoeur. Ces éventuelles trahisons et surprises déstabilisent la place et favorisent sa prise. Les assaillants harcèlent ainsi les défenseurs et les maintiennent le plus souvent possible en alerte afin de les user psychologiquement.

Contre son gré, il arrive que la place cède. Ainsi, les défenseurs, défaits, cèdent de la place. Cette défaite peut être due à l'obstination des assaillants, le siège rondement mené débouche sur un ou plusieurs assaut qui finissent par être victorieux. La place est débordée par l'attaque des assaillants et est finalement prise, bien souvent à la suite de sanglants combats. Ces assauts sont quelques fois suivis du massacre des défenseurs par des assaillants voulant montrer toute leur force et leur puissance. La place peut aussi être emportée par surprise alors que le siège est posé, notamment par escalade de la place. Ces escalades et sièges sont davantage voués au succès en cas

---

719 FOUCQUERON Gilles, *Malouin suis...*, *op.cit.*, p. 119.

720 WOOD James B., *The King's Army...*, *op.cit.*, p. 260.

721 BELLEVUE Marquis de, « Les guerres de la Ligue dans le pays de Chateaubriant » ..., *op.cit.*, p. 138.

d'intelligence dans la place. Si un ou plusieurs défenseurs trahissent les assiégés, les attaquants ont d'autant plus de chance de profiter de cette trahison et de s'emparer de la place par surprise ou bien de faire en sorte que celle-ci ouvre ses portes.

b) La place capitule : les différentes capitulations possibles.

Dans une majorité de cas, la place n'est pas prise par la force suite à un assaut, bien souvent, elle accepte son sort et capitule. Cette soumission à l'ennemi est courante, ainsi, la place se rend à l'évidence : elle préfère capituler honorablement plutôt que de s'entêter à résister et risquer d'être défaite lors d'un sanglant assaut. Les gouverneurs des places assiégées expliquent cette capitulation par des soucis logistiques tels que le manque de vivres, de munitions ou de soldats. Mais en plus de ces facteurs, l'aspect psychologique et politique de la reddition joue un rôle important. Aussi, nous allons nous intéresser aux soucis logistiques qui entraînent la capitulation, puis au règlement en lui-même et ce qu'il comprend.

Tout d'abord, il nous faut nous pencher sur les signes affichés par les défenseurs pour montrer leur reddition. Le plus utilisé est la chamade, c'est un roulement de tambour qui signale à l'assaillant que les défenseurs demandent une trêve pour parlementer. Le tambour a l'avantage d'être bruyant et ainsi d'être perceptible malgré le fracas des canons. Les assiégés peuvent aussi utiliser le drapeau blanc pour se rendre, bien que plus rare, ce signe de reddition est utilisé dès le Moyen Âge. La reddition, régulièrement utilisée par les défenseurs, est couramment due à un ou plusieurs motifs qui se combinent bien souvent. Aussi, ces « lacunes logistiques »<sup>722</sup>, permettent en partie d'expliquer la chute de la place. Parmi ces motifs, la présence d'une brèche dans la place est souvent une des causes de la capitulation. Les défenseurs ne peuvent plus compter sur l'ensemble des fortifications et doivent céder. Toutefois la norme veut que les défenseurs repoussent plusieurs assauts avant de capituler. Ces conditions se retrouvent notamment lors du siège de Guingamp par les Royaux en 1591. La ville est canonnée et la brèche est faite, les Guingampais repoussent deux assauts, mais, dans la nuit suivante, ils demandent à engager des pourparlers qui débouchent rapidement sur la capitulation de la place. La capitulation est similaire à celle d'Hennebont en 1590. Jérôme d'Aradon, assiégé par Dombes, rapporte que : « l'ennemy vint à l'assaut avec douze cent hommes, [...] et puis il y eut rafraichissement par deux fois de cinq cens hommes »<sup>723</sup>. Les Royaux sont repoussés à chaque fois, mais Jérôme d'Aradon finit par capituler une semaine après, « à cause de l'espouvante que les habitans de Hennebont eurent ». Ainsi, selon ses dires, le gouverneur est

722 VO-HA Paul, *Rendre les armes. Le sort des vaincus ...*, op.cit., p. 133.

723 ARADON Jérôme d', « Journal... », op.cit., p. CCLXV.

obligé de céder du fait de la brèche mais aussi du fait des habitants qui ne veulent pas subir un nouvel assaut et une éventuelle prise de la place par la force. Cette mention des habitants peut révéler une sorte de fracture dans la ville entre le gouverneur de la place et les habitants présents. Le siège agit comme un « baromètre de la fidélité de la population »<sup>724</sup> pour le maître de la place. Aussi, alors que la ville de Quimper est prête à résister, quelques Royalistes influents agitent la ville et sèment le trouble dans l'esprit des défenseurs. Finalement la ville se rend au bout de trois jours de siège, malgré tous les sacrifices faits par les habitants pour sa défense. Ainsi, le gouverneur de la ville Jean du Quellenec, qui avait su conserver les habitants en « bonne concorde »<sup>725</sup>, n'empêche pas la ville, dont une bonne part est acquise à Henri IV, de se rendre rapidement. C'est aussi ce qui arrive à Jérôme d'Aradon selon ses écrits. L'absence d'armée de secours ou sa lenteur peut aussi être un motif de capitulation pour les défenseurs. En 1592, Malestroit, est assiégée par les Ligueurs. Après avoir soutenu un assaut, la place se rend. Le secours envoyé par le prince de Dombes n'arrive pas à temps et la place est donc contrainte de céder. A Blavet, le sieur Dupré tenant la place pour les Royaux subit le même sort. Assiégé par les Ligueurs à la fin de l'année 1590, il signe une capitulation par laquelle il s'engage à remettre la place à la Ligue s'il ne reçoit pas de secours avant une semaine, ce qu'il finit par faire faute d'aide de l'armée Royale<sup>726</sup>. Parmi les motifs qui font que la place cède, on trouve aussi la mort du capitaine de la place. Tout comme pour les assaillants qui peuvent se débander et battre en retraite suite à la mort de leur capitaine, le chef des défenseurs a la possibilité d'organiser la défense, de fédérer les troupes autour de sa personne et de montrer l'exemple pour tenir la place. Sa perte peut désolidariser les troupes et les contraindre à capituler. Ainsi, au début du conflit, le jeune capitaine Trogoff avait levé quelques troupes du commandement du baron du Pont avant de se jeter dans son château du Pont, refuge de huguenots. Il est rapidement assiégé par des Ligueurs de Concarneau, Quimper et autres garnisons voisines. Peu de temps après le début du siège, il est frappé à la tête d'un tir d'arquebuse qui le tue et contraint la place à capituler<sup>727</sup>. Parmi les « lacunes logistiques » mentionnées par Paul Vo-Ha et que l'on retrouve en Bretagne, le manque de vivre tient une place importante. Ainsi, il arrive que les défenseurs, affamés, soient contraints de capituler par manque de nourriture. En effet à Auray en 1589, la garnison Royale installée par le marquis d'Assérac est rapidement assiégée par les Ligueurs. Les défenseurs se retrouvent rapidement « en grande nécessité » et mangent « du blé bouilli »<sup>728</sup> avant de finalement céder. Les défenseurs du château de Morlaix se retrouvent avec le même souci lorsqu'ils

---

724 VO-HA Paul, *Rendre les armes. Le sort des vaincus...*, *op.cit.*, p. 142.

725 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 274.

726 JÉGOU François, « Le port de Blavet et Jérôme d'Aradon, seigneur de Quinipily »..., *op.cit.*, p. 18.

727 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 92.

728 ARADON Jérôme d', « Journal... »..., *op.cit.*, p. CCLIX.

sont assiégés en 1594. Les Royaux surprennent la ville et les Ligueurs n'ont pas le temps d'approvisionner correctement le château. Aussi, au bout de quelques temps, les nombreux défenseurs sont réduits à manger les chiens, chats, rats et chevaux<sup>729</sup>. Ce manque de vivre, conjugué à l'absence de secours, contraint les défenseurs à capituler. Lorsque la place manque de vivre, les animaux présents sont mangés, toutefois, les chevaux le sont en cas de grande nécessité. Manger un cheval est quasiment considéré comme un sacrilège tant l'animal renvoie à l'image de pouvoir et au symbole de distinction, de plus sa viande est considérée comme immonde. Ainsi, les Morlaisiens sont en grande nécessité puisqu'ils sont réduits à manger du cheval. Chose que ne font pas les Vitréens en 1589, car ayant peur de manquer de vivres, ils préfèrent abattre leurs montures à l'extérieur des murs.

Outre ces causes logistiques qui expliquent la reddition de la place, les défenseurs capitulent aussi pour garder leur honneur sauf. La capitulation est un acte stratégique, symbolique et politique important. Ainsi, les défenseurs doivent trouver un juste milieu entre une résistance trop faible ou trop forte. Les défenseurs capitulant rapidement s'exposent à moins de « sanctions » de la part des assaillants car la résistance qu'ils offrent est faible. A Montaigu, les défenseurs se rendent au bout de deux semaines et bénéficient de sanctions relativement légères, du fait que : « l'artillerie n'a point encores commencé à tirer en batterie et que les tranchées n'estoient point avancées jusques sur la contrescarpe »<sup>730</sup>. Lors du siège de Guingamp les assaillants rendent aussi rapidement la place. Or, ces redditions rapides peuvent être mal vues, ainsi, le chanoine Moreau voit en la reddition de Guingamp une trahison<sup>731</sup>. Pour les maîtres des places il faut donc trouver un juste milieu concernant la défense afin de se rendre honorablement. L'honneur des vaincus est important, cependant, pour les capitaines des assiégés, l'honneur ne se réduit pas à un code à suivre selon la situation. Les défenseurs ont le libre arbitre de leurs actes et apprécient eux-mêmes la situation et la démarche à suivre. De cette démarche dépendront toutefois les éloges ou les critiques. Aussi, un capitaine qui résiste farouchement s'expose à de lourdes sanctions de la part des assaillants s'ils s'emparent de la place. Toutefois cette défense lui vaut les honneurs de ses pairs et même de ses adversaires qui savent le reconnaître. D'Aumont précise ainsi, dans une lettre aux députés des États, que le fort de Crozon a été bien défendu<sup>732</sup>. De plus, il ordonne que le corps de Tomas Parédes soit embaumé et enterré à Brest avec les honneurs dus à son rang. Aussi, les assaillants, pour ne pas être critiqués par leurs pairs, ni risquer un funeste sort, doivent capituler au moment le plus opportun.

---

729 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 271.

730 RUEN Pauline, *La Bretagne en 1588...*, *op.cit.*, p. 232.

731 WAQUET Henri, *Mémoires: du chanoine Jean Moreau...*, *op.cit.*, p. 91.

732 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile...*, *op.cit.*, col. 1624.

De plus, les clauses des capitulations peuvent être favorables aux vaincus et ces derniers trouvent donc un certain intérêt à capituler. L'acte de capitulation, rédigé en deux exemplaires signés par les deux partis, est finalisé à la suite de négociations pour la reddition de la place, négociations où chaque parti défend ses intérêts et son honneur. Le premier des intérêts cherché par les assiégés lorsqu'ils se rendent est de préserver leur vie et leur effets personnels, d'avoir « vies et bagues sauvées » selon la formule employée à l'époque. Le risque de perdre la vie était assez rare, excepté si les assaillants résistaient jusqu'à l'assaut. Les bagages dépendaient de la résistance de la place. Ainsi, lors de la capitulation de Guémené-sur-Scorff le sieur de Saint-Georges, capitaine de la place est autorisé à sortir avec « son équipage, armes, chevaux, et autres commoditez à lui appartenant seulement »<sup>733</sup>. Cette capitulation autorise le capitaine à sortir avec ses armes, or, le troisième article de cette même capitulation précise que : « les armes, poudres et munitions de guerre appartenants à autres personnes que au sieur de Saint-Georges demeureront en la place ».<sup>734</sup> Et ce déshonneur va parfois plus loin en imposant aux assiégés de sortir un bâton blanc à la main. Montmartin mentionne ce procédé lors du siège de La Guerche où les soldats se rendent « un baston blanc à la main »<sup>735</sup>. On voit que la question des armes est une clause importante et bien réglée des capitulations. Dans le cas présent, les assiégés ne peuvent emporter leurs armes. Or, dans certaines capitulations, les défenseurs sont autorisés à sortir de la place avec leurs armes, toutefois, là aussi on note des différences entre chaque capitulation : alors qu'à Guémené les défenseurs ne sont pas autorisés à sortir avec les armes, à Guingamp, les soldats peuvent sortir avec l'arquebuse et l'épée sans plus de précisions. Lors du siège de Quimper, les soldats peuvent sortir avec « leurs armes, équipages, bagages et chevaux, la mesche allumée, le tambour et l'enseigne, pourront battre le tambour et déployer l'enseigne à demi lieue de la ville »<sup>736</sup>. Ce qui diffère aussi de Dinan où les défenseurs peuvent sortir « tambour batant, l'arquebuse sur l'épaule et la mesche étainte »<sup>737</sup>. Ainsi, selon la résistance des assaillants, les clauses de la capitulation sont plus ou moins indulgentes, à l'image du droit ou non de sortir avec les armes. L'artillerie étant un bien précieux, elle est souvent conservée à l'intérieur de la place, de façon à ce que les assaillants en bénéficient par la suite. Les sorties des assiégés sont des cérémonies montrant la clémence des assaillants envers les défenseurs, et conservent l'honneur des vaincus. Ces derniers, malgré la défaite, sont toujours traités comme des soldats. L'ordre de marche suivi respecte la hiérarchie, ainsi, le

---

733 *Ibid.*, col. 1503.

734 Se reporter à l'annexe 18 illustrant un exemple de capitulation.

735 MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... »..., *op.cit.*, p. CCXCVIII.

736 *Ibid.*, col. 1603.

737 RAISON DU CLÉZIOU Alain, « Journal de François Grignart... »..., *op.cit.*, p. 91.

gouverneur de la place vaincue sort en dernier<sup>738</sup>. Les défenseurs, sortant en arme, sont conduits par les assaillants loin du théâtre d'opération ou sont munis de passeports pour circuler librement afin de se retirer en ordre.

En plus de ces clauses matérielles et symboliques, des aspects plus financiers et politiques se retrouvent dans les clauses. Ainsi, certaines villes comme Guingamp sont taxées lors de la capitulation. Ces taxes sont acceptées par les vaincus, qui négocient par ce don au vainqueurs l'absence de pillage de la place. Aussi, dans la capitulation de Guingamp, il est précisé que le don « garentis de tous pillage, ravage et rançon »<sup>739</sup>. Les clauses financières se retrouvent aussi dans la question des prisonniers. Le fait de garder des hommes prisonniers permet à une armée d'obtenir des subsides en les libérant contre rançon, mais il s'agit aussi d'un calcul politique, en vue d'un possible échange de prisonniers. Ainsi, à Morlaix, le maréchal d'Aumont fait des prisonniers qu'il libère contre rançon en échange des hommes de Bastenay, faits prisonniers par une armée Ligueuse peu de temps avant la capitulation de la ville<sup>740</sup>. La guerre de la Ligue étant avant tout une guerre de Religion, la question du culte est également importante dans les clauses de reddition. Ainsi, par calcul politique, beaucoup d'assaillants accordent aux villes l'exclusivité du culte catholique. De ce fait, les premiers articles des capitulations de Morlaix et Quimper concernent l'interdiction du culte protestant<sup>741</sup>. La capitulation peut être intéressante pour les assaillants comme pour les défenseurs. Ces derniers peuvent se rendre sans trop de dommages et en conservant leur honneur. Pour les assaillants, la capitulation permet d'exalter la clémence des vainqueurs et mettre en avant leur esprit chevaleresque. De plus, pour les deux partis, la capitulation permet une économie importante aussi bien sur le plan économique qu'humain, puisque la fin rapide des combats permet à chaque parti de conserver ses forces pour les redéployer ailleurs.

La capitulation est donc un acte important, scellant la fin du siège. Les assiégés, vaincus, négocient leur reddition, ce qui débouche sur une capitulation réglée. Elle intervient alors que les défenseurs, pour des raisons logistiques et politiques se soumettent aux assaillants. La capitulation dépend de la résistance qu'offrent les défenseurs avant de céder. Elle peut être honorable pour les vaincus et peut même les servir. Ainsi, ils restent en vie et peuvent conserver leurs biens. Pour les assaillants, la capitulation permet de s'emparer de la place à moindre coût, sans avoir recours à un long siège coûteux, et permet d'exalter leur clémence à l'égard des vaincus.

---

738 VO-HA Paul, *Rendre les armes. Le sort des vaincus...*, *op.cit.*, p. 50.

739 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile...*, *op.cit.*, col. 1538.

740 LE GOFF Hervé, « Droit de la guerre et droits des prisonniers de guerre au XVI<sup>e</sup> siècle... »..., *op.cit.*, p. 4.

741 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile...*, *op.cit.*, col. 1602 et 1603.



Que ce soit par la force ou par la négociation, il se peut que la place cède, les assaillants s'en rendent maîtres et les défenseurs sont vaincus. Cette chute de la place peut se faire par la force, notamment au court d'un assaut, le plus souvent très meurtrier. Ces assauts sont quelquefois suivis d'un massacre des défenseurs. Ces mêmes places, alors assiégées, peuvent aussi tomber par surprise, du fait d'une escalade ou d'une trahison. En effet, les assaillants n'ont pas les meilleurs ingénieurs ni le meilleur matériel de l'époque. Toutefois, la place ne résiste pas souvent jusqu'au bout et les assiégés finissent tôt ou tard par capituler. Ces capitulations se font pour des raisons logistiques mais aussi politiques. Les assaillants comme les assiégés y voient un intérêt économique, humain mais aussi un moyen de conserver ou renforcer leur image et leur honneur. Il s'agit donc d'un acte important scellant la fin du siège.

### 3) Au lendemain du siège.

Une fois le siège terminé, la tension est encore présente et les opérations militaires laissent des traces. Aussi, si la place passe à l'ennemi il est intéressant d'étudier l'application de la capitulation, et le devenir des morts et des prisonniers. Le devenir de la place sera aussi abordé puisqu'il s'agit de savoir si la place est conservée ou non et si ses défenses sont modifiées.

#### a) Les règles fixées par la capitulation : des différences entre la théorie et la réalité.

Acte signant la fin des combats, la capitulation reste toutefois une reddition théorique de la place et ce que les assiégés peuvent espérer de mieux. En effet, il arrive que les assaillants ne tiennent pas tout à fait leur parole, faisant ainsi apparaître une différence plus ou moins importante entre la théorie et la réalité. Parmi les méfaits perpétrés par les assaillants après la prise de la place, on retrouve régulièrement le pillage. Or, certaines capitulations précisent que les défenseurs veulent éviter le pillage. Pour cela ils s'acquittent d'une somme afin de « dédommager » les assaillants et éviter les destructions de la place. Ainsi, les assaillants reçoivent 40 000 écus de la ville de Guingamp, 15 000 de la part des gentilshommes ayant charge des gens de guerre et 25 000 par le reste de la population<sup>742</sup>. A Hennebont, les Royaux font de même et, pour éviter le pillage, ils déboursent 20 000 écus<sup>743</sup>. Toutefois, ces versements de subsides ne garantissent pas la bonne foi

<sup>742</sup> LE GOFF Hervé, « Transactions diplomatiques et opérations militaires... », *op.cit.*, p. 60.

<sup>743</sup> LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 151.

des assaillants, les clauses concernant les personnes sont globalement respectées, en revanche, les assaillants ont régulièrement recours au pillage. Le pillage répond à une nécessité économique pour les assaillants. Ces derniers, mal payés, mal nourris et mal équipés, profitent des richesses présentes dans la place pour répondre à leurs besoins essentiels. L'incapacité des institutions à les solder régulièrement explique ce recours régulier au pillage. Ainsi, les soldats passent souvent outre les clauses matérielles de la capitulation et se servent dans la place, bien souvent avec violence. Alors que la capitulation de Pontbriand en 1589, précise que : « ledit sieur de Pontbriand jouira de tous ses bien [...] et sortira de ladite place tous ses biens meubles »<sup>744</sup>. La réalité de la reddition est tout autre : le sieur de Pontbriand est fait prisonnier par les ligueurs, ses meubles et ses titres sont pillés<sup>745</sup>. Les pillages permettent aussi aux capitaines des assaillants de récompenser leurs soldats. Ces derniers combattent vaillamment et font en sorte que la place tombe. Aussi, en récompense de leurs efforts ils ont le droit de piller la place. Le pillage suite à la reddition d'une place arrive de temps à autres, toutefois, lorsque la place est emportée par assaut, le sac de la place est systématique. Pour les soldats, les impératifs de survie se mêlent aux logiques de vengeance et de représailles pour les camarades tués et les multiples efforts endurés pour parvenir à attaquer la place. La trop forte résistance de la place lui est fatale car lors des assauts, les pillages et les massacres de la garnison sont systématiques. Ainsi les Malouins pillent le château de la ville lorsqu'ils s'en emparent, des conjurés reçoivent un cheval des écuries du château, on prend aussi de la vaisselle, des tapisseries, des meubles. Les sept mille écus récupérés sont partagés entre les cinquante-cinq volontaires<sup>746</sup>. Le souci du pillage est su des différents chefs et cautionné par ces derniers du fait du mauvais financement. De plus, les différents capitaines ne sont pas en reste des agissements de leurs hommes puisqu'ils transgressent eux aussi les règles fixées par la capitulation. En effet, lors du siège de Quimper, le chanoine Moreau rapporte que le maréchal d'Aumont ne respecte pas certains points de la capitulation. Il emporte avec lui « 35 livres de balles » et « deux beaux canons de fonte »<sup>747</sup> alors que la capitulation disait maintenir la ville dans son entier. Ainsi, le maréchal profite de l'artillerie présente dans la ville pour s'armer à moindre coût et en même temps il s'assure de l'obéissance de la ville en la désarmant. Outre les biens matériels, les soldats s'attaquent aussi régulièrement aux défenseurs de la place. La population n'est pas protégée par des soldats qui transgressent aisément les règles, notamment les femmes. Ces dernières sont régulièrement victimes de viols lors des assauts de place ou des sacs qui s'en suivent. Le viol,

---

744 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile...*, *op.cit.*, col. 1511.

745 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 388.

746 FOUCQUERON Gilles, *Malouin suis...*, *op.cit.*, p. 122.

747 WAQUET Henri, *Mémoires: du chanoine Jean Moreau...*, *op.cit.*, p. 195.

utilisé comme arme de guerre, est répandu parmi les soldats et devient quasiment banal. Parmi les victimes des soldats, on trouve aussi les défenseurs blessés ou malades. Bien que les capitulations protègent ces derniers, il arrive que les malades et blessés soient victimes des réalités politiques et économiques des assaillants qui n'en prennent pas soin.

L'après siège se caractérise aussi par la question des prisonniers et des morts suite aux opérations. Dans certains cas, les assaillants gardent des hommes prisonniers pour des questions financières et politiques. Cette capture se fait en fonction des hommes présents, plus le rang du prisonnier est élevé plus il a de chance de rester en vie et plus la rançon pour sa libération sera importante. Ce qui nécessite parfois l'intervention des institutions pour la négociation et la participation à la rançon. L'honneur du prisonnier est aussi important et de nombreux captifs sont libérés et munis d'un passeport afin qu'ils aillent eux-mêmes récolter leur rançon. Les prises militaires sont validées par le chef de guerre, cependant, dans le cas de soudards, les prisonniers relèvent uniquement du jugement de la troupe et sont souvent retenus dans des conditions rudes afin de négocier au plus haut les rançons<sup>748</sup>. Ces soudards passent outre les lois qui règlent le sort des prisonniers. Ces derniers sont en général protégés par le droit de guerre ou le droit individuel mais le contexte de désorganisation judiciaire ne favorise pas l'application de ce droit. Toutefois, les étrangers ne sont pas concernés par ces questions et bon nombre d'entre eux sont conservés prisonniers ou exécutés lors des prises des places. On constate néanmoins une importante industrie du rançonnement pendant le conflit. Une fois libérés, les prisonniers jurent de ne pas reprendre les armes avant un certain délai contre les assaillants. Outre les prisonniers, la gestion des morts est aussi importante à l'issue des sièges. Tout comme les prisonniers, les morts ne sont pas considérés selon leur nombre mais plutôt selon leur rang. Ainsi, lors du siège de Guingamp, les assauts repoussés par les défenseurs et l'ensemble des opérations du siège font trente à quarante victimes et quarante à soixante blessés pour les Royaux. Selon Norreys, ces morts de petits capitaines et de simples soldats ne sont pas des pertes importantes au vu de la place<sup>749</sup>. Ainsi, la mort des hommes est jugée selon leur rang. Lors du siège de Crozon, très meurtrier pour les Royaux, ce n'est pas le nombre de victimes qui est signalé mais plutôt la perte de gentilshommes tels que le sieur du Liscoët. Par ailleurs, les effectifs présents lors des sièges et des batailles ne sont pas tous connus. De ce fait, le nombre de morts est difficile à évaluer, d'autant plus que certains soldats fuient les combats et désertent. Les chiffres donnés diffèrent selon les sources, pour la bataille de Craon l'estimation des pertes est difficile à réaliser : elles vont du déni à l'hécatombe selon les auteurs,

---

<sup>748</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>749</sup> LE GOFF Hervé, « Transactions diplomatiques et opérations militaires... », *op.cit.*, p. 60.

afin de minimiser la défaite, ou, au contraire, maximiser la victoire<sup>750</sup>. Les estimations font état de huit cents anglais tués et environ mille deux cents pour les Royaux<sup>751</sup>. En plus de ces soldats, des non-combattants trouvent la mort, soit par les exactions des troupes ou du fait de la canonnade. Ainsi on a mention tout au long du conflit d'hommes et de femmes tués du fait des combats ou des agissements des soldats. En novembre 1589, on enterre à Marsac-sur-Don un homme mort dans les prisons du château de Blain<sup>752</sup>, ce qui illustre la portée qu'ont les ravages des soldats. On a aussi mention des sépultures des hommes morts lors des attaques. A Malestroit en mai 1589 on a une première mention de la sépulture de cinq hommes tués en faisant la sentinelle, puis en 1591, on y fait aussi mention de la sépulture d'un homme « tué par nos ennemis sur la brèche au premier assaut » ainsi que d'autres corps inconnus, qui sont enterrés dans une fosse commune<sup>753</sup>. Cette information révèle le sort qui est réservé aux victimes des sièges, bien souvent des inconnus pour les personnes restantes. A Saint-Brieuc, on possède aussi des détails concernant les victimes du siège de la tour de Cesson et de celui de la cathédrale. Ainsi, pour s'être occupé des morts, on paye cinq écus un homme « appelé la Coste et à aultres qui lui aidèrent, tant pour les [désigne les morts] avoir tiré hors la dicte ville et autres lieux, que pour les avoir enterrés »<sup>754</sup>. Parfois on dénombre de nombreuses victimes, notamment lors des massacres qui suivent les assauts. Ces tueries concernent surtout les étrangers qui sont rarement fait prisonniers. De plus, les bandes de soudards sont aussi régulièrement exécutées. Ainsi, toute la garnison de Penmarch, tenant la place pour La Fontenelle est passée au fil de l'épée lorsque la place est reprise par Sourdeac<sup>755</sup>.

Acte officiel, il arrive que la capitulation ne soit pas respectée. Ces infractions concernent notamment la question du pillage, nécessaire pour les assaillants, mais aussi les prisonniers. Cette question des prisonniers s'étend au sort réservé aux victimes de l'attaque. Ces dernières sont enterrées, le plus souvent dans des fosses communes, au lendemain des opérations.

#### b) Le devenir de la place : réutilisation ou démolition.

Alors que les défenseurs se rendent, de gré ou de force, la question du devenir de la place se pose déjà. Pour les assaillants, leur opération militaire vise avant tout à priver l'ennemi de

---

750 LE GOFF Hervé, « « Je parais en effet ce que je ne suis pas »... »..., *op.cit.*, p. 180.

751 *Ibid.*, p. 182.

752 CROIX Alain, *Moi, Jean Martin...*, *op.cit.*, p. 40.

753 *Ibid.*, p. 44.

754 DU BOIS DE LA VILLERABEL Arthur, « Études pour servir à l'histoire de la Ligue... »..., *op.cit.*, p. 190.

755 WAQUET Henri, *Mémoires: du chanoine Jean Moreau...*, *op.cit.*, p. 238.

ses ressources, notamment par la prise d'une de ses places. Aussi, une fois l'ennemi défait, il est question de la réutilisation de la place, les assaillants qui s'en emparent peuvent alors bénéficier des lieux, à condition que ces derniers ne soient pas trop détruits. Toutefois, il est aussi possible que la place soit démilitarisée, voire rasée, afin qu'aucune troupe, régulière ou irrégulière, ne puisse s'y loger. Motivés par diverses raisons, les assaillants réutilisent ou détruisent certaines places tout au long du conflit.

Il est aisé d'imaginer la réutilisation d'une place par les assaillants victorieux, toutefois, ce n'est pas toujours le cas et certaines sont détruites. Avant d'étudier les destructions des places, nous allons tout d'abord nous pencher sur les motifs qui poussent les assaillants à réutiliser la place. L'importance stratégique d'une place est le premier motif de réutilisation. Les assaillants qui s'emparent de la place peuvent la réutiliser pour leur propre dessein. Ainsi, de nombreuses places sont jugées utiles, et pas seulement les plus importantes. Le château de Cicé, situé au sud de Rennes est jugé important car il contrôle la Vilaine et protège le sud de la ville de Rennes. Aussi, durant le conflit, le prince de Dombes demande au sieur de La Croix de mettre une garnison dans la place<sup>756</sup>. Cette mesure prouve l'utilité du château qui ne souffre toutefois d'aucun siège pendant le conflit. A l'instar de Cicé, de nombreuses autres places sont jugées importantes et les États Royaux les mentionnent comme des places où les garnisons sont utiles. On y trouve des villes importantes comme Brest, Rennes ou Vitré, mais aussi des plus petites places comme Derval et Montmuran<sup>757</sup>. Bien que toutes ces places ne soient pas assiégées, on sait que les Royaux les considèrent comme importantes. Parmi cette liste on a la ville de Malestroit : prise à l'été 1592 par Saint-Laurent, elle est reprise peu de temps après par escalade et, du fait de sa position importante, ses fortifications sont conservées jusqu'à la fin du conflit. Les Ligueurs agissent aussi de la même manière, en s'appuyant sur des villes stratégiques parmi lesquelles Hennebont. La ville, une première fois prise par le prince de Dombes, est reprise en décembre 1590 par les Ligueurs. Suite au siège, Mercoeur installe Jérôme d'Aradon dans la ville et y place une forte garnison pour sa défense<sup>758</sup>. La réutilisation des places se fait aussi à travers les redditions de ces dernières. Ainsi, la ville de Redon, qui ne souffre d'aucun siège pendant le conflit, se soumet à Henri IV en 1595. Afin de protéger la ville d'une éventuelle reprise ligueuse par siège ou par trahison, Redon reçoit un canon, ainsi que des gens de guerre, de la poudre, des armes et des munitions<sup>759</sup>. C'est aussi dans ce même contexte de reddition que l'année précédente, Saint-Malo est autorisée à fondre « les pièces d'artillerie dont

---

756 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598)...*, op.cit., p. 238.

757 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile...*, op.cit., col. 1557-1558.

758 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, op.cit., p. 151.

759 BOURGES Thomas, *Les villes du centre Bretagne pendant les guerres de la Ligue...*, op.cit., p. 96.

ils auront besoin » afin d'assurer « la seureté des villes, chasteaux et tour de Solidor, que pour l'armement et équipage des vaisseaux qui appartiennent ausdits habitans »<sup>760</sup>. Dans le but d'assurer la protection de la ville de Quimper, récupérée par les Royaux en octobre 1594, le maréchal d'Aumont construit une citadelle accolée à la cité. Cet ouvrage permet de protéger la ville mais aussi de la surveiller afin qu'elle ne retourne pas dans le giron ligueur<sup>761</sup>. On voit donc, à l'instar de Quimper, que beaucoup de places sont réutilisées et remilitarisées pour la suite du conflit et en vue de futures opérations. Cette réutilisation de places se retrouve notamment à travers des autorisations de fortification. Le droit de se fortifier étant un privilège régalien, ces autorisations ne sont remises que par le roi en personne ou par un de ses représentants en Bretagne. Ainsi, en 1593, le sieur de Sourdéac demande au sieur du Liscoët de fortifier la place de Rostrenen pour le compte de l'armée Royale<sup>762</sup> après que cette dernière a repris la place sur les Ligueurs. La remise en état de certaines places et leur réutilisation est aussi régulièrement l'œuvre de bandes de soudards. Les nombreux faits et gestes de La Fontenelle illustrent cette réutilisation quasi systématique des places prises. Beaucoup de places investies par ce brigand sont ensuite renforcées afin d'en faire un repaire inexpugnable, ce qu'il réalise à l'île Tristan. Après s'être emparé de l'île et du bourg de Douarnenez, ce brigand fait renforcer son refuge insulaire pour qu'il soit imprenable. Tout comme La Fontenelle, de nombreux brigands et bandes de soudards renforcent des bâtiments plus ou moins sommaires dans lesquels ils se retranchent.

Hormis la réutilisation des places, certains assaillants préfèrent détruire leur objectif, à la suite du siège. Tout au long du conflit, de nombreuses places sont donc détruites pour différentes raisons. Un des motifs de ces nombreuses destructions, est la peur de voir la place retomber aux mains de l'ennemi. Une place difficilement acquise et préjudiciable est souvent détruite par la suite. C'est le cas du fort de Crozon, bien que stratégiquement intéressant, il est rasé à la suite de sa prise en novembre 1594 par les hommes du maréchal d'Aumont. Ce dernier ne veut plus du fort qui pourrait retomber entre les mains des Ligueurs et menacer de nouveau la ville de Brest. Les destructions visent surtout à se protéger des bandes de brigands. En effet tout au long du conflit, plusieurs places deviennent de véritables repaires de gens de guerre. Les garnisons installées se comportent davantage comme des brigands plutôt que comme des soldats réguliers. Ainsi une place comme Le Granec, appartenant à La Fontenelle, est démantelée sur ordre de Mercoeur lui même. Apprenant les exactions de ce capitaine et de sa bande, le duc ordonne à ses soldats de brûler

---

760 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile...*, *op.cit.*, col. 1611.

761 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 440.

762 *Ibid.*, col. 1562.

la place<sup>763</sup>. Les Royaux font de même avec le château de Guerrand. Investie par La Fontenelle sur ordre de Mercoeur, la place est reprise par les Royaux peu de temps après. De peur qu'elle ne retombe entre les mains de gens de guerre, elle est détruite à l'issue du siège<sup>764</sup>. Bon nombre de places connaissent ce sort comme la maison de La Chesnaye, dont les côtés sont abattus et les fossés comblés de façon à ce que : « les ennemis ne puissent l'occuper »<sup>765</sup>. Ces destructions qui arrivent tôt dans le conflit ne sont pas systématiques,. Ainsi, à l'image de la maison de La Chesnaye, beaucoup de places ne sont pas rasées mais simplement démilitarisées afin qu'une garnison ne puisse plus s'y installer. La forteresse du Guildo connaît le même sort en 1598. La destruction des places fortes est aussi motivée par des raisons financières. La province de Bretagne, en tant que pays d'État, est en partie autonome financièrement. Cette autonomie passe par l'entretien des garnisons et des places fortes. Aussi la situation financière de la Bretagne pendant le conflit n'est pas au mieux et les États bretons essayent de diminuer les dépenses. Par conséquent, certaines places sont détruites ou démilitarisées pour des raisons financières, elles n'ont pas une importance stratégique prépondérante et l'entretien d'une garnison dans la place coûte cher.<sup>766</sup> Les États se plaignent du coût des garnisons et refusent de participer à l'entretien de certaines d'entre elles, aussi elles préfèrent démanteler les places, ce qui revient à moins cher et se révèle aussi préjudiciable pour l'ennemi. Ces destructions se font à la suite de lettres du roi ou de ses représentants en Bretagne. Mercoeur, bien que destitué de sa charge par le roi continue de faire comme s'il était gouverneur. Ainsi, il ordonne dans le règlement pour la Ligue en Bretagne que : « Les châteaux et places fortes prises sur l'ennemi seront démantelées selon qu'il sera nécessaire »<sup>767</sup>. Ce qu'il fait à Kérouzéré où il envoie une « commission pour raser ledit Kérouzéré et autres places qui ont tenu contre nous »<sup>768</sup>. Toutefois, ces destructions ne sont pas systématiques et le duc fait souvent réparer les places prises. Les lieutenants généraux pour le roi dans la province agissent de même, à l'instar de Dombes qui ordonne la démolition de Beaumanoir-Eder, repaire originel de La Fontenelle<sup>769</sup>. Toutefois la majorité des opérations de démilitarisation et de démolition des places fortes ont lieu à la fin du conflit. Afin de renforcer son pouvoir et de pacifier son royaume, Henri IV mène une grande campagne de démilitarisation. En Bretagne cette politique se caractérise en 1598 par de nombreux arasements de murailles de villes, ou de places fortes. Les murs des villes de Guingamp et Morlaix sont ainsi en partie ouverts. Des places fortes comme le

---

763 DUVAL Michel, « Démilitarisation des forteresses... »..., *op.cit.*, p. 287.

764 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Basse-Bretagne...*, *op.cit.*, p. 116.

765 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 288.

766 LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne...*, *op.cit.*, p. 222.

767 MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile...*, *op.cit.*, col. 1535.

768 *Ibid.*, col. 1513.

769 *Ibid.*, col. 1512.

Plessis-Bertrand, Hédé et Le Guildo sont démilitarisées ou rasées. Ces travaux, qu'ils aient lieu pendant le conflit ou à sa fin, sont réalisés par la population locale. Toutefois ils ne sont pas tous faits dès le lendemain et certaines destructions mettent du temps à être réalisées et ne sont pas totalement exécutées. Ainsi la tour de Cesson est démantelée dans les mois qui suivent le conflit, toutefois les artificiers qui sapent la forteresse ne finissent pas leur travail et laissent la tour à moitié ouverte<sup>770</sup>. Au Grand-Fougeray, le château est seulement partiellement démantelé puisqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, on signale encore trois tours en dehors du donjon<sup>771</sup>.

Alors que l'on pourrait penser que les places prises sont réutilisées, la réalité prouve en partie le contraire. Suite aux sièges, certaines places sont exploitées par les assaillants, car elles sont stratégiquement intéressantes pour la suite des opérations. Elles sont aussi investies par des bandes de brigands qui s'en servent de repaire. Toutefois, bon nombre de places sont jugées inutiles et démilitarisées ou détruites. Ces travaux sont motivés par des raisons stratégiques, car les assaillants ne veulent pas que la place retombe aux mains des ennemis ni aux mains des brigands. De plus, l'entretien des places et des garnisons coûte cher, aussi, pour des raisons financières, de nombreuses places sont démantelées. Ces travaux se font pendant le conflit mais surtout à la fin. Le roi, lorsqu'il vient en Bretagne, continue sa politique d'arasement des petites places et ordonne la démolition de nombreuses places fortes en Bretagne, aussi bien des petits châteaux que des murailles de villes.

c) Quand la place ne passe pas à l'ennemi : devenir et réorganisation de la défense.

Pas systématiquement victorieux, il arrive que la fin du siège se solde par un échec des assaillants. Les défenseurs repoussent les éventuels assauts, et, pour quelconques raisons, les assaillants lèvent le siège et battent en retraite. Bien qu'ayant résisté, la place porte encore les stigmates des combats. Aussi, pour les assiégés, l'heure est à la remise en défense de la place afin qu'elle ne soit pas attaquée de nouveau. De plus, cette question de l'après siège concerne aussi les alentours de la place.

Alors que les assaillants battent en retraite, la place se relève du siège qu'elle vient de subir. Ce siège peut être caractérisé notamment par des bombardements, des travaux d'approche plus ou moins avancés ainsi qu'une brèche. La place est fragilisée, aussi : afin d'éviter une reprise rapide, les défenseurs doivent y placer une grosse garnison. En mars 1589, Mecoeur s'empare de

<sup>770</sup> Se référer à l'annexe 19, montrant la tour de Cesson en partie rasée.

<sup>771</sup> DUVAL Michel, « Démilitarisation des forteresses... », *op.cit.*, p. 286.



Rennes puis va sur Vitré, toutefois, il fait l'erreur de ne pas laisser beaucoup de troupes. Quelques semaines plus tard, les Royaux présents dans Rennes se soulèvent, la ville retourne dans le giron royal, et une forte garnison est installée dans la ville afin qu'elle ne soit pas reprise<sup>772</sup>. Ainsi, les Royaux ne refont pas la même erreur que les Ligueurs, et installent un nombre important de soldats capables de défendre la ville. Cette reprise rapide de la place, faute de garnison peut être aidée par la population locale. Aussi, à Quintin, en 1592, les habitants aident le sieur de la Giffardière à reprendre la ville peu de temps après la prise par les Ligueurs. Pour cela, ils «engagèrent la garde et la garnison à jouer et à boire »<sup>773</sup>, permettant ainsi aux troupes royales de surprendre la place. Aussi, il est important pour les défenseurs de surveiller la ville et d'empêcher toute forme de trahison de se développer. Même lorsque la place est majoritairement acquise à un parti, il fait « mater la population », capable de trahir la place. En 1590, la ville de Vitré manque d'être emportée par plusieurs surprises, notamment une trahison permettant à des Ligueurs de s'introduire dans la ville<sup>774</sup>. L'après siège ne concerne pas seulement la garnison et la population de la place. Pour les défenseurs, il faut aussi remettre en état la place et renforcer son système défensif, éventuellement endommagé. Ainsi à Vitré, les murs écroulés pendant le siège sont reconstruits<sup>775</sup> et l'on ajoute un éperon au système défensif. Cet ouvrage est construit à l'angle Nord-Est de la place, là où les assaillants ont installés leur artillerie.

Cette remise en état de la place au lendemain des opérations militaires, ne concerne pas que la place. Aussi, les défenseurs remettent en état les alentours du site, à commencer par les faubourgs, dans le cas d'une ville. Lors du siège de Vitré, la place n'est pas préparée au siège, les assaillants investissent donc les faubourgs et s'y logent. A la fin du siège, les défenseurs sortent de la ville et brûlent les faubourgs : cet incendie est à la fois une vengeance après l'intervention des faubourgs dans l'attaque de la ville et aussi une manière de dégager les alentours et se protéger d'un possible futur siège<sup>776</sup>. Les petites places sont aussi concernées par cette remise en défense du site assiégé. A Vitré, l'armée de secours menée par Dombes purge le pays de petites places tenant encore pour le Ligue et gênant toujours les Vitréens<sup>777</sup>. Ce renforcement de la défense de la place ne concerne pas seulement le bâti. Il arrive que les défenseurs, quelquefois aidés d'une armée de secours qui permet la levée du siège, poursuivent les assaillants dans leur retraite. En 1588, les troupes d'Henri de Navarre poursuivent et affrontent celles de Mercoeur dans le faubourg nantais de

---

772 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 79.

773 MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile...*, *op.cit.*, p. 422.

774 *Ibid.*, p. 392.

775 Se reporter à l'annexe 20 sur les murailles de Vitré.

776 HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... »..., *op.cit.*, p. 135.

777 LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne...*, *op.cit.*, p. 95.

Pirmil, alors que ces dernières battent en retraite. Cette poursuite des assaillants se retrouve aussi en 1592 lors du déblocage du siège de Craon. Les hommes de Mercoeur poursuivent les Royaux, alors en pleine débâcle. Cette panique générale des assaillants secoue bon nombre de places voisines puisque les Ligueurs s'emparent en quelques jours de Château-Gontier, Sablé-sur-Sarthe, Laval, Châteaugiron, Mayenne et Domfront<sup>778</sup>. A l'instar du siège de Craon, les défenseurs peuvent profiter de la retraite des assaillants et de leur désorganisation, pour les poursuivre, accentuer leurs pertes et s'emparer de quelques places voisines, afin que la région retombe aux mains des défenseurs.

La fin du siège, victorieuse pour les défenseurs, est marquée par une reprise en main générale, à la fois de la place et des alentours. La place est renforcée, aussi bien les édifices que la garnison, et la population est étroitement surveillée. Les alentours de la place sont aussi repris en main, les assaillants sont poursuivis dans leur retraite et les paroisses voisines tenant pour les assaillants sont purgées. Les alentours proches de la place sont remis en ordre, notamment les faubourgs qui peuvent être incendiés afin de renforcer la place.

La suite du siège est donc un moment important, aussi bien pour les assaillants que pour les défenseurs. Tout d'abord, dans le cas d'une prise de la ville par les assaillants, il faut appliquer la capitulation. Cet acte théorique, n'est pas toujours respecté et on constate de nombreux débordements notamment des pillages. La question des morts et des prisonniers est aussi réglée à la suite des opérations. Une fois la place investie, il appartient aux assaillants de la démolir ou de la réutiliser. Ce choix se fait en fonction de critères politiques, stratégiques et financiers, et à la fin du conflit bon nombre de places sont rasées ou démilitarisées. La fin du siège peut aussi être marquée par l'échec des assaillants. Aussi, les défenseurs, toujours maîtres de la place, reprennent en main le site et ses alentours, notamment en chassant les ennemis et en augmentant la défense de la place.

Qu'il s'agisse d'une opération menée contre une place importante, ou d'une attaque de manoir, le siège suit globalement le même cours. Ainsi, pour les assaillants, le siège débute par une arrivée rapide devant la place pour la surprendre. Ils bloquent le plus hermétiquement possible la place et entament des travaux d'approche si elle résiste toujours. Durant toutes ces opérations, les défenseurs sont sommés de se rendre. S'ils refusent, les assaillants persistent dans leur attaque. Régulièrement, les assaillants ont recours au canon, sa simple mention ou simple vue peut faire tomber une place. Lorsque celle-ci résiste, les assaillants ont recours à la canonnade. Acte

---

<sup>778</sup> LE GOFF Hervé, « Je parais en effet ce que je ne suis pas... »..., *op.cit.*, p. 183.

fort et symbolique, le but est de forcer la place à se rendre, notamment en créant une brèche. Toutefois, ces travaux d'accession à la place peuvent être longs, les capitaines des troupes assaillantes essaient donc de tenir leurs troupes face à la lenteur de l'approche. Des petites opérations parallèles sont alors menées, soit contre des petites places soit pour le ravitaillement. En effet, l'approvisionnement des troupes est insuffisant et les soldats, lors des sièges et des campagnes, sont obligés de vivre sur la population. En ce qui concerne les défenseurs, la préparation au siège est importante. La peur du siège secoue un bon nombre de places, les habitants sont méfiants les uns des autres. La défense de la place est améliorée, les effectifs sont augmentés et des vivres sont amassés. La population locale est mise à contribution, par la fourniture de vivres ou l'aide à la défense. Elle est aussi taxée pour financer le conflit. Certaines places, notamment les villes, améliorent leur défense en brûlant les alentours. Une fois la place bloquée, elle peut se rendre rapidement ou tenir. Cette résistance est due aux bonnes défenses, à la combativité des défenseurs, mais aussi à leur motivation. En effet, ils espèrent ou attendent l'arrivée d'un secours pour aider la place. Une fois la place bloquée, plusieurs issues sont possibles, tant pour les assaillants que pour les assiégés. Le siège peut être levé, la plupart du temps face à l'arrivée d'une armée de secours. Les assaillants fuient face à l'armée ennemie ou bien ils tiennent et affrontent le secours lors d'une bataille de déblocage. Les assaillants peuvent aussi être déstabilisés par la mort d'un capitaine important dans leurs troupes, ils peuvent également souffrir de l'épuisement à la suite d'un long siège et se voient obligés de se retirer. Toutefois, la place ne résiste pas toujours et les assaillants peuvent emporter la place. La prise de l'objectif se fait souvent par trahison ou surprise, toutefois, l'artillerie peut aussi avoir raison des défenses. Une brèche est faite et les assaillants forcent la place et l'emportent lors d'un assaut. Les défenseurs sont bien souvent massacrés et la place pillée. La fin du siège est réglée par une capitulation. L'acte règle le devenir des assiégés, de leurs biens et celui des habitants de la place. Cependant, les assaillants ne respectent pas tout le temps la capitulation. La place est souvent pillée, quelques défenseurs sont tués ou fait prisonniers. En ce qui concerne les fortifications, elles ne sont pas tout le temps réutilisées et certaines sont détruites. Si la place résiste et ne passe pas à l'ennemi, elle est réparée et renforcée, notamment grâce à une nouvelle garnison. Concrétisant l'aboutissement d'une longue préparation, l'attaque d'une place forte est donc une opération réglée. Malgré les différentes issues possibles et toute la diversité qui entoure les sièges, les assaillants comme les assiégés utilisent des moyens de défense et d'attaque qui se retrouvent partout dans la province.

## **Conclusion**

Au terme de ces deux années de recherche, consacrées à l'étude des sièges et attaques de places fortes en Bretagne au temps de la Ligue, il convient d'en tirer quelques conclusions. Lorsqu'il a fallu commencer le mémoire, j'étais loin de m'imaginer un tel résultat. Ce travail, assurément perfectible, se penche sur la guerre de la Ligue en Bretagne et plus particulièrement sur les différentes opérations menées contre les places fortes. Il peut donc s'intercaler dans la continuité des ouvrages sur la Ligue en Bretagne, notamment les études plus globales comme celles d'Hervé Le Goff ou des travaux universitaires comme ceux de Pauline Ruen ou d'Éric Ledoux. Ce mémoire peut aussi s'insérer dans le cadre des études sur l'histoire militaire. A l'instar des travaux d'Hervé Drevillon ou de plus jeunes chercheurs comme Paul Vo-Ha, notre étude traite de l'histoire militaire, dans le cas présent sur la Ligue en Bretagne.

A l'issue de l'introduction de ce mémoire, quelques questions se posaient. Ces questions, véritables fils conducteurs de cet ouvrage, ont finalement trouvé des réponses. Aussi, nous avons exposé la réalité des actions menées contre les places fortes pendant cette période : le déroulement et l'importance des opérations, ainsi que les diverses cibles et les différentes façons d'attaquer ces cibles. Et, à terme, nous en avons tiré quelques conclusions.

Un des aspects les plus marquants du conflit est que la guerre de la Ligue, bien qu'ayant lieu à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, possède encore de nombreuses traces de l'époque médiévale. Ces héritages du Moyen Âge se retrouvent à divers niveaux. Ainsi, lorsque l'on a abordé dans un premier temps les fortifications parsemant la province, on trouve toujours de nombreux édifices datant du Moyen-Age. Attaquées pendant le conflit, ces constructions offrent la plupart du temps un système défensif vieux d'un siècle. Les fortifications bastionnées sont peu répandues en Bretagne et nombre de places fortes comptent encore sur de vieilles murailles pour résister. L'aspect médiéval du conflit ne se limite pas aux édifices. Aussi, les armées opérant en Bretagne sont en partie issues d'un recrutement archaïque : le ban et l'arrière-ban, hérité de l'époque médiévale. Malgré le développement de l'infanterie, la cavalerie est encore très présente parmi les troupes. Les hommes sont lourdement armés, et, bien que les chevaux ne soient plus caparaçonnés, certains cavaliers ressemblent toujours aux chevaliers : ils utilisent des piques, hallebardes, lances et épées pour combattre. Les opérations menées sont généralement des attaques de places fortes. Pour les attaquer et s'en emparer, les assaillants ont bien souvent recours aux surprises. Les trahisons et les

capitulations permettent aussi de s'emparer de la place. Les assaillants disposent régulièrement d'artillerie, malgré son encombrement et la difficulté pour la déplacer, l'artillerie se révèle souvent décisive. Tout comme lors des dernières guerres médiévales, l'artillerie provoque toujours l'effroi. Aussi, certains défenseurs préfèrent capituler dès la vue du canon. Ces différents aspects du conflit sont également présents dans les guerres du Moyen-Age. Les traces laissées par cette période sont encore nettement visibles lors de la guerre de la Ligue.

Toutefois, le conflit possède également de nombreuses caractéristiques qui en font une guerre typique de l'époque moderne. Ces attributs du XVI<sup>e</sup> siècle, visibles dans le conflit, se retrouvent notamment dans les places fortes attaquées. Bien que la plupart des fortifications bretonnes soient anciennes, on trouve néanmoins des traces d'aménagements récents. Ces nouvelles fortifications bastionnées se répandent ponctuellement dans la province. Le plus souvent ce sont des aménagements qui sont faits sur des structures déjà existantes. Ainsi, on remarque l'ajout de bastions sur certains châteaux comme ceux de Brest, Nantes ou Saint-Malo. Ces aménagements ponctuels ne sont pas les seuls travaux typiques du XVI<sup>e</sup> siècle. Aussi, pendant le conflit, les Espagnols construisent des forts bastionnés, conçus pour résister à l'artillerie. Ces édifices, bien réparés et pouvant tenir longtemps face au canon, se retrouvent à Blavet et à Crozon. Outre les fortifications, on note dans cette guerre plusieurs aspects typiques des conflits modernes. La guerre de la Ligue est une guerre de sièges. De ce fait, l'immense majorité des affrontements se fait lors d'attaques de places fortes. On recense peu de batailles rangées et bien souvent, il s'agit de batailles de déblocage, ayant lieu suite à un siège. Les opérations militaires se concentrent donc sur l'attaque des places fortes. Ces attaques se font essentiellement avec de l'artillerie. En effet, malgré son poids et les difficultés pour le transporter, le canon fait figure d'arme quasiment indispensable dans ce conflit. Employé comme outil de négociation et comme arme de destruction, le canon est régulièrement utilisé. Son absence entraîne les troupes à faire de la petite guerre et les empêche de s'attaquer à des objectifs plus importants.

Le conflit ligueur se caractérise en partie par ce double aspect à la fois de conflit moderne, mais arborant partiellement un visage médiéval. Le XVI<sup>e</sup> siècle se distingue notamment par la transformation des armées : l'infanterie est davantage présente et les armes changent. C'est une période de transition entre la hallebarde et l'arquebuse. Les évolutions sont progressives, aussi certains aspects du conflits changent plus rapidement que d'autre. De ce fait, on voit une juxtaposition d'éléments caractéristiques de l'époque moderne avec des éléments davantage médiévaux. L'armement des troupes peut parfaitement illustrer le phénomène, puisqu'il mêle à la fois des armes médiévales comme la lance avec des équipements plus récents tels que l'arquebuse.

Toutefois, l'idée principale de cette conclusion concerne les sièges et les attaques de places fortes, élément central de notre propos. Ces opérations ne peuvent pas être étudiées dans leur globalité du fait de leur hétérogénéité. Les actions menées contre les places fortes sont très variées tant les objectifs sont divers. Durant le conflit, on observe une multitude d'opérations menées contre différentes places : des villes, des châteaux, des manoirs et des petites places. Inéluctablement, elles ne se déroulent pas de la même manière et sont envisagées différemment. Certaines sont uniquement attaquées par surprise, notamment des petites places, investies rapidement par des petites troupes, sans artillerie. En revanche, d'autres, plus résistantes, nécessitent de poser un siège pour s'en emparer. De ce fait, les manières d'aborder une place sont différentes. Ces différences dépendent d'une multitude de facteurs. Ils concernent la place : son système défensif, la garnison qui s'y trouve, les vivres et la motivation des habitants à la défendre. Ils concernent également les assaillants : leur nombre, l'artillerie dont ils disposent, leurs informations sur la place et les éventuels contacts intra-muros. Outre ces deux protagonistes, les alentours participent aussi à l'attaque d'une place, ils peuvent influencer les assaillants ou les défenseurs. De plus, il faut compter sur la possible arrivée d'une armée de secours. Tous ces éléments doivent être pris en compte lors de l'attaque d'une place, ce qui explique la diversité des opérations menées. Face à l'objectif, il se peut que le plan préparé échoue, la surprise ne fonctionne pas ou les défenseurs résistent mieux que prévu. De ce fait, les assaillants ont la possibilité de poser le siège ou bien ils rebroussement chemin. Lors des sièges, les places sont bloquées, et les assaillants ont régulièrement recours au canon. L'artillerie, qui se développe au XVI<sup>e</sup> siècle, est de plus en plus utilisée par les troupes. Les assaillants peuvent prendre une place uniquement en montrant le canon aux défenseurs et, si ces derniers résistent, la place est canonnée. Le cas échéant, les assaillants battent la place avec le plus de pièces d'artillerie possible. Le but est de réduire rapidement la capacité de résistance de l'objectif. Par ailleurs, les canons utilisés par les assaillants ne sont pas les plus performants. Alors que l'artillerie se développe, les armées présentes en Bretagne disposent de moyens globalement faibles. Les canons ne sont pas tous de bonne qualité, aussi, des constructions médiévales sont capables de leur résister. Au terme du siège, les assaillants sortent soit vaincus soit vainqueurs de l'affrontement. Lorsqu'ils sont vaincus, les attaquants quittent la place et se retirent le plus en ordre possible. Dans le cas contraire, la défaite des assiégés est scellée par une capitulation. La diversité des opérations se retrouve aussi dans cet acte : les différentes clauses énoncées règlent en partie le sort des vaincus. Par conséquent, les issues des sièges et l'avenir des vaincus sont rarement établis d'avance: ils dépendent à la fois des assaillants et de la résistance des défenseurs. Étant donné que les sièges sont quasiment les seules opérations militaires menées en Bretagne

pendant le conflit, leur conséquence est notable. Qu'il s'agisse d'opérations de grande envergure ou de petites attaques, tous les sièges ont un impact sur le déroulement global du conflit. Les actions menées participent à l'épuisement global de l'ennemi, en le privant de ses ressources et de ses lieux de retraite. Certaines petites attaques participent légèrement à ce processus, au contraire d'autres opérations plus décisives, qui affaiblissent sérieusement les capacités de l'ennemi.

Aussi, pour conclure sur les sièges, on peut donc dire qu'il n'y a pas de modèle typique : chaque opération est différente. Cette diversité peut qualifier la plupart des éléments entourant les sièges, elle s'applique aussi bien aux protagonistes, qu'aux moyens de défendre et d'attaquer les places, ainsi qu'à tous les autres aspects que nous avons abordé. Par ailleurs, les impacts de ces opérations sont également variés. Comme partout ailleurs dans le royaume, les attaques et sièges de places fortes constituent donc la majorité des opérations. Toutefois il serait intéressant de mener la même étude sur une autre province du royaume, afin d'en connaître les réalités.

## Sources

### Archives départementales d'Ille-et-Vilaine (ADIV) :

- C 2912-2917, *Comptes de l'extraordinaire des Guerres (1593-1598)*
- C 3669, *Affaires militaires : étapes et fourrages, garnisons depuis 1591 et guerres de la Ligue*
- 1 F 1124, *Fonds la Borderie, organisation militaire et différents événements militaires*
- 23 J 56, *Validation générale de tout ce que le sieur de Sourdéac à fait et exécuté pendant la guerre*
- 23 J 57, *Pièces relatives à la famille Boiséon*

### Sources imprimées :

- ARADON Jérôme d', « Journal... » dans Morice Pierre Hyacinthe et Taillandier Charles, *Histoire civile et ecclésiastique de la Bretagne : tirés des archives de cette province, de celles de France & d'Angleterre, des recueils de plusieurs sçavans antiquaires & mis en ordre*, Paris, Gregg International Publishers, 1968, tome II, pages CCLVII-CCLXXV.
- AUBIGNÉ Théodore Agrippa d', *Histoire Universelle. Tome VIII, 1588-1593*, Paris, Renouard, 1886-1909.
- AUBIGNÉ Théodore Agrippa d', *Histoire Universelle. Tome IX, 1594-1602*, Paris, Renouard, 1886-1909.
- AUDREN DE KERDREL Vincent, « Documents inédits relatifs à l'histoire de la Ligue en Bretagne », *BMSAIV*, 1862, pages 235-260.
- BARTHÉLÉMY Anatole de, *Choix de documents inédits sur l'Histoire de la Ligue en Bretagne*, Nantes, Société des Bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne, 1880.
- CARNÉ Gaston de, *Correspondance du Duc de Mercoeur et des ligueurs bretons avec l'Espagne. Tomes 1 et 2. Publiés avec une préface historique et des notes par Gaston de Carné... Collections numérisées - Université de Rennes 2, consulté le 12 novembre 2015, <http://bibnum.univ-rennes2.fr/items/show/683>*



- COURTECUISSÉ, « Le premier siège de Quintin sous la Ligue : capitulation de la ville et du château 21 novembre 1589 et 16 octobre 1602 », *BMSECN*, tome LVII, 1957, pages 53-57.
- CROIX Alain, *Moi, Jean Martin, Recteur de Plouvellec : curés journalistes, de la Renaissance à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle*, Rennes, Apogée, 1993
- DE LA NICOLIERE-TEIJEIRO M., « Actes extraits des titres de Rohan, fonds Bizeul » Déposition de maître Guillaume Baillergeau, *Bulletin de la société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure*, t. 33, 1894, p. 154-187.
- FATY Commandant, « Comptes des miseurs de la ville de Quimper en fonction pendant les années 1594, 1596, 1597 à l'époque de la Ligue en Bretagne », *Bulletin de la société d'archéologie du Finistère*, tome XII, 1885, pages 129-212.
- HANZELET (Jean Appiert dit), THYBOUREL (François), Recueil de plusieurs machines militaires et feux artificiels pour la guerre... Pont-à-Mousson, impr. de C. Marchand, 1620.
- JOÛON DES LONGRAIS Frédéric, « Informations du sénéchal de Rennes en 1589 contre les ligueurs », *BMSAIV*, tome XLI, 1911, 1<sup>ère</sup> partie, p. 5-190, tome XLI, 1912, 2<sup>ème</sup> partie, p. 190-318.
- MONTMARTIN Jean du Matz sieur de, « Mémoires... », dans Morice Pierre Hyacinthe et Taillandier Charles, *Histoire civile et ecclésiastique de la Bretagne : tirés des archives de cette province, de celles de France & d'Angleterre, des recueils de plusieurs sçavans antiquaires & mis en ordre*, Paris, Gregg International Publishers, 1968, tome II, pages CCLXVII-CCCXVI.
- MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile et ecclésiastique de la Bretagne : tirés des archives de cette province, de celles de France & d'Angleterre, des recueils de plusieurs sçavans antiquaires & mis en ordre*, tome III, Paris, Gregg International Publishers, 1968 (première édition 1750).
- MORICE Pierre Hyacinthe et TAILLANDIER Charles, *Histoire ecclésiastique et civile de Bretagne, composée sur les auteurs et les titres originaux, ornée de divers monumens, & enrichie d'une dissertation sur l'établissement des Bretons dans l'Armorique, & de plusieurs notes critiques*, Paris. 1968 (première édition 1750).
- PARIS-JALLOBERT Paul, *Journal historique de Vitré ou Documents et notes pour servir à l'histoire de cette ville*, Mayenne, Éditions régionales de l'Ouest, 1995 (première édition 1880).
- RAISON DU CLÉZIOU Alain « Documents inédits pour servir à l'histoire de la Ligue en Bretagne », *BMSECN*, tome xxxvii, 1898, pages 36-111 et tome XLII, 1904, pages 35-79.
- RAISON DU CLÉZIOU Alain, « Journal de François Grignart, escuier du sieur de Champsavoy (1551-1607) », *BMSECN*, vol. 37, 1899, pages 37-110.

- RAISON DU CLÉZIOU Jacques « Un capitaine protestant pendant les guerres de la Ligue, Abel Gouicquet sieur de Vaupatry », *BMSECN*, tome LXXIX, 1949, pages 23-29.
- ROLLAND Amélie, *Le journal de Jean Pichart, notaire royal et procureur au Parlement de Rennes (1589-1598)*, Mémoire de master 2 sous la direction de Philippe Hamon, Université Rennes 2, 2010.
- ROSNYVINEN DE PIRE Christophe, « Histoire particulière de la Ligue en Bretagne », dans *Histoire des ducs de Bretagne* de Pierre-François Guyot-Desfontaines, tomes III et IV, Paris, Rollin 1739.
- THOU Jacques-Auguste de, *Histoire Universelle de Jacques-Auguste Thou, depuis l'an 1543 jusqu'en 1607*, Londres 1734, 16 vol., publié dans la collection Textes Littéraires Français, Genève, Droz 1981.
- WAQUET Henri, *Mémoires: du chanoine Jean Moreau sur les guerres de la Ligue en Bretagne, publiés par Henri Waquet*, Rennes, Quimper : archives départementales, 1960.

## Bibliographie

### **Instruments de travail :**

- JOUANNA Arlette (dir.), *Histoire et dictionnaire des guerres de Religion*, Paris, Robert Laffont, 1998.
- BELY Lucien (dir.), *Dictionnaire de l'Ancien Régime : royaume de France (XVI<sup>ème</sup>-XVIII<sup>ème</sup> siècles)*, Paris, PUF, 1996.
- CORVISIER André (dir.), *Dictionnaire d'art et d'histoire militaires*, Paris, PUF, 1988.
- FURETIERE Antoine, *Le dictionnaire universel d'Antoine Furetière*, Paris, Le Robert, 1984.
- LE GOFF Hervé, « Le WHO'S WHO BRETON DU TEMPS DE LA LIGUE » *Dictionnaire prosopographique de la Ligue en Bretagne*, Document non imprimé, disponible à la consultation auprès de Philippe HAMON : [philippe.hamon@univ-rennes2.fr](mailto:philippe.hamon@univ-rennes2.fr)
- OGÉE Jean Baptiste, *Nouveau dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne*, Rennes, Molliex, 1845.

- VIOLLET LEDUC Eugène, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, B. Bance, 1854. Consulté en ligne sur Google Books le 14 février 2017, [https://books.google.fr/books?id=AysDAAAQAAJ&pg=PA437&hl=fr&source=gbs\\_selected\\_pages&cad=2#v=onepage&q&f=false](https://books.google.fr/books?id=AysDAAAQAAJ&pg=PA437&hl=fr&source=gbs_selected_pages&cad=2#v=onepage&q&f=false)

### **Ouvrages :**

- AMBROISE Benoît, *Saint-Brieuc pendant les guerres de la Ligue (1589-1598)*, Mémoire de master 2 sous la direction de Philippe Hamon, Université Rennes 2, 2010.
- AMBROISE Benoît, « Une bataille pendant les guerres de la Ligue : la bataille de Saint-Brieuc (31 juillet-11 août 1592) », *BMSECA*, tome CXLII, 2014, pages 237-261.
- BAUDRY Joséphine, *La Fontenelle le ligueur et le brigandage en Basse-Bretagne pendant la Ligue (1574-1602)*, Nantes, L. Durance, 1920.
- BELLEVÛE Marquis de, « Les guerres de la Ligue dans le pays de Chateaubriand », *Bulletin Archéologique de l'Association Bretonne*, 1905, tome XXIII, pages 131-151.
- BENEDICT Philip, *Rouen during the wars of Religion*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981.
- BERNARD Daniel, « Documents pour servir à l'histoire des guerres de la Ligue en Basse-Cornouaille : Exploits du baron de Camors (1596) », *Bulletin de la société d'archéologie du Finistère*, tome XXXVIII, 1911, pages 281-291.
- BEUVE Abbé, *Pontorson*, Rennes, édité par l'Association pour la sauvegarde et la mise en valeur du prêche de Pontorson et du patrimoine local, 1991.
- BINET Henri, « Question de crédits interalliés au XVI<sup>ème</sup> siècle, l'intervention anglaise en Bretagne pendant la Ligue (1591-1595) » *Bulletin philologique et historique du Comité des travaux historiques*, Paris, Imprimerie nationale, 1925.
- BOQUIEN Bertrand, « « La place d'Ancenis, plaque tournante de la Ligue dans le pays nantais » Nantes et le pays nantais au moment de l'Édit », *Société archéologique et historique de Nantes et de la Loire-Atlantique*, bulletin hors-série, Nantes, 1999, p. 55-69, p. 61.
- BOURDE DE LA ROGERIE Henri, « Prise de Carhaix en 1590 », *Bulletin de la société archéologique du Finistère*, tome XXV, 1898, pages 255-273.

- BOURGES Thomas, *Les villes du centre Bretagne pendant les guerres de la Ligue (1589-1598) : l'axe Redon-Carhaix, un espace trop oublié dans les études du conflit*, Mémoire de master sous la direction de Philippe Hamon, Université Rennes 2, 2013.
- BOURQUIN Laurent, *Les nobles, la ville et le roi : l'autorité nobiliaire en Anjou durant les guerres de Religion*, Paris, Belin, 2001.
- BUFFET Henri-François, *La ville et la citadelle du Port-Louis*, Bahon-Rault, Rennes, 1962.
- BURON Emmanuel et MENIEL Bruno (dir.). *Le Duc de Mercoeur (1558-1602) : les armes et les lettres*, Rennes, PUR. 2009.
- CADIOU Didier, « 1594 : le siège de la pointe des Espagnols » *Avel Gornog*, n°13, 2005, p 2-18.
- CARPI Olivia, *Une république imaginaire, Amiens pendant les troubles de Religion (1559-1597)*, Paris, Belin, 2005.
- CASSAN Michel, « La réduction des villes ligueuses à l'obéissance », *Nouvelle revue du XVI<sup>ème</sup> siècle*, n°22/1, p 159-174, 2004.
- CASSAN Michel, *Le temps de guerres de Religion : le cas du Limousin (vers 1530-vers 1630)*, Paris, Publisud, 1996.
- CHAGNIOT Jean, *Guerre et société à l'époque moderne*, Paris, PUF, 2001.
- CHALINE Olivier, *La bataille de la Montagne Blanche ( 8 novembre 1620), un mystique chez les guerriers*, Paris, Noesis, 1999.
- CHARTIER Erwan, « Le folâtre Guyon. Guy Eder de la Fontenelle, un *condotierre* breton », *ArMen*, n°133, mars/avril 2003, pages 16-23.
- COLLINS James B., *La Bretagne dans l'État royal : classes sociales, état provinciaux et ordre public : de l'Édit d'Union à la Révolte des bonnets rouges*, Rennes, PUR, 2006.
- CONSTANT Jean-Marie, *La Ligue*, Paris, fayard, 1996.
- CONSTANT Jean-Marie, *Les Français pendant les guerres de Religion*, Paris, Hachette, 2002.
- CONSTANT Jean-Marie, *Les Guise*, Paris, Hachette, 1984.
- CORVISIER André, *Armées et sociétés en Europe de 1494 à 1789*, Paris, PUF, 1976.
- CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France : Tome 1, des origines à 1715*, Paris, PUF, 1997.
- CORVISIER André, « La société militaire et l'enfant », *Annales de démographies historiques*, 1973, volume 1, pages 327-343.
- CORNETTE Joël, *Histoire de la Bretagne et des bretons ; 1. Des âges obscurs au règne de Louis XIV*, Paris, Seuil, 2008.
- CROIX Alain, *L'âge d'or de la Bretagne : 1532-1675*, Rennes, Ouest-France 1996.

- CROUZET Denis, *Les guerriers de Dieu. La violence au temps de troubles de Religion (vers 1525-1610)*, Seyssel, Champ Vallon, 1990, 2 vol.
- DAUSMENIL Joseph, *Histoire de Morlaix*, Peronnas, éditions de la Tour Gile, 1995.
- DE CROUY-CHANEL Emmanuel, «Les armes à feu dans la défense et la prise de petits châteaux au XVI<sup>e</sup> siècle », *Fortifier sa demeure du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle : actes du 5e colloque de Bellecroix*, 16-18 octobre 2015, Chagny, Centre de castellologie de Bourgogne, 2016.
- DESCIMON Robert, *Qui étaient les Seize ? Mythes et réalités de la Ligue parisienne* Paris, Klincksieck, 1984.
- DU BOIS DE LA VILLERABEL Arthur, « A travers le vieux Saint-Brieuc », *BMSECN*, 1890/1, t. 28, p. 285-341, t. 29, p. 1-82. (rééd. 1998).
- DU BOIS DE LA VILLERABEL Arthur, « Études pour servir à l'histoire de la Ligue en Bretagne Henry Compadre, syndic des bourgeois de la ville de Saint-Brieuc (1591-1592) », *Revue de Bretagne et de Vendée*, tome IX, 1866, pages 179-198.
- DUVAL Michel, « Démilitarisation des forteresses au lendemain de la guerre de la Ligue (1593-1628) », *BMSHAB*, tome LXIX , p 283-307, 1992.
- FAUCHERRE Nicolas (dir.). *La route des fortifications en Bretagne Normandie*. Paris, Les éditions du huitième jour, 2006.
- FAUCHERRE Nicolas (dir.) *Les fortifications du littoral : la Bretagne sud*. Chauray-Niort, Patrimoine et médias, 1998.
- FAUCHERRE Nicolas, *Places fortes, bastion du pouvoir*, Paris, Rempart, 1996.
- FONSSAGRIVES Eugène, *Notice historique sur la ville d'Auray*, Hennebont, Société d'histoire et d'archéologie du pays d'Auray, 1991.
- FOUQUERON Gilles, *Malouin suis : une république sous la Ligue*, Combourg, Actimo, 1989
- GAL Stéphane, *Grenoble au temps de la Ligue : étude politique, sociale et religieuse d'une cité en crise (1562-1598)*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2000.
- GREGOIRE Louis, *La Ligue en Bretagne*, Thèse de doctorat, Paris, J-B Dumoulin, 1856.
- GUILLOTIN DE CORSON Abbé, « La seigneurie de la Musse en Baulon », *Revue de Bretagne et de Vendée*, tome III, 1890, pages 5-13 et 91-98.
- GUILLOTIN DE CORSON Abbé, *Les grandes seigneuries de Haute-Bretagne*, tomes II et III, Le livre d'Histoire, Paris, 1999.
- GUINEBAUD Simon, « Dinan : place forte de la Ligue (1585-1598) », *Pays de Dinan*, tome XXXI, 2011, pages 93-111.

- HAMON Philippe, « Chronique d'une mort annoncée. Le destin de Jean Meneust et la Ligue en Haute-Bretagne (août 1589) », à paraître dans *Les Ligues provinciales*, sous la dir. de S. Brunet et J.J. Ruiz Ibanez.
- HAMON Philippe « La chevauchée fantastique (Vitré-Rennes, 10 juin 1589) », dans I. Brian (dir.), *Le Lieu et le Moment. Mélanges en l'honneur d'Alain Cabantous*, Paris, Publications de la Sorbonne 2014, pages 291-304.
- HAMON Philippe, « La Ligue (1589-1598), entre guerre civile et guerre européenne » dans D. Le Page (dir.) *Onze questions d'Histoire qui ont fait la Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 2009, p 125-153.
- HAMON Philippe, « Redon pendant la Ligue (1589-1589). Profiter de la guerre civile ? » dans G. Provost et D. Pichot (dir.) *Histoire de Redon, de l'abbaye à la ville*, Rennes, PUR, 2015, p190-206.
- HAMON Philippe « Tous derrière Mercœur ? Le comté nantais pendant les guerres de la Ligue (1589- 1598) », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de la Loire-Atlantique*, 2013, n° 148, p. 119-137
- HAMON Philippe « Vitray, qui s'en alloit perdu... » (Brantôme). Le siège de Vitré et les engagements militaires en Haute-Bretagne au début des guerres de la Ligue (mars-août 1589)», *BMSHAB*, tome LXXXVII, 2009, p. 111-151.
- HODEBERT Marcel, « Au temps de la Ligue... Le duc de Mercoeur au pays de Fougères », *Bulletin et mémoire de la société d'archéologie du pays de Fougères*, tome LI, 2013.
- JARROY Christophe, « Les fortifications de Roscanvel », *Cahiers de l'Iroise*, tome XV, p 213-249, 1957.
- JÉGOU François, « Le port de Blavet et Jérôme d'Arradon, seigneur de Quinipily », *Bulletin de la société polymathique du Morbihan*, 1865.
- JONES Michel «Les Anglais à Crozon à la fin du XVIe siècle », *BMSHAB*, tome LXXV, p 11-56, 1997.
- JOUANNA Arlette, *La France du XVI<sup>ème</sup> siècle : 1483-1598*, Paris, PUF, 1997.
- JOUAULT Philippe, *L'armée royale en Bretagne (1593-1595), une armée provinciale au temps des guerres de la Ligue*, annexes seules disponibles mémoire inachevé dirigé par Philippe Hamon, Université de Rennes 2.
- KAISER Wolfgang, *Marseille au temps des troubles, morphologie sociale et lutte de factions (1559-1596)*, Paris, éditions de l'EHESS, 1992.
- KERNEVEZ Patrick, « Morlaix, bourg castral : du *Mont Relaxus* à la citadelle », *BMSHAB*, tome LXXX, 2002, pages 5-53.

- LA HAYE Pierre de, *Histoire de Tréguier, ville épiscopale*, Rennes, Armor, 1977.
- LAURENT Donatien, « Le siège de Guingamp », *Ar Men*, n°143, novembre-décembre 2004, pages 18-23.
- LE GOFF Hervé, « Droit de la guerre et droits des prisonniers de guerre au XVI<sup>e</sup> siècle : le cas de la Ligue en Bretagne (1589-1598) », à paraître dans *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*.
- LE GOFF Hervé « Fougères durant la Ligue, ou l'impossible siège », *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie du pays de Fougères*, tome XLIX, 2012, pages 21-42.
- LE GOFF Hervé, « « Je parais en effet ce que je ne suis pas ». La bataille de Craon (23 mai 1592) : Apogée de la ligue bretonne et victoire en trompe-l'œil », dans Le Page Dominique (dir.), *11 batailles qui ont fait la Bretagne*, Morlaix, Skol Vreiz, 2015.
- LE GOFF Hervé, « La bataille de Cesson et de Saint-Brieuc (7-9 août 1592) », *Bulletin de la Société d'Emulation des Côtes d'Armor*, tome CXXXVII, 2009, pages 250-265.
- LE GOFF Hervé, *La Ligue en Basse-Bretagne : le Trégor au temps de la Fontenelle*, Perros-Guirec, Trégor mémoire vivante, 1994.
- LE GOFF Hervé, « La Ligue en Bretagne. Du mythe à la réalité », *Actes du Colloque de l'Université d'été des enclos et des Monts d'Arrée*. 1995.
- LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne, guerre civile et conflit international (1588-1598)*, Rennes, PUR, 2010.
- LE GOFF Hervé, « Paimpol au temps de la Ligue. Une illustration en histoire de l'effet papillon », *Bulletin des Amis de Beauport*, juin 2011.
- LE GOFF Hervé, « Transactions diplomatiques et opérations militaires dans la région de Saint-Brieuc durant l'été 1591 à partir de documents anglais inédits », *BMSECA*, tome CXXXVIII, 2010, pages 52-113.
- LE GOFF Jean-Yves, *Châteaux et manoirs du canton de Saint-Pol-de-Léon*, Quimper, Société Finistérienne d'Histoire et d'Archéologie, 1989.
- LEDOUX Éric, *La Ligue en Haute Bretagne (1585-1598) : guerre civile, opérations militaires dans le pays de Dol, Rennes et Saint-Malo au temps des troubles de religion*, Mémoire de Master 2 sous la direction de Philippe Hamon, Université Rennes 2, 2007.
- LITOUX Emmanuel et CARRÉ Gaël, *Manoirs médiévaux, maisons habitées, maisons fortifiées (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Villefranche-de-Rouergue, Patrimoine vivant, 2008.
- MAUGER Martin, *Les gentilshommes bretons entre le roi et la Ligue. Approche de l'engagement nobiliaire en Bretagne au cours de la huitième guerre de Religion (vers 1585-1598)*, Mémoire de Master 2 sous la direction d'Ariane Boltanski, Université de Rennes 2, 2008.

- MICHELET Jules, *Renaissance et Réforme, Histoire de France au XVI<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont, 1982.
- NIERES Claude (dir.), *Histoire de Saint-Brieuc et du pays briochin*, Toulouse, Privat, 1991.
- PARKER Geoffrey, *La révolution militaire, la guerre et l'essor de l'Occident (1500-1800)*, Paris, Gallimard. 1993.
- PESCHOT Bernard, « La guérilla à l'époque moderne », *Revue Historique des Armées*, volume I 1998, pages 3-12.
- PLAISSE André, « Le commerce du port de Brest à la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle », *Revue d'Histoire Économique et Sociale*, tome 42, 1964, pages 499-545.
- PLANIOL Marcel, *Histoire des institutions de Bretagne. Tome V, le XVI<sup>ème</sup> siècle*, Mayenne, Mayenne8, 1984.
- POQUET Barthélémy et LA BORDERIE Arthur, *Histoire de la Bretagne. Tome V : la Bretagne province (1515-1715)*, Rennes, imprimerie H. VATAR, 1913.
- PROUTEAU Nicolas (dir.), *Artillerie et fortification, 1200-1600*, Rennes, PUR, 2011.
- QUERNEST M., « Notions historiques et archéologiques sur la ville de Lamballe », *BMSECN*, tome XXIV, 1886, pages 47-208.
- RIVAULT Antoine, « Du soldat du roi au soldat de la Ligue : défendre Nantes au temps des guerres de Religion (vers 1550 – vers 1590) », *MSHAB*, tome XCII, 2014, pages 53-72 .
- RIVAULT Antoine, *Porter les armes : institutions militaires, société civile et affrontements religieux en Bretagne (vers 1550-1589)*, Mémoire de master 2 dirigé par Philippe HAMON, ENS Lyon, 2011.
- ROGER Nadine, « Soldats et prostituées : un couple indissociable dans la société de Louis XIV », *Revue Historique des Armées*, volume I, 1995, pages 19-23.
- ROSPARTZ Sigismond, « La Journée des barricades et la Ligue à Rennes (mars-avril 1589) », *BMSAIV*, tome XI, 1877, pages 147-230.
- RUEN Pauline, *La Bretagne en 1588*, Mémoire de master 2 dirigé par Philippe HAMON, université de Rennes 2, 2013.
- SANDBERG Bryan, *Warrior pursuits, noble culture and civil conflict in early modern France*, Baltimore, The John Hopkins university press, 2010.
- SAUPIN Guy, *Nantes au temps de l'Édit*, La Crèche, Geste, 1998.
- SOURIAC Pierre-Jean, *Une guerre civile : affrontements religieux et militaires dans le Midi toulousain, 1562-1596*, Seyssel, Champ-Vallon, 2008.



- TREVEDY Julien, « La tour de Cesson et le fort de Saint-Brieuc » *BMSECN*, tome 31, 1893, p. 103-125.
- TRÉVISI Marion et VISSIÈRE Laurent, *Le feu et la folie : l'irrationnel et la guerre (fin du Moyen-âge-1920)*, Rennes, PUR, 2016.
- VENDEVILLE Pol, « *S'ils te mordent, mords-les* » *Penser et organiser la défense d'une frontière maritime aux XVIe et XVIIe siècles en Bretagne (1491-1674)*, Thèse sous la direction d'Hervé Drévilhon, Université de Paris 1, 2014.
- VO-HA Paul, *Rendre les armes. Le sort des vaincus XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Ceyzérieux, Champ Vallon, 2017.
- WAQUET Henri, « Les combats pour Brest en 1594 », *MSHAB*, tome XVIII, p1-26, 1937.
- WOOD James B., *The King's Army: Warfare, Soldiers and Society during the Wars of Religion in France, 1562-1576*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

## Annexes :

### Annexe 1 : Biographies

Voici quelques courtes biographies des personnages importants dans le conflit. Pour les acteurs de moindre importance leurs biographies seront directement insérées dans le développement, souvent en note de bas de page.<sup>779</sup>

AGUILA don Juan del,

Né en 1545 à Avila. Il est envoyé dans plusieurs expéditions militaires en Sicile ainsi qu'aux Pays-Bas avant d'être dépêché vers la Bretagne. Il débarque à Saint-Nazaire en octobre 1590 avec 3000 hommes et s'installe quelques temps plus tard à Blavet qu'il fortifie et tient jusqu'en 1598. En 1591 il participe à la « bataille » du Marchallac'h puis à celle de Craon l'année suivante. A partir de 1594 il mène des opérations en solitaire, sans l'aval de Mercoeur, notamment la construction du fort sur la presqu'île de Crozon. Il aide La Fontenelle à s'emparer de Douranenez en 1595 et traite avec lui pour qu'il s'approprie le fort de Primel. Après la paix de Vervins, les Espagnols sont contraints de quitter la province. Les derniers contingents partent de Blavet à l'automne 1598. En 1601 il part en Irlande mais est défait par les Anglais, il meurt l'année suivante, peu après son retour en Espagne.

ARADON Christophe d',

Baron de Camors, et capitaine de cinquante hommes. Il rejoint la Ligue dès le début du conflit et participe à plusieurs opérations aux côtés de ses frères, notamment une attaque contre Blavet puis le siège de Ploërmel en 1589. Fait prisonnier en 1592, il est libéré sur parole et se range alors du côté des Royaux. Cette position ne tient pas longtemps puisqu'il réintègre les rangs ligueurs en 1594 : il est dans l'armée de Mercoeur pour aller lever le siège de Morlaix. En avril 1596, avec cinq ou six cents hommes il s'empare d'Audierne et de Pont-Croix qu'il pille et ravage. Le mois suivant il s'empare du manoir du Cosquer près de Bénodet et s'y retranche.

ARADON Jérôme d',

Sieur de Quinipily. Né vers 1560. Capitaine de 50 hommes d'armes. Mercoeur lui confie le gouvernement d'Hennebont dès le début du conflit mais il doit céder en avril 1590 devant le siège du prince de Dombes. Il retrouve son gouvernement après la reprise de la ville par les Ligueurs en novembre de la même année. Excepté son frère le baron de Camors, toute sa fratrie est fidèle à la Ligue pendant l'ensemble du conflit. En 1598 il finit par se soumettre à Henri IV et obtient des lettres de grâce.

ARADON René,

Sieur dudit lieu, frère cadet de Jérôme d'Aradon. Il est capitaine de 50 hommes d'armes et capitaine et gouverneur des villes et châteaux de Vannes, Auray et Malestroit pour le duc de Mercoeur. Il assiège Hennebont en 1590 avec ce dernier, et participe aussi à la bataille de Craon l'année suivante. Il reste fidèle à Mercoeur jusqu'à la fin du conflit et est gracié et confirmé dans sa charge par Henri IV en 1598.

AUMONT Jean IV d',

Maréchal de France et gouverneur du Dauphiné. Il naît en 1520. Pendant les guerres d'Italie il suit

<sup>779</sup> Nous remercions Hervé LE GOFF pour ses travaux qui nous ont permis d'établir ces biographies, en particulier pour le dictionnaire prosopographique qu'il a établi. Nous remercions aussi Martin MAUGER pour le catalogue prosopographique présent dans son mémoire.

le maréchal de Brissac. Il prend part aux guerres de Religion et est blessé à la journée de Saint-Quentin en 1557. Il prend part à la victoire royale d'Ivry et en août 1592 Henri IV le nomme lieutenant général pour le roi en Bretagne afin de remplacer le prince de Dombes. Il n'arrive dans la province que l'été suivant mais, profitant du contexte général du royaume il parvient à redresser la situation des Royaux dans la province. Sa campagne de 1594 en Basse-Bretagne voit la prise des villes de Morlaix et Quimper ainsi que le siège victorieux du fort des Espagnols sur la pointe de Roscanvel. L'année suivante il assiège Comper mais reçoit une balle dans le bras. Il meurt des suites de sa blessure le 19 août 1595.

AVAUGOUR Jean d',

Sieur de Saint-Laurent, il naît vers 1550. Capitaine de 50 hommes d'armes il est nommé dès 1585 gouverneur de Dinan par Mercoeur. Il adhère à la Ligue dès le début du conflit et, en 1591, le duc le nomme gouverneur des villes et châteaux de Dinan, Josselin, Moncontour et Lamballe. Il participe à la « bataille » du Marchallac'h et est nommé lieutenant général du duc après le départ de Boisdauphin dans le Maine. Il participe à la bataille de Craon en mai 1592 puis à celle de Cesson en août de la même année mais y est fait prisonnier. Selon Norreys il s'échappe de sa prison ou est libéré moyennant rançon. On le retrouve en 1595 au siège Québriac où il est blessé. En 1598 il quitte Dinan suite à une fausse lettre de Mercoeur et perd la ville pendant son absence. Fidèle au duc jusqu'à la fin du conflit, il meurt en 1617.

BOURBON Henri de,

Prince de Dombes et gouverneur en Dauphiné. Né en 1573, il est nommé lieutenant général pour le roi en Bretagne après la capture du comte de Soissons. C'est lui qui accueille les Anglais en 1591 et prend la ville de Guingamp avec leur aide. Mais en 1592, alors qu'il tente de s'emparer de la ville de Craon avec le prince de Conti, il est subit une lourde défaite par les Ligueurs. Démis de ses fonctions par le roi il quitte la Bretagne au début de l'année 1593 et est remplacé par le maréchal d'Aumont. Devenu duc de Montpensier, le prince de Dombes va en Normandie où il continue de combattre les Ligueurs. Il meurt en 1608.

CARNÉ François de,

Sieur de Rosampoul. Capitaine de 50 hommes d'armes et gouverneur de Brest avant d'en être délogé par Guy de Rieux. Il participe au siège de Kérouzéré en 1590 et au massacre de Roscanou en 1590. En 1592 il participe à la bataille de Craon et est gouverneur des villes et châteaux de Morlaix. Il porte toujours cette charge en 1594 lorsqu'il soutient le siège du château de Morlaix par les troupes du maréchal d'Aumont. Il se trouve à Quimper lorsque la ville se rend au maréchal. Il meurt en 1628.

COËTQUEN Jean de,

Comte de Combourg, crée marquis de Coëtquen en 1575. Il participe aux batailles de Dreux, Saint-Denis et Moncontour en 1569 dans les rangs royaux puis à Auneau avec Guise. Pendant la guerre de la Ligue il participe au siège d'Hennebont avec Dombes en 1590 ainsi qu'au combat de Loudéac l'année suivante. Il est présent aux côtés de Dombes lors de la « bataille » du Marchallac'h et de celle de Craon. Il est nommé lieutenant général pour le roi des évêchés de Saint-Malo, Dol et Vannes le 3 octobre 1592. En 1594, il participe à la campagne du maréchal d'Aumont en Basse-Bretagne puis est nommé gouverneur de Saint-Malo en février 1595. Il meurt en 1604.

COSSÉ Charles II de,

Comte de Brissac, il naît en 1550 ou 1562. Dans un premier temps, il sert la Ligue et est nommé par Mayenne gouverneur de Paris. Beau frère de Saint-Luc, il s'accorde pour rendre la ville à Henri IV. En récompense il est nommé maréchal et devient lieutenant général pour le roi en Bretagne. Une fois dans la province, il continue le travail d'Aumont. Il relance le siège contre La

Fontenelle ainsi que quelques petites opérations et tient la Bretagne pour le roi jusqu'en 1598. Il meurt après le conflit, en 1621.

ESPINAY François d',

Sieur de Saint-Luc. Né vers 1554, il est lieutenant général pour le roi en Bretagne à partir de 1592. Il arrive dans la province en avril 1593 et, avec l'aide des Anglais, prend la place de La Guerche. Il participe à la campagne du maréchal d'Aumont en Basse-Bretagne. En 1595 il milite pour garder le contingent Anglais en Bretagne mais ne réussit pas. La même année il assiège quelques petites places au Sud de Rennes ainsi que le château de Comper où le maréchal d'Aumont est blessé. Le roi le rappelle avec lui et le nomme lieutenant général en Picardie et Grand Maître de l'artillerie en 1596. Il meurt l'année suivante au siège d'Amiens.

FROBISHER Sir Martin,

Navigateur anglais, il naît en 1535 et est rapidement mis dans le monde maritime. Il participe à plusieurs expéditions au large de l'Amérique pour la couronne britannique. Dans les années 1580 il est employé dans la guerre contre les Espagnols. Il participe notamment à l'échec de l'Invincible Armada en 1588 et est fait chevalier en récompense de ses actions. En 1594, il engage un escadron de 700 hommes dans le siège du fort de Crozon. Commandant le blocus maritime du fort il est blessé pendant l'assaut final. Il parvient à ramener ses navires à Plymouth où il meurt, suite de ses blessures.

GOESBRIAND François de,

Sieur dudit lieu, combat du côté royaliste dès le début de la Ligue. Il est défait au siège de Kérouzéré en 1590 et fait prisonnier par les Ligueurs. Il est libéré en mai 1591 grâce à un échange de prisonniers. Cependant il est de nouveau fait prisonnier et emmené à Morlaix où il demeure huit mois. Peu de temps après le siège de Guingamp il se range du côté de la Ligue, par nécessité peut-être. En 1594 il est dit marquis de Goesbriand et d'octobre 1594 à décembre 1595, il est en garnison à Primel avec 35 chevaux légers. Il meurt en mars 1628.

GOULAINÉ Gabriel de,

Marquis de Goulainé, il naît en 1563 et dès le début du conflit il combat aux côtés de Mercoeur. Maréchal de camp dans l'armée du duc, il participe à bon nombre de combats comme la bataille de Craon en 1592. Il reste dans la parti ligueur pendant tout le conflit et se rallie à Henri IV en mars 1598, il est alors déchargé de tous ses crimes de guerre. Il meurt en 1607.

GRÉZILLE René de La.

Sieur de la Tremblaye. Gentilhomme poitevin, il combat pour le roi dès 1588 en Poitou, puis l'année suivante dans la région de Saint-Nazaire et La Roche-Bernard. Il participe au siège d'Hennebont en 1590, puis accompagne Dombes dans sa campagne en 1591. Il est fait prisonnier lors de cette même campagne au cours d'un assaut près de Jugon, il est captif jusqu'en 1594. Il est gouverneur de Paimpol avant de céder la ville à son propriétaire, M. d'Avaugour. Il mène des petites opérations en août 1597 contre Le Croisic et Batz-sur-mer puis se dirige vers Saint-Malo où il attaque une garnison ligueuse à Saint-Suliac. Il est tué lors du siège du château du Plessis-Bertrand le 8 septembre 1597.

KERGUEZAY Claude de,

Sieur de Kergomar. Il naît en 1559, royaliste dès le début du conflit, il mène alors beaucoup d'opérations dans le Penthièvre et en Basse-Bretagne : en 1590 il repousse, avec La Tremblaye, les Ligueurs devant Moncontour et Lamballe, il participe la même année au sac de Carhaix. En juin 1591 il chasse les Malouins de l'île de Bréhat, il est nommé gouverneur de Guingamp après la reprise de la ville par les royaux et est présent à la bataille du Marchallac'h. Lors de la bataille de Cesson, il vient en aide à Sourdéac. Détenu par la Ligue en septembre 1594, il retrouve sa liberté

peu de temps après grâce à un échange de prisonniers. En 1596 il se lance dans une opération contre Quintin et en 1597 participe au siège de l'île Tristan. Fait chevalier de l'ordre du roi depuis 1591 il meurt en 1623 dans son manoir de Kermorvan.

LISCOET Yves du,

Sieur du Liscoët et du Bois-de-la-Roche. Il s'engage dès le début du conflit auprès des royaux. Il est chevalier de l'ordre du roi en 1590, la même année il reçoit la charge de gouverneur du château et de la ville de Quintin. Selon Pichart, fin 1590 « Messieurs de Coëtnisan, Goesbriand et Liscoët prindrent le château de Kerouzy, près Quimper, où ledit sieur de Liscoët eut une main coupée ». Il est présents lors de nombreux faits militaires, il est à la bataille du Marchallac'h avec le prince de Dombes. En octobre 1591, il prend la tour de Cesson. En 1593 il est nommé maréchal de camp des armées du Roi en Bretagne par le maréchal d'Aumont. Ce titre ne l'empêche pas de piller plusieurs villages et manoirs. Il trouve la mort lors du siège de Roscanvel en novembre 1594. Sa famille est connue, puisque son frère Charles est l'évêque de Quimper.

LORRAINE Philippe-Emmanuel de,

Duc de Merceour et de Penthièvre, il naît en 1558 en Lorraine. Sa demi sœur est la reine Louise et il est cousin avec les Guise. Il se marie à Marie de Luxembourg en 1576 et est nommé par Henri III gouverneur de Bretagne en 1582. Il participe aux sixième et septième guerres de Religion contre les protestants. Il adhère à la Ligue et se détache peu à peu du roi jusqu'en 1589 où il entre en rébellion contre Henri III. Il dirige la Ligue en Bretagne et, aidé des Espagnols, participe à de nombreuses batailles contre les Royaux. Il leur inflige une sévère défaite à Craon en 1592. Cependant, à partir de 1594 il est lâché par bon nombre de ses proches qui se rallient à Henri IV. Esseulé à la fin du conflit et il espère un retournement de situation en faveur de la Ligue. Dernier chef Ligueur du royaume, il finit par se soumettre au roi lorsque celui marche sur la Bretagne en mars 1598. Le roi est clément avec Merceour et ce dernier part combattre les Ottomans en Hongrie après la Ligue. Il meurt en 1602 de maladie à Nuremberg.

MAREC René de,

Sieur de Montbarot. Né en 1558. Il est capitaine de cinquante hommes d'armes et de cent chevaux légers, lieutenant pour le roi et gouverneur de Rennes. Il essaye en vain de s'opposer à l'entrée de Merceour dans Rennes en mars 1589 et, le 5 avril, lors du retour de la ville dans le giron royal il retrouve son commandement. Il est un des lieutenants généraux pour le roi en Bretagne. En 1594 il participe au siège du fort espagnol sur la presqu'île de Crozon ainsi qu'aux pourparlers de paix à Ancenis. A la fin du conflit il obtient la survivance de sa charge pour son fils. En 1598 il participe au siège de Dinan avant d'accueillir quelques mois plus tard Henri IV dans sa ville de Rennes. Il meurt en 1616.

MATZ Jean du,

Sieur de Montmartin, il est conseiller du roi, maréchal de camp et capitaine de 50 hommes. En 1589 il est nommé gouverneur pour le roi de la ville, château et baronnie de Vitré. Il participe aux principales batailles en Bretagne pendant la guerre de la Ligue et est aussi négociateur lors des pourparlers à Ancenis. En 1595 il revient dans l'armée pour assiéger Corlay puis, en 1598, Dinan. Il meurt en 1616.

NORREYS, sir John,

Il naît vers 1547. Sa famille est proche de la jeune reine Élisabeth. En 1571 il sert comme volontaire en France pendant les guerres de Religion. Après plusieurs expéditions en Irlande, aux Pays-Bas ainsi que sur la côte ibérique, Norreys est envoyé par la reine en France. Il débarque en mai 1591 à Paimpol afin d'aider les Royaux contre les Ligueurs et les Espagnols. John Norreys participe à la prise de Guingamp ainsi qu'à la « bataille » du Marchallac'h. En 1592 il est en Angleterre afin de chercher des renforts lors de la bataille de Craon. Il revient à la fin de l'année et

participe avec St-Luc au siège de La Guerche en 1593. En 1594 il est de nouveau en Angleterre lors du siège de Morlaix et arrive peu de temps avant que la place cède, il participe ensuite au siège de Crozon. Cependant il rembarque dès février 1595. La reine l'envoie en Irlande où il meurt en 1597.

PRESTRE Louis Le,

Sieur de Lezonnet, chevalier de Saint-Michel, il est capitaine et gouverneur de Concarneau. Il est un des premiers à rejoindre Mercoeur. Il tient la basse-Cornouaille pour lui et participe avec le duc à la bataille de Craon. Cependant il se rallie à Henri IV en juillet 1594. En août suivant il déjoue une entreprise des Espagnols contre Concarneau et en septembre il tente de s'emparer de Quimper mais échoue. Il meurt en février ou mai 1595 selon les sources.

RIEUX René de,

Sieur de Sourdéac. Il naît vers 1548 et, dès 1573, il se bat aux côtés de l'armée royale au siège de La Rochelle. Il se range dès le début de la guerre de la Ligue dans le parti royal et succède à son frère Guy au gouvernement de Brest. Il perfectionne les fortifications de la ville et la défend contre les paysans en 1591, puis les opérations espagnoles. Il participe à de nombreuses batailles et campagnes dans l'armée royale, notamment aux côtés des Anglais ou de capitaines royaux comme Bastenay ou du Liscoët. Il est nommé par le roi lieutenant général pour la base-Bretagne et a une influence déterminante dans la soumission du Léon en 1594. En 1595 et 1597, il tente de s'emparer de l'île Tristan défendue par La Fontenelle mais en vain. Il accompagne Henri IV dans ses campagnes après la guerre et meurt en 1628.

ROSMADÉC Sébastien de,

Baron de Molac, il rejoint l'armée du roi dès le début de la guerre. De mars à juillet 1589 il est assiégé à Josselin qu'il livre à Saint-Laurent. En 1590 il participe à la bataille d'Ivry puis retourne en Bretagne où il devient colonel général de l'infanterie française royale. En 1591 il participe à la bataille de Loudéac ainsi qu'au siège de Guingamp. Il est en garnison à Rennes en 1593 et, l'année suivante, il accompagne le maréchal d'Aumont dans sa campagne en Basse-Bretagne. En 1597 il assiège Douarnenez en vain puis défait une troupe ligueuse venue au secours de la ville. Il participe à la prise de Dinan en 1598 dont il reçoit par la suite le commandement. Il meurt en 1613.

SANZAY Anne de,

Comte de la Magnanne. Il est originaire du Poitou et, avant la Ligue en Bretagne, il combat les protestants à la Rochelle. En 1585 il rejoint la révolte de Mercoeur et va combattre dans le Poitou. Il suit pourtant le parti royal en 1589 et est envoyé en Léon pour tenter de rallier les nobles de l'évêché au roi. En 1591 il est prisonnier des Ligueurs et est libéré pour aller chercher sa rançon. Il passe dans le camp ligueur pendant l'été 1592. A la fin de l'année suivante il ravage la ville de Faou puis Locnan et Pontcroix. En août 1594 il se jette dans le château de Morlaix juste avant que d'Aumont n'assiège la place. A la fin du siège il est libre et se réfugie dans Quimper et y est toujours quand la ville se soumet à d'Aumont. En 1597, il lutte toujours pour la Ligue à Quintin. Il meurt après la guerre en 1618.

SAROUETTE Jean de,

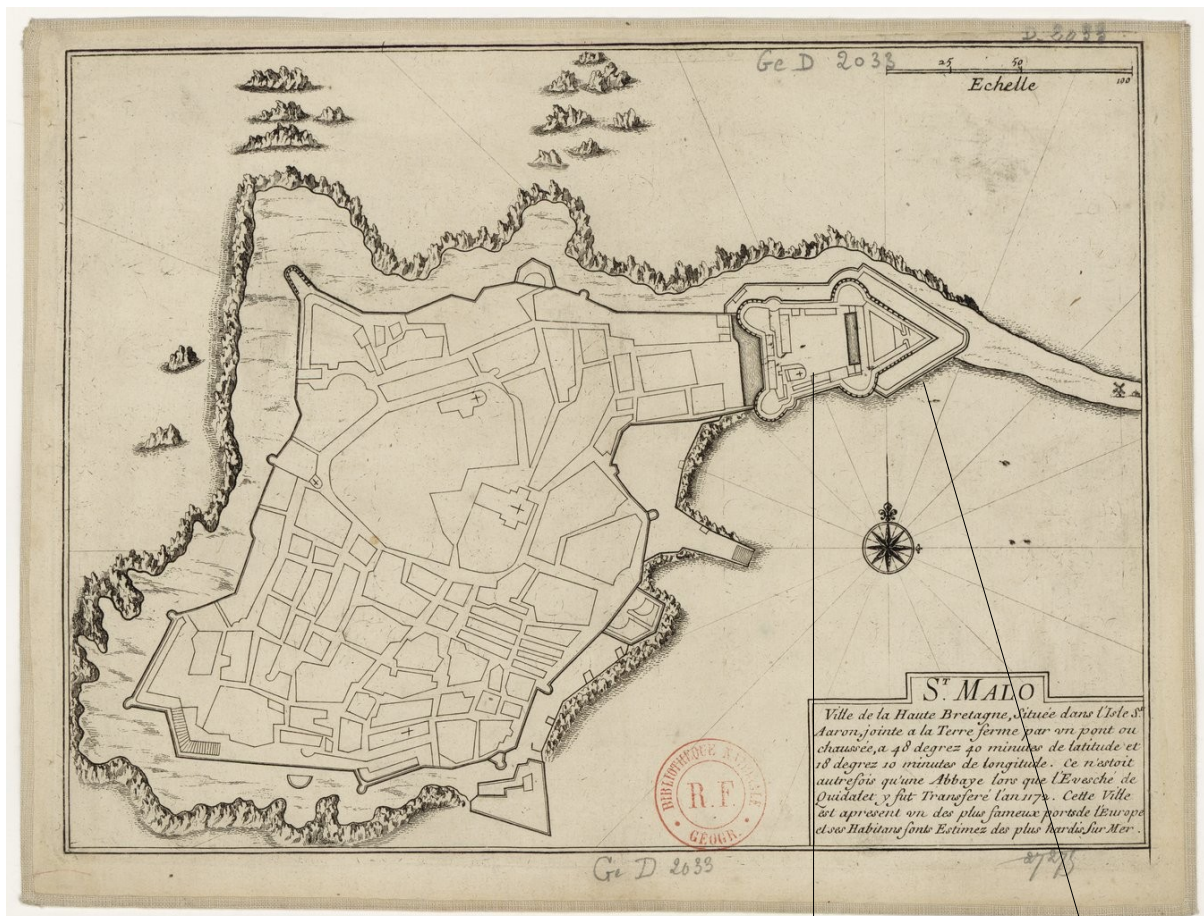
Sieur dudit lieu. Capitaine pour le roi, il accompagne Châteauneuf à Tréguier où il est fait prisonnier en novembre 1589. Libéré contre rançon, il est nommé gouverneur et capitaine de Montfort par Dombes en 1590. Il accompagne ce dernier à la « bataille » du Marchallac'h et à celle de Craon. En 1593 il se jette dans Montcontour qu'il défend contre Mercoeur. Capitaine de 30 salades il est maître d'un régiment de cavalerie dans l'armée de Brissac en 1597.

Annexe 2 : Fausse-braie du château de Brest



Source: Wikipédia. Article du Château de Brest, cliché de S. Déniel. Page consultée le 12 mai 2016.  
Disponible sur : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau\\_de\\_Brest](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Brest)

Annexe 3 : Carte de Saint-Malo à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Château de  
Saint-Malo

Bastion la  
Galère

Source : « St-Malo, ville de la haute Bretagne, située dans l'île St-Aaron... ». Source BNF. Cote Ge D 2033



Annexe 4 : Fortifications de Mercœur au château de Nantes

Document n°1 : Bastion Saint-Pierre



Sur les deux bastions construits par le duc de Mercœur au château de Nantes, seul celui-ci est encore visible aujourd'hui. Il est situé sur la partie nord de l'enceinte, entre la tour aux Espagnols et la tour en fer à cheval.

Source : Photographie de l'auteur, 2016.

Document n°2 : Croix de Lorraine sur le château de Nantes



La croix de Lorraine est le symbole de la famille du duc de Mercœur. Les murs du château sont encore marqués de son empreinte puisqu'il est possible de voir ce symbole sur la photo ci-dessus. Il s'agit de la photographie d'un des murs d'enceinte du château, situé sur la partie orientale de la forteresse, entre la tour en fer à Cheval et le petit gouvernement.

Sur la photographie du bastion Saint-Pierre on peut aussi distinguer cette croix de Lorraine.

Source : Photographie de l'auteur, 2016.

Annexe 5: Plan du fort de Blavet en 1591



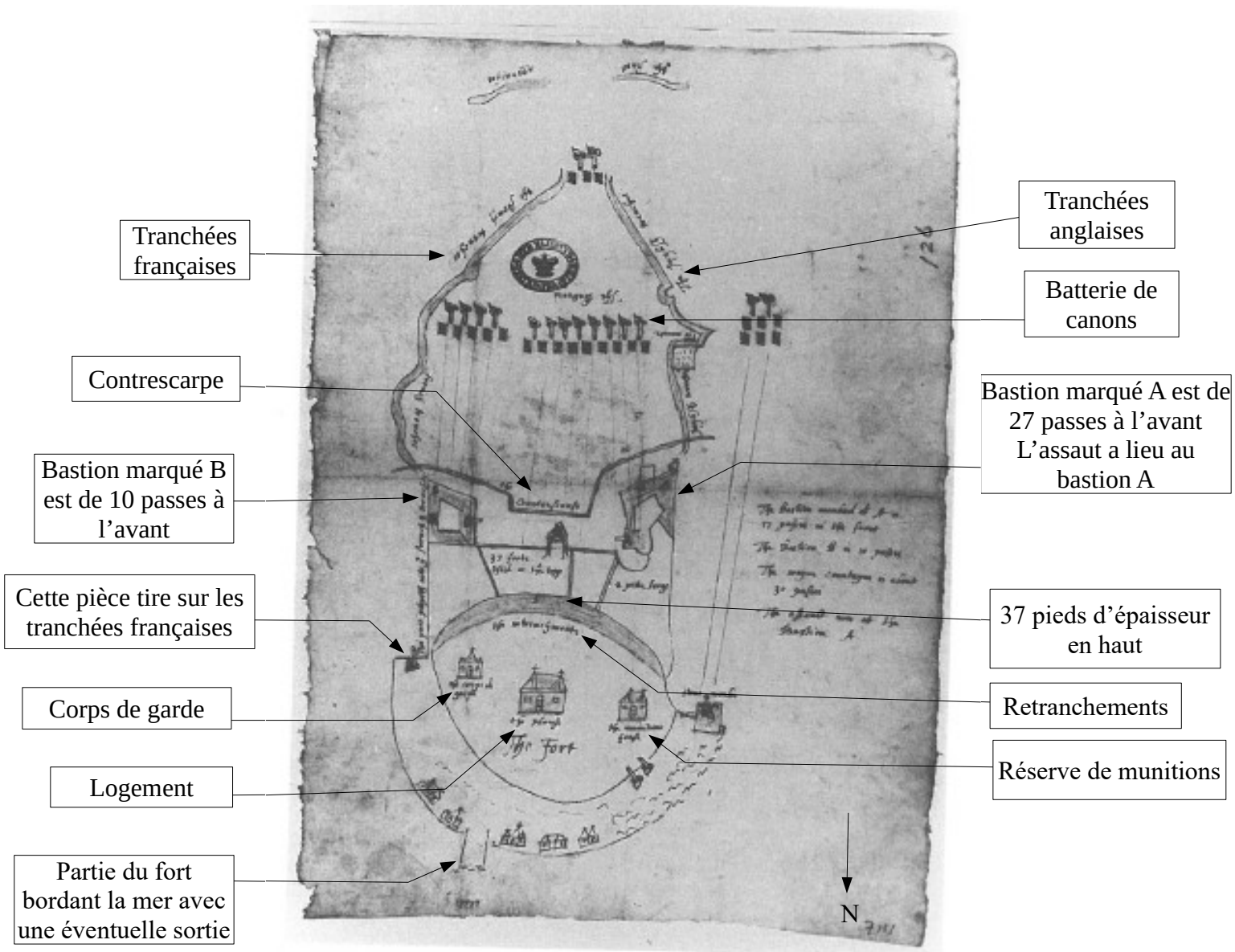
Sur ce plan, on distingue parfaitement les deux bastions du fort ainsi que le fossé creusé afin d'isoler la place du continent.  
(Indication cardinale ajoutée)

Source: *Plan du fort et du port de Blavet, l'île Sainte-Catherine, le monastère Sainte-Catherine, et la ville de Blavet "entièrement rasée et ruinée jusqu'au sol"*, 1591 (54x66 cm), España. Ministerio de Cultura. Archivo nacional de Simancas, MPD, 56, 002.

Tiré du livre : LE GOFF Hervé, *La Ligue en Bretagne, guerre civile et conflit international (1588-1598)*, Rennes, PUR, 2010.

Annexe 6 : Plans du fort de Crozon lors du siège en 1594.

Plan 1 : Le fort des Espagnols et la position de l'artillerie pendant le siège  
(Public Record Office, Londres, MPF 151)



Plan du fort de Crozon et disposition des forces relevé par John Norreys. Le document est orientée Sud-Nord (Indication cardinale ajoutée)

Les annotations à droite sont :

The bastion marked A is 27 passes in the front

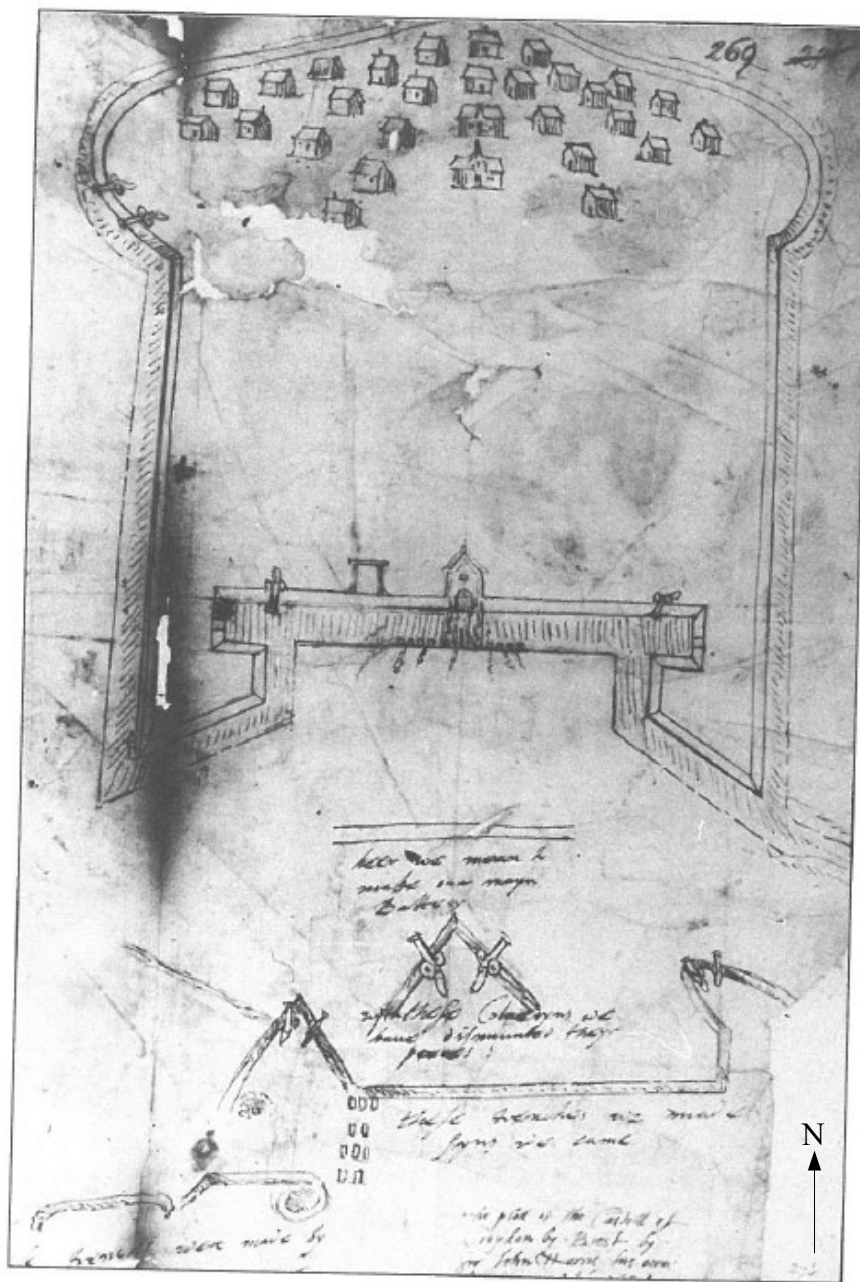
The bastion B is 10 passes

The mayne courtayne is about 30 passes

The assault was at the bastion A

Source : JONES Michel «Les Anglais à Crozon à la fin du XVIe siècle », *BMSHAB*, tome LXXV, p 11-56, 1997, p. 28.

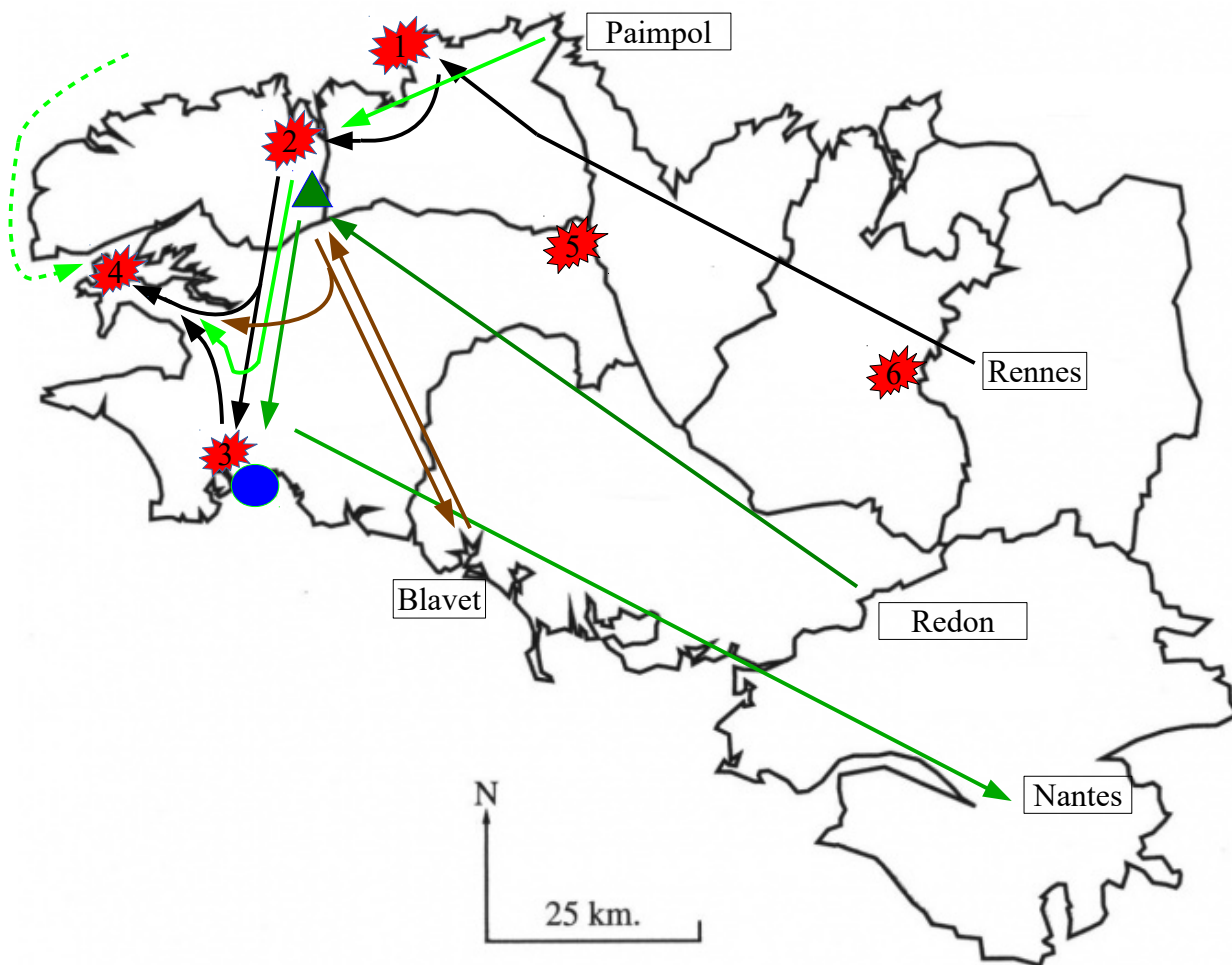
Plan 2: Plan castel de Crozon près de Brest par Sir John Norris de sa propre main le 5 octobre 1594 ( BL, Cotton Ms Cal. E IX, i. f. 269, reproduit avec l'autorisation de la British Library)



Plan du fort de Crozon, pris par John Norreys lors du siège.  
 Le document est orienté Nord-Sud. (Indication cardinale ajoutée)  
 On y voit parfaitement la composition de l'édifice avec les deux bastions flanquant la courtine centrale et le fossé devant. Au premier plan, les tranchées et les canons royaux sont représentés. On remarque également, à l'arrière plan, les bâtiments ainsi que quelques pièces d'artillerie déjà présentes sur la carte du dessus.

Source: JONES Michel «Les Anglais à Crozon à la fin du XVIe siècle», *BMSHAB*, tome LXXV, p 11-56, 1997, p. 24.

Annexe 7 : Carte de la campagne du maréchal d'Aumont en 1594-1595.



**Légende :**

Trajet de l'armée royale :

Trajet des renforts anglais :

Blocus maritime par Martin Frobisher :

Les affrontements:

Siège de Trégastel:

(vers le 3 ou 5/08/1594)

Siège de Morlaix:

(25/08 - 21/09/1594)

Siège de Quimper:

(9/10 - 11/10/1594)

Siège du fort de Roscanvel:

(7/10/1594-17/11/1594)

Siège de Corlay:

(janvier 1595-10/02/1595)

Siège de Comper:

(vers le 13/07- fin juillet-début août 1595)

Stationnement de l'armée royale pendant l'hiver 1594/1595:

Trajet de l'armée de Mercoeur :

( Vient de Redon, puis se replie sur Quimper puis Nantes)

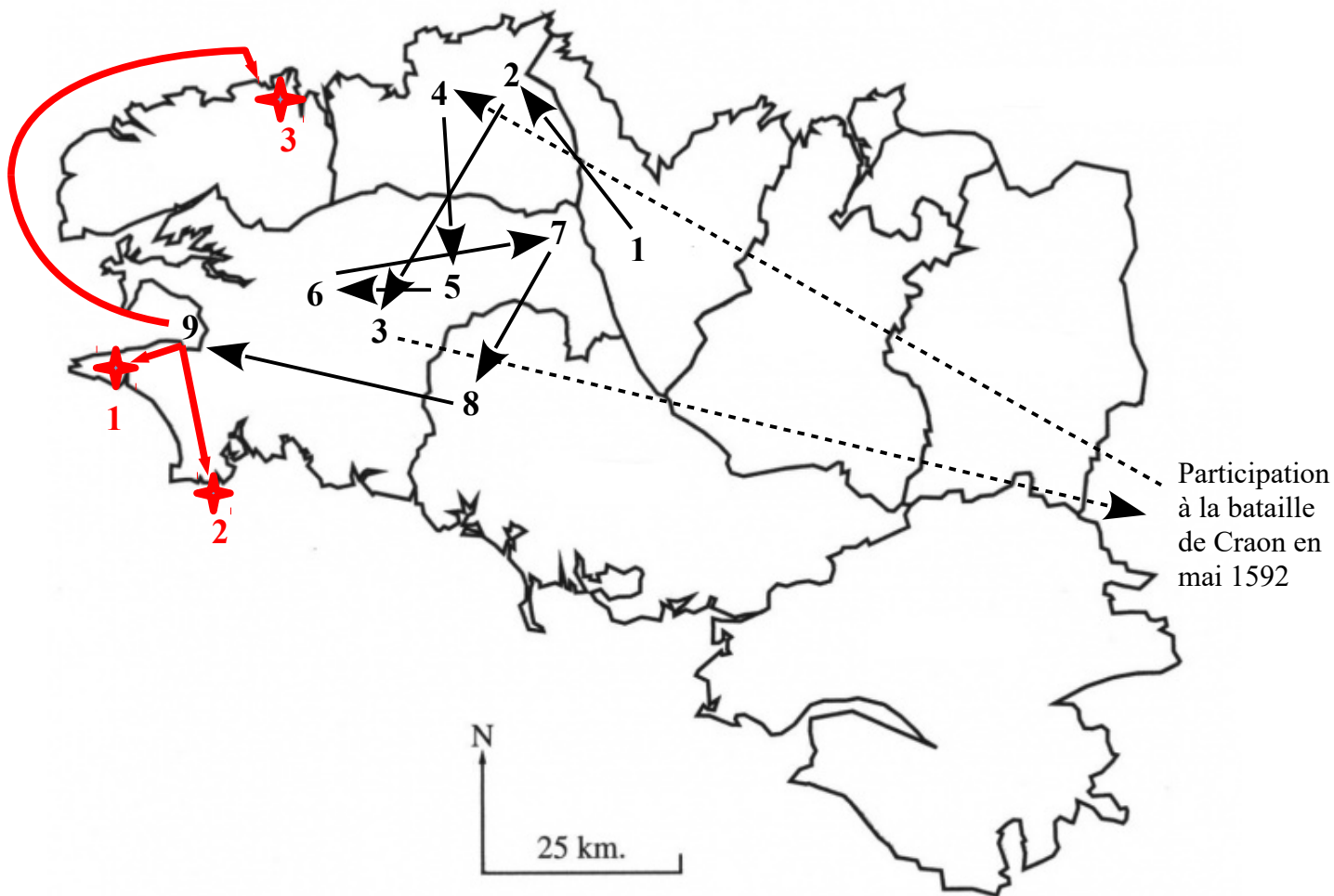
Trajet de l'armée de J. del Aguila :

( Vient de Blavet puis se replie sur Crozon et Blavet)


Entrevue du Relecq :

(19/09/1594)

Annexe 8 : Carte des principaux déplacements de La Fontenelle de 1589 à 1598



Légende:

Déplacement de La Fontenelle vers un nouveau lieu : 

Lieu d'où La Fontenelle mène des raids:

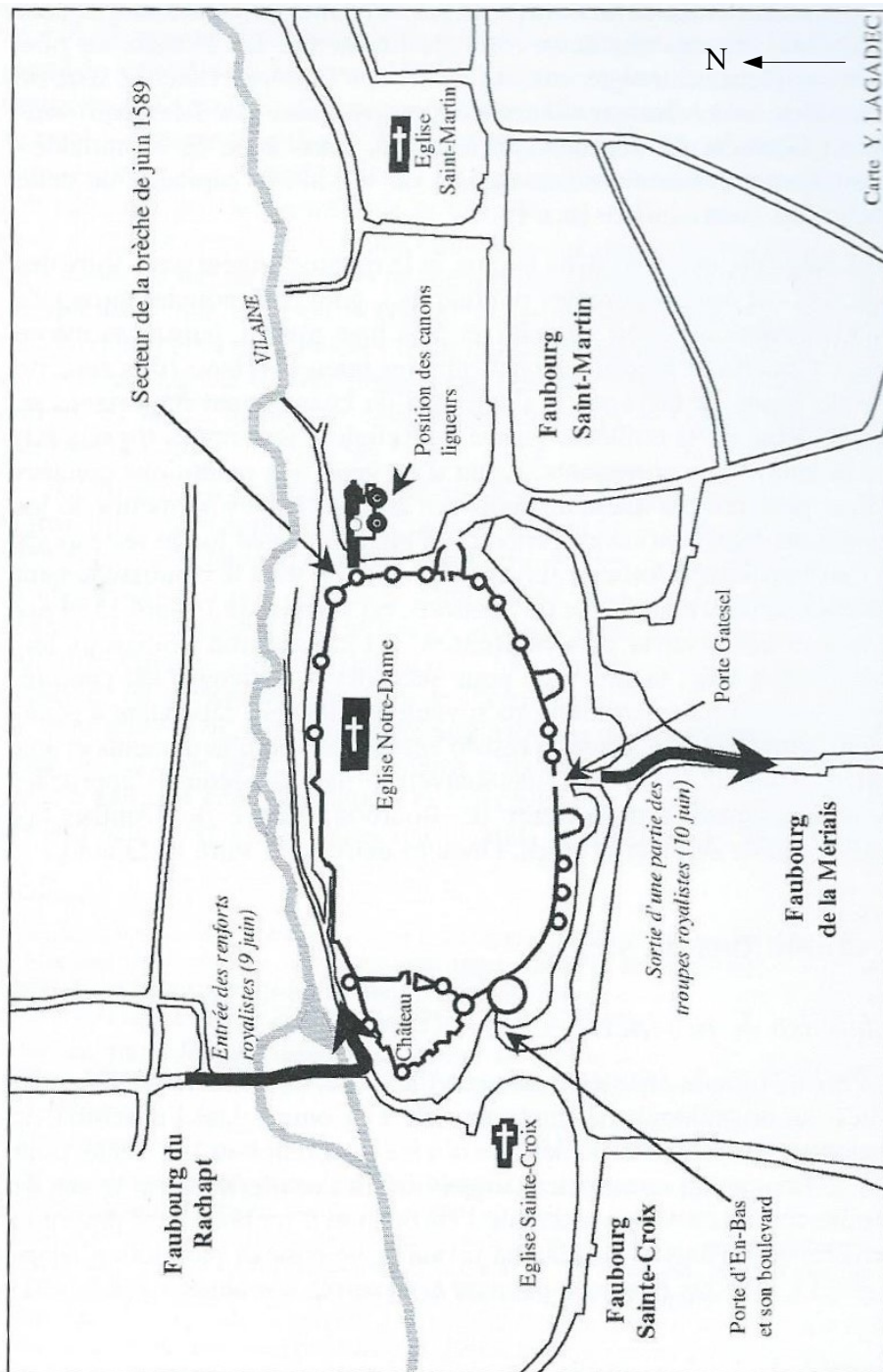
- 1: Beaumanoir
- 2: Pomerit-Jaudy
- 3: Châteauneuf-du-Faou
- 4: Coatfrec
- 5: Église Saint-Tremeur Carhaix
- 6: Château du Granec
- 7: Corlay
- 8: Manoir de Cremenec
- 9: Douarnenez et île Tristan

Principaux raids depuis Douarnenez: 

- 1: Pont-Croix
- 2: Penmarch
- 3: Roscoff

Source du fond de carte : LE PAGE, Dominique. *Chapitre VIII. Les origines du personnel ou Français et Bretons dans l'administration financière* In : *Finances et politique en Bretagne : Au début des temps modernes 1491-1547* [en ligne]. Vincennes : Institut de la gestion publique et du développement économique, 1997 (généré le 29 mars 2017). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/igpde/2124>>. ISBN : 9782821828605. DOI : 10.4000/books.igpde.2124

Annexe 9 : Plan de Vitré en 1589



Plan de la ville de Vitré lors du siège en 1589. On y distingue les lieux des principaux événements du siège comme l'arrivée du secours royal ou le site de la brèche. (Indication cardinale ajoutée)

Source: Philippe HAMON, « Vitray, qui s'en alloit perdu... » (Brantôme). Le siège de Vitré et les engagements militaires en Haute-Bretagne au début des guerres de la Ligue (mars-août 1589)», *BMSHAB*, tome LXXXVII, 2009, p. 111-151, p. 120.



Annexe 10 : Récit de l'attaque du village d'Étrelles (21 novembre 1589)

Transcription :

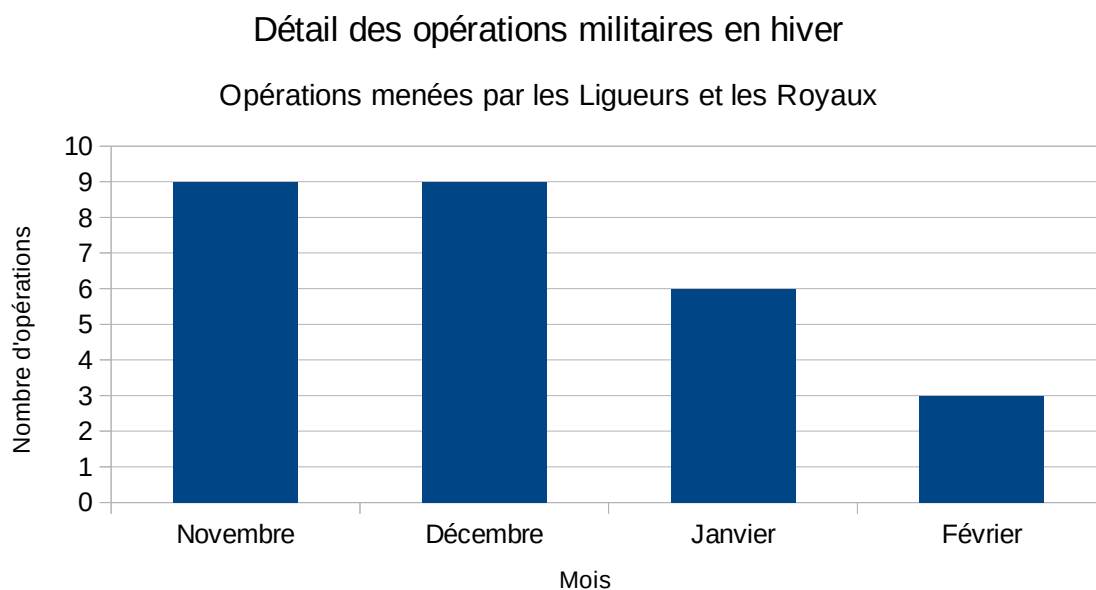
Le mardy 21<sup>ieme</sup> novembre dudit an le gouverneur de la ville de vitre nonmé Lacourt danoy a faict sortire de ladite ville aveq ses souldarz pour alles prendre estreles aveq ceulx de ladite ville ensemble ceulx de Rennes qui sont venuz pour prester ayde a ceulx dudit vitre et etan bien en nombre 2 mil 5 cens le capitaine Lacourdanon dudit vitre de Rennes monsieur de la Tramblay et Montbarot, le conte de Mollac le sieur du bordaige le conte mon sorian et pesyeur aultres cappitaines et lesdits Jour qui estant la presentation de notre dame ariverent dudit lyeu Environ les 9 heures et a l'arrivée de ladite gendarmery en fut bien Tué de la desdits pollitiques environ cent dix et plusieurs Blesez et combatirent une par et aultre vallament et fuz Prinz par force ledit bourg et mirent le feu par tous ledit bourg Et fuz brulle en unne maisson ou il y avoict ung cor de garde Dix ou douze personnes de ladite paroesse et environ les 10 heures Du soyr il prindrent leglisse et en fut tue en ladite eglise 17 Et ceulx qui estoient au clocher se rendirent par composition et furent Prins a ranson avecque partie et les autres tuez et pandus Et en a esté tant tué que brulez et pandus desdits Estrelles et leur Confederes 71 et de ceus rasis tuerent dom Jullien Caillet curé De ladite paroesse et pillerent l'eglisse et en emporteres les richesses De ladite eglise croix calisses chasubles chappes et aultres ornemens

Source : Registre des Sépultures de la paroisse de Saint-Martin (Vitré) du 21 novembre 1589. Consulté le 2 mai sur le site des archives départementales d'Ille-et-Vilaine, page 6 du document. [http://archives-en-ligne.ille-et-vilaine.fr/thot\\_internet/FrmLotDocFrame.asp?idlot=51951/51952&idfic=0291595&resX=1366&resY=768&init=1](http://archives-en-ligne.ille-et-vilaine.fr/thot_internet/FrmLotDocFrame.asp?idlot=51951/51952&idfic=0291595&resX=1366&resY=768&init=1)

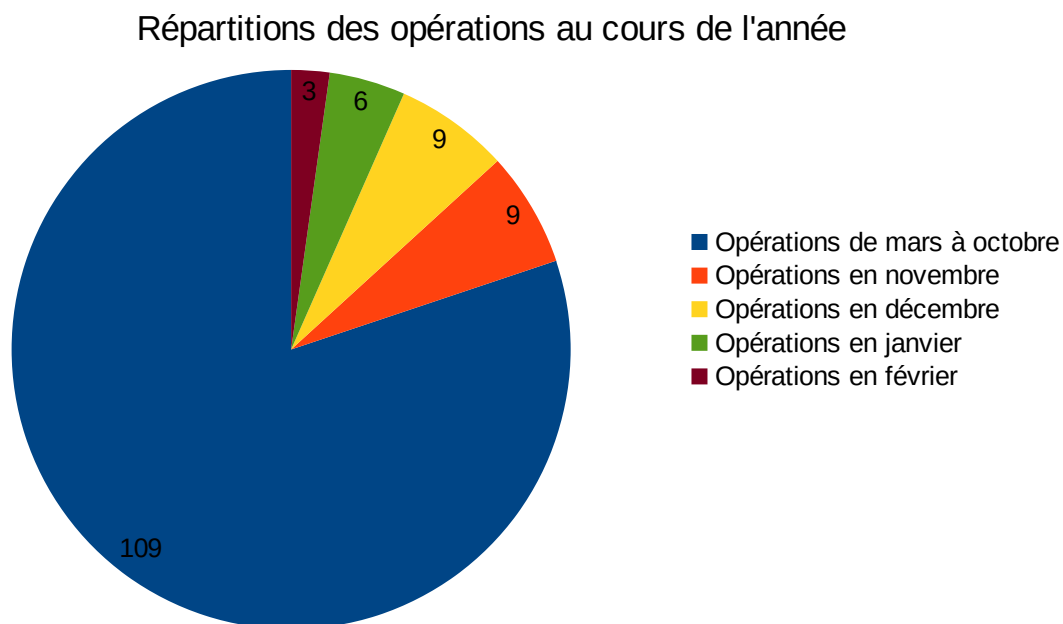


## Annexe 11 : Détail des opérations militaires dans l'année

Graphique n°1 :



Graphique n°2 :



Les opérations sont donc majoritairement menées de mars à octobre. Sur les 146 sièges recensés 136 ont une date connue (au moins le mois si ce n'est le jour). Sur ces 136 sièges, 80 % se déroulent de mars à octobre. De plus on observe que les opérations qui se déroulent en hiver ont majoritairement lieu en novembre et décembre. Il s'agit de petites opérations avant de prendre les quartiers d'hiver ou d'opérations plus importantes, qui se terminent tard dans la saison.

Les opérations recensées sont extraites du livre d'Hervé LE GOFF, *La Ligue en Bretagne, guerre civile et conflit international (1588-1598)*, Rennes, PUR, 2010.

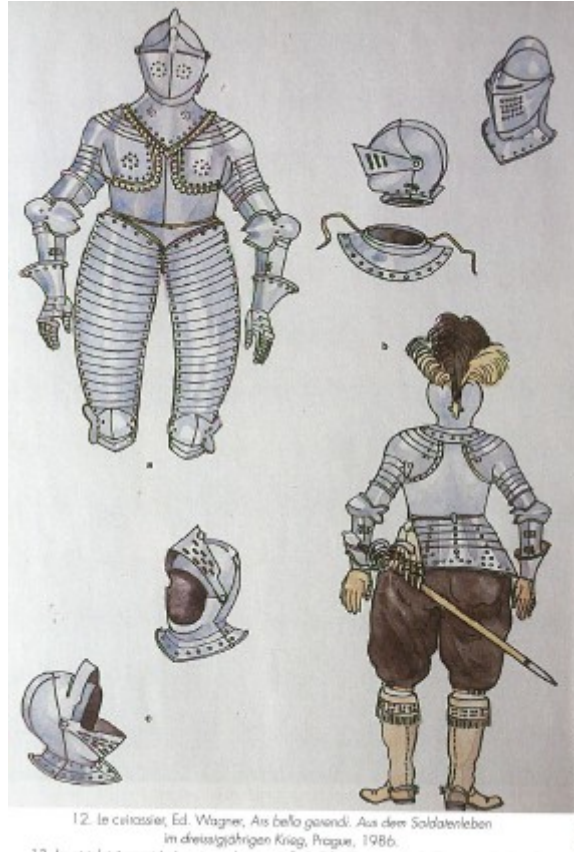
Annexe 12 : Brevet de capitaine

*Brevet de Capitaine de 200. hommes de pied pour  
le Sieur de Trans.*

**H**ENRI, par la grace de Dieu Roy de France & de Pologne à nostre cher & bien amé Pierre du Boisbaudry, Chevalier, Sieur de Trans, salut. Pour ce que nous avons deliberé de faire presentement lever & mettre sus un bon nombre de gens de pied, affin de nous en aider, servir & prévaloir aux occasions, qui se presenteront, & qu'il est besoin bailler la charge & conduite à quelque vaillant & expérimenté personnage, à nous sur & feable : à ces causes sçachant le credit que vous avez entre les soldats & pour la bonne & entiere confiance que nous avons de vostre personne & de vos sens, suffisance & experience au fait des armes, bonne conduite & diligence, vous avons par ces presentes signées de nostre main commis & député, commettons & deputons pour lever & mettre sus incontinent & le plus diligemment que faire se pourra, 200. hommes de guerre à pied françois, des meilleurs & plus agueris soldats que vous pourrez choisir, pour iceux mener avec vous sans deseparer, ladite Compagnie sous l'autorité & conduite de nostre très-cher & très-amé cousin le Duc d'Espéron, l'un des Pairs de France & Colonel general de nostre Infanterie Françoise la part & ainsi qu'il vous sera par nous & nos Lieutenans generaux commandé & ordonné pour nostre service, lesquels soldats & vous, nous ferons payer de vos foldes, estats & appointemens par chacun mois selon les Monstres qui en seront faites à commencer à la premiere d'icelles, les faisant vivre avec l'ordre & discipline portée par nos Ordonnances, & qu'il ne nous en vienne aucune plainte. De ce faire vous avons donné & donnons plein pouvoir, commission, autorité & mandement special : mandons & commandons à tous qu'il appartient, qu'à vous en ce faisant soit obéi ; car tel est nostre plaisir. Donné à Tours le 4. jour de Juin l'an de grace 1589. & de nostre regne le 15. Signé, Henri. *Et plus bas, par le Roi, Ruzé. Pris sur une copie collationnée.*

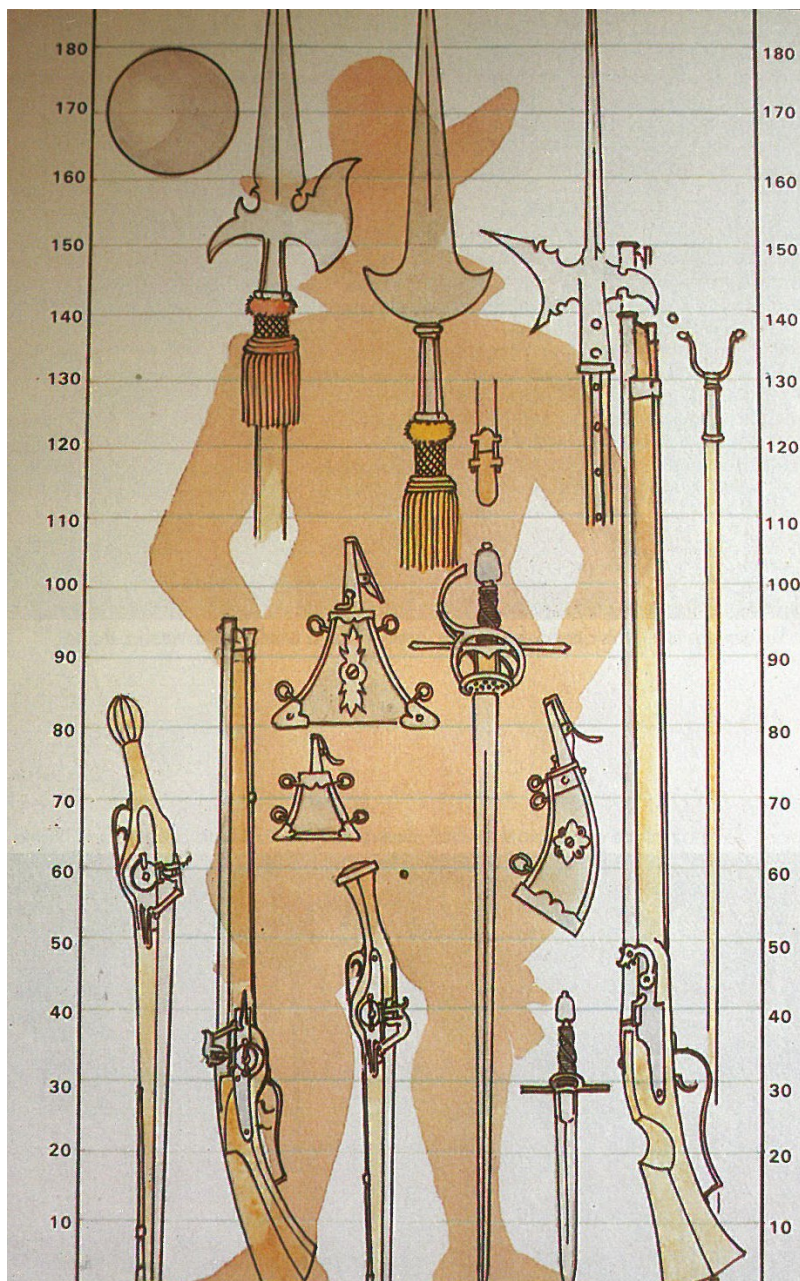
Source: MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile et ecclésiastique de la Bretagne* : tirés des archives de cette province, de celles de France & d'Angleterre, des recueils de plusieurs sçavans antiquaires & mis en ordre, tome III, Paris, Gregg International Publishers, 1968, col. 1499.

Annexe 13 : Détail de l'armure d'un cuirasse



**Source:** CHALINE Olivier, *La bataille de la Montagne Blanche ( 8 novembre 1620), un mystique chez les guerriers*, Paris, Noesis, 1999

#### Annexe 14 : Taille des différentes armes par rapport au corps humain



Sur l'illustration, on voit nettement la dimension du matériel utilisé par les soldats. On y distingue les différentes armes à feu : pistolet et arquebuse, les armes blanches : les hallebardes, l'épée et la dague. On y distingue aussi les accessoires : les cartouches de tissus ou papier, la fourche pour appuyer l'arquebuse ou le mousquet et les poires contenant la poudre.

Source : La dimension des armes rapportée au corps humain, Ed. Wagner, *Ars bella gerendi. Aus dem Soldatenleben im dreissigjährigen Krieg*, Prague 1986.

Extrait de : CHALINE Olivier, *La bataille de la Montagne Blanche ( 8 novembre 1620), un mystique chez les guerriers*, Paris, Noesis, 1999, illustration n°7 dans le cahier iconographique central.

## Annexe 15 : Différentes illustrations sur la mousquetaire et l'arquebusier à cheval

### Document 1 : Étapes pour le rechargement d'un mousquet



55 - Le mousquet : « Bourrer, ou pousser la poudre. » J. de Gheyn, *Les exercices d'armes*, La Haye, 1607

57 - Le mousquet : « Armer »



56 - Le mousquet : « Charger le mousquet »

58 - Le mousquet : « Tirer »



Sur la gravure on peut voir quelques étapes nécessaires à la recharge du mousquet. Toutes les étapes ne sont pas détaillées ici, mais l'on peut tout de même imaginer la lenteur du rechargement. Les mousquets commencent à faire leur apparition en Bretagne pendant le conflit, ils seront davantage répandus au XVII<sup>e</sup> siècle. La manipulation de l'arquebuse est similaire.

Source: J. de Gheyn, *Les exercices d'armes*, La Haye, 1607.

Tiré de :CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France : Tome 1, des origines à 1715*, Paris, PUF, 1997. Feuillet d'illustration entre les pages 322 et 323.

Document 2: Illustration d'un arquebusier à cheval



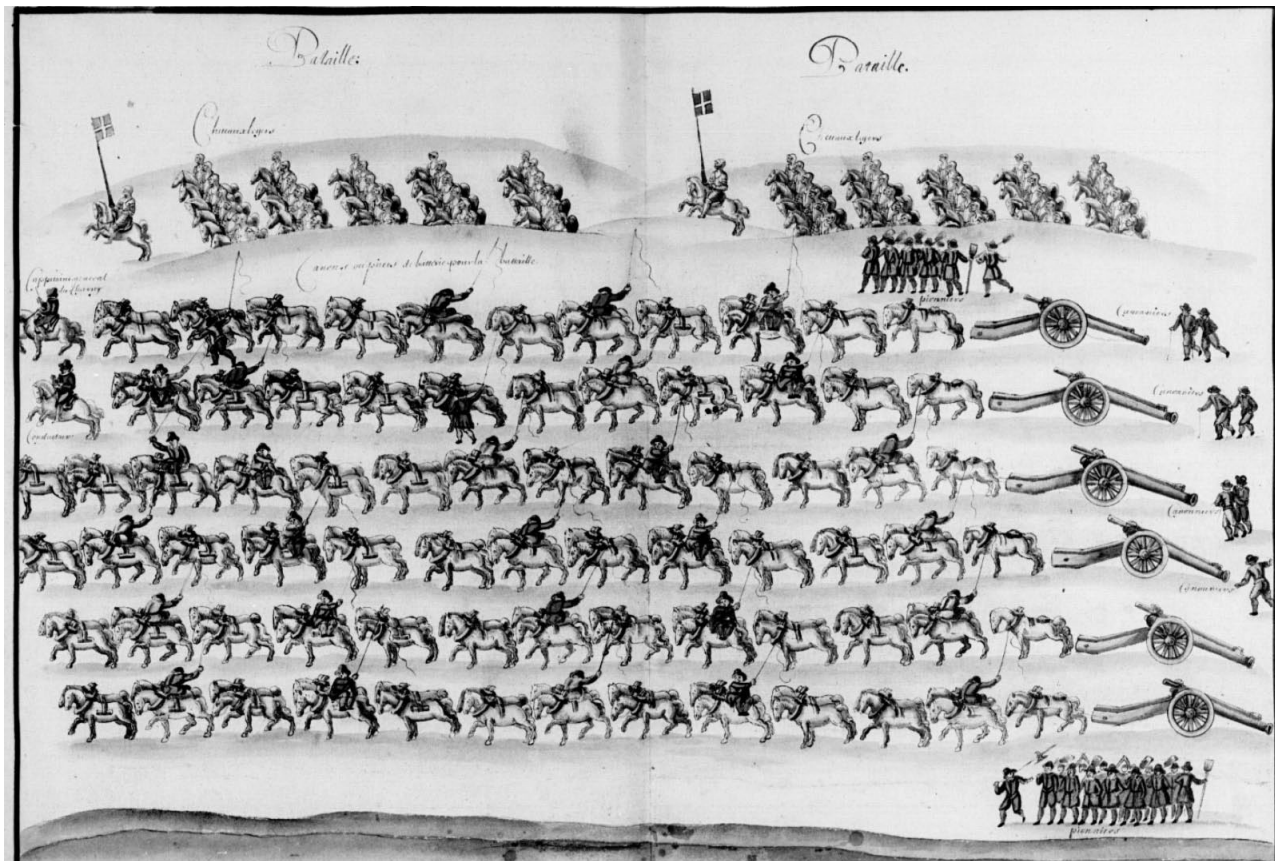
*Harquebusier à cheval au combat.*  
(Histoire de la Nation française, de Gabriel Hanotaux, t. VII, p. 325).

Extrait de: SEVEGRAND Gérard, « Le ban et l'arrière-ban de Porhoët au temps des guerres de Religion », *BMSAIV*, 1996, t. XCIX, pp. 41-85, p. 53.



## Annexe 16 : Représentations du transport de l'artillerie

Illustration 1 : Transport des pièces d'artillerie en campagne



Représentation du transport de l'artillerie en campagne. On constate le nombre important de chevaux nécessaire pour le charroi des pièces d'artillerie, au moins 20 chevaux pour chaque pièce. L'artillerie est escortée par la cavalerie sur les flancs. On voit aussi des pionniers de part et d'autre de l'artillerie.

Source : Bénédicte Vassalieu dit Nicolay, *Discours et desseins par lesquels s'acquiert la connoissance dece qui s'observe en France en la conduite et employ de l'artillerie*, c. 1620, BnF, ms. fr. 388, f° 95.

Extrait de : DE CROUY-CHANEL Emmanuel, «Les armes à feu dans la défense et la prise de petits châteaux au XVI<sup>e</sup> siècle », *Fortifier sa demeure du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle : actes du 5<sup>e</sup> colloque de Bellecroix*, 16-18 octobre 2015, p. 4.

Illustration 2 : Transport de la poudre et du matériel pour l'artillerie



63 - Transport de la poudre, d'après le *Règlement général de l'ordre et conduite de l'artillerie de Vassalieu* (début XVII<sup>e</sup> siècle)

64 - Convoi d'artillerie, d'après les *Discours et desseins de Vassalieu*



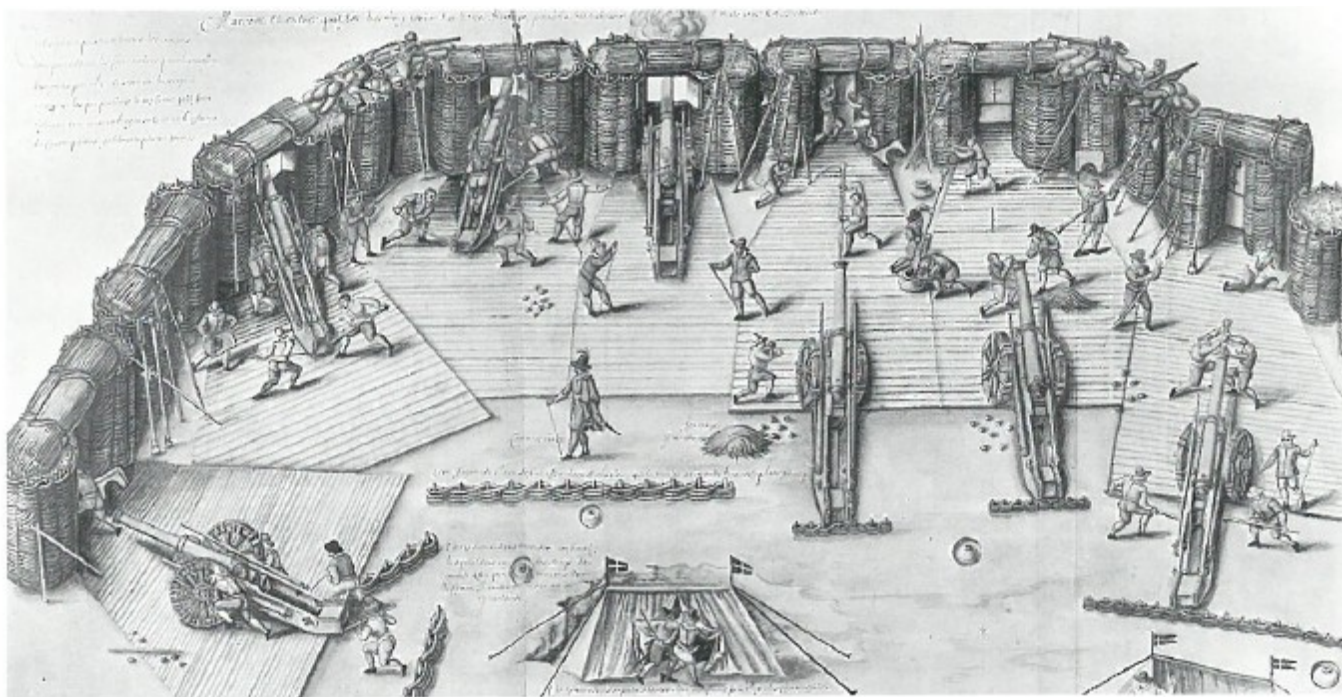
Sur ces illustrations on imagine la longueur du convoi d'artillerie. En plus des pièces d'artillerie, les soldats doivent transporter la poudre, les boulets, les affûts des canons et tout le matériel nécessaire au chargement et à l'entretien de la pièce.

Source : Illustration du haut: Bénédicte Vassalieu dit Nicolay, *Recueil du Règlement général de l'ordre de conduite de l'artillerie*, début XVII<sup>e</sup> siècle.

Illustration du bas: Bénédicte Vassalieu dit Nicolay, *Discours et desseins par lesquels s'acquiert la congnoissance dece qui s'observe en France en la conduite et employ de l'artillerie*

Tiré de : CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France : Tome 1, des origines à 1715*, Paris, PUF, 1997, illustrations n°63 et 64, p. 338-339.

Annexe 17 : Illustration d'une batterie d'artillerie



Sur le document, on distingue parfaitement les gabions et les plates formes d'artillerie. On y voit aussi les différentes étapes de l'utilisation du canon, de son chargement au tir.

Source : Capitaine VASSELLIEU dit Nicolaÿ, *Discours et desseins par lesquels s'acquiert la cognoissance en ce qui s'observe en France en la conduite en employ de l'artillerie*, 1613.  
Tiré de : CORVISIER André (dir.), *Histoire militaire de la France : Tome 1, des origines à 1715*, Paris, PUF, 1997, illustration n° 62. p. 338-339.

Annexe 18 : Capitulation de Guémené en 1589.

Exemple de capitulation d'une place avec la capitulation de la place de Guémené face aux Ligueurs en 1589.

*Capitulation de Guemené.*

**A**rticles accordés entre le Sieur de Goulaine Capitaine de 50. hommes d'armes & le Sieur de Saint Georges Capitaine de Guemené, ayant eu pouvoir de ce faire par commission expresse de Monseigneur de Mercœur.

I. Que ledit Sieur de Saint Georges fortiroit lui & son équipage, armes, chevaux & autres commoditez à lui appartenants seulement, & que pour ce faire il supplie Monseigneur de lui accorder un passeport.

II. Que les lettres, titres & enseignemens & meubles appartenants à Monsieur de Guemené seront mis en quelque lieu sur, lequel sera murillé, affin qu'il ne soit fait aucun tort, & qu'il soient conservez audit Seigneur de Guemené.

III. Que les armes, poudres & munitions de guerre appartenants à autres personnes que au Sieur de Saint Georges demeureront en la place.

IV. Que les habitans de cette ville, qui ont retiré meubles & commoditez dans ledit chasteau, les feront rapporter chez eux, & se habitueront comme auparavant, auquel a esté promis qu'ils auront une sèureté, pourveu qu'ils signent l'Edit d'union.

V. Que j'ai promis de tenir la main audit Sieur de Saint Georges pour se faire payer ce qui lui est deu sur le passé jusqu'au jour de lad. capitulation.

VI. Que le Sieur du Pallevard ancien Serviteur de la maison de Guemené aura une Chambre dedans le chasteau lui & sa femme seulement avec condition que s'il est trouvé qu'il fasse quelque menée dedans ledit chasteau, il en fortira.

VII. Que les Sieurs de Rymaison, de Launai & de Kerdisson & le Sieur de Kerhamon, qui s'étoient retirez en ladite place, se retireront avec passeport de Monsieur de Goulaine chacun chez soi avec permission & congé de retirer de ladite place leurs armes, meubles & commoditez, fors les armes & chevaux, sinon ceux qu'ils plairont laisser sortir, & en ce non compris les armes & chevaux que quelques-uns du parti contraire y auroit retiré, comme

le Sieur du Rest & autres, si aucun y a.

Tout ce que dessus a esté par nous accordé sans aucune reserve sous le bon plaisir de Monseigneur de Mercœur au Guemené le 7. jour de Decembre l'an 1589. Signé, Goulaine. *Archives de Guemené.*

Arrest rendu au Parlement tenu à Tours le 6. Septembre 1589. qui ordonne que Damoiselle Renée de Tournemine, veuve du Sieur de l'Isle-Mari-vault, sera remise dans huit jours entre les mains de Monsieur le Prince de Guemené, son ayeul maternel, ou representée devant la Cour; & deffend au Sieur de Hallot & à la Dame de Damville, détenteurs de ladite Demoiselle, de la marier sous peine de rapt & de 50000. ecus d'amende. *Archives de Guemené.*

Donation faite le 13. Octobre 1589. par Monsieur le Prince de Guemené à Hercules de Rohan son troisieme fils, du Comté de Rochefort au Bailliage de Montfort-l'Amauri, pour le mettre en état de former un établissement convenable à la grandeur de sa maison, & de pouvoir subsister avec honneur au service du Roy. *Archives de Guemené.*

Sauvegarde accordée à Monsieur le Prince de Guemené pour toutes ses Terres par Charles de Lorraine Duc de Maïenne, Lieutenant general de l'Estat Royal & Couronné de France, A Paris au mois d'Octobre 1592. *Ibidem.*

Actes passés au Chasteau de Verger le 21. Novembre 1591. & le 30. Mars 1593. par lequel M. le Prince de Guemené cede & tranporte en avancement de droit successifs à Pierre de Rohan, son fils aîné, les Terres & Seigneuries de Montauban, de la Haye, de la Marche, de Ploefcat, de Penhoet & de la Motte-gien pour en jouir en bon pere de famille. *Ibidem.*

Capitulation où l'on peut voir les différents articles précisant le sort des vaincus et de la place. Au terme de la capitulation, on voit quelques modifications apportées sur les articles précédents. Elles le sont lors des approbations des capitulations par les parlements royaux et ligueurs.

Source : MORICE Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile et ecclésiastique de la Bretagne* : tirés des archives de cette province, de celles de France & d'Angleterre, des recueils de plusieurs sçavans antiquaires & mis en ordre, tome III, Paris, Gregg International Publishers, 1968, col. 1503-1504.

Annexe 19 : Démilitarisation de la tour de Cesson



Le document est une photographie de la tour telle qu'on peut la voir actuellement. Bien que le temps fasse son effet, l'éventration de la tour est parfaitement visible. Ainsi, on peut imaginer l'état des forteresses démilitarisées ou partiellement détruites.

Source : Iconographie de couverture du mémoire de Benoît AMBROISE, *Saint-Brieuc pendant les guerres de la Ligue (1589-1598)*, Mémoire de master 2 sous la direction de Philippe Hamon, Université Rennes 2, 2010.

Annexe 20 : Photographie du secteur de la brèche à Vitré



Sur ce document, on peut voir une différence entre la tour et la courtine, située à droite et à gauche de cette même tour. La tour a été détruite lors du siège de 1589, puis reconstruite par la suite. Ceci explique la différence de pierre entre la courtine et la tour.

Source : Photographie de l'auteur (mai 2017)

## **Table des annexes :**

<u>Annexe 1</u> : Biographies.....	273
<u>Annexe 2</u> : Fausse-braie du château de Brest.....	278
<u>Annexe 3</u> : Carte de Saint-Malo à la fin du XVII <sup>e</sup> siècle.....	279
<u>Annexe 4</u> : Fortifications de Mercoeur au château de Nantes.....	280
<u>Annexe 5</u> : Plan du fort de Blavet en 1591.....	282
<u>Annexe 6</u> : Plan du fort de Crozon lors du siège en 1594.....	283
<u>Annexe 7</u> : Carte de la campagne du maréchal d'Aumont en 1594-1595.....	285
<u>Annexe 8</u> : Carte des principaux déplacements de La Fontenelle de 1589 à 1598. ....	286
<u>Annexe 9</u> : Plan de Vitré.....	287
<u>Annexe 10</u> : Récit de l'attaque du village d'Étrelles (21 novembre 1589).....	288
<u>Annexe 11</u> : Détail des opérations militaires dans l'année.....	290
<u>Annexe 12</u> : Brevet de capitaine.....	291
<u>Annexe 13</u> : Détail de l'armure d'un cuirasse.....	292
<u>Annexe 14</u> : Taille des différentes armes par rapport au corps humain.....	293
<u>Annexe 15</u> : Différentes illustrations sur les mousquetaires et l'arquebusier à cheval.....	294
<u>Annexe 16</u> : Représentations du transport de l'artillerie.....	296
<u>Annexe 17</u> : Illustration d'une batterie d'artillerie .....	298
<u>Annexe 18</u> : Capitulation de Guémené en 1589.....	299
<u>Annexe 19</u> : Démilitarisation de la tour de Cesson .....	300
<u>Annexe 20</u> : Photographie du secteur de la brèche à Vitré.....	301

## **Table des matières :**

<b>Liste des abréviations</b> .....	3
<b>Remerciements</b> .....	4
<b>Introduction</b> .....	5
<b>Développement</b> .....	22
<b>Partie I : Lieux, acteurs, modèles</b> .....	22
<b>Chapitre 1 : De l'état des fortifications au début du conflit</b> .....	22
1- <i>Les villes closes : leur aspect et les récents aménagements</i> .....	22
a) Villes closes avec remparts et présence d'un château .....	23
b) Les aménagements récents.....	28
2- <i>Les villes ouvertes</i> .....	34
a) Des villes importantes qui restent ouvertes.....	34
b) Mais qui comptent sur des réduits défensifs.....	37
c) Des fortifications faites à la hâte.....	42
3- <i>Les places fortes isolées</i> .....	46
a) Les forts, constructions et aménagements récents.....	47
b) Les châteaux isolés dans la campagne.....	50
c) Les manoirs et maisons fortes.....	54
<b>Chapitre 2 : Les acteurs de cette guerre de siège</b> .....	57
1- <i>L'armée royale</i> .....	58
a) Un début de conflit difficile : l'absence d'armée.....	58
b) Les changements de commandement et l'intervention essentielle du maréchal d'Aumont .....	64
c) L'apport du contingent Anglais .....	68
2- <i>L'armée ligueuse</i> .....	73
a) Le commandement de cette armée .....	73
b) L'appui de Philippe II .....	79
3- <i>Les petits capitaines</i> .....	83



a) La volonté de mener une guerre privée.....	84
b) Les différentes exactions commises.....	87
c) L'intérêt de se rattacher à une cause plus grande.....	92
4- <i>Les protagonistes urbains et ruraux</i> .....	96
a) Acteurs urbains : l'influence des hauts personnages des villes .....	96
b) Les ruraux : de l'implication des communes de paroisses rurales dans le conflit.....	101
<b><u>Chapitre 3 : Des sièges variés : quelques exemples significatifs</u></b> .....	105
1- <i>Attaque d'une ville</i> .....	105
a) Vitré, ville médiévale.....	106
b) Le siège d'un château dans une ville déjà conquise : le cas de Morlaix.....	109
c) L'attaque d'une ville ouverte à travers les exemples de Saint-Brieuc et Tréguier.....	112
2- <i>L'attaque d'une place forte isolée</i> .....	116
a) Un château fort dans la campagne : Kérouzéré.....	116
b) Le fort Espagnol sur la presqu'île de Crozon, place forte du XVI <sup>ème</sup> siècle.....	119
3- <i>Attaque d'une place plus petite</i> .....	123
a) Des petites opérations : attaques de manoirs et maisons fortes.....	123
b) De l'assaut d'un village à celui d'un bâtiment quelconque.....	126
<b><u>Partie II : Des sièges pleinement intégrés aux campagnes</u></b> .....	133
<b><u>Chapitre 1 : De nombreuses campagnes : détails et pré-requis</u></b> .....	133
1- <i>De nombreuses campagnes</i> .....	133
a) Chronologie des campagnes pendant le conflit .....	134
b) Examen de la périodicité des campagnes .....	137
c) La place du siège dans la campagne .....	140
2- <i>La connaissance de l'objectif</i> .....	143
a) Les informations à prendre en compte avant d'aborder l'objectif .....	144
b) Les alentours de la place : l'influence du pays dans l'attaque d'un site.....	147
c) Penser l'attaque : l'importance de la rapidité et de la surprise .....	149
3- <i>Les différentes visions de l'objectif</i> .....	154
a) Quant une place revêt un aspect stratégique .....	154
b) Ou bien un aspect symbolique .....	157

<b><u>Chapitre 2 : La mise en route de la campagne</u></b> .....	161
1- <i>Levée de troupes et commandement</i> .....	161
a) Les troupes : origine et mode de recrutement.....	161
b) Les différents commandements et les problèmes liés .....	166
2- <i>L'armement de la troupe partant en campagne</i> .....	169
a) L'armement du soldat .....	170
b) La question de l'artillerie dans les déplacements.....	173
3- <i>Le train de campagne</i> .....	177
a) Organisation du train de campagne .....	177
b) Le matériel nécessaire : logistique et transport.....	181
c) Le ravitaillement, élément essentiel de la campagne.....	184
<b><u>Partie III : Le siège</u></b> .....	190
<b><u>Chapitre 1 : Déroulement du siège, côté assiégeants</u></b> .....	190
1- <i>Poser le siège : arrivée des assaillants et travaux d'approche</i> .....	190
a) Arrivée et installation de l'armée assiégeante .....	190
b) Mise en place d'un blocus plus ou moins hermétique .....	193
c) La préparation à l'assaut : le rôle des pionniers et les travaux d'approche .....	197
2- <i>L'importance de l'artillerie</i> .....	200
a) La possibilité de reddition à la vue du canon.....	200
b) Le recours à la canonnade, aspect symbolique de la chose.....	202
c) Créer une brèche : de l'installation de l'artillerie à l'assaut.....	205
3- <i>Motiver ses troupes et résister à l'ennui</i> .....	210
a) Les recours utilisés pour maintenir les troupes en place .....	210
b) La question du ravitaillement pendant le siège.....	213
<b><u>Chapitre 2 : Le point de vue des assiégés</u></b> .....	217
1- <i>Comment se préparer à un siège ?</i> .....	217
a) La peur du siège, ressenti général et mesures prises .....	218
b) La mise à contribution de la population locale .....	222
c) Dégager les alentours et faire que l'ennemi soit à découvert .....	225
2- <i>Pourquoi une place tient ?</i> .....	227
a) Car elle est bien défendue .....	227
b) Et peut recevoir un soutien extérieur .....	230

<b><u>Chapitre 3 : La fin du siège</u></b> .....	233
1- <i>Le siège est levé</i> .....	233
a) Arrivée d'une armée de secours.....	233
b) Des assaillants moralement et physiquement éprouvés.....	237
2- <i>La place passe à l'ennemi</i> .....	239
a) Prise de l'objectif: assaut, surprise et trahison.....	239
b) La place capitule : les différentes capitulations possibles .....	243
3- <i>Au lendemain du siège</i> .....	248
a) Les règles fixées par la capitulation : des différences entre la théorie et la réalité.....	248
b) Le devenir de la place : réutilisation ou démolition.....	251
c) Quand la place ne passe pas à l'ennemi : devenir et réorganisation de la défense. ....	255
<b><u>Conclusion</u></b> .....	259
<b><u>Sources</u></b> .....	263
<b><u>Bibliographie</u></b> .....	265
<b><u>Annexes</u></b> .....	273
<b><u>Table des annexes</u></b> .....	302

En 1589, alors que la France est déchirée depuis près de trente ans par les guerres de Religion, la guerre de la Ligue s'étend en Bretagne. Ce huitième conflit religieux a éclaté en 1585. La province, jusqu'ici relativement épargnée par les troubles entre catholiques et protestants, se retrouve touchée par la guerre. Cette dernière s'y implante et dure jusqu'en 1598. La guerre dans la province se caractérise, dès son commencement, par une majorité de petites opérations et de sièges. Ces sièges, attaques et surprises de place, vont constituer la majorité des opérations du conflit. Ce mémoire revient sur ces opérations et en relate les détails, parfois oubliés ou ignorés dans les grandes synthèses sur le sujet. Souvent loin de ce que l'on peut imaginer, la majorité de ces opérations ne sont pas des sièges posés dans les règles de l'art. La plupart du temps il s'agit de surprises, d'attaques rapides, de prises de place par trahison, escalade...

Il s'agit donc de voir dans cet ouvrage comment sont menés les sièges en Bretagne à la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle. Comment s'organisent ces attaques ? Quelles sont les réalités de ces opérations, les différents objectifs ainsi que les façons d'attaquer ?

Mots clés :

Bretagne- XVI<sup>e</sup> siècle- Guerre de Religion- Ligue Catholique- Armée-Poliorcétique